



Angélique Daniel

Au péril ROMAN
de te perdre

 Les
Nouveaux
Auteurs

Angélique Daniel

Au péril de te perdre

Prix Romance **Femme actuelle** 2016



Éditions Les Nouveaux Auteurs

16, rue d'Orchampt 75018 Paris

www.lesnouveauxauteurs.com

ÉDITIONS PRISMA

13, rue Henri-Barbusse 92624 Gennevilliers Cedex

www.editions-prisma.com

Copyright © 2016 Editions Les Nouveaux Auteurs — Prisma Média

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-8195-04214

Livre I

Chapitre 1

Changement de destinée

Je suis tranquillement installée dans mon bureau. C'est mon endroit à moi, dans cette maison familiale. J'apprécie de pouvoir respirer au calme de temps à autre. Là, je décomprime et prends le temps de réfléchir, de me plonger dans mes pensées.

Soudain, on frappe à la porte, à peine ai-je le temps de dire : « Entrez », que la porte s'ouvre sur ma fille. Du haut de ses dix-sept ans et demi, elle se comporte comme une vraie tornade depuis le début de son adolescence, quatre ans plus tôt. Pourtant, dans son visage encadré de longs cheveux châtain, l'enfance se lit encore.

— Maman, il faut que je te parle d'une chose méga importante.

Je réprime un sourire. Avec Orlane, tout est toujours méga important !

— OK, je t'écoute.

— Avec Alexandra, on voudrait se faire tatouer ! lance-t-elle, excitée, comme si c'était la meilleure nouvelle de l'année.

— Un tatouage ?

Énergiquement, elle fait signe que oui de la tête.

— Alors que tu es encore mineure ?

— Bientôt majeure.

— Oui, donc dix-sept ans et des poussières.

— Si tu le dis. Alors, c'est oui ? J'ai besoin du consentement des parents pour le faire.

— C'est hors de question !

Comme je l'avais prévu, le visage de ma fille vire au rouge colère, tandis que ses yeux clairs s'assombrissent.

— Tu ne me laisses jamais rien faire de cool ! crie-t-elle en claquant la porte derrière elle.

Un autre de ces grands classiques est de fuir toute discussion en partant à grandes enjambées. Je l'entends hurler.

— Elle m'interdit toujours tout ! Elle n'est jamais là pour nous !

— Tu exagères ! Maman est toujours là dès que l'on a besoin d'elle, tente de la calmer mon fils d'un ton paternaliste.

D'une nature calme, réfléchie et très mature pour un jeune homme de seize ans, mon fils a un caractère aux antipodes de celui de sa sœur.

— Elle n'est pas cool comme mère !

Je décide de les rejoindre dans la cuisine.

— Si pour être tendance, il faut vous laisser boire de l'alcool, vous droguer, vous laisser sortir avec n'importe qui ou vous autoriser à vous faire tatouer, alors non, je ne suis pas cool...

— Mais pourquoi tu ne veux pas ? Après tout, c'est juste un petit dessin sur la peau, renchérit ma fille.

Mon Dieu, qu'elle est tenace... Comme moi finalement.

— Orlane, le jour où tu voudras te faire tatouer pour une bonne raison, j'accepterai, mais pas pour faire comme tes copines.

Mon fils nous regarde, imperturbable.

— Tu en as bien un, toi, de tatouage ! m'accuse-t-elle, rageuse.

Je baisse les yeux, pesant le pour et le contre, et finis par leur dire :

— Suivez-moi au salon tous les deux. Il faut que je vous parle.

Sans un mot, ils m'accompagnent, et s'installe chacun dans l'un des larges fauteuils, face au mien.

— Vous êtes tous les deux maintenant assez grands pour que je vous raconte une histoire. Et, s'il vous plaît, ne m'interrompez pas. L'histoire que je vais vous raconter m'est personnelle, mais il est important que vous la connaissiez, car elle a fait de nous ce que nous sommes.

Tout a commencé le 26 septembre 1991.

Je détaille mon reflet en me coiffant devant le miroir. Je ne me trouve pas jolie bien que beaucoup me disent le contraire. Je ne suis pas très grande, je n'ai pas la silhouette d'un top modèle, à vrai dire, je me trouve plutôt quelconque. Sans oublier ces maudits cheveux qui refusent de demeurer coiffés comme je le veux ! Renonçant à les dompter, j'abandonne ma brosse à cheveux et descends l'escalier de la maison. Je suis tellement contente d'être au lycée où je fais dorénavant partie des grands. Seize ans, c'est l'âge où ma vraie vie commence, l'âge où mes parents me traitent enfin comme une adulte et non plus comme une enfant immature. L'âge où tous les rêves sont réalisables et les désirs possibles.

Mon esprit s'évade un instant pour voler vers Chad, mon petit ami depuis quelques mois. Chad est jeune, beau, athlétique et intelligent lorsqu'il parvient à rester concentré assez longtemps sur ses devoirs au lieu de penser au sport, ce qui est dur pour lui. Il n'est pas très grand, mais taillé comme un sportif : tout en muscles. J'aime ses cheveux noirs coiffés en brosse, et ses yeux noisette qui s'éclaircissent lorsque son regard est doux, et deviennent noirs quand il s'énerve. Nous nous connaissons depuis l'enfance. J'étais secrètement amoureuse de lui depuis des années. Au lycée, je suis connue pour être le genre de fille sérieuse, toujours première de la classe, ce qui n'attire pas les garçons, à mon grand désespoir. Chad est le garçon le plus populaire de l'école, il n'y avait donc aucune chance pour qu'il me remarque jusqu'à ce qu'un professeur me demande de l'aider en maths. Quand, enfin, il m'a demandé de sortir avec lui, je n'y croyais plus.

Depuis six mois, Chad et moi filons le parfait amour...

Poussant un soupir romantique, j'entre dans la cuisine. Presque toute ma famille y est rassemblée : Ashley et John, mes parents ainsi que Nina, ma sœur cadette. Il ne manque que Nicolas, mon grand frère parti à l'université de New York depuis peu et qui ne revient à la maison que pour les vacances.

— Ma petite Megan... Plus je te vois et moins tu ressembles à mon bébé, se lamente ma mère en

me fixant.

Elle n'est pas très grande, elle a un visage aux traits doux qui charme la plupart des gens qu'elle rencontre. Je tiens d'elle ses cheveux bruns et ses yeux bleus. Elle s'exprime toujours calmement, mais avec conviction.

Je fais comme si ses élucubrations m'étaient égales.

— Maman, je serai toujours ta fille. Et puis, tu as Nina comme bébé...

Ma sœur fait une grimace. À treize ans, elle se voit davantage en ado qu'en petite dernière de la famille.

— Tu as toujours l'intention d'aller à la fête de Chad, ce soir ? Combien serez-vous ? questionne mon père avant d'avalier son café.

— Oui, j'y vais. Nous serons environ cinquante.

Mon père tousse et s'étrangle.

— Tant que ça ? interroge à son tour ma mère.

Je fais signe que oui.

— Il y aura toute la classe ainsi que les amis de Chad, cela fait du monde, il est très populaire au lycée.

— C'est vrai, acquiesce mon père avec un brin de fierté.

Même s'il a tendance à être trop protecteur, j'aime beaucoup mon père. Je le trouve bel homme pour son âge. À quarante ans, ses cheveux châtain foncé commencent à prendre des nuances grises sur les tempes et des rides d'expression s'insinuent lentement sur son visage anguleux, marquant un peu plus son sourire et son froncement de sourcils.

Mon père travaille dans le bâtiment, sa spécialité, c'est l'entretien des façades. Il juge chaque maison à la qualité de sa peinture extérieure ! Ma mère est secrétaire dans une agence immobilière, cela ne la passionne guère, mais elle a des horaires fixes, ce qui lui convient parfaitement. Nous sommes une famille de la classe moyenne. Nous habitons un quartier résidentiel de la petite ville américaine de Millisky dans l'État de Pennsylvanie, où presque tout le monde se connaît, ne serait-ce que de vue. La ville compte environ cinq mille âmes. Nous disposons de boutiques, restaurants, cinémas, et même d'un centre commercial et d'un hôpital, ce qui fait que nous ne nous ennuyons jamais. De plus, il y a un lac à environ cinq kilomètres au sud, entouré d'une belle forêt qui permet de faire de grandes balades. À l'ouest, une colline surplombe la ville, c'est le quartier chic où tous les bourgeois du coin ont fait construire leurs belles demeures, qui le plus souvent ne servent que de résidences secondaires. Au nord, une autoroute nous conduit à Pittsburgh, la grande ville la plus proche à deux heures de route, et vers l'est, Philadelphie est à trois heures de voiture.

Ce 26 septembre au lycée, alors que je viens de prendre mes livres de classe dans mon casier, je croise le regard d'un garçon inconnu. J'ai la sensation saugrenue de tomber d'un immeuble de dix étages !

— Pas mal, admire Amy, ma meilleure amie, qui a suivi mon regard.

— Oui, c'est vrai ! Il n'y en a pas beaucoup des beaux mecs comme lui !

— Et c'est toi qui dis ça, alors que tu sors avec le garçon le plus canon du lycée ! s'exclame-t-elle.

J'esquisse un sourire, me souvenant que Chad n'a jamais voulu sortir avec elle. Il m'a préférée.

C'est tellement rare qu'un garçon la rejette, que je sais qu'elle m'en garde une petite rancœur.

Plus tard, ce jour-là, en cours de littérature je suis attentive à ce que notre professeur nous raconte. Nous avons lu un très beau livre pour le cours qui m'a bouleversé. Cela parlait d'enfants orphelins qui s'en vont à la conquête du monde, pour finalement essayer de trouver une vraie famille au bout de leur route.

— Qu'est-ce qui peut pousser ces enfants à partir si loin de leur univers ? questionne la prof.

Sans réfléchir, je réponds :

— Ils se cherchent un avenir.

— Oui, Meg. Mais ce n'est pas tout. Quelqu'un d'autre ?

— Ils veulent être aimés, affirme une voix derrière moi.

Je me retourne sur mon siège et vois le nouveau venu, assis deux rangs plus loin. Il me fixe. Son regard est indéchiffrable.

— Parfait, Jessy !

J'ai un mal fou à détacher mes yeux de lui. La sonnerie annonce la fin des cours, il ramasse ses affaires et sort aussitôt. Il me donne l'impression de fuir le monde entier.

Je me dirige vers les toilettes pour me remettre un peu de brillant sur les lèvres et j'y retrouve Amy et Pearl.

— Alors, Meg, tu en es où avec Chad ?

Mes joues s'empourprent aussitôt.

— Il n'y a rien à dire.

— Ne nous dis pas que vous ne l'avez pas encore fait, insiste Amy.

— Ben non... Enfin, je veux dire, vous n'avez pas peur, vous ?

— Il n'y a pas de raison, assure Pearl. Tu es avec le garçon dans une chambre, là vous vous embrassez et avant que tu n'aies le temps de comprendre, c'est le paradis !

Ces explications ne me réconfortent guère, car j'y vois plus un fantôme de cinéma que la réalité.

— Au fait, vous avez vu le nouveau ? reprend Pearl en arrangeant ses cheveux châains devant le miroir. Il est trop beau !

C'est vrai qu'il est beau ! Un corps finement sculpté sans être maigre et un visage aux traits fins que je trouve raffinés, des yeux d'un vert perçant bordés de longs cils, des cheveux châtain clair un peu désordonnés... J'ai également mémorisé la croix au bout d'une petite chaîne qui se balance à son oreille gauche, lui apportant un petit côté rebelle que je trouve sexy.

Quelques heures plus tard, à la fin des cours, je retrouve mon père sur le parking du lycée. Ce jour-là est important pour moi. Je passe mon permis de conduire. Je suis confiante, car depuis plusieurs semaines, Chad m'apprend tout ce qu'il y a à savoir et, selon lui, je suis fin prête.

— Megan, il faut qu'on parle, commence mon père.

Sachant déjà que je vais avoir droit à une leçon de morale, je retiens un soupir.

— C'est à propos de cette fête chez Chad. Tu sais que je te fais confiance, mais... te savoir avec lui jusqu'à pas d'heure...

Comme je ne réponds pas, il poursuit :

— Tu seras... sérieuse ce soir ?

— Papa, je suis toujours vierge et je n'ai pas projeté que cela change cette nuit.

— Dieu merci, souffle-t-il avec soulagement.

Peu après, nous rentrons à la maison, moi avec mon permis en poche et mon père avec la certitude que je suis toujours innocente.

Le soir venu, je retrouve Chad chez lui. Il habite une grande maison moderne et chic, proche du centre-ville. Leur villa comprend trois chambres avec salle de bains indépendante, une salle de jeu, un bureau, une cuisine tout équipée et un gigantesque living qui, ce soir-là, contient facilement la cinquantaine d'invités. Dehors, dans un jardin, dans lequel ma maison entière pourrait tenir, se trouve une piscine chauffée. En tant que petite amie du maître des lieux, je fais une entrée remarquée. Je porte une jolie robe en soie noire, parfaitement cintrée, qui me va à ravir. Je fais tourner les têtes sur mon passage et surtout celle de Chad qui n'a d'yeux que pour moi. La fête bat son plein, la classe entière s'y est donné rendez-vous. Je discute avec Amy dans un coin de la pièce, lorsque je repère le nouvel élève, Jessy, qui se tient un peu plus loin. Il m'observe tout en bavardant avec Stanley, un copain de mon frère. Il me fixe et me fait un petit sourire auquel je ne peux m'empêcher de répondre.

Pourquoi est-ce que je rougis ?

— Il est trop canon, ce mec. Je vais aller faire connaissance, me dit Amy en scrutant Jessy.

Sans savoir pourquoi, j'ai le cœur qui se serre.

— Amy..., ma réaction est stupide. Tu es très jolie avec cette robe.

Elle sourit. Je la vois s'approcher de Jessy, Stanley s'éloigne rapidement tandis qu'Amy se lance dans une tirade en lui montrant plusieurs personnes dans la pièce. Elle doit l'informer des ragots qui circulent. Je ne parviens pas à retenir la pointe de jalousie qui s'insinue en moi lorsque je la vois poser une main sur le bras de Jessy. À cet instant, il relève la tête vers moi, son expression est indéchiffrable. Il faut que je regarde ailleurs... Mais je n'y arrive pas.

— Ça va, Meg ? Tu t'amuses ? Chad apparaît devant moi et pose ses mains sur mes hanches.

Enfin je détache mon regard d'Amy et du nouveau. Il faut que je pense à autre chose qu'à ses yeux verts. Je pose mes lèvres sur celles de mon petit ami en un bref baiser.

— Où étais-tu ?

— Je faisais le tour de la maison. T'as pas remarqué que certains ont l'air d'avoir picolé ?

— Si, j'ai croisé Matt tout à l'heure, il empestait l'alcool.

Je jette un coup d'œil dans la direction de Jessy et d'Amy. Il a disparu tandis qu'elle revient vers nous en soufflant.

— Il est bizarre, ce mec !

— Qu'est-ce qui s'est passé avec Jessy ? dis-je en essayant de contenir mon soulagement.

— J'en sais rien, je lui parlais et, d'un coup, il est sorti prendre l'air. Qui l'a invité d'ailleurs ?

— C'est moi. On a eu un cours ensemble, je lui ai dit que ça serait le meilleur moyen de rencontrer des gens.

Que Chad est gentil ! Voilà pourquoi je l'aime, me rappelle mon cœur.

— Je vais essayer de savoir qui a amené de l'alcool, reprend-il.

— Je viens avec toi.

Nous abandonnons Amy dans le living et partons vers la cuisine. Un groupe de joueurs de football américain, dont Chad est le quarterback, y tient siège.

— Purée, les mecs, vous faites chier ! Je vous ai pourtant dit : pas d'alcool.

Mon petit ami élève la voix.

— Relax, Chad, ce ne sont que des bières.

— Bières ou pas, si mes parents le découvrent, j'aurais de gros problèmes, débarrassez-vous de ça !

Les cinq jeunes prennent leurs bouteilles et en laissent tomber une qui se renverse sur ma robe.

— C'est malin ! s'écrie Chad tandis que je reste bouche bée.

J'attrape un rouleau d'essuie-tout et tente d'éponger d'alcool, en vain.

— Viens avec moi, me dit mon petit ami en me prenant par la main. Je ne veux pas être vexant, mais tu pues l'alcool.

— Je sais, c'est à cause de tes stupides copains !

— J'ai une idée. Va prendre une douche, et pendant ce temps, je lave et sèche ta robe et hop ni vu, ni connu !

N'ayant guère le choix, j'accepte.

Plusieurs minutes plus tard qui me paraissent durer une éternité, je retrouve Chad dans sa chambre. Je suis en peignoir de bain et mon petit ami tient ma robe toute propre dans ses mains, lorsqu'on frappe à la porte. Aucun de nous deux n'a le temps d'esquisser un mouvement que déjà Amy et Pearl ouvrent. Elles restent sur le seuil, nous regardent et murmurent une excuse avant de refermer la porte en gloussant.

— Génial, elles vont s'imaginer n'importe quoi maintenant, je grommelle avec colère.

— Ce sont tes amies, elles ne diront rien et nous leur expliquerons la vérité en redescendant.

Je ne suis pas convaincue, mais Chad a raison, elles sont mes amies, elles me croiront forcément. Et puis, je n'ai rien à me reprocher. Décidément, cette soirée est loin d'être la soirée dont je rêvais !

Lorsque nous rejoignons les invités au rez-de-chaussée, je sens aussitôt qu'on me dévisage. Je vais me servir un verre de punch sans alcool lorsqu'Amy et Pearl viennent me parler.

— Alors, Meg, c'était comment ? me questionne Amy, avec une étincelle de curiosité dans ses yeux.

— De quoi tu parles ?

— De toi et Chad, ça y est, vous l'avez fait !

— Ce n'est pas du tout ce que tu crois ! Il ne s'est rien passé ! Des idiots m'avaient renversé de la bière sur ma robe !

Cela m'énerve de devoir me justifier.

— Mais bien sûr ! répond Pearl en ricanant avec Amy.

Cette histoire est folle, et le pire, c'est que personne ne veut me croire, pas même mes meilleures copines, du moins celles que je prenais pour de vraies amies. Les regards que je trouvais déjà gênants se font encore plus insistants, et la honte m'envahit. C'est un comble de ressentir cela ! Sentant mon

malaise, Chad vient me rejoindre.

— Je vais rentrer.

— Mais non, reste, tu ne vas pas laisser ces idiots te gâcher la soirée !

Il me serre fortement contre lui pour me rassurer, mais je le repousse délicatement. Il y a déjà assez de commentaires comme cela, il est inutile d'en rajouter.

— Non, je rentre. On se voit demain ?

Déçu, il acquiesce. Je l'embrasse du bout des lèvres comme nous en avons l'habitude.

— Tu ne veux pas que je te raccompagne ?

— J'ai besoin de marcher...

Cela fait du bien d'être seule et de pouvoir profiter de la quiétude de la nuit fraîche. La lune dessine juste un croissant dans le ciel. Levant les yeux, j'admire les étoiles qui, loin de tout, se moquent bien des ragots qui courent sur Terre. Des larmes me brûlent les yeux, je me sens plus seule que jamais sur cette Terre qui décidément ne tourne pas très rond.

— Tu avais besoin de prendre l'air ? questionne une voix douce à mon côté, me sortant de ma rêverie.

Jessy est à mes côtés, le regard levé vers le ciel.

— Oui. Exactement. Toi aussi ?

C'est la première fois que je le vois de si près. Aussitôt mon cœur s'emballa. Un petit diamant brille à son oreille, remplaçant la croix qu'il a portée dans la journée. Deux mèches encadrent son front, lui tombant devant les yeux lorsqu'il baisse la tête. Je sais que je ne devrais pas le fixer de cette façon, mais c'est plus fort que moi. Je me sens comme un insecte attiré par une lumière qui l'hypnotise. Il me regarde, me fait un sourire, mais je me sens très intimidée par sa présence.

Un souffle de vent s'élève, me faisant frissonner. Jessy enlève son blouson de cuir noir et me le tend, je l'enfile en le remerciant. Remarque-t-il mon trouble ? Je n'en sais rien, mais, à son regard perçant, je le soupçonne d'apprécier la situation.

— Oui, moi aussi j'avais besoin de prendre l'air : je n'aime pas trop la foule. Je t'ai vue partir, je me suis dit que tu aimerais peut-être un peu de compagnie ?

— Si tu veux, je hausse les épaules avec désinvolture tout en étant contente qu'il m'ait remarquée. Jessy, c'est ça ?

Il acquiesce avec un sourire.

— Moi, c'est Meg...

— Megan, je sais.

Je le regarde, étonnée.

— Bien. Que sais-tu d'autre sur moi ?

— Voyons... Tu es la meilleure élève de la classe, et tu sors avec le joueur vedette de l'équipe de foot.

— Tu as bon !

— Je suppose que tu as dû entendre des trucs sur moi aussi ?

— Pas beaucoup, en fait. Je sais juste que tu as dix-sept ans, que tu viens d'arriver à Millisky et que tu redoubles ton année scolaire.

— Tout est vrai. Ce n'est quand même pas grave à ce point -là ? Ce qui te chagrine..., ajoute-t-il devant mon étonnement.

— Non, ce n'est pas si grave. Tout va bien.

— Alors pourquoi as-tu déjà quitté la fête ?

— Peut-être parce que, ce soir, j'ai vu ma confiance en certaines personnes fondre comme neige au soleil.

Jessy soupire tout en levant à nouveau les yeux pour regarder le ciel étoilé.

— Je connais bien ce sentiment.

— Cela t'est arrivé aussi ?

Il paraît surpris que je m'intéresse à lui et se tourne vers moi en enfouissant les mains dans les poches de son pantalon.

— D'être trahi, déçu ? Oh oui ! Même si je ne vois pas pour quelles raisons tu aurais à subir cela.

— Tu étais bien à la fête ? Tout le monde ne chuchotait plus qu'à propos de Chad et moi ! En lui disant cela, je cherchais son regard pour vérifier s'il était sincère ou s'il se moquait de moi comme les autres.

— J'ai appris à ne plus écouter, et encore moins à croire, ce que les gens peuvent dire par pure méchanceté ou jalousie. Il suffit de te regarder pour savoir que tu dis la vérité, affirme-t-il.

— Tu m'as l'air bien sûr de toi pour quelqu'un qui ne me connaît pas !

— Je vois en toi.

Cette réponse me laisse sans voix ; heureusement, nous sommes arrivés dans ma rue.

— Merci, lui dis-je en lui rendant sa veste. Et merci de m'avoir raccompagnée.

— À ton service, me lance-t-il en tournant à gauche tandis que je continue tout droit.

Dans ma chambre, je confie à mon journal intime mes états d'âme.

Je souhaiterais faire un bond dans le temps, me vieillir jusqu'à avoir l'âge où les mystères se dissipent, où la vérité peut être dite sans un regard en biais, sans être mal perçue. J'aimerais pouvoir avoir encore confiance en mes amis, mais, après ce soir, je doute que cela puisse à nouveau arriver. Et surtout, j'aimerais bien savoir pourquoi, alors que je sors enfin avec le garçon dont je suis amoureuse depuis toujours, un autre garçon que je connais à peine vient semer le trouble dans ma tête et dans mon cœur... Pourquoi est-ce que je me sens toute bizarre lorsque Jessy est près de moi ? Avec Chad, je n'ai jamais ressenti cela, pourquoi ? Puisque je l'aime... Plus le temps passe et moins je comprends la vie et les sentiments qui la meublent. Voilà comment démarre l'année de mes seize ans : avec des questions à l'esprit. Est-ce toujours ainsi lorsqu'on grandit ?

Les jours suivants, je culpabilise tellement de me sentir attirée par un autre garçon que je tente de me concentrer sur ma relation avec Chad. Quant à Jessy, j'ai l'impression qu'il me fuit depuis l'autre soir. Sans en comprendre la raison, j'en suis vraiment triste.

C'est pendant le cours de littérature que le professeur me donne l'occasion de lui parler, je dois lui donner la réplique dans une scène des *Fourberies de Scapin*. Nous sommes debout devant le tableau noir, faisant face à tous les élèves. Nous ne devons pas nous contenter de lire le livre, mais nous

devons aussi nous impliquer en donnant vie aux personnages. Je suis troublée lorsque Jessy s'approche de moi, un sourire au coin des lèvres. Il est plus grand que moi d'une vingtaine de centimètres, je lève les yeux vers lui et reste tellement absorbée dans ma contemplation que j'en oublie mon texte. Je ressens une honte cuisante lorsque Mme Waterd me dit de me ressaisir. Le rouge aux joues, je bégaye une excuse et me plonge, tête baissée, dans la lecture de ma réplique. Enfin, c'est fini. Je soupire un grand coup en retournant m'asseoir tandis que Jessy me sourit.

— En littérature française, on a peut-être une chance de te battre. Tu n'es pas la meilleure !

Décidément, plus Amy me parle et moins je la supporte, mais je préfère qu'elle me croie nulle dans ce cours plutôt qu'elle ne se doute de ce qui agite mon cœur. Elle peut bien dire ce qu'elle veut, depuis la soirée de Chad, non seulement, je ne lui fais plus confiance, mais en plus, je remarque qu'elle a un esprit bien limité. Mis à part les ragots de la ville, rien ne l'intéresse.

La sonnerie de la classe retentit.

— Pour le prochain cours, je vous demanderai de vous mettre par deux pour faire un exposé sur le livre que vous choisirez. Jessy et Megan, vous passerez en premier.

Je me retourne vers mon partenaire qui part déjà.

— Jessy attend !

Il ralentit, mais ne s'arrête pas.

— Il faudrait que l'on puisse discuter pour savoir quel livre on va choisir.

— OK. À la pause déjeuner.

— Oui, OK, où ça ?

— Généralement quand on déjeune par temps de pluie, comme aujourd'hui, c'est au réfectoire.

Gênée par ma bêtise, je souris timidement. Jessy se penche vers moi et ajoute avec malice :

— Ne m'oublie pas !

Je ne comprends pas pourquoi le simple fait de le regarder, de lui parler me met dans cet état. Je sens mes joues en feu et j'ai la certitude que lorsque j'ouvre la bouche, il n'en sort que des inepties. *Mais qu'est-ce qui m'arrive ?*

Au cours suivant, je sens le regard de Chad, assis au pupitre voisin du mien, peser sur moi d'un air soupçonneux. Je fais de mon mieux pour paraître à l'aise et innocente jusqu'à ce qu'il me tende un papier.

Que s'est-il passé au cours de littérature ?

Chad, qui n'était pas en cours avec nous, a entendu, comme je le redoutais, des potins dans les couloirs sur mon manque de concentration. Je lui fais un sourire qui sonne faux et réponds que Molière n'est pas mon truc.

Je le vois froncer les sourcils. Mon excuse est minable, mais c'est la seule qui me soit venue à l'idée, et puis cela a bien fonctionné avec Amy.

Il me passe un nouveau papier sur lequel il me propose de déjeuner avec lui, comme nous en avons régulièrement l'habitude depuis que nous sortons ensemble, mon cœur se met à battre plus vite. Je suis coincée et lui avoue la vérité.

« Je dois voir Jessy. On a un devoir à faire ensemble. »

À midi, je me retrouve assise à une table dans la cafétéria entre Chad et Jessy, au milieu des autres

élèves. Inutile de préciser que je me sens plus que gênée.

— Tu penses à un livre en particulier, Jessy ?

— Je ne sais pas trop, mais j'aimerais bien un truc dramatique pour qu'on puisse scotcher les autres sur leurs sièges.

— Oh ! Super ! Je suis partante !

— Et toi, Chad, tu aimes quels livres ?

À la fin des cours, Jessy vient me voir avec un livre qu'il aime particulièrement. Je l'invite chez moi afin que nous puissions l'étudier ensemble. Après avoir hésité quelques secondes, il accepte.

— J'adore ce bouquin. J'ai dû le lire une dizaine de fois depuis l'année dernière, m'apprend-il alors que j'en parcours rapidement les pages.

— Cela te dérange si je le garde pour le lire ce soir ? Je te le rendrai demain.

— Pas de problème.

Ma mère entre dans le salon où nous sommes installés, nous surprenant. Je me sens soudain mal à l'aise d'être avec un autre garçon que Chad sous le toit de mes parents. Je me lève d'un bond, imitée par mon invité.

— Salut, Ch..., ce n'est pas Chad, sourit-elle.

— Maman, voici Jessy.

Ils se saluent.

— On a dû choisir un livre pour en faire un exposé devant toute la classe.

D'un hochement de tête, Jessy confirme mes propos. Depuis que ma mère est arrivée, il n'a plus dit un mot, et semble intimidé. Celle-ci ajoute comme une évidence :

— Jessy, tu restes manger avec nous, ce soir ?

Celui-ci hausse les épaules.

— Je ne veux pas vous déranger...

— Ne t'en fais pas, je cuisine toujours trop depuis que Nick est parti à l'université.

— Nicolas est mon frère aîné...

— Cela nous ferait plaisir de t'avoir avec nous. Mon mari en a assez d'être entouré de filles.

— Alors d'accord, dit Jessy en souriant. Merci !

Un peu plus tard, il fait la connaissance de mon père, puis de Nina. À l'heure de passer à table, sans que personne ne lui dise, Jessy prend naturellement place à côté de moi. Je me maîtrise pour ne pas laisser apparaître mon trouble devant mes proches. Je me sens vibrer à chaque fois que son bras frôle le mien. De temps à autre, Jessy me regarde de côté et esquisse un petit sourire amusé, et je rougis immédiatement !

Le repas se passe dans une bonne ambiance jusqu'à ce que Nina, comme à son habitude, ne dise tout haut ce qu'elle pense :

— Tu n'es pas mal, Jessy, mais je préfère Chad. Il est génial !

— Nina ! On ne dit pas ce genre de chose ! la réprimande ma mère.

— Pourquoi ? Je dis la vérité.

— Chad est sympa, on a déjeuné ensemble ce midi, répond poliment Jessy.

— Et il est fort ! reprend Nina, me donnant envie de me jeter par-dessus la table pour l'étrangler.

— C'est vrai, Chad est un grand sportif, ajoute mon père. Il a aussi appris à conduire à Megan. Vu le nombre d'invités à sa fête de l'autre soir, il est aussi très populaire. Il a tout pour lui, ce garçon, affirme mon père que j'aimerais étrangler en même temps que ma sœur.

— Il est vraiment très chanceux, chuchote Jessy en me regardant.

Je le fixe, ne sachant comment réagir. J'ai une envie subite et insensée de me jeter dans ses bras pour l'embrasser, cette idée me fait autant peur que ses paroles m'ont fait plaisir. Aussi, je reste sans voix, et cela le fait sourire davantage.

À la fin du repas, Jessy m'aide à débarrasser la table, puis me demande où se trouve la salle de bains. Je la lui indique. Ma mère s'approche alors de moi et me fait un petit sourire.

— Il est très gentil, commente-t-elle tout bas pour que moi seule puisse l'entendre. Et très mignon avec ça.

Je lui jette un regard en coin en souriant.

— Je suppose que tu sais ce que tu fais ?

— Pas vraiment.

— Meg, tu as seize ans. Tu ne t'es pas engagée pour la vie avec Chad. Vous êtes tous jeunes, vous avez le droit d'être insouciants. Je l'étais, moi, à ton âge et je n'ai connu ton père que bien plus tard, lorsque je me suis décidée à me fixer.

— Tu sais bien que je suis trop sérieuse pour me laisser guider par mes émotions sans avoir, préalablement, cogité pendant des heures.

— Oui, je sais, soupire ma mère. Et à première vue, je dirais que Jessy a l'air d'être comme toi.

— Tu crois que...

Je veux lui demander si elle pense que Jessy s'intéresse à moi, mais je laisse ma phrase en suspens en le voyant revenir vers nous.

— Merci beaucoup de m'avoir invité à votre table. Il commence à se faire tard, je vais rentrer chez moi.

— Attends, je vais faire un bout de chemin avec toi.

Jessy acquiesce avant d'aller prendre sa veste accrochée à une patère dans l'entrée.

— Merci encore ! Bonne soirée tout le monde, lance-t-il en sortant.

— Megan !

Je me retourne vers ma mère qui se tient dans le couloir, à l'entrée de la cuisine.

— J'en suis certaine !

Je lui fais un grand sourire.

— Elle est certaine de quoi ? questionne Jessy qui a tout entendu depuis le perron.

— Oh, de rien, juste un truc que je lui ai demandé.

Il n'insiste pas. Nous marchons sur le trottoir en silence. Mon quartier est un endroit calme, où toutes les maisons se ressemblent avec leur petite barrière blanche qui entoure le jardin. Seules les couleurs des habitations varient de l'une à l'autre, tantôt blanche aux volets bleus, tantôt marron aux volets rouges. Notre maison familiale est crème aux volets verts. Mon père met un point d'honneur à

bien l'entretenir, la repeignant dès que la peinture donne des signes de vieillesse, et tondant la pelouse régulièrement. Ce coin de la ville n'est pas connu pour être le plus riche, mais au moins ses habitants veillent à ce que rien ne puisse le dégrader. J'aime cette petite ville tranquille qui semble vivre comme dans un cocon où rien de grave n'arrive jamais et, où le plus petit événement, comme l'arrivée de Jessy, est vécu comme une grande nouvelle. Cette pensée me tire de ma rêverie et me retournant vers mon compagnon, je décide de le questionner.

— Tu as emménagé seul ici ?

Cela me paraît incongru puisqu'il n'a que dix-sept ans, mais comme je ne le vois jamais avec personne, pas même en ville.

— Non, j'habite avec ma mère.

— Et ton père ?

— Mon père est mort lorsque j'étais gamin.

— Désolée.

— Ce n'est rien. Ma mère s'est remariée et j'ai un petit frère, Jason, qui a sept ans maintenant.

— Donc ton beau-père et ton frère vivent ici avec vous ?

Jessy grimace.

— Non, ils sont restés à Allentown.

— Pourquoi ?

Jessy me fait un grand sourire tout en me répondant :

— Joker !

Préférant ne pas insister, j'enchaîne sur d'autres questions :

— Pourquoi avez-vous quitté Allentown ?

— Re-joker !

— OK. Je te vois toujours seul... mais tu dois avoir des amis ?

— Tu sais, je viens d'arriver et je ne connais encore personne, sauf toi. À Allentown, j'avais des amis, enfin je croyais, mais...

Il s'interrompt, pince ses lèvres en secouant la tête :

— Je n'ai pas envie d'en parler... Disons simplement, que des fois, tu crois connaître les gens et tu te trompes.

— Comme moi l'autre soir...

L'air grave, il acquiesce.

— Ainsi tu viens d'Allentown ?

— Oui, j'habitais un petit quartier où tout le monde se connaît depuis toujours, un peu comme celui-ci. (Il regarde autour de lui.) Sauf qu'en ville, on ne voyait pas aussi bien les étoiles.

Je suis son regard, fixant le ciel illuminé par des centaines de points scintillants qu'aucun nuage ne vient cacher. Je me sens toute petite et fragile face à cette immensité. C'est étrange de se retrouver à côté de ce garçon dont je me sens proche et qui, en même temps, m'intimide tellement.

— Ta famille aime beaucoup Chad, dit-il soudain, brisant cet instant magique. Cela fait longtemps que vous êtes ensemble ?

Je m'assieds sur le muret qui borde une maison à vendre.

— Mon père était un grand sportif au lycée et je pense qu'il se reconnaît en Chad. Ma mère le trouve mignon et gentil, quant à ma sœur, elle en est amoureuse, je pense ! (Je souris.) Lui et moi, on se connaît depuis très longtemps, depuis le jardin d'enfants en fait...

— Et tu l'aimes depuis toujours, complète Jessy en s'asseyant près de moi.

Je rougis et baisse la tête.

— C'est ce que je pensais... Mais parlons plutôt de toi. Tu avais une copine à Allentown ?

Jessy se tourne vers moi et hausse les sourcils, visiblement surpris. Je le fixe à la fois impatiente et redoutant sa réponse.

— Étant donné que tu sors avec un dieu, ta question est bizarre... Disons que j'ai eu.

— Tu as encore ?

— Eh bien non...

Je ne lui laisse pas le temps de finir sa phrase que déjà mes lèvres se posent sur les siennes. Aussitôt, il me rend mon baiser. Ses lèvres sont douces et chaudes sur les miennes, je le sens glisser une main sur ma taille, m'attirant à lui jusqu'à ce que, aussi soudainement que cela a commencé, il me repousse avec force avant de se lever d'un bond, visiblement énervé.

— Ce n'est pas vrai ! Pourquoi as-tu fait ça ? s'écrit-il en se tenant debout devant moi, les mains sur les hanches en attente d'une réponse.

— Je ne sais pas, dis-je le plus sincèrement du monde. Je pensais aimer Chad, puis je te rencontre et je me sens perdue. J'ai l'impression de te connaître depuis toujours. Je pensais que tu ressentais la même chose que moi.

Loin de se calmer, Jessy s'éloigne de moi, marchant aussi vite qu'il le peut. Je me lève et lui cours après.

— Jessy, attends ! Qu'est-ce qui se passe ?

Il ne s'arrête pas pour autant. Je le rattrape par un bras l'obligeant à stopper son chemin. Jessy me fusille du regard.

— Je suis désolée si... Je n'aurais pas dû t'embrasser, mais je pensais sincèrement que tu en avais envie aussi.

— C'est le cas, souffle-t-il en me fixant.

— Alors où est le problème ?

— Je ne peux pas faire ça.

— Mais pourquoi ?

— Parce que l'amour ce n'est pas pour moi, s'énerve-t-il à nouveau. Cela m'est interdit.

Il se dégage de ma main avant de reprendre sa route. Restée sur place, je lui lance :

— Je n'y comprends rien ! Tu ne peux pas prétendre avoir envie de m'embrasser et fuir comme cela une seconde plus tard. Ce n'est pas juste !

Brusquement, il arrête sa course, se retourne avant de revenir vers moi. Ses traits sont déformés par la colère.

— Pas juste ! Parce que le monde est juste ? Je vais mourir ! Tu crois que c'est juste ça ! crie-t-il.

— Qu... Quoi ?

Il se rapproche davantage. Son visage n'est plus qu'à quelques centimètres du mien.

— Meg, je suis séropositif, j'ai le virus du sida, avoue-t-il tout bas pour que personne d'autre ne puisse l'entendre bien que la rue soit déserte. Alors, ne me parle pas de justice !

Il repart aussi vite que possible. Bientôt la nuit l'enveloppe complètement. Je reste sur place, atterrée, incapable d'esquisser le moindre geste, pendant un long moment, ne sachant plus quoi penser. Ses mots semblent tourner dans ma tête comme un manège endiablé que personne ne peut arrêter. Je ne sais combien de temps je reste debout sur ce trottoir à regarder dans sa direction bien après qu'il a disparu.

Le lendemain, Jessy ne se montre pas à l'école de la journée, pas plus que le jour suivant. Je suis morte d'inquiétude pour lui. Aussi à la fin des cours, je questionne les commères du lycée dans le but d'obtenir son adresse. Je dois batailler un petit moment et inventer une histoire à dormir debout, mais, au final, je quitte le lycée les coordonnées en poche. Aussitôt, je me rends chez lui. Il habite une maison ancienne à deux étages qui a conservé un charme fou, malgré les travaux de rénovation qu'elle a subis. La peinture, un jaune clair, a été refaite il y a peu. C'est tout à fait le genre de maison bien entretenue que mon père aime. Cette pensée me fait sourire. Une terrasse couverte, où un banc et deux fauteuils ont été installés, abrite l'entrée de la maison. Je monte les trois marches du perron et sonne. Je n'ai pas à attendre longtemps avant que la porte ne s'ouvre sur Jessy.

— Je ne suis pas d'humeur à me prendre la tête, me dit-il de but en blanc.

Il a l'air fatigué, préoccupé. Malgré sa mauvaise humeur évidente, je suis heureuse de le voir. Ces deux derniers jours sans le croiser m'ont paru durer une éternité. Sa mère arrive derrière lui. Je ne peux que l'apercevoir brièvement.

— C'est pour moi, maman, lui indique-t-il.

Comprenant qu'il ne veut pas me parler devant elle, je décide de jouer là-dessus et, me penchant vers lui, je lui affirme tout bas :

— Je resterai jusqu'à ce que nous ayons discuté !

Ses yeux verts me fixent, cherchant à savoir si je bluffe ou non ; enfin, il capitule.

— Très bien, j'arrive.

Il prend une veste en jean avant de me suivre dans la rue.

Nous marchons sans but précis, suivant les routes qui défilent devant nous dans un silence complet. Je ne sais comment entamer la discussion, j'ai peur de le froisser, ou de le braquer si je le questionne trop.

— Alors ? Tu voulais me parler, vas-y ! dit-il de mauvaise humeur, alors que nous arrivons près d'une usine désaffectée.

Intimidée, comme toujours par sa présence à mon côté, je prends sur moi pour me lancer :

— Tu n'es pas venu à l'école ces deux derniers jours...

— Ah oui, t'as remarqué !

— Ne sois pas sarcastique, s'il te plaît.

J'emploie un ton calme afin de ne pas l'énerver davantage.

— Pourquoi es-tu venu me voir ?

Il s'arrête de marcher.

— Je m'inquiétais pour toi.

— Ben voyons ! Dis plutôt que tu veux des détails pour tout aller raconter aux autres après !

— Je ne dirai rien à personne.

Il me scrute, semblant chercher au fond de mes yeux s'il peut me faire confiance.

— Tu es séropositif depuis combien de temps ?

— Cela fait environ un an, maintenant.

— Et tu l'as attrapé comment ?

— Un soir à une fête chez un copain, j'ai rencontré une fille...

— Et vous avez couché ensemble ?

— Non, on a regardé des dessins animés ! dit-il, vraiment très énervé.

— Elle ne t'a pas dit qu'elle était malade ?

— Elle n'était pas au courant... J'ai reçu un appel d'un médecin quelques semaines plus tard, elle était tombée malade, j'étais sur la liste de ses partenaires et voilà comment on fout sa vie en l'air !

— Juste pour une nuit que vous avez passée ensemble.

Je murmure cette phrase comme pour moi-même.

— Pas une nuit, juste un moment, un manque de préservatif et voilà le résultat. Je suis un cadavre ambulante !

— Jessy, arrête de dire ça !

— Pourquoi ? C'est la vérité !

— Non, tu es en bonne santé, il faut que tu sois optimiste.

— Comme si cela pouvait changer quelque chose !

— Oui, ça peut t'aider à tenir le coup jusqu'à ce que les médecins trouvent un remède.

J'ai parlé plus fermement que je le voulais. Jessy m'observe, surpris.

— T'as raison, ça craint trop de parler de la mort... Faut être positif et profiter de la vie, n'est-ce pas ?

Soudain son regard change, il se fait plus sombre. Il s'approche de moi et me prend par la taille en me serrant fortement contre son corps. Je me dégage de lui aussitôt, non par peur de la maladie, mais comme je le ferais avec n'importe quel garçon s'y prenant de cette manière.

— Tiens, bizarre ! Tu ne veux plus m'embrasser maintenant ! Comme cela me surprend ! Va retrouver ton copain si fantastique et pétant de santé et fous-moi la paix ! crie-t-il en s'éloignant.

— Jessy, ce n'est pas ça !

Mes mots se perdent dans le silence.

Le lendemain après-midi à la fin des cours où Jessy a encore brillé par son absence, je suis assise dans un coin du snack-bar. C'est un café où tous les jeunes du lycée aiment se retrouver pour boire un verre, écouter de la musique et discuter. La salle est assez grande, avec ses banquettes en imitation cuir d'un vert clair, ses tables en métal argenté et sa décoration des années cinquante tout de rose et de bleu. J'y ai suivi Chad, qui s'amuse autour d'un flipper avec ses copains un peu plus loin, tandis que

je lis le livre de Jessy. En fait, c'est la troisième fois que je le dévore depuis qu'il me l'a prêté. L'histoire de cet homme qui se bat seul contre tous pour obtenir sa liberté après avoir été condamné d'avance par l'opinion publique prend pour moi dorénavant un tout autre sens. Entre ces lignes, c'est la vie de Jessy que je vois. Je ne peux m'empêcher de penser à lui, et cela me rend dingue. Je sors avec Chad, j'aime Chad. Alors pourquoi je ne fais que penser aux lèvres de Jessy sur les miennes ? Pourquoi je m'inquiète à ce point pour lui ? Comment se fait-il qu'il me manque autant ? Je suis déjà restée plusieurs jours sans voir Chad lorsqu'il était parti en vacances avec ses parents sans jamais ressentir ce vide au creux de mon cœur. Pourtant je suis amoureuse de lui. *J'aime Chad ? Ah, je vais devenir folle si ça continue !* Je lève la tête et le regarde, il m'observe et me fait un sourire auquel j'ai du mal à répondre, avant qu'il ne reporte son attention sur ses potes. *Pourquoi je ne ressens rien lorsque je le regarde ?* Mettant mes pensées de côté, je me replonge attentivement dans ma lecture lorsqu'Amy s'approche de moi. Ce jour-là, plus que jamais, je n'ai aucune envie de lui parler. Elle soulève la couverture de mon livre et souffle :

— Lâche un peu ce bouquin !

— C'est un livre génial !

— Je ne comprendrais jamais comment tu peux avoir envie de lire en dehors des cours, il y a tellement de choses beaucoup plus passionnantes à faire...

— Excuse-moi...

Je me lève vivement après avoir vu Jessy passer dans la rue. Précipitamment, je sors du café.

— Jessy ! Attends-moi !

Comme à son habitude, il m'entend, mais poursuit sa route.

— J'ai ton livre !

Cette fois, je réussis à capter son attention, il s'arrête sur le trottoir.

— Tu m'as laissée tomber pour l'exposé !

— Oh, et tu veux sans doute des excuses ?

— Non, je me fous de ce devoir. Je voulais juste te rendre ça.

Je lui tends son livre de poche en le fixant, mon rythme cardiaque augmente.

— Et puis, je voulais que nous parlions.

— Je crois qu'on s'est tout dit. Tu devrais retourner voir ton copain.

— Je n'ai pas envie de parler avec Chad, mais avec toi.

— Merci, ça fait plaisir, lance une voix familière derrière moi, me faisant sursauter.

Je me retourne vivement pour voir mon petit ami.

— Ce n'est pas ce que tu crois. Mais je dois parler à Jessy.

— On n'a rien à se dire, répète celui-ci.

— Content de te l'entendre dire ! Arrête de tourner autour de ma copine !

— Eh, je suis là, Chad ! Tu n'as pas à parler en mon nom et encore moins à me dire avec qui je peux discuter ou non !

— Là, je suis d'accord avec toi, réplique Jessy.

— On ne t'a rien demandé !

— Laisse-le tranquille ! C'est moi qui veux lui parler !

— On fait ménage à trois maintenant ? s'énerve Chad en m'attrapant le bras.

Il me le serre fortement et m'entraîne avec lui vers le snack-bar.

— Lâche-moi. (J'essaie de me dégager.) Tu es ridicule !

Chad resserre davantage son emprise.

— Je veux juste te parler.

— Alors, lâche-moi, tu me fais mal !

— Lâche-la ! exige Jessy en s'interposant.

— Toi, ne t'en mêle pas ! crie mon petit ami en relâchant enfin mon bras endolori avant de pousser Jessy le long du mur de l'établissement.

— Ne me frappe pas, l'avertit Jessy.

— Ah, Monsieur donne des ordres en plus, lance rageusement Chad en mettant son poing dans l'estomac du jeune homme.

Sous le choc, Jessy se plie en deux en lâchant son livre.

— Chad, arrête ! je crie au milieu de la rue.

Jessy, toujours courbé, fonce sur Chad et le renverse par terre. Il se retrouve à califourchon sur lui, tente de le maintenir au sol en lui demandant de se calmer. Mais c'est bien mal connaître Chad que de penser qu'il va se laisser maîtriser si facilement. Bientôt ils roulent sur le trottoir, manquant de tomber sur la route. Chad se retrouve au-dessus de Jessy et lui donne un nouveau coup dans le ventre. Puis il se redresse, attendant que Jessy se relève. Lorsque celui-ci se remet debout, il écarte les mains en signe d'apaisement, mais Chad se rue à nouveau sur lui et le frappe à la joue.

— Chad ! Laisse-le !

Jessy ramasse son livre et s'éloigne, mais Chad revient à nouveau à la charge et le frappe dans le dos. Jessy tombe à genoux alors que Chad le contourne pour lui faire face et l'attrape par le col de son t-shirt.

— Chad, arrête ! Ne le frappe pas !

Je redoute ce qui va arriver. Bien sûr, Chad se comporte en brute idiote, mais il y a le risque des blessures ? Et tandis que je vois Chad cogner Jessy, alors que je le supplie sans succès de le laisser tranquille, je finis par crier presque malgré moi :

— Chad, laisse-le ! Il est malade !

Enfin mon petit ami se tourne vers moi, suspendant son geste. J'en profite pour m'approcher de lui et confirme à voix basse, pour que personne d'autre n'entende :

— Il a le virus du sida.

Chad considère Jessy un instant, cherchant à deviner si je lui mens ou pas.

— Le sida ? répète Chad à haute voix.

En voyant le visage de Jessy se décomposer, il comprend que je dis la vérité et le lâche. Je regarde Chad avec colère, si je lui ai parlé à voix basse, c'est bien pour une raison, cependant, comme d'habitude, mon petit ami n'a pas compris ce que j'attendais de lui, c'est-à-dire le silence. Et à présent, je me retrouve dans la plus mauvaise des situations, j'ai trahi Jessy. Autour de nous, les élèves murmurent entre eux, stupéfaits. À l'époque, le sida est encore une maladie méconnue, nous n'en sommes qu'aux premiers stades de la recherche médicale. Des tas de rumeurs courent sur la

manière et la raison pour lesquelles cette maladie se propage, mais la vérité, c'est que les gens n'en savent encore que très peu sur le sujet. Les seules choses que nous savons de façon certaine sont que le sida fait peur et qu'il est mortel. Tous les regards se fixent sur Jessy, il se relève lentement et s'éloigne sans dire un mot, sans avoir un regard pour personne.

Après avoir cherché Jessy partout en ville, l'avoir imaginé seul, déprimé par ma faute, j'ai pris mon courage à deux mains et je suis allée chez lui. La porte s'ouvre sur sa mère.

— Bonjour, me salue-t-elle gentiment.

Dès le premier regard, je sens que c'est une femme compréhensive. Ses longs cheveux blonds et ses yeux verts identiques à ceux de son fils reflètent la douceur que je décèle également en Jessy.

— Bonjour. Est-ce que Jessy est là ?

— Non. Tu es Megan, n'est-ce pas ?

J'acquiesce d'un hochement de tête.

— Jessy m'a parlé de toi.

— Il a dû vous dire des choses atroces sur moi, et le pire, c'est qu'elles sont vraies.

— Non, il ne m'a dit que du bien de toi.

— Et pourtant, j'ai fait une chose horrible aujourd'hui...

— À cause de toi, tout le monde sait que Jessy est contaminé ?

Je la regarde, surprise, elle poursuit :

— J'ai reçu un appel de l'école. Apparemment, l'un des parents d'élèves a entendu ce que ton ami a dit dans la rue et l'a tout de suite rapporté au lycée. Je suis convoquée ce soir pour parler de l'état de santé de mon fils et voir s'il peut poursuivre sa scolarité dans cet établissement.

— Mon Dieu, mais c'est n'importe quoi !

— Malheureusement c'est ce qui arrive quand les gens savent que Jessy a le sida. Partout où il va, on le rejette. Cela s'est déjà produit à Allentown, et ça recommence ici. Tout le monde a peur d'être contaminé par un simple contact, même mon mari ne supporte pas d'habiter sous le même toit que lui. Mme Sutter secoue la tête comme si ses pensées peuvent s'évaporer par ce geste.

— C'est tellement injuste. Je l'ai cherché partout. Je voudrais m'excuser. Vous ne savez pas où il peut se trouver ?

— Cela lui arrive par moments de partir seul pendant des heures.

— Vous n'avez jamais peur qu'il...

Mme Sutter me regarde comme pour me dire : « Est-ce que cela serait pire que ce qui l'attend ? »

Je la remercie et rentre chez moi, totalement abattue. Non seulement tous les élèves doivent à présent être au courant de l'état de santé de Jessy, mais même l'administration menace de ne pas le garder, et tout cela par ma faute.

Lorsque je franchis le pas de la porte de ma maison, la nuit commence à tomber. J'entends mes parents discuter.

— Meg, c'est toi ?

— Oui, papa.

— Tu peux venir ?

Je parcours le couloir et entre dans la cuisine, où mes parents sont assis autour de la table.

— Nina nous a raconté ce qui se dit en ville à propos de Jessy. C'est vrai ?

J'acquiesce en silence.

— Tu le sais depuis quand ? demande ma mère.

— Depuis l'autre soir, lorsqu'il est resté manger. Il me l'a avoué quand je l'ai raccompagné.

— Tu aurais pu nous en parler ! fait remarquer mon père.

— Je lui avais dit que je ne dirais rien à personne. Et j'ai manqué à ma parole...

— Jessy va comprendre, dit gentiment ma mère. Tu as dit son secret pour épargner Chad, qui d'ailleurs, s'est très mal conduit d'après ce que m'a rapporté ta sœur.

— C'est vrai, il ne perd rien pour savoir ce que je pense de sa façon de se battre comme cela et du reste.

— Je ne pense pas que Jessy me pardonnera...

— Mais si voyons, insiste ma mère.

— Non, pas après ce qui va se passer.

Voyant les regards interrogateurs de mes parents, je leur raconte ce que Mme Sutter m'a dit.

Ma mère passe quelques coups de téléphone et nous annonce :

— Le conseil des parents d'élèves se réunit ce soir avec l'administration. Officiellement, ils ne peuvent pas renvoyer Jessy parce qu'il est malade, mais ils peuvent envoyer un rapport à l'académie qui jugera quoi faire en pareille circonstance.

Voyant mon visage atterré, mon père me dit :

— Ne t'en fais pas, chérie. Nous allons aller à cette réunion et nous soutiendrons Mme Sutter. Ça va s'arranger.

Moins convaincu que mon père, je vais dans le jardin et m'assieds sur la balancelle. Seule avec mes pensées, je réalise que j'ai vieilli d'un seul coup. Avant de connaître Jessy, j'étais une gamine insouciant qui n'avait que peu de soucis, mais à présent, je vois la vie différemment. Et dire qu'il ne s'est écoulé que dix jours depuis la fête de Chad. J'avais souhaité devenir adulte, je suis servie !

Jessy, où es-tu ? Je soupire en ressassant les derniers événements. Je n'entends pas Nina ouvrir la porte de derrière.

— Je me demandais où tu étais, lance-t-elle, me faisant sursauter. Les parents sont sortis, Chad est là. Il veut te voir.

Je soupire à nouveau. Après ce qui s'est passé dans l'après-midi, je n'ai toujours pas envie de lui parler. Mais il n'attend pas de connaître mon opinion pour suivre ma sœur qui, sentant l'orage gronder autant dans le ciel que dans mon couple, s'éclipse.

— Je suis venu m'excuser pour mon comportement de tout à l'heure. Si j'avais su que Jessy était homo, je n'aurais pas été jaloux que tu lui parles.

Je souffle, exaspérée. Chad me regarde, je lis l'incompréhension sur son visage.

— Il n'est pas homosexuel. C'est une fille qui l'a contaminé !

— Désolé, mais comment j'aurais pu le savoir ? Tu ne me parles plus depuis qu'il est arrivé ! Tu m'ignores totalement !

— Est-ce que tu te rends compte qu'il se passe des choses plus graves autour de nous que le fait que

je te parle moins ? Il serait temps que tu grandisses, Chad ! Tu es si immature par moments ! Et puis ce n'est pas ta jalousie que je te reproche, c'est d'avoir répété ce que je t'ai dit à voix haute. Tu te rends compte que, dorénavant, tout le monde est au courant de son état de santé ?

Vexé, il baisse la tête. Je crois voir un petit garçon ayant fait une bêtise avec les mains dans les poches de son pantalon, se tortillant à la recherche de ses mots. Cette attitude m'énerve de plus belle, mais je n'en dis rien.

— Je sais, j'ai merdé. Mais si tu m'avais dit de me taire...

Je lui jette un regard assassin. Il est assez grand pour savoir comment se comporter.

— J'ai l'impression que je ne compte plus pour toi, reprend-il.

— Bien sûr que si, tu comptes toujours autant. C'est juste que...

— Tu m'aimes toujours ?

— Oui, je t'aime, même si j'ai beaucoup de mal à te comprendre par moments.

— Seulement tu n'es plus amoureuse de moi. C'est depuis que Jessy est arrivé que les choses se détériorent entre nous. Je crois que nous sommes trop différents pour que cela fonctionne sur le long terme.

Je baisse la tête, honteuse. Je suis incapable de le contredire.

— Alors, c'est fini entre nous ?

— Oui, ça vaut mieux. À quoi bon continuer alors que tes sentiments ont changé ? Tu finiras par me quitter pour un autre mec de toute manière et tu sais quoi ? Je l'ai toujours senti. J'ai toujours su que je n'étais pas assez bien pour toi et que, tôt ou tard, tu me quitterais. Il vaut mieux que je prenne les devants.

Les yeux remplis de larmes, je murmure :

— Je suis désolée.

— Tu n'as pas à l'être. Et puis le rôle du petit copain jaloux, cela ne me réussit pas, sourit-il. On reste amis ?

J'acquiesce. Chad est sur le point d'entrer à nouveau dans la maison lorsque, se retournant, il me dit :

— Au fait, si tu cherches Jessy, il paraît qu'il traîne près du pont qui surplombe l'autoroute.

Sitôt Chad parti, j'enfile ma parka noire et prends la direction qu'il m'a indiquée. La nuit est à présent tombée, l'air est lourd, l'orage menace d'éclater d'un moment à l'autre. Je me dépêche de parcourir les trois kilomètres, courant la moitié du chemin. J'arrive sur le pont, essoufflée, mais contente d'y voir Jessy. C'est un pont étroit, réservé aux piétons, il nous permet de rejoindre un coin de la forêt qui encercle la ville. Jessy fait les cent pas le long de la rambarde en acier, regardant les voitures et les camions qui passent à vive allure sur les deux fois deux voies, juste en dessous. Son visage est à demi éclairé par les lampadaires disposés tout au long de l'autoroute. Il se retourne vers moi tandis que je m'approche.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Son ton est sec.

— Je t'ai cherché pendant des heures.

— Eh bien, tu m’as trouvé. Tu vois, je suis toujours en vie, tu peux repartir maintenant.

— Je suis désolée pour ce qui est arrivé. Je m’en veux tellement...

— Alors tu es venu pour soulager ta conscience ?

Je le regarde, incrédule ; cependant, je dois admettre qu’il n’a pas tout à fait tort. Même si elle est souvent gênante pour ses interlocuteurs, j’aime sa franchise.

— Je suis venue parce que j’ai peur pour toi. Il est tard, rentre avec moi. Ta mère doit s’inquiéter.

Jessy me regarde d’un air désabusé.

— Tu ne crois pas qu’elle a l’habitude ? De toute façon que peut-elle me faire ? Me priver de sortie ? Ça serait ridicule !

Il se remet à longer la rambarde, s’éloignant de moi. Il semble hypnotisé par les véhicules qui défilent sous nos pieds.

— Depuis que je te connais, tu passes ton temps à fuir. De quoi as-tu peur ?

Je crie pour couvrir le bruit d’un poids lourd qui passe en dessous.

Soudain un éclair déchire le ciel. Jessy fait volte-face avec colère.

— Je n’ai peur de rien !

Il s’assied sur la rambarde qui n’est large que de quelques centimètres, passe ses jambes dans le vide, les enroule autour des barreaux métalliques. Un nouvel éclair illumine le ciel. Malgré la lourdeur de la nuit, je tremble et me rapproche de lui pour le retenir par le dos de sa veste.

— Jessy, je t’en prie. Reviens ! Tu me fais peur !

— Je suis déjà mort, Meg !

Le ton de sa voix n’est plus chargé de colère, mais empli de désespoir. Cela me serre le cœur.

— Non ! Tu es là ! Bien vivant !

Le tonnerre claque subitement me faisant sursauter. Je me rapproche davantage de lui et resserme mon emprise.

— Tu veux savoir pourquoi je suis venu ici ? Me lance-t-il en lâchant des mains la rambarde.

Il ouvre grand les bras, ferme les yeux et se laisse tomber vers l’avant en hurlant de rage. Malgré mes efforts pour la retenir, sa veste en cuir glisse entre mes doigts et je lâche prise.

— Jessy, non !

Je hurle aussi fort que je peux tandis que je le vois basculer dans le vide.

Je porte mes mains à ma bouche en fermant les yeux, n’osant plus les rouvrir tellement je suis sûre qu’il s’est jeté sous les roues des véhicules qui passent en dessous. Et alors je réalise brusquement que je tiens à lui bien plus que je n’ai voulu me l’avouer jusqu’à présent. Oui, il est séropositif, en colère contre le monde entier et il passe beaucoup de temps à m’envoyer balader et pourtant, sans encore savoir pourquoi, je ne peux m’empêcher de penser à lui à chaque minute. Soudain, je l’entends crier à nouveau en même temps que le tonnerre claque près de nous. Je rouvre lentement les yeux pour le voir suspendu par les jambes au-dessus du vide. D’un geste vif, il parvient à se redresser, puis à se rasseoir sur la rambarde avant de revenir de mon côté. J’admire sa souplesse en soufflant de soulagement. Il fonce droit vers moi avec colère.

— Je vais mourir, Meg, et il faut que tu l’acceptes !

Sa voix est chargée de colère et de désespoir.

— Non, dis-je en pleurant. Tu n'es pas malade et tu ne le seras peut-être jamais, mais tu dois te battre pour rester en vie !

— Tu sais quel est ton problème ? C'est que tu veux me sauver ! Mais tu ne le peux pas !

Il désigne l'autoroute.

— Je suis déjà tombé dans le vide, les véhicules m'ont déjà écrasé. Et aucune de tes prières ou de tes pensées positives ne pourra me sauver ! crie-t-il. Ce virus est en moi et rien de ce que tu pourras dire ou faire ne le fera partir ! Alors, vas-y, espère un miracle et sauve-moi !

Mes larmes redoublent devant mon impuissance. Jessy va mourir, c'est juste une question de temps et, en cette seconde, j'en prends pleinement conscience.

Il baisse les bras, la lassitude se lit sur chacun de ses traits. Des pleurs qu'il a dû refouler maintes fois inondent son visage. Je vais me blottir contre lui, aussitôt ses bras m'enlacent. Au-dessus de nous l'orage se calme alors que la pluie se déchaîne, mêlant nos larmes à celles du ciel.

Chapitre 2

Je suis de ton côté

Il est presque 23 heures lorsque je rentre chez moi, complètement trempée. Mes parents m'attendent, impatients et inquiets.

— Enfin te voilà, rugit mon père. Regarde-toi, tu es bonne à essorer !

— Tu étais avec Jessy ? demande ma mère de son habituelle voix douce.

J'acquiesce en frissonnant de froid.

— Nous avons parlé avec Mme Sutter à la réunion, elle nous a dit que son fils était absent depuis des heures et qu'elle ignorait où il pouvait se trouver. Elle était très inquiète pour lui, m'indique mon père.

— Il est rentré chez lui. Comment s'est passée la réunion ?

— Commence par te sécher, nous te raconterons après.

Je file dans la salle de bains où je me réchauffe rapidement et m'empresse de mettre mon pyjama, ainsi qu'une robe de chambre bien chaude, tant j'ai hâte de connaître le déroulement de la soirée. Je retrouve mes parents au salon, où chacun, dans un fauteuil, boit un café en m'attendant.

— Alors comment ça s'est passé ? dis-je en m'installant en face d'eux dans le canapé.

— Difficile à dire, grimace mon père. Le proviseur avait demandé à un médecin de venir répondre aux questions des parents. Cela en a calmé certains lorsqu'il a assuré que leurs enfants ne couraient aucun risque à respirer le même air que Jessy ou à le toucher. Mais d'autres parents sont obtus et veulent à tout prix le faire renvoyer.

— Mme Sutter a pris la parole, affirmant combien elle aime son fils et qu'il n'y a aucun risque à partager sa vie puisqu'elle le fait depuis un an sans problème, surenchérit ma mère. C'est une femme très digne et courageuse. Elle nous a dit que tu étais passée la voir.

— En effet, je cherchais Jessy.

— Nina nous a raconté que tu étais partie à sa recherche après la visite de Chad. Tu l'as retrouvé ?

— Oui, et autant que vous le sachiez, entre Chad et moi, c'est fini.

Cela ne semble pas surprendre mes parents qui échangent juste un regard avant que ma mère ne me demande :

— À cause de Jessy ?

— Oui et non. Jessy et moi sommes amis. Mais disons que le fait de l'avoir rencontré m'a permis d'ouvrir les yeux sur Chad et son petit monde. Je me suis rendu compte que je ne suis pas taillée pour en faire partie.

Le lendemain matin en arrivant près de l'école, je vois Jessy qui attend devant, sur le trottoir.

— Salut, ça va ?

Il porte une main à son cœur.

— Oh, tu m'as fait peur !

J'éclate de rire.

— Ça, c'est pour la trouille que tu m'as foutue hier soir !

— C'est de bonne guerre, sourit-il.

Il fixe le grand bâtiment blanc sans faire un pas vers lui. Depuis que je suis restée dans ses bras la veille pendant plusieurs minutes, il ne m'intimide plus autant, et cette impression de le connaître depuis longtemps s'est renforcée. J'ai vu sa fragilité derrière sa colère, j'ai vu son désespoir, mais aussi sa force.

— Tu comptes venir en cours aujourd'hui ?

— Je ne sais pas. Après ce qui s'est passé hier... et puis cette réunion.

Il souffle puis se pince les lèvres, visiblement mal à l'aise.

— Ta mère t'a raconté ?

— Oui, apparemment les parents d'élèves ne peuvent rien contre moi, mais il reste toujours la possibilité qu'ils contactent l'académie et posent une plainte pour me faire virer. En fait, je me demande si cela ne serait pas mieux que j'abandonne...

— Pas question !

Jessy me regarde, surpris.

— On va y aller ensemble et tout se passera bien, tu verras.

— Il y a des regards qui sont parfois durs à supporter, m'avoue-t-il.

Toutefois, je remarque qu'il m'accompagne vers le lycée.

— Je crois que, malheureusement, on ne peut jamais plaire à tout le monde, alors laisse une chance de te connaître à ceux qui le veulent et oublie les crétins.

Nous pénétrons dans le couloir principal, des élèves se retournent sur nous tandis que je continue à parler pour qu'il se concentre davantage sur ma voix que sur les yeux braqués sur lui.

— Avec le temps, il y en a qui se rendront compte de qui tu es vraiment et ils viendront vers toi, quant à ceux qui continueront à te critiquer, fais comme s'ils n'existaient pas. Ce sont eux les abrutis, pas toi.

Je croise le regard d'un grand type, nommé Tyler, qui grimace en m'entendant.

— Oui, de purs abrutis, dis-je à nouveau d'une voix plus forte.

Jessy m'adresse un sourire reconnaissant.

— Oh, ça se gâte, murmure-t-il.

Je suis son regard et vois Chad approcher à grandes enjambées vers nous. Il se plante devant Jessy et, après quelques secondes d'hésitation, lui tend la main.

— Je suis désolé pour hier. Pour la bagarre... et le reste.

Jessy serre sa main en hochant la tête.

— Moi aussi.

Ses yeux passent de Jessy à moi, il semble ne plus savoir comment se comporter avec moi.

Autour de nous, plusieurs élèves observent la scène. Chad est le garçon le plus populaire du lycée et je me doute qu'après cette poignée de main réconciliatrice, l'attitude de certains va changer.

Il donne une tape sur l'épaule de Jessy en nous disant « À plus tard » et s'éloigne.

— C'est bizarre que Chad soit venu s'excuser. C'est toi qui lui as demandé de le faire ?

— Non, il l'a fait tout seul, mais tu sais, il est comme ça. Il est impulsif, mais regrette vite ses emportements...

Je sens, plus que je ne vois, Jessy me regarder de profil.

— Quoi ?

Je tourne la tête vers lui.

— Je ne sais pas, mais pour un mec qui sort avec toi, il ne t'a même pas adressé la parole.

Je prends une inspiration avant de lancer :

— On a rompu.

— Quoi ? Quand ?

— Hier soir, avant que je ne vienne sur le pont. C'est lui qui m'a dit où te trouver.

Jessy plisse les yeux légèrement en m'observant.

— Pourquoi vous avez cassé ?

— Nous sommes trop différents.

Je hausse les épaules comme si c'était une évidence.

— Et ça va ?

Je vois dans ses yeux qu'il s'inquiète réellement pour moi, cela me fait chaud au cœur.

— Très bien.

Un petit sourire se dessine aux commissures de ses lèvres.

— Je sais que tu n'aimes pas beaucoup Chad, mais efface ce petit air satisfait. (Je souris à mon tour alors que la sonnerie du début des cours retentit.) On va être en retard, viens.

Dans les jours qui suivent, les esprits se calment au lycée. Je ne peux pas dire que Jessy passe inaperçu, mais il est moins perçu comme un paria, ce qui est déjà une petite victoire. À l'école, j'ai toujours été l'élève modèle, collectionnant les bonnes notes. La fille hyper sérieuse qui a les professeurs de son côté. Lorsque je suis sortie avec Chad, qui est le mec le plus populaire, je suis devenue à mon tour populaire et les autres filles ont eu tendance à prendre exemple sur moi. Aussi, même s'il s'en trouve quelques-uns pour détourner les yeux et chuchoter sur son passage, la plupart des élèves commencent à accepter Jessy. Depuis la soirée sur le pont, nous passons beaucoup de temps ensemble. Je préfère être avec lui plutôt qu'avec mes pseudo amies : Pearl et surtout Amy, qui d'ailleurs me tourne le dos depuis que Chad et moi sommes séparés. Jessy est devenu mon meilleur ami, je peux lui parler de tout sans avoir peur qu'il ne me juge ; cependant, il me donne toujours son avis franchement. J'ai beaucoup craint qu'il ne m'en veuille après que j'ai révélé son secret à Chad et que celui-ci ne le propage à tout le monde, mais c'est tout le contraire. Il m'a avoué se sentir libéré d'un poids, jamais il ne m'en fait le reproche.

Jessy vivait entouré par sa famille et ses amis avant d'apprendre sa séropositivité, mais il m'a confié que lorsque ses proches ont appris sa maladie, tous lui ont tourné le dos et, du jour au lendemain, il s'est retrouvé abandonné. Seule sa mère est restée près de lui. En déménageant à Millisky où Mme Sutter a trouvé un emploi comme secrétaire dans une banque, elle a espéré qu'enfin son fils puisse retrouver une vie normale.

Plus j'apprends à le connaître et moins je veux de cette vie solitaire pour lui, c'est comme une sorte de mission que je me suis fixée. Je ne peux peut-être pas le sauver, mais je peux lui redonner le sourire. Je le force à m'accompagner au cinéma, au théâtre, au fast-food. Jessy râle, proteste, parfois traîne des pieds, mais finalement, je le fais toujours céder.

« Tu as assez vécu enfermé comme ça ! » est ma phrase clef pour le convaincre.

Il lève alors les yeux au ciel, souffle d'exaspération tandis que sa boucle d'oreille en forme de croix se balance au rythme de sa respiration. Finalement, il me regarde avec un petit sourire qui à lui seul symbolise ma victoire. Je suis moi-même avec lui. Nous avons beaucoup de goûts en commun, nous rions des mêmes plaisanteries, nous parlons de tout et de rien sans jamais nous lasser. Et lorsque je ne suis pas avec lui, il hante mon esprit. Il est la première personne à qui je pense le matin en me réveillant et la dernière le soir avant de m'endormir. En quelques semaines, il a envahi ma vie et j'espère plus que tout que cela continue le plus longtemps possible.

— Bonsoir, Megan, me lance Mme Sutter depuis la cuisine lorsque j'arrive chez eux.

— Bonsoir.

— Jessy n'est pas encore rentré.

Je lève sur sa mère des yeux inquiets. Il est 20 heures, les cours sont finis depuis plusieurs heures.

— Ne t'en fais pas, me rassure-t-elle. Son médecin lui a conseillé d'aller au centre pour les sidaïques, il y avait une réunion ce soir. Il n'avait aucune envie d'y aller, mais je pense que cela lui fera du bien de parler avec des gens qui traversent la même chose que lui.

— Il y est parti en râlant ?

— Tu le connais assez pour savoir qu'il ronchonne beaucoup, dit-elle en souriant.

— Quand il est avec moi, il est plutôt...

En entendant la porte d'entrée s'ouvrir, je ne finis pas ma phrase.

— Oui, mais toi, tu es spéciale pour lui, me chuchote Élise.

Je reste interdite en me demandant ce qu'elle veut dire par là.

— Désolé d'être en retard.

Jessy a les traits tendus, il semble contrarié. La soirée risque d'être longue s'il demeure dans cet état d'esprit.

— Comment c'était ? l'interroge aussitôt sa mère.

Jessy me jette un rapide coup d'œil avant de lui répondre froidement :

— Je n'ai pas envie d'en parler.

Mme Sutter nous regarde à tour de rôle avant de nous annoncer qu'elle va aller regarder la télévision dans sa chambre afin de nous laisser l'écran du salon. Jessy contourne le bar et va se servir un jus de fruits.

— Tu en veux ?

Son ton est moins froid, mais toujours chargé d'une colère qu'il essaie de contenir.

— Oui, merci.

Il pince ses lèvres avant de me demander :

— Tu as apporté quel film, ce soir ?

La semaine précédente, j'avais amené le film *Ghost* qui nous avait valu de finir tous les deux en larmes. Cette fois, j'ai choisi d'en prendre un plus léger, mais toujours avec mon acteur fétiche. Fièrement, je sors la cassette vidéo de mon sac à dos et la lui montre.

— *Dirty Dancing* !

Il lève les yeux au ciel, mais je sens qu'il se retient de sourire.

— Toi et ton Patrick Swayze ! Je sais que tu trouves qu'il est le plus beau mec du monde, mais ta fixette sur lui commence à tourner à l'obsession.

Je fais semblant de prendre un air choqué, ce qui le fait rire.

— C'est vrai qu'il est canon, mais, dans mon classement des plus beaux mecs, il n'occupe que la seconde place.

— Oh, mon Dieu, avec quel autre acteur comptes-tu me harceler lorsque tu auras fini de me faire voir tous ses films ?

Jessy soupire en faisant une grimace. Sa bonne humeur est revenue, ce qui me rend heureuse. Je n'ai pas envie de l'interroger sur la réunion ; s'il veut m'en parler, il le fera tout seul. Je veux juste lui changer les idées et le voir sourire. Je me lève pour aller allumer le magnétoscope tandis qu'il range la bouteille de jus d'orange.

— Aucun autre, promis. Pour moi, le mec le plus canon n'est pas un acteur.

— Ah bon ? C'est qui ?

Il vient me rejoindre sur le canapé en fronçant les sourcils.

— C'est quelqu'un que je vois tous les jours.

Le film commence et je me tais. Du coin de l'œil, je vois mon ami se creuser la tête pour trouver de qui je parle.

— Ton père ? demande-t-il au bout de quelques minutes.

Sans quitter l'écran des yeux, je secoue négativement la tête en souriant. Cela m'amuse de le voir chercher.

— Quelqu'un du lycée ?

J'acquiesce.

— Chad ?

Une pointe de colère et d'incrédulité filtre dans sa voix.

— Non. Jessy, tu veux regarder le film ou me citer tous les noms des mecs de l'école ?

— Désolé, mais j'ai beau chercher, je ne vois pas qui...

— C'est toi.

Je n'avais pas l'intention de lui dire, c'est sorti tout seul et, maintenant, je me sens rougir tandis que je garde les yeux rivés sur la télévision. Les mots ont à peine franchi mes lèvres que Jessy s'étrangle en ravalant sa salive et se met à tousser. Il se lève pour aller boire de l'eau.

— Eh bien, ça te fait de l'effet, dis-je moqueusement en mettant le film sur pause.

— Tu m'as bien eu, lance-t-il depuis la cuisine.

Je me retourne sur le canapé pour le regarder.

— C'est la vérité, Jessy, je ne te fais pas marcher.

Il revient s'asseoir à mon côté sur le sofa. Ses joues sont rouges lorsqu'il dépose un bisou sur mon front.

— C'est gentil d'essayer de me remonter le moral. Je t'adore.

Ce n'est pas ce que j'essaie de faire, je le pense vraiment, pourtant mon cœur s'emballe aussitôt : *il m'adore*.

— C'est vrai ?

— Bien sûr. Tu es ma meilleure amie, Meg.

Oh... Amie ? Mon cœur se calme rapidement.

— Tu n'as pas le moral ? C'est à cause de la réunion ? Ta mère m'en a parlé, j'ajoute devant son froncement de sourcils.

— Ouais... c'était déprimant. Entendre tous ces patients parler de leurs peurs... ça m'a renvoyé aux miennes.

— Tu as parlé avec eux ?

— Non, je les ai écoutés. C'est bizarre d'arriver dans ce centre où je ne connais personne et où on m'invite à me confier.

— Si tu veux, la prochaine fois, je pourrai t'accompagner ?

Je propose, mais je connais déjà la réponse.

— Non !

Son ton est plus cassant que je le pensais. Cependant, il se radoucit très vite.

— C'est gentil, mais non. Je ne veux pas que tu entres dans cette partie de ma vie.

— Pourquoi ?

La colère réapparaît dans son regard, il baisse la tête.

— Parce que tu es trop importante à mes yeux pour que je t'entraîne avec moi dans cet univers de maladie.

— Jessy...

— Non, Meg. Je veux bien céder lorsque tu me forces la main pour sortir de cette maison, mais en ce qui concerne le sida, je ne changerai pas d'avis, dit-il d'un ton ferme en reportant son regard sur la télévision.

— OK, comme tu veux.

Je soupire alors qu'il reprend la lecture du film. Après quelques minutes de silence, il me jette un coup d'œil en murmurant :

— Tu m'en veux ?

Je ne peux me retenir de sourire et pose ma tête sur son épaule comme j'ai pris l'habitude de le faire lorsqu'on regarde des films ensemble.

— Non, c'est ton choix.

Il dépose un nouveau baiser sur mon front. Je lui murmure sans quitter Patrick Swayze des yeux :

— Moi aussi, je t'adore.

— Non, je n'ai pas envie.

— Mais si, ça va être marrant.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle dans le fait d'aller au lycée un jour où il n'y a pas classe ?

Nous avons l'une de ces discussions où j'essaie de le convaincre de sortir. Cette fois, j'ai jeté mon dévolu sur la fête d'Halloween que l'école organise comme chaque année le soir du 31 octobre.

Je réfléchis un instant à sa question. Comment le faire céder, cette fois ?

— Les classes seront vidées de leurs pupitres. Il y aura des animations, des sucreries... un bal.

Il lève un sourcil et me fait comprendre que ce n'est pas gagné.

— Tu me vois danser ? !

J'ignore sa réplique et poursuis avec malice :

— Nous serons déguisés, et tu pourras embêter tous ceux qui te critiquent par-derrière. Pourquoi crois-tu que j'irais sinon ?

Je vois à son expression que j'ai marqué un point.

— Bonjour, Megan.

— Bonjour, Élise, vous allez bien ?

Je passe tellement de temps avec Jessy que je suis devenue très proche de Mme Sutter. Elle est toujours contente de me voir chez eux et m'invite à y venir chaque fois que je le veux. Je m'y sens un peu comme chez moi.

— Où irez-vous déguisés ? questionne Élise qui a entendu ma dernière phrase.

— À la fête d'Halloween du lycée.

— Bonne idée !

D'un regard, Jessy fusille sa mère. Mme Sutter pose un panier à linge sur la table de la salle à manger où nous nous trouvons et se met à plier les vêtements. J'attrape un t-shirt et l'étale sur la table pour l'aider.

— Cela te fera du bien de sortir t'amuser, tu restes trop enfermé ici à ruminer.

— J'aime être seul avec mes pensées, se défend Jessy en attrapant le t-shirt que je tiens entre mes mains.

— Heureusement que tu es là, Meg, sinon il ne quitterait jamais sa chambre.

Je me saisis d'un autre vêtement et commence à le plier.

— Maman, stop. C'est bon, vous avez gagné, j'irai à cette satanée fête ! Mais Meg, par pitié, arrête de t'occuper de mes fringues !

Je baisse les yeux sur le vêtement que je tiens : c'est l'un de ses caleçons. Je le lâche aussitôt, mais déjà je sens mes joues virer au rouge. Jessy l'attrape et le cache derrière son dos. Son visage est aussi rouge que le mien.

— Désolée... J'ai... tellement l'habitude de le faire... à la maison, dis-je en bégayant.

Mme Sutter éclate de rire en nous observant.

— Mission accomplie, elle vient me taper dans la main.

— En quoi allons-nous nous déguiser ?

— Il est hors de question que je mette un costume ! réplique vivement Jessy en nous regardant à tour de rôle.

Le vendredi soir, je retrouve mes parents dans le séjour en attendant l'arrivée de Jessy. J'entre dans la pièce et tourne sur moi-même en leur demandant :

— Ça va, ma robe ?

— Tu es très chic, admire mon père.

Pour l'occasion, j'ai misé sur une robe noire à la mode charleston, et ma coiffure est ornée d'une plume blanche. Ce n'est pas ma tenue préférée, mais Jessy n'a accepté de porter qu'un complet veston très classe.

— Megan, pourquoi as-tu un masque à la main ? demande Nina.

— Je le mettrai en arrivant au lycée. J'ai promis à Jessy que, sous couvert d'anonymat, il pourrait embêter les élèves qui le critiquent.

Ma mère rit.

— C'est bien une idée à toi, ça !

— C'était l'un des arguments pour le décider à quitter sa maison.

— Vous passez beaucoup de temps ensemble tous les deux, reprend-elle sérieusement.

— Oui, il est génial !

— Tu sais que nous aimons bien Jessy, mais nous sommes inquiets pour toi.

— Nous sommes juste amis.

— Je ne parle pas de ça. Perdre une personne proche, c'est difficile.

— Je sais. Je suis au courant qu'un jour, il ne sera peut-être plus là, mais j'ai le temps de m'y préparer. Et puis, il est mon meilleur ami, je ne peux pas arrêter de le voir, cela ne serait pas juste ni pour lui ni pour moi.

— Es-tu sûre que c'est juste de l'amitié ?

Mon père scrute mon visage qui s'empourpre aussitôt.

— Moi, je préférais Chad, objecte ma sœur en boudant.

Sans le vouloir, Nina me redonne le sourire et détourne l'attention de mon père. M'avouer que je suis amoureuse de Jessy est une chose, lâcher cette bombe devant mon père en est une autre. Je sais déjà la leçon de morale qui m'attendrait.

— Et je trouve stupide ce règlement de l'école qui stipule qu'il faut avoir quinze ans pour pouvoir assister à cette soirée. J'aurais voulu y aller ! lance-t-elle en croisant les bras sur sa poitrine.

— Dans ce cas, tu aurais dû demander à Chad de t'y inviter ! dis-je la provoquant.

Pour toute réponse, elle tape du pied par terre tandis que l'on sonne à la porte.

— J'y vais !

Je fonce ouvrir à Jessy. Et je reste littéralement scotchée sur place en le voyant dans son costume noir à chemise blanche, cravate et chapeau noirs. Il tient à la main un masque blanc semblable au

mien. Il dégage un charme particulier qui me perturbe encore plus que d'habitude, ce qui n'est pas peu dire. Après quelques secondes passées à nous scruter mutuellement, il se penche vers moi pour accrocher une rose blanche à la bretelle de ma robe.

— Que tu es jolie, me murmure-t-il.

Ses mains effleurent la peau de mon épaule et je me sens fondre. Je souffle un grand coup pour me forcer à me ressaisir.

— Ça ne va pas ? me demande-t-il visiblement inquiet.

Je ne peux lui dire la vérité. Il a été très clair avec moi quand je me suis laissé aller à l'embrasser. Et même s'il ne m'en a pas reparlé, je ressens toujours une honte cuisante. Depuis je contiens mes gestes et me contente d'être l'amie dont il a tant besoin.

— Si, ça va très bien. C'est juste qu'il fait chaud dans la maison et froid dehors, le contraste m'a saisie. Viens, entre une minute, je vais prendre mon manteau.

Il hoche de la tête et me suit au salon où il salue poliment ma famille comme à son habitude.

— Waouh, Jessy ! Ça te va super bien, ce costume ! lance ma mère.

— Merci, madame Crawfords. Nina, j'ai pensé à toi, je t'ai apporté une petite chose pour te consoler de ne pas pouvoir venir à la soirée.

Il sort de sa poche une rose semblable à la mienne et il la tend à ma sœur qui en reste bouche bée pendant quelques secondes.

— Merci, Jessy, finit-elle par dire. Puis nous regardant, elle ajoute : je retire tout ce que j'ai dit tout à l'heure, c'est Jessy, mon préféré !

Nous éclatons de rire.

— Bravo, Jessy, tu as réussi à détrôner Chad ! plaisante mon père.

— Ce n'était pas gagné pourtant, sourit le jeune homme.

— On y va ? je lui demande.

Jessy fait une grimace hésitante et me répond sans grand enthousiasme :

— Je m'en serais bien passé, mais puisqu'il le faut... allons-y !

Deux heures plus tard, je constate que Jessy passe une bonne soirée. Nous avons fait le parcours de l'angoisse : une promenade au milieu des couloirs du lycée qui, pour l'occasion, ont été décorés en maison de l'horreur avec des squelettes surgissant d'un seul coup devant nous, des vampires assoiffés de sang qui se jettent sur ceux qui osent les approcher ou encore des loups-garous qui nous courent après dans l'espoir feint de nous dévorer. Il y a de nombreuses animations, mais Jessy n'oublie pas non plus sa petite vengeance. Quand nous croisons un grand type brun déguisé en Dracula, que mon compagnon reconnaît immédiatement comme étant l'un de ses persécuteurs, il met son masque, s'approche lentement et parvient à déposer sans que personne, sauf moi, ne s'en rende compte une grosse mygale en caoutchouc sur son épaule. Un instant plus tard, nous entendons un hurlement résonner dans la classe alors que le mec en question se tortille dans tous les sens pour échapper à l'araignée. Jessy et moi sortons de la pièce en riant aux larmes.

— J'avoue, me dit-il peu après dans l'un des couloirs, lorsque nous avons repris notre respiration, que rien que pour cela, ça valait le coup de venir !

— Tu vois, je t'avais dit qu'on s'amuserait !

— T'avais raison, merci de m'avoir forcé la main. (Il ôte son masque avant de me fixer.) Parmi toutes les personnes que je connais, toi, tu es toujours là pour moi, en toutes circonstances. Pourquoi ?

Il est subitement sérieux.

Tu ne vois donc pas que je suis amoureuse de toi, idiot ! ai-je envie de lui dire, mais je me retiens. À la place, je lui réponds :

— Pourquoi pas ? Tu es mon ami, non ?

Il acquiesce, et ses yeux verts brillent d'une étrange lueur.

— Oh, Jessy, viens !

Sans attendre de réponse, je l'attrape par la manche de son costume et le force à me suivre dans l'une des classes qui indique : « Venez découvrir votre avenir par les cartes. »

Pour l'occasion, la pièce, volontairement assombrie, a été divisée en trois parties par des rideaux, constituant ainsi des cabines où se tiennent des voyantes. Nous nous approchons de l'une d'elles.

— On peut ? dis-je en désignant les sièges devant elle.

— Bien sûr, mes enfants, venez. Asseyez-vous.

C'est une petite femme aux cheveux bruns, à la corpulence assez charnue, qui inspire confiance au premier regard.

— Qui veut commencer ?

Jessy et moi échangeons un regard.

— Vas-y, Meg.

— OK, tirez sept cartes dans l'éventail qui est devant vous.

Elle retourne les cartes l'une après l'autre en les disposant en une sorte de grande croix.

— Vous êtes une fille gentille, un peu trop sérieuse par moments, me dit-elle. Vous êtes toujours là pour les gens que vous aimez. Cette carte, qui désigne l'Impératrice, me dit que vous êtes douée pour les études. Je peux vous assurer que vous irez à l'université et que vous ferez de longues études. Un beau métier vous attend à la fin.

Je suis contente, les études ont beaucoup d'importance pour moi.

— Cette carte-là, reprend-elle en me montrant l'Amoureux, me dit que vous hésitez entre deux garçons. L'un a la clef de votre cœur et l'autre relation est plus commandée par votre raison, le premier garçon vous fait complètement chavirer, le second symbolise plutôt la sécurité.

Je me sens rougir des pieds à la tête et, silencieusement, je remercie le ciel que la pièce soit juste éclairée par des bougies. Jessy et Chad ! Seulement je ne suis pas amoureuse de Chad et j'ai misé sur l'amour... Je sens le regard de Jessy peser sur moi, mais je n'ose pas y répondre.

— Je ne peux pas vous en dire plus, ça sera à vous de choisir parmi ces deux hommes, elle pose sa main sur la mienne.

— Merci.

— À votre tour, jeune homme, annonce la femme en battant ses cartes avant de les étaler à nouveau sur la table.

Comme je l'ai fait, Jessy sort sept cartes du jeu qu'elle retourne au fur et à mesure.

— Vous êtes un garçon gentil, très sensible, qui a beaucoup souffert, mais vous faites tout pour que

cela ne se voie pas. Vous jouez aux durs pour cacher votre cœur d'or. Vous êtes doué pour les études, mais cette carte, elle désigne la Lune, m'incite à croire que vous êtes surtout doué pour les arts. Le dessin ?

— J'ai beaucoup peint, mais il y a un moment que j'ai arrêté.

— Vous devriez reprendre. Vous êtes un garçon angoissé, et cela vous calmerait.

Elle retourne une autre carte : l'Hermite.

— Celle-là me dit que vous avez tendance à fuir les autres. Vous aimez être seul et, en même temps, vous subissez cette solitude comme si vous aviez peur du monde qui vous entoure. Pourtant vous n'êtes pas seul... Il y a quelqu'un dans votre vie que vous aimez, mais, pour je ne sais quelles raisons, vous semblez fuir cet amour que la vie vous offre.

Je vois Jessy devenir nerveux à côté de moi tandis qu'il fixe les cartes intensément.

La voyante retourne l'avant-dernière carte : l'Arcane sans nom. Malgré moi, je tressaille.

— Ne vous inquiétez pas, la dame se montre rassurante, cette carte fait peur par le squelette faucheur de corps qu'elle représente, mais elle ne signifie que rarement la mort physique. Elle est surtout un signe de changement dans la vie. C'est surtout lorsqu'elle est suivie par la carte du Monde qu'elle indique un décès.

À ce moment-là, elle retourne la dernière carte : le Monde. Nous restons tous les trois à la regarder, stupéfaits.

— Je suis désolée, dit la voyante en regardant Jessy.

— Ce n'est rien, balbutie-t-il visiblement décontenancé.

Précipitamment, il se lève et quitte la pièce, je lui emboîte le pas.

— Jessy, ça va ?

— Oui, très bien.

— Je suis désolée. C'était une idée stupide d'aller voir une voyante.

Il s'arrête et se tourne vers moi.

— Ne t'en fais pas, elle nous a annoncé une fin que toi et moi connaissons déjà. En fait, je pense que c'est plutôt à elle que cela a fait un choc, se moque-t-il.

— Tu es sûr que ça va ? Si tu veux, on peut rentrer ?

— Non, on s'amuse bien. Allez, viens !

Il me fait un clin d'œil rassurant. Pour la première fois, il me prend la main, ce qui me rend soudainement fébrile, et me guide vers le gymnase qui s'est transformé en salle de bal. Des guirlandes noires et orange tombent du plafond en cascades, des citrouilles en papier ont été installées sur les tables où des boissons sans alcool sont servies. Aux quatre coins de la pièce, des squelettes en plastique retenus par des fils s'agitent telles des marionnettes. Au centre de la salle, des élèves se trémoussent au rythme d'une chanson endiablée des Rolling Stones.

— Tu as soif ?

J'acquiesce d'un mouvement de tête. Jessy m'abandonne pour aller chercher deux gobelets. Je parcours la salle des yeux. Dans un coin, je vois Chad déguisé en vampire, et ses copains. Apparemment ce sont eux qui sont chargés de l'animation du parcours de l'angoisse. Puis une grande fille blonde arrive et l'embrasse à pleine bouche. Malgré son déguisement de Marilyn Monroe, je

reconnais tout de suite Amy. Voilà pourquoi elle me fuit depuis notre rupture, elle a tout fait pour le séduire et cela a fonctionné. Chad m'a vite oubliée et elle, cette traîtresse ! Jessy revient avec les gobelets. Je bois le mien cul sec.

— Qu'est-ce que tu as ? s'enquit-il devant mon visage furieux.

D'un hochement de tête, je lui montre Chad et Amy. Oups est le seul son qui sort de sa bouche.

Jessy regarde vers le coin où Chad et Amy nous observent.

— Viens danser.

Il me reprend la main, ce qui a pour effet de me calmer immédiatement.

— Je croyais que tu ne dansais pas ?

— Je n'ai jamais dit ça.

Son sourire me fait totalement fondre. Je me laisse guider jusqu'à la piste de danse. La musique démarre sur une chanson douce. Comme à chaque fois que je suis en contact avec Jessy, mon cœur se met à battre la chamade. Sans réfléchir, je passe les bras autour de son cou, tandis qu'il pose ses mains sur ma taille. Bientôt ma tête repose sur son épaule. Je respire son odeur douce et enivrante, un mélange de savons aux fleurs et d'after-shave. Je me sens merveilleusement bien, tout est si naturel avec lui. Mais il s'arrête brusquement. Son regard est braqué sur une fille, petite de taille, les cheveux roux coupés au carré, qui nous tourne le dos et discute avec des amis à quelques pas de nous.

Jessy ne la lâche pas des yeux tandis que je sens ses épaules se contracter.

— Qu'est-ce que...

La fille se retourne, nous dévoilant son visage. Jessy souffle un grand coup avant de reporter son attention sur moi.

— J'ai besoin de prendre l'air, m'annonce-t-il blanc comme un linge.

Nous fendons la foule jusqu'au parking où il prend une profonde inspiration. Un vent froid s'est levé emportant avec lui les feuilles mortes des arbres jusqu'à nos pieds. Nous nous adossons à une voiture.

— Pourquoi tu trembles ?

Je le questionne timidement.

— Je n'ai pas très envie d'en parler.

— Mais tu es livide !

— J'ai pas envie d'en parler. On oublie ça, OK ?

— D'accord, comme tu veux.

Il lève un sourcil interrogateur devant ma résolution. Cela ne me ressemble pas d'abandonner si vite. D'ordinaire, j'insiste pour qu'il me parle, mais là, j'ai peur de connaître la vérité.

— On rentre ?

— Ouais, je crois que ça vaut mieux après tout ça.

On se met en marche. Le lycée n'est qu'à quelques pâtés de maisons de nos habitations.

— Tout ça quoi ?

— Entre la voyante, Chad et Amy...

— Et ta dernière conquête, je lui glisse, ne pouvant retenir le sentiment de jalousie qui m'a envahi

depuis qu'il a vu cette fille.

Jessy se tourne vers moi.

— Ce n'est pas ce que tu crois. J'ai cru que c'était Haley... La fille qui m'a transmis le sida.

— Chaque fois que tu m'en as parlé, c'était comme si elle n'était qu'un élément mineur de l'histoire de ta vie, mais après avoir vu ta réaction de ce soir, je crois que tu devrais la revoir, ou du moins lui parler.

— Je ne vois pas à quoi cela m'avancerait. Tu sais, c'était juste une aventure, mais une aventure que je regretterai toute ma vie...

— Réfléchis-y.

Il acquiesce en silence.

Je n'ajoute rien. C'est son histoire, et lui seul sait s'il veut regarder droit devant lui après avoir réglé ses comptes, ou rester plongé dans un passé qui le ronge.

Le lendemain, c'est un dimanche ; vêtue de mon manteau, d'une écharpe et de mes gants, je sors de chez moi, bien décidée à affronter le froid matinal qui est tombé d'un coup sur la région. Une voiture noire s'arrête à ma hauteur.

— Salut, me lance une voix familière.

— Salut. Jessy, tu as une voiture ?!

— Eh oui ! Ça fait un moment que j'en parle à ma mère et, ce matin, elle est revenue avec. Elle était trop contente de me voir sortir de la maison ! Tu viens ? Je t'emmène.

Il démarre et, rapidement, je vois qu'il prend la direction de la bretelle d'autoroute.

— Où va-t-on ?

— Devine !

— Au ciné ?

— Non.

— Faire une balade en forêt ? Non, ce n'est pas la route. Alors, peut-être visiter un musée ?

— Non. Tu verras, c'est une surprise, et il me fait un grand sourire innocent.

— OK, de toute façon où que ce soit, je suis partante.

— Tes parents ne vont pas s'inquiéter ?

— Je leur ai dit que j'allais te voir. Ils se doutent bien que je vais passer la journée avec toi.

— Et ça va être le cas, car on ne va pas tout près. Je pense que nous ne serons pas de retour avant ce soir. Toujours envie de venir ?

Il s'engage sur l'autoroute.

— À fond !

— Je veux te faire découvrir Allentown. Aujourd'hui, on va marcher sur les traces de mon passé...

Après avoir roulé pendant près de trois heures, Jessy se gare dans une petite rue pavillonnaire qui semble bien sympathique. Toutes les maisons sont à n'en pas douter la possession de gens aisés.

— On est arrivés, déclare-t-il en descendant de voiture.

Je suis contente qu'il me fasse assez confiance pour me faire voir les lieux qui ont compté pour lui. Je descends à mon tour et regarde la maison devant laquelle nous sommes stationnés. C'est une villa blanche de plain-pied où la pelouse est bien entretenue. De grandes baies vitrées laissent passer le soleil, et une solide porte en chêne accueille les visiteurs par un petit chemin qui scinde la pelouse en deux parties.

— C'est ici que tu habitais ?

Jessy a un sourire énigmatique.

— Non, ce n'est pas chez moi. On est chez Haley.

Il désigne d'un geste du menton la belle maison. J'ai soudain un creux au niveau de l'estomac.

— Quoi ?

— Je l'ai retrouvée, cela a été très facile, en fait. Elle m'avait dit son nom et dans quel quartier elle habitait, un coup de fil aux renseignements téléphoniques a suffi.

Il est adossé à sa voiture, fixant la maison comme s'il pouvait voir à travers les murs. Peu à peu, son bel enthousiasme semble diminuer. Son visage devient blême...

Brusquement, Jessy fait le tour de la voiture et m'annonce :

— Viens, on s'en va.

Je reste stupéfaite.

— Ah non, nous n'avons pas fait tout ce chemin pour repartir maintenant. Il faut que tu ailles lui parler !

Il me regarde fixement, le visage figé.

— J'ai peur.

— Je sais, mais si tu n'y vas pas, tu resteras avec tout ce que tu as sur le cœur pendant encore longtemps. Il faut que tu avances Jessy, tu ne peux pas rester bloqué avec toutes ces émotions.

Il hoche la tête et, prenant une grande inspiration, se dirige vers la maison. Je le vois s'avancer vers la porte en empruntant le petit chemin de gravillons. J'ai peur pour lui. Il sonne et n'attend que quelques secondes avant que la porte ne s'ouvre. Jessy entre. Je ne suis pas franchement ravie qu'il revoie l'une de ses ex-copines. Et s'il retombait dans ses bras ? Cela m'angoisse autant que de l'imaginer en train de lui hurler des horreurs.

Après tout, elle est séropositive, il pourrait parfaitement avoir une vraie relation avec elle. Pas juste une amitié comme avec moi. Voilà que j'en arrive presque à souhaiter d'être malade, mon Dieu, je deviens vraiment cinglée !

Pendant son absence, je m'interroge aussi sur son comportement. La veille encore, lorsque l'on a parlé des propos de la voyante, il m'a répété qu'il n'avait rien à offrir à une femme qui, de toute façon, se lassera vite de ne pouvoir que l'embrasser ou lui tenir la main. J'ai rusé pour lui dire que certaines relations dépassent cela. Mais il est resté ferme sur ses positions. Perdue dans mes pensées, je ne le vois pas revenir. Je sursaute lorsqu'il ouvre la portière côté conducteur et se glisse derrière le volant. Je vois tout de suite que ça ne va pas. Il est encore plus pâle que lorsqu'il est allé sonner, et ses mains s'accrochent au volant comme si sa vie en dépendait. Son corps entier tremble. Je le sens à bout de nerfs bien qu'il tente de se contrôler. Je lui demande du bout des lèvres :

— Ça s'est mal passé ?

— C'est sa mère qui m'a ouvert...

Son visage exprime une telle haine que je pense tout de suite à la soirée sur le pont quand il s'était suspendu au-dessus du vide en hurlant. Je parierais qu'à cet instant précis, il se laisserait tomber sous les roues des véhicules plutôt que de vivre une minute supplémentaire sur cette Terre. Il peine à parler, mais je ne fais rien pour le presser.

— Haley est morte il y a cinq mois.

Je comprends aussitôt les idées noires qui lui traversent la tête à ce moment précis.

— C'est tout ce que sa mère t'a dit ?

— Oh non, s'énerve-t-il. Elle m'a dit qu'elle est désolée que son enfant m'ait contaminé ! On se casse d'ici !

Il démarre en trombe et fonce à travers les rues qui, apparemment, n'ont aucun secret pour lui.

— Jessy, s'il te plaît, ralentis un peu, tu me fais peur.

Il ne répond rien, mais je note qu'il lève le pied. Il conduit comme cela pendant plusieurs minutes, en silence. Nous entrons dans le centre-ville d'Allentown. Il prend l'artère principale puis bifurque plusieurs fois avant de stopper net dans une petite rue. De chaque côté, de grands immeubles masquent la plus grande partie de la lumière du jour. Le long des bâtisses aux murs devenus gris, des escaliers de secours en fer rouillé rendent le lieu encore plus sinistre.

Jessy sort de la voiture et claque la portière. Je le suis. J'ai tellement peur qu'il ne tente de mettre fin à ses jours. Il se dirige vers le centre de la rue, là où sont entassés des conteneurs à ordures en métal et frappe dedans de toutes ses forces à plusieurs reprises.

— Jessy, calme-toi, s'il te plaît, je le supplie.

— Pourquoi ? Tu peux me dire à quoi ça sert tout ça ? À quoi ça sert de vivre ?

— Arrête. (Je me place entre lui et la poubelle sur laquelle il déverse toute sa hargne.) Tu es en vie ! Tu m'entends ? Tu es toujours en vie ! Et d'ici à ce que la maladie se déclare peut-être que les médecins auront trouvé un traitement. Mais la force que tu mets à taper sur ce conteneur, tu dois la mettre à te battre.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui me retient sur cette planète ? Je ne peux rien espérer. Tu as vu, comme moi, mon avenir.

Il m'écarte d'un bras avant de frapper à nouveau. Bientôt, son poing est en sang.

— Mais pourquoi tu tapes sur cette poubelle ?

— Parce que je suis en colère, et encore, colère est un euphémisme par rapport à ce que je ressens.

— Pourquoi ?

Lui, d'ordinaire si secret, se décide enfin à se confier à moi tout en donnant maintenant de grands coups de pied dans la pauvre poubelle.

— Ici, c'est le lieu où ma vie a basculé, me dit-il essoufflé.

Il s'arrête de cogner et désigne un emplacement près du mur de droite, un peu plus loin.

— Tu vois là-bas ? C'est l'endroit où mon père, mon vrai père est mort. Il a été tué par un gang du coin qui voulait lui piquer son fric, ils l'ont entraîné ici avant de l'abattre. Quand j'étais petit, j'avais une peur bleue de perdre mes parents. Je ne sais pas d'où me venait cette angoisse, elle était déraisonnable, m'éveillait la nuit. Mon père me rassurait, me répétait sans cesse qu'il serait toujours là pour me protéger, et quand j'ai eu cinq ans, d'un seul coup, il n'a plus été là. Il m'a laissé tomber. Il ne m'a pas protégé ! Les choses auraient été bien différentes s'il était toujours là. Et maintenant, c'est

Haley qui est partie ! Et ça me fout en l'air car, même si c'est mal, j'aurais aimé lui crier toute la rage que j'ai dans le cœur !

— Ça, je le comprends bien !

Ma voix est nouée par la rage ! Jessy me regarde, cherchant dans mes yeux la raison subite de ma colère.

— Elle n'était pas la seule responsable de ce qui s'est passé, dit-il plus calmement.

— C'est vrai. Elle ne se savait pas malade à ce moment-là. Mais d'un autre côté, je ne peux m'empêcher de me sentir soulagée que tu ne l'aies pas revue. Je sais, c'est affreux de penser ça !

Je me détourne, je n'ose plus le regarder. Je viens de lui avouer la crainte qui m'a envahie dès la première fois où il a mentionné Haley. Même si elle l'a contaminé, il a eu une histoire avec elle, il a été plus proche d'elle qu'il ne le sera jamais de moi, et cela me brise le cœur de l'admettre. Jessy se place face à moi et scrute mon visage.

— Pourquoi te sens-tu soulagée ?

Il n'y a plus aucune trace de colère dans sa voix, juste de la curiosité.

— Pour rien, laisse tomber.

— Si, dis-moi, souffle-t-il doucement.

J'hésite, observant son regard perçant.

— Parce que j'avais peur que tu te remettes avec elle.

Il me regarde, incrédule.

— Je sais...

Jessy me fixe un instant qui paraît durer une éternité.

— Quand tu étais avec Chad, je me disais : « Il ne se passera jamais rien entre nous alors que lui peut tout pour elle. »

Je reste sous le choc, il vient bien de me dire qu'il crève d'envie d'être avec moi ou bien j'ai rêvé ?

— Je ne retournerai pas avec Chad.

— C'est vrai ?

J'acquiesce en attrapant le revers de son manteau.

— Chad n'a jamais été un obstacle entre nous. Ce n'est pas avec lui que je veux être.

Il s'essuie le front où des perles de sueur apparaissent et regarde sa main abîmée.

— En fait, je pensais surtout que cela te ferait peur d'être avec moi.

— Tu aurais peut-être dû me le demander ?

Je triture un bouton de son manteau.

— C'est vrai.

Il pince les lèvres et se lance :

— Tu veux sortir avec moi ?

— Enfin tu te décides ! (Je souris.) Bien sûr, je veux être avec toi, je ne pense qu'à cela depuis qu'on s'est rencontrés.

Jessy me fait un grand sourire.

— Je ne sais pas combien de temps je vais rester en vie.

— On verra bien. Nous allons faire en sorte que chaque jour compte.

— Et avec Chad c'est définitivement fini ? Tu es sûre ?

— Jessy, Chad et moi on a rompu parce que tu es arrivé dans ma vie. C'est ça la vraie raison...

Enfin pour moi.

Je lui tends des mouchoirs en papier qu'il enroule autour de sa main éraflée, qui a déjà cessé de saigner. Puis il passe son bras autour de mes épaules, m'embrasse sur le front et m'entraîne vers la voiture.

— Je me doutais que j'étais un peu le responsable dans cette histoire, dit-il en me faisant un clin d'œil.

Soudain, il me tend les clefs de la voiture.

— Je ne me sens pas de conduire après tout cela, ça te tente ?

Trop contente de pouvoir me mettre au volant, je m'empare des clefs avec empressement.

Nous entrons dans Millisky, la ville est déserte à cette heure, seuls les lampadaires donnent un semblant de vie aux rues. Je jette un coup d'œil sur Jessy, perdu dans ses pensées. Soudain, au lieu de prendre la direction de sa maison, je change de route et m'engage vers la colline. Parvenue au sommet, je stoppe la voiture. Jessy sort de ses pensées et regarde autour de lui, surpris. Il ne connaît pas ce coin de la ville où, moi-même, je ne vais que rarement.

— Où sommes-nous ?

— Viens avec moi.

Nous sommes sur un petit chemin de terre bordée d'une barrière de sécurité. De hautes herbes dépassent de la pente qui domine la ville. Jessy me rejoint devant la voiture, je lui prends la main et l'entraîne devant l'une des somptueuses demeures, qui offre une vue parfaite de la ville endormie.

— Tu vois ça ? Je désigne Millisky illuminée. C'est cela ta vie aujourd'hui. Ce n'est plus une ruelle sombre d>Allentown, ni même une demeure dernier cri dans laquelle se cachent bien des malheurs. Non, ta vie est ici maintenant. Quant à ton avenir, je ne sais pas de quoi il sera fait, de même que j'ignore mon futur, mais il y a une chose dont je suis certaine : je serai avec toi.

Il se penche vers moi, je l'embrasse à pleine bouche. Cette fois, il me rend mon baiser avec force. Son corps se colle au mien, me faisant frissonner. De mes lèvres, il laisse sa bouche glisser lentement jusqu'à mon cou. Je savoure ce baiser, ce désir qui me pousse à le vouloir toujours plus proche de moi. Puis il prend à nouveau ma bouche avec un mélange de tendresse et d'avidité. Du bout de sa langue, il entrouvre mes lèvres, sa langue caresse la mienne tandis qu'il aspire mon souffle. Aucun garçon, pas même Chad, ne m'a jamais embrassé ainsi. Je me sens défaillir entre ses bras, mes jambes ont du mal à me soutenir. Il s'écarte légèrement de moi en me fixant. Je peux lire dans ses yeux que j'ai gagné cette première bataille, il a repris foi en la vie, en mon amour pour lui. Pour la première fois depuis que je le connais, il est heureux.

Derrière nous, dans la maison, le groupe Divinyls se fait entendre avec leur chanson *I'm on your side*.

— Mademoiselle Crawfords, m'accorderiez-vous cette danse ?

Il me tend sa main.

— Avec plaisir.

« *I'm on your side*

You know I'm not the enemy. »

Il ne fait pas chaud ce soir, mais à l'abri dans les bras de Jessy, je n'ai pas froid.

« *I love you, babe* » s'élève dans le silence de la nuit.

Jessy s'écarte de quelques centimètres et me regarde avec un sourire malicieux.

— Alors finalement, qui a gagné ? Le cœur ou la raison ? me demande-t-il en citant les paroles de la voyante.

— Tu es le cœur, tu l'as toujours été, lui répondis-je avec force.

« *I'll hold on to you.* »

C'est ainsi que, blottis dans les bras l'un de l'autre, la musique nous berce.

« *I love you babe, I love you babe, I'm on your side.* »

Chapitre 3

Face à la maladie

Le lendemain matin, je me lève de très bonne humeur. Depuis des semaines, je me posais mille questions sur Jessy et moi, sur mes sentiments pour lui, sur le fait qu'il me tenait à distance et d'un coup, il ne reste plus rien de ces questionnements, juste le bonheur d'être avec lui.

Il était tard lorsque je me suis enfin décidée à rentrer à la maison, la veille au soir. J'ai eu du mal à le quitter. Nous avons passé tellement de temps à nous tenir à distance l'un de l'autre que ce dimanche soir, nous avons voulu rattraper le temps perdu. Malgré moi, je souris en me regardant dans le miroir et glousse au souvenir du long baiser que Jessy m'a donné dans le cou et qui maintenant est devenu un suçon imposant. J'aime avoir sa marque sur moi, cela me prouve que je n'ai pas rêvé. J'attrape un foulard en soie noire, bien décidée à camoufler ce suçon avant que mes parents ne le voient. À ce moment-là, j'entends Nina glousser. Je me retourne tandis que le foulard tombe sur la moquette de ma chambre.

— Je le savais. (Elle pointe un doigt en direction de mon cou.) Tu t'es remise avec Chad ! J'en étais sûre !

Je reste interdite un instant, me demandant où elle est allée chercher une idée pareille.

— Non, ce n'est pas ça...

— Ben voyons, répond ma jeune sœur en quittant précipitamment ma chambre avec un grand sourire.

Je renonce à lui courir après et m'évertue à bien placer l'étoffe autour de mon cou. Lorsque le résultat me paraît concluant, je descends rejoindre ma famille dans la cuisine.

— Hello, tout le monde !

— Salut ! Tu es de très bonne humeur, ce matin.

Mon père, installé devant son café, me regarde d'un œil suspicieux.

Avant que je n'aie le temps de dire quoi que ce soit, Nina prend la parole :

— Normal, elle s'est remise avec Chad !

— Quoi ? s'exclament en chœur mes parents, visiblement surpris.

Je reste bouche bée un instant avant de répliquer vivement :

— Mais pas du tout !

Nina fronce les sourcils.

— Ben si, sinon qui t'a fait l'énorme suçon que tu as dans le cou ?

Mes yeux s'écarquillent et, en pensée, je maudis ma sœur d'être tellement bavarde. Je vois les yeux

de mes parents se poser sur mon foulard, comme s'ils essayaient de voir à travers le fin tissu.

— Je ne suis pas avec Chad.

— Euh... Megan, peux-tu enlever cette écharpe, s'il te plaît ? demande trop poliment mon père.

En hésitant, je défais le nœud et le foulard glisse le long de ma peau révélant la marque violacée.

— Bon sang ! jure mon père en se levant d'un bond.

Il se détourne pour ne plus avoir à me regarder. Ma mère m'observe avec un petit sourire que je lui rends. Elle a compris depuis longtemps ce que je ressens réellement pour Jessy.

— Calme-toi, John, c'est de son âge.

— De son âge ! Mais enfin, c'est une enfant !

Décidément mon père ne me verra jamais comme la femme que je deviens.

— Elle a seize ans ! réplique ma mère. Ce n'est plus une gamine !

— Et... Et d'ailleurs... Qui... Qui t'a fait ça ? bégaye mon père en tournant en rond devant moi, osant à peine lever les yeux dans ma direction.

— Il était tard quand je suis rentrée hier soir, mais je comptais vous en parler ce matin, si une peste n'avait pas tout balancé à ma place. (Je jette un coup d'œil mauvais à ma sœur.) Depuis hier, Jessy et moi sommes ensemble.

Mon père s'arrête brusquement de marcher et me dévisage, incrédule.

— J'en étais sûre, sourit ma mère. Je sais depuis le début que tu lui plais.

Mon père jette un regard d'incompréhension à sa femme.

— Je rêve ou bien cela te fait plaisir ?

— Jessy est un garçon très bien.

— Je suis d'accord avec toi sur ce point et je suis désolé qu'il soit malade, mais justement... il est malade !

Je lève les yeux au ciel. Je vais avoir droit au sermon que j'appréhende depuis la veille.

— Papa, je sais que tu vas t'inquiéter pour moi, mais Jessy et moi sommes grands, et nous savons ce que nous faisons. Il ne fera jamais rien qui puisse me mettre en danger. Il a été très clair là-dessus. Tu dois me faire confiance, nous faire confiance.

Et c'est vrai, Jessy a été très clair sur ce point, jamais il ne prendra le moindre risque de me faire ce que Haley lui a fait.

— J'espère pouvoir vous croire, mais quand je vois l'état de ton cou, j'ai de sérieux doutes !

— C'est juste un suçon, rien d'autre. Il n'y a aucun risque à s'embrasser et qui plus est dans le cou.

— Regarde-moi ça, on dirait que tu es passée entre les mains d'un vampire !

Mon père fixe la tache qui ressort sur ma peau blanche. Devant son expression, j'éclate de rire. Bientôt ma mère se joint à moi. Voyant nos réactions, mon père se calme et obtempère :

— Je suppose que je dois accepter que tu grandisses, cependant je t'encourage fortement à ne pas dépasser certaines limites.

Ce qui, chez mon père, se résume à « Tu peux sortir avec Jessy, mais ne couche pas avec ».

— Merci, papa.

— Meg, nous te faisons confiance avec Jessy, mais promets-nous d'être prudente.

— Promis, maman.

Cela a été moins compliqué que je ne le redoutais.

— Et va mettre un pull à col roulé pour cacher cette marque !

— Salut, Jessy, lui dis-je joyeusement en le rejoignant devant son casier avant la première heure de classe.

Dès le premier regard, je suis surprise de le voir si peu en forme. Je m'étais attendue à ce qu'il m'embrasse, me prenne dans ses bras en me voyant, ou au moins à ce qu'il sourie, mais non, il me regarde, pince ses lèvres puis détourne le regard, visiblement mal à l'aise.

— Je dois aller en cours, on se voit plus tard ?

Je sens mes traits se figer et j'acquiesce sans enthousiasme.

Qu'est-ce qui lui arrive ?

Je me sens totalement perdue. J'étais si heureuse depuis hier et maintenant je suis désespérée. J'ai besoin de lui parler, d'y voir clair dans cette situation. Aussi, à la fin des cours, je vais le voir en prétextant les devoirs que nous avons à faire pour le lendemain. Il réagit comme d'habitude et m'invite à réviser chez lui.

Nous sommes installés à la table de la salle à manger, nos livres et cahiers étalés devant nous. L'ambiance est pesante entre nous.

— Qu'est-ce que tu veux boire ? me demande-t-il en se dirigeant vers la cuisine.

— Comme toi.

Je me lève et m'avance vers le comptoir de la cuisine tandis qu'il verse du jus d'orange dans deux verres.

— Jessy ? Dis-moi franchement, tu regrettes ce qui s'est passé entre nous, hier ?

Surpris par ma question, il repose trop brutalement la bouteille de jus de fruits et manque de renverser les deux verres.

— Non, pas du tout.

J'esquisse un timide sourire devant cet espoir qui renaît.

— Alors pourquoi tu ne m'as pas embrassée, ni touchée de toute la journée ?

Il baisse le visage et pince ses lèvres. Mon cœur bat à une vitesse affolante lorsque je le vois sortir de derrière le bar et s'avancer vers moi.

— Je pensais que tu allais me dire que tu avais fait une erreur hier, avoue-t-il. Que tu avais réfléchi et changé d'avis.

Je le regarde, incrédule.

— Jessy, je croyais que toi, tu regrettais et que tu ne voulais plus être avec moi.

— Bien sûr que si Meg. Seulement, vu ma situation...

— Je sais parfaitement ce que je fais. Je sais ce que je veux.

— Je peux te demander ce que c'est ?

— Toi.

Les yeux levés sur lui, je surveille sa réaction. J'ai l'impression d'entendre les battements de son

cœur faire écho aux miens. Fébrilement, il se penche et s'empare de ma bouche. Je suis si heureuse qu'il n'ait pas changé d'avis.

— J'ai peur, chuchote-t-il quelques minutes plus tard alors que nous sommes toujours enlacés au milieu du living.

— De quoi ?

— De tenir à toi et de te perdre.

Je vois la crainte au fond de ses yeux, cela me chavire le cœur et m'emplit de bonheur. Du dos de ma main, je caresse sa joue avec tendresse.

— Je ne compte pas te quitter.

— Meg, je vois la façon dont les mecs du lycée te regardent depuis que tu as rompu avec Chad. La manière dont ton ex te regarde.

— Tu es bien mieux que ces types. Tu es le seul avec qui je veux être.

— Pourquoi ?

Il s'éloigne pour aller s'adosser au comptoir, les bras croisés sur son torse. Il semble réellement se demander pourquoi je veux être avec lui, cela me déroute.

— Je tiens à toi parce que tu es beau, gentil, intelligent, délicat, attentionné...

Je lui fais une longue liste, et plus je parle, plus il paraît ému. Je devine que je dois être la première, hormis sa mère, à lui faire des compliments depuis qu'il se sait séropositif. Jusqu'à présent, il n'a reçu que des remarques désobligeantes, des railleries et des insultes. Pourtant je ne fais qu'énoncer des vérités, Jessy est tout cela et bien plus encore à mes yeux.

Il a la tête baissée vers le carrelage. Je pose mes mains sur son bassin tandis que mon front se colle au sien.

— Je sais que ces derniers mois ont été difficiles à vivre pour toi. Mais ils appartiennent au passé. Tu n'es plus seul à présent, je suis là... Tu veux toujours de moi ?

Les yeux débordants de larmes, il relève le visage pour me scruter.

— Meg... (Il respire profondément comme pour se donner du courage)... Depuis que l'on se connaît, pas un jour ne s'est passé sans que je n'aie rêvé de te tenir dans mes bras.

Mon visage s'illumine alors que j'essuie l'eau salée qui roule sur ses joues. En serrant ma taille, il me prend contre lui.

— Oh ! dans la liste de tes qualités, j'ai oublié sexy !

Il éclate de rire dans mon cou. Voilà le Jessy que je veux voir, un Jessy qui rit, qui est heureux et je me promets de tout faire pour le voir sourire le plus souvent possible.

Il resserre ses bras autour de mon corps pour m'embrasser à nouveau. Comme la veille, il ne parvient plus à me lâcher. Je me serre contre lui, ressentant la même chose.

Soudain quelqu'un tousse à proximité, nous faisant sursauter. Nos deux visages se tournent d'un même mouvement vers la cuisine où sa mère nous observe en posant un sac de courses sur le bar.

— Grillés, murmure Jessy en reportant son attention sur moi.

Je sens mon visage devenir subitement très rouge alors que je fixe toujours Élise.

— Madame Sutter... Je suis désolée..., balbutie-je.

Jessy me serre toujours contre lui, je tente d'échapper à son étreinte, mais il me retient doucement.

— Ben voilà, tu sais, dit-il simplement à sa mère.

Élise nous fait un grand sourire qui me détend aussitôt.

— Je savais bien que tu me cachais quelque chose, l'accuse-t-elle. Je suis contente pour vous deux.

Je quitte les bras de mon petit ami pour aller aider Élise, tandis qu'il rassemble nos affaires de classe éparpillées sur la table.

— Alors vous n'avez pas d'objection à ce qu'on soit ensemble ?

— Aucune, au contraire. Et tes parents ?

— Ils n'ont rien contre, non plus.

— Parfait ! (Puis sa mère baisse la voix pour me parler, mais je suis sûre que Jessy entend ce qu'elle me dit.) J'ai remarqué depuis longtemps que vous êtes amoureux l'un de l'autre.

Je tourne la tête et rencontre le visage de Jessy qui s'empourpre, reflétant le mien. Ses yeux vert clair ne quittent pas les miens.

— Tu restes manger avec nous, Meg ?

Je me retourne vers sa mère.

Jessy s'approche et passe un bras autour de mon cou avant de m'embrasser sur le front.

— Avec plaisir.

Je suis tellement contente qu'Élise accepte notre relation même si, de temps en temps, je la surprends à nous regarder soucieusement, je crois qu'elle s'inquiète de savoir comment réagirait Jessy si cela ne fonctionnait pas entre nous. Après tout ce qu'il a dû endurer ces derniers mois, j'ai redonné un nouveau souffle à sa vie et, en tant que maman, Élise se soucie de ce que deviendrait son fils si je sortais de sa vie, ce que je comprends parfaitement.

La première fois que nous arrivons au lycée, main dans la main, cela fait jaser. Nous voyons les regards se tourner vers nous. Avec Jessy, nous échangeons un regard amusé, car nous nous attendions à cela et nous poursuivons notre chemin sans y prêter davantage attention. Chad se fige dans le couloir en nous voyant, puis il disparaît aussi vite qu'il est arrivé. Il se met à m'éviter à partir de ce jour. Avec les autres élèves, il y a des hauts et des bas puis les ragots se font plus rares. Au fil du temps, Jessy est de mieux en mieux accepté. Les gens ont tendance à oublier le sida pour ne plus voir que lui en tant que personne.

Bientôt décembre est là et, avec lui, les préparatifs de Noël, ma fête préférée.

— Ça te dirait que nous allions faire les achats de Noël à la fin des cours ? me propose Jessy au détour d'un couloir du lycée.

— Bien sûr !

C'est la première fois qu'un garçon me propose cela. Avec Chad, je devais sans cesse batailler pour réussir à le traîner dans les boutiques.

— J'aimerais bien avoir ton opinion pour acheter un cadeau à ma mère. Faire les magasins n'est pas trop mon truc.

Cela me fait sourire, car Élise m'a également demandé si je savais quel cadeau ferait plaisir à son fils. Tandis qu'il parle, Jessy a passé son bras autour de mes épaules. Ce geste est devenu une habitude

entre nous. Un peu plus loin, j'aperçois Chad qui se dépêche de rentrer dans une classe après nous avoir vus.

— Ne t'en fais pas, ça lui passera. Il lui faut juste un peu de temps pour digérer la situation, dit Jessy qui a suivi mon regard.

— Tu as sans doute raison. (Je soupire, puis retrouve mon entrain.) Alors on se retrouve à la fin des cours ?

Jessy hoche la tête et dépose un baiser sur mes lèvres.

— À tout à l'heure.

il s'éloigne vers sa salle.

Il y a foule au centre commercial comme nous nous en étions doutés. Chacun rêve de trouver le cadeau parfait. Main dans la main, nous entrons dans une boutique de vêtements.

— Ma mère a aimé ce chemisier la dernière fois qu'elle m'a traîné ici.

Il me montre un joli chemisier en soie couleur rose pastel.

— Tu comprends pourquoi je préférerais que tu viennes avec moi ?

— Oh oui !

Je ris en imaginant sa gêne en passant seul à la caisse avec un pareil article. Une fois le chemisier payé, nous retrouvons les larges allées peuplées d'acheteurs.

Nous parcourons plusieurs boutiques et après avoir acheté un livre pour ma mère, un gilet pour mon père, un parfum pour Nina et un pour Élise, il ne me reste plus qu'à trouver le cadeau de Nicolas qui doit revenir pour les fêtes.

— Rappelle-moi de ne plus te proposer de faire des courses, me dit Jessy après deux heures passées à entrer et sortir des magasins.

— Oh, tu exagères ! Il ne me reste plus que mon frère, et j'ai fini. J'ai trop hâte qu'il revienne à la maison, il m'a tellement manqué à Thanksgiving.

— Dis-moi que tu as une idée de son cadeau, supplie-t-il en affaissant les épaules.

— Eh bien, il se trouve que oui. Il voulait une parure de stylo donc...

— Génial ! Voilà une papeterie.

Je repère rapidement une parure qui me plaît, Nicolas sera content. Jessy s'est éloigné et regarde des mallettes en bois contenant des peintures de toutes sortes. À côté, des toiles vierges de tous formats sont alignées, attendant patiemment l'artiste qui saura les faire vivre.

— Cela te manque, hein ? Le dessin ?

Il réfléchit un instant en caressant du bout des doigts les tubes de peinture allongés dans un écrin velouté.

— Oui... beaucoup.

Je lui souffle à l'oreille :

— Tu devrais t'y remettre.

Jessy hésite un instant.

— Pas aujourd'hui. On verra ça plus tard. Tu as fini ?

Je n'insiste pas, c'est un chemin qu'il doit faire seul. Je le sais ronger par les angoisses, mais, au moins, à mon contact, il a retrouvé le sourire. Je ne veux pas le brusquer pour le reste.

— Terminé ! On peut sortir d'ici !

— Alléluia !

Une semaine plus tard, j'ai effectué mes derniers achats de Noël sans Jessy pour ne pas lui dévoiler le cadeau que je lui réserve. Cette année, les fêtes de Noël promettent d'être magnifiques. Mes parents ont invité Mme Sutter et son fils à se joindre à nous, me faisant là un immense plaisir. Mes parents et la mère de Jessy ne se sont pas revus depuis la réunion de l'école, cela sera une bonne occasion pour faire plus ample connaissance et je ne doute pas qu'ils vont très bien s'entendre. La journée de cours se termine, j'ai hâte de retrouver Jessy qui ne partage pas mon cours de géographie, d'autant plus que je ne l'ai pas trouvé en grande forme aujourd'hui. En nous retrouvant le matin, il m'a embrassée du bout des lèvres, ce qui m'a étonnée. Lorsque je lui en ai fait la remarque, il m'a répondu qu'il a une petite plaie à l'intérieur de la joue, sûrement un aphte, et qu'il ne veut prendre aucun risque. À midi, au réfectoire, il s'est contenté de goûter au plat du jour : lasagnes au saumon, et n'a fait aucun cas du dessert. Or, je sais qu'il raffole du chocolat, aussi la mousse qu'on nous a servie aurait dû lui plaire, mais il n'y a même pas touché.

La sonnerie a à peine retenti que je sors précipitamment dans le couloir et l'attends devant sa porte de classe. Il est l'un des derniers à quitter la salle, là encore je ne trouve pas cela normal. Cependant, il esquisse un sourire en me voyant.

— Tu vas bien ?

Je lui trouve les traits tirés.

— Oui ça va, je suis juste un peu fatigué, ça va passer.

Il a les paupières rouges, des perles de sueur apparaissent sur son front et humidifient ses cheveux.

— Quoi ? s'agace-t-il.

— Jessy, tu es malade ?

— Très drôle, dit-il en se dirigeant vers son casier. Comme si tu ne le savais pas !

Je le suis, de plus en plus inquiète.

— Non, je ne te parle pas de ça.

Il ouvre la porte de son casier, y prend un livre et deux cahiers qu'il glisse dans son sac à dos et se tourne vers moi. J'applique ma main sur son front, puis sur ses joues qui ont une teinte rosée.

— Mais tu as de la fièvre ! Tu es brûlant.

— Ce n'est rien, ça va passer.

— Arrête, tu sais parfaitement que la moindre infection affaiblit considérablement ton système immunitaire.

Jessy lève un sourcil surpris.

— Depuis quand en sais-tu autant sur le sida ?

— Depuis que je me renseigne puisque mon petit ami ne me dit rien.

En effet, Jessy ne me parle jamais des traitements qu'il suit, des effets secondaires que cela implique, ni même de quoi que ce soit qui ait à voir avec sa séropositivité. Aussi, au lieu de batailler

sans cesse contre lui, j'ai lu des magazines médicaux qui traitent du sujet.

Il lève les yeux au ciel.

— C'est avec moi que tu sors, pas avec mon virus !

— Là n'est pas la question ! Tu es malade, je t'emmène voir un médecin.

Cette fois, il baisse les yeux et soupire :

— J'ai peur. Imagine que le sida se soit déclaré... Je ne veux pas que cela arrive déjà... Pas encore.

Je vois ses yeux s'humidifier. Je lui prends la main pour le rassurer.

— Je suis sûre que ce n'est pas ça. Tu as juste dû attraper un rhume, mais, chez toi, cela prend tout de suite plus d'ampleur. Tu as trop de fièvre. Tu dois me laisser te conduire à l'hôpital.

— Fait chier, murmure Jessy en regardant un point au-dessus de ma tête. OK, mais je me laisse examiner, on prend des médicaments et on se casse, d'accord ?

Je hoche la tête.

Lorsque nous entrons au service des urgences de l'hôpital, la salle d'attente est pleine à craquer. La température de Jessy a l'air d'avoir encore augmenté au contact du froid hivernal, il peine à se tenir debout et je dois passer mon bras autour de sa taille pour être sûre qu'il ne tombe pas. Lui d'ordinaire si fier se laisse guider sans rechigner, ce qui prouve bien son état de faiblesse. Les urgences ne sont pas le service le plus moderne de l'hôpital, les murs qui ont dû être blancs sont à présent ternis par les va-et-vient incessants. Malgré cela, le personnel garde la salle la plus propre possible, le carrelage notamment ne compte que quelques traces de pas, ce qui, au vu de l'affluence, est un exploit. Nous avançons vers le comptoir d'accueil, je sens Jessy se raidir tandis qu'il jette un regard circulaire sur les gens qui attendent.

— On se tire, murmure-t-il en essayant de faire demi-tour, mais je le retiens fermement.

— Pas question ! On ne partira pas tant qu'un médecin ne t'aura pas ausculté.

À cet instant, je sais qu'il m'en veut de lui forcer ainsi la main, mais je suis trop inquiète pour renoncer. Une femme d'une quarantaine d'années accueille les patients les uns après les autres. Enfin, c'est notre tour, Jessy me lâche pour prendre appui sur le comptoir.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? demande la femme, sans lever les yeux des papiers étalés devant elle.

— Il ne se sent pas bien, dis-je en désignant mon compagnon.

Sûrement surprise par la jeunesse de ma voix, la secrétaire lève enfin les yeux vers nous. Elle nous tend une fiche de renseignements, que je remplis le plus vite possible à la place de Jessy qui a à peine l'air de savoir où il se trouve. À la case : Y a-t-il des antécédents que nous devrions connaître ? Je note qu'il est séropositif et rends la fiche à l'hôtesse. Elle la parcourt vaguement, puis s'arrête brusquement. Elle relève la tête, nous fixe à tour de rôle. C'est à cet instant que je comprends vraiment ce que Jessy endure chaque fois que quelqu'un apprend sa séropositivité. Mon Dieu, c'est horrible de se sentir ainsi jugé et condamné par des gens qui ne savent rien de son histoire, de sa vie.

— Je reviens.

Elle se lève pour aller rejoindre des médecins et des infirmiers dans une pièce voisine dont la porte est grande ouverte.

J'ai cru que Jessy ne s'était rendu compte de rien, je me suis trompée. Il observe le petit groupe qui

s'est formé autour de la secrétaire et qui chuchote en nous dévisageant, puis brusquement annonce d'un ton sans réplique en lâchant le comptoir.

— On s'en va d'ici !

— Non, attends juste deux minutes.

Je parle dans le vide, Jessy s'est déjà éloigné de moi. Je le vois tituber sur quelques pas, je m'approche pour le retenir, mais il est trop tard.

— Oh, tout tourne, murmure-t-il avant de s'écrouler sur le carrelage froid.

Je me précipite vers lui en appelant à l'aide. Aussitôt un médecin qui, un instant plus tôt, nous regardait depuis la pièce voisine, accourt. C'est une femme d'une trentaine d'années aux cheveux blonds coupés en un carré impeccable.

— Mais il est brûlant ! dit-elle en lui touchant le visage.

— Ça va, chuchote Jessy alors qu'elle m'aide à le remettre debout.

La femme docteur donne des ordres afin que Jessy soit conduit tout de suite dans une salle d'examen. Un infirmier le place dans un fauteuil roulant pour éviter qu'il ne tombe à nouveau et l'emmène dans un couloir, je le suis.

— Meg, va-t'en ! m'ordonne Jessy. Rentre chez toi ! Je ne veux pas de toi ici !

— Mais Jessy...

Voyant que je ne l'écoute pas, il se tourne vers la femme médecin.

— Ne la laissez pas venir ! Je ne veux pas d'elle ici !

Ses mots me transpercent le cœur me faisant souffrir à un point tel que j'ai l'impression de recevoir un coup de poignard au milieu de la poitrine.

Le médecin s'interpose entre l'infirmier, qui emmène Jessy, et moi.

— Vous êtes de la famille ?

— Non. C'est mon petit ami.

— Je suis désolée, mais vous n'avez pas le droit d'entrer pour le moment. Nous allons lui faire des examens. Vous pouvez me rendre service et prévenir quelqu'un de sa famille.

Encore sous le choc du rejet, je hoche fébrilement la tête.

— Ne vous inquiétez pas, je vais m'occuper de lui.

Elle me touche gentiment l'épaule avant de s'éloigner. Mais cela ne peut suffire à me calmer. Assaillie par les angoisses, je téléphone à Élise, lui résumant la situation. Elle se met en route sur-le-champ. Puis j'appelle mes parents, j'ai besoin de leur soutien et surtout de comprendre pourquoi d'un seul coup, Jessy me rejette. Ma mère est la première à arriver.

— Comment va-t-il ? me demande-t-elle aussitôt en me prenant dans ses bras.

Je suis installée dans une autre salle d'attente, moins vétuste et plus confortable que celle de l'accueil. Des tableaux de paysages sont accrochés aux murs pour tenter de rendre ce lieu sympathique. Cette pièce est attenante au service où a été transféré Jessy : Maladies infectieuses.

— Je ne sais pas, les médecins ne veulent rien me dire. Oh ! voilà la maman de Jessy !

Je me précipite vers elle.

— Megan, que s'est-il passé ? Il avait l'air d'aller bien ce matin avant de partir à l'école. Il a fait un malaise ?

— Non, en fait, il m’a paru fébrile toute la journée et, à la fin des cours, j’ai vu qu’il avait de la fièvre, mais il ne voulait surtout pas vous inquiéter.

— Comme si je pouvais arrêter de m’inquiéter pour mon petit garçon...

Ma mère s’approche de nous et tente de nous réconforter de son mieux. Enfin du coin de l’œil, je vois la femme docteur venir vers nous.

— Je suis sa mère, annonce Élise. Comment va-t-il ?

— Nous lui avons fait passer toute une série d’examens, nous n’avons pas encore tous les résultats. Votre fils étant séropositif, chaque petite infection prend une autre dimension car, à cause du virus, son corps se sent tout de suite très agressé.

— Est-ce que le sida s’est déclaré ? demande fébrilement Mme Sutter.

Mon cœur accélère son rythme tandis que mes mains deviennent moites.

— Il est encore trop tôt pour le dire, mais je ne pense pas. Je pencherais plutôt pour un virus grippal, mais il faudra attendre quelques semaines pour en être sûr. Avec ce virus qui est encore assez nouveau, on en apprend tous les jours. À l’heure actuelle, notre priorité est de faire baisser sa fièvre et de le stabiliser.

— On peut le voir ? demandé-je timidement.

— Il a dit ne vouloir voir que sa mère pour le moment.

D’un signe de tête, la femme docteur nous salue avant de repartir dans son service.

Je me sens dépitée, triste et aussi, je l’avoue, en colère qu’il ne veuille pas me voir. Comprenant mon désarroi, Élise se tourne vers moi.

— La journée a été longue pour vous deux, tu devrais rentrer chez toi. Je vais rester un peu avec lui et je te téléphone dès que je suis à la maison, ajoute-t-elle en voyant que je vais protester. Ne t’inquiète pas, je te préviens s’il y a quoi que ce soit.

Je la remercie et, un bras autour de mon cou, laisse ma mère me reconduire chez moi.

Le lendemain après-midi, je retourne à l’hôpital. La veille au soir, Mme Sutter a tenu parole et m’a téléphoné pour me rassurer. La fièvre de Jessy était tombée, il dormait à poings fermés lorsqu’elle a été contrainte par une infirmière de partir à la fin des heures de visites. Je me moque d’affronter la neige qui tombe sans relâche depuis le milieu de la nuit, radoucissant l’air ambiant. Je me pose bien trop de questions sur la réaction de Jessy pour faire véritablement attention au magnifique paysage que les flocons blancs ont créé, en recouvrant la forêt et la colline, qui entoure et surplombe la ville. Les trottoirs sont devenus glissants, je manque de tomber plusieurs fois avant d’atteindre l’entrée de l’établissement hospitalier. Je tape mes bottes sur le tapis du hall, puis me dirige vers le service des maladies infectieuses. Élise est déjà là, assise dans l’un des canapés noirs. Elle vient m’embrasser avant de me faire une place à son côté.

— Merci d’être venue, Meg. J’ai essayé de parler à Jessy, mais il n’a pas voulu me répondre.

Je soupire, malheureuse.

— Pourquoi est-ce qu’il ne veut pas me voir ? Il m’en veut parce que je l’ai forcé à venir ici ?

C’est la seule raison que je vois à son brusque changement d’humeur à mon égard. Mme Sutter hausse les épaules, ne sachant quoi me dire pour apaiser ma tristesse.

— Tu sais, avant d’être malade, il avait déjà été confronté à un abandon. Il était encore enfant

lorsque son père est mort, il l'a très mal vécu, même s'il n'en parle jamais.

— Je sais, il me l'a dit.

Je repense à sa terrible réaction dans la ruelle d'Allentown, lorsqu'il a craqué et déchargé toute sa haine de la vie.

Mme Sutter me regarde, incrédule.

— Ah bon, il t'en a parlé ?

J'acquiesce d'un hochement de tête. Elle me fait un sourire encourageant.

— Cela prouve combien il a confiance en toi car, à ma connaissance, il n'en avait encore parlé avec personne.

Je baisse la tête et murmure :

— Si vraiment il me faisait confiance, je serais avec lui en ce moment.

— Non, pas forcément. Comme tu le sais, tout le monde lui a tourné le dos lorsqu'il est devenu séropositif. Depuis je pense que, même s'il s'en défend, il a une peur incontrôlée que les gens l'abandonnent à nouveau. Je crois qu'il craint que toi aussi, tu ne le laisses tomber en te retrouvant face à face avec cette maladie.

— Mais jamais, je ne ferai ça ! je proteste de façon virulente.

Élise me fixe intensément, semblant lire dans mes yeux la profondeur de mes sentiments.

— Il ne le sait pas.

Elle parle calmement, et a le don de m'apaiser avec quelques paroles. Soudain, elle me pose une question qui me donne l'impression de rougir des pieds à la tête.

— Est-ce que tu l'aimes vraiment ?

Mon regard toujours accroché au sien, je réponds sans l'ombre d'un doute, malgré mes joues qui me semblent être en feu.

— Je suis totalement amoureuse de votre fils.

Élise me fait un grand sourire.

— C'est bien ce que je pensais. Alors tu ne devrais pas te laisser faire par lui. Moi aussi, il a essayé de me mettre à la porte et tu vois je suis toujours là !

— Qu'est-ce que vous avez fait pour le faire céder ?

— Je suis juste restée dans sa chambre jusqu'à ce qu'il comprenne que je ne partirais pas.

— J'y vais ! dis-je, déterminée, en me levant.

Sans un regard en arrière, je pousse la porte du service des maladies infectieuses. Je ne suis pas très rassurée. À seize ans, j'ouvre physiquement la porte de la maladie. Cet univers m'était inconnu jusqu'alors, et plus j'avance dans le couloir, plus j'ai l'impression de mûrir, plus je deviens adulte avec toutes les responsabilités que cela implique. En passant devant les chambres, dont certaines portes sont ouvertes, je jette un coup d'œil à la fois apeuré et résolu sur ce qui m'attend. Il est certain qu'en restant auprès de Jessy, je serai amenée à passer du temps dans les hôpitaux. Dans l'une des chambres, je vois une femme penchée au-dessus d'un homme alité, elle lui tient la nuque, essayant de lui faire boire de l'eau dans un verre qui tremble légèrement.

Voilà ce qui m'attend, me dis-je. Pourtant loin de me terrifier cette vision me rassure, l'amour qui unit ces deux personnes est plus fort que la maladie. Il y a quelque chose de romantique et de fragile à

la fois qui me ramène à ma situation actuelle. Cette fois, content ou pas, Jessy ne me fera pas partir, il en est hors de question. Parvenue au bout du couloir, je pousse fébrilement la porte de sa chambre qui est la dernière sur la gauche. Il est seul, allongé dans un lit médicalisé. Un drap blanc borde la couverture bleu pastel qui lui arrive à hauteur du torse. Il a revêtu la blouse que les patients doivent porter, blanche à petits pois bleus. Ses traits sont tirés, son visage pâle ressort à peine sur l'oreiller blanc qui le soutient. Ses yeux se posent sur moi, j'y lis une douceur qui me redonne espoir. Mais très vite son visage affiche la même dureté que le soir où il avait joué l'acrobate suspendu au pont.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Son ton est si froid que l'espace d'une seconde, je suis tentée de ressortir sur-le-champ.

— Je suis venue te voir.

Je parle d'une voix calme, essayant de me maîtriser pour ne pas laisser éclater ma colère. Je le connais assez pour savoir que si je crie, il se braquera davantage et cela ne conduira à rien de constructif.

— Pourquoi ? Tu voulais voir à quoi je ressemble lorsque j'ai une perfusion dans le bras ?

Jusqu'alors je l'avais regardé lui, et n'avais pas fait attention à l'aiguille dans son bras, qui est reliée à une poche d'antibiotique suspendue à une perche à côté du lit.

— Non ! Je suis venue voir mon copain, mais je ne reconnais pas celui qui est dans ce lit !

Je vois le visage de Jessy devenir encore plus pâle. Il fixe un point invisible devant lui, évitant mon regard. Sachant qu'il ne pourra pas être chez moi pour Noël, je lui ai apporté une carte réalisée avec une photo de nous deux, que nous avons prise au lac, afin qu'il sache que même s'il est retenu à l'hôpital, je ne l'oublie pas. Je m'approche de lui et pose l'enveloppe sur son lit puis je fais demi-tour, bien décidée à ressortir de la chambre le temps de le laisser réfléchir un peu.

— Attends... Meg... Reste, s'il te plaît.

Je me retourne vivement.

— Pour quoi faire ? Tu veux encore m'envoyer balader ?

Jessy soupire. L'austérité quitte ses traits, remplacée par la douceur à laquelle il m'a habituée, ces dernières semaines.

— Je suis vraiment con par moments ! me lance-t-il en ouvrant ma carte de Noël.

Je ne réponds pas et reste à distance pour voir sa réaction. Il lit les simples mots que j'ai écrits au dos de la photo, avant de me regarder avec un mélange d'incrédulité et de bonheur.

— Je suis désolé de m'être comporté comme cela avec toi.

— Je peux savoir pourquoi tu me repousses de cette façon ?

Il déglutit, cherche ses mots.

— Je crains qu'après m'avoir vu ici, tu ne puisses plus être avec moi sans songer systématiquement au sida.

— Tu te trompes si tu penses ça. Tu as lu ce que je t'ai écrit, non ? demandé-je en sentant mes joues rosir à nouveau.

Jessy acquiesce et tend la main dans ma direction.

— Tu ne veux pas venir près de moi ?

Le cœur battant à tout rompre, je m'approche et mets ma main dans la sienne. Il m'attire à lui. Je

me retrouve assise sur le lit, penchée au-dessus de lui. Il glisse ses mains sur mes hanches tandis que je me blottis dans ses bras. Qu'est-ce que cela fait du bien de retrouver la chaleur de son corps, la douceur de sa peau.

Je lui murmure :

— Tu m'as manqué.

Il me serre encore plus contre lui.

— Toi aussi. Mais ce que tu m'as écrit...

Je me redresse pour l'observer.

— C'est vrai ? questionne-t-il sérieusement.

Je sens son cœur battre à vive allure sous mes doigts, faisant écho au mien. D'une main fébrile, je lui caresse la joue en lui répondant :

— Bien sûr que c'est vrai.

Il se fend d'un grand sourire en me reprenant contre lui.

— Je t'aime, Meg. Je t'aime tellement, susurre-t-il à mon oreille.

En cet instant, je suis la plus heureuse au monde. C'est la première fois qu'il me dit ces mots que j'ai moi-même ressentis sans jamais oser lui dire en face. Posée sur le lit à côté de Jessy, je vois ma carte où j'ai simplement écrit : *Remets-toi vite, je t'aime. Meg*

Le lendemain matin, j'arrive à l'hôpital avec mon frère, Nicolas. Il est revenu de son université de New York la veille en fin de journée, pour le réveillon de Noël, et doit rester deux semaines au sein de notre famille. Il n'a jamais rencontré Jessy, mais connaît tout ce qu'il y a à savoir sur lui. J'aime beaucoup mon frère qui a toujours été un soutien pour moi, peut-être parce que nous n'avons que trois ans d'écart d'âge. Pendant des années, il m'a écoutée me lamenter sur l'indifférence de Chad à mon égard sans jamais me décourager. Lorsque j'ai rencontré Jessy, il était parti pour la fac, mais je lui ai téléphoné discrètement, sans que nos parents ne soient au courant, pour lui raconter ce que je ressentais, et là encore, contrairement à d'autres, il m'a assuré de son soutien quel que soit mon choix. Il me manque beaucoup depuis qu'il a quitté son studio au-dessus de notre garage pour aller étudier dans la Grosse Pomme, aussi suis-je très heureuse de son arrivée. Lorsque, me prenant à part au cours de la soirée, il m'a demandé où en était ma relation avec Jessy et que je lui ai expliqué les derniers rebondissements, il m'a aussitôt demandé s'il pouvait m'accompagner pour le rencontrer. Aussi, je marche fièrement à côté de mon grand frère dans le couloir du service des maladies infectieuses en ce matin de Noël. J'ai apporté le cadeau que je réserve à mon amoureux et Nicolas ne voulant pas venir les mains vides lui a acheté une boîte de chocolats. En plus d'être la gentillesse même, Nick est beau garçon, grand, à l'allure athlétique, ses cheveux bruns coupés en brosse affinent son visage aux traits réguliers. Ses yeux noisette aux reflets dorés font craquer beaucoup de filles, comme je le remarque une fois de plus lorsque nous croisons une jeune aide-soignante, avant de parvenir à la chambre de Jessy. La jeune femme se retourne sur lui, le dévorant littéralement des yeux. Il faut dire qu'en plus d'être beau, mon frère a un charisme fou qui ne laisse personne indifférent.

— Ah ! c'est là, dis-je en lui indiquant la porte de la chambre. Prêt ?

Nicolas acquiesce avant que je frappe.

— Entrez, indique une voix de femme que je reconnais tout de suite comme étant celle de

Mme Sutter.

— Joyeux Noël !... Chouette, tu es debout !

Jessy se tient debout au milieu de la pièce face à sa mère qui est assise dans un fauteuil confortable. La perfusion lui a été enlevée, il a bien meilleure mine. Il a délaissé la blouse de l'hôpital au profit d'un jean et d'un t-shirt noir à manches longues, au dos duquel sont imprimées en blanc des ailes d'ange. Il reste un instant stupéfait en me voyant entrer avec un garçon. Il sait que je devais venir, mais je ne lui ai pas parlé de la présence de mon frère. Je m'avance vers lui.

— Joyeux Noël, répond-il.

Il m'embrasse du bout des lèvres en me touchant la taille puis se penche pour regarder Nick.

— Tu m'as déjà remplacé ? me demande-t-il tout bas en souriant, mais je vois une pointe de jalousie briller dans ses yeux.

— Ne dis pas de bêtise. Jessy, je te présente mon frère, Nicolas.

Je me dirige vers Élise pour l'embrasser alors que, du coin de l'œil, je vois mon amoureux et mon frère se serrer la main amicalement.

— Tu as vu, il va nettement mieux. Il a réussi à mettre les vêtements que je lui ai offerts en plus du reste..., dit Mme Sutter énigmatiquement.

Surprise de voir Jessy hors de son lit, j'en ai oublié mon cadeau. Je me rapproche de lui et lui tends le sac imposant que je tiens. Avec délicatesse, Jessy l'ouvre sur le lit et y découvre l'une des mallettes à peinture qu'il avait longuement contemplée avec moi, lors de notre visite au centre commercial. Sans rien lui dire, j'y suis retournée avec sa mère dans les jours qui ont suivi et nous avons acheté ensemble tout le nécessaire dont il aura besoin.

— Waouh, fait-il admiratif devant les tubes de peinture de multiples couleurs. Merci beaucoup !

— Meg a tenu à t'offrir les peintures, et je t'ai pris des toiles vierges de tous formats. Elles t'attendent à la maison, affirme Élise avant de faire la bise à mon frère.

— Je ne sais pas quoi dire. C'est trop.

Il est visiblement ému.

Il s'est assis en biais sur son lit, contemplant les accessoires que contient la mallette, je pose mon menton sur son épaule et lui murmure à l'oreille :

— On ne t'oblige pas à t'y remettre, mais maintenant tu sais que tu peux et franchement, j'aimerais voir ce que tu fais.

Il tourne le visage vers moi et sa bouche rencontre la mienne. Nicolas tousse pour nous rappeler que nous ne sommes pas seuls.

— Ce n'est pas aussi précieux, mais j'ai aussi un petit présent.

Il tend sa boîte de chocolats à Jessy.

— Alors là, c'est parfait ! Merci ! Qui en veut ?

Une heure plus tard, Nicolas et Jessy discutent et rient comme deux vieux amis qui viennent de se retrouver après de longues années d'absence. Soudain mon frère regarde sa montre avant de se lever précipitamment de son siège, me faisant sursauter.

— Meg, tu as vu l'heure ? Les parents vont nous tuer !

En effet, nous avons reçu l'ordre de rentrer pour midi et il est déjà midi et demi. J'enfile en vitesse

mon manteau, puis avec mon frère nous disons au revoir.

— Meg, je sais que c'est Noël, mais tu pourrais repasser plus tard ? me demande Jessy, les yeux suppliants.

Je lui promets. Ce ne doit pas être évident pour lui de rester à l'hôpital un jour de fête.

En sortant de l'hôpital, je demande à Nick :

— Alors ?

Une fumée blanche, due au froid, sort de ma bouche. La neige a recommencé à tomber, recouvrant tout sur son passage. C'est le décor idéal pour les fêtes de fin d'année.

— Quoi alors ?

— Oh, ne fais pas l'innocent avec moi ! Comment le trouves-tu ?

— Maigre.

C'est vrai que Jessy, déjà mince, a encore perdu du poids depuis qu'il a eu cette fièvre.

— Tu vas arrêter, oui ! Tu sais très bien ce que je veux dire !

Je vois de profil mon frère se fendre d'un sourire. Comme l'habitude, il me taquine et cela fonctionne toujours. Je veux lui donner une tape dans le dos, mais, au même moment, je glisse, manquant de tomber dans la neige. Heureusement, Nick me voyant dérapier me retient par un bras.

— Ouf, merci ! Maudites chaussures !

Il me relâche avant de planter ses beaux yeux dans les miens.

— Tu as mûri, finit-il par me dire en replaçant une mèche de mes cheveux derrière mon oreille.

Son regard se pose sur l'établissement blanc que nous venons de quitter et, sérieusement, il reprend :

— Ce que je pense, c'est que Jessy est un mec génial, vraiment, il est le genre d'homme avec lequel je te vois faire ta vie. Mais, petite sœur, j'ai peur que tu ne te prépares à vivre des moments difficiles.

— Je sais, dis-je dans un murmure, les larmes aux yeux.

Je crois que c'est la première fois que mon frère me parle aussi sincèrement, l'inquiétude que je vois dans ses yeux me touche autant que ses mots.

— Mais tu sais quoi ? Si tu restes avec lui, tu pourras toujours compter sur moi pour te soutenir.

Je passe mes bras autour de son cou avant de lui claquer un bisou sonore sur la joue.

— Merci !

— Allez, viens, rentrons avant de nous transformer en bonhomme de neige.

Il époussette les épaules de mon manteau que la poudre blanche commence à recouvrir.

Nous parvenons à la voiture de Nick. Il ouvre les portières tout en recommençant à me taquiner.

— Je crois que c'est la première fois que je te vois autant accro à un mec ! C'est papa qui va être content quand je vais lui raconter comment Jessy t'a embrassée goulûment devant moi !

— Mais tu vas te taire, oui !

En début de soirée, je suis de retour seule à l'hôpital. Le repas s'est bien déroulé malgré les remontrances de nos parents lorsque nous sommes rentrés. Mon père s'est un peu renfrogné lorsque Nicolas lui a vanté les qualités de cœur qu'il a découvert chez mon petit ami en si peu de

temps.

— Bonsoir, je passe ma tête par l'ouverture de la porte. Tu dormais ?

— Non, je pensais, sourit Jessy en s'asseyant en tailleur sur son lit.

Je vais m'asseoir devant lui.

— Tu es tout seul ?

— Oui, j'ai renvoyé ma mère à la maison. Je ne voulais voir que toi, ce soir.

Je suis surprise. Jessy se lève et va ouvrir sa penderie, il revient vers moi avec une petite boîte en velours rouge qu'il me tend.

— Je ne voulais pas te donner ton cadeau de Noël devant tout le monde, ce matin.

— Avec tout ça, je croyais...

— Que j'avais oublié ?

J'acquiesce.

— Eh bien non, je l'ai acheté il y a quinze jours. J'espère que tu vas aimer.

Il me fait un grand sourire charmeur.

— Alors tu l'avais déjà quand tu m'as demandé ce que je souhaitais ?

— Je plaide coupable, s'esclaffe-t-il.

J'ouvre la boîte et y découvre une chaîne en argent au bout de laquelle est suspendu un pendentif, du même métal, en forme de cœur sur lequel est gravé « Je t'aime ».

— C'est magnifique ! je m'exclame en me levant.

— Retourne-le.

Au dos du pendentif est gravé « Jessy, le 25/12/1991 ».

Je m'élanche dans ses bras, il chancelle une seconde avant de retrouver sa stabilité, et je lui murmure, en me souvenant qu'il n'est pas encore totalement remis :

— Désolée,

— Ne le sois pas.

Il resserre la pression autour de ma taille. Je respire l'odeur de sa peau, un mélange de fleurs et d'un après-rasage envoûtant, tandis que mes lèvres se posent sur les siennes en un doux baiser.

— Profitons de cet instant avant que ton père ne découvre ton cadeau et ne vienne m'achever !

— Si cela peut te rassurer, il réagirait de la même façon quel que soit le garçon que je fréquenterais. Il est juste hyper protecteur.

— Je sais, je ne lui en veux pas.

Jessy attache le pendentif autour de mon cou. Il m'embrasse sur le front avant de me prendre la main.

— Je sors après-demain, m'informe-t-il. Mon médecin me l'a dit avant que tu arrives.

— Génial ! Pour le jour de l'An, tu seras chez toi !

Et en effet, nous passons le jour de l'An tous ensemble, chez Mme Sutter. Ma mère et elle ont sympathisé à l'hôpital, elles se sont revues entre les fêtes. Mon père s'est joint à elles, tout le monde s'entend très bien. C'est un grand moment de voir nos familles si heureuses, partager un bon repas

ainsi que des éclats de rire. Jessy a quitté l'hôpital à la date prévue ; de toute façon, je crois que rien, ni personne, n'aurait pu le convaincre d'y séjourner une journée de plus. Je trouve qu'il a retrouvé la forme, ses traits ne sont plus fatigués, même s'il faut encore attendre des examens complémentaires pour savoir si le sida s'est déclaré. Je reste relativement confiante tandis que je l'observe en train de plaisanter avec Nicolas comme deux vieux copains. Mes parents, Nina et Élise bavardent joyeusement tandis que je regarde cette tablee en me disant que j'ai vraiment eu de la chance cette année de croiser la route de Jessy. Lorsque résonnent les douze coups de minuit, je fais le vœu que l'année 1992 soit bénéfique à la santé du garçon que j'aime.

Chapitre 4

Règlements de comptes

Quelques jours plus tard, l'école reprend. Je me moque de retourner en classe, mais je suis triste de voir Nicolas repartir à l'université. Je sais que je ne le reverrai pas avant un long moment, car il pense partir faire la fête en Floride avec ses copains pendant les vacances de printemps. Lorsque la cloche sonne, annonçant la reprise des cours, je n'ai toujours pas vu Jessy arriver, ce qui m'inquiète. Il n'est jamais en retard d'habitude. Une demi-heure plus tard, je suis soulagée en le voyant entrer dans la classe. Il tend un mot d'excuse au professeur d'algèbre, me fait un clin d'œil en passant à côté de moi et vient s'asseoir au pupitre derrière le mien. Dès que le prof reporte son attention sur le grand tableau noir, j'en profite pour me retourner.

— Ça va ? J'ai eu peur en ne te voyant pas, ce matin.

— Désolé, j'ai été retenu au laboratoire d'analyses.

Je lève des sourcils inquiets. Jessy remonte la manche de son pull bleu marine et me montre la trace d'une prise de sang.

C'est donc aujourd'hui qu'il est allé faire un nouvel examen pour savoir où en est l'infection du virus.

— Je ne vous dérange pas trop, mademoiselle Crawfords ? me demande soudainement M. Stark.

Je me retourne, le prof est penché au-dessus de mon bureau et me fixe. Je sursaute tandis que toute la classe éclate de rire.

— Bonjour, la honte ! dis-je lorsque nous sortons de classe.

— Mais non, ça m'a bien fait marrer. La meilleure élève prise en flagrant délit de bavardage !

Jessy rit à nouveau alors que j'aimerais disparaître sous terre. Compatissant, il passe son bras autour de mon cou.

— Ne t'en fais pas, ce n'est pas cet incident qui va t'empêcher d'aller à la fac. Cela montre juste que tu es humaine.

Il dépose un baiser sur mon front et, telle une enfant blessée à qui l'on donne un bisou pour guérir, je me sens un peu mieux.

— Et c'est moi qui devrais être mal, vu les résultats que j'attends, dit-il en voyant mon visage triste.

— Ce n'est pas ça. Nick repart tout à l'heure, cela me fout le moral à zéro.

— Tu le reverras cet été, ne t'en fais pas, ça va vite passer, et puis vous vous téléphonerez.

— Oui, je sais bien. Je suis seulement une sale égoïste qui aime tellement son grand frère, qu'elle

souhaiterait le garder près d'elle.

— Tu as cette réaction avec tous les gens que tu aimes ?

— Tous sans exception.

Je confirme, dépitée d'avouer l'un de mes pires défauts.

— C'est très intéressant.

Je ne comprends pas où il veut en venir.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que tu n'es pas prête à me laisser partir !

Cette idée doit lui plaire, car il se fend d'un grand sourire. Généralement, les gens autour de moi n'aiment pas ce défaut qui me fait les retenir auprès de moi, pour Jessy, c'est le contraire, il doit penser que d'une certaine manière, je le rattacherai à la vie le plus longtemps possible.

— Quand auras-tu tes résultats d'analyses ?

Mon petit ami grimace avant de répondre :

— Demain, dans la matinée.

— Tu stresses ?

— Pour le moment, ça va. On verra demain.

Tandis que j'approche de chez moi, je vois Nick dehors qui m'attend pour me dire au revoir, avant de reprendre la route. Mes parents et Nina sont près de lui. Cette vision me donne envie de pleurer, mais je parviens à me retenir.

— Tu n'as pas amené ton chéri ? questionne aussitôt mon frère.

Malgré moi une pointe de jalousie me transperce le cœur. J'ai voulu que tous les deux s'entendent bien, et voilà que Nicolas préfère Jessy à moi. *Cela fait plaisir*, je pense en soupirant. Comme je ne réponds rien, mon frère se penche vers moi.

— Je plaisante, petite tête ! Viens là !

Il me prend dans ses bras. Je me sens minuscule par rapport à lui. Je lui souffle à l'oreille :

— Tu vas tellement me manquer.

— Toi aussi, mais tu n'es pas toute seule et puis on se revoit bientôt. Tu en parleras avec Jessy, mais je lui ai proposé quelque chose... Il te racontera, ajoute-t-il, puis il jette un regard en biais vers notre père.

Je reste interdite, je meurs d'envie de le questionner, seulement on ne peut demeurer indéfiniment dans les bras l'un de l'autre sans éveiller les soupçons. Aussi je ne dis rien lorsqu'il relâche son étreinte. Il embrasse le reste de la famille avant de monter dans sa vieille voiture, qu'il s'est payée en travaillant comme serveur l'été dernier. Il en baisse la vitre, nous fait signe de la main tandis qu'il s'éloigne en nous criant : « À bientôt. » Une fois que la voiture tourne à droite, elle disparaît de ma vue. Je laisse couler les larmes que j'avais retenues jusqu'alors.

Le lendemain matin, je retrouve Jessy dans le couloir principal du lycée où se trouvent nos casiers. Il m'embrasse quand je parviens à sa hauteur, mais, bien qu'il paraisse en forme, je le trouve différent. Ses yeux sont assombris par un voile d'ennuis.

— Ça a été hier soir ? demande-t-il.

— J'ai pleuré comme une madeleine, après je me suis sentie mieux. Tu as eu tes résultats ?

J'appréhende de savoir ce qu'il en est. C'est une sensation atroce que d'être consciente du fait que quoi que cette fichue prise de sang puisse révéler, je ne pourrai rien y changer. Je veux aussi le questionner sur ce que mon frère lui a dit, mais je sais que ce n'est pas le bon moment pour cela.

— Non, pas encore.

Il baisse la tête.

Je lui caresse le bras dans un geste de réconfort, mais à l'idée de ce qu'on va lui annoncer, je me sens fébrile.

— Tu as peur ?

Il jette un regard autour de lui. Des élèves se pressent dans les couloirs alors que d'autres plaisantent ou se racontent les derniers potins. Chad passe à côté de nous, il nous salue avant de se pencher sur son casier, non loin de l'endroit où nous nous tenons. Les vacances de Noël ont dû le faire réfléchir pour qu'il cesse de nous fuir.

— J'ai surtout envie de sortir d'ici !

Chad relève la tête, soudainement intéressé.

— Oui, mais faut aller en cours.

— Pourquoi ?

Jessy a un ton de défi dans la voix.

— Ben parce que... c'est comme ça.

— Excusez-moi, intervient Chad en se glissant entre Jessy et moi. Mais si ça vous tente de sécher les cours aujourd'hui, avec des copains, on va aller dans une salle de jeux dès que la cloche sonne.

— Voilà qui me paraît très bien, affirme mon petit ami alors que je pâlis.

— Jessy, non, tu ne vas pas sécher les cours.

— Et pourquoi pas ?

— Ben oui, pourquoi pas ? répète Chad avec un sourire innocent.

Je lui réponds d'un regard noir, il n'insiste pas.

— On se retrouve tous sur le parking dans cinq minutes si vous voulez venir...

— J'arrive ! Merci, Chad !

Celui-ci s'éloigne avec un geste de la main.

— Mais... tu... tu ne vas pas y aller ? balbutié-je.

— Bien sûr que si. Écoute, Meg, si cela se trouve, mes résultats seront mauvais alors pourquoi je resterais enfermé toute une journée dans une salle de classe, si à la place je peux aller m'éclater avec des potes ? La vie est trop courte pour s'ennuyer !

Tout en parlant, Jessy s'est éloigné des classes et se rapproche dangereusement du parking du lycée. Je le suis, désireuse de lui remettre un peu de plomb dans la cervelle.

— Depuis quand es-tu copain avec Chad ?

Il lève les yeux au ciel. Nous sommes dehors. L'air demeure frais, mais un grand soleil est apparu faisant fondre les dernières traces de neige. Au loin, je vois la voiture rouge de Chad qui attend à côté

d'un autre véhicule de couleur grise.

— Je crois que c'est depuis que vous avez rompu. Dis-moi si je me trompe, mais, depuis qu'on s'est battus pour toi, tout va bien, non ?

— Ce n'est pas moi qui vous ai demandé de vous battre, je te rappelle !

Cependant mes joues sont en feu à ce souvenir.

— Ben voyons ! Et maintenant tu vas me laisser partir seul, sans défense, avec ton ex-petit ami ? se moque-t-il.

Inexorablement, Jessy se dirige vers la voiture de Chad.

— Tu ne vas pas y aller ?

Il se retourne vers moi, écarte les bras. Son long manteau noir flotte autour de sa frêle silhouette.

— Si, j'y vais. Mais la vraie question est : est-ce que tu viens avec moi ?

J'hésite. Je n'ai jamais séché les cours et je ne me sens pas capable de le faire. Cependant à la perspective de laisser Jessy seul avec Chad, je suis mal à l'aise, et puis si Jessy a ses résultats pendant mon absence et qu'ils sont mauvais, qui sera là pour lui ?

— Oh, mon Dieu ! Qu'est-ce que je suis en train de faire ? lui dis-je en le rejoignant.

Jessy sourit et m'ouvre la portière de la voiture.

Il faut vraiment que je l'aime pour faire ça, ma réflexion me fait sourire. Je me faufile sur le siège arrière tandis qu'il prend place devant, à côté du chauffeur. Je vois la voiture grise démarrer à notre suite. Il y a quatre élèves à l'intérieur que je connais de vue et de nom sans jamais avoir fait partie de leur groupe. Mon ex-petit ami se met à rire en observant ma mine déconfite dans le reflet de son rétroviseur.

— Respire, Meg, ça va aller ! se moque-t-il.

— Oh toi et tes idées lumineuses !

Je maugrée, de mauvaise humeur, ce qui le fait rire de plus belle.

Nous roulons pendant quelques minutes avant d'arriver à un vieil entrepôt transformé en salle de jeux du côté de la gare.

— Tu es sûr que tu veux y aller ? dis-je à Jessy quand nous quittons le véhicule.

Sans un mot, il me prend la main et me guide à la suite des autres qui, déjà, entrent dans le bâtiment.

— Là, vous avez des billards, ici les fléchettes et par là c'est la piste de karting ! annonce Ethan, l'étudiant qui conduisait la seconde voiture en montrant les différentes sections du lieu. C'est la salle de jeux de mes parents, donc faites ce que vous voulez, mais ne cassez rien ! Amusez-vous bien !

Il laisse notre groupe à l'entrée et se dirige vers d'autres personnes qui sont arrivées avant nous. Parmi elles, je reconnais immédiatement Amy, mon cœur se serre. Depuis la soirée d'Halloween, je ne lui ai pas reparlé, j'ai passé mon temps à l'éviter.

— Ce n'est pas vrai, me dis-je à moi-même en marmonnant tandis qu'elle lève les yeux dans ma direction.

Jessy, qui a suivi mon regard, me souffle :

— Cela aurait pu être pire. Imagine que Haley ait toujours été en vie et présente dans cette salle, nous aurions tous été réunis !

— Jessy ? Une partie ? l'appelle Chad, déjà devant les billards.

— Vive les règlements de comptes ! lance-t-il en allant rejoindre mon ex.

Je lui emboîte le pas, désireuse de m'éloigner le plus possible d'Amy. Je prends place sur une banquette recouverte d'un velours vert foncé. Chad et Jessy disputent une partie tandis que je regarde autour de moi. *Qu'est-ce que je fais là alors que les professeurs nous attendent ?*

La salle de jeux est simple et rustique avec ses murs en pierres apparentes et ses poutres en bois brut au plafond. Dans un coin, un bar tout en bois offre des boissons variées. Des lampes de formes rectangulaires sont disposées au-dessus des quatre billards alors que, sur le mur, un grand tableau blanc est accroché pour noter les scores des joueurs. Dans l'espace à côté, séparé par un muret en pierres apparentes et d'une poutre, deux cibles de fléchettes ont été installées à côté d'un juke-box qui joue de vieux tubes des années soixante-dix, des tables rondes et des chaises attendent les clients. Au fond de la salle, la piste de kart n'est pas très grande, mais elle a du succès. En face, un grand meuble contient des casques et d'autres habits de sécurité que tous les pilotes doivent enfiler avant d'entrer sur le circuit. Une porte à côté du placard conduit aux vestiaires.

— Tu prends les gagnants ? me demande soudainement Chad, me sortant de ma rêverie.

Je n'ai pas le temps de répondre : une voix s'élève dans mon dos.

— Inutile. Tu sais bien qu'elle n'aura jamais le cran !

Je me retourne vivement. Amy ! Bien évidemment qui, à part elle, peut parler de moi ainsi.

— C'est étrange. (Je me lève et regarde ostensiblement autour d'elle.) Tu n'as pas de mecs près de toi dans les bras de qui sauter ?

Ma remarque la pique au vif. Je vois son visage pâlir puis s'empourprer.

— C'est toi qui me dis cela, Miss Jessy. Ça te fait quoi de sortir avec un sidaïque ? crie-t-elle. Tu y trouves ton plaisir ?

D'un geste rapide, je saute sur l'assise du sofa, je vais enjamber le dossier qui me sépare d'elle, prête à lui sauter au visage pour lui arracher ce petit sourire mesquin qu'elle affiche. Je hurle :

— Retire ça tout de suite !

Brusquement, je me sens soulevée du canapé. Stupéfaite, je me débats pour me libérer de cette étreinte. Amy, face à moi, gesticule tel un pantin désarticulé dans les bras d'Ethan qui a entendu les cris et est arrivé en courant avant que cela ne dégénère davantage.

— On se calme, les filles ! clame-t-il.

Je jette un coup d'œil derrière moi et me rends compte que c'est Jessy d'un côté et Chad de l'autre qui me retiennent chacun par un bras.

— Lâchez-moi que je lui explose la gueule à cette conne !

— Salope, me fustige mon ancienne meilleure amie.

J'entends Jessy grogner de rage dans mon dos. Je sens l'étau qui me retient se desserrer un peu. Chad m'a lâchée et se glisse entre Amy et moi, les mains levées en signe d'apaisement.

— Ça suffit, les filles ! Regardez-vous, vous êtes ridicules !

Quittant Amy des yeux, je regarde autour de nous : une dizaine de personnes, des élèves pour la plupart, se sont rassemblées pour nous observer. J'ai soudainement honte de ma conduite, mais les paroles qu'elle a tenues sur Jessy sont pour moi impardonnables. Rien que d'y penser, j'ai à nouveau envie de lui sauter à la gorge, de la frapper.

— Si vous voulez régler ça, faites-le sans vous battre, reprend Chad.

— Je la prends à n'importe quel jeu ! s'insurge Amy.

Je me détends, prête à régler cela de manière plus civilisée.

— Ça va, chéri, tu peux me lâcher, dis-je à Jessy qui me maintient toujours par les bras.

Il desserre son emprise, mais garde ses mains prêtes à me rattraper au cas où la fureur me reprendrait.

— Très bien, dis-je à Amy. Une course de karting, ça te tente ?

— Je relève le défi !

— Parfait ! La perdante devra présenter ses excuses à la gagnante, négocie Chad qui nous regarde à tour de rôle.

En silence, Amy et moi acquiesçons.

Ethan la lâche à son tour, rapidement elle s'éloigne vers la piste. Je me retourne vers mon amoureux qui est blanc comme un linge.

— Quand tu t'énerves, tu ne fais pas semblant, commente-t-il.

— Tu as entendu ce qu'elle a dit sur toi ? Sur nous ?

Jessy acquiesce d'un hochement de tête.

— Et cela ne te fait rien ?

Son calme olympien m'étonne.

— Bien sûr que si, mais que veux-tu que je fasse ? C'est une fille... Je ne vais pas la frapper !

— C'est vrai. Mais moi, je peux m'en charger ! Je vais me la faire ! Je suis toujours remontée tandis que je m'avance vers la piste de kart.

Je m'empare d'une combinaison bleue à rayures rouges et entre dans le vestiaire pour l'enfiler par-dessus mon jean et mon pull. Amy est là, volontairement, nous nous tournons le dos sans échanger une parole. Quand je ressors, Jessy me tend un casque assorti à ma tenue.

— Tu sais conduire ça ? s'inquiète-t-il.

— J'ai déjà fait des courses avec Nick.

— Je te fais confiance, m'affirme Jessy.

Amy passe à côté de nous et nous jette un regard glacial.

Il lui retourne son regard avant de m'embrasser à pleine bouche, sa main pressée sur ma nuque. Je le soupçonne de le faire exprès pour l'agacer, ce qui me fait sourire. Les yeux de mon petit ami brillent d'une lueur étrange, la colère gronde en lui, bien qu'il demeure calme.

— Défonce-la ! ajoute-t-il en haussant le ton.

Amy doit nous voir et nous entendre, car elle se dirige vers son véhicule sans demander son reste. Déterminée, je prends place dans le kart voisin. Ethan les met en route avant de s'éloigner vers le drapeau à damier. Il compte jusqu'à cinq et l'abaisse. Aussitôt ma petite voiture fonce à toute allure, je laisse Amy sur place. Je prends un premier virage, puis un second. Amy remonte son retard sur moi. J'accélère de plus belle, faisant crisser les pneus à la courbe suivante. Mon ex-meilleure amie s'efforce de me suivre, mais je sais qu'elle n'a jamais fait de vraie course. Intérieurement, je remercie mon frère de m'avoir souvent convaincue de participer à ses délires avec ses copains. Je finis le premier tour de piste avant d'enchaîner avec le second, toujours en tête. À l'entrée du

troisième tour de piste, je double Amy, qui mauvaise joueuse, donne un brutal coup de volant pour envoyer mon kart dans les ballots de paille qui encerclent le parcours. Je l'évite et éclate de rire quand je la vois rater son objectif et sortir elle-même de la piste. Elle s'encastre dans la paille dont des fétus se soulèvent sous le choc avant de s'éparpiller autour de son kart immobile. Elle se lève rapidement, furieuse, tandis que je finis la course seule. J'arrête le kart après avoir passé le drapeau et me jette dans les bras de Jessy qui m'attend fièrement à l'entrée de la piste. Il me serre très fort alors que Chad, à côté de lui, me gratifie d'une tape amicale dans le dos.

— Bien joué ! se réjouit-il.

Amy parvient à notre hauteur, son visage est rouge de colère. Les gens se sont à nouveau groupés autour de nous pour entendre ses propos en direct.

— Je m'excuse pour ce que je t'ai dit tout à l'heure. Je ne le pensais pas, dit-elle.

Je me demande s'il y avait du vrai dans ses paroles lorsque je la vois se tourner vers Jessy. Rien ne l'y oblige.

— Auprès de toi aussi, je tiens à m'excuser, j'ai été trop loin et j'en suis vraiment désolée.

Nous restons stupéfaits en la regardant s'éloigner, l'air plus abattu que jamais.

— Bon, qui veut me battre aux fléchettes ? interroge Chad pour détendre l'atmosphère.

— Je vais ôter ça, désignant ma tenue à Jessy.

Lorsque j'entre dans les vestiaires, je vois Amy assise sur un banc, la tête baissée, en train de pleurer. Malgré nos différends, j'ai un pincement au cœur en la voyant si fragile. Elle a été ma meilleure amie pendant des années ; ce genre d'amitié ne s'oublie jamais. En entendant du bruit, elle relève le visage.

— Ce que je t'ai dit est vrai, affirme-t-elle. Mes excuses. Je suis vraiment désolée pour tout ce que j'ai dit sur vous. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Elle sanglote de plus belle. Je ne suis pas insensible, mais quelque chose s'est brisé entre nous et je ne me vois pas aller la consoler. Cela serait hypocrite de ma part.

— Je crois qu'en fait, je suis jalouse. Envieuse de toi qui as tout ce que tu veux. Tu as eu Chad et maintenant Jessy. Alors qu'avec moi les garçons ne font que passer dans ma vie sans vouloir y rester.

Elle renifle bruyamment. Je prends un mouchoir dans la poche de mon jean et lui tends.

— Amy, mon petit ami est séropositif, il est condamné à avoir une vie courte, tu crois vraiment que j'ai tout ce que je veux ? (Je lui pose la question plus froidement que je ne le voulais.) Si j'avais vraiment tout, il serait guéri à cette heure-ci.

Elle me regarde et réfléchit à mes paroles.

— C'est vrai. Mais tu vois, malgré le sida, vous vous aimez, cela se voit. Alors que moi... Même Chad n'a pas voulu rester avec moi et pourtant je l'aime depuis longtemps.

— Peut-être que si tu te comportais un peu mieux ?

Je ne peux m'empêcher de lui faire cette remarque.

— T'as raison. Je me conduis comme une garce.

— Tu n'étais pas comme ça avant... Tu étais une fille bien, que tout le monde aimait.

Elle reste un instant perdue dans ses pensées.

— Je crois que je me suis égarée en cours de route. À moi d'essayer de me retrouver...

Je ne trouve rien à lui répondre, aussi dans le silence, nous finissons d'enlever nos tenues avant de sortir ensemble des vestiaires. Chacune rejoint ses amis sans échanger d'autres paroles.

— Vous ne vous êtes pas entretuées ? m'interroge Jessy, les bras croisés.

— Non, finalement cela m'aura peut-être permis de comprendre des choses...

Je pose mes mains sur les bras de mon petit ami.

— Tu as téléphoné au laboratoire ?

— Pas encore. Il jette un coup d'œil vers l'horloge accrochée au-dessus du bar. Il n'est que 10 h 30, je vais attendre un peu plus.

— Dis-moi, tu n'as pas voulu venir ici pour éviter de téléphoner ?

Jessy scrute intensément mon regard.

— Et si...

— Je serai là, l'interromps-je.

Il acquiesce et pince ses lèvres, le visage blême.

— Eh, Jessy ! Je veux ma revanche ! lance Chad en lui montrant les fléchettes.

— J'arrive ! crie-t-il, puis il me rend la main et ajoute : je l'ai battu au billard. Nous allons jouer la seconde partie quand on t'a entendue parler avec Amy.

Parvenus dans le coin fléchette de la salle, je m'installe à une table pour les regarder se disputer la cible.

— Je prends le gagnant, leur dis-je.

Cela me fait plaisir de voir ces deux garçons discuter, plaisanter comme s'ils avaient toujours été amis. Peut-être qu'un jour, je serai capable d'agir de la même façon avec Amy. Je lui jette un regard, elle est assise un peu plus loin, à l'écart des autres. À son visage stoïque, je vois qu'elle est perdue dans ses pensées. Malgré moi, je ressens de la peine pour elle. Être jalouse à ce point du bonheur des autres doit être un sentiment qui lui bouffe littéralement la vie.

— Meg ? Tu viens ?

La voix de Chad me fait sortir de mes pensées.

— Alors qui a gagné ?

— C'est moi ! annonce fièrement mon ex.

— Coup de chance, commente Jessy avec un sourire taquin.

— Autant que toi au billard !

— Très bien dans ce cas à nous deux, mon vieux !

Je me saisis des fléchettes.

— Je t'en prie, honneur aux dames.

Chad s'efface pour me laisser passer et, après avoir ajusté mon tir, je lance ma première flèche qui se fiche directement... dans le mur au-dessus de la cible. Chad éclate de rire.

— Ah ah ah ! c'est très drôle, maugréé-je avec mauvaise foi.

Je me retourne et remarque que Jessy n'est plus là. Je parcours la salle des yeux et le vois près du bar. Il discute avec Ethan. J'esquisse un sourire, contente qu'il se fasse des copains.

— Tu t'inquiètes tout le temps pour lui, commente Chad qui a suivi mon regard.

Je reporte mon attention sur la cible.

— Ouais, c'est vrai.

— Tu n'avais pas ce problème quand tu étais avec moi.

Il lance sa flèche qui atterrit en plein centre de la cible.

— Les choses étaient différentes avec toi. Plus simples, mais moins..., je n'arrive pas à trouver le mot qui convient.

— Fusionnelles ?

— Oui... Je crois que c'est le terme qui correspond.

Chad baisse les yeux, j'ai la sensation que je viens de le blesser.

— En tout cas, je suis contente de voir que vous parvenez à vous entendre tous les deux.

— Il est sympa en fin de compte, cependant je dois t'avouer que je prends sur moi à chaque fois que je vous vois ensemble.

Je le fixe, incrédule.

— Je pensais que tu t'étais remis de notre rupture.

— Pas vraiment, j'ai toujours envie de le frapper quand je le vois t'embrasser.

— Je te rappelle que c'est toi qui as rompu ! On était trop différents d'après ce que tu disais.

— Ce n'était pas la vraie raison et tu le sais très bien ! La vérité, c'est que tu étais déjà amoureuse de lui et que tu allais me larguer d'un jour à l'autre. J'ai juste pris les devants en trouvant une fausse excuse.

— Je suis désolée, murmuré-je. Navrée que tu aies eu de la peine, mais je ne peux pas contrôler mes sentiments.

— Je sais, mais le pire dans cette histoire, c'est qu'un jour, il ne sera plus là. Cependant même lorsqu'il sera mort, tu l'aimeras toujours, tu penseras à jamais à lui alors que moi, tu m'auras oublié depuis longtemps. Et de savoir cela, ça me fout en l'air ! Je ne peux même pas lui en vouloir, comment en vouloir à un mec qui va mourir ?

Il se passe une main dans les cheveux, comme si, par ce geste, il pouvait effacer ce qu'il venait de me dire. Soudain, son regard se pose sur le cœur qui pend à mon cou, je le vois faire une petite grimace tandis qu'il lit les mots gravés dessus.

— Il te rend heureuse au moins ?

Je jette un coup d'œil vers Jessy qui rit avec Ethan. Un autre garçon, que je ne connais pas, les a rejoints.

— Oui, très.

— Alors je n'ai plus qu'à me consoler en gagnant cette partie !

— Tu peux toujours y croire !

Je lance une nouvelle fléchette qui, cette fois, se plante en plein milieu de la cible.

La conquête pour la victoire est difficile, mais, à la fin, c'est Chad qui s'impose. Satisfait, il va rejoindre Ethan qui est seul en train de boire un jus de fruits. Soudain une main se pose sur mon épaule, je sursaute.

— Je te cherchais.

Je souris en reconnaissant Jessy.

— Tu as gagné ? me demande-t-il très pâle.

Je hoche négativement la tête.

— Tu veux faire une partie ?

— Non... J'ai téléphoné au labo... Je n'ai plus très envie de rester ici.

— Des mauvaises nouvelles ?

— Pas ici, murmure-t-il à mon oreille.

Sans un mot, nous prenons nos manteaux avant de sortir. Cela fait du bien de sentir la fraîcheur de l'hiver sur ma peau. Jessy marche en longeant le mur de l'établissement, il me tourne le dos. Il paraît si grand, mince et fragile dans son manteau noir qui lui arrive à hauteur des genoux. J'observe ses moindres gestes, cherchant à deviner ce que le médecin a pu lui dire. Mes mains tremblent, mais ce n'est pas à cause du froid. Il demeure silencieux, à caresser du bout des doigts le mur sali par les vapeurs d'échappement, d'un geste délicat sans même y prêter attention.

— Jessy, parle-moi, qu'est-ce qui se passe ?

Il se retourne vers moi et je vois la colère briller dans ses yeux, son visage est fermé. Les battements de mon cœur s'accélérent devant ma peur.

— C'est si grave que ça ?

Il se rapproche de moi avant de me parler avec dédain :

— Le médecin m'a dit que le sida ne s'est pas déclaré. En fait, je suis en parfaite santé et je peux vivre tout à fait normalement, comme n'importe qui !

— Mais c'est génial !

Je laisse échapper un long soupir de soulagement. Je passe mes bras autour de son cou et l'attire à moi. Il reste de glace.

— Ce n'est pas génial ?

Je relâche mon étreinte. Il lève les bras et se remet à faire les cent pas.

— Oh, mais si, c'est géant ! Je suis super heureux !

— Tu n'en as pas l'air. Tu aurais préféré qu'on te dise que tu allais mourir dans deux mois ?

Il me regarde, bouche bée.

— Comment oses-tu me dire ça ? dit-il en retournant sa colère contre moi.

— Mais c'est si facile de déprimer en comptant les jours au lieu de vivre et d'essayer de s'amuser ! Je t'ai observé aujourd'hui. Tu as passé un bon moment avec les gens qui sont dans cette salle. Tu plaisantais, tu riais et, l'espace de quelques heures, tu as oublié cette putain de maladie ! lui dis-je sur le même ton.

— Moi aussi, je t'ai observée, ça allait avec Chad ? Il ne te manque pas trop ? Vous aviez l'air très proche !

— Parce que c'est mal de vouloir rester ami avec son ex ?

Ma voix tremble de colère. Je ne le comprends pas, il devrait être heureux, pourtant il est furieux d'être en bonne santé, c'est le comble ! Et voilà qu'en plus, il m'accuse de je ne sais quoi avec Chad ! Je croyais pourtant lui avoir montré à quel point je l'aime, lui !

— J'en ai assez entendu. Je me casse d'ici, dit-il en s'éloignant rapidement.

D'habitude, je lui aurais couru après, mais là j'en ai assez. Je veux me calmer de mon côté. Je sais très bien que nous finirons par nous réconcilier, une fois la tempête achevée. Jessy est impulsif, mais lorsque la tension redescend, il sait parfaitement s'expliquer.

Toutefois le soir venu, ma certitude s'effrite. Je n'ai eu aucune nouvelle de lui depuis le midi. J'ai passé le reste de la journée avec les autres à la salle de jeux et lorsque les cours ont officiellement pris fin, je suis rentrée chez moi comme si de rien n'était. À mon grand soulagement, le lycée n'a pas prévenu mes parents. Je m'en sors pour cette fois, mais, mal à l'aise à la seule idée de mentir à mes proches, je me promets de ne plus renouveler cette expérience.

Il est tard, je suis allongée sur mon lit à fixer les lumières des lampadaires de la rue qui se projettent sur le plafond de ma chambre, incapable de dormir. Les bras croisés sous ma tête, je m'efforce de comprendre pourquoi Jessy a réagi ainsi. Tout d'un coup, j'entends un petit clic sur ma fenêtre, je relève la tête aux aguets, le bruit se renouvelle. Je me lève pour regarder par la vitre. Jessy est dans le jardin, il lance des petits cailloux pour attirer mon attention. Je lui fais signe et, attrapant ma robe de chambre, je descends le plus discrètement possible pour aller le rejoindre. Il m'attend assis sur la balancelle, ses baskets glissent négligemment sur l'herbe humide.

— Viens, entre, il gèle dehors.

Je resserre les pans de mon peignoir sur mon pyjama.

— Et tes parents ?

— Ils dorment.

Rassuré, il me suit dans le salon où nous prenons place sur le canapé, tournés l'un vers l'autre, après avoir soigneusement refermé la porte.

— Je suis désolé pour ce que je t'ai dit tout à l'heure.

— J'ai beaucoup de mal à comprendre ta réaction...

— Je sais, m'interrompt-il calmement. Je suis malade d'être en pleine forme, c'est le comble de l'ironie !

Ne tenant pas en place, il se lève pour me faire face.

— Je n'y comprends rien !

Il se rapproche et me prend la main.

— Cela fait un peu plus d'un an que j'ai appris que j'ai cette saloperie dans le sang. Quand je l'ai su, tout s'est arrêté pour moi. J'ai laissé tomber le sport, la peinture, tout ce que j'aimais faire. On m'a rejeté, mais je me suis aussi coupé du monde. Et aujourd'hui, on me dit que je peux vivre comme n'importe qui. J'ai gâché un an de ma vie. Un an que je ne pourrai jamais rattraper.

— Mais tu peux recommencer à faire tout ce dont tu as envie dès maintenant.

Il lâche ma main et glisse les siennes dans les poches de son jean.

— Quand je croise le regard des jeunes de notre âge, je sais ce qu'ils pensent. Ils se disent que je dois être terrifié à l'idée de mourir... Ce n'est pas le cas. Vivre me fait bien plus peur que mourir. Mourir c'est facile, on a juste à se laisser aller à s'éteindre, mais vivre, comment fait-on pour avancer jour après jour avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête ?

Il a le visage baissé, il fixe un petit défaut sur une lame du parquet. Je m'approche de lui et glisse mes bras autour de sa taille.

— On avance un pas après l'autre en regardant vers l'avenir. Tu vas apprendre à refaire des projets, car c'est ce qui nous fait tous avancer.

— Ça fait longtemps que je n'ai plus rien projeté pour mon avenir.

— Il suffit de t'y remettre. Il n'y a pas des choses que tu aimerais faire ?

— Peindre, affirme-t-il. C'est ce que je voulais faire de ma vie avant tout ça.

— Eh bien, tu vois, tu as déjà un but. Autre chose ?

Il ôte les mains de ses poches et enserme ma taille à son tour, son corps se serre contre le mien. Un agréable frisson me parcourt la colonne vertébrale.

— T'embrasser.

— Très bonne idée.

Je souris.

Ses lèvres prennent possession des miennes avec une infinie tendresse, mais aussi une passion que nous nous efforçons de contenir.

— Pourquoi est-ce que je ne t'ai pas rencontrée avant toute cette merde ? demande-t-il son front contre le mien.

— Je n'en sais rien, mais moi je t'attendais.

— Tout aurait été si différent.

— Ne pense pas au passé, concentre-toi sur l'avenir. Et à ce propos, j'attendais que tu aies tes résultats pour en parler avec toi, mais que t'a dit mon frère ?

Jessy esquisse un sourire malicieux.

— Moi aussi j'attendais de savoir pour te le dire. Il m'a demandé si je me sentais assez en forme pour conduire jusqu'à New York. Il aimerait que nous allions tous les deux passer quelques jours avec lui. J'ai vu qu'il y avait un week-end prolongé en février. On pourrait peut-être y aller à ce moment-là. Qu'en penses-tu ?

Telle une enfant, je sautille sur place tant je suis contente.

— Oh oui ! Mais... cela ne tombe pas en même temps que ton anniversaire ?

— Mon anniversaire est le mercredi juste avant. Mais qu'est-ce que ça peut bien faire de toute façon ?

— Jessy, tu n'auras pas dix-huit ans tous les jours. Ta mère voudra être auprès de toi ce jour-là.

Il hausse les sourcils comme pour dire que c'est bien un truc de fille de se soucier de ce genre de chose. Cependant, j'ai assez appris à connaître Élise pour savoir qu'elle voudra assister à tous les anniversaires de son fils, tant elle craint qu'ils ne soient pas nombreux. Mais bien sûr, je m'abstiens d'expliquer cela à Jessy.

— On partirait le vendredi sitôt les cours terminés. Tu crois que tes parents seront d'accord ?

Je fais la moue, j'imagine par avance la tête que mon père va faire en me sachant seule avec mon petit ami durant tout un week-end.

— Je crois que je vais laisser Nick leur en parler, suggéré-je en remettant en arrière une mèche de ses cheveux qui s'est égarée sur son front.

— En effet, ça vaut peut-être mieux, sourit Jessy qui a pensé à la même chose que moi.

— Tu sais, reprends-je sérieusement, je ne veux pas que tu croies que j'aime toujours Chad...

— J'ai été con de te dire cela, ce midi, coupe-t-il.

— Non, en fait, je voulais t'en parler... Quand tu nous as vus parler ensemble pendant la partie de fléchettes, nous discussions de toi.

Jessy relâche son étreinte et va prendre place sur l'accoudoir du canapé avec un air très intéressé.

— Ah bon ?

— Oui. En gros, il m'a demandé si tu me rendais heureuse.

— Je peux savoir ce que tu lui as répondu ?

— Je lui ai dit... (Je m'assieds sur ses genoux et passe mes bras autour de son cou)... que je suis très heureuse avec toi.

Il laisse ses doigts parcourir mon dos, me faisant frissonner à nouveau. Il me fixe intensément.

— Et pourtant, parfois je me demande si tu ne serais pas plus heureuse avec lui.

— Tu sais que quelquefois je déteste ta franchise.

Je me relève subitement.

— Excuse-moi, je ne voulais pas te blesser. C'est juste que, lorsque j'analyse la situation, je me dis que lui pourrait t'offrir tout ce que moi je ne pourrai jamais. Il pourrait t'épouser, te faire des enfants... toutes ces choses que tu ne peux espérer vivre avec moi.

— Je t'ai déjà dit que cela n'est pas important pour moi. Tout ce qui m'importe, c'est d'être avec toi.

Jessy se lève et vient poser ses mains sur mes hanches, il m'attire à lui. Nos deux corps sont si serrés l'un contre l'autre que j'ai l'impression qu'ils ne forment plus qu'un. Je sens sa virilité se réveiller et un gémissement m'échappe. Il me regarde avec un sourire satisfait, comme pour me dire qu'il a raison.

— Arrête de te mentir. Ne me dis pas que tu ne me désires pas.

— Toi non peut-être ?

Son visage n'est qu'à quelques centimètres du mien, je sens son souffle chaud caresser mes lèvres. Délicatement, je pose mes mains sur ses joues et, à mon tour, je l'attire à moi. Ses lèvres s'entrouvrent et viennent à la rencontre des miennes en un baiser qui nous laisse tous deux à bout de souffle.

— Je ne sais pas si tu as fait attention, mais à la salle de jeux, ce matin, tu m'as appelé chéri, sourit-il.

— Je m'en souviens très bien, cela m'a échappé !

— Tu n'aimes pas ?

Je frôle sa joue du bout de mes doigts.

— Au contraire, j'adore !

— Tu es mon amour, susurré-je avant de l'embrasser à nouveau.

Chapitre 5

Croque la pomme

— Megan ! Ton frère au téléphone, m'indique ma mère à peine ai-je franchi le seuil de la maison.

Je cours vers le combiné.

— Salut, petite sœur, comment tu vas ?

— Bonjour, ça va et toi ?

— Bien. J'ai fait exprès d'appeler à cette heure-ci, je voulais te parler. Jessy t'a raconté ?

— Oh oui ! Nous aimerions venir te voir, mais cela serait mieux que ce soit toi qui en parles aux parents.

— J'avais peur que tu me dises ça.

Un silence pesant s'installe.

— Tu sais très bien ce que va dire papa si c'est moi qui lui demande.

— Oh, ça oui, je le sais ! Il va penser que l'idée vient de Jessy et qu'il veut te violer pendant ce séjour !

— Exactement.

— OK, dis à maman que je les rappelle ce soir. Papa sera revenu du boulot, je leur expliquerai que je vous ai invités. Ce n'est pas facile de convaincre les parents, il faut avoir des techniques. Je te laisse, je t'embrasse et mon bonjour à ton amoureux.

— Tu es génial !

— Bisous.

Je raccroche et vais dire à ma mère que Nick les rappellera dans la soirée. Elle en est surprise, mais je demeure énigmatique.

Lorsque le téléphone sonne dans la soirée, mes parents s'isolent dans la cuisine pour parler tranquillement à mon frère ; je regarde la télévision sans même la voir. J'essaie d'écouter ce qui se dit, mais rien ne filtre à travers la porte, et lorsque j'entends la porte de la cuisine s'ouvrir, je lève des yeux craintifs sur mes parents, cherchant à lire sur leurs visages une réponse.

— C'est gagné ! dit ma mère en souriant.

Je saute du canapé pour aller les prendre dans mes bras.

— Oh, merci, merci, merci !

— Quoi ? s'indigne Nina. Elle va aller voir Nicolas ? Alors ça, ce n'est pas juste !

— Ta sœur est plus âgée que toi et, en plus, elle n’y va pas seule, mais avec Jessy.

— De toute façon, il y en a toujours que pour elle et son mec ! dit ma sœur en rageant avant de quitter la pièce.

Nous la regardons passer, interloqués.

— Je vais aller lui parler.

— Attends, juste une seconde, Meg. Vous ne ferez pas de bêtise tous les deux quand vous serez là-bas ?

— Papa arrête de t’en faire. Je ne suis plus un bébé !

John soupire.

— Je sais. C’est justement pour cela que je m’inquiète ! Heureusement que Nick sera là pour vous surveiller.

Tout d’un coup se matérialise, dans mon esprit, l’image de mon frère tournant autour de nous sans relâche. Si c’est la condition pour me rendre à New York, je ne suis plus très sûre de vouloir y aller.

Je retrouve Nina dans sa chambre. Elle est allongée sur son lit, ses jambes relevées battent l’air en un rythme furieux. En me voyant entrer, elle roule sur le lit et me tourne le dos.

— Je n’ai pas envie de te parler ! crie-t-elle.

Pourtant je m’avance et m’assieds sur son lit. Nina ne bronche pas.

— Je sais que tu es en colère parce que je vais aller voir Nick...

— Ce n’est pas ça !

Lentement, craignant sa réaction, je pose ma main sur son épaule.

— Alors qu’est-ce qu’il y a ?

Les yeux débordant de larmes, elle se tourne vers moi.

— Tu ne sais pas ce que c’est que de t’avoir pour sœur, m’accuse-t-elle. À chaque fois que je reviens de l’école avec de bonnes notes, les parents me disent que c’est bien et, hop, ils enchaînent avec tes résultats. Dès que tu quittes la maison, devine de qui ils parlent ? De toi ! De toi et de Jessy ! Tu devrais les entendre !

Je reste interdite un instant.

— Quoi ? Mais qu’est-ce qu’ils disent ?

— Oh, bien généralement, papa dit : « Je m’inquiète pour Megan. » Et là, maman répond : « Mais non, elle est devenue très mature depuis qu’elle sort avec Jessy. » Et papa qui reprend : « Justement, qu’est-ce qui arrivera si elle passe la nuit avec lui ? » À ce moment-là, souvent, tous deux me jettent un regard qui signifie clairement que je suis trop jeune pour entendre la suite. À leurs yeux, je suis toujours une gamine ! achève-t-elle avec un regain de colère.

— Parce que tu crois que c’est différent pour moi ? Les paroles que tu viens de me rapporter en sont le parfait exemple ! Ils me traitent toujours comme si j’étais une petite fille.

— Mais toi, au moins, tu vas aller à New York !

— Nina, je sais que ce que je vais te dire va te blesser, mais tu n’as que treize ans ! Tu es trop jeune pour aller voir Nick toute seule. Tu iras plus tard, lorsque tu auras vieilli un peu.

Elle paraît se calmer et s’assied sur le lit.

— Tu crois ?

— Bien sûr et puis d'ici là, je serai aussi à l'université, tu pourras venir me voir autant que tu le souhaiteras.

— Promis ? demande-t-elle en me tendant sa main.

— Promis.

Nos doigts se croisent. Ma sœur me fixe, l'air perplexe.

— Pourquoi tu ne me dis plus rien ?

— Quoi ?

— Ben oui, avant quand tu sortais avec Chad, tu me parlais de lui, tu me racontais ce que tu ressentais. Mais depuis que tu sors avec Jessy, tu ne me dis plus rien. J'ai parfois l'impression qu'il m'a volé ma grande sœur.

Elle se remet à sangloter. Je la prends dans mes bras, elle pose sa tête sur mes genoux tandis que je caresse ses longs cheveux châtain.

— Puis-je te rappeler ce que tu faisais lorsque je te parlais de Chad ?

Je n'attends pas qu'elle me réponde pour ajouter :

— Tu allais voir les parents pour tout leur répéter !

Je secoue négativement la tête.

— Voilà pourquoi je ne te dis plus rien. Je n'ai pas envie que nos parents soient au courant de ce qui se passe entre Jessy et moi.

— J'étais petite, renifle-t-elle. Je ne leur dirai plus rien maintenant.

— Croix de bois ?

— Croix de fer ! Si je mens, je vais en enfer.

Je doute qu'elle puisse tenir sa langue, mais je décide de lui confier quelques petites choses pour la tester.

— OK, que veux-tu savoir ?

Son visage toujours posé sur mes genoux, elle pivote pour me regarder.

— Tu l'aimes vraiment Jessy ? Plus que tu n'aimais Chad ?

Comme à chaque fois où l'on parle de sentiments, je sens mes joues rosir.

— Oh oui, cela n'a rien de comparable...

Je passe le reste de la soirée à tenter de redevenir la grande sœur attentionnée dont Nina semble avoir besoin. Et je dois reconnaître au fil des jours qu'elle garde pour elle ce que je peux lui dire. À partir de ce moment, nos rapports prennent une autre tournure. Je n'ai plus seulement Nick comme allié, j'ai aussi ma petite sœur qui, de son côté, me confesse être amoureuse de Chad, ce dont je m'étais toujours doutée.

Le 5 février 1992 marque les dix-huit ans de Jessy. Il n'a pas voulu de fête, juste un repas le soir avec sa mère et nous. Pour l'occasion, je lui ai offert un bracelet à quatre lanières parsemées de petits clous argentés. Jessy aime bien porter des bijoux masculins. Il en est ravi. L'après-midi en sortant du lycée, il est venu réviser à la maison en vue d'un contrôle de maths que nous aurons le lendemain. Il est assis dans un fauteuil, avec ses notes sur les genoux, un chewing-gum dans la bouche. Moi je suis assise sur l'un des tapis qui recouvrent par endroits le parquet, le dos appuyé sur ses jambes, mes

livres posés devant moi sur la table basse en bois du salon. De temps en temps, je relève la tête, Jessy se penche et nous échangeons un baiser. C'est agréable de réviser ainsi.

— Tu crois que le devoir va aussi porter sur la géométrie ? me demande-t-il.

— Non, je ne pense pas, cela sera plus des problèmes de calcul à mon avis.

Il pleut ce jour-là, mon père est à la maison, ne pouvant travailler sur son chantier en extérieur.

— Je venais juste voir si vous vouliez boire quelque chose ? s'excuse-t-il en entrant dans la pièce.

Mais franchement, nous ne sommes pas dupes, il est juste venu nous espionner comme chaque fois que nous sommes seuls.

— Je veux bien un coca, si vous avez, répond Jessy.

— Je ne sais pas...

— Il y en a au sous-sol, j'y vais, affirmé-je. Je t'en remonte aussi un, papa ?

Mon père acquiesce. Je le sens soudain mal à l'aise à l'idée de rester seul avec mon petit ami, comme s'il ne savait pas quoi lui dire.

Quelques minutes plus tard, je remonte les escaliers avec trois canettes de coca dans les mains lorsque j'entends la voix de Jessy. Je m'arrête dans le couloir pour écouter ce qui se dit.

— Je sais que vous ne m'aimez pas beaucoup, dit Jessy calmement avec la franchise qui le caractérise.

— Tu te trompes, Jessy, je t'aime bien. Vraiment. Tu es un garçon sérieux, réfléchi et fiable.

— Mais ?

— Mais je me rappelle ce que c'est que d'avoir dix-huit ans et les hormones en ébullition devant une jolie fille. Ce n'est pas facile de se contrôler en permanence.

— C'est vrai, admet mon petit ami, mais il est hors de question que je fasse subir à Megan ce que je vis avec cette foutue maladie.

— Je suis désolé que tu aies attrapé ce virus et crois bien que si je pouvais faire quelque chose pour te sauver, je le ferais sans la moindre hésitation. Mais ce n'est pas de cela dont je parle. J'aurais tenu le même discours à tous garçons sortant avec ma fille. J'ai toujours pris soin d'elle, c'est difficile de la voir avec un homme et quand je pense à ce qui pourrait se passer quand vous vous retrouvez seuls tous les deux...

Mon père fait une grimace bruyante en faisant vibrer ses lèvres.

— Je vous comprends, affirme Jessy. Mais vous ne pouvez pas l'empêcher de vivre non plus.

— Je sais bien. Je suppose que, de toute manière, maintenant, il est trop tard pour l'enfermer dans sa chambre jusqu'à ses trente ans, plaisante John. Cependant en tant que père, je te demande une chose : ne fais pas de mal à ma petite fille, ni physiquement, ni en ayant une idée aussi stupide que lui briser le cœur.

— Sinon vous me casserez la gueule ?

— Oh non, cela serait trop doux par rapport à ce que j'aurais envie de te faire !

Jugeant que j'en ai assez entendu, je les rejoins et leur tends les boissons.

— Bon, j'ai du travail ! déclare mon père qui file vers la cuisine.

— Vous parliez de quoi, Jessy ?

— Ton père m'aime bien, me dit Jessy l'air très étonné.

Pour moi, cela n'a rien de surprenant. Si mon père n'avait pas apprécié le garçon avec qui je sors, je n'aurais tout bonnement pas eu l'autorisation de le fréquenter. Mais pour Jessy, cela paraît exceptionnel, peut-être est-ce dû au fait qu'il a perdu son père lorsqu'il était enfant, ou que son beau-père l'a rejeté lorsqu'il a appris sa maladie ? En tout cas, sans même s'en rendre compte, John a fait un très beau cadeau d'anniversaire à mon amoureux. Voyant que je l'observe, Jessy reprend d'un ton taquin :

— Par contre, il doit avoir un sixième sens qui l'avertit dès qu'on s'embrasse ! Ce n'est pas possible autrement !

— J'ai tout entendu ! s'exclame joyeusement mon père depuis la cuisine.

Deux jours plus tard, en fin de matinée, sitôt les cours finis, nous prenons la route pour New York ! Je suis très heureuse d'aller voir mon frère ! Nous allons être les premiers à découvrir son université, sa manière de vivre loin de nos parents. Nous mettons un peu plus de quatre heures pour arriver sur place. Nick poursuit ses études dans l'école Léonard N. Stern School of Business, la faculté d'affaires et de l'administration publique située sur le campus à Washington Square Village. Je m'étais attendue à un campus avec de la verdure, des arbres, où il fait bon vivre, j'étais à côté de la plaque. La Stern est un imposant immeuble gris, en plein centre du quartier. Il compte une dizaine d'étages avec des vitres tout le long de sa façade. Un dôme en béton et en verre surplombe l'entrée. Au premier abord, cette université me paraît austère. Seule la présence de Nick devant le bâtiment me fait l'apprécier. Je laisse Jessy garer sa voiture un peu plus loin, le long du trottoir, tandis que je vais embrasser mon frère.

— Salut, petite tête, dit-il en me serrant contre lui. Comment tu vas ?

— Super bien ! Et toi ?

Nicolas a de petites poches sous les yeux qui n'existaient pas lors des vacances de Noël.

— Salut, Jessy, ça va ? Pas trop de mal à conduire jusqu'ici ?

— Aucun, mais cela fait plaisir d'être arrivé, répond celui-ci, en s'étirant pour faire disparaître les crispations dues à la conduite. Tu as une sale tête !

— Ce n'est rien, nuit de folie ! (Nick nous fait un clin d'œil.) Je vous propose d'aller chez moi manger un bout. Prenez vos bagages.

— On te suit, lance Jessy en me prenant la main.

— Eh, pas de ça ! Vous êtes sous ma responsabilité tous les deux pendant tout le week-end.

Surpris, Jessy me lâche aussitôt. Alors que je vais protester, Nick éclate d'un rire sonore qui fait se retourner plusieurs personnes.

— Ne me dites pas que vous m'avez cru ! Bon, officiellement, je suis censé vous garder à l'œil, mais, officieusement, faites tout ce que vous voulez, je ne vous dénoncerai pas.

Nicolas loge dans un petit studio meublé au premier étage d'une résidence à quelques rues de l'université. C'est le genre d'appartement typiquement conçu pour les étudiants avec ses murs blancs, ses meubles noirs, un coin cuisine, un fauteuil, et un sofa qu'il déplie pour dormir. Je remarque que son logement est propre et bien rangé, ce qui n'était pas toujours le cas lorsqu'il logeait dans son studio au-dessus de notre garage.

— Comme vous le voyez, ce n'est pas très grand, donc j'ai dit aux parents que vous dormiriez ici, Jessy avec moi dans le canapé deux places, et toi, sur un lit d'appoint. Mais, comme je tiens à mon

intimité et je suppose que vous aussi, je vous ai réservé un hôtel juste au bout de la rue. Donc pas de gaffe en parlant aux parents, OK ?

Nous acquiesçons. Nick reprend :

— Je vais commander des pizzas !

Il s'éloigne avec le téléphone vers la salle de bains.

— J'ai soif, dis-je en me dirigeant vers le réfrigérateur. Qu'est-ce que tu veux boire ?

Jessy prend place sur le canapé.

— Qu'est-ce que tu proposes ?

À ce moment, Nick revient et me voit plongé dans son frigo.

— Pizzas commandées. Vous avez soif ?

— Tu n'as pas grand-chose là-dedans, dis-je en faisant l'inventaire de rayonnages presque vides.

Une tranche de jambon attend dans une barquette déchirée, un hot-dog à l'étrange couleur verdâtre, et ce qui a dû être une tomate sont ratatinés sur l'une des étagères.

— Pousse-toi, petite tête ! Tu devrais plutôt téléphoner à la maison pour les avertir que vous êtes bien arrivés.

Je m'exécute en me retirant à mon tour dans la salle de bains pour parler tranquillement. Ma mère rassurée, je rejoins les garçons dans la pièce principale. Je prends place dans le canapé à côté de Jessy et reste interloquée en découvrant trois bières sur la table basse. Nick, assis en face de nous dans un fauteuil, me regarde avec un petit sourire amusé.

— Tu sais quel âge on a ?

— Qu'est-ce que je t'avais dit ? lance Nick à Jessy avant de poursuivre en me regardant. Ne me dis pas que vous n'avez jamais bu d'alcool ? !

Jessy ôte la capsule.

— Bien sûr que non !

— Moi oui ! lance Jessy. À toi ! Merci pour ton accueil !

Il lève sa bière en la tapant gentiment contre celle de mon frère.

— Depuis quand tu bois de l'alcool, toi ?

— J'ai eu une vie avant de te rencontrer. C'est juste une bière, ce n'est pas très fort.

— Meg, papa n'est pas là, profite -en pour te lâcher un peu !

C'est vrai, pendant tout un week-end, je n'ai pas mes parents derrière moi pour surveiller mes moindres faits et gestes.

— Bon, allez !

Je cède et ouvre ma canette pour me joindre à eux.

À la première gorgée, je sens l'alcool descendre dans mon estomac provoquant une petite brûlure.

— Ne t'en fais pas, petite sœur, tu seras vite redevenue sobre ! s'exclame Nick avec un grand rire devant ma grimace.

Nous passons la soirée à manger des pizzas en discutant et en riant. Je trouve mon frère différent dans sa vie new-yorkaise, il est moins sérieux comme si, loin de nos parents, il s'autorisait à faire ce qu'il voulait sans trop penser aux conséquences. Je ne le connais pas sous cet aspect, mais je m'y

habitué rapidement. À la fin de la soirée, il nous raccompagne sur le trottoir et, pointant un doigt, nous montre notre hôtel au bout de sa rue. Après un dernier au revoir, Nicolas regagne son studio tandis que nous nous mettons en route pour l'hôtel.

— C'est calme ! On ne se croirait jamais en plein centre de New York, dis-je à Jessy.

Autour de nous, les hauts arbres plantés sur le trottoir ne peuvent rivaliser avec la hauteur des immeubles qui s'élèvent telles des flèches déchirant la nuit. Un léger vent froid soulève nos cheveux tandis que nous avançons main dans la main.

— On ne voit pas une seule étoile, ici.

En suivant le regard de Jessy, je me rends compte qu'il a raison. La ville est trop éclairée pour que l'on puisse voir les scintillements du ciel. Nous restons bouche bée en arrivant devant l'hôtel. Nick a choisi un bâtiment moderne qui s'élève sur une douzaine d'étages, tout en baies vitrées. Au-dessus de l'entrée, des néons rouges clignotent en indiquant le nom de l'enseigne : *New Street*. Sans échanger une parole, nous pénétrons dans le hall. Le lieu est en marbre, du sol jusqu'au comptoir d'accueil. Des lumières diffuses donnent à l'endroit un côté romantique tout en respectant le design dernier cri. Un peu intimidés, nous nous avançons vers le réceptionniste. L'homme est grand, noir et sa carrure est impressionnante. Cependant je suis surprise par la douceur de sa voix lorsqu'il ouvre la bouche :

— Bonsoir, que puis-je faire pour vous ?

— Bonsoir, mon frère a réservé des chambres au nom de Sutter ou Crawfords.

L'homme regarde son cahier de réservation.

— En effet, c'est au dernier étage, il nous tend une clef. Bon séjour !

Un peu surprise, je me saisis de la clef. Je m'étais attendue à ce que nous ayons chacun notre chambre, mais apparemment Nicolas a dû réserver une chambre double, c'était certainement plus économique pour lui. Après tout, il a tenu à nous inviter, or vu la décoration de l'hôtel, les prix doivent être élevés. Nous prenons l'ascenseur dont le sol est recouvert d'une moquette rouge. En parvenant au douzième et dernier étage, la porte s'ouvre sur un long couloir recouvert de la même moquette. Les murs d'un blanc cassé donnent l'impression d'avoir été peints la veille !

— Chambre 21, c'est là ! dit Jessy en se postant devant une porte.

C'est moi qui ouvre la porte. Un petit couloir nous accueille avec sur la droite la salle de bains et sur la gauche un placard dans lequel suspendre nos affaires. Le couloir débouche sur une chambre spacieuse, à la moquette beige et aux murs blancs. De grandes vitres laissent voir les lumières de la ville. Sur notre droite, il y a une petite table et deux fauteuils. Néanmoins, il y a un problème et il est de taille : il n'y a qu'un lit à deux places !

— OK, articulé-je lentement. Je pensais que c'était une chambre double...

— Oui, moi aussi, souffle Jessy en posant son sac sur l'un des sièges.

— Je vais aller demander s'ils n'ont pas autre chose...

— Non, attends, on est plus des gosses. Nous sommes capables de dormir dans le même lit tout en restant... sages, non ?

— Si cela ne te pose pas de problème ?

— Ça va aller, ne t'inquiète pas.

— D'accord, il est tard, je vais aller me mettre en pyjama.

Je suis un peu gênée en prenant mon sac avant de me diriger vers la salle de bains.

Jessy pince ses lèvres en me regardant m'éloigner. Seule dans la salle d'eau, je me fais une leçon de morale tout en me brossant les dents :

Enfin Megan, c'est Jessy ! Tu ne vas pas flipper à l'idée de dormir avec lui. Oui, mais ça va être la première fois que tu vas te retrouver au lit avec lui. Et alors ? Ce n'est pas la fin du monde !

Je sors de mon sac mes affaires pour la nuit. Comme je m'étais attendue à dormir seule, je n'ai pris qu'un grand t-shirt épais qui m'arrive au-dessus des genoux ! *Oh ! Zut !*

Au bout de plusieurs minutes, après m'être recoiffée, je dois me résoudre à quitter cette pièce. Jessy s'est changé pendant mon absence, son jean et son pull noir ont été remplacés par un pantalon de pyjama à carreaux gris et noir et un débardeur blanc. En le voyant ainsi, je me fais la réflexion qu'il est plus mince que ses vêtements habituels ne le laissent paraître. Mais je remarque aussi que ses bras sont musclés et son corps parfaitement taillé, comme celui d'un athlète. Alors que nous nous détaillons l'un l'autre avec un petit sourire gêné, je sens mes joues devenir rouges.

— Tu es jolie même lorsque tu vas te coucher.

Il a un drôle d'éclat dans le regard en me disant cela.

— Ce sont les lumières tamisées qui donnent cette impression, lui dis-je en souriant et en écartant les draps du côté de la fenêtre. Cela te va si je prends ce côté du lit ?

— Parfait. Je reviens.

Il prend une trousse de toilette et se dirige à son tour vers la salle de bains.

Toutefois vu la taille de son nécessaire de toilette, je comprends qu'il y a glissé son traitement. Il ne m'a jamais parlé des soins qui rythment son existence, c'est sa mère qui me l'a expliqué un jour où nous bavardions. Devant Jessy, je fais toujours semblant de rien. Il veut me tenir éloignée le plus possible du VIH, je ne peux lui en vouloir pour cela.

Un peu plus tard, il réapparaît, éteint la lumière avant de se glisser de l'autre côté du lit. Les bras croisés sous la tête, il fixe le plafond.

— Je me demande quand même ce qui a pris à ton frère de nous faire ce coup-là, finit-il par dire.

Allongée, je me tourne vers lui et admire son profil qui se dessine dans la semi-pénombre. De temps à autre, le vent fait bouger les arbres à l'extérieur et de drôles de stries apparaissent sur son visage.

— Je n'en sais rien, mais je compte bien éclaircir cela demain. Tu ne le trouves pas... bizarre ?

— Bizarre ? Non. Mais un peu différent, oui. Je pense que le fait de vivre loin de sa famille doit lui donner des ailes. Il se dit que maintenant il peut faire tout ce qu'il veut.

— C'est aussi ce que je pense. Si mes parents le voyaient...

Et d'un seul coup en pensant à mon père, un fou rire me prend. C'est incontrôlable ! Jessy s'est tourné vers moi et est gagné par mon fou rire.

— Mais enfin, pourquoi tu ris comme ça ? questionne-t-il amusé.

Je peine à reprendre mon souffle et m'allonge sur le dos pour prendre une grande inspiration.

— Ce n'est rien, j'ai juste imaginé... imaginé la tête que ferait mon père s'il nous voyait ici ensemble, maintenant !

— Oh, *my God* ! Il m'aurait déjà passé par la fenêtre.

— Et Nicolas irait vite te rejoindre. Il est censé être mon garde du corps pour me protéger de toi

pendant ce week-end.

— Tu parles d'un garde du corps qui te jette directement dans mes bras, sourit-il.

S'appuyant sur les mains, Jessy se penche au-dessus de moi, mon cœur se met à battre plus vite.

— Et tu crois que ton père ferait quoi en me voyant faire ça ? demande-t-il avant de m'embrasser.

Ce baiser reflète la passion qui nous habite. L'une de mes mains caresse son visage tandis que, de l'autre, j'appuie sur sa nuque pour le tenir au plus près de moi. Sa langue cherche la mienne tandis que ses lèvres reviennent encore et toujours à l'assaut des miennes. Lorsqu'il s'écarte de moi, j'ai le tournis.

— Je pense qu'arriver à un certain stade, mon père n'aura plus son mot à dire, je réponds sincèrement, mes bras autour de son cou.

Jessy reste un moment ainsi à me regarder. Je caresse ses cheveux qui lui retombent sur les yeux.

— On ferait mieux de dormir, finit-il par dire. Bonne nuit.

Il me donne un baiser du bout des lèvres avant de rejoindre son côté du lit. Les bras sous la tête, il contemple les ombres qui dansent au plafond.

— Bonne nuit, lui dis-je, soudainement refroidie par son changement d'attitude.

Je lui tourne le dos, cherchant en vain le sommeil pendant de très longues minutes. À mon côté, j'entends sa respiration qui n'est pas celle, régulière, des dormeurs.

— Tu ne dors pas non plus ?

— Non, je n'ai pas l'habitude de partager mon lit avec quelqu'un.

Je le vois esquisser un sourire.

— Chéri, est-ce que tu crois que je pourrais dormir dans tes bras ?

— Meg..., soupire-t-il.

— Je voudrais juste savoir ce que cela fait de s'endormir et de se réveiller dans les bras de l'homme que j'aime.

Jessy tend un bras vers moi.

— Viens là.

Je me glisse jusqu'à lui, il me serre contre son torse, son bras enserme ma taille. Je pose ma tête sur son cœur qui bat à un rythme effréné, en accord parfait avec le mien. À cet instant, je sais que je suis à ma place dans le monde, exactement là où je suis censée passer ma vie.

Lorsque je m'éveille le lendemain matin, le soleil inonde la chambre. La matinée est bien avancée. Jessy dort encore, accroché à mon corps tel un naufragé qui s'agrippe à une bouée de sauvetage. Doucement, je me tourne vers lui. Je pourrais rester des heures à le regarder dormir. Il doit sentir mon regard peser sur lui, car il cligne des yeux et lentement sort de sa nuit. Il paraît étonné de me voir là, au creux de ses bras puis me demande :

— Alors qu'est-ce que cela t'a fait de te réveiller dans mes bras ? C'était comme tu l'avais l'imaginé ?

— Non, c'était encore mieux. Et pour toi ?

— C'est confus, dit-il en me lâchant.

Je me redresse, subitement inquiète.

— Que veux-tu dire ?

— Dormir avec toi est fantastique, mais je voudrais tellement plus !

De mon côté, je vis un paradoxe qui me surprend chaque jour : bien que mon petit ami soit séropositif, c'est lorsqu'il me tient serré contre lui que je me sens le plus en sécurité.

Plus tard, ce jour-là, nous retrouvons mon frère dans un restaurant à côté de chez lui. C'est un établissement sans prétention, mais joliment tenu, où les repas sont copieux pour un prix raisonnable.

— Salut, les amoureux !

Il sourit en nous voyant arriver.

— Vous avez bien dormi ?

Nous prenons place autour d'une table ronde où il est installé, et je rétorque sans préambule :

— Très drôle !

Nicolas me regarde abasourdi, je comprends rapidement qu'il n'a aucune idée de ce dont je lui parle.

— Qu'est-ce qui t'a pris de nous mettre dans la même chambre et qui plus est dans le même lit ? Tu es stupide ou quoi ?

Je le gronde à voix basse.

— Ben quoi ? dit-il sans comprendre, son regard passant de Jessy à moi. Vous n'avez jamais...

Je hoche négativement la tête. Jessy garde le silence, mais ses joues ont pris une jolie teinte rosée, ce dont je me félicite, car je sens les miennes prendre la même couleur.

— Pourquoi ?

Un serveur arrive pour nous donner les menus, nous nous taisons.

— Tu sais comment se transmet le virus, non ? questionne Jessy.

— Je t'en prie, je ne suis pas débile à ce point-là.

— Alors tu comprendras que je ne veuille pas aller plus loin avec ta sœur.

Jessy me lance un regard indéchiffrable où semblent s'affronter sa passion et sa raison.

— Euh, Jess, commence Nick en parlant si bas que je dois tendre l'oreille pour être sûre de ce qu'il lui dit. Les capotes, ça existe !

— Il y a toujours un risque que ça craque.

— Cela arrive quoi ? Une fois sur un million ?

— C'est une fois de trop ! Je ne veux prendre aucun risque. Tu sais que je pourrais tuer ta sœur ?

Nicolas regarde longuement Jessy. Parler de sexualité avec mon frère et mon petit ami dans un restaurant de New York a un côté plus qu'irréel.

Le serveur revient prendre nos commandes.

— Des tagliatelles au saumon pour moi, annonce Nick en rendant son menu.

— Pareil pour moi, dis-je sans réfléchir.

— Ouais, pour moi aussi, renchérit Jessy.

Une fois le serveur reparti vers la cuisine, mon frère reporte son attention vers mon amoureux.

— Jess, tu n'es pas une arme de destruction massive. Quand je te regarde, je vois un jeune homme qui, apparemment, est raide dingue amoureux de ma petite sœur, mais qui est aussi frustré. Je ne veux pas te froisser, mais tu sais que, pour nous, pour plus de sécurité, préservatif plus « retirette »..., chuchote-t-il en faisant des guillemets avec ses doigts.

Si Jessy avait déjà le teint rosé avant, ce n'est rien en comparaison du rouge qui envahit son visage. À seize ans, je suis complètement novice de ces choses-là sur le plan technique, j'écoute mon frère et comprends juste qu'il existe un moyen pour que nous puissions faire l'amour sans danger.

— Cela demande une grande maîtrise, finit par répondre Jessy qui n'ose plus détacher ses yeux de la nappe à carreaux rouge et blanc qu'il plisse entre ses doigts sans même paraître s'en rendre compte.

— Parce que s'efforcer à ne pas aller plus loin que des bisous n'en demande pas peut-être ? Il y a d'autres méthodes de se faire du bien aussi, tout ne passe pas nécessairement par le sexe. Ne me dites pas que vous n'avez jamais échangé des caresses ?

Jessy est plus rouge que jamais. Il ne parvient plus à ouvrir la bouche et encore moins à me regarder.

— Bon ! On va peut-être parler d'autre chose, dis-je en suppliant mon frère du regard...

— OK, comme vous voulez, moi je dis ça pour vous. En tant qu'aîné, il est de mon devoir de vous transmettre mon savoir !

Nick affiche un grand sourire, pas gêné le moins du monde par cette conversation.

— Mais tu sais, Jess, à mon avis ton blocage est psychologique, pas physique, rien ne t'empêche de... en faisant gaffe. Bref, tu vois de quoi je veux parler, ajoute-t-il en voyant le serveur revenir avec nos plats.

— Oui, très bien, merci pour tes conseils, oh toi, notre aîné ! se moque mon petit ami.

— J'espère que vous n'aviez rien prévu de faire aujourd'hui, parce que je nous ai préparé un emploi du temps surchargé ! Mais avant, Jessy, dis-moi quel est le genre de musique que tu aimes. Toi, sœurette, je sais que tu écoutes de tout, mais ton chéri, je n'en sais rien.

— J'aime bien un peu de tout en fait, dit-il, conciliant, tandis qu'il pose les yeux partout, sauf sur moi.

— Ne le crois pas. En fait, Jessy est un mordu de rock.

— Pas tant que ça.

— À peine ! Dans la voiture en venant ici, on a écouté les groupes Queen, U2, The Divinyls et Bruce Springsteen.

— Très bon goût ! Et cela tombe très bien, car il se trouve que ce soir il y a un concert privé du groupe Divinyls pour lequel j'ai réussi à obtenir quatre entrées, annonce fièrement Nick.

— Sans blague ! dis-je. Oh ! j'adore leur dernière chanson *I Touch Myself* !

Nick lance un regard entendu à Jessy.

— Qu'est-ce que je te disais ?

— Oh, ça va, c'est juste une chanson ! Depuis quand as-tu l'esprit si pervers ?

— Et vous depuis quand vous conduisez-vous si raisonnablement ? Merde, vous êtes jeunes, vous êtes à New York, loin de vos parents. Vous pouvez faire tout ce que vous voulez sans avoir à craindre que je vous balance, vous éclater pendant tout ce week-end et, pourtant, vous vous comportez comme

un couple de vieux ! Pire, comme un couple de vieux frigide !

Jessy relève la tête avec un sourire amusé, me regarde enfin avant de poser les yeux sur Nick. Et tous trois éclatons de rire.

Mon frère n'a pas menti lorsqu'il a dit nous avoir programmés une journée chargée. Après le repas, il nous conduit au Metropolitan Museum of Art, c'est un superbe musée qui propose des collections de toutes les époques. Nous admirons les antiquités égyptiennes, les sculptures grecques, romaines et étrusques. Nous faisons le tour des arts de chaque continent. Mais c'est surtout les peintures qui intéressent Jessy. Là, devant les œuvres des plus grands artistes, il commente avec véhémence chaque trait que le peintre a tracé. En l'écoutant, on a envie de se plonger avec lui dans chaque toile pour vivre à travers sa description, le moment où la peinture a été créée. Même Nick qui n'est pas un passionné d'art l'interroge à quelques reprises sur la vie des peintres.

— Tu es incollable ! finit-il par admettre avant de s'éloigner jusqu'à l'œuvre suivante.

— J'aime ça, c'est tout. Tu as vu comment l'artiste est repassé plusieurs fois au même endroit pour bien épaissir le trait et ainsi faire ressortir cette ombre. C'est un travail fascinant ! exulte-t-il, les yeux rivés sur le tableau de Claude Monet : *Bain à la Grenouillère*.

Comme je ne réponds rien, il finit par tourner son visage vers moi.

— Qu'est-ce qu'il y a ? me demande-t-il lorsqu'il s'aperçoit que je le dévisage.

— Je crois que je ne t'ai jamais vu autant passionné par quelque chose.

— À part toi, tu veux dire.

Il me fait un clin d'œil.

— Est-ce que tu t'y es remis ?

— Pas vraiment. J'ai juste fait quelques croquis...

— Je suis sûre que tu n'es pas bon juge. J'aimerais voir ce que tu fais.

— Promis, je te montrerai.

Me prenant la main, nous avançons jusqu'à la toile suivante. Cependant Jessy paraît soucieux soudainement.

— À quoi penses-tu ?

— À ce que Nick nous a dit... Je crois qu'il a raison.

J'en reste bouche bée de stupeur.

— C'est vrai qu'on est jeunes, mais nous nous comportons comme si nous étions écrasés par les responsabilités. Quand on est à Millisky, je trouve cela normal, car on a beaucoup de choses à gérer, mais ici... Nous sommes dans la Grosse Pomme, on devrait en profiter pour relâcher toute la pression, tout oublier, faire les fous comme deux ados. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Que c'est une super idée !

Pour la suite, Nick nous guide à travers Manhattan pour nous faire découvrir les plus belles avenues de la ville. La hauteur des immeubles m'impressionne, me fait me sentir minuscule. Puis nous allons au World Trade Center, là sous les yeux consternés de mon frère, Jessy et moi nous entrons en courant, bien décidés à monter le plus haut possible alors que lui n'en a aucune envie. Quand vient le soir, nous commandons des hot-dogs à un marchand de rues et nous retournons chez

Nick en attendant l'heure du concert.

— Qu'est-ce que vous voulez boire ? De l'eau, je suppose ?

— Une bière pour moi ! affirmé-je.

— Pour moi aussi !

— Vous êtes malades vous deux ? sourit Nicolas.

— Il ne fallait pas nous traiter de couple de vieux ! On va te montrer qu'on sait s'amuser.

Nick sort trois bières tandis que nous prenons place comme la veille dans le canapé et le fauteuil.

— Et d'ailleurs en parlant de s'amuser, tu nous as bien dit avoir quatre places pour Divinyls et nous sommes trois. J'imagine que tu as invité une fille ? s'enquiert Jessy.

— En effet, elle ne devrait plus tarder à arriver normalement.

— Elle s'appelle comment ?

C'est la première fois depuis qu'il est à New York que Nick parle d'une copine, j'ai hâte de la découvrir.

— Julia... ou Jenna... merde, je sais plus...

Il se tape le front avec la paume de la main. Jessy et moi échangeons un regard surpris, mais amusé.

— Attends, c'est ta copine et tu ne sais même plus son nom !

— Bah, pour le peu de temps qu'elle va le rester, je ne vais pas me forcer à retenir son prénom !

Jessy qui avale une gorgée de bière est pris d'un fou rire. À toute vitesse, il court jusqu'à l'évier pour recracher ce qu'il a dans la bouche. En le voyant ainsi, nous rigolons jusqu'aux larmes.

— Mon Dieu, mais qu'il est con celui-là ! s'écrit Jessy qui ne peut plus reprendre son sérieux, ce qui nous fait rire encore plus.

À ce moment-là, on sonne à la porte. Les yeux larmoyants, Nicolas va ouvrir. Une fille aux longs cheveux bruns et au visage en forme de cœur entre. Elle est jolie, mais je trouve que ses yeux noisette manquent de profondeur, comme une coquille vide.

— Je te présente ma sœur, Megan, et voici Jessy, son copain, indique mon frère.

Je comprends qu'il a formulé sa phrase de manière à ne pas se mouiller.

— Enchantée, je m'appelle Emma.

Jessy, qui se tient derrière moi, part d'un grand éclat de rire en murmurant :

— Oh, c'est pas possible...

J'ai toutes les peines du monde à me retenir de l'imiter. Je pouffe, m'étrangle par instants. Les yeux rieurs de Nick croisent les miens et c'est la fin, je me retourne vers mon petit ami qui se tient les côtes tant il rit, et j'éclate de rire à mon tour en cachant mon visage contre son torse.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande Emma d'une voix nonchalante.

— Rien, rien du tout. Je leur ai servi une bière et voilà le résultat, renchérit Nicolas en évitant de la regarder.

— J'aimerais bien en boire une aussi.

— Euh... ben... ben non...

Mon frère s'essuie les yeux tandis que son bégaiement nous fait rire de plus belle.

— On devrait y aller. Les jeunes ont besoin de prendre l'air. Je crois que cela va les calmer.

Essayant de reprendre notre souffle, nous acquiesçons d'un hochement de tête en prenant nos manteaux.

— Où t'as été la chercher, celle-là ? questionne discrètement Jessy, alors que nous descendons l'escalier de l'immeuble, Emma en tête.

— Sur le trottoir !

Un nouvel éclat de rire me parvient en même temps que j'atteins la porte d'entrée.

— Non, mais sérieux, se défend Nick. Je l'ai branchée sur le trottoir devant l'université il y a trois jours.

— Et t'avais déjà oublié son nom ?

— En fait, j'ai confondu. Julia, c'était celle de la semaine dernière... ou de la semaine d'avant ?

— Ce n'est pas vrai, murmure Jessy, les larmes aux yeux tant il peine à s'empêcher de rire.

Lorsque nous sortons de l'immeuble, nous prenons une grande bouffée d'air frais. Nicolas va rejoindre Emma qui avance un peu devant nous, tandis que je marche en retrait avec Jessy.

— Je crois que je n'avais pas ri comme ça depuis des lustres, commente-t-il en passant son bras autour de mon cou.

Le concert a lieu dans une petite salle, à quelques centaines de mètres de chez Nicolas. Un monde fou attend déjà. Heureusement Nick a déjà ses places, ce qui nous permet de passer devant ceux qui font la queue dans l'espoir d'en acheter. Et vu le nombre de personnes qui attendent, il y aura beaucoup de déçus ce soir. Nous entrons dans la salle, qui a dû être un théâtre auparavant. Une grande scène nous fait face : de chaque côté, de grands rideaux rouges sont accrochés. Autour de nous, des petits balcons s'élèvent sur deux étages, là encore drapés de velours rouge. Devant nous, les sièges ont été enlevés libérant ainsi une plus grande surface pour accueillir le public. Il y a déjà un peu de monde, mais nous sommes bien placés à environ dix rangs de la scène. Après de longues minutes d'attente pendant lesquelles la foule se presse dans la salle, le groupe monte sur scène, d'abord les musiciens qui se mettent à jouer, puis Chrissy Amphlett apparaît en chantant les premières paroles de *Bullet*. Aussitôt c'est un délire. Des cris retentissent des quatre coins de la salle. La chanteuse est très jolie avec ses longs cheveux roux qui retombent sur ses épaules et sa frange sur le front, son maquillage appuyé qui souligne les courbes de ses lèvres et de ses yeux. Ses vêtements noirs : bustier, short et cuissardes sont fidèles au côté sexy de Chrissy. Les chansons se succèdent, le public toujours prêt à accompagner le groupe. Nous chantons, nous dansons, nous sautons sur place, tous unis par les musiques que joue le groupe. Lorsque les premières notes de *I'm on Your Side* résonnent, Jessy enserme ma taille.

— C'est notre chanson, me susurre-t-il à l'oreille.

Je le regarde, surprise.

— Tu ne te souviens pas ? C'est celle qui passait sur la colline la première fois qu'on s'est embrassés.

— Bien sûr que si, je me le rappelle, mais je suis étonnée que toi, tu t'en souviennes.

Il esquisse un sourire. Puis jetant un regard vers mon frère, me dit :

— Regarde.

Je tourne la tête pour découvrir Nick qui serre une fille dans ses bras, mais ce n'est pas Emma. Celle-ci est petite et blonde. Je relève les yeux vers Jessy qui hausse les épaules, l'air aussi consterné que moi. Le concert s'achève par une salve d'applaudissements. Un rappel est demandé et le groupe revient chanter *I Touch Myself*. La foule entonne les paroles, accompagnant ainsi Chrissy qui semble se délecter de ce moment de partage. À la fin de la chanson, elle regarde le public et dit :

— Merci à tous d'être venus et à bientôt !

Je m'approche de mon frère et lui touche l'épaule.

— Où est Emma ?

— Aucune idée ! Elle est partie furieuse quand je lui ai dit qu'elle était terne !

— Tu n'as pas dit ça ? interroge Jessy.

— Bien sûr que si, c'est vrai, non ? Alors bon débarras ! D'autant plus que j'ai passé une bien meilleure soirée sans elle !

Autour de nous, les gens se dirigent vers la sortie, en nous bousculant légèrement.

— On avait remarqué ! C'était qui cette fille blonde ?

— Aucune idée, répète Nick avec un grand sourire innocent.

Il est plus de minuit lorsque nous sortons. La fraîcheur de la nuit nous saisit d'un seul coup. Il faisait si chaud dans la salle que nous avons oublié que nous ne sommes qu'en février. Je resserre mon manteau autour de mon corps tandis que nous rentrons à pied. Je grelotte.

— Il ne fait pas chaud.

Jessy me prend par la taille et me serre contre lui, tout en continuant à marcher, me transmettant ainsi un peu de sa chaleur.

— Ça va mieux ?

Reconnaissante, j'acquiesce.

Nick regarde un parterre de fleurs devant lequel nous passons et dont le feuillage devient blanc.

— Ce n'est pas étonnant, il est en train de geler. Dépêchons-nous de rentrer.

Nous pressons le pas en silence. Parvenu devant notre hôtel, mon frère nous laisse. Nous le retrouverons dans la matinée.

— Il fait meilleur ici, dis-je en entrant dans notre chambre.

— Je ne sais pas toi, mais moi j'ai adoré ce concert !

— Oh oui ! moi aussi. Il y avait une ambiance de folie ! Par contre, je me demande bien à quoi joue Nick ?

— C'est vrai que parfois j'ai du mal à croire que vous êtes frère et sœur tant vous êtes différents, surtout ici.

— Bah, cela lui passera lorsqu'il reviendra à Millisky. Allez, je vais me brosser les dents.

Je prends ma chemise de nuit avec moi et, quelques minutes plus tard, je suis prête à aller me coucher. Comme la veille, Jessy me remplace dans la salle de bains.

Puis il se couche en me tournant le dos. Je me tourne de mon côté, mais les yeux grands ouverts, je regarde les lumières de la ville par la baie vitrée. Au bout d'un moment, j'entends la respiration régulière de Jessy. Je comprends qu'il s'est endormi alors que le sommeil me fuit désespérément. Doucement, pour ne pas l'éveiller, je me lève pour aller vers la façade vitrée. Les mains posées sur le

verre, je sens le froid de l'extérieur se mélanger avec la chaleur de la chambre. Je repense à ce que mon frère a dit à Jessy, ce midi. Je dois admettre qu'il a raison sur beaucoup de points notamment lorsqu'il dit que mon petit ami a un blocage psychologique, comment pourrait-il en être autrement alors que c'est en faisant l'amour qu'il a été contaminé ? L'amour l'a trahi. Perdue dans mes pensées, je n'entends pas Jessy se lever. Tendrement, l'une de ses mains se pose sur la mienne tandis que, de l'autre, il enserme ma taille.

— À quoi penses-tu à cette heure-ci ? chuchote-t-il à mon oreille.

— Je me disais que nous avons beaucoup de chance de nous être trouvés.

Sa main quitte la mienne, il écarte mes cheveux de mon cou. Bientôt je sens son souffle chaud sur ma nuque, puis sa bouche effleure ma peau en un long baiser.

— Je t'aime, Megan.

Je me retourne vers lui et passe mes bras autour de son cou. Mon visage n'est plus qu'à quelques centimètres du sien. Dans ses yeux, je vois la sincérité de ses sentiments.

— Je t'aime aussi, chéri.

Il se penche vers moi pour m'embrasser avec passion. Son corps se colle au mien tandis que ses mains remontent le long de mon dos. Je sens son sexe et m'accroche davantage à lui. Lorsqu'il se détache de moi, il me prend la main pour me guider vers le lit.

— Attends, je reviens, me dit-il avant de disparaître dans la salle de bains.

Il en ressort assez vite. Je suis allongée à ma place, sur le dos. J'ai un frisson lorsqu'il soulève les draps de coton blanc pour venir me rejoindre. Au-dehors, les lampadaires éclairent notre chambre d'une lumière tamisée. Il se glisse jusqu'à moi et je sens son corps s'allonger sur le mien. L'une de ses mains caresse ma cuisse et remonte ma chemise de nuit jusqu'à mon ventre. Je frissonne de désir en sentant ses doigts toucher ma peau nue. Il le sent et stoppe ses gestes.

— Tu veux que j'arrête ?

Il se redresse pour voir mon visage.

— Surtout pas !

Sans que je sache trop comment, ma chemise de nuit se retrouve sur la moquette. Un désir que je ne lui ai encore jamais vu briller dans les yeux de Jessy. Je me sens rougir de la tête aux pieds. Lorsqu'il se penche à nouveau vers moi, je glisse mes mains sous son débardeur et le lui ôte. Je caresse la peau de son torse recouvert d'un léger duvet de poils, puis je glisse mes mains dans son dos, l'attirant à moi. Sa peau est douce sous mes doigts qui se faufilent jusqu'à son pyjama que j'entreprends de baisser. Pendant ce temps, les lèvres de Jessy parcourent ma poitrine, la couvrant de baisers enflammés. D'un seul coup, il s'arrête et se laisse tomber à côté de moi.

— Je suis désolée, murmure-t-il en se couvrant les yeux de ses mains. Je ne peux pas faire ça.

D'abord interdite, je m'approche de lui.

— Tout va bien, lui dis-je tout bas en ôtant ses mains. Tu ne vas pas me faire de mal.

— Si... Je pourrais te tuer.

Je lui caresse le visage et sens de l'eau salée sous mes doigts.

— Ne pleure pas, chéri, s'il te plaît, ne pleure pas. Regarde-moi, tout va bien.

Nous parlons tout bas sur le ton de la confiance comme si quelqu'un risquait à tout moment de nous surprendre.

— Je ne comprends pas comment tu peux me toucher alors que tout en moi me dégoûte.

Je pose mon menton sur son torse et y dépose un baiser.

— Je t'aime tellement, si tu savais...

— Comment peux-tu m'aimer alors que je me hais ?

— Comment peux-tu te haïr alors que je t'aime ?

Il esquisse un sourire et me caresse la joue.

— Je suis désolé, je ne pourrai pas... pas cette nuit.

— On pourrait juste continuer comme ça..., dis-je en recommençant à lui caresser le torse.

Aussi soudainement qu'il s'était arrêté, Jessy me fait rouler sur le lit. Il est maintenant au-dessus de moi, reprenant ses droits sur mon corps qui ne demande qu'à lui céder.

— J'espérais que tu me dirais cela, susurre-t-il au creux de mon cou.

Maintenant que je nous sais sur la même longueur d'onde, mes mains s'enhardissent en parcourant sa peau, faisant rouler ses muscles sous mes doigts. Bientôt sa main se glisse entre mes cuisses, me faisant gémir sous ses caresses expertes. Le métal de ses bagues est froid contre ma peau brûlante. Une pointe de jalousie me transperce le cœur. Je ne suis pas la première à savourer sa tendresse. Devant mon manque d'expérience, je me raidis. Jessy le sent, semblant lire dans mes pensées.

— Tu es jalouse, mon amour ? (Il esquisse un sourire amusé.) Ne le sois pas, j'ai tellement rêvé de ce moment que j'ai l'impression de déjà connaître ton corps par cœur, souffle-t-il à mon oreille.

Pour toute réponse, je le fais basculer de manière à ce qu'il se retrouve sur le dos. Là, avec des gestes maladroits, je lui enlève son pantalon tout en lui couvrant le corps de mille baisers. Il gémit et me renverse à nouveau sur le lit. Je pousse de petits cris devant ce plaisir inconnu tandis que sa langue parcourt le haut de mon corps. J'ai l'impression que mon cœur va jaillir hors de ma poitrine. Je gémis à bout de souffle :

— Je... je t'aime.

Ne pouvant me retenir davantage, j'attrape le visage de Jessy, et l'embrasse en gémissant tandis que je jouis pour la première fois de ma vie. Nous roulons sur le lit, mes mains quittent ses joues, je m'assieds sur ses cuisses et me penche pour l'embrasser dans le cou. Malgré mon manque d'expérience, je remarque qu'il porte un préservatif et je me dis que c'est cela qu'il était allé faire dans la salle de bains un peu plus tôt. Mes gestes sont maladroits, sans rien dire, Jessy pose l'une de ses mains sur la mienne et me guide pour faire les mouvements de va-et-vient sur son pénis. Au bout de quelques secondes, il me laisse continuer seule alors que ses mains se referment sur mes seins qu'il caresse avec douceur.

— Non... attends, murmure-t-il sans grande conviction alors que je passe mes doigts sur l'extrémité de son sexe.

Je décide de ne pas en tenir compte, continuant l'exploration de son corps. Il se mord la lèvre inférieure et gémit mon nom plusieurs fois. Seul mon instinct dicte désormais mes gestes. Il se laisse faire alors que ses mains ne quittent pas mon corps. Bientôt la respiration saccadée, il pousse un râle, son corps se détend après s'être subitement raidi. Il passe les mains dans mon dos et m'attire contre son torse tandis qu'il essaie de reprendre son souffle.

— Waouh, souffle-t-il dans mes cheveux.

— C'est exactement ce que je me suis dit tout à l'heure, lui dis-je avec un grand sourire.

Dans un demi-sommeil, je tends la main vers Jessy. Elle y rencontre le vide et c'est ce qui me fait sortir totalement de mes rêves. J'ai alors la sensation d'un poids sur mon corps. En baissant les yeux, je réalise que mon amoureux m'enserre la taille alors que sa tête, le visage tourné vers la baie vitrée, repose sur mon ventre. Je lui touche les cheveux.

— Salut !

Il me fait un grand sourire en se tournant vers moi.

— Je croyais que tu dormais.

— Non, je suis réveillé depuis un moment. Je t'ai regardée dormir et puis...

— ... tu t'es perdu dans tes pensées.

— Exactement. Je crois que cette nuit était la plus belle de toute ma vie.

— Pour moi aussi.

Il se redresse et m'embrasse.

— Ce n'est pas seulement à cause de ce qui s'est passé.

La joue appuyée sur la main, il me fixe intensément.

— D'habitude, quand je suis chez moi, seul dans le noir, toutes sortes d'idées me traversent la tête durant la nuit. En fait, c'est le moment que je déteste le plus dans la journée, je suis submergé par les angoisses. Quelquefois c'en est à un tel point que je me relève pour aller marcher dans le seul but de me fatiguer, afin de ne plus avoir à penser. Mais cette nuit... (Il secoue négativement la tête.) À chaque fois que je bougeais, je te sentais suivre mon mouvement. Je me tournais, tu te glissais derrière moi telle une ombre protectrice. Je ne sais pas si tu en étais consciente ?

Je fais signe que non et il reprend :

— C'est bien ce que je pensais, et cela est d'autant plus fort pour moi. Pour la première fois depuis longtemps, je n'ai pas eu d'angoisse, pire je me suis même imaginé un futur. Tu te rends compte ? Moi, un avenir !

Je lui demande en lui touchant les lèvres du bout des doigts :

— Qu'imaginais-tu dans ta vie future ?

Il s'allonge sur le dos, le regard soudain lointain.

— Je me voyais dessiner, peindre, créer des œuvres qui pourraient un jour être exposées dans de grands musées. Je visualisais les progrès de la recherche médicale qui me permettraient un jour de vivre normalement, enfin débarrassé de cette merde de virus. Et puis, je te voyais toi, à mes côtés, chaque jour de ma vie partageant cette existence que, bien sûr, j'imaginais parfaite. Penses-tu à l'avenir parfois ?

— Chaque jour.

— Qu'est-ce que tu y vois ?

— Toi. Je sais que cela fait cliché, pourtant c'est vrai ; quand je regarde l'avenir, c'est toi que j'y vois tout simplement parce que je ne peux plus imaginer ma vie sans toi.

Jessy s'assied sur le lit, le visage grave, évitant mon regard.

— Tu devrais te construire des projets sans moi... Je ne serai pas toujours là...

Je me redresse et en déposant un baiser sur son épaule, j'affirme :

— Ma vie sans toi serait dénuée de sens. Et puis tu sais, l’avenir, c’est ce que nous allons faire dans les prochaines minutes, il faut faire en sorte que chaque seconde compte.

Il se retourne vers moi, me fait basculer sur les oreillers.

— À quelle heure doit-on retrouver ton frère ?

— Il nous attendra !

Et je pose mes lèvres sur les siennes.

Le soleil de la veille a fait place à un ciel gris et brumeux où la pluie menace de tomber à tout moment.

— Ah ben quand même ! Cela fait une heure que je vous attends !

— Désolée, dis-je à Nick alors qu’on entre dans son appartement. Nous avons eu du mal à nous réveiller après le concert d’hier soir.

Nicolas nous regarde à tour de rôle, fait un petit sourire entendu, mais, heureusement, s’abstient de tout commentaire.

Nous passons la journée à visiter d’autres lieux de New York. Nous prenons une navette pour nous rendre à Ellis Island, nous gravissons les trois cent cinquante-quatre marches de la statue de la Liberté où, du haut de sa couronne, nous aurions dû avoir une vue magnifique de Manhattan, mais à cause du mauvais temps, seul le brouillard s’offre à nos yeux. Cela est quand même une drôle de sensation de se sentir si petit à côté de ce monument immense. Puis Nick nous entraîne dans le quartier de Midtown découvrir de nouvelles œuvres au Museum of Modern Art ; là encore Jessy se régale en commentant divers œuvres qui croisent son regard ébahi. Nous restons un long moment devant *La Nuit étoilée* de Van Gogh qui est, pour moi, la plus belle peinture du musée. Nous finissons la journée à admirer la vue, à couper le souffle, depuis le quatre-vingt-sixième étage de l’Empire State Building. Pour finir cette journée en beauté, mon frère nous invite à dîner dans un restaurant français de Manhattan. Jessy et moi ne savons plus comment remercier Nicolas qui s’est vraiment plié en quatre pour nous faire plaisir, en nous invitant partout, pendant tout ce week-end. Lorsque je lui demande d’où il sort l’argent, il me répond simplement que mon père lui a fait un virement un peu plus élevé que d’habitude.

Lorsque Jessy et moi rentrons à l’hôtel pour y passer cette dernière nuit, nous sommes heureux à l’idée d’être enfin seuls. Pourtant le lendemain matin, je m’éveille mélancolique. Mon petit ami ne met pas longtemps à s’en apercevoir. Alors que je suis blottie entre ses bras, il replace une mèche de mes cheveux.

— Qu’est-ce qui t’arrive ?

Il est rare que j’aie des baisses de moral ; au contraire, je suis souvent celle qui le réconforte.

— On repart à Millisky tout à l’heure. J’aurais aimé rester ici.

— Ouais moi aussi, mais tôt ou tard il faut bien rentrer.

— Cela va me manquer de ne plus dormir avec toi.

Car le retour à la maison signifie aussi la fin de nos nuits ensemble. Nous allons retrouver nos parents, le lycée ainsi que le quotidien routinier de notre relation. Cette escapade new-yorkaise nous a tant rapprochés que je crains qu’on ne s’éloigne en étant de retour.

— On se fait vite à mes bras, plaisante Jessy, mais voyant que je n’ai pas envie de rire, il reprend

sérieusement : nous trouverons une solution pour être toujours aussi proche.

Je soupire en pensant à mes parents qui m'imposent de rentrer à la maison avant la tombée de la nuit.

— Je ne vois pas comment.

— Tu me fais confiance ?

J'acquiesce.

— Alors on trouvera un moyen.

Avant de repartir, nous retrouvons mon frère pour manger un dernier hot-dog ensemble dans les allées ensoleillées de Central Park. Ce lieu clôture notre séjour. Je regarde cette verdure, ces jardins magnifiques, ces ponts sculptés et mon envie de rester dans cette ville s'accroît encore. Mais gentiment, Jessy me rappelle qu'il est l'heure de rentrer.

— Vous revenez quand vous voulez, nous dit Nicolas alors que nous sommes devant la voiture de Jessy, prêts à prendre la route du retour.

Nos sacs de voyage sont dans le coffre, il ne nous reste plus qu'à partir.

— Jouez le jeu auprès des parents, OK ? Je leur ai dit que je vous avais bien surveillés et que vous étiez assez remontés contre moi, alors attention.

— Merci, Nick, merci pour tout.

Jessy lui donne une grande accolade. Je vois mon frère dire quelque chose à l'oreille de mon petit ami, celui-ci acquiesce d'un hochement de tête.

— Merci beaucoup, Nick.

Je me jette à son cou et le serre très fort contre moi.

— De rien, petite tête ! Je suis sérieux, vous revenez quand vous voulez. Et tu sais, je vais sûrement venir vous voir aux vacances de printemps.

— Je croyais que tu partais en Floride avec tes potes ?

— C'est le cas, mais pas pendant quinze jours, donc je ferai un saut à Millisky.

— Je t'aime, Nick.

— Moi aussi, petite sœur. Prends soin de ton amoureux, OK ?

— Pas de soucis.

Je desserre mon étreinte.

— Ouais, j'ai cru remarquer qu'il y avait du progrès. Il est moins coincé. Tu lui as fait quoi au juste ?

— Nick, tais-toi !

Je lui donne une tape sur l'épaule.

— T'inquiète, j'ai tout compris. Vu vos yeux fatigués, vous allez pouvoir rattraper votre sommeil maintenant que vous n'allez plus « dormir » dans le même lit, poursuit-il en faisant des guillemets avec ses doigts, comme il l'avait fait au restaurant avec Jessy.

Je veux le taper à nouveau, mais il évite le coup et part d'un grand éclat de rire moqueur.

Tout à coup, une évidence me frappe, je n'aime pas mon frère, je l'adore ! Je lui fais un gros bisou

sonore sur la joue avant de monter en voiture. Jessy démarre et, trop rapidement à mon goût, nous nous éloignons de Nicolas en échangeant des signes de la main.

— Laisse-moi deviner, dit Jessy alors que nous sortons de New York, ton frère t'a dit de prendre soin de moi ?

— Comment le sais-tu ?

— Parce qu'il m'a recommandé de prendre soin de sa petite sœur !

La nuit commence à tomber lorsque nous arrivons à Millisky. En voyant le panneau de la ville sur le bord de la route, Jessy et moi échangeons un regard éloquent. Nous sommes partagés entre la joie de retrouver nos familles et la tristesse d'être bientôt séparés.

— Je te ramène d'abord.

— Puisqu'il le faut !

— J'ai l'impression de conduire une condamnée à l'échafaud.

Je lui rends son sourire.

— Quand même pas, mais tu vas me manquer.

Nous sommes arrivés devant chez moi. Jessy coupe le moteur, se penche vers moi pour m'embrasser.

— Toi aussi, tu vas me manquer. Je t'aime, Meg...

Soudain on frappe à ma vitre, nous sursautons tous les deux.

C'est mon père. Je note tout de suite que quelque chose ne va pas, ses traits sont tirés et son teint paraît trop pâle sous l'éclairage des néons de la rue.

Je baisse mon carreau.

— Salut, papa, on se disait juste au revoir...

— Nous sommes tous là. Nous devons vous parler, venez tous les deux à la maison ! ordonne-t-il, le visage grave, avant de repartir vers la maison où ma mère en compagnie d'Élise nous observent derrière les vitres du salon.

Blafarde, je me tourne vers mon petit ami qui me renvoie mon regard paniqué, et je lui murmure :

— Nous sommes dans la merde !

Chapitre 6

Le choc

— Je n’y crois pas.

Jessy secoue négativement la tête.

— C’est impossible que Nick nous ait trahis.

Je le regarde ne sachant que penser. J’ai l’impression qu’il essaie de s’en convaincre lui-même. J’ai toute confiance en Nicolas, mais je sais aussi que mon père peut se montrer très persuasif pour obtenir des réponses. Or étudiant, mon frère dépend encore financièrement de nos parents !

— Je ne vois pourtant pas d’autres explications.

Jessy ouvre sa portière.

— Faut y aller. On ne peut pas rester ici toute la soirée.

Je sens mes jambes trembler, alors que je sors de la voiture. Mon petit ami prend mon sac dans le coffre et vient à ma hauteur, son visage est étonnamment serein, son regard déterminé.

— Quoi que nos parents nous disent, on fait front ensemble ! déclare-t-il en me prenant la main.

J’acquiesce d’un hochement de tête. Ses lèvres effleurent les miennes avant qu’il m’entraîne dans l’allée de jardin. Je le suis, loin de ressentir son assurance. En fait, j’ai surtout envie de partir en courant. J’imagine déjà que mes parents vont me dire que je suis trop jeune pour prendre de tels risques, inconsciente, idiote et le pire est qu’ils vont m’interdire de revoir Jessy. Que deviendrons-nous alors ? Voyant mes larmes sur le point de déborder de mes yeux, Jessy s’arrête avant d’ouvrir la porte.

— J’ai peur, dis-je dans un murmure en réponse à son regard inquiet.

Il pose mon sac et me prend le visage entre ses mains, déposant un baiser sur mon front.

— Ne t’en fais pas, quoi qu’il arrive, on restera ensemble. Si c’est aussi ce que tu souhaites ?

J’esquisse un sourire.

— Comment peux-tu me poser cette question ?

— Alors tout ira bien, affirme-t-il. Je t’aime. Ne lâche pas ma main.

Il reprend mon sac dans une main, la mienne dans l’autre, souffle un grand coup et ouvre la porte.

Élise, John et Ashley nous attendent debout dans le salon. L’air grave qu’ils affichent n’est pas des plus rassurants. Ma mère a les yeux rouges et triture un mouchoir en papier dans ses mains tremblantes. Élise esquisse un léger sourire en nous voyant, quant à mon père, il baisse la tête fixant le sol d’un air embarrassé. L’air est plus que pesant dans cette pièce d’ordinaire si joyeuse.

— Ça va les enfants ? demande la mère de Jessy en s’avançant vers nous. Vous avez passé un bon

week-end ?

Elle nous embrasse puis recule pour nous considérer.

— Ouais, c'était top, répond mon compagnon.

— Tant mieux.

Ma mère s'efforce de sourire, mais sa voix tremble autant que ses mains.

Mon père finit par relever le visage, nous regarde et reporte aussitôt son attention sur le parquet. Mon mal-être s'accroît. Je n'ai jamais vu mon père se comporter ainsi, on dirait qu'il n'ose même plus affronter mon regard. L'ai-je déçu à ce point ?

— Nous avons appris quelque chose qui nous a tous énormément choqués pendant ce week-end, affirme-t-il. Nous avons eu Nick au téléphone tout à l'heure...

Je sens la main de Jessy faire un soubresaut dans la mienne, mais je sais que ce n'est pas la peur qui provoque cela, seulement la trahison dont mon frère semble s'être rendu coupable.

— Mais vous étiez déjà repartis, poursuit mon père. Il a pris la route derrière vous, il ne devrait plus tarder à arriver.

J'échange un regard incrédule avec Jessy. Nos parents ont été jusqu'à faire revenir mon frère de New York pour nous confronter !

— Ce qui s'est passé est très grave et nous laisse tous abasourdis, enchaîne John. Nous ne nous attendions pas du tout à ça.

J'ouvre la bouche pour m'expliquer, mais d'une pression de la main, Jessy me fait taire et prend lui-même la parole :

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

En voyant son teint livide, je comprends qu'il ne pense pas à nous, mais qu'il pressent quelque chose d'autrement plus grave.

— Où est Nina ?

Je suis subitement inquiète.

— Elle est dans sa chambre, elle va bien, dit mon père en osant enfin me regarder. Ce n'est pas d'elle dont il s'agit... Mon Dieu, c'est si difficile à dire. (Il soupire profondément.) Hier soir, quelques-uns de vos copains d'école sont allés faire une course sur l'autoroute, nous ignorons encore ce qui leur est passé par la tête... L'une des voitures a perdu le contrôle et s'est écrasée contre le pont à la sortie de la ville. Megan... (Mon père pose ses yeux sur moi et je vois des larmes rouler le long de ses joues.) Chérie, c'est Amy qui conduisait.

D'un geste instinctif, je lâche la main de Jessy et me couvre la bouche pour étouffer un cri. Même si ces derniers mois nous n'étions plus très proches, je la connais depuis le jardin d'enfants. Je ne peux plus compter les jours que j'ai passés chez elle, et elle chez moi. Nos parents sont amis depuis autant de temps que nous. Nos familles ont toujours été proches, même depuis qu'Amy et moi n'étions plus vraiment amies, nos parents continuaient de se fréquenter régulièrement.

— Elle... elle va bien ? balbutie-je.

Mais, en regardant mon père, je sais déjà la réponse.

— Je crains que non, chérie... Elle a été tuée sur le coup.

— Qu... quoi ? crié-je.

Du coin de l'œil, je vois mon père faire un pas vers moi, mais je me suis déjà tournée vers Jessy qui me serre dans ses bras. J'appuie mon front contre son cœur et mes larmes coulent sans que je puisse les retenir. J'entends ma mère renifler à moins que ce ne soit Élise.

— Ce n'est pas tout, reprend John.

Je garde la tête baissée, enfouie dans le blouson entrouvert de mon petit ami.

— Quand les secours sont arrivés sur place, la voiture était en feu. Apparemment sous le choc de l'accident, le passager du véhicule a été éjecté et a été retrouvé à plusieurs mètres de là. Il est aujourd'hui dans un état très grave. Les médecins ne savent pas s'il va s'en sortir.

Je relève le nez et fixe John.

— Qui est-ce ?

Mon père se détourne, incapable de parler davantage. Ma mère s'avance vers nous, s'essuyant les yeux avec son mouchoir qui part en lambeaux.

— Le passager de la voiture était Chad.

Je me jette à nouveau dans les bras de Jessy, il m'attrape le visage et le colle au plus près de lui, caressant mes cheveux tandis que j'étouffe de nouveaux cris de stupeur et de douleur contre son torse.

— Ça va aller, ça va aller, répète-t-il à mon oreille. Respire, respire...

J'ai aimé Chad pendant tellement de temps et, malgré notre rupture, il est resté important à mes yeux.

Mille questions tournent dans mon esprit qui se refuse à accepter ces faits. C'est un cauchemar, rien ne peut être vrai. Pas Amy... Pas Chad... C'est inconcevable. Je les connais depuis toujours. Comment est-ce possible ? Comme pour Amy, ma famille est liée à celle de Chad. Nous habitons tous la même petite ville, fréquentons les mêmes écoles, les mêmes centres de loisirs. Nos vies se sont toujours entrecroisées.

Je repense à la dernière fois où j'ai vu Amy, c'était le vendredi midi avant que nous partions pour le week-end. Elle était passée à côté de moi dans l'un des couloirs du lycée en me faisant un sourire et un petit signe de la main auxquels j'avais répondu en me faisant la réflexion qu'elle semblait reprendre sa vie en main. Elle paraissait heureuse et mieux dans sa peau. J'avais l'espoir qu'elle redevienne l'amie que j'avais toujours connue et qui me manquait, même si je n'osais l'avouer. Et maintenant je n'aurais plus jamais l'occasion de lui dire que, malgré tout ce qui s'est passé, je n'ai aucune rancune envers elle, jamais je ne pourrais lui dire que je l'aime toujours malgré nos différends. À cette pensée, mes sanglots redoublent.

La voix de Jessy me parvient, rassurante, apaisante. Il me dit de respirer. Chad aussi respire toujours en ce moment mais pour combien de temps ? Depuis l'épisode de la salle de jeux, nous ne nous sommes pas vraiment reparlés, juste un mot ou deux en nous croisant entre deux cours. Je repense à ses yeux noisette qu'il a si souvent posés sur moi, à son sourire qui m'a fait craquer dès la première fois où je l'ai vu, nous avions alors trois ans. Et aujourd'hui dans quel état est-il ? Il a toujours été un grand sportif, un gagnant. Je me dis qu'il fera tout pour se battre, pour s'en sortir. Il le faut. Cette pensée me fait du bien, je relève la tête et sens les larmes de Jessy sur mon front. Il n'a rien dit, aucun sanglot n'a secoué son corps et pourtant ses larmes roulent sur ses joues, silencieuses et abondantes, comme les miennes. Il ne les connaît pas aussi bien que moi, Amy a même été dure avec lui. Mais il m'a confié avoir été touché par ses excuses qu'il a ressenties sincères. Quant à Chad, il a été le premier, hormis moi, à l'accepter tel qu'il est au milieu de tous ces élèves qui le rejetaient.

Jessy est d'une sensibilité à fleur de peau et le voir pleurer ne m'étonne plus.

À ce moment, la porte s'ouvre, Nicolas fait son entrée. Il vient embrasser nos parents et Élise avant de demander, visiblement inquiet :

— Des nouvelles de Chad ?

Mon père secoue négativement la tête.

— Nous sommes passés à l'hôpital après t'avoir téléphoné cet après-midi, Dan et Hanna sont effondrés. C'est si dur de les voir ainsi et de ne rien pouvoir faire pour les aider. Avoir son enfant entre la vie et la mort est si atroce... Je ne sais pas ce que je ferais si c'était l'un de vous qui était à la place de Chad à cette heure-ci... Il souffre d'un sérieux traumatisme crânien. Lorsqu'il est arrivé à l'hôpital, il avait également une hémorragie interne, les médecins l'ont opéré en urgence. Depuis, il est dans le coma et, à part attendre qu'il se réveille, nous ne pouvons rien faire.

— Tu es l'un de leurs amis depuis tellement longtemps, c'est important qu'ils sachent que tu seras là pour eux... Quoi qu'il arrive, affirme mon frère.

— Nous allons vous laisser en famille. Jessy ? intervient Mme Sutter.

Il acquiesce et se détache de moi en essuyant ses larmes. Je l'implore en m'accrochant à son blouson :

— Non, s'il te plaît, reste avec moi cette nuit. Je n'arriverai pas à dormir et je n'ai aucune envie d'être seule.

Ne sachant quoi faire, il se tourne vers sa mère.

— Si John et Ashley sont d'accord, je n'y vois aucune objection.

Je reporte mon attention sur mon père qui échange un regard avec Nick, puis hoche la tête pour approuver. Je crois que ce soir John est tellement déboussolé que son esprit n'est pas vraiment avec nous. Il semble errer dans la salle d'attente de l'hôpital en compagnie de ses amis qui risquent à tout instant de perdre leur fils. Je pense que même si je lui disais ce qui s'est passé entre Jessy et moi à New York, il ne réagirait pas, du moins pas sur le moment. Ma mère remercie Élise d'être venue les soutenir en cette triste journée et celle-ci s'éclipse.

— Comment va Nina ?

Mon frère se laisse tomber dans un fauteuil.

— Elle est triste et très inquiète, mais ça va.

Je me rappelle ce que ma sœur m'a confié sur ses sentiments pour Chad. En cet instant, je doute fort qu'elle aille bien, aussi je quitte les autres pour monter la voir dans sa chambre.

Parvenue devant sa porte, je toque. Aucune réponse. J'ouvre doucement. Elle est allongée sur son lit, me tournant le dos, je vois des sanglots silencieux secouer son corps.

— Nina, c'est moi.

Je vais me placer devant elle.

En me voyant, ses yeux s'écarquillent et je me demande si elle va se jeter dans mes bras ou me gifler tant son expression est ambiguë. Finalement, elle ne fait ni l'un ni l'autre. Elle reste allongée à pleurer. Je lui caresse les cheveux pour tenter de l'apaiser. Attendant qu'elle se décide à me parler.

— Tu sais ? balbutie-t-elle au bout d'un long moment.

J'acquiesce.

— Je ne veux pas qu’il meure, dit-elle et elle se met à pleurer de plus belle.

Mes larmes qui s’étaient tariées se recommencent à déborder de mes yeux.

— Chad est fort, il s’en sortira.

— Tu crois ?

Ses mots sont hachurés par les sanglots qui lui brisent la voix par instants.

— Je l’espère, en tout cas...

— Tu n’aurais pas dû partir à New York...

Je suis surprise par ses propos et encore plus par la lueur de colère que je vois briller d’un coup dans ses yeux.

— Ce qui est arrivé n’a rien à voir avec ce séjour...

— Bien sûr que si, intervient-elle en se redressant sur son lit. Si tu étais restée avec Chad, tu ne serais pas partie, ou alors c’est lui qui t’aurait accompagnée et, à cette heure-ci, il ne serait pas mourant dans un lit d’hôpital !

— Nina...

— C’est ta faute ! Avant votre rupture, Chad passait son temps avec toi alors que depuis que vous n’êtes plus ensemble, il passe son temps à traîner avec ses copains qui l’embarquent dans des situations pas possibles !

— Attends, comment sais-tu ce que fait Chad ?

Ma sœur baisse la tête, honteuse, sa colère retombe.

— Je le sais parce qu’avec mes copines, j’ai passé pas mal de temps à le suivre un peu partout.

Je n’en reviens pas, ma sœur de treize ans s’est tellement entichée de mon ex, qu’elle s’est mise à le suivre comme son ombre.

— Tu étais présente quand l’accident a eu lieu ?

Elle secoue négativement la tête, ce qui me soulage. C’est assez horrible d’imaginer Amy prisonnière des flammes dans sa voiture sans avoir ma sœur comme témoin.

— Non, mais hier soir, j’étais au snack-bar lorsqu’un mec, Ethan, je crois, est venu voir Chad pour lui parler de la course sur l’autoroute. Il disait que ça allait être sympa. Au début, Chad ne savait pas trop s’il devait y aller puis quand l’autre lui a dit que tous leurs amis seraient là, il a dit oui et il est parti avec lui. Après ça, je suis rentrée à la maison, et ce matin, on a su...

Elle se remet à pleurer.

— Et Amy ? Tu l’as vu hier ?

Ma sœur secoue à nouveau la tête.

— Non, elle n’était pas avec Chad au snack.

Nina se rallonge en sanglotant. Je tends une main vers elle, mais d’un geste brusque, elle se dégage.

— C’est ta faute ! recommence-t-elle à m’accuser. Rien ne serait arrivé si tu ne lui avais pas fait tant de peine !

Je renonce à discuter. Ma tête est prête à exploser. Je prends une couverture, en recouvre ma petite sœur avant de sortir de la pièce. Sur le palier, je croise mes parents qui rejoignent leur chambre avec l’espoir de pouvoir dormir un peu. Ils m’indiquent que Nick et Jessy sont sortis prendre l’air dans le jardin. Je les retrouve en effet assis sur la balancelle. En me voyant arriver, Nicolas sort des clefs de

sa poche.

— On va chez moi ?

Nous le suivons jusqu'à son appartement au-dessus du garage. Nous y accédons par une entrée sur le côté de la maison où mon père a construit un escalier, afin que Nick puisse avoir son indépendance. Ce n'est pas un logement immense, mais il a une vaste pièce à vivre avec un coin cuisine, une chambre et une petite salle de bains. Une odeur de renfermé nous accueille. L'appartement est fermé depuis les fêtes de fin d'année. Je me laisse tomber sur le canapé bleu ciel que Nick a récupéré quand nos parents en ont acheté un nouveau.

— Tu as pu parler à Nina ?

— Oh oui !

En deux mots, elle m'accuse d'être responsable de ce qui s'est passé. Je me sens vide, totalement dépassée par les événements.

— Ce qui est arrivé est tellement injuste, qu'elle cherche un responsable, analyse mon frère. Cela lui passera.

— Pas sûr... Elle est amoureuse de Chad et s'il...

Incapable de prononcer un mot de plus, je laisse ma phrase en suspens.

— Ce n'est pas vrai. (Nick se laisse tomber dans un fauteuil avec sa bière à la main.) Mais qu'est-ce qu'il a ce type pour faire craquer toutes les filles de notre famille ?

Malgré la gravité de la situation, Nicolas parvient à nous faire sourire.

— Moi j'en suis revenue. Et c'est justement de cela que m'accuse notre sœur. Selon elle, Chad s'est mis à faire n'importe quoi depuis qu'on a rompu.

— Tu crois que c'est vrai ? demande Jessy.

Je hausse les épaules. La vérité est que, depuis la fin de notre histoire, j'ignore ce que fait mon ex la plupart du temps.

— Ne te culpabilise pas, reprend mon frère, je connais Chad aussi bien que toi et, crois-moi, il n'a jamais eu besoin d'une raison valable pour faire le con avec ses potes.

— Peut-être... Mais alors pourquoi est-ce que je me sens si mal ? dis-je dans un murmure.

Jessy se lève d'un bond.

— C'est à cause de moi ?

Je le regarde sans comprendre.

— Ben oui, reprend-il, énervé, si tu penses que rien ne serait arrivé à Chad si tu étais restée avec lui, alors ça veut dire que tu regrettes de sortir avec moi !

— Ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Hou, il a du caractère, le petit, marmonne mon frère en allant dans sa chambre y déposer sa valise.

Mais je comprends aussitôt qu'il veut juste nous laisser seuls.

— La question est simple : même si tu avais su ce qui allait arriver, tu serais sortie avec moi ?

Je me lève et rejoins mon petit ami au centre de la pièce.

— Oui, sans aucune hésitation. Jessy, il faut que tu arrêtes de toujours douter de toi comme ça. Je n'ai jamais pensé qu'on aurait dû se rater nous deux. J'ai juste dit que je me sentais mal... parce que

si ce que Nina a dit est vrai, alors cela veut dire que je n'ai pas été là pour lui, en tant qu'amie. J'étais amie avec lui bien avant que nous vivions une histoire, j'aurai dû redevenir cette amie dont il avait sûrement besoin. C'est de cela dont je me sens coupable, de rien d'autre.

— C'est vrai ?

— Évidemment. Combien de fois t'ai-je dit que Chad n'est pas un obstacle entre nous ?

Jessy me fixe, longuement.

— Moi aussi je me sens coupable, chuchote-t-il.

— De quoi ?

— De me sentir heureux malgré ce qui arrive.

Il m'embrasse du bout des lèvres tandis que sa main caresse ma joue.

— Je t'aime, chéri.

— C'est bon ? Vous êtes calmés ? questionne mon frère depuis la porte entrebâillée de sa chambre.

Nous acquiesçons.

— Eh bien, mon pote, je ne pensais pas que tu étais si impulsif, commente Nick en reprenant place dans le fauteuil.

— C'est l'un de mes gros défauts. Désolé, sourit Jessy.

Nous passons la nuit à parler d'Amy. Nick nous raconte des anecdotes qui l'ont marqué lorsqu'elle et moi étions gamines et toujours dans ses jambes. Il est vrai que, comme j'ai toujours été proche de lui, Amy m'a suivie. Nous nous liguions alors à deux filles contre lui, pour lui prendre ses petites voitures. En grandissant, nous le suivions pour ses premiers rendez-vous galants, en gloussant dans la rangée derrière la sienne au cinéma. Comme Amy était l'aînée de sa fratrie, Nick était aussi devenu un peu son grand frère. De temps en temps, la voix de Nicolas se brise, il se tait, ravale ses larmes avant de reprendre son histoire.

— J'ai toujours pensé qu'elle avait un faible pour moi, finit-il alors que le jour commence à poindre à l'horizon.

— Je ne veux pas te faire douter de ton charme, surtout après ce que j'ai vu ce week-end, mais je crois que tu te trompes. Amy était amoureuse de Chad !

— Pas possible, s'exclame-t-il l'air dégoûté. Mais qu'est-ce qu'il fait aux filles pour toutes les rendre folles de lui ?

— Je crois que tu n'as pas de soucis à te faire de ce côté-là. Tu es doué aussi, remarque Jessy en étouffant un bâillement. Au fait, je voulais m'excuser de t'avoir traité de salaud.

— Oui, moi aussi, renchéris-je. Bon moi, ce n'était pas cette insulte, mais le sens y était.

Nick nous regarde abasourdi.

— Quand m'avez-vous insulté ?

— Lorsque nous sommes revenus. Ton père nous a sautés dessus alors que nous étions encore dans la voiture et nous avons pensé qu'il savait... pour ce week-end, que tu nous avais...

— Balancé ? coupe mon frère. Sympa, je pensais que vous me faisiez davantage confiance que ça.

— En fait, Jessy ne croyait pas que tu aies pu nous trahir. Moi, par contre, j'ai eu des doutes.

Nicolas se lève, l'air fâché.

— Je couvre vos frasques pendant votre séjour et voilà ce à quoi j'ai droit. Merci beaucoup !

— Désolée, mais même si je t'adore, je connais les méthodes de papa. Tu sais très bien que s'il savait pour l'hôtel, il pourrait te couper les vivres.

— Exactement, c'est bien pour cela que je ne vous trahirai jamais.

Il laisse ses bras retomber le long de son corps. Son incompréhension est palpable. Je me dirige vers lui.

— Je suis vraiment désolée d'avoir douté de toi. Je te promets que cela n'arrivera plus.

Jessy s'approche à son tour et tape dans le dos de mon frère. Celui-ci esquisse un sourire.

— Confiance pour confiance. Je me suis dépêché de rouler jusqu'ici puisque je savais que vous alliez penser que j'avais tout balancé. Ma seule peur était que vous vous trahissiez vous-mêmes.

— Ça a failli. Si Jessy ne m'avait pas pressé la main pour me faire taire, je crois que je nous aurais grillés.

Mon frère lève les bras dans un mouvement exagéré.

— Voilà ma sœur, la pipelette !

Elle marche dans le couloir d'un pas souple, derrière elle, les casiers défilent. Son pull rose magenta contraste avec ses longs cheveux blonds qui semblent flotter autour d'elle. Ses yeux bleus riants sont la démonstration de sa joie de vivre. Elle me regarde, me fait un grand sourire chaleureux qui est accompagné d'un geste amical de la main.

— Amy !

Je me réveille en sursaut. Sans m'en rendre compte, je m'étais assoupie sur le canapé de Nick. Mes larmes recommencent à couler en même temps que les images de mon rêve se superposent à la réalité. Dans ma tête, Amy passe encore et encore dans ce couloir du lycée sans que je ne sache que c'était la dernière fois que je la voyais. Mon petit ami entre en trombe dans l'appartement suivi de Nick.

— Je t'ai entendue crier...

Me voyant pleurer, il ne termine pas sa phrase et vient me prendre dans ses bras en échangeant un regard éloquent avec mon frère.

— Je ne me suis jamais excusée, balbutié-je.

— Quoi ? demande Nicolas.

— Amy... Je ne lui ai pas demandé pardon... pour ce que je lui ai dit... à la salle de jeux.

Cette pensée me poursuivra longtemps. Je n'ai jamais eu l'occasion de m'excuser de vive voix face à elle.

Je lui demande de me pardonner trois jours plus tard, alors que nous assistons tous à son enterrement tandis que je me penche sur son cercueil blanc pour y déposer une rose blanche. C'est un moment très difficile à vivre. La cérémonie en elle-même est simple, juste une messe au cimetière où un léger souffle de vent balaye nos larmes. Je sais que tôt ou tard, les miennes finiront par s'estomper, mais qu'il n'en sera jamais de même pour ses proches, et cette pensée me chavire le cœur. Il y a énormément de monde, on dirait que la ville entière s'est déplacée pour venir mettre en terre l'une de ses enfants, partie trop tôt à l'âge de dix-sept ans. Je me tiens au second rang, entourée de Jessy et de Nick. Nina et mes parents se tiennent à côté de lui. Nous avons tous mis des lunettes de

soleil noires pour cacher les cernes qui marquent nos yeux. Nous n'avons presque pas dormi depuis l'accident, partagés entre le deuil de notre amie et l'inquiétude qu'inspire toujours l'état de santé de Chad. Nous sommes allés à l'hôpital tous les jours, mais seule sa famille a l'autorisation de le voir. Cependant, nous savons par ses parents que son état n'a pas évolué, il est toujours dans le coma. Au cimetière, mes pensées vagabondent entre Chad et Amy. John pose sa main sur l'épaule de son vieil ami, le père d'Amy. Quand le pasteur fait son discours retraçant le caractère jovial d'Amy, ses parents ne peuvent retenir leurs larmes. Elle avait fêté son anniversaire une semaine avant le drame, entourée de sa famille. Près du cercueil, des photos d'elle, prises ce jour-là, ont été disposées rendant les hommages encore plus poignants. Tandis que le cercueil descend, dans la fosse que les fossoyeurs ont creusée avant la cérémonie, je me saisis de la main de Jessy que je presse fortement en priant le ciel de ne jamais avoir à vivre cela pour lui. Lorsque le cercueil touche terre, les sangles qui ont servi à le descendre émettent un clic qui me paraît assourdissant dans le silence qui règne. À cet instant, les nuages se dissipent, laissant le soleil percer, inondant de lumière les fleurs réunies autour de la tombe. La mère d'Amy émet un cri déchirant en se jetant vers le trou encore ouvert, son père la retient par les bras pour l'éloigner de ce lieu où leur fille restera seule désormais. En assistant à cela, je ne parviens pas à retenir mes sanglots tandis que Nicolas se détourne, je vois ses larmes couler sans retenue sous ses lunettes. Voir mon frère, d'ordinaire si solide, pleurer ainsi me bouleverse. Ma main posée sur son épaule, nous quittons le cimetière, en même temps que sa famille. Un buffet froid est servi chez eux pour remercier toutes les personnes qui sont venues assister aux obsèques, mais personne n'y reste très longtemps. En rentrant à la maison, tous dévastés, les yeux rougis, mon père remarque que le répondeur a enregistré un nouveau message. Après l'avoir écouté, il vient nous trouver dans le séjour où nous sommes tous rassemblés.

— Chad s'est réveillé ! annonce-t-il sans préambule.

Nous nous rendons aussitôt à l'hôpital. Dan et Hanna, les parents de Chad sont auprès de lui. Cela fait plaisir de les voir sourire à travers la vitre de la porte. Il est dans le service de réanimation. Les couloirs d'un blanc terne où seules quelques affiches sont accrochées rendent ce lieu froid et austère. En nous voyant, Dan sort de la chambre pour venir saluer mon père d'une grande accolade.

— Comment va-t-il ? questionne mon père.

— Pour être franc, ce n'est pas la grande forme, mais au moins il est sorti d'affaire. Par contre, d'après les médecins, la rééducation sera longue. Il a beaucoup de mal à s'exprimer. Ses membres inférieurs ont aussi été touchés, mais dans une moindre mesure.

Dan se tourne vers Nina, Nicolas, Jessy et moi.

— Les enfants, ne soyez pas choqués en le voyant. Il ne peut presque pas parler pour le moment. Cela reviendra, peut-être jamais totalement, mais il est costaud, il travaillera pour s'en sortir au mieux.

Nous acquiesçons d'un signe de tête.

Hanna sort à son tour et nous salue avec un grand sourire.

— Si vous voulez aller voir Chad, vous pouvez... mais pas tous en même temps, achève-t-elle tandis que nous avançons tous d'un même pas pour entrer dans sa chambre.

— OK, je crois que Meg et Jessy devraient y aller en premier, argumente Nick sous le regard catastrophé de ma jeune sœur.

Je m'attends déjà à l'entendre protester, mais, à ma grande surprise, elle se tait, sûrement parce que nos parents se tiennent à côté d'elle.

— Nous n'allons pas rester longtemps, et après, ça sera votre tour...

Jessy entre le premier, je lui emboîte le pas. Heureusement que Dan nous a prévenus, car c'est vraiment choquant de voir ce jeune garçon autrefois plein de vitalité et de force, être allongé sur ce lit d'hôpital. Un bandage lui enserre la tête, son visage est marbré de différentes couleurs qui vont du jaune au noir. En nous voyant entrer, il tente d'esquisser un sourire, mais sa bouche refuse de lui obéir complètement et pend d'un côté nous offrant un étrange rictus entre rire et grimace. Je prends sur moi pour faire comme si je ne remarquais rien, je sens Jessy en faire autant.

— Comment tu te sens ?

Je m'assieds près de lui.

Chad ouvre la bouche et marmonne :

— Va... bien.

— Tu nous as fait une sacrée peur, tu sais.

Jessy se place de l'autre côté du lit.

— Dé... dés... olé.

Je reprends :

— Le principal, c'est que tu te sois réveillé, ça va aller maintenant.

Chad nous regarde à tour de rôle et ses yeux se remplissent de larmes alors qu'il tente de dire :

— A... Amy...

Jessy et moi échangeons un regard. Ses parents ne nous ont pas dit si Chad est au courant de la mort de notre amie. Nous restons interdits, ne sachant quoi répondre. Finalement, c'est mon petit ami qui rompt le silence pesant qui s'est installé.

— Tu te souviens de ce qui s'est passé ?

Chad hoche la tête.

— De tout ?

Nouveau hochement de tête.

Jessy pose sa main sur le bras de Chad comme pour l'encourager à tenir le choc dans ce qu'il va lui dire.

— Nous revenions de son enterrement quand on a appris que tu t'étais réveillé.

Chad prend une profonde inspiration puis sa bouche se tord en une horrible grimace, tandis que des larmes roulent sur ses joues. Il rejette sa tête en arrière sur ses oreillers.

— F... feu, articule-t-il se souvenant apparemment d'avoir vu la voiture en flammes.

— Ça va aller ?

Je m'inquiète.

Il hoche à nouveau la tête.

— Be... besoin sa... savoir.

Nous restons quelques minutes encore auprès de lui alors qu'il refait surface de son chagrin. Quand nous voyons qu'il va mieux, nous laissons notre place à Nick et Nina.

— Il a demandé pour Amy, annonce Jessy à ses parents qui attendent dans le couloir. Je lui ai dit la vérité.

Sa mère se couvre la bouche d'une main.

— Comment a-t-il réagi ?

— Il savait déjà, il avait juste besoin de l'entendre pour être sûr.

— Je ne vais pas mentir, me dit Jessy alors que nous sortons de l'hôpital pour prendre un peu l'air, cela fait bizarre de le voir comme ça.

— Moi aussi j'ai eu un choc. Lui d'ordinaire si fort, le voir si... faible.

— La vie est vraiment curieuse.

— Comment ça ?

— C'est moi qui devrais être dans une chambre d'hôpital, pas lui...

— Chéri, arrête. Tu sais bien que j'ai horreur quand tu parles comme ça...

— Toi, arrête ! Ne fais pas celle qui ignore ce qui arrivera un jour !

— Mais ce n'est pas vrai ! OK, tu es séropositif, OK, un jour tu tomberas malade et tu mourras ! Voilà tu es content, je l'ai dit ! Mais ce qui est arrivé à Amy et à Chad est un accident et ça peut arriver à n'importe qui, moi y compris ! Alors, ne fais pas comme si la mort t'était réservée ! Tu n'en as pas le monopole !

Jessy me regarde visiblement déconcerté. Il est rare que je sois furieuse contre lui, mais je crois qu'en ce moment, je prends tellement sur moi pour tenir le coup, pour ne pas m'effondrer totalement que j'ai les nerfs qui lâchent.

— Regarde dans quel état tu te mets après avoir vu ton ex sur un lit d'hôpital ! Comment tu seras quand cela sera mon tour ?

— Jessy, par pitié, tais-toi !

Il ne répond rien, mais fait une volte-face et s'éloigne de moi à grandes enjambées, son manteau noir flottant derrière lui.

— Où tu vas ? lui crié-je.

— Loin de toi !

Le soir venu, assise dans le canapé de Nick, blottie contre lui, je me laisse aller à la confiance.

— Je n'en peux plus. Je suis tellement fatiguée de tout ça. Pourquoi tout doit être si compliqué ? D'abord Amy, puis Chad, et maintenant cette engueulade avec Jessy.

— Tu as essayé de lui parler ?

J'acquiesce.

— J'ai téléphoné chez lui en rentrant de l'hôpital, Élise m'a dit qu'il n'était pas là. Quand il est énervé ou déprimé, il peut traîner dehors pendant des heures.

— Ne t'inquiète pas, petite tête, ça va s'arranger.

— Il passe son temps à me dire que je ne tiendrais pas le coup lorsqu'il sera malade, quand il partira, alors que moi, tout ce que je veux, c'est profiter de la vie avec lui. Il va très bien pour le

moment, pourquoi faudrait-il déjà appréhender ce qui risque de se passer ?

Mon frère garde le silence un peu trop longtemps à mon goût pour que cela augure une bonne réponse.

— Je crois qu’il a tout simplement peur que tu ne sois anéantie le jour où il disparaîtra.

Je relève le visage vers lui, il reprend :

— Avant, la mort n’était pas vraiment concrète, mais après ce qui est arrivé, tu sais maintenant le mal que cela fait de perdre quelqu’un qu’on aime. Jessy a vu ta réaction, il a été là pour te soutenir, pour que tu pleures sur son épaule. Cependant, si un jour le sida se déclare et que c’est lui qui s’en va, tu t’imagines continuer à vivre sans lui ?

— Je ne peux pas l’imaginer...

— C’est justement ce qu’il te reproche. Viens là. (Il cale ma tête au creux de son épaule.) Si cela devait arriver un jour, je serais là. J’espère que tu le sais ?

J’acquiesce en silence. Je ne suis plus capable de pleurer, j’ai l’impression d’avoir épuisé mon stock de larmes durant ces derniers jours.

— Tu veux que je lui parle ?

— Non, c’est à moi de le faire. Mais, merci de ton offre. (Je souris.) Je suis contente que vous vous entendiez si bien tous les deux.

— Je me sens moins seul depuis qu’il est arrivé. Avant j’étais le seul garçon à vous affronter Nina et toi, Jessy a remis un peu d’équité dans cette famille.

— Si je sortais, tu pourrais me couvrir auprès des parents ?

Je plante mon regard dans le sien.

— Comment pourrais-je résister à ces yeux de biche ? Allez vas -y ! Je vais leur dire que tu étais épuisée et que tu t’es endormie dans ma chambre...

— Merci, Nick, dis-je en lui collant un gros bisou sur la joue.

Je sors discrètement de l’appartement de Nicolas et me faufile le long de la maison avant de me mettre à courir dans les rues pour me rendre chez les Sutter. La nuit est froide, il ne gèle plus, mais l’air demeure vif. Toutefois, en courant je ressens moins le froid. J’arrive devant chez Jessy, essoufflée. Sa chambre est sur le devant, au premier étage. D’un rapide coup d’œil, je m’aperçois qu’il est chez lui, comme l’atteste le plafonnier allumé. Une fois ma respiration redevenue normale, je toque à la porte d’entrée.

Mme Sutter ouvre, visiblement surprise de me voir dehors à plus de 21 heures.

— Bonsoir, il faut que je parle à Jessy. Il est là ?

Elle s’efface pour me laisser entrer.

— Vous vous êtes disputés ? demande-t-elle.

J’acquiesce.

— C’est bien ce qui me semblait.

Elle me fait un petit sourire compréhensif.

— Il est dans sa chambre.

Je monte l’escalier en bois et m’arrête devant la première porte à gauche du palier. Je frappe

doucement.

— Ouais, entre !

Cependant lorsque j'ouvre la porte, je comprends que mon amoureux s'attendait à voir sa mère et non moi. Sa chambre est juste meublée d'un grand lit au centre de la pièce, d'une commode qui lui fait face. Son bureau est placé devant la fenêtre. C'est la pure chambre d'un garçon qui ne s'ennuie pas avec les fioritures que nous les filles aimons tellement. C'est propre, il a l'habitude de ranger la plupart de ses vêtements dans les placards incrustés sur le côté droit de la porte. Jessy est debout sur le côté gauche de la pièce, posté devant un chevalet qui soutient une toile, un pinceau dans une main et une palette de peinture dans l'autre. À ma grande surprise, il est en train de peindre. Cette vision me redonne le sourire. En me voyant, il pose ce qu'il a dans les mains avant de s'avancer vers moi, les lèvres pincées.

— C'est la première fois que je te vois avec un pinceau à la main. Ça te va bien.

— Après tout ce qui est arrivé ces derniers temps, j'avais besoin de mettre mes émotions sur toile. Le papier ne suffisait plus.

Je hausse les sourcils.

— J'écris un journal. Je sais, cela ne fait pas très viril.

Son sourire est gêné.

Si un homme doit mettre des mots sur ce qu'il traverse, ressent, c'est bien lui, je pense.

— L'écriture n'est pas réservée aux filles. Je peux voir ?

Je désigne le tableau du doigt. Jessy fait une petite grimace hésitante.

— D'accord.

Je m'approche et suis littéralement scotchée par ce que je découvre. Sous un ciel bleu foncé où scintillent des étoiles, deux ombres, une masculine, l'autre féminine, s'enlacent au bord d'une étendue d'eau dans laquelle la pleine lune se reflète, éclairant le couple. Je murmure très impressionnée :

— C'est superbe !

— Ouais, bof.

— Tu rigoles ? Mais Jessy, c'est splendide ! Vraiment !

Il fait la moue, je ne l'ai pas convaincu.

— Je ne savais pas que tu étais capable de peindre aussi bien !

Il esquisse un petit sourire.

— Faut vraiment que tu continues. Je n'y connais pas grand-chose, pour ne pas dire rien, mais tu es vraiment doué !

— Merci... Je ne m'attendais pas à te voir ici, surtout à cette heure-ci.

— J'ai fait le mur. Nick me couvre.

Il sourit.

— Qu'est-ce qu'on ferait sans lui ?

— Je suis venue pour m'excuser pour tout à l'heure... J'ai bien réfléchi et je comprends ce que tu essayais de me dire.

— Te voir souffrir m'est insupportable..., chuchote-t-il. Ces derniers jours, je t'ai vue pleurer je ne sais combien de fois et, à part rester planté là à te regarder, je ne pouvais rien faire.

— C'est faux. Tu m'as aidée. Si je ne t'avais pas eu près de moi, je n'aurais jamais tenu le coup. Tu as été là pour moi à chaque instant. Tu ne t'es pas plaint même lorsque j'ai trempé ta chemise en jean à force d'y verser mes larmes.

Les mains dans les poches, se balançant légèrement d'avant en arrière, il esquisse un sourire.

— Je sais que tu penses à ce qui arrivera si un jour tu n'es plus là.

— Pas seulement. Je me demande comment tu réagiras lorsque la maladie se déclarera et que mon corps me lâchera peu à peu. Cela ne sera pas beau à voir...

— Tu es toujours si pessimiste...

— Parce que je sais ce qui m'attend, dit-il d'une voix lasse. Je veux t'y préparer. Tu ne peux pas faire comme si tout allait bien, comme si je ne devais jamais mourir.

— Et toi tu dois arrêter de vivre comme si tu allais mourir demain ! Tu es là, bon sang !

Je m'énerve à nouveau.

— Ça ne sert à rien. Nous n'arrivons pas à nous comprendre.

Son ton est calme, mais cassant, comme s'il énonçait une évidence irréparable.

— En effet, dis-je en sortant précipitamment.

Je rentre chez moi en traînant les pieds. J'étais allée le voir pour que nous fassions la paix et la situation en est toujours au même point, si ce n'est pire puisque nous nous sommes encore disputés. Je n'arrive pas à croire que moins d'une semaine plus tôt, nous étions parfaitement heureux. Je monte directement chez Nicolas, sans me faire surprendre par nos parents, où je passe la nuit sur son canapé, perdue dans mes pensées.

Le lendemain, c'est un vendredi et le jour où je suis censée reprendre les cours après avoir été absente toute la semaine. Cependant, lorsque mes parents voient au petit déjeuner ma tête de « déterrée », selon leurs dires, ils me conseillent de me reposer et m'autorisent à ne reprendre l'école que le lundi. Ils pensent que c'est toujours dû à la disparition d'Amy, ainsi qu'à l'inquiétude pour la santé de Chad, c'est le cas, mais j'y rajoute également la nuit blanche que j'ai passée à penser à Jessy. J'ai l'impression que tout s'effondre autour de moi et que, malgré mes efforts, je ne peux rien faire, à part regarder le monde s'écrouler.

Le ciel gris, maussade, me renvoie à mes idées lugubres lorsque je sors pour aller voir Chad. À mon arrivée à l'hôpital, la pluie menaçante s'abat avec force, sans s'arrêter. Derrière la vitre de la chambre de Chad, je la regarde tomber d'un œil distrait. Mon ami est dans le même état que la veille. Le chemin sera long avant qu'il ne puisse récupérer ses facultés. Il est conscient de ses handicaps et je crois que c'est son regard sur lui-même qui est le plus dur à supporter. Il essaie de parler, mais les mots semblent se bloquer quelque part entre son esprit et sa bouche. Cela l'énerve au plus haut point, il finit par taper du poing sur la petite table à roulettes que les infirmières ont placée devant lui. Malgré la douleur qui en ressort, cela me fait sourire, car j'y vois sa rage de vivre. Lorsque je prends congé de lui, il n'est pas loin de midi et alors que j'arrive devant la porte d'entrée de l'hôpital, je me rends compte qu'il pleut toujours à verse et que, bien sûr, je n'ai pas pris de parapluie, et mon manteau est dépourvu de capuche.

— Tant pis, je murmure en franchissant les portes coulissantes.

Je fais deux pas et m'arrête sous la pluie. En voyant Jessy arriver, je demande :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je te cherchais... Je me suis inquiété en ne te voyant pas au lycée ce matin. Je suis passé chez toi, Nick m'a dit que tu étais là.

Je réplique d'un ton maternel en m'approchant de lui :

— Mais Jessy, tu es trempé ! Regarde-toi ! Tu sais bien que tu dois éviter de tomber malade.

Je le trouve inconscient d'être sous une telle pluie alors que le moindre rhume peut le conduire à une hospitalisation, voire pire. Mais en même temps, c'est tout lui de se comporter ainsi, cela lui ressemble tellement.

Ses cheveux collent à son front, des gouttes d'eau s'accrochent à ses longs cils telles des larmes ; du doigt, je les efface.

— Tu n'es pas en reste, ajouta Jessy qui sourit en posant ses mains sur mes hanches. Nous n'allons pas rester sous cette pluie. Ma mère travaille, on va chez moi ?

J'acquiesce et lui tends la main. Nous courons jusqu'à sa maison où nous entrons, nos vêtements dégoulinants de pluie mouillent le sol. Il me passe une serviette de bain, je m'essuie de mon mieux, mais sans grand résultat.

— Viens avec moi, on va essayer de te trouver d'autres habits.

Je le suis jusqu'à la chambre de sa mère où il fouille dans sa garde-robe. C'est une grande pièce avec un lit en pin et son armoire assortie, une coiffeuse dans un coin recèle des maquillages et des bijoux. Il est impossible de se tromper sur l'identité de l'habitante des lieux avec ces murs lavande et rose pastel. Je comprends que Mme Sutter puisse s'y sentir bien, tant on a l'impression d'entrer dans un cocon où l'on est en sécurité.

— Tiens, cela devrait t'aller.

Jessy me tend un pull bleu et un pantalon noir à fines rayures blanches.

— Tu crois que ça ne va pas déranger ta mère ?

Il secoue négativement la tête.

— Non, pas du tout. Tu trouveras des serviettes dans la salle de bains, vas te changer.

Pendant ce temps, mon petit ami se rend dans sa chambre, où il se sèche et met des vêtements secs. J'ai la sensation de revenir huit jours en arrière dans cet hôtel de New York où, intimidée, j'avais eu du mal à quitter la salle d'eau. Je ressens la même timidité à me retrouver seule avec lui.

— C'est un peu grand, mais pour aujourd'hui ça ira.

Je retrouve Jessy à l'entrée de sa chambre. Mme Sutter est plus grande que moi et son pantalon traîne par terre, j'ai dû improviser un ourlet pour éviter de marcher dessus.

Il prend mes habits mouillés et les met au sèche-linge avec les siens. Pendant ce temps, je vais revoir la peinture qu'il réalisait la veille.

— Je ne l'ai pas encore finie.

— Comment arrives-tu à faire ça ? J'en serais incapable.

Il esquisse un sourire gêné puis s'assied sur le lit.

— Je ne veux plus qu'on se dispute, dit-il d'un ton las.

— Moi non plus.

— Est-ce que j'ai tort de m'inquiéter pour toi, le jour où je ne serai plus là ?

— Non, il est vrai que si tu pars, je serai mal, très mal, mais j’aurai ma famille pour me soutenir. Nicolas notamment...

D’un hochement de tête, Jessy confirme.

— C’est ce qu’il m’a dit tout à l’heure. On a parlé un long moment, lui et moi.

— Je peux savoir ce que vous vous êtes dit ?

Jessy a un franc sourire.

— Nous avons discuté de beaucoup de choses...

Devant sa réticence à m’en dire plus, je n’insiste pas. Il est bon aussi que chacun ait ses secrets et puis je suis bien placée pour savoir que mon frère est de bon conseil.

Je reprends le plus sérieusement du monde.

— Et moi, est-ce que j’ai tort de t’aimer tellement fort que je refuse que tu partes loin de moi ?

Les larmes aux yeux, Jessy me fait signe que non. Je m’approche et lui passe une main dans ses cheveux humides. D’un geste rapide, il m’attire à lui, je me retrouve assise sur ses genoux, les bras autour de son cou.

— Tu as peur pour moi, mais après ce qui est arrivé à Amy et Chad, j’ai réalisé que je peux aussi te perdre à tout moment.

— C’est pourquoi il faut profiter de chaque minute que nous avons la chance de passer ensemble.

— Comme ça, tu veux dire ?

Dans un grand éclat de rire, il nous fait basculer sur son lit. Allongés côte à côte, son visage à quelques centimètres du mien, je lui susurre :

— Exactement comme ça.

Avant de l’embrasser.

Chapitre 7

Le cadeau

Durant les semaines qui suivent, je passe beaucoup de temps à l'hôpital. Je tiens compagnie à Chad, lui fais la lecture, lui raconte les derniers potins du lycée et essaie de le soutenir dans les quelques devoirs que je lui apporte. Son médecin a dit qu'il peut étudier un peu, mais sans se fatiguer et je crois que Chad s'ennuie tellement, enfermé seul dans sa chambre qu'il finit par prendre du plaisir à travailler, même les maths. Cela fait presque deux mois que l'accident a eu lieu, tout le monde a repris sa vie, tout le monde, sauf les parents d'Amy qui ont beaucoup de mal à remonter la pente. Son père continue son travail d'ingénieur, s'y consacrant pleinement, quant à sa mère, elle ne sort de chez elle que pour se rendre au cimetière où elle passe le plus clair de son temps. Tous leurs proches, ma famille y compris, attendent que le temps fasse son œuvre et que leur peine devienne moindre.

Dan et Hanna, les parents de Chad, viennent le voir tous les soirs ainsi que les week-ends. Moi, je viens tous les jours après l'école, je reste jusqu'à ce qu'ils arrivent, ainsi il n'est pas seul. Sa bouche a toujours une forme bizarre, pendante d'un côté, mais il parvient à parler un peu mieux, même s'il est encore loin de pouvoir discourir pendant des heures. Nina vient beaucoup le voir, mais elle ressort toujours avec les larmes aux yeux, cela lui fait très mal de le voir dans cet état. Elle a fêté ses quatorze ans et, en soufflant ses bougies, je me doute du vœu qu'elle a fait. Chad semble prendre plaisir à la voir et je dois admettre que, malgré son jeune âge, ma sœur lui est dévouée, exauçant ses moindres demandes. Aussi, je la surprends plusieurs fois à lui apporter des hamburgers ou des sucreries en douce. Je fais celle qui ne remarque rien alors qu'à la dérobée, je vois les regards rieurs qu'ils échangent.

— Jessy... va... venir, articule Chad alors que je lui lis un poème que la prof nous a demandé d'apprendre pour le lendemain.

— Pas aujourd'hui. Il s'est inscrit à un cours de dessin qui a lieu trois fois par semaine après le lycée.

Je ne précise pas que je l'ai tellement encouragé à poursuivre la peinture que j'ai fini par le convaincre qu'il a du talent. Il reprend goût aux choses. J'adore voir son visage s'illuminer lorsqu'il me raconte ce qu'il fait comme tableau. Le seul point négatif, dans tout cela, est qu'entre ses cours de dessin, les moments où il va au centre antisida pour y établir son suivi médical et se renseigner sur les nouveaux traitements, les soirées qu'il passe à peindre sans oublier le lycée, on ne se voit plus beaucoup. Il me manque énormément, mais je ne peux pas être égoïste en le gardant que pour moi alors qu'il adore de nouveau peindre. Pourtant les moments d'intimité que nous avons partagés à New York me semblent très lointains. Depuis, nous n'en avons pas repartagé, la crainte que j'avais formulée avant de repartir de la Grosse Pomme s'est confirmée, malgré nous, le temps semble nous éloigner l'un de l'autre. Au lycée, nous passons le plus de moments possible ensemble, mais, en

dehors de cela, nous sommes tellement occupés que je me demande, parfois, pendant encore combien de temps notre couple va résister. Et maintenant que les vacances de printemps ont débuté depuis quelques heures, je ne sais pas dans quelle mesure nous allons pouvoir nous voir. Je suis sûre que mes sentiments pour lui n'ont pas changé, en ce qui concerne les siens, je ne peux que l'espérer. Je le crois sincère lorsqu'il me dit qu'il m'aime.

— Ça... va ? me questionne Chad qui a suivi mon regard nostalgique.

— Oui, très bien. Demain, tu vas avoir la visite de Nick ! Il vient passer quelques jours à la maison avant de partir avec ses potes pour le Spring Break.

— Nicolas... Spring Break... pas compatible. Ton frère... trop sérieux.

Je manque d'éclater de rire en entendant Nick et sérieux dans la même phrase. Dire qu'il n'y a pas si longtemps, moi aussi je le trouvais trop responsable pour faire des bêtises, je n'ai plus du tout le même avis depuis que j'ai découvert sa manière d'agir à New York.

— Il sait s'amuser maintenant, je me contente de répondre.

Lorsque les parents de Chad arrivent, je prends congé comme tous les soirs, mais avec plus d'empressement à l'idée de revoir mon frère. Après deux longs mois d'absence, il arrive à la maison dans la soirée.

Nicolas a dû sentir le bon repas que ma mère a cuisiné, car il gare sa voiture dans l'allée du garage pile à l'heure du dîner. Comme d'habitude, il passe le repas à nous parler de sa vie new-yorkaise, surtout de ses études en omettant volontairement de préciser tous les détails scabreux de son statut de célibataire. Quand tard dans la soirée, mes parents se retirent dans leur chambre et Nina dans les bras de Morphée, d'un clin d'œil, il m'invite dans son appartement au-dessus du garage. Rien n'a bougé depuis sa dernière visite. En revoyant le canapé où j'ai tant pleuré, je sens l'émotion de la disparition d'Amy m'étreindre le cœur à nouveau.

— Maintenant que nous sommes seuls, commence mon frère en choisissant ses mots, dis-moi où est Jessy ? J'ai été surpris de ne pas le voir en arrivant.

Nick va ouvrir son frigo, en sort deux bières et m'en tend une.

— Tu connais un fournisseur ou quoi ? Tu as toujours des canettes en stock.

Pour toute réponse, il me fait un clin d'œil avant d'avalier une gorgée.

— Jessy doit être chez lui en train de peindre, je suppose.

Mon frère regarde sa montre, il est 23 heures passées, et prend le téléphone.

— Tu ne vas pas l'appeler à cette heure-ci !

— Je vais me gêner !

Rapidement, il compose le numéro qu'il connaît par cœur. Je me fais la réflexion qu'ils doivent passer beaucoup de temps à se parler derrière mon dos.

— Mais sa mère...

Plaçant un doigt sur ses lèvres, mon frère m'intime l'ordre de me taire.

— Bonsoir, madame Sutter, c'est Nicolas Crawfords. Je suis désolé de vous déranger à cette heure si tardive, mais j'ai un souci et j'aurais voulu parler à Jessy, si c'est possible ?

Je regarde mon frère avec admiration. Les mots sortent de sa bouche avec une telle aisance que j'en arrive à oublier l'heure moi-même.

— Oui, je vais bien, et vous-même ?

J'entends Élise lui répondre.

— Parfait. Merci et encore désolé du dérangement. Bonne nuit.

Notant un changement sur le visage de Nick, je devine que Mme Sutter est partie chercher mon petit ami. Après quelques instants, Nicolas reprend :

— Salut, vieux frère ! Alors qu'est-ce que tu fous ? Je reviens à Millisky et tu n'es même pas là !

Jessy répond quelque chose.

— Nous sommes à l'appart, on se tape une bière. Tu as intérêt à ramener ton cul vite fait !

Nicolas raccroche, l'air très satisfait de lui-même.

— Il arrive !

Je regarde ma bière en méditant pendant un long moment.

— Tu connais son numéro de téléphone par cœur, finis-je par commenter.

— On discute pas mal entre mecs.

— Vous parlez de moi ?

Nick hausse les sourcils, un sourire s'affiche sur son visage.

— À ton avis ?

— OK, j'ai compris, tu ne me diras rien. Mais j'espère en tout cas que tu n'essaies pas de le dévergondier !

Nick part d'un grand éclat de rire.

— Je suis sérieuse. Déjà que nous ne nous voyons pas beaucoup ces derniers temps, donc j'ose espérer que tu ne lui conseilles pas de suivre ton exemple en allant folâtrer à droite et à gauche ?

— Bien sûr que non, enfin tu me connais.

J'affiche un air dubitatif qui ne plaît pas à mon frère.

— OK, à moi de te parler sérieusement. Jessy me parle de toi sans arrêt et c'est justement pour cela que je l'ai pressé de venir ce soir. Parce qu'apparemment vous avez besoin de vous parler face à face plutôt que de passer par moi. Sitôt qu'il sera là...

On frappe à la porte.

— Entre !

Jessy referme la porte derrière lui.

— T'es dingue de m'avoir appelé si tard ! lance-t-il sans préambule en s'avançant dans la pièce.

Il donne une tape sur la tête de mon frère au passage. Puis dépose un bisou sur mon front avant de prendre place à côté de moi.

— Tu n'avais qu'à venir de toi-même !

— Je finissais une toile !

— Tu n'as plus que ça à la bouche, ces derniers temps ! C'est très bien que tu t'y sois remis, mais n'oublie pas de sortir de chez toi aussi. Tu as une sale tête !

— Merci ! Tu sais très bien pourquoi.

Je regarde Jessy, c'est vrai qu'il a l'air fatigué, plus que ce matin lorsque nous nous sommes vus au lycée. Sous l'éclairage électrique, son teint est pâle, ses yeux cernés.

— De quoi parlez-vous ? interviens-je.

Mon petit ami scrute mon frère avec ressentiment.

— D'accord, je vais vous mettre à égalité tous les deux. Toi... (Il pointe du doigt Jessy.)... Tu vas lui expliquer pourquoi tu préfères l'éviter ces derniers temps. Et toi... (Il tourne son doigt accusateur vers moi.)... Tu vas lui dire ce que tu penses vraiment de ses cours de dessin ! Bonne nuit, les amoureux !

Sans demander son reste, Nicolas sort en prenant sa veste ainsi que ses clefs de voiture.

J'ai le cœur qui tambourine dans ma poitrine. Jessy m'évite ! Et il l'a confié à mon frère ! J'avais peur que ses sentiments aient changé depuis quelque temps, mais j'essayais de me rassurer malgré cette petite voix qui s'insinuait parfois dans mon esprit. Bien sûr, qu'il se montre plus distant ces derniers temps, mais, inconsciente que je suis, je me répétais que c'était normal, il est tellement occupé. Incrédule, je me lève du sofa et me mets à arpenter l'appartement.

— Je suis une idiote ! murmuré-je.

Je me retourne pour lui faire face, il regarde le sol, visiblement mal à l'aise. Je l'accuse en m'énervant :

— Alors il faut que j'apprenne par mon frère que tu m'évites ! Tu comptes rompre avec moi en passant par lui aussi !

Il relève brusquement le visage, ses traits sont encore plus tirés qu'à son arrivée.

— Je n'ai jamais eu l'intention de rompre !

— Ah bon ? C'est pourtant l'étape suivante lorsqu'on évite quelqu'un !

— Ce n'est pas ce que tu crois... Ce n'est pas ta faute...

— Ah non, par pitié, ne me fais pas en plus le coup du « ce n'est pas toi, c'est moi », dis-je en le coupant.

Jessy se lève d'un bond du canapé en s'énervant à son tour.

— Tu vas me laisser parler, oui ! Si j'ai moins voulu te voir ces derniers jours, c'est parce que je suis un nouveau traitement responsable de mon anémie ! C'est pour ça que j'ai une sale gueule et que je suis crevé !

Je scrute ses yeux, incapable de comprendre son silence.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

— Parce que je ne veux pas t'impliquer dans mes problèmes de santé. Je te l'ai déjà dit, tu sors avec moi, pas avec le sida.

— Tu crois vraiment que c'est en me cachant des choses que notre couple va fonctionner ? Je sais que tu veux me protéger de tout cet univers, mais la vérité c'est que tu ne peux pas. Si tu veux que cela marche entre nous, tu ne dois pas me laisser à l'écart.

Il pince les lèvres, garde le silence et je reprends calmement.

— Je sais que je n'ai pas été très disponible de mon côté. J'ai passé pas mal de temps à l'hôpital avec Chad. Mais je vais moins y aller. Nina me remplacera pour lui faire la lecture.

— C'est vrai qu'en ce moment tu passes plus de temps avec lui qu'avec moi.

Je vois briller une once de malice dans son regard.

— Mon chéri, es-tu jaloux ?

Il s'approche de moi et enroule une mèche de mes cheveux autour de l'un de ses doigts.

— Eh bien, disons que cela ne fait jamais très plaisir de savoir que sa copine passe tout son temps libre avec son ex.

— Si tu me consacrais davantage d'heures, je ne le verrais plus tous les jours.

Souriant, il passe ses bras autour de ma taille.

— Ma mère part demain matin à Allentown pour le week-end. Elle va voir son autre fils et son mari, ajoute-t-il devant mon visage surpris. Tu viens dîner chez moi demain soir ?

Le samedi dans l'après-midi, je me rends à l'hôpital voir Chad. J'ai l'intention de le prévenir que, dorénavant, je viendrais moins lui rendre visite, et que Nina me remplacera pour son plus grand bonheur. J'ai pris l'habitude d'entrer directement dans sa chambre après avoir frappé, ce que je fais ce jour-là encore. J'ai à peine posé un pied sur le linoléum beige qu'un gobelet d'eau atterrit devant moi. Surprise, je relève la tête pour voir Chad furieux, assis sur son lit, ses parents debout face à lui le regardent, décontenancés.

— Bonjour, tout le monde. Ça ne va pas ?

Je pose la question à Chad, mais c'est sa mère qui se retourne pour me répondre.

— Il est en colère, car il est prévu qu'il parte lundi pour Philadelphie dans un centre de rééducation. Les médecins d'ici ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour l'aider, mais ils ne sont pas spécialisés.

— Je... ne veux pas... y aller, articule Chad.

— C'est pour ton bien, affirme Dan. Ce n'est pas pour toujours, quelques mois puis tu reviendras en ayant retrouvé tes capacités.

— Suis... pas débile !

Chad envoie voler la télécommande de la télévision le long du mur.

— Mais je n'ai pas dit ça, proteste son père.

Je tente à mon tour :

— Chad, ne me balance rien à la figure pour ce que je vais te dire, mais franchement je trouve que c'est ce que tu as de mieux à faire. Tu as fait des progrès ces dernières semaines, mais si ce centre peut te permettre de te remettre complètement de cet accident, alors il n'y a pas à hésiter.

Il a en effet progressé, même si ses pas sont encore mal assurés, il parvient à se tenir seul debout. Sa plus grande gêne réside dans le langage et là je dois reconnaître que son état stagne. Cela me fait toujours autant de peine de le voir chercher ses mots, parfois durant plusieurs minutes, avant de réussir à les prononcer correctement. C'est aussi pour cette raison que j'entre dans sa chambre sans attendre son feu vert, sinon je pourrais rester derrière la porte à patienter pour obtenir son autorisation pendant un bon moment.

Il n'envoie rien d'autre par terre, mais grogne de mécontentement en croisant les bras. Il me fait penser à un enfant qui boude lorsque ses parents ne cèdent pas à ses caprices.

— Tous... copains... ici, finit-il par dire.

— Tu sais, Philly n'est qu'à trois heures d'ici, nous viendrons te voir, je le rassure. Il faut que tu penses à toi. Plus vite tu seras complètement remis et plus vite tu pourras reprendre ta vie en main.

— C'est ce qu'on n'arrête pas de lui dire, souffle sa mère.

— Sur... viendrez ?

J'acquiesce avec un sourire et ajoute en plaisantant avec un fond de vérité.

— Tu crois vraiment que Nina nous laissera le choix ?

Il éclate de rire.

— OK, cède-t-il.

— Parfait, nous allons tout mettre en place pour le transfert lundi, se félicite Hanna avant de sortir avec Dan.

Je ramasse la télécommande et la remets sur la table devant lui.

— Tu vas... me... manquer.

Je réfléchis avant de répondre. Je ne veux pas lui laisser de faux espoirs. J'ai peur que le temps passé près de lui n'ait réattisé une flamme qui est définitivement morte de mon côté.

— Jessy, Nina et moi, nous viendrons te voir.

En entendant le nom de mon petit ami, je vois à sa façon de regarder ailleurs qu'il a compris que nul espoir n'est permis.

En revanche, c'est une autre histoire d'expliquer à Nina que Chad doit partir pendant plusieurs mois. Comme je l'avais prévu, elle se jette sur son lit en pleurant. En la voyant agir ainsi, j'ai un petit sourire. Combien de fois, moi aussi, me suis-je jetée en larmes sur mon lit, à cause de lui ? Trop pour pouvoir les compter à l'époque où il m'ignorait complètement. Dorénavant, avec le recul, je me trouve stupide. Je croyais aimer Chad à cette période, mais ce n'était pas le vrai amour comme celui que je partage avec Jessy. Chad a été une petite amourette dans ma vie, même s'il reste un ami fidèle. Je crains qu'à son tour ma petite sœur ne se casse les dents sur lui, mais je ne peux rien contre cela. Elle apprendra elle-même de ses erreurs, comme tout un chacun. Je peux seulement lui promettre que nous rendrons visite à Chad régulièrement. Cela la fait arrêter de pleurer, cependant en scrutant son regard, je sais qu'elle en a gros sur le cœur.

Le samedi dans la soirée, j'arrive chez Jessy comme prévu.

— Je suis dans la cuisine, me lance celui-ci lorsque je franchis le pas de la porte.

Après avoir déposé mon manteau, je vais le rejoindre. Il est en train de faire cuire des pâtes. Je lui trouve meilleure mine que la veille. Il est habillé d'une chemise en jean bleu ciel et d'un pantalon noir. Comme d'habitude, en le voyant, des papillons semblent prendre leur envol au creux de mon estomac. C'est une douce sensation à laquelle s'ajoutent les battements de cœur qui s'accélèrent.

— Salut, toi, me dit-il avant que ses lèvres n'effleurent les miennes.

— Je peux t'aider ?

— Non, j'ai presque fini. Assieds-toi.

Je prends place sur un haut tabouret derrière le bar de la cuisine américaine. Mme Sutter, qui est une très bonne cuisinière, a choisi ses équipements avec soin. Des casseroles de diverses tailles sont accrochées au-dessus du plan de travail. Les placards blancs contiennent tout ce qu'il convient pour faire de bons petits plats.

— Ça ne t'ennuie pas trop que ta mère soit partie voir son mari ?

De dos, je vois les épaules de Jessy se contracter alors qu'il sort une petite boîte de sauce tomate de

l'un des placards situés devant lui.

— Honnêtement, si... Je veux dire, c'est son mari donc je comprends, mais je sais aussi ce qu'il pense de moi. Ma mère voudrait lui faire entendre raison... Cependant pour ma part... (Il secoue la tête en signe de négation tout en ouvrant la boîte.)... Même si elle y parvient, rien ne sera plus jamais comme avant. Aïe !

Il se tient un doigt. Je saute en bas du tabouret et m'approche de lui.

— Ce n'est rien, je me suis juste coupé. Reste où tu es.

Il passe sa main sous l'eau froide, puis attrape la boîte de sauce qu'il jette rageusement à la poubelle tout en maugréant :

— Putain, ce n'est pas vrai ! J'en ai marre !

Je vois le sang réapparaître sur sa peau entaillée.

— Je vais mettre un pansement.

Il prend la direction de la salle de bains du rez-de-chaussée. Je le suis pour lui trouver de quoi désinfecter la plaie.

— Tu sais si tu as de l'alcool ?

Il me jette un regard éloquent qui signifie à lui seul : « Comme si je pouvais m'en passer. »

— Désolée... Mais c'est le genre de question que je ne poserais pas si tu ne me tenais pas à l'écart de cette partie de ta vie.

— Dans l'armoire à pharmacie derrière toi.

Je vois qu'il y a du coton à côté de la bouteille d'alcool, des pansements sur l'étagère du dessous ainsi que des gants stérilisés. Je prends le tout.

— Merci, je vais m'en occuper.

— Laisse-moi t'aider...

— Megan... non.

J'enfile les gants avant d'imbiber le coton d'alcool.

— Donne ton doigt.

Il me fixe intensément.

— Jessy, laisse-moi entrer dans ta vie. Arrête de me repousser.

Fébrilement, il me tend sa main. Avec des gestes précautionneux, je désinfecte la plaie qui s'arrête de saigner puis entoure l'extrémité de son doigt dans un pansement.

— Rajoute du sparadrap par-dessus, s'il te plaît, juste au cas où.

Sa voix tremble. Je fais ce qu'il me demande, puis ôte les gants et les jette à la poubelle. Quand je me retourne pour lui faire face, il a la tête baissée, mais je vois deux larmes rouler sur ses joues. Je m'inquiète.

— Ça va ?

Il hoche la tête.

— Je ne comprendrais jamais comment tu peux poser tes mains sur moi malgré...

Sa voix se brise. Je me colle à lui, prends son visage de mes deux mains et le force à me regarder. De mes pouces, j'essuie les larmes de ses joues.

— Je t'aime.

Il me serre contre lui.

— Je t'aime tellement, me chuchote-t-il.

Un peu plus tard après avoir dîné de pâtes au fromage, faute de sauce tomate, je raconte à Jessy les derniers événements, et notamment le départ de Chad pour Philadelphie le surlendemain.

— C'est moche pour lui, il va se retrouver loin de sa famille, de ses amis. Mais d'un autre côté, je suis soulagé de le voir s'éloigner un peu, avoue-t-il avec un petit sourire.

— S'éloigner de moi, c'est bien ce que tu veux dire, non ?

J'adore voir Jessy jaloux. Dans ces moments-là, je sais qu'il serait prêt à se battre contre le premier mec qui essaierait de m'éloigner de lui. Cette pensée me fait toujours sourire et me reconforte.

— Si demain l'une de mes ex revenait me tourner autour, tu le prendrais comment ? me taquine-t-il.

— Oh ce n'est pas dur, je la ferais dégager en vitesse, lui dis-je en riant.

Il me prend la main par-dessus la table et la presse tendrement.

— Je suppose que tu vas devoir rentrer chez toi ?

Je jette un regard sur la rue qui est déjà sombre, puis sur l'horloge qui indique 22 h 38.

— Comme on est samedi, j'ai la permission de 23 heures, dis-je en grimaçant.

— Dommage. Pour une fois que ma mère n'est pas là, nous aurions pu en profiter pour que tu passes la nuit ici.

Je sens mes joues s'enflammer et des nuées de papillons s'envoler dans mon estomac. Nous n'avons pas repassé de tendres moments ensemble depuis New York, et le fait de sentir la proximité de son corps me manque autant qu'il me trouble.

— J'aurais tellement aimé, mais si je ne rentre pas, mon père va débarquer chez toi.

— Il faut vraiment que l'on trouve un moyen d'être seul de temps en temps sans avoir nos parents sur le dos. Et si nous faisons un autre voyage à New York avant la fin de l'année scolaire ?

— Sérieux ?

Je me réjouis en me levant. Jessy me tient toujours la main, je contourne la table pour venir m'asseoir sur ses genoux et passe mes bras autour de son cou.

— Très sérieux, affirme-t-il avec un grand sourire. Vu que tout s'est bien passé la dernière fois, je pense que tes parents seront d'accord pour que nous y retournions, et Nicolas a dit qu'on pouvait aller le voir quand on voulait, donc...

— Surtout après le coup qu'il nous a fait hier soir, de balancer nos confidences comme cela au milieu de la pièce avant de se barrer.

— Cela nous aura au moins permis de tout mettre à plat. Je ne savais pas que tu voyais mes cours de dessin d'un mauvais œil.

— Ce n'est pas le cas, j'ai juste dit à Nick que c'est super que tu retrouves la passion de la peinture, mais que, de ce fait, on ne se voit plus beaucoup et que tu me manques énormément.

— Tant que ça ? demande Jessy avec un sourire malicieux.

— Plus encore !

Ses lèvres, d'abord douces sur les miennes, renforcent leur appui tandis que sa langue explore ma bouche. Ses mains pressent ma taille contre lui, réveillant sa virilité. Quand sa bouche quitte mes lèvres pour glisser dans mon cou, je me sens suffoquer. Jessy relève le visage et me regarde intensément, puis il jette un œil sur l'horloge.

— Il faut vraiment qu'on reparte à New York ! confirme-t-il.

Le lendemain après-midi, nous retrouvons Nick dans la chambre de son appartement, il prépare ses bagages pour partir, destination Miami.

— Veinard ! Tu vas aller au soleil faire la fiesta, tu as une chance ! Je t'envie.

— Vous le ferez aussi d'ici quelques années.

— Franchement cela ne me tente pas plus que ça, dit Jessy, adossé à l'armoire de mon frère.

— C'est parce que tous les deux, vous êtes trop sérieux !

— Pas tant que ça ! Nous avons une chose à te demander.

Intéressé, Nick laisse tomber le tri de ses vêtements pour nous observer à tour de rôle.

— Nous pourrions revenir te voir à New York avant la fin juin ?

Mon frère nous fait un sourire entendu.

— Je vous l'ai déjà dit, vous venez quand vous voulez.

Il se saisit d'une chemise hawaïenne, l'examine un instant avant de reprendre :

— Je vous prendrais deux chambres, cette fois.

— Euh... Je crois qu'une chambre comme la dernière fois nous suffira, souffle Jessy, ses joues prenant une jolie couleur rosée.

Nick plie sa chemise et la met dans sa valise.

— Si je comprends bien, on se décoince un peu tous les deux, nous taquine-t-il tandis que nos visages s'empourprent. Je suppose que je dois en parler aux parents avant de partir ?

— Je préférerais, dis-je en me mordant la lèvre inférieure.

— D'accord.

Jessy le gratifie d'une tape amicale dans le dos tout en lui avouant :

— Heureusement que nous t'avons avec nous.

— Tu ne crois pas si bien dire, mon pote. Figurez-vous que j'ai pensé à vous, ces derniers jours. Et j'ai, quelque peu, trouvé injuste que je puisse faire tout ce que je veux à New York pendant que vous, vous êtes coincés ici entre vos parents.

Jessy et moi échangeons des regards interrogateurs, alors que Nick sourit à pleines dents.

— De ce fait, j'ai un petit cadeau pour vous. Je me suis dit que vous auriez peut-être besoin d'un peu d'intimité, aussi je vous ai fait à chacun un double des clefs de cet appart pour que vous puissiez vous y retrouver quand vous le souhaitez.

Il sort des poches arrière de son jean deux clefs qu'il nous tend.

— Nick, t'es le meilleur !

Je lui saute au cou. Et Jessy le gratifie d'une nouvelle tape dans le dos en le remerciant.

— De rien, mais j'y mets deux conditions. La première est, par pitié, ne vous faites pas prendre ! Je

raconterai à papa que j'ai pris les clefs avec moi, comme cela, il ne viendra pas vous déranger, mais s'il vous voit, on sera tous foutus.

— On sera prudents. C'est pour ça que t'as baissé les stores ?

En arrivant, j'ai remarqué qu'il fait plus sombre que d'habitude et que tous les rideaux ont été baissés.

— J'espère que vous ferez gaffe. En effet, j'ai tout fermé depuis hier soir en prévision. Cela aurait paru bizarre si j'avais plongé l'appart dans la pénombre à la dernière minute avant de partir. Et la seconde condition, dit-il avec le plus grand sérieux me faisant craindre le pire. Je veux pouvoir dormir dans des draps propres quand je reviendrais, donc faites ce que vous voulez, mais changez les draps avant mon retour !

Jessy éclate de rire alors que je reste muette de gêne.

Une heure plus tard, Nicolas glisse sa valise dans le coffre de sa voiture, toute la famille est rassemblée dehors pour lui dire au revoir. Il commence par faire une accolade à Jessy, puis un câlin à Nina. Lorsqu'il se tourne vers moi, il me fait un clin d'œil complice avant de me prendre dans ses bras. En arrivant devant nos parents, il prend la parole en s'adressant particulièrement à mon père :

— J'ai invité Meg et Jessy à revenir me voir à New York pendant quelques jours.

Mon père se tourne vers nous, j'ai la sensation de m'enfoncer dans le bitume sous son regard perçant.

— Je ne vois pas de raison de refuser. Je sais qu'avec toi qui veilles, cela ne craint rien, ils sont en sécurité dans la Grosse Pomme.

À côté de moi, je vois Jessy se retenir de sourire. Nick lui sourit ouvertement, mais de joie à l'idée que nous allons bientôt le revoir.

— Jessy, il faudra demander la permission à ta mère, reprend mon père.

— Je suis majeur, lui rappelle gentiment mon petit ami.

Mon père se donne une petite tape sur le front.

— C'est vrai, j'avais oublié, mais tu lui en parleras quand même, histoire qu'elle ne pense pas que notre famille te kidnappe.

— Bien sûr, aucun souci.

— Parfait puisque c'est réglé, les jeunes, je vous attends prochainement chez moi. Nous ferons comme la dernière fois, on se serrera pendant quelques jours.

Intérieurement, je supplie Nick de ne pas trop en faire tant j'ai peur que mes parents ne soupçonnent quelque chose, mais curieusement cette dernière phrase ravit mon père qui affiche un grand sourire satisfait. Il n'y a pas à dire, mon frère est vraiment doué pour amadouer les parents et rien que pour cette raison je l'admire. Il prend nos parents dans ses bras pour une dernière accolade avant de monter en voiture. Le tuyau d'échappement ronfle quand il démarre, puis le bruit sourd s'amenuise alors qu'il s'éloigne. Avec reconnaissance, nous lui faisons au revoir de la main tandis que dans nos poches se cachent les clefs de son appartement.

Chapitre 8

Le bal

Après le départ de Nicolas, nous nous rendons à l'hôpital pour dire au revoir à Chad qui doit partir le lendemain pour Philadelphie. Nina nous accompagne. Je suis surprise par sa détermination lorsqu'elle lui fait la bise au moment de partir, son visage est digne, dénué des larmes que j'ai tant redoutées. Elle lui dit d'être fort, de revenir au plus vite, et Chad l'écoute avec attention en hochant la tête. Cela me fait bizarre de voir que, malgré son jeune âge, ma sœur semble avoir de l'ascendant sur lui. Jessy lui confirme que nous irons le voir à Philly prochainement, et lorsque nous quittons Chad il est rassuré de savoir que nous attendons déjà son retour avec, nous l'espérons, une amélioration de son état de santé.

Le lendemain, c'est le début des vacances, mes parents partent travailler comme tous les matins. En milieu de matinée, Nina vient me voir pour me dire qu'elle va rejoindre des copines, elle ne reviendra qu'en fin de journée. Je me retrouve seule à la maison. Avec un petit sourire, je téléphone à Jessy. Puis je vais dans ma chambre, où j'ouvre le double fond de ma boîte à bijoux. Clefs en main, je me rends à l'appartement de Nick en prenant garde que personne dans le voisinage ne me voie. Je suis un peu nerveuse en attendant que Jessy arrive. Cela fait plus de deux mois que nous n'avons pas partagé de moment d'intimité et j'ai l'impression que cela fait une éternité. J'attrape un roman que Nick a posé sur la table basse et me mets à lire jusqu'à ce qu'un clic ne me parvienne de la serrure. Précautionneusement, Jessy entre en refermant la porte à double tour derrière lui. Je m'élanche dans ses bras.

— Salut, lance-t-il avant de m'embrasser. Je ne sais pas pour toi, mais moi je flippe à l'idée que nous nous fassions prendre.

Nous marchons jusqu'au canapé où nous nous asseyons. Je me fais la réflexion que je ne suis sûrement pas la seule à me sentir intimidé par la présence de l'autre.

— On ne craint rien. Mes parents sont au boulot, Nina est chez l'une de ses copines, quant à moi, je suis censée passer la journée avec toi au bord du lac.

— Ah bon ? s'étonne Jessy avec un sourire.

— Ben oui, tu n'es pas au courant ? Tu avais envie d'aller peindre là-bas, du coup je t'ai accompagné.

— Très bon alibi, va falloir que je dessine le lac maintenant...

— Laisse tomber. Mon père n'ira pas jusqu'à demander à voir ton tableau. Enfin, je ne pense pas...

Jessy hausse les sourcils.

— Je ferai un croquis quand même, juste au cas où...

— Ta mère est rentrée ?

— Oh oui, répond-il avec un mélange de froideur et de soulagement. Elle est revenue hier soir.

— Cela s'est mal passé ?

Il se lève. À sa façon de contracter les mâchoires, je vois qu'il est tendu.

— Ça dépend de la façon dont on voit les choses. Mon beau-père a proposé à ma mère de revenir vivre avec lui.

J'écarquille les yeux de surprise. Je ne veux pas qu'il reparte vivre à Allentown. Je ne supporterai pas d'être séparée de lui.

— À la condition que je ne vive pas avec eux !

— Quoi ? Non, mais... ce n'est pas possible !

— Oh si !

Il me tourne le dos. Je comprends que cela le touche plus qu'il ne veut l'admettre. Je me lève pour lui enserrer la taille et pose mon menton sur son épaule.

— Et ta mère, qu'a-t-elle répondu ?

— Elle a demandé le divorce !

Je souffle de soulagement. Jessy pose ses mains sur les miennes.

— Je me sens coupable... Sans moi, elle serait heureuse avec lui à cette heure-ci. J'ai l'impression de lui gâcher la vie. Pourtant une part de moi est tellement soulagée à l'idée de ne jamais revoir ce type.

— Je comprends ce que tu veux dire, mais tu n'as pas à te sentir coupable. Tu n'y es pour rien si Élise s'est mariée avec un gros con ! Elle a fait le meilleur choix possible. Tu vauds tellement mieux que ce mec. C'est lui le perdant dans l'histoire, pas toi ! Ta mère mérite mieux qu'un homme qui lui dit des absurdités pareilles, affirmé-je avec force.

Jessy se retourne vers moi avec un petit sourire.

— Comment fais-tu pour toujours avoir les mots qui me remontent le moral ?

— Je sais qui tu es, c'est tout.

Nous retournons nous asseoir sur le sofa.

— Ma mère va demander la garde de mon frère. Et bien sûr, puisque je suis un danger ambulatoire, mon beau-père va s'y opposer. Cela se réglera devant les tribunaux dans quelques mois.

— Et Élise, comment réagit-elle face à tout ça ?

— Oh, tu la connais, elle fait bonne figure et affirme que c'est ce qu'il y a de mieux, mais je l'ai entendue pleurer hier soir.

— Elle s'en remettra vite, ne t'en fais pas.

— Tu crois vraiment ?

— On ne peut pas pleurer un tel abruti toute sa vie !

Se penchant vers moi, les lèvres de Jessy effleurent les miennes en un doux baiser. Je passe ma main sur sa nuque pour le rapprocher de moi.

— Nous avons combien de temps ?

Je jette un œil vers l'horloge qui indique un peu plus de 11 heures.

— Je dirais jusqu'à environ 18 heures.

— Extra, dit Jessy en reprenant ma bouche tandis que nous nous allongeons sur le canapé.

Ces vacances de printemps sont splendides. Nous avons une liberté qui nous grise. Comme mes parents travaillent toute la semaine, nous pouvons à loisir nous retrouver à n'importe quel moment de la journée. Généralement, une fois Nina sortie voir ses amies, je me rends en douce dans l'appartement de Nick où Jessy me rejoint peu de temps après. Nous y passons des heures à nous aimer, parler, à rêver, à faire des projets d'avenir, à imaginer que tout ira toujours pour le mieux. Nous avons retrouvé la complicité qui nous avait unis à New York et que nous avons dû mettre entre parenthèses en revenant à Millisky. Lorsque nous voyons la fin d'après-midi approcher, nous sortons de l'appart, prenons la voiture de Jessy et allons nous balader un peu en faisant semblant de revenir après avoir passé la journée dehors. Mes parents sont alors revenus de leur travail et ne se doutent de rien. Cela ne me plaît pas de leur mentir ainsi, mais que puis-je faire d'autre ? Je sais que tôt ou tard, il me faudra leur avouer que mon petit ami et moi avons dépassé le stade des baisers, mais ce n'est pas le moment. Je sais quelles conséquences cela aura, je ne suis pas prête à les affronter. Jessy ne me dit rien à ce sujet, il me laisse gérer cela à ma façon, ce dont je lui suis reconnaissante.

Malheureusement, les vacances ne durent pas éternellement. Lorsqu'au bout de deux semaines, nous reprenons les cours, je voudrais, pour une fois, rester chez moi. À voir la tête de Jessy, je comprends que je ne suis pas la seule à regretter ces jours de congé. Entre deux cours, il s'approche de moi et me glisse à l'oreille :

— 22, 23, 24 et 25.

— Quoi ?

Il me fixe avec un petit sourire avant de répéter les mêmes chiffres.

— Désolée de te décevoir, chéri, mais je ne comprends toujours pas.

— OK, et si je te dis le mois prochain, reprend-il énigmatique.

J'écarquille les yeux de surprise.

— New York ?

Il hoche de la tête.

— Départ le 22 après les cours, retour le 25 au soir, cela te convient ?

Pour toute réponse, je lui saute au cou avec frénésie.

— Je prends ça pour un oui, dit-il en riant. Je vais téléphoner à Nick ce soir pour voir si cela lui va.

Bien sûr, Nicolas est d'accord. Comme la fois précédente, il règle tous les détails afin que nous n'ayons plus qu'à arriver. Comme le répète régulièrement Jessy : « Que ferions-nous sans lui ? »

C'est aussi la question que je me pose alors que Jessy et moi sommes dans l'appartement de mon frère à discuter de notre voyage. Nous partons dans deux jours et n'avons plus que New York à la bouche. Depuis que l'école a repris, nous avons moins de temps libre et ne venons pratiquement plus au-dessus du garage. Mais cet après-midi, nous avons fini les cours plus tôt, mes parents n'étant pas à la maison, nous avons envie d'être tranquilles.

— Je me demande quelles filles va nous présenter Nick, cette fois ? Et tu noteras que j'ai dit fille au pluriel ! plaisante Jessy.

Nous sommes assis dans le canapé, je suis adossée à mon amoureux. Nous enlaçons nos doigts dans un sens puis dans l'autre.

— Si on rigole autant que la dernière fois, ça va donner !

Soudain un bruit de moteur attire notre attention. Je me redresse, regarde entre les stores baissés pour y voir, avec horreur, la voiture de mon père entrer dans l'allée du garage. Je chuchote :

— Mon père !

En moins de temps qu'il nous en faut pour le dire, nous nous levons et nous précipitons dans la chambre de Nick qui est située à l'arrière de l'appartement. Là, dans la semi-pénombre, nous attendons, le cœur battant à mille à l'heure, que John reparte.

— Qu'est-ce qu'il fait là ? demande Jessy à voix basse en fixant la porte de la chambre comme si mon père pouvait y pénétrer à tout instant.

— Je n'en sais rien du tout... Peut-être a-t-il oublié quelque chose ?

N'osant aller revoir à la fenêtre, je m'assieds en tailleur au centre du lit. Je devine que mon père doit être juste en dessous de nos pieds, dans le garage, en train de fouiller dans ses outils. Jessy demeure debout, tous les sens en alerte. Je murmure :

— Relax ! Dois-je te rappeler qu'il ne peut pas entrer ici.

Je lui attrape la main et la presse doucement.

— Ouais, c'est vrai.

Il s'assied sur le lit, mais demeure inquiet et fixe la porte. Je m'approche de lui et mets mes bras autour de ses épaules.

— Tu ne trouves pas que cette situation a un côté très romantique ?

— Si on se fait prendre, ça le sera nettement moins, je t'assure !

— Il n'y a pas de raison qu'on se fasse choper, susurré-je en l'embrassant dans le cou.

Il rejette la tête en arrière, j'en profite pour continuer à l'embrasser.

— Tu crois vraiment que c'est le moment ? grogne-t-il en se laissant malgré tout tomber sur le lit.

Pour toute réponse, je hausse les épaules et m'allonge en lui tendant la main, l'invitant à me rejoindre. Il attrape mes doigts avant de s'allonger sur moi. Appuyé sur les coudes, il me caresse le visage avec des gestes tendres. Je tends le bras pour lui ôter sa veste en jean, mais ma main heurte la lampe de chevet qui chute lourdement sur le sol dans un bruit sourd. Aussitôt nous échangeons des regards paniqués en nous figeant. D'un seul coup, le romantisme et l'excitation nous ont quittés. Cela est pire lorsque nous entendons mon père monter l'escalier puis tourner la poignée de la porte. Heureusement que nous avons toujours le réflexe de la refermer à clef derrière nous et de ne rien laisser traîner dans la pièce principale qui est à demi visible depuis les stores de la porte. J'imagine mon père en train d'essayer de regarder à travers la vitre de la porte, à la recherche de la source du bruit qu'il a entendu. Après des secondes qui nous paraissent des heures, nous l'entendons redescendre. N'osant esquiver le moindre mouvement, nous ne pouvons que deviner ce qu'il fait. Il se passe encore quelques minutes puis nous entendons le moteur de sa voiture démarrer. Pourtant il nous faut encore plusieurs minutes avant que nous osions aller voir à la fenêtre s'il est vraiment reparti. Lorsque nous sommes sûrs qu'il s'est bien éloigné, nous sortons de l'appartement pour aller passer le reste de l'après-midi chez Jessy, et la peur qui nous avait envahis laisse place à de grands éclats de rire de soulagement.

— Je crois qu'on va attendre d'être dans la Grosse Pomme pour laisser parler de romantisme, conclut Jessy.

— Cela fait plaisir de vous revoir, lance Nick alors que nous posons les pieds sur le sol new-yorkais.

Il nous attend sur le trottoir devant chez lui. Il a gardé une peau dorée par le soleil de Floride mise en valeur avec la chemisette blanche qu'il porte par-dessus un pantalon noir. Ses cheveux sont un peu plus longs et retombent à présent en de fines mèches sur son front, ce qui lui va très bien. Je me doute qu'avec ce look, les filles doivent encore plus se bousculer devant sa porte.

Comme d'habitude, il nous fait une grande accolade en souriant.

— Si vous voulez poser vos bagages, vous connaissez le chemin de l'hôtel maintenant.

Nick nous accompagne. Avec joie, nous constatons qu'il nous a réservé la même chambre du dernier étage que la fois précédente. Puis nous allons chez lui où, comme la dernière fois, il sort des bières de son réfrigérateur. Avant d'ouvrir la mienne, je passe un coup de téléphone à mes parents pour les avertir que nous sommes bien arrivés.

— Tant mieux, dit mon père, rassuré. Tu peux me passer Nicolas ?

Je tends le combiné à mon frère.

— Salut, papa, lance-t-il, enjoué.

Le silence qui suit nous fait savoir que mon père parle.

— Oui, oui, tout va très bien. Nous sommes un peu à l'étroit, mais pour un week-end de temps en temps, cela convient parfaitement.

Mon frère ment avec une telle facilité que j'en arrive presque à y croire moi-même.

— Ah bon ? Un bruit dans mon appart ? Quand ça ?

Nicolas nous regarde, incrédule.

— Avant-hier, reprend-il en écho à mon père.

Il brandit un poing menaçant en nous fixant, avant de le laisser retomber devant nos visages qui se décomposent.

— Non, je ne vois pas... Ah, peut-être est-ce ma pile de livres qui est tombée dans ma chambre.

— Le bruit venait bien de ma chambre ? (Nick se tape le front en nous dévisageant à tour de rôle.) Bien, cela doit être ça alors. Tu sais comment je suis, je lis des bouquins que j'empile à côté de mon lit jusqu'à ce que tout s'écroule.

Il se couvre les yeux de sa main.

— Ouais, je sais, papa, je devrais être moins sérieux, mais que veux-tu, je suis comme ça !

Devant cet énorme mensonge, nous nous couvrons la bouche de nos mains pour éviter de pouffer de rire.

— Oui, ne t'inquiète pas, je les ai à l'œil ! Bonne soirée aussi, je vous embrasse.

D'un geste brusque, Nicolas raccroche le téléphone.

— Oh purée ! Qu'est-ce que vous ne me faites pas dire comme conneries ! nous accuse-t-il sérieusement avant d'éclater de rire. Je vais changer de voie pour devenir acteur, je crois. Bon, c'est quoi cette histoire de bruit qu'a entendu papa ?

— Nous étions dans ton appart quand il est arrivé au milieu de l'après-midi, on s'est aussitôt réfugiés dans ta chambre pour éviter qu'il ne nous voie et j'ai fait tomber ta lampe de chevet,

expliqué-je.

— Et bien sûr, vous n'étiez dans ma chambre que pour vous planquer ? glisse malicieusement mon frère. Purée, prévenez-moi la prochaine fois que j'ai le temps d'inventer une meilleure histoire que celle des livres !

— Désolé, murmure Jessy.

— Ça va, il n'y a pas mort d'homme. Et puis vous avez entendu, c'est ma faute, je suis trop sérieux ! sourit Nick avant de boire une gorgée de bière. Bon, sur ce, que voulez-vous manger ce soir ?

— J'ai repéré un restaurant chinois dans le quartier, cela vous va si je vais chercher des plats à emporter ? demande Jessy.

— Parfait, mais attends, chéri, on va venir avec toi.

Jessy se lève, prend son portefeuille dans sa veste et le glisse dans la poche de son jean.

— Non, ça va aller. Je prends un assortiment de tout pour que l'on partage ?

— Parfait, répète mon frère. Merci, mon pote !

Jessy s'éclipse, nous laissant seuls. Nick prend place à côté de moi, en voyant son air soucieux, je comprends qu'une discussion m'attend.

— Quoi ? dis-je un brin exaspérée devant son silence.

— Cela fait un moment que tu ne m'as rien dit sur vous deux, cela m'inquiète. Soit c'est parce que ça va très bien ou alors très mal.

— Désolée, mais ce n'est pas facile de te parler avec les parents derrière moi à chaque fois que je t'appelle. Je te rassure, tout va très bien.

— Jess s'est remis de la stupidité de son futur ex-beau-père ?

— Il t'en a parlé ?

Nicolas me fait son petit sourire qui m'est si familier.

— C'est vrai, entre mecs vous parlez beaucoup, je me rappelle. Je trouve qu'il a l'air de plutôt bien le vivre. À vrai dire, lorsqu'il m'a rapporté les propos de ce type, j'ai cru qu'il allait s'effondrer d'être à nouveau rejeté, mais non... Je n'irais pas jusqu'à dire que cela ne lui a rien fait, mais je crois qu'il sait que nous sommes là pour lui. Il n'est plus seul.

— Ouais, je crois aussi. Mais quand même ce mec, quelle ordure !

— Oh oui ! Cependant je suis soulagée de savoir qu'une fois le divorce prononcé, Jessy n'aura plus rien à voir avec ce type.

— Bon et maintenant que nous sommes entre nous, cette histoire de lampe de chevet, c'est vrai ?

Nick me scrute, je me sens rougir.

— Allons, je suis ton grand frère, tu peux tout me dire, insiste-t-il avec le plus grand sérieux.

Je bois une gorgée de bière.

— Je t'ai dit la vérité.

— Franchement quand j'ai répondu à papa tout à l'heure, je croyais qu'à ce moment-là vous étiez en pleine action.

Devant son œil perçant, j'ajoute :

— Pas vraiment. OK, je te raconte. Nous étions bien sur ton lit, mais il ne s'est rien passé.

— Tu ne vas pas me dire que vous n'avez toujours pas...

— Nick, arrête ! C'est gênant, merde ! Je te demande combien de fois tu le fais par semaine, toi !

— Oh bien, je dirais que cela dépend des semaines, mais entre cinq et dix fois !

— Tant que ça ?

Mon frère me fait un clin d'œil.

— Eh oui, qu'est-ce que tu crois ? ajoute-t-il en riant. Et vous, toujours pas ?

Je me couvre le visage de mes deux mains, tellement je sens mes joues rougir.

— Nous n'avons pas dépassé le stade des caresses.

— Quoi ? Depuis février ?

Incapable de parler, je hoche la tête tout en buvant une nouvelle gorgée.

— Tu veux que...

— Non merci, mais surtout pas ! Je te remercie pour tout ce que tu as fait pour nous jusqu'à présent, franchement sans toi... je ne sais pas où l'on en serait. Mais je connais Jessy, je n'ai pas envie que tes discours le bloquent davantage.

— Cela a fonctionné la dernière fois, me rappelle Nicolas.

— C'est vrai. Cependant, là, c'est différent. Sa séropositivité bloque pas mal de choses. On doit toujours faire attention, ne serait-ce que lorsqu'on échange des baisers. Par exemple, à chaque fois que l'on s'embrasse passionnément, je fais toujours gaffe de ne pas lui mordre la lèvre, pour qu'il ne saigne pas.

Nicolas soupire.

— Je n'avais jamais réfléchi à tout ça.

— Moi non plus, pas avant de connaître Jessy.

— Mais tu l'aimes ?

— Plus que tout.

— Dis-moi, si Jessy n'était pas malade, tu crois que cela se passerait comment entre vous ?

Je prends un instant de réflexion avant de répondre :

— C'est une situation à laquelle je n'ai jamais pensé. Je l'ai toujours connu séropositif et, malheureusement, nous ne pouvons rien faire pour changer cela. Sa maladie n'a rien à voir avec mes sentiments pour lui, même si évidemment, cela serait plus simple s'il n'avait pas ce virus. Mais je l'aime pour la personne qu'il est. C'est pour cela que je pense que c'est à moi de le rassurer dans nos rapports, car finalement c'est moi qui prends des risques. Donc qui mieux que moi peut savoir jusqu'où aller ?

Je regarde mon frère et éclate de rire.

— Mon Dieu, je n'en reviens pas de parler de sexe avec toi !

À cet instant, Jessy revient avec deux sacs contenant le repas.

— Vous parliez de quoi ?

Je bois une nouvelle gorgée.

— De comment on fait les bébés, avoue mon frère avec un sourire amusé.

J'explose de rire, toute la bière que j'avais dans la bouche éclabousse sa chemise blanche.

Nicolas se lève en râlant, tandis que Jessy et moi éclatons de rire.

— Pouah, je croyais que tu avais passé l'âge de me baver dessus ! lance Nick en essuyant le tissu qui est taché de gouttelettes brunes.

— Je suis vraiment désolée, je m'excuse, dis-je en riant aux larmes. Je t'en rachèterai une, promis !

— Bah, laisse tomber. C'est juste une chemise après tout.

Il me fait un clin d'œil qui n'augure rien de bon avant de reprendre :

— Jess, elle est trop en forme, faut vraiment que tu la fatigues, cette nuit !

Je m'élanche sur mon frère, mais il se met à courir, et tels les gamins que nous avons été, nous nous poursuivons dans son studio. Cependant, comme l'appartement est petit, je ne tarde pas à le rattraper, mais Nicolas n'a pas dit son dernier mot et me lance le reste de sa bière à la figure. Je m'arrête immédiatement, stupéfaite. Nick se moque de moi en riant aux éclats. Jessy nous regarde l'un après l'autre, un sourire amusé sur le visage. Il semble errer entre ses pensées et le studio.

— Si vous avez fini de jouer, les enfants, nous pourrions peut-être passer à table ? propose-t-il sans se départir de son sourire.

— C'était vraiment une super soirée, me dit Jessy alors que nous entrons dans notre chambre.

Devant nous, les grandes baies vitrées, qui nous sont déjà devenues familières, nous offrent une vue imprenable sur la ville éclairée de mille lumières.

— J'adore être ici. Avec Nick et toi, tous les trois dans cette ville, j'ai l'impression d'être chez moi.

Mon petit ami m'embrasse sur le front.

— Je file à la salle de bains.

Il prend ses affaires.

Je sais qu'il a terminé son traitement pour l'anémie depuis quelques jours, rien qu'à le regarder, je vois qu'il est en meilleure forme. Ses dernières analyses sont bonnes d'après ce qu'il m'a dit. Il n'entre pas dans les détails, mais consent à me tenir au courant de ce qui lui arrive, ce qui est déjà un progrès à mes yeux. Cependant, il a toujours le réflexe de partir dans une autre pièce pour prendre son traitement. Cela a tendance à m'agacer, car j'aimerais tout partager avec lui, y compris ses soins.

Lorsqu'il ressort de la salle d'eau, j'y entre à mon tour. Je prends une douche pour me débarrasser des dernières gouttes de bière qui sont toujours collées à ma peau ainsi qu'à mes cheveux. Puis je passe un vieux t-shirt de couleur grise qui a appartenu à mon frère dans une autre vie et qui m'arrive à mi-cuisses. Il est bizarre de constater que malgré tout ce que nous avons partagé, nous ressentons toujours de la pudeur à nous montrer sans nos vêtements. Toutefois, je n'ai plus de gêne à l'idée de quitter la salle de bains. Alors que je reviens dans la chambre, je vois que Jessy a enfilé un bas de pyjama gris et un débardeur noir. Le plafonnier de la chambre est éteint, cependant avec les lumières de la ville, la pièce reste tamisée. Comme la fois précédente, je regarde les ombres de dehors onduler au plafond ainsi que sur les murs en dessinant de drôle de forme sur nous et les objets qui nous entourent. Jessy est allongé les bras sous la nuque à fixer le plafond. À mon approche, son regard se détache des ombres dansantes pour se poser sur moi. Malgré la pénombre, cela me trouble. Je me glisse de mon côté du lit puis me tourne vers lui. Il me fait face en replaçant une mèche de mes cheveux encore humides derrière mon oreille.

Je lui demande.

— Tu es fatigué ?

Prenant appui sur les coudes, il se hisse jusqu'à moi et m'embrasse voluptueusement.

— À ton avis ? répond-il en souriant.

Je m'allonge sur le dos, Jessy s'étend sur moi, restant en appui sur les mains pour ne pas m'écraser de son poids. Je lui saisis le visage et l'embrasse, l'attirant à moi. Comme je les ai attendues, ces nuits où nous serions enfin de nouveau seuls. Notre instinct prend rapidement le dessus et bientôt nous nous retrouvons nus à nous caresser avec douceur sur toutes les parties de nos corps jusqu'à ce que, vaincus par le désir, nous retombions haletants sur le lit. Comme à l'accoutumée, mon petit ami va prendre une douche, se secouant les cheveux mouillés en revenant près de moi pour m'éclabousser en riant. Lorsqu'il écarte les draps pour revenir s'allonger près de moi, je me sens pleinement heureuse. Il me prend dans ses bras et remonte mon vieux t-shirt, que j'ai renfilé, jusqu'à ma taille.

— Je veux dormir en sentant ta peau contre la mienne, me murmure-t-il en calant sa tête dans mon cou, tandis que sa main se pose sur mon ventre.

Je me réveille à l'aube, ce samedi matin. Je sens le souffle régulier de Jessy derrière moi. L'une de ses mains est négligemment posée sur mon bras. Je n'ai plus envie de dormir, mais aucune envie de me lever non plus. Je songe à ma conversation de la veille avec mon frère. Comme beaucoup de gens, dont je faisais moi-même partie avant, il ne s'est jamais douté de ce que la maladie de mon petit ami implique dans la vie quotidienne. C'est normal, à le voir, on ne le croirait jamais porteur d'un virus mortel. Mortel, le mot me fait frémir. Je détourne mon regard des fenêtres pour contempler son visage d'ange. J'attrape sa main et noue nos doigts comme pour mieux le retenir auprès de moi. Parfois l'angoisse de le perdre m'est tellement insupportable que je parviens à peine à respirer. Rien qu'à y penser, cette douleur m'étouffe, mais je garde ces émotions pour moi. C'est un secret que je ne peux partager avec lui, il a déjà assez de choses à gérer. Je le vois cligner des paupières puis ouvrir lentement les yeux.

— Tu es déjà réveillé ? s'étonne-t-il.

Il me regarde plus attentivement, semblant lire en moi.

— OK, qu'est-ce qu'il y a ?

Il s'assied dans le lit et se frotte le visage pour finir de s'éveiller.

— Rien.

Je lui mens.

Il se laisse retomber sur les oreillers et scrute mon regard, y cherchant une réponse.

— Il n'y a rien. Je pensais juste que ces instants où nous sommes ensemble passent trop vite. J'aimerais que ces moments ne finissent jamais.

— C'est drôle, mais c'est exactement la réflexion que je me suis faite hier soir quand nous étions avec ton frère. Je vous regardais vous amuser en me disant que j'ai de la chance de vous avoir. Surtout quand je compare votre famille à la mienne où règne le chaos...

Il souffle d'exaspération.

— Mais Jessy... (Je me penche au-dessus de lui.) Tu n'as pas encore compris ? Tu fais partie intégrante de notre famille.

Il hausse les sourcils d'étonnement.

— Je t'assure. J'en ai déjà parlé avec Nick, il est d'accord avec moi. Il te considère comme son frère, tu sais ?

— Vraiment ?

Un sourire apparaît sur son visage, chassant les idées noires qui avaient fait surface.

J'acquiesce.

— Bon évidemment, Nicolas est un frère un peu cinglé, mais il ferait tout pour toi, comme pour Nina ou moi. Tu croyais que tout ce qu'il faisait pour nous aider était seulement pour moi ?

— Ben ouais... Je pensais qu'il t'adore et qu'il se pliait en quatre pour toi.

— C'est vrai dans un certain sens, mais quand je sortais avec Chad, il n'a jamais levé le petit doigt pour m'aider. Il m'écoutait, me conseillait, mais cela s'arrêtait là. Alors qu'avec toi... Regarde où nous sommes, rien que cet hôtel, il ne l'aurait pas fait pour Chad.

— Tu peux arrêter de parler de ton ex, s'il te plaît ? Quand tu me dis ça, j'ai l'impression de vous voir au lit ensemble.

Je me renverse sur mon oreiller en riant, et lui avoue :

— Je n'ai jamais eu cette proximité avec quiconque avant.

Jessy se penche vers moi, et ses lèvres effleurent les miennes avant qu'il me fasse une grimace.

— Quoi ? dis-je, déconcertée.

— Je me disais que si je fais partie de ta famille et que Nick est mon frère, cela fait de toi ma sœur ! Je ne peux pas sortir avec ma sœur !

J'attrape mon oreiller et lui lance à la figure en riant :

— T'es bête !

En réponse, il me jette le sien que je lui relance en suivant. J'ai mal calculé mon coup, car il se retrouve armé des deux coussins qu'il me flanque sur la tête avec un éclat de rire. Je retombe sur le lit, il s'allonge au-dessus de moi, son sourire s'efface lorsqu'il affirme le plus sérieusement du monde :

— Toi, tu es ma femme.

À l'heure du déjeuner, nous retrouvons Nick devant l'hôtel, il nous propose d'aller au restaurant. Durant ce séjour, nous n'avons pas envie de courir partout comme lors de notre précédente visite, mais plutôt de passer du temps tous les trois à nous balader et à rire.

— À nous ! lance Jessy en levant son verre de limonade.

Nous avons trouvé un petit restaurant français au fond d'une ruelle dans le quartier de Manhattan. L'établissement est caché derrière un jardin transformé en terrasse où nous déjeunons tranquillement à l'ombre de quelques arbres et parasols qui ombragent le lieu. C'est l'un de ces endroits secrets dont raffolent les New-Yorkais, et leur présence ne se dément pas en ce jour. Nous profitons du soleil ainsi que de la chaleur qui commence à réchauffer l'environnement sans que cela ne devienne étouffant.

Nous reprenons le toast en chœur avant de goûter à la fraîcheur de nos verres.

— Et je vous préviens, commandez ce que vous vous voulez, c'est moi qui paie.

— Pas question, Jess, tu as déjà payé le chinois hier soir, cette fois c'est pour moi, intervient mon

frère.

— Non, l'addition est pour moi, dis-je à mon tour.

— Il en est hors de question, reprend mon petit ami, c'est pour moi. Et je ne veux plus entendre d'objections.

Nicolas jette un coup d'œil aux tarifs affichés sur le menu.

— Tu as gagné à la loterie ?

Il est vrai que les prix sont plus élevés que ce que nous avons l'habitude de dépenser ordinairement.

— Non, j'ai hérité, répond Jessy.

À cet instant, je crois voir un étrange regard s'échanger entre les deux hommes, mais quelques secondes plus tard, mon amoureux reprend la parole comme si de rien n'était.

— Mon père, mon vrai père, qui est décédé alors que j'étais gamin avait souscrit une assurance-vie que j'ai perçue il y a peu. Donc, j'ai les moyens de vous inviter.

Je reste bouche bée.

— Ça alors tu sors avec Crésus ! plaisante Nick en me regardant.

— Je te rassure, je ne suis pas riche à ce point-là, ajoute Jessy en souriant.

— Tu l'as su quand ?

Je suis intriguée qu'il ne m'en ait pas parlé plus tôt.

— Ma mère m'en avait touché deux mots à mon anniversaire, mais franchement je n'y croyais pas. Et puis quand elle est allée voir son mari le mois dernier, elle est passée voir l'exécuteur testamentaire qui a fait le nécessaire, le chèque a été déposé sur mon compte hier, juste avant notre départ. Je voulais vous faire la surprise de vous inviter au resto pour fêter ça, même si fêter n'est pas vraiment le mot qui convient.

Nicolas sourit tandis que je demeure plus sur la réserve. Je suis contente pour Jessy, mais ne comprends pas qu'il me cache toujours quelque chose. Il s'en rend compte, car il se penche vers moi et me souffle à l'oreille :

— Tu ne vas pas m'en vouloir pour ça ?

Je fixe ses yeux d'un vert transparent où se reflètent les rayons du soleil et lui souris.

— Bien sûr que non.

Après le repas, nous nous promenons dans les rues durant quelques heures, nous arrêtant de temps en temps pour boire un verre à la terrasse d'un café. Le temps est chaud et humide pour un mois de mai, comme si le ciel nous réservait un orage. Ensuite, lorsque nous sommes trop fatigués pour parcourir d'autres avenues, nous décidons d'aller au cinéma voir *Basic Instinct* avant de retourner dîner chez Nicolas.

— C'était... chaud comme film, débrieffe Jessy.

— Brûlant, tu veux dire ! Tu as vu ce croisé de jambes ! exulte mon frère.

— Si je vous dérange, je peux vous laisser.

Je me recroqueville dans le sofa.

— Ça va, ne boude pas, réplique Nick.

— Je ne boude pas, j'ai froid. Jessy, tu peux me passer la clef de l'hôtel, je vais aller me chercher un gilet.

La température si chaude pendant la journée est tombée d'un coup en même temps que le jour s'est couché.

— Tu ne veux pas que j'y aille ?

— Non, reste avec Nick, je suis de retour dans cinq minutes. Tu as vu s'il est gentil ? dis-je à mon frère qui nous observe. Tu devrais en prendre de la graine !

— Je suis toujours gentil avec mes copines... Enfin presque toujours et seulement avec celles qui le méritent !

Abandonnant les garçons, je retourne à l'hôtel. L'humidité s'est encore accentuée avec la nuit, la fraîcheur aussi. Il règne une atmosphère pesante dans la rue et je me félicite que notre logement ne soit pas plus loin. Une fois dans notre chambre, j'attrape le premier pull qui traîne avant de retourner chez mon frère, réchauffée. Lorsque j'entre dans le studio, j'ai la sensation de couper court à une conversation. Jessy et Nick, chacun à un bout de la pièce, s'observent comme deux amis qui partagent un secret.

— Comme tu veux, grommelle Nicolas en fixant mon compagnon.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Je reprends ma place à côté de Jessy.

— Rien du tout. J'aimerais juste aller voir un match de football.

— Je vais voir si je peux avoir des places pour celui de demain, renchérit Nick.

Jessy passe un bras autour de mes épaules en regardant mon frère, et j'ai la certitude que tous deux me cachent quelque chose.

Une journée, un match et un karaoké plus tard, nous rentrons dans notre chambre. C'est notre dernière nuit à New York avant un long moment. Dans un mois, Nicolas reviendra passer l'été à Millisky, il reprendra les clefs de son appartement. Jessy et moi n'aurons plus de moment d'intimité avant la rentrée de septembre. Allongés dans les bras l'un de l'autre, nous passons en revue la journée que nous venons de passer.

— Nick nous a encore bien fait rire, ce soir ! Mon Dieu, je n'aurais jamais imaginé que quelqu'un puisse chanter faux à ce point ! s'esclaffe Jessy.

— Mais même en chantant comme une casserole, il parvient à draguer. Mon frère est incroyable ! J'ai adoré ce bar karaoké, l'ambiance était grandiose !

— Pour moi, c'est ce match qui était génial ! Même si notre équipe a perdu.

— Ils feront mieux l'année prochaine. Pour ma part, c'est plutôt le fait de repartir demain qui me chagrine.

Il glisse son visage dans mon cou.

— Tu sais, je me disais que dans un mois il y a notre bal de fin d'année au lycée. Peut-être que pour cette occasion tes parents accepteraient que tu dormes chez l'une de tes copines ?

— Je ne vois pourquoi j'irais dormir chez Pearl ou une autre de mes amies.

Jessy se redresse pour me faire face.

— Je n'ai pas dit que tu irais y dormir, j'ai seulement prétendu que tes parents accepteraient peut-être que tu y ailles.

— Qu'est-ce que tu mijotes ? lui demandé-je avec un sourire.

— Le bal va se finir tard... Je me disais que nous aurions peut-être pu réserver une chambre dans un hôtel de la ville. Comme pendant l'été nous n'aurons plus les clés de l'appart de Nick, cela sera la dernière nuit que nous pourrons passer ensemble avant un long moment. Chacun de nous pourrait dire qu'il dort ailleurs, ainsi nous serions tranquilles, ajoute-t-il avec un sourire espiègle.

Je prends le même ton pour lui répliquer :

— Cela serait possible, mais je ne sais pas encore si je vais aller au bal. Mon petit ami ne m'ayant toujours pas invitée à l'accompagner.

— Oh, il a oublié ?

J'acquiesce.

— Et s'il te le demandait, tu dirais oui ?

Je jette un coup d'œil au plafond où les ombres sont balayées par le vent.

— Je ne sais pas trop...

Jessy grogne et se met à me chatouiller, je me tortille dans tous les sens alors que nous rions à en perdre haleine.

— Tu viendras avec moi ? questionne-t-il de temps à autre entre deux chatouillis.

À bout de souffle, je cède alors qu'il est étendu sur moi.

— Oui, j'irai avec toi, mais, par pitié, arrête, je vais étouffer.

Il y a comme ça des instants où l'on oublie tout. Les ados que nous aurions dû rester reprennent le dessus sur les responsabilités qu'il nous faut affronter au quotidien et nous redevons deux gosses insoucians qui ne pensent qu'à s'amuser.

Appuyé sur les coudes en équilibre au-dessus de moi, je vois l'étincelle du désir se rallumer dans ses yeux.

— Pourquoi tu te rhabilles toujours après ?

Peu de temps avant, nous avons partagé un nouveau moment intime et, comme à chaque fois, j'ai remis ma culotte ainsi que mon vieux t-shirt pendant qu'il prenait une douche.

— Ça te va bien de dire cela, Monsieur je-ne-quitte-jamais-mon-caleçon ! le taquiné-je.

Je sens la main de Jessy glisser sur ma hanche jusqu'à trouver l'élastique de ma culotte. Le contact de ses doigts sur ma peau me fait vibrer, il le sent et esquisse un sourire satisfait.

— Et ça, c'est quoi ?

J'attire son visage à moi pour l'embrasser.

— Je reviens.

Il repart dans la salle de bains pour y mettre un nouveau préservatif.

Lorsqu'il revient, son corps se colle au mien. De ses doigts fins, il suit les courbes de mon corps, me laissant dériver quelque part entre rêves, réalité et fantasmes.

Je suggère tandis que ses lèvres parcourent mon cou :

— Et si on essayait d'aller plus loin ?

Jessy s'arrête brusquement et me regarde.

— Tu voudrais ?

J'acquiesce d'un hochement de tête.

— Pas toi ?

Il se laisse tomber à côté de moi.

— Bien sûr que si, mais...

— ... tu as peur.

— Cela fait seulement quelques mois que je commence à reprendre confiance en moi, je n'ai pas envie de brusquer les choses. Je préfère que nous y allions doucement. Tu m'en veux ?

La tête appuyée sur un coude, il s'est tourné vers moi, guettant ma réaction. Je me penche vers lui et mes lèvres effleurent les siennes tandis que, de ma main, je caresse son torse nu.

— Bien sûr que non. Seulement le jour où tu te sentiras prêt, sache que je suis d'accord.

— Tu n'as aucune appréhension ?

Je secoue la tête.

— J'ai toute confiance en toi et aucun doute sur le fait que tout se passera bien.

— J'aimerais en être aussi certain que toi !

Il se laisse retomber sur son oreiller.

Je m'allonge sur lui et me love contre ce corps que je désire tellement et ce cœur qui n'appartient qu'à moi. Jessy me renverse sur le lit.

— Tu me rends dingue, grogne-t-il dans mon cou avant que nous n'apaisions le feu qui nous dévore.

C'est avec le cœur lourd que nous quittons Nick et New York le lundi après-midi. De retour à Millisky, la vie reprend son cours. Jessy et moi redoublons de prudence les rares fois où nous nous retrouvons dans l'appartement de mon frère. La crainte de nous faire prendre a remplacé l'excitation de nous voir. Nous avons suivi le conseil de Nicolas en renversant la pile de livres à côté de son lit pour nous assurer un alibi si mon père vient à monter en même temps que mon frère lorsqu'il reviendra pour l'été.

— Tu peux passer chez moi ce soir ? me demande Jessy à la pause déjeuner. Il faut que je te parle.

Je le trouve soucieux depuis qu'il est arrivé au lycée, ce matin-là. Nous sommes à deux semaines du bal de fin d'année et des vacances scolaires, tout va bien entre nous, il n'a pas l'air d'avoir de soucis de santé. Pourtant lorsque je scrute son visage qui n'augure rien de positif, je sens une ombre planer sur nous.

— Que tu me parles de quoi ?

Il se penche vers moi, dépose un léger baiser sur mes lèvres.

— Ce soir, lance-t-il avant de courir reprendre les cours.

À la sortie du lycée, je rentre à la maison pour faire mes devoirs avant de me rendre chez lui.

C'est Mme Sutter qui m'ouvre la porte.

— Entre. Jessy ne devrait pas tarder à arriver, m'indique-t-elle alors que je la suis dans la cuisine.

— Je croyais qu'il serait déjà revenu de son cours de dessin.

— Il est en retard aujourd'hui. Tu vas bien ?

— Oui très bien et vous ?

— Oui, un peu sur les nerfs comme tu dois t'en douter...

— Jessy m'a parlé de votre divorce.

— Il t'a dit que mon autre fils va passer un mois avec nous cet été ?

Je secoue la tête en signe de négation.

— Je suis contente, je vais avoir mes deux garçons avec moi. Cela fait longtemps que ce n'est pas arrivé, ajoute-t-elle avec un sourire. Mais je suis désolée pour vous deux...

En voyant mon air dubitatif, elle laisse sa phrase en suspens.

— Jessy ne t'a rien dit ?

— Il m'a juste demandé de passer ce soir. Il veut me parler de quelque chose.

Je la fixe, incrédule. L'ombre que j'ai sentie planer au-dessus de mon couple semble venir m'englober entièrement.

— Je me disais aussi que tu réagissais trop bien.

Élise n'ose plus soutenir mon regard qui cherche des réponses.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Elle semble peser le pour et le contre avant de me répondre. Je devine qu'elle est contente, mais qu'elle se refuse à me dire une chose qui, selon toute vraisemblance, va me blesser.

— J'ai eu une promotion dans mon travail.

— C'est très bien, félicitations cependant...

— Je suis mutée à San Diego, termine-t-elle dans un souffle.

— En Californie ?

Je reste stoïque, ne sachant que penser. Tout se bouscule dans ma tête.

— Mais c'est à l'autre bout du pays !

Élise hoche la tête.

— Je sais que cela va être dur pour toi et Jessy, mais je ne peux pas me permettre de refuser cette chance. Mon patron me l'a annoncé hier soir. Jessy et moi en avons parlé une bonne partie de la nuit, et ce matin, j'ai donné mon accord.

— Quand ? lui demandé-je alors que je sens mes yeux me brûler.

— Nous partons à la fin du mois.

— Mais c'est dans quinze jours !

Deux larmes roulent sur mes joues, alors que mon regard se fixe sur une tasse à café qui traîne sur le comptoir de la cuisine. *Jessy va partir*, me répète inlassablement ma conscience.

Soudain la porte d'entrée claque et mon petit ami apparaît dans mon dos. Il s'approche de moi et me voit pleurer. Aussitôt, il regarde sa mère avec fureur :

— Il a fallu que tu lui dises ! l'accuse-t-il.

— Excusez-moi, j'ai besoin d'air, dis-je en descendant de mon tabouret avant de sortir.

Les cris de Jessy me parviennent de la cuisine avant que je referme la porte.

— C'était à moi de lui dire, pas à toi ! Arrête de te mêler de ma vie ! Tu crois que ce n'est pas assez difficile comme ça !

Tout ce qui me vient à l'idée, c'est que mon amoureux va partir loin, très loin de moi. J'ai toujours pensé que ce serait sa maladie qui finirait par nous séparer, pas un boulot sur la côte ouest. Je m'assieds sur les marches de son perron. Je le connais assez bien pour savoir qu'il va sortir me chercher, pensant que je suis partie en courant. Il ira en premier chez Nick où nous risquerons plus que jamais de nous faire surprendre. Mais je n'ai pas la force de courir me cacher dans un coin pour pleurer. Jessy représente toute ma vie, il est toute ma vie. Sans lui rien n'a de sens. Comment vais-je faire pour vivre sans le voir chaque jour ? Sans pouvoir poser mes mains sur son visage ? Sans le goût de ses lèvres sur les miennes ? Cela me paraît impossible. Rien que l'idée de le voir s'éloigner de moi m'est insupportable. Peu de temps après, la porte s'ouvre à la volée et ses pas précipités s'arrêtent brusquement lorsqu'il me découvre devant chez lui.

— Je pensais que tu étais partie, j'allais te voir...

— Je sais.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas que tu l'apprennes comme ça.

Il s'assied à côté de moi.

— Tu vas partir ?

Malgré moi, mes larmes recommencent à rouler sur mes joues. Il baisse la tête tandis que ses épaules s'affaissent en signe d'impuissance.

— Je n'en ai aucune envie, mais je n'ai pas le choix.

Il souffle bruyamment puis contracte ses mâchoires.

— Ma mère a tout sacrifié pour moi. Aujourd'hui, elle a l'opportunité de reprendre sa vie en main. Je ne peux pas la laisser seule, pas après tout ce qu'elle a fait.

— Alors c'est moi que tu vas laisser.

Ce n'est pas une question, juste un constat.

— Je ne te laisse pas. Nous nous verrons toujours. Tu viendras me voir et je reviendrai pour les vacances.

— Ça ne sera pas pareil.

— Tu crois que je ne le sais pas ? Tu penses que je suis heureux de m'éloigner de toi ?

Sa voix trahit sa colère. Je vois des larmes apparaître dans ses yeux, je pose ma main sur son genou. Aussitôt, il passe son bras autour de mes épaules et m'attire à lui. Je sanglote.

— Je ne veux pas qu'on se perde.

— Cela n'arrivera pas. Tu viendras me voir en août et, moi, je reviendrai pour les vacances d'automne. On va s'arranger comme ça, OK ?

J'acquiesce sans enthousiasme.

— Et puis il nous reste deux semaines à passer ensemble, continue-t-il.

Je sais qu'il fait son possible pour me remonter le moral, mais cela ne fonctionne pas. Je me sens dépitée.

— Le bal ?

— J'irai avec toi. Ma mère et moi partirons juste après, donc pour ce que nous avons prévu pour la nuit, cela tombe à l'eau. Cependant je voulais être là pour le bal, c'était l'une de mes conditions si j'acceptais de la suivre.

— Quelles sont les autres ?

— Que tu puisses venir dès que tu le voudras et que je vienne te rendre visite dès que j'en ai envie.

— Alors le bal sera notre dernière soirée ensemble ?

Le visage fermé, il acquiesce.

— Dire que nous pensions que seule la mort nous séparerait. Je n'aurais jamais imaginé ça. S'il te plaît, chéri, j'ai besoin d'un câlin.

Jessy resserre son étreinte.

— Je t'aime, Megan.

— Moi aussi, je t'aime. Seulement parfois l'amour ne semble pas suffire.

J'aimerais retenir le temps, encore plus que d'habitude, pour ne jamais le voir partir. Malheureusement, je ne possède pas ce pouvoir et les quinze jours qui nous séparent de son déménagement passent bien trop vite. Nous essayons de passer le plus de moments ensemble, d'en profiter au maximum. Cependant les heures semblent glisser entre nos doigts comme les grains de sable dans un sablier. Sa mère a annoncé leur déménagement au propriétaire de leur maison, elle rendra les clefs le soir du bal. Elle a également trouvé un garage qui accepte de s'occuper de la vente de sa voiture. Quant à la vieille voiture de Jessy, elle restera chez nous, attendant comme moi, son retour pour des vacances qui seront toujours trop courtes. En attendant, il me laissera les clefs pour que je puisse m'en servir comme bon me semble. Cela me démoralise énormément de les entendre planifier tous ces projets. Je comprends l'opportunité dont bénéficie Élise, pourtant au fond de moi, je ne peux m'empêcher de lui en vouloir de m'enlever Jessy.

Je vis la dernière semaine comme dans un brouillard épais. Je m'occupe à trouver une robe de soirée, ainsi que les chaussures et accessoires qui vont avec, cependant mon esprit redoute tant ce samedi soir que rien ne me semble réel. Lorsque le jour du bal arrive, je suis déprimée au plus haut point. Je crains de ne pas pouvoir tenir toute la soirée sans m'effondrer. Je n'arrive pas à croire qu'il va partir, rien ne me paraît vrai.

Dans le gymnase, transformé pour l'occasion en salle de bal, l'ambiance est joyeuse (beaucoup trop à mon goût). Des guirlandes argentées tombent du plafond, telles des cascades, des spots de couleur multicolores parcourent la salle éclairant la piste de danse. Nos camarades de classe rient, plaisantent, certains dansent alors que d'autres discutent en buvant un verre.

— Tu dances ? me demande Jessy.

— Je ne sais pas...

— Allez, nous avons dit qu'on profiterait à fond de cette soirée, dit-il en me prenant la main.

— Je sais.

— Alors, arrête de faire cette tête d'enterrement. Fais-moi plaisir, danse avec moi.

J'esquisse un sourire devant la détermination de mon petit ami et l'accompagne au milieu des autres danseurs. Plusieurs regards se posent sur nous. La rumeur du départ de Jessy s'est propagée à

travers l'école comme une traînée de poudre, ces deux dernières semaines. Je décide d'ignorer mes camarades. C'est mon ultime soirée avec mon petit ami, seul compte cet instant. Je me serre contre lui, tête sur son épaule, tandis que le slow nous emporte.

— Au cas où j'aurais oublié de te le dire, tu es superbe, ce soir.

J'esquisse un timide sourire. Je ne me sens pas très à l'aise dans cette robe en soie bleu marine qui m'arrive à hauteur des genoux. Deux fines bretelles s'ouvrent sur un décolleté drapé alors que la jupe est évasée. La soie a tendance à mouler de trop près ma taille, mais si Jessy apprécie alors c'est le plus important. Cela me change tellement de mes habituels jeans et petits hauts décontractés.

— Tu n'es pas mal non plus, dis-je en le détaillant dans son costume noir à chemise blanche.

Il resserre son étreinte et nous évoluons ainsi bercés jusqu'à ce qu'un rock succède à la musique douce. Je prends sur moi le reste de la soirée pour ne pas éclater en sanglots. Certains élèves viennent dire au revoir à mon compagnon. Dans ces moments, je vois ses lèvres se pincer et ses mâchoires se contracter en même temps que ses épaules. Cela me rassure quelque peu, je ne suis pas la seule à prendre sur moi, même s'il affiche une belle assurance. À plusieurs reprises, je vois Jessy regarder le cadran de l'horloge qui est suspendue dans la salle, à côté du panier de basket qui est camouflé derrière une grande banderole aux couleurs de notre école rouge et or.

— Il va falloir que j'y aille, finit-il par m'annoncer.

— Déjà ?

Il fait signe que oui de la tête.

— Mais, attends. (Je m'accroche à sa main comme si ma vie en dépendait.) Ils n'ont pas encore annoncé les rois et les reines de la soirée.

— Je sais, mais...

— Reste deux minutes de plus, s'il te plaît.

— OK, mais après je devrais vraiment filer avant que ma mère ne vienne piquer une crise ici parce que nous aurons raté notre avion, ajoute-t-il en souriant.

Pour ma part, je n'ai aucune envie de sourire. Je compte les secondes qui me restent à passer avec lui et lorsque je vois le présentateur prendre le micro en montant sur scène, je sais que le compte à rebours est enclenché. L'animateur est un homme d'une vingtaine d'années, à l'allure frêle, mais au visage sympathique.

— Bonsoir, je suis Steve, j'ai l'honneur de vous accompagner ce soir. Je suis d'autant plus touché que ce bal fera exception. En effet, il a été décidé par l'ensemble des élèves de cette année qu'aucun roi et aucune reine ne seraient élus. À la place, le lycée a souhaité honorer la mémoire d'Amy Braund qui, comme vous le savez, nous a quittés il y a quelques mois. Amy, si tu nous regardes de là-haut, sache que nous ne t'oublions pas et que tu nous manques.

Cette fois, c'en est trop. Mes larmes coulent malgré moi. Je risque un coup d'œil vers Jessy et suis surprise de voir ses yeux brouillés. Il passe son bras autour de mon cou, je me blottis contre lui. C'est notre dernière étreinte avant nos adieux, je le sais. Il regarde à nouveau l'horloge et m'annonce :

— Il faut que j'y aille.

Nous avons convenu que je le laisserais partir sans me retourner, que je resterais à la fête où je ferais semblant de m'amuser encore un peu avant de rentrer chez moi pour y pleurer.

Il m'embrasse passionnément. Je ne cesse de me demander comment je vais vivre dorénavant sans

ses bras, sa bouche et son regard. Ses lèvres quittent les miennes pour aller se poser sur mon front.

— Au revoir, murmure-t-il.

— Au revoir, balbutié-je, les joues mouillées de larmes.

Il me lâche, s'éloigne de quelques pas sans se retourner. Je craque et me retourne vivement pour le rattraper.

— Chéri, attends !

— Non, Megan, je dois y aller !

Je le prends dans mes bras.

— Juste une seconde. Je t'aime de tout mon cœur, Jessy.

— Je t'aime tellement.

Il relâche mon étreinte avant de sortir précipitamment du gymnase. Je reporte mon attention sur la salle de bal, me mordant la lèvre inférieure jusqu'au sang pour retenir de nouvelles larmes. Puis relevant la tête, je fais un effort pour me concentrer sur la soirée. Jessy est parti, je dois faire face, mes pleurs ne serviraient à rien. Je souffle un grand coup quand, brusquement, je me sens happée en arrière. Je manque de tomber en me retournant pour voir qui ose ainsi m'attraper par les épaules.

— Jessy ?!

Il est là, devant moi, essoufflé, mais avec un regard déterminé.

— Mais...

Il me prend le visage entre ses mains, écrase ses lèvres sur les miennes avant d'affirmer :

— Je ne peux pas faire ça. Je ne peux pas te quitter.

Je lui saute au cou avant de voir derrière lui, dans l'embrasement de la porte, Mme Sutter qui nous observe. Je ne saurais dire si elle est dépitée ou contente de nous voir si proches.

— Et ta mère ?

— On va trouver une solution. Tu es ma famille aussi. Tu te souviens de ce que nous nous sommes dit à New York ? Tu es ma femme... Si tu veux toujours de moi ?

— Oh, Jessy ! Je ne veux pas que tu partes, jamais.

Nous nous embrassons à nouveau. Et cette fois, je n'ai plus de doute sur la réaction d'Élise lorsque je la vois adossée à la porte, l'arrière de sa tête tapant le chambranle avec désespoir.

— C'est bien beau tout cela, mais qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? questionne-t-elle lorsque nous la rejoignons. L'avion va partir sans nous et je n'ai plus les clés de la maison, je te rappelle que je les ai rendus à son propriétaire. Donc je t'écoute !

Elle n'est pas en colère, mais semble lasse de cette situation. Je ne peux lui en vouloir, elle a tout misé sur cette promotion et maintenant elle se retrouve coincée à Millisky, tous ses projets bloqués à cause de Jessy et de moi.

— Nous allons commencer par aller chez moi.

— Meg, tu as vu l'heure qu'il est, on ne va pas réveiller tes parents.

Il est un peu plus de 23 heures. Je souris à la remarque d'Élise.

— Vous croyez vraiment que mon père dort alors qu'il me sait dehors avec des garçons ?

Et en effet, lorsque nous parvenons à la maison, les lumières du rez-de-chaussée sont allumées et

une heureuse surprise nous attend : la voiture de Nicolas est garée dans l'allée du garage.

— Je suis désolée que nous ayons à vous déranger à une telle heure, annonce Mme Sutter en pénétrant dans le salon où toute ma famille est rassemblée.

— Nous vous pensions partis, dit mon père en scrutant Élise, puis Jessy qui me tient la main.

— J'aurais bien aimé, mais on a un problème, se lamente Élise tandis que ma mère l'invite à s'asseoir. Ils refusent de se séparer !

Mon père nous regarde et émet un grognement de désapprobation.

De notre côté, Jessy et moi nous sommes rapprochés de Nicolas qui a une discussion animée avec Nina.

— Salut, petite sœur, dit-il en me serrant dans ses bras. Je suis revenu plus tôt à la maison pour te remonter le moral, mais je vois que je n'en aurai pas besoin. Ça va, vieux frère ? poursuit-il en donnant une accolade à Jessy.

— Ça ira mieux lorsque nous aurons réglé ce problème, répond-il en reportant son attention vers sa mère. Je veux que tu ailles à San Diego. Cet avancement est une grande chance pour toi, tu ne dois pas passer à côté.

— Mais et toi ? Je ne vais pas partir sans toi.

— Bien sûr que si. Maman, je suis majeur maintenant et tu sais aussi bien que moi que je n'ai pas de temps à perdre. Je dois vivre comme je le ressens, comme j'en ai envie, je ne peux pas me permettre d'avoir des regrets.

Élise baisse la tête en signe de résignation.

Mes parents et elles parlent jusqu'à 2 heures du matin. Il en ressort que Jessy ira passer une partie de l'été avec elle et Jason, son frère, dès qu'il se sera trouvé un appartement à louer à Millisky. À la fin des vacances, il reviendra vivre ici. Tous sont d'accord pour admettre que Jessy est un garçon responsable, capable d'habiter seul. De plus, je donne ma parole que s'il y a quoi que ce soit d'inquiétant à propos de la santé de mon petit ami, je préviendrais Mme Sutter aussitôt. Au cours de l'année, il ira parfois voir sa mère pour les vacances. De plus, en agissant ainsi, il n'y a plus aucune raison pour que le juge rejette la demande de garde de Jason à Élise. Comme dit Jessy :

— Finalement tout s'arrange pour le mieux.

— Ouais, à un détail près, intervient Nick. Madame Sutter, vous allez prendre l'avion demain matin, mais pour cette nuit, je propose que vous restiez tous les deux ici.

Je vois aussitôt le regard de mon père passer de Jessy à moi et je me fais la réflexion que j'ai bien fait de me taire à propos de nos rapports.

— Si Nicolas me prête son canapé, je laisse ma chambre à Élise, répliqué-je avec bon sens, car je sais que Jessy va loger dans l'appartement de Nick jusqu'à son départ pour la Californie.

— Parfait ! conclut aussi vite mon frère, ne laissant aucune chance à notre père de réfléchir.

Après avoir été chercher mes effets pour la nuit, je rejoins les deux garçons dans l'appart au-dessus du garage.

— Quand on est arrivés, tu avais l'air en colère contre Nina.

— Oh, Megan, je crois que mes sœurs vont finir par me rendre cinglé ! Elle me parlait de Chad. Je lui disais qu'elle n'a que quatorze ans, elle ne peut pas être amoureuse folle de lui, mais apparemment je parlais dans le vide.

— Et la discussion s'est finie comment ? questionne Jessy.

Je remarque qu'il s'empare d'un verre d'eau pour avaler des comprimés devant nous, ce qui est une première depuis que je le connais.

— Je dois l'emmener le voir demain. Quand je vous dis que vous allez me rendre fou toutes les deux.

— Allez, admetts que tu préfères Jessy à Chad.

Je souris en me penchant vers lui.

— Ne comparons pas ce qui n'est pas comparable. Chad est un copain, je l'aime bien, mais cela s'arrête là. Jessy... (Il le regarde pour voir sa réaction.)... Jess est comme mon frère.

Cela me fait plaisir, car je sais que mon petit ami, si souvent rejeté, a besoin de connaître les sentiments des gens envers lui pour avoir pleinement confiance en lui-même.

— Je t'aime aussi, mon pote.

— Ouais bon, reprend mon frère avec gêne. Maintenant qu'on est tous une grande famille, il serait peut-être temps d'aller se coucher. Tout est éteint à la maison. (Il regarde entre les stores.) Je vous laisse ma chambre, les amoureux. Je vais fermer la porte d'entrée à clef, baisser le rideau pour que personne ne puisse voir à l'intérieur et dormir sur le canapé.

— Merci, Nick.

Je lui dépose un bisou sonore sur la joue.

— Merci, mec, dit Jessy avant de me suivre dans la chambre.

Je suis épuisée. Je n'ai presque pas fermé l'œil ces dernières nuits, trop rongée par l'angoisse de la séparation. Sitôt allongée, Jessy m'attire contre lui et me sentant en sécurité, je m'endors rapidement.

Le matin suivant, Élise prend l'avion pour San Diego. Avant de partir, elle m'éloigne des autres et me demande comme un service de veiller surtout sur Jessy. Je sais à ce moment que les rôles se sont inversés et que c'est elle, à présent, qui m'en veut de lui ôter son fils. Mais ce ressentiment est peu de chose à payer en comparaison de sa présence à mes côtés. Dans l'après-midi, nous allons rendre visite à Chad. C'est la troisième fois que nous allons le voir depuis qu'il est parti à Philadelphie. Sa rééducation porte ses fruits. Sa démarche est redevenue normale et son langage s'est nettement amélioré. Il bute encore sur certains mots, mais, par rapport à ce que cela a été juste après l'accident, les progrès sont flagrants. Il est heureux de nous voir. Nous parlons de la vie à Millisky pendant un long moment, puis Jessy et moi nous éclipsions pour aller nous promener dans le parc du centre de rééducation. Je n'arrive pas à réaliser qu'il est près de moi et ne parviens pas à lâcher sa main tant j'ai peur de le voir m'échapper. Lorsque nous repartons, Chad nous accompagne jusqu'à la porte et je suis surprise de constater qu'une réelle complicité s'est nouée entre ma petite sœur et mon ex-copain. Ils rient des mêmes choses et se parlent comme s'ils étaient les meilleurs amis du monde. Cela est assez déroutant.

La semaine qui suit, Jessy passe son temps à éplucher les petites annonces à la recherche de l'appartement de ses rêves. Nous en visitons plusieurs jusqu'à ce qu'il arrête son choix sur un joli deux-pièces meublé, en rez-de-chaussée d'une petite résidence moderne. Nous entrons par un vaste séjour suivi d'une cuisine ouverte par un comptoir sur la droite, alors que sur la gauche un petit couloir conduit à une chambre aux proportions modestes, mais confortables et à une salle d'eau avec douche. Les murs sont d'un blanc cassé et le sol est en parquet. L'appartement est très lumineux et

c'est ce dernier élément qui termine de convaincre Jessy de signer. L'endroit sera parfait pour qu'il puisse travailler sa peinture. Élise y verra que le loyer n'est pas très élevé, car elle tient à le payer afin que son fils ne dépense pas tout son héritage en frais locatifs. Moi, j'y vois surtout qu'il est situé à deux rues de chez moi. À la fin de la semaine, Jessy prendra l'avion pour aller rejoindre sa mère. Il restera en Californie jusqu'à la fin des vacances d'été. Cela est difficile de le voir partir même si je sais qu'il reviendra bientôt définitivement. Nos « au revoir » sont interminables et quand finalement nous sommes obligés de nous séparer, nous pleurons tous les deux.

Chapitre 9

Cette nuit-là

Les jours me semblent longs pendant l'été. Jessy et moi nous téléphonons presque chaque soir. Il me raconte ses vacances, les instants qu'il passe avec son frère qu'il est si heureux de retrouver. Il me parle de leurs parties de basket, de base-ball et de football. Élise est ravie de son nouveau travail et de recommencer sa vie dans un autre État. Tout semble si parfait à San Diego que j'en viens à me demander si Jessy ne regrette pas de devoir revenir vivre à Millisky. Parfois, dans les lettres qu'il m'envoie chaque semaine, il glisse un dessin de son environnement, cela me fait un pincement au cœur, car j'ai l'impression qu'il s'éloigne de moi. Je suis terrifiée à l'idée qu'il préfère rester vivre là-bas.

Pendant l'été, je fête mes dix-sept ans. À cette occasion, nous faisons un repas familial. Je suis triste de célébrer mon anniversaire sans Jessy, mais il me promet de se rattraper lorsqu'il reviendra. En attendant, je reçois de San Diego un très beau bracelet de perles et de coquillages.

Heureusement que j'ai Nicolas pour me soutenir et aussi Nina qui se montre d'une efficacité redoutable lorsqu'il est question de me changer les idées. Elle n'arrête pas de me dire qu'elle en a marre de me voir traîner dans la maison comme une âme en peine et fait son possible pour me faire rire. Je dois reconnaître qu'elle a beaucoup mûri au cours des derniers mois, et je suis certaine que cela a un lien avec l'accident d'Amy et Chad. Nous avons souvent de grandes discussions toutes les deux. Elle n'est plus cette ado rebelle qui boudait pour un rien, mais une jeune fille qui sait parfaitement ce qu'elle désire. Je lui parle de Jessy qui me manque tant et elle de Chad dont elle s'ennuie autant. Elle s'excuse pour ses paroles qui ont dépassé sa pensée lorsqu'elle m'a accusée d'être responsable de l'accident. Et alors que je lui demande si elle souhaite toujours que je me remette avec mon ex, elle me répond très franchement en riant, qu'il en est hors de question ! Elle le veut pour elle seule. Me souvenant de leur complicité, je me demande si un jour elle n'arrivera pas à obtenir ce qu'elle attend de lui. Pour éviter de trop déprimer, je me suis inscrite à un stage d'écriture. Le seul cours où il y avait encore des places disponibles à vrai dire, mais, au moins, cela me fait sortir de la maison. Et en plus, j'ai la joie de m'y être fait une nouvelle amie : Mady. Je n'ai plus eu de vraies amies depuis Amy à qui d'ailleurs elle ressemble un peu. Mady est jolie, mais ne semble pas s'en rendre compte, ce qui lui confère un charme particulier. Nous passons beaucoup de temps ensemble. Je lui parle bien sûr de Jessy et elle me parle de son ex qu'elle n'arrive pas à oublier. Elle a emménagé à Millisky au début de l'été, notre petite ville la change du quartier du Queens de New York d'où elle est originaire.

Nicolas de son côté passe l'été à faire des va-et-vient entre la maison et ses copains d'université qui résident dans divers États du pays. Je ne cesse de lui répéter que s'il va en Californie, j'irai avec lui tant je m'ennuie de mon amoureux. Quand le mois d'août commence, je compte les jours qui me

séparent encore de mon chéri, ce qui exaspère mon entourage.

— Dans deux semaines, il sera là, ton mec, me rappelle Nina.

— Et s'il n'est pas là à la date prévue, promis, je t'emmènerai moi-même le chercher, rajoute Nicolas devant mon air désespéré.

Je suis assise en tailleur sur le canapé, face à Nina, dos à la porte. Nick debout devant nous revient de la cuisine, un sandwich au beurre de cacahuète à la main. C'est l'une de ces journées où l'on a l'impression que le temps s'est arrêté et transforme les minutes en heures.

— Et moi, quand est-ce que tu me reconduis à Philly pour voir Chad ?

— Ce n'est pas vrai ! maugrée mon frère. Quand ce n'est pas l'une, c'est l'autre ! Aucune de vous deux ne s'intéresse à ma vie privée ?

Nina et moi échangeons un regard amusé.

— Ta vie privée consiste à boire des bières avec tes potes, souligne ma sœur.

— Et à draguer tout ce qui porte une jupe, rajouté-je.

— D'ailleurs, à ce propos, j'ai aperçu ta copine Mendy l'autre jour, elle est canon.

— C'est Mady. Commence déjà par retenir son nom avant de lui sauter dessus !

On sonne à la porte, Nicolas va ouvrir tout en râlant :

— Ah ah ah, c'est ça, moquez-vous, les filles ! Bande d'ingrates !

Nina et moi, restées dans le salon, continuons à rire. Tout d'un coup, ma petite sœur se fige.

— Meg ?

Je lève la tête vers elle, surprise de son drôle d'air.

— Ouais ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Bouche bée, elle pointe un doigt derrière moi.

— Megan ?

J'entends prononcer mon prénom dans mon dos au moment où je me retourne.

Je reconnâtrai cette voix entre mille. Je bondis du canapé.

— Jessy !

Je lui saute au cou manquant de lui faire perdre l'équilibre.

— Tu m'as manqué, murmure-t-il à mon oreille tandis qu'il me serre contre lui.

— Toi aussi.

D'une main, il me caresse le visage tout en m'embrassant. Je retrouve avec un plaisir infini le goût de ses lèvres sur ma bouche, tandis que sa langue caresse longuement la mienne. Je m'accroche à lui de toutes mes forces pour ne pas défaillir.

Quand nous nous séparons, je réalise que mon frère et ma sœur se sont éclipsés.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Tu ne devais pas revenir avant deux semaines.

— Je m'ennuyais tellement de toi que lorsque j'ai vu que je pouvais changer mon billet d'avion, je n'ai pas hésité une seconde à te faire la surprise.

Je suis folle de joie. Je passe ma main sur sa nuque et l'attire à moi pour un nouveau baiser.

— Moi qui pensais que tu adorais la Californie et que tu ne voudrais peut-être plus revenir.

— J'aime San Diego, c'est génial ! Mais sans toi... Je préfère New York, dit-il en me faisant un clin d'œil. Je dois aller déballer les cartons qui m'attendent dans mon nouveau chez-moi, tu m'accompagnes ?

Lorsque nous entrons dans l'appartement, le soleil a déjà envahi l'espace, y pénétrant à profusion par les grandes fenêtres. Au centre de la pièce, il y a une trentaine de cartons empilés sur deux niveaux.

— C'est le bordel pour le moment, cela sera mieux lorsque tout sera rangé.

Jessy hausse les épaules d'impuissance.

— Au boulot !

J'ouvre un premier carton.

— Merci. Si tu trouves le téléphone, dis-le-moi, il faut que j'appelle ma mère avant qu'elle ne débarque ici, affolée. Tu la connais, elle doit déjà s'inquiéter.

J'esquisse un sourire. J'ouvre un carton rempli de vêtements que je transporte dans sa chambre. Puis un second qui va tout droit à la cuisine. Quand j'ouvre le troisième, mon euphorie retombe comme un soufflé sorti trop tôt du four. Ce carton ne contient que des boîtes de médicaments. Jessy est de retour et la maladie aussi. Pendant l'été, j'avais presque oublié qu'il est séropositif.

Je le regarde s'affairer à ranger des toiles vierges dans un coin du living et la sensation douloureuse que je peux le perdre à tout moment revient s'insinuer en moi tel un poison violent. Je referme le carton et fais comme si je ne l'avais jamais ouvert avant de me saisir d'un autre. Je vois Jessy faire une grimace lorsqu'il l'ouvre à son tour. Il va le ranger dans la salle de bains sans dire un mot.

À la fin de la journée, le téléphone a été branché et Élise est rassurée. Nous sommes tous deux épuisés, mais le plus gros est rangé. Affalés sur le canapé, nous regardons autour de nous, un sourire satisfait aux lèvres.

— Désolé, je ne pensais pas que cela prendrait autant de temps. J'aurais largement préféré qu'on fasse autre chose de cette première journée ensemble ; demain, tu me réserves ta soirée, je t'ai promis de me rattraper, nous ferons tout ce que tu veux.

— Tout ? m'étonné-je en haussant les sourcils.

Jessy m'offre un grand sourire.

— Tout !

Le lendemain après-midi, j'ai rendez-vous avec Mady dans un café du centre-ville que nous avons beaucoup fréquenté au cours des dernières semaines. C'est un petit établissement sans prétention, en plein milieu de la rue piétonne. Les tables rectangulaires se trouvent dans des box et l'on s'assied sur des banquettes en simili cuir de couleur bordeaux. La décoration est sommaire, mais le personnel est aimable et le service rapide. Mady est déjà attablée lorsque j'arrive. Comme à son habitude, elle m'accueille avec un grand sourire chaleureux.

— Hello, devine quoi ?

— Salut, dis-moi tout !

Je prends place en face d'elle avant de me commander une limonade.

— Jessy est revenu !

J'ai du mal à contrôler l'excitation qui perce dans ma voix.

— Jessy ? Ah tu veux dire l'homme de ta vie ?

Elle se moque gentiment de moi.

— Exactement ! Il est arrivé par surprise chez moi hier après-midi.

— Il ne devait pas rester encore plusieurs jours en Californie ?

— Si, mais apparemment je lui manquais trop.

Je souris avant de boire une gorgée de limonade bien fraîche.

— Et comment se sont passées vos retrouvailles ? questionne-t-elle avec malice.

— Fatigantes !

Deux petites fossettes creusent les joues de Mady quand elle éclate de rire.

— À ce point-là ?

— Ce n'est pas ce que tu penses ! Nous avons passé la journée à déballer ses affaires des cartons.

Pendant nos longues conversations, je lui ai beaucoup parlé de Jessy, mais j'ai omis de lui préciser que mon petit ami est séropositif. Au début, je ne la connaissais pas assez pour lui en parler, ensuite j'ai eu peur qu'elle prenne mal mon manque de confiance en elle. Et puis c'est si agréable de pouvoir parler avec quelqu'un qui ne me répète pas à longueur de temps que Jessy va mourir de cette maladie et que je dois me montrer prudente dans tous les sens du terme.

À ce moment, je vois passer Jessy dans la rue. Je tape à la vitre du café pour attirer son attention. Il se retourne et, me voyant, entre dans l'établissement. Il vient directement m'embrasser.

— Quand on parle du loup... Mady, je te présente Jessy, et inversement.

— Voilà donc la fameuse Mady. Meg m'a beaucoup parlé de toi.

Jessy s'assied à côté de moi sur la banquette.

— Sûrement pas autant qu'elle m'a parlé de toi ! Il n'y a pas plus tard qu'une minute encore, elle me disait combien tu es parfait.

— Parfait ? s'étonne Jessy en me regardant avec un grand sourire.

— En effet.

Je passe mes bras autour de son cou tandis que sa main glisse dans mon dos.

Mady esquisse un sourire envieux.

— Votre bonheur fait plaisir à voir. Ce n'est pas à moi que cela arriverait. Votre histoire ressemble à un conte de fées.

Jessy éclate d'un rire ironique.

— Je crois que, vu ma situation, nous sommes très loin du conte de fées !

Mady hausse les sourcils tandis que je me tasse sur mon siège.

— Ne me dis pas que tu es un tueur en série recherché par toutes les forces de l'ordre, plaisante Mady.

— Non, répond sérieusement Jessy. Non, mais...

Il se tourne vers moi, incrédule.

— Tu ne lui as rien dit ?

Je secoue négativement la tête.

Jessy pince les lèvres avant de contracter les mâchoires. Chaque trait de son visage trahit la colère qui monte en lui. Je le connais assez bien pour savoir qu'il va laisser sa rage exploser. Il me fusille du regard alors que je m'enfonce un peu plus sur la banquette. Exaspéré, Jessy nous regarde à tour de rôle avant de sortir précipitamment.

— Et merde ! dis-je avant de me lancer à sa poursuite.

Mady qui ne comprend rien à ce qui se passe me rattrape. Arrivée dans la rue, je l'appelle, la peur au ventre. Il se retourne vivement et fonce droit sur moi à grandes enjambées.

— Jessy, je suis désolée.

— Ça va, j'ai compris. Tu as honte de moi !

Je reste interdite.

— Quoi ? Non ! Ce n'est pas du tout ça !

— Je ne veux pas vous déranger, mais je pourrais savoir ce qui se passe ?

Mady lève son doigt comme une élève à l'école.

Jessy me regarde, la respiration saccadée.

— Si tu n'as pas honte de moi, vas-y, dis-lui !

Mes yeux passent de Jessy à Mady. C'est la troisième fois que je vois Jessy dans un tel état d'énervement. La première fois, c'était lorsque j'avais malencontreusement trahi sa confiance après qu'il m'eut confié son secret. Je ne pourrai jamais chasser le souvenir de cette soirée sur le pont, pas plus que je ne pourrai oublier dans quel état il s'était mis après avoir appris la mort d'Haley, il avait une telle fureur, une telle révolte contre lui-même et sa maladie. Alors que là, c'est contre moi qu'est dirigée sa colère. Je ne peux m'empêcher de tressaillir devant les flammes qui semblent jaillir de ses yeux. Devant mon silence, ses épaules s'affaissent, je vois en ce geste toute la déception que je lui inspire. Je m'en veux encore davantage. Je me tourne vers Mady et lui dis simplement :

— Jessy est séropositif.

Elle reste muette de stupeur. Puis son regard se fait plus doux.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? me demande-t-elle simplement.

— Parce qu'elle est gênée d'être avec moi qui suis malade !

Des larmes troublent ma vue.

— Non, Jessy, arrête, ce n'est pas ça...

— Ah bon ? Et ben tu sais quoi ? Lorsque tu n'auras plus de mépris pour moi, tu me feras signe !

Puis il s'éloigne à grands pas.

Mady me raccompagne chez moi.

— Je suis désolée.

Je m'excuse une nouvelle fois en parvenant devant ma porte.

— Ne t'en fais pas. J'espère juste que cela s'arrangera avec Jessy. Il est souvent en colère comme ça ? demande-t-elle, impressionnée.

C'est vrai que pour le coup, Jessy a fait fort. Même si je sais qu'il est incapable de me faire physiquement du mal, il a réussi à me faire trembler d'appréhension.

Je lui fais signe que non.

— C'est la première fois qu'il est vraiment en colère contre moi et c'est entièrement ma faute.

— Ça, c'est vrai.

Je la regarde, surprise, et esquisse un sourire devant sa spontanéité. Elle me rend mon sourire avant de me demander, intimidée :

— Est-ce vraiment parce que tu as honte que tu n'as rien dit ?

— Non, bien sûr que non. J'aime Jessy plus que tout au monde et je n'ai jamais été gênée par le regard des autres. Je ne comprends même pas comment il peut en douter. Si je ne t'ai rien dit, c'est simplement parce que je voulais oublier sa maladie, mettre de côté les traitements, leurs effets secondaires, oublier qu'à plus ou moins longue échéance il est condamné.

Mes yeux se remplissent de larmes à nouveau.

— Ce n'est pas facile de vivre en sachant que l'homme que tu aimes risque de mourir jeune. Je voulais juste oublier tous ces côtés négatifs le temps de cet été.

Mady pose sa main sur mon épaule.

— Tu devrais le lui dire.

Jessy m'avait dit la veille qu'il devait se rendre au centre médical pour sidaïques. C'est un lieu dont je ne m'approche que rarement. Cet établissement fait partie de la vie de Jessy, cette partie de son existence où je dois forcer la porte si je veux y entrer. Je m'assieds sur un banc dans le parc qui entoure le bâtiment. Je hume la douce odeur d'herbe fraîchement coupée, j'écoute les oiseaux. C'est un endroit calme qui parvient à me détresser, ce qui est un paradoxe lorsque je regarde vers la grande bâtisse aux murs gris. Elle abrite tant de malades, de souffrances. Je vois une ombre se dessiner derrière l'une des fenêtres du rez-de-chaussée. Jessy est bien là. Je devine qu'il est venu se confier à ceux qui partagent sa peur du lendemain et qui peuvent le comprendre. Mes mains tremblent, mon cœur tambourine dans ma poitrine lorsque je le vois arriver. Il a le visage fermé, le regard fuyant, dirigé vers le sol. Je me lève à son approche, ne sachant comment entamer l'explication que je lui dois. Il m'ignore tout en s'asseyant sur le banc.

OK, je l'ai mérité.

Je reprends ma place à son côté en baissant la tête. Je réalise alors que même nos attitudes sont semblables, cela me fait légèrement sourire. Nous nous ressemblons tellement...

— Jessy ?

Lentement, il relève le visage. Il est toujours très remonté contre moi. Ses traits sont contractés, ses yeux sont partagés entre colère et tristesse. Son expression me donne une boule à l'estomac. Jamais, je n'aurais imaginé qu'un jour je le décevrais à ce point.

— Je suis tellement désolée pour ce qui est arrivé. Je ne veux surtout pas que tu penses, ne serait-ce qu'une seconde, que j'ai honte de toi. Ce n'est pas le cas.

Jessy rebaisse la tête et fixe le sol.

— Alors pourquoi lui as-tu caché le fait que je sois séropo ? Tu prétends que Mady est ton amie et pourtant tu ne lui as rien dit. Pourquoi ?

Je me lève pour lui faire face.

— Cet été a été le plus difficile à vivre de ma vie. Tu n'étais pas là et tu me manquais atrocement. Je

passais mes journées à penser à toi. Je voulais tellement que tu reviennes au plus vite auprès de moi. J'avais même convaincu Nick de m'emmener te voir à l'autre bout du pays si tu n'étais pas revenu à la date prévue. Mais tout cela m'a fait très peur aussi, car j'ai réalisé que si je souffrais à ce point alors que je te savais en vie, heureux avec ta famille, qu'est-ce que cela serait si tu partais définitivement ?

Mes larmes commencent à couler le long de mes joues. Jessy me regarde, pensivement.

— Je n'aurais pas dû revenir...

— Et comme ça, je t'aurais oublié ?

— Cela aurait été plus facile pour toi. Je serais sorti de ta vie et tu aurais pu être heureuse. Tu aurais rencontré un autre homme qui pourrait t'apporter tout le bonheur que tu mérites et non pas toutes ces emmerdes.

Il parle d'une voix lasse, comme si tout cela n'est qu'une évidence que je refuse d'admettre.

— Qu'est-ce que tu crois ? lui dis-je soudainement avec colère. Moi aussi j'y ai pensé. En effet, tout aurait peut-être été plus simple si tu étais resté à San Diego, mais tu ne pouvais pas... Je te l'ai dit, j'aurais été te rechercher si tu y étais resté. On ne peut pas rester loin l'un de l'autre. Jessy, nous sommes faits pour être ensemble, et ce, peu importe le temps qu'il nous reste.

— C'est pour cette raison que je suis revenu.

— Quand tu n'es pas auprès de moi, j'ai l'impression de mourir à petit feu. Il me manque une part de moi-même.

Son regard me scrute, mais il garde le silence. Je reprends :

— Si je n'ai pas parlé de ta maladie à Mady, c'est juste que je souhaitais oublier l'espace de ces deux mois, cette épée de Damoclès qui flotte au-dessus de nos têtes. Je voulais rêver à un avenir heureux, faire des projets de couple... Et puis que j'en parle ou pas, qu'est-ce que cela peut bien faire ? Ça ne change rien.

— Si, ça change tout ! lance vivement Jessy en se levant.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne serai pas toujours là et que si tu n'arrives pas à parler librement de moi avec les gens que tu aimes, comment feras-tu quand je serai mort ? Je veux que tu puisses parler de moi. Je ne souhaite pas que tu m'oublies, que tu fasses comme si on ne s'était jamais rencontrés, jamais aimés. Tu ne comprends pas que si tu ne continues pas à me faire exister, je mourrai vraiment. Si tu ne penses plus à moi, si je ne vis plus dans ta mémoire, dans ton cœur alors ça sera comme si je n'avais jamais vécu. J'ai besoin d'être sûr que tu me garderas toujours en toi. Je ne veux pas que tu m'oublies !

Soudainement, il éclate en sanglots. Mon cœur se brise à le voir ainsi et mes larmes redoublent. Je franchis rapidement les deux pas qui nous séparent, le prends dans mes bras en le serrant le plus fort possible, et je lui promets le plus sincèrement du monde.

— Je t'aime et je t'aimerai toute ma vie.

Le lendemain matin, je retrouve Mady à notre café habituel.

— Ça va mieux ?

Sa voix laisse passer une pointe d'anxiété. Je prends place face à elle.

— Oui, nous nous sommes expliqués. Cela n'apas été facile, on a fini tous les deux en larmes. J'espère que cela ne t'ennuie pas, mais Jessy va venir nous rejoindre. Il m'a dit qu'il voulait te parler.

— Avec plaisir. Hier on ne peut pas dire que nous avons pu faire vraiment connaissance. Tiens, le voilà, m'indique-t-elle tandis que Jessy pousse la porte de l'établissement.

— Salut, lance-t-il avant de se pencher pour m'embrasser.

Il prend place à côté de moi sur la banquette et annonce de but en blanc :

— Mady, je voulais m'excuser pour mon attitude d'hier. C'était la première fois qu'on se rencontrait et j'ai tout foutu en l'air en m'emportant bêtement. Je n'ose pas imaginer ce que tu dois penser de moi, mais je voulais juste que tu saches que je m'en veux. Je te rassure, je ne suis pas tout le temps aussi colérique.

Mady esquisse un sourire.

— Tu n'as pas à t'excuser. Après tout, ce que tu vis doit être très pesant. Je trouve cela normal de craquer par moments.

Il baisse la tête, honteux.

— Il n'empêche que j'ai fait fort.

— Je vais être franche, je ne te connais pas et je n'en sais pas beaucoup sur le sida, ni la séropositivité. Mais je suis au courant de la façon dont cela s'attrape.

Jessy baisse à nouveau les yeux, ne sachant pas quelle attitude adopter devant mon amie. Moi-même, je sens l'angoisse s'installer, ne voyant pas où elle souhaite en venir. Va-t-elle le rejeter comme tant de personnes avant elle ?

— Et je n'ai aucune crainte par rapport à ça, poursuit-elle. Je n'ai pas de problème à te côtoyer. D'après ce que Megan m'a dit, tu es un mec génial et, malade ou pas, cela ne change pas qui tu es.

Jessy relève son visage qui exprime une profonde reconnaissance.

— Merci. Si tout le monde pouvait avoir ton ouverture d'esprit.

Mady me fait un clin d'œil complice avant de proposer :

— Et si ce soir nous sortions tous les trois ? On pourrait se faire un ciné ?

Je suis prête à accepter lorsque Jessy intervient en passant son bras autour de mon cou.

— Plutôt demain soir si tu veux bien. Ce soir, je tiens la promesse que j'ai faite à Meg et que je n'ai pas pu respecter hier. Tu es toujours partante ?

Heureuse, j'acquiesce. Mady me fait un grand sourire.

— Un homme qui tient sa parole, c'est rare. Garde-le bien, Meg !

— Alors, comment as-tu trouvé cette soirée ? dit Jessy en sortant la clef de son appartement.

Nous sommes allés dîner dans un restaurant italien, puis nous avons fait une balade très romantique dans le parc.

— J'ai adoré, lui dis-je avec un grand sourire béat.

— Vous entrez dans mon humble demeure pour boire un dernier verre, mademoiselle ?

— T'es bête ! lui dis-je tandis qu'il s'efface en faisant une courbette pour me laisser entrer.

Aussitôt, je constate les changements qu'il a effectués dans son logement. Tout y est propre et bien

rangé. Il a déplacé la télévision du coin de la pièce pour la mettre face au sofa et à son ancienne place, près de la fenêtre, il a installé son chevalet, ses toiles ainsi que son nécessaire à peinture.

— C'est joli comme ça.

Je sens les mains de Jessy glisser autour de ma taille.

— Joli ? Ça ne fait pas très viril.

Il m'embrasse langoureusement dans le cou, je me laisse aller contre lui et je balbutie.

— Beau si tu préfères.

Il relâche son étreinte, ôte sa veste et va à la cuisine nous prendre deux jus de fruits. Pendant ce temps, j'enlève mon gilet et m'assieds sur le canapé. Il revient en posant les verres sur la table basse devant nous et prend place à ma droite.

— C'est étrange, tu ne trouves pas ? D'être à Millisky, la nuit, sans avoir tes parents dans la maison voisine.

— Ni mon frère dans l'autre pièce. Mais si ça t'ennuie, je peux aller dormir chez Mady, après tout c'est là qu'officiellement je passe la nuit, dis-je avec espièglerie en sirotant mon jus de fruits.

Le matin, j'ai demandé à mon amie de me couvrir pour la nuit et elle a accepté volontiers. Elle m'a accompagnée chez moi pour y prendre des affaires de toilette et de rechange dont j'aurais besoin, puis m'a laissée alors que nous retrouvions Jessy devant sa résidence où il a rangé mon sac.

— Ça ne va pas non ?

Jessy boit son verre d'une traite et, me prenant par la main, m'entraîne derrière lui en riant :

— Allons nous coucher avant que tu ne changes d'avis !

Sa chambre est au bout d'un petit couloir. Une lampe est installée de chaque côté du lit sur des petites tables en pin, l'armature du lit en fer forgé dessine des feuilles semblant voler au vent. Au-dessus, il a accroché la toile qu'il a peinte et que j'aime tant, celle représentant ce couple au bord du lac baignant dans la lueur des étoiles.

Je lui demande alors que je sors ma brosse à dents de mon sac.

— Cela ne te fait pas bizarre d'habiter seul ?

Il hausse les épaules.

— Pas vraiment. Tu sais que j'ai toujours été assez indépendant et puis quand je me sentirai seul, je viendrai te voir. On est presque voisins maintenant.

— Tu me prêtes un t-shirt ?

Il ouvre l'un des placards et m'en tend un noir dont je me saisis en embrassant son propriétaire avant de m'éclipser dans la salle d'eau.

Comme nous en avons l'habitude à l'hôtel, Jessy prend ma suite lorsque j'en ressors. C'est la première fois que je dors dans son appartement et cela m'impressionne. À New York, nous sommes en terrain neutre alors que là, je suis chez lui. Je m'installe du côté de la fenêtre et bientôt Jessy vient me rejoindre sous la couette. J'éteins la lampe de mon côté, il en fait de même et nous nous tournons l'un vers l'autre au centre du lit.

— Je suis tellement heureuse que tu sois là, dis-je en effleurant son visage du bout de mes doigts. J'ai eu peur de te perdre.

Il se penche vers moi pour m'embrasser. Bientôt, son corps recouvre le mien. La faible clarté

venant de la rue ne me permet pas de détailler ses traits.

— Je suis là, murmure-t-il à mon oreille avant de m’embrasser dans le cou.

Une vague de chaleur m’envahit, comme cela fait du bien de retrouver la douceur de sa peau sur la mienne. D’un geste qui m’est devenu habituel, je lui ôte son débardeur et caresse son torse nu. Je sens son cœur battre à tout rompre sous mes doigts. Il enlève mon t-shirt et je l’attire à moi, le serrant au plus près.

— Tu m’as tellement manqué, susurre-t-il tandis que ses mains parcourent mon corps. Je t’aime plus que tout au monde.

— Je t’aime tellement, chéri. Et j’ai confiance en toi.

Il se redresse pour me regarder d’un désir brûlant.

— Tu veux toujours qu’on aille jusqu’au bout ?

— Je ne veux pas d’un autre que toi. (Je chuchote en caressant sa joue.) Je sais que je ne risque rien... Nous allons faire attention.

Il semble hésiter pendant quelques secondes, mais je l’attire à nouveau à moi, faisant fondre ses dernières résistances. Il reprend possession de mon corps qui suffoque sous ses mains et sa bouche pendant de longues minutes. Je ne me lasse pas de l’entendre gémir lorsque mes doigts parcourent sa peau. Il se redresse et met un préservatif.

— Tu es sûre que c’est ce que tu veux ? me demande-t-il alors que son corps se glisse entre mes cuisses ouvertes.

Il est au-dessus de moi, appuyé sur les mains, scrutant mon visage.

— J’en suis certaine, j’affirme plus déterminée que jamais.

Je devine l’incertitude qui doit se disputer au désir. Je ne veux pas qu’il renonce, aussi je l’attire encore plus fort. Mes doigts agrippent son dos.

— Viens, chéri.

Ne pouvant résister davantage, il se glisse en moi avec douceur, me faisant me cambrer.

— Ça va ? s’inquiète-t-il.

— Très bien.

Jessy se meut en moi en un rythme lent qui m’emballe le cœur, nous faisant gémir tous deux sans retenue. J’ai la sensation que mon corps ne m’appartient plus, mais ne fait qu’un avec le sien. Il m’embrasse et je me perds dans sa tendresse.

Bientôt, je sens sa main qui soulève mes reins alors qu’il accélère le rythme. Jessy se redresse légèrement, sa main quitte mon dos et se glisse entre nos deux corps. De son index, il exerce une pression sur mon clitoris. Un râle de plaisir s’échappe de mes lèvres tandis que son doigt me caresse. La sensation de son corps dans le mien auquel s’ajoute la douceur de sa main me conduit directement à l’extase. Je perds complètement le contrôle de moi-même et l’embrasse en gémissant son nom.

— Tu es... toute ma vie... Meg !

En cet instant, je me moque complètement de vivre ou de mourir, tout ce qui m’importe c’est notre amour qui s’exprime enfin pleinement. Jessy se retire brusquement pour éviter d’éjaculer en moi et retombe à mon côté. Nos yeux ne se quittent plus, nous sommes tous deux à bout de souffle mais souriant. Cette nuit-là, nous nous endormons dans les bras l’un de l’autre, complètement apaisés.

— Tu vas bien ? me demande Jessy le lendemain matin en enserrant ma taille.

— Super bien.

Et je lui souris en frôlant son bras du bout de mes doigts.

— Alors pourquoi as-tu l'air si préoccupé ?

Je pose ma main sur la sienne.

— Cette nuit était magique !

— Ouais, c'était... Je ne trouve pas les mots.

Nous rions tous les deux.

— Mais...

— Ouille, un mais !

— Cependant, dis-je en souriant, je commence à en avoir marre de mentir pour passer la nuit avec toi.

Jessy se redresse sur un coude, il paraît très soucieux soudainement.

— Tu veux en parler à tes parents ?

— Peut-être pas dans l'immédiat mais prochainement oui. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Oh, mon Dieu ! Ton père va me tuer !

— J'en ai assez de ne pas pouvoir être avec toi comme je veux. J'ai eu dix-sept ans pendant l'été, cela va bientôt faire un an que nous nous connaissons et je suis toujours en train de chercher des excuses bidon pour passer une nuit de temps à autre avec toi. Je déteste être loin de toi. J'aimerais pouvoir partager tes nuits quand nous le voulons.

— J'aimerais aussi. Tu me manques quand je ne dors pas dans tes bras, soupire-t-il en caressant mes cheveux. Bon, voyons les choses de manière positive. John peut me tuer, je suis déjà condamné.

— Ne plaisante pas avec ça, ce n'est pas drôle.

Il se penche au-dessus de moi avec un air coquin :

— Puisque ton père va me trucider dès qu'il saura tout, on pourrait peut-être encore en profiter un peu ?

Chapitre 10

Choisis mieux tes amis

— Papa, Jessy et moi retournerons voir Nick à la fin du mois de septembre, dis-je à mon père, alors que Nicolas charge ses valises dans la voiture.

Nous sommes mi-août 1992, et Nick part rejoindre des amis avant la fin des vacances d'été.

Mon père hoche la tête de ce petit mouvement imperceptible qui veut dire oui, parce que je n'ai pas le choix, avant d'échanger un regard avec mon frère qui hoche si vigoureusement la tête en signe d'acquiescement que mon père ne peut que sourire en retour.

Pauvre papa, si tu savais !

Jessy, à côté de moi, se contente d'afficher un sourire satisfait et d'attendre que nous réglions les détails.

Nick place son dernier sac de voyage sur la banquette arrière.

— Ah, voilà ta copine, lance-t-il en pointant un doigt dans mon dos.

En me retournant, je vois en effet Mady arriver à pied, elle sourit, l'air détendu.

— Bonjour, tout le monde, salue-t-elle.

— Salut ! Mady, c'est bien ça ? s'enquiert Nicolas.

Jessy et moi pouffons de rire devant l'attitude éloquente de mon frère qui est entré en mode séduction.

Mady le regarde, étonnée, avant de lui répliquer :

— Oui, c'est ça, joli cœur !

Nicolas reste figé, il ne s'était pas attendu à ce que mon amie entre dans son jeu.

— OK, bon... ben... j'y vais.

Il s'approche de mon amoureux, lui serre la main avant leur traditionnelle accolade.

— Jess, à bientôt, vieux frère.

— Merci pour tout, Nick.

Puis il se dirige vers moi.

— On se revoit très vite et nous fêterons mon anniversaire comme il se doit à New York, dit Nick avant d'embrasser Nina et nos parents. Quand il se tourne vers Mady, celle-ci lui lance en nous faisant tous rire :

— On va peut-être se passer de câlin, don Juan !

Nicolas reste interdit.

Je crois que c'est la première fois qu'une fille lui tient ainsi tête. D'habitude, toutes les filles tombent en pâmoison devant lui, mais Mady, pour une raison méconnue, demeure insensible à son charme. Cela le dérouté autant que ça l'intrigue.

Sans la quitter des yeux, il monte en voiture, descend sa vitre et me lance avec un petit sourire incrédule.

— Elle est bizarre, ta copine !

— Ça te change d'Emma !

Il lève la main en signe de capitulation et s'éloigne en nous faisant signe. Mes parents et Nina rentrent à la maison.

— Tu vas aller à New York ? me questionne Mady.

— Nous allons y aller, dis-je en passant un bras autour de la taille de mon petit ami.

— J'ai mes copains là-bas. Cela vous dérangerait si je faisais la route avec vous ? J'irais voir mes amis et on pourrait passer des moments tous ensemble.

— Pas de problème pour moi, répond Jessy en sortant enfin de son mutisme.

— Avec joie !

Puis me tournant vers mon amoureux, j'ajoute avec espièglerie :

— Ça y est, tu as retrouvé la parole maintenant que mes parents sont rentrés ?

Il grimace un sourire.

— J'ai l'impression que ton père va me sauter à la gorge d'un moment à l'autre.

Mady et moi rions.

— Il va falloir mettre ta parano de côté, vous êtes tous deux invités à dîner ce soir !

Lorsque nous reprenons le lycée, nous constatons que les choses sérieuses se profilent, tous les professeurs ont le même discours : le diplôme à la fin de l'année scolaire. C'est cette année qu'il nous faudra choisir où nous irons à l'université et bien sûr étudier sans relâche pour ne pas rater nos examens.

Lorsque vient l'heure de passer le week-end à New York, je suis soulagée de m'éloigner de toute cette pression. Au moins Jessy n'a personne derrière lui pour lui rappeler sans cesse combien cette année est importante, mais Mady et moi ne pouvons en dire autant. Mes parents me répètent à longueur de temps que je dois travailler plus, et sortir moins. Ce qui fait qu'en dehors du lycée, Jessy et moi avons beaucoup de mal à passer plus d'une heure ou deux ensemble. En parvenant à la Grosse Pomme, nous déposons mon amie dans le quartier du Queens où habite l'une de ses amies qui s'est proposée de la loger. Mady m'a confié avoir un faible pour un garçon qu'elle connaît depuis longtemps et qui habite tout près. Elle fera ainsi d'une pierre deux coups en passant du temps avec une vieille copine et en revoyant un garçon qui l'attire. Nous devons nous retrouver avec ce jeune homme dans le bar karaoké, près de chez Nicolas, le lendemain soir.

Mon frère est très content de nous revoir. Comme à son habitude, il s'est occupé de tout et nous a réservé notre chambre d'hôtel fétiche.

— Vu ta tête, je suppose que les parents sont autant derrière toi qu'ils l'ont été avec moi.

Je confirme.

— Exact, je n'en peux plus.

— Je connais ça, dit Nick en buvant une nouvelle gorgée de bière. Ils ont failli me faire craquer.

— Tu aurais dû voir leurs têtes lorsqu'on leur a dit que nous allions manquer un jour de classe ! renchérit Jessy. Même la fin du monde aurait été plus simple à annoncer.

— J'imagine. J'ai eu un coup de fil de maman à la suite de cela pour me demander ce que j'en pensais.

Je fixe mon frère, incrédule.

— Je leur ai dit que vous aviez raison, deux jours c'est trop court pour faire l'aller-retour.

Jessy se prend la tête dans les mains.

— J'hallucine. J'aime bien vos parents mais franchement, avec eux, j'ai l'impression d'avoir quatre ans.

— Et vous deux, vous vous en sortez comment ?

Je lui réponds honnêtement.

— C'est pénible. Dès que je suis chez Jessy, tu peux être sûr que le téléphone va sonner pour me dire de rentrer à la maison, et ce, que ce soit en semaine ou le week-end.

Mon petit ami confirme d'un hochement de tête.

— Allez relax, au moins ici vous êtes tranquilles ! Et ta copine, Mady, elle va bien ?

— Pas possible, s'étonne Jessy. Tu te souviens de son prénom !

Nous éclatons de rire sous le regard inquisiteur de mon frère.

— Elle va bien. Nous l'avons déposée dans le Queens en arrivant. Demain soir, on passe la soirée ensemble, tu te joins à nous ?

Nick fait une petite grimace.

— Je voulais qu'on fête mon anniversaire demain... Mais je suppose que nous pouvons aller au restaurant demain midi et faire la java demain soir tous ensemble. Cela vous ennuie si j'invite des potes ?

— Plus on est de fous, plus on rit, résume Jessy.

Cela est plus qu'agréable de se retrouver seuls Jessy et moi pour la nuit : cette sensation d'être totalement moi-même lorsque je suis avec lui ne s'estompe pas, c'est comme si sa peau était devenue la mienne.

Le midi suivant, mon frère nous invite dans un restaurant chic en plein cœur de Manhattan. Là, nous levons nos verres à ses vingt ans et nous lui offrons notre cadeau commun : une jolie montre de marque. Dans l'après-midi, Nick nous guide dans divers magasins de vêtements et me demande d'arrêter mon choix sur l'article que je veux pour qu'il puisse me l'offrir. Finalement, je me décide pour un ensemble jean noir et chemisier à carreaux bleu et blanc. En ressortant, je fais une grosse bise à mon frère pour le remercier et lui tends à mon tour un sachet contenant une chemisette blanche identique à celle que j'avais tachée d'alcool quelques mois plus tôt. Nous allons boire un café dans un bar et Jessy me fait la surprise de me tendre un petit paquet. À l'intérieur d'une jolie boîte bleu marine se trouve un bracelet en cuir noir où est inscrit en strass brillants : *New York Forever*.

— Tu ne croyais tout de même pas que je t'avais juste offert ce bracelet de San Diego pour ton

anniversaire, me glisse-t-il à l'oreille.

Le soir venu, nous rentrons chez Nicolas où trois de ses amis ne tardent pas à arriver. Mon frère fait rapidement les présentations.

— Voici Michaël, dit-il en désignant un grand type brun à l'allure frêle mais dynamique. Là, c'est Aaron et là, Steve.

Le dénommé Aaron est de taille moyenne et l'air jovial alors que le dernier est blond aux yeux bleus. Je n'ai aucun mal à comprendre pourquoi mon frère est ami avec eux lorsque je les entends parler des filles.

Mady arrive peu de temps après avec sa copine Véronika qui est d'une beauté à couper le souffle. Elle est grande avec de longs cheveux soyeux bruns, un corps élancé qui paraît tout simplement parfait, un joli visage aux traits fins et des yeux d'un noir profond. Mady est également accompagnée d'un mec, qui, dès le premier regard, ne me plaît pas du tout. Charly donne l'impression de dominer le monde en projetant ses épaules en arrière et en bombant le torse. Physiquement, il n'est pas moche, même s'il a les yeux trop rapprochés à mon goût. Il n'est pas très grand mais a dû user et abuser de stéroïdes pour avoir cette musculature. Je me demande ce que Mady peut lui trouver et j'en conclus qu'il doit avoir de bons côtés cachés. J'échange un regard avec Jessy, nous pensons la même chose. Je vois les yeux de Véronika se poser sur Jessy avec un petit air qui ne m'enchant pas, comme si elle était un rapace fixant sa prochaine proie. En voyant Mady arriver, mon frère vient la saluer et refait les présentations.

— Mon Dieu, où Mady a-t-elle été cherchée ce mec ? murmure-t-il en passant à côté de moi.

Je hausse les épaules en signe d'incompréhension.

Puis nous nous rendons tous dans le bar où nous avons été lors de notre précédent séjour à New York. C'est le genre de bar qui donne envie de danser tous ensemble sur des airs de country en portant des Stetsons. Il est rempli de jeunes qui, comme nous, sont facilement reconnaissables à la marque que l'on nous a tamponnée sur le dos de la main en entrant afin qu'on ne nous serve pas d'alcool.

Rapidement, nous prenons tous place autour d'une grande table ronde où nous commandons des jus de fruits et autres limonades. Mady s'assied entre Charly et Nick, et essaie de parler autant à l'un qu'à l'autre jusqu'à ce que deux types viennent saluer Charly et s'installent à côté de lui. À partir de cet instant, je remarque que mon frère se penche pour parler plus bas à mon amie qui rit à intervalles réguliers.

— Qui veut chanter ? interroge Aaron avec qui Jessy et moi discussions.

— Et si nous faisons deux équipes ?

Il est décidé que Nick, Aaron, Véronika, Charly et les deux nouveaux venus seront contre le reste du groupe dont je fais partie. Nous réservons le karaoké et, trop vite à mon goût, nous sommes appelés sur scène pour chanter *I Will Survive*.

L'équipe de mon frère commence et la nôtre prend le relais, le tout dans un esprit bon enfant. En redescendant de l'estrade, je vois Charly prendre brutalement Mady par un bras pour l'entraîner dans un coin reculé de la salle, loin de mon regard inquiet.

— Il y a un problème, murmuré-je à Jessy en désignant l'endroit où Charly retient Mady.

Aussitôt, il s'y rend. Le voyant s'éloigner si rapidement, Nick s'approche de moi, je lui résume la situation, il va rejoindre mon petit ami. Ils reviennent quelques minutes plus tard, Mady marchant

devant eux et Charly à quelques pas derrière. Celui-ci parle à ses copains et tous sortent du bar.

— Bon débarras ! lance Mady avec les yeux rouges.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il m'a piqué une crise parce que je parlais avec ton frère !

— Tu vas bien ? lui demande Jessy.

Mady hoche la tête en se massant le poignet.

— Il m'a juste fait un peu mal au bras en me le tordant, heureusement que tu es arrivé à temps pour m'aider. Merci.

Jessy esquisse un sourire gêné.

— Le principal, c'est que tu ailles bien.

— Oui, mais si Nick et toi n'étiez pas intervenus, cela ne serait peut-être pas le cas à cette heure-ci.

Mady remercie également mon frère.

— Pas de problème. Mais tu crois que ça va aller pour rentrer ? Véronika, tu habites à côté de chez lui ? Je pense que cette situation est risquée.

— Oui, mais je le connais depuis longtemps, il ne me fera rien.

— Ce n'est pas à toi que je pense, reprend mon frère d'un ton plus sec.

Le teint déjà pâle de Mady blanchit davantage.

— Je n'y avais pas pensé, admet-elle.

— Si tu veux, tu peux rester chez moi, propose Nicolas. Tu n'auras rien à craindre, promis. Je te laisse mon lit, je dormirai sur un matelas par terre.

Mady scrute le visage de mon frère, cherchant à savoir si elle peut lui faire confiance. Puis regarde Véronika, qui hausse les épaules l'air de dire « Fais comme tu le sens. »

— Je veux bien, merci... encore.

Mady sourit à Nick.

— De rien. Allez, on ne va pas laisser ce con nous gâcher la soirée.

Il prend la main de Mady et l'entraîne vers la piste de danse.

Jessy les observe et finit par me demander :

— Tu crois qu'eux deux... ?

Je hausse les épaules en paraphrasant mon frère :

— Ce qui se passe à New York reste dans la Grosse Pomme !

Nous retournons nous asseoir et bientôt Aaron me tend la main.

— Tu dances un rock avec moi ?

Tandis que je ris devant les pitreries d'Aaron qui se déhanche devant moi en des mouvements volontairement exagérés, je jette discrètement des coups d'œil vers Jessy qui est resté à table et dont Véronika s'est dangereusement rapprochée. Je remarque que le bras de cette dernière n'est plus qu'à quelques centimètres de l'épaule de mon amoureux, cela ne me plaît pas. Je sens une boule de jalousie envahir mon estomac avant de remonter dans ma gorge. À sa façon de se pencher vers lui, je vois qu'elle est en train de le draguer ouvertement. Jessy l'écoute, lui répond parfois, les mains jointes posées sur la table. Je suis soulagée lorsque la chanson se finit. Aaron me propose une autre danse,

que je décline poliment pour aller rejoindre Jessy. Il paraît parler très sérieusement à cette fille.

— Et je suis très amoureux d'elle.

C'est la phrase que j'entends en arrivant près d'eux et quand je passe mes bras autour du cou de Jessy, aussitôt ses mains rejoignent les miennes. Véronika a une petite grimace de déception et s'éloigne de nous. Je pose mon menton sur l'épaule de mon amoureux.

— Tu dances avec moi ? me demande-t-il.

Angie résonne dans tout le bar.

— Véronika t'a dragué ?

— Oh que oui !

Je jette un regard torve à cette fille qui, dès le moment où je l'ai vue, ne m'a pas inspiré confiance. Jessy étudie mes traits et sourit.

— T'es en mode jalouse ?

J'acquiesce d'un hochement de tête.

— Tu n'as pas de raison de l'être, je l'ai gentiment remise à sa place.

Ma main remonte le long de sa joue en une tendre caresse.

— Parfois, je me demande si tu serais encore avec moi si tu n'étais pas séropo ?

Jessy se fige brusquement en m'observant. Ses traits oscillent entre incrédulité, doute et colère.

— Viens, dit Jessy qui me prend par la main pour me guider dehors.

Parvenus sur le trottoir, la fraîcheur nous saisit. Quelques jeunes fument en discutant devant l'entrée. Nous longeons la façade pour nous mettre à l'écart. Je m'adosse à un mur d'un gris noir, sali par la pollution.

— Alors ? dit Jessy, inquisiteur. Qu'est-ce que c'est que cette idée complètement stupide que tu viens de me sortir ?

— Désolée, mais c'est ce que je ressens quand je vois une fille canon comme Véronika te tourner autour.

— Je suis avec toi parce que je t'aime ! Ma séropositivité n'a rien à voir avec les sentiments que je te porte. Meg, soupire-t-il en s'adossant au mur à côté de moi, je me fous des filles comme Véronika, elle est peut-être jolie, mais elle est vide. J'ai connu ce genre de filles avant de te rencontrer, j'en ai fait le tour.

— Merci de ta franchise, dis-je dans un souffle, décontenancée.

— Je te l'ai dit, j'ai eu une vie avant de te connaître, mais ces filles ne m'ont jamais rien apporté de bien. Tu sais, il y a des nuits où je me réveille en sursaut, bouffé par les angoisses. Je t'assure c'est parfois tellement flippant de se dire que ce putain de virus vit en moi que j'ai l'impression d'étouffer. Dans ces moments-là, je n'ai plus envie de me battre, je me dis que je devrais me laisser partir puisque, de toute façon, c'est ce qui arrivera tôt ou tard...

— Jessy, murmuré-je, émue, en m'emparant de sa main.

— Mais ensuite je pense à toi, à notre histoire, à ton sourire, à ta manière de poser tes mains sur moi, à la façon dont tu me regardes, et alors je reprends espoir. Je crois que, sans toi, il y a longtemps que je me serais jeté du pont... La première fois que je t'ai vue, c'était dans le couloir du lycée, nos regards se sont croisés et je me suis tout de suite dit que tu étais celle que je voulais.

Je me souviens bien de ce jour moi aussi où j'avais eu l'impression de tomber d'un immeuble rien qu'en le regardant passer.

Il se place devant moi et appuie ses mains sur le mur de chaque côté de mon visage. Je pose mes mains sur sa taille.

— Megan, dit-il en caressant mes cheveux, c'est toi qui me donnes la force de me battre contre cette saloperie de virus, c'est grâce à toi que j'ai relevé la tête, que je refais des projets. Je ne suis pas amoureux de toi parce que je suis malade, je t'aime parce que tu es toi. Rentrons maintenant, il fait trop froid !

Le reste de la soirée se déroule joyeusement et je dois admettre que les amis de Nick sont vraiment très sympas. À eux quatre, ils forment une bande de joyeux lurons qui plaisantent des mêmes choses, et qui possèdent une vision identique de la vie.

Lorsque nous ressortons de l'établissement au milieu de la nuit, Aaron et Steve proposent à Mady de l'accompagner dans le Queens pour aller y prendre ses affaires et d'y déposer Véronika par la même occasion. Ils craignent que Charly les attende et tous deux sont les plus costauds de notre petite troupe. Il fait froid en cette fin septembre, surtout au cœur de la nuit. Loin derrière nous, des jeunes suivent le même chemin. C'est juste un samedi soir qui se finit. En route, je me colle à Jessy pour gagner un peu de chaleur mais lui aussi semble frigorifié. Parvenu en bas de l'immeuble de Nicolas, Jessy décide de se rendre à notre hôtel pour aller nous chercher des vêtements plus chauds. Nick habite un quartier calme où l'on ne risque rien même à cette heure-ci et c'est sans préoccupation que nous le voyons s'éloigner de quelques pas avant que nous ne rentrions nous mettre au chaud. J'interroge mon frère sitôt entré dans son studio :

— Dis-moi, il se passe quoi entre Mady et toi ? Tu n'as même pas regardé Véronika.

Nick fait un sourire innocent qui ne trompe personne avant de répliquer :

— Rien du tout ! L'autre fille ? Elle est mignonne mais elle me fait l'impression d'un joli coquillage vide.

— Même moi j'ai remarqué que tu as l'air accroché..., commence Michaël avant de s'interrompre brusquement. Vous entendez ?

Moi aussi, j'ai entendu des bruits anormaux provenant de la rue que nous avons quittée quelques instants plus tôt. Une dispute semble avoir éclaté. Des coups sourds résonnent ainsi que des cris. Nicolas se met à la fenêtre, pousse un juron avant d'ouvrir la porte à la volée et de dévaler l'escalier. Pendant ce temps, j'ai pris sa place pour voir ce qui se passe et me mets à crier avant de sortir précipitamment du studio. Arrivée dans la rue, je vois Jessy allongé à plat ventre sur le trottoir. Il ne bouge pas et est couvert de sang. Sans réfléchir, je me précipite vers lui, je m'agenouille sur le trottoir et le retourne pour le prendre dans mes bras. Mon frère revient vers nous en courant alors que Michaël s'est mis à la fenêtre, Nick lui crie d'appeler les secours. Jessy est inconscient, mais je sens son cœur battre contre mon corps. Son visage gonfle devenant quasiment méconnaissable sous la force des coups qu'il a reçus. Je pleure en le serrant fortement contre moi. Je suis morte de peur.

— Ça va aller, répète sans cesse mon frère. Tiens le coup, petit frère ! Ça va aller !

Après quelques minutes qui n'en finissent pas, les secours arrivent. Il me faut expliquer la séropositivité et faire face de nouveau à ces regards incrédules et méfiants. Ils transportent rapidement Jessy à l'hôpital, je monte avec lui dans l'ambulance tandis que mon frère nous suit en voiture.

À l'hôpital Bellevue, le service des urgences prend le relais, emmenant Jessy, toujours inconscient, loin de moi.

J'attends à l'accueil lorsque Nick arrive. Il me regarde un instant avant de me demander de le suivre. Avec étonnement, je le vois entrer avec moi dans les toilettes réservées aux femmes où il me montre mon reflet dans le miroir. Je ne m'en étais pas aperçue jusque-là, mais j'ai du sang sur ma veste, sur mon jean et des traces s'attardent sur mes joues, mon front et mes mains. Je ressemble à Carrie après son bal. D'un geste instinctif, je me lave, les larmes aux yeux tandis que je réalise que c'est le sang de Jessy que j'ai sur moi, ce sang dont il a toujours voulu me tenir éloigné, du sang empreint du virus du sida. J'enlève ma veste et la replie pour cacher les traces en attendant de savoir si je dois la nettoyer ou la jeter. Osant un nouveau regard dans le miroir, je me mets à pleurer. Mon frère s'approche et me prend contre lui.

— Ça va aller, ne t'en fais pas. Mais tu dois te faire examiner juste au cas où...

Incapable de parler, j'acquiesce.

— Mais mon Dieu, Nick, qu'est-ce qui s'est passé ? Je n'y comprends rien. J'ai vu Jessy étendu sur le trottoir, le visage en sang, je me suis précipitée vers lui sans réfléchir... Où étais-tu ? Tu étais sorti avant moi, pourtant tu n'étais pas présent quand je suis arrivée dehors.

Les phrases décousues sortent toutes seules de ma bouche alors que mon frère m'entraîne avec lui vers l'accueil de l'hôpital.

— Lorsque je me suis penché à la fenêtre, j'ai vu des types frapper Jess. Ils étaient trois peut-être quatre, je ne suis pas très sûr. Ton mec essayait de se défendre, mais ils le maintenaient pendant qu'un autre le cognait. Je suis descendu aussi vite que j'ai pu, mais quand j'ai ouvert la porte de mon immeuble, ils sont partis en courant. Je les ai poursuivis, mais je n'ai pas réussi à les rattraper alors je suis revenu vers Jessy et c'est là que je t'ai vue.

— Mais pourquoi Jessy ? Tu les as vus, ces types ?

— Je les ai aperçus, cependant je ne suis pas certain de les avoir reconnus. Mais Jess va me confirmer si j'ai raison ou pas.

Un médecin, petit et chauve, s'approche de nous.

— Vous êtes avec Jessy Sutter ?

— Oui. Comment va-t-il ?

Le docteur fait une petite grimace de circonstance.

— Il a repris conscience, mais il est bien amoché. Ses ecchymoses s'estomperont toutes seules d'ici quelques jours. Nous lui avons fait des points de suture à la lèvre et à la pommette, et après lui avoir fait passer une radio, nous nous sommes aperçus qu'il avait également trois côtes cassées. Par chance, son scanner n'a montré aucune lésion au cerveau. Mais nous allons le garder en observation pendant 48 heures.

Le médecin tapote son bloc-notes d'un geste impatient.

— La police va venir vous interroger, veuillez rester ici.

— Est-ce qu'on peut le voir ? demandé-je.

— Oui, il est dans la chambre 4.

— Docteur, intervient mon frère. Vous pourriez examiner ma sœur ?

Le regard scrutateur du médecin semble me passer aux rayons X alors que Nick lui explique

comment je me suis retrouvée en contact avec le sang de mon petit ami.

Le médecin me prend les mains, les examine et fait la même chose avec mon visage ainsi qu'avec mon cou.

— Vous avez des coupures, des écorchures quelque part ?

Je secoue négativement la tête.

— Non, aucune.

— Parfait, je vous conseillerai de faire un test de dépistage dans environ six semaines afin d'être sûre, mais à mon avis, vous ne risquez rien. Le sang de votre ami n'est pas entré en contact avec le vôtre. Vous avez eu des rapports sexuels non protégés ?

Devenant rouge cramoisie, j'affirme que non.

— Faites un test pour confirmer, mais je pense que cela sera négatif. Ne vous inquiétez pas outre mesure et continuez à prendre des précautions.

— Merci, docteur.

Avec un hochement de tête, il s'éloigne vers d'autres patients, alors que nous nous précipitons dans la salle où est Jessy. Il est étendu sur un lit, recouvert d'un drap blanc et d'une couverture vert pomme. Sa tête enfoncée dans l'oreiller laisse apparaître un visage tuméfié. Ses yeux pochés ont pris une couleur violacée, ses pommettes, dont une présente une entaille, sont bleues, et sa bouche, déchirée par les coups, est d'un bleu plus soutenu encore. Ces traces de coups montrent la violence de l'agression. Je porte une main devant ma bouche, les larmes me montent aux yeux de le voir ainsi. Jessy entrouvre un œil et nous voyant, essaie de sourire mais cela ressemble davantage à une grimace.

— Putain, ce n'est pas vrai, s'exclame mon frère à mon côté en serrant le poing.

— Je vais mieux que j'en ai l'air, nous lance Jessy mais je sais qu'il essaie juste de nous rassurer.

Nous nous approchons de lui.

— Jess, dis-moi qui t'a fait ça ? C'était Charly et ses potes ?

Je n'ai jamais vu mon frère avoir un tel regard. On dirait qu'il est prêt à tuer d'un moment à l'autre.

— Ouais, c'était eux.

Sans rien ajouter, Nick quitte la pièce précipitamment. Je m'inquiète de savoir ce qu'il va faire mais ma place est auprès de mon petit ami, aussi je reste dans la chambre. Celui-ci tend ses bras, je vais m'y réfugier.

— Oh, excuse-moi, mon cœur, murmuré-je alors qu'il gémit.

— Ce n'est rien.

Je m'assieds sur le lit et tends une main pour lui caresser la joue, mais il arrête mon geste.

— Dans quel état tu es, murmuré-je, les larmes aux yeux.

— Ce ne sont que quelques bleus, plaies et côtes cassées, cela va guérir. Et tu as vu, moi aussi je les ai cognés.

Avec fierté, il me montre ses poings meurtris. J'esquisse un sourire.

À cet instant, l'on frappe à la porte, c'est un homme grand, à l'allure solide. Il doit avoir une cinquantaine d'années comme l'attestent ses cheveux poivre et sel. Il se présente comme étant

l'inspecteur Schmidt, il paraît très sérieux, très strict et ne met pas les gens à l'aise. Sa première question est la même que celle de Nicolas. Jessy me regarde et je comprends qu'il pense aux repréailles autant pour lui que pour notre petit groupe. Je pose ma main dans la paume de la sienne qui est intacte de toute blessure, l'incitant à parler. Jessy pince les lèvres avant de répondre dans un souffle :

— Oui, je les ai vus.

— Vous sauriez les reconnaître ? demande l'inspecteur en prenant des notes.

— C'était Charly et ses deux copains qui étaient avec nous au bar...

Il raconte au policier toute la soirée, y compris son intervention lorsque les choses ont commencé à mal tourner entre Mady et ce type.

— Vous étiez à plusieurs ce soir, alors pourquoi vous ?

Jessy tente de hausser les épaules mais sa douleur aux côtes l'empêche de faire le mouvement complet.

— Je n'en sais rien, peut-être parce que c'est moi qui les ai séparés en premier au bar. Avant de me frapper, Charly m'a dit que je n'aurais pas dû me mêler de ses affaires. Peut-être aussi parce que j'étais seul et qu'ils ont vu l'occasion, ou que j'étais l'un des moins baraqués de notre groupe, qu'en sais-je ? En tout cas, lorsque vous les aurez arrêtés, n'oubliez pas de leur dire de faire un test de dépistage, enrage Jessy.

L'inspecteur lève les yeux de son carnet, visiblement surpris.

— Dépistage de quoi ?

— Je suis séropositif, dit Jessy comme si cela coulait de source.

Aussitôt le policier scrute le visage de mon petit ami puis regarde ma main qui repose toujours dans la sienne. Je sais ce qu'il pense, c'est toujours la même chose : *Mon Dieu, je suis dans la même pièce, respirant le même air que ce mec malade.*

Et moi, j'ai juste envie de hurler : *Va te faire foutre, pauvre type !*

Mais comme d'habitude, je me retiens. Si Jessy peut supporter ces regards alors moi aussi.

L'inspecteur se racle la gorge et questionne :

— Vous êtes homosexuel ?

La question me scotche apparemment autant que Jessy puisqu'il lui demande de répéter, ce que fait le policier.

Je m'écrie avant que mon petit ami n'ait le temps d'ouvrir la bouche :

— Non !

Voilà le préjugé qui revient le plus souvent à cette époque, sida égal homo.

— C'est à M. Sutter que je pose la question, me réplique froidement l'inspecteur.

— Meg est ma petite amie depuis un an alors elle est bien placée pour savoir qui je suis, dit Jessy pour me défendre.

L'inspecteur se penche vers lui et, pour la première fois, son visage s'adoucit.

— Excusez-moi de vous avoir posé la question, mais avec cette maladie et vu votre âge, c'est tout de suite ce que l'on suppose.

— C'est une fille qui m'a transmis le sida lors d'un rapport non protégé.

L'inspecteur se tourne vers moi, l'œil accusateur.

— Ce n'était pas Megan ! ajoute tout de suite mon petit ami. Cette fille est décédée depuis.

— Très bien, j'ai toutes les infos qu'il me faut. Monsieur Sutter, bon courage ; à vous aussi, mademoiselle.

Il sort de la chambre. Jessy essaie de bâiller mais ne peut s'empêcher de grimacer.

— La nuit a été longue. Je vais te laisser te reposer. Je reviendrai dans la matinée. Il faut aussi que j'appelle ta mère...

— Non, ne lui dis rien.

— Jessy, ça fait partie de notre accord.

— Si tu la préviens, elle va s'inquiéter inutilement. Je lui téléphonerai moi-même demain.

— Comme tu veux.

Je cède en l'embrassant sur le front, seul endroit de son visage dépourvu de blessure.

— Je t'aime, Meg.

— Et moi, encore plus.

— Ça, c'est impossible, murmure Jessy qui sourit légèrement tandis que je sors de la pièce.

En me dirigeant vers le hall d'accueil, j'aperçois Mady qui attend sur un siège en se rongant les ongles. Elle se précipite vers moi et me prend dans ses bras.

— Michaël puis ton frère m'ont raconté... Comment va-t-il ?

Je regarde aux alentours à la recherche de Nicolas, mais il n'est nulle part.

— Ce n'est pas beau à voir, mais il a le moral. Il devrait vite être sur pied. Où sont les garçons ?

— Je n'en sais rien. Lorsque je suis arrivée chez ton frère avec Aaron et Steve, Michaël nous a raconté. Nous sommes aussitôt venus vous rejoindre ici et Nicolas est arrivé, il a pris les garçons à l'écart. Quand ils sont revenus vers moi, ils m'ont dit que nous devions les attendre, qu'ils revenaient rapidement, mais cela fait plus d'une demi-heure maintenant.

— J'espère juste qu'ils vont bien.

Connaissant mon frère et après avoir vu sa réaction, je me doute de l'endroit où il se trouve actuellement, mais je ne dis rien. S'il veut agir, je suis toute disposée à le laisser faire sans aucun scrupule.

De longues minutes plus tard, je ne suis pas étonnée de le voir revenir avec un œil au beurre noir, entouré de ses copains dont de jolis bleus ornent également les visages. Toutefois, ils affichent tous un sourire satisfait. Je ne pose aucune question, c'est inutile, j'ai déjà toutes les réponses que je souhaite. Il est 6 heures du matin lorsque nous quittons l'hôpital. Les amis de mon frère rentrent chez eux, tandis que Mady et moi dormons sur le canapé convertible de Nick alors que celui-ci dort sur un lit de camp à côté de nous.

Dans la matinée qui suit, mon frère a la lourde tâche de prévenir nos parents. Il les rassure en expliquant la bagarre ainsi que la raison de celle-ci, puis il les prévient que je suis contrainte de rester quelques jours de plus à New York, le temps que Jessy sorte de l'hôpital et qu'il soit assez en forme pour supporter le voyage du retour. J'ai demandé à Nicolas de ne pas mentionner le sang de Jessy sur moi et, avec soulagement, je constate qu'il n'en touche mot. Mes parents veulent venir nous retrouver mais comme leur répond Nick, cela ne servirait à rien. Jessy est hors de danger et nous serons de

retour au plus vite.

Ensuite, nous nous rendons à l'hôpital, Mady veut s'arrêter dans une boutique de souvenirs, elle en ressort avec un bouquet de fleurs. Dans le couloir conduisant à la chambre de Jessy, nous croisons l'inspecteur Schmidt.

— Nous avons arrêté les agresseurs à la première heure ce matin, nous annonce-t-il avec un sourire satisfait. Si cela peut soulager un peu votre colère, ils sont dans un sale état également... un peu comme vous d'ailleurs, ajoute-t-il en fixant mon frère qui arbore toujours un joli coquard.

— Oh, je me suis pris une porte, répond Nick mal à l'aise.

— Mais bien sûr... Quoi qu'il en soit quand votre ami sortira d'ici, il faudra qu'il vienne au commissariat pour les identifier et vous aussi. Cette nuit, vous m'avez dit les avoir vus s'enfuir.

— En effet, dit Nicolas. Nous viendrons.

L'inspecteur hoche la tête, s'éloigne de quelques pas avant de s'exclamer :

— C'est quand même curieux le nombre de portes qui se sont vengées, cette nuit !

Tous trois nous échangeons un petit sourire complice avant de nous diriger vers la chambre de Jessy. Alors que nous allons entrer, Mady recule.

— Je ne peux pas y aller.

Je regarde mon amie qui est devenue très pâle avant de faire signe à mon frère d'entrer seul. Mady s'est réfugiée dans le hall de l'hôpital. En parvenant à sa hauteur, je remarque ses mains qui tremblent alors qu'elles se resserrent autour du bouquet de fleurs qu'elle tient droit devant elle tel un drapeau blanc.

— Je suis désolée, Meg. Ce qui est arrivé à Jessy est ma faute. Si je n'avais pas amené Charly hier soir, rien ne se serait produit.

— Avec des « si », on peut refaire le monde.

— Je pensais que Charly était un mec bien, et finalement ce n'est qu'un gros con. J'ai honte de m'être intéressée à lui, tu ne peux pas t'imaginer ! Quand j'étais seule avec lui, il était tellement gentil que je n'ai pas songé une seconde qu'il serait capable de faire preuve de violence.

— Mady, je ne t'en veux pas. Par contre, à lui, oui, je lui en veux énormément.

— Je crois qu'il a dû se monter la tête avec ses potes...

— Et mon chéri se retrouve à l'hôpital, j'achève en m'adossant à l'un des murs couleur crème. Tu sais, je crois que ce mec ne t'aurait attiré que des emmerdes dans le futur.

Mady acquiesce et me demande l'air grave :

— Tu crois que Jessy m'en veut ? Je l'ai déjà vu en colère et, franchement, je n'ai pas envie qu'il me crie dessus, lui d'ordinaire si calme est une vraie tornade lorsqu'il est énervé. Il me fait peur.

J'esquisse un sourire.

— Je pense surtout que tu devrais lui poser la question directement. Allez, viens. Mais je te préviens cela risque de te faire un choc, ils l'ont salement amoché.

Mady fait une petite grimace de compréhension.

— Je lui ai pris des fleurs, cela ne se fait pas d'arriver les mains vides.

— J'ai vu. Mais tu sais, si tu souhaites qu'elles vivent, tu devrais arrêter de serrer les tiges avec autant de force.

Mon amie regarde ses mains qui sont crispées sur l'emballage et part d'un grand éclat de rire.

— Désolée. Parler de Charly et de ses amis me donne envie de les étrangler.

Parvenue devant la porte de la chambre, je frappe avant d'entrer. Mady reste volontairement en retrait derrière moi.

— Salut, toi, dis-je à Jessy.

— Salut.

— J'ai quelqu'un avec moi qui aimerait te parler mais qui n'ose pas entrer.

— Qui ça ? demande-t-il suspicieux.

— Allez, entre !

Je fais un geste de la main pour l'inciter à surmonter sa peur. Cela m'est étrange de voir quelqu'un avoir peur de Jessy à ce point car, pour moi, il est l'homme le plus doux du monde. Nicolas fixe la porte et fait un clin d'œil à mon amie pour l'encourager. Timidement, Mady entre, osant à peine regarder Jessy.

— Salut !

Rassurée par le ton amical de sa voix, elle lève les yeux.

— Mon Dieu ! Dans quel état t'ont mis ces salauds ! dit-elle atterrée, en le découvrant.

— Mady, tes mains.

Je vois le bouquet de fleurs au bord de l'asphyxie, une nouvelle fois. Portant son regard sur ses mains, elle desserre son étreinte.

— Oups, désolée ! Tiens, Jessy, c'est pour toi. Il vaut mieux que je te les donne avant qu'elles ne soient complètement bousillées.

— Merci, c'est sympa. Tu sais ce n'est pas beau à voir mais ce n'est pas si grave, dit-il en indiquant son visage violacé.

— Il faut que je sache, sur une échelle de un à dix, tu m'en veux à quel point ?

Jessy paraît effaré par cette question.

— Je ne t'en veux pas du tout. OK, Charly est un gros naze, mais ce n'est pas toi qui m'as cogné.

— Non, mais c'est moi qui l'ai amené à notre soirée, et c'est parce que tu m'as défendue qu'il t'a fait ça.

— Disons que la prochaine fois, tu choisiras mieux les mecs avec qui tu sors.

— Ça, c'est sûr !

Jessy bâille à s'en décrocher la mâchoire. Pour lui, comme pour nous, la nuit a été courte.

— On va te laisser te reposer, annonce Nicolas avant de sortir avec Mady.

Je m'approche du lit. Cela me fait toujours autant mal de le voir dans cet état.

— Tu sais quand tu sors ?

— Demain !

— L'inspecteur t'a dit qu'il les avait arrêtés ?

Mon petit ami hoche la tête.

— Et à voir la tête de ton frère, j'en déduis que lui aussi les a retrouvés.

— Je ne lui ai rien demandé, mais j'espère vraiment qu'il ne les a pas ratés.

Le lendemain, j'apporte des vêtements propres à Jessy et, quelques instants plus tard, il peut sortir de l'hôpital. Son visage commence à cicatriser, en revanche, chaque mouvement lui arrache une grimace de douleur. Le médecin lui prescrit des antidouleurs pour lui permettre de se déplacer sans trop souffrir, cela le calme un peu.

— Autant en finir maintenant, lance-t-il en se dirigeant vers le commissariat.

Je l'accompagne, je veux revoir les visages de ces lâches qui l'ont blessé.

À notre arrivée, l'inspecteur nous salue avec sympathie avant de nous conduire dans une petite pièce sombre, où une grande vitre prend la moitié de la pièce. Il appuie sur le bouton de l'interphone pour ordonner que l'on amène les suspects. Dix hommes de toutes races, tailles, corpulences s'avancent dans la salle voisine, visibles par le miroir sans tain. Je n'ai aucun mal à les reconnaître, non seulement parce que leurs traits sont gravés dans ma mémoire, mais surtout à cause des ecchymoses qui ornent leurs visages. Presque malgré moi, un sourire naît sur mes lèvres, Nick et ses copains ont bien vengé Jessy. Je lui jette un regard en biais et m'aperçois qu'il arbore également un petit sourire entendu en fixant Charly.

— Vous reconnaissez ceux qui vous ont agressé ? questionne l'inspecteur.

Jessy baisse la tête, ne sachant que répondre.

— Vous n'avez pas à craindre les représailles. Ces types ont déjà des casiers bien fournis pour des histoires de bagarres, ainsi que pour un braquage de petit commerce de quartier, la semaine dernière. D'autres victimes les ont déjà reconnus.

— Ils ne sauront pas que c'est moi qui les ai dénoncés ?

— Non, vous êtes plusieurs à avoir porté plainte contre ce petit gang de malfrats.

Nous échangeons un regard, et Jessy annonce :

— Le trois, le sept et le neuf. Ce sont eux.

— Vous êtes sûr ?

— Certain.

Je regarde ces individus qui ne m'inspirent que de la colère. Charly a les yeux perdus dans le vague. À n'en pas douter, c'est lui le chef de file de cette bande de racailles. Il se tient fièrement comme si tout cela faisait partie intégrante de sa vie. Ses deux acolytes sont avachis sur eux-mêmes, essayant sans succès de se faire oublier. J'observe leurs mains. Tous trois ont des marques provenant des coups qu'ils ont donnés. Eux aussi devront faire le test pour savoir s'ils ont été contaminés par le sang de Jessy.

— Parfait, dit Schmidt en nous raccompagnant. Je pense qu'ils vont plaider coupable ainsi il n'y aura pas de procès, vous serez tranquille.

— Merci, inspecteur, répond Jessy dont le visage se fait soudainement plus dur. Vous savez ce n'est pas parce que je suis hétéro et que j'ai attrapé le virus du sida dans une relation sexuelle non homosexuelle que je suis différent des autres. À l'hôpital, j'ai remarqué que vous me traitiez froidement jusqu'à ce que vous appreniez mon histoire. Comment auriez-vous réagi si je vous avais dit que j'étais gay ?

Le policier garde le silence. Je reste estomaquée par l'aplomb de Jessy ! Celui-ci, satisfait de son discours, décide de conclure :

— Face au sida, tous les séropositifs sont égaux. Souvenez-vous-en !

Nous sortons du commissariat de police.

— Je suis fière de toi.

Je le regarde avec admiration, Jessy sourit.

— Je n'étais pas bien à l'hosto quand il est venu l'autre nuit, mais je n'avais pas l'intention de laisser passer ça. Je crois qu'il pense comme beaucoup de gens, que si des gays ont le sida, quelque part, c'est bien fait pour eux, qu'ils l'ont plus ou moins cherché. Mais c'est faux ! Personne ne souhaite mourir en aimant l'autre, et ce, quel que soit son sexe !

Chapitre 11

Un an

Six semaines plus tard, je mens à nouveau à mes parents avec la complicité de Mady. Nous prétendons avoir un devoir de science à rendre pour le lendemain, de ce fait, je dois rester dormir chez elle étant donné que nous allons travailler tard. C'est la seule excuse qui m'est venue à l'esprit, sachant très bien que mes parents privilégient les études au fait que je découche et j'ai raison : ils acceptent. Jessy s'est remis de ses blessures, ses bleus se sont estompés avec le temps et ses côtes se sont consolidées. Mais demeure de ce séjour à New York un goût d'inachevé. Nous n'avons pas pu en profiter comme nous l'avions souhaité. Surtout, une peur m'envahit lorsque je songe au test de dépistage que je dois faire le lendemain. C'est pour cette raison que j'ai voulu être près de mon amoureux ce jeudi soir, même si je ne lui ai rien dit, sa seule présence suffit à me calmer. Je sais que j'aurais dû lui en parler mais à quoi cela aurait servi ? À le faire culpabiliser, à le rendre malade d'angoisse pendant des semaines ? Je l'aime trop pour lui infliger cela. De plus, nous sommes à deux jours d'Halloween, et nous allons bientôt fêter nos un an ensemble, cela me remet un peu de baume au cœur au milieu de cette grisaille qui obstrue mes pensées. À cause de ses blessures, nous avons dû passer des jours sans nous toucher, cependant, maintenant que les plaies se sont refermées, je retrouve avec bonheur la douceur de sa peau. Mais quand, dans un demi-sommeil, je tends la main vers lui et qu'elle y rencontre le vide, je sors de ma torpeur aussitôt. Me tournant vers le radio-réveil dont les chiffres rouges s'affichent dans la pièce sombre, j'allume la lumière. Mon petit ami est assis à côté de moi, recroquevillé, la tête dans les genoux ramenés sur son torse.

— Jessy, il est plus de 4 heures du mat, qu'est-ce qui se passe ?

— Ça va, rendors-toi, balbutie-t-il en gardant la tête baissée.

Je me redresse, puis passe ma main sur sa nuque qui est trempée de sueur.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Rien, c'est stupide... J'ai juste fait un cauchemar.

— Ce n'est pas idiot si cela te met dans un tel état.

Je m'assieds derrière lui et le prenant par le cou, je le force à prendre place devant moi. Il cale sa tête sur mon épaule avant de prendre plusieurs profondes inspirations.

— Je m'en veux tellement, il pose une main sur mon genou et sanglote. Je n'aurais jamais dû faire ça. S'il te plaît, pardonne-moi.

Une peur panique m'envahit.

— De quoi tu parles ?

— Je n'aurais jamais dû coucher avec Haley.

Je me détends d'un seul coup en soufflant.

— Oh, ce n'est que ça !

Jessy relève ses yeux humides vers moi avec surprise.

— Ce n'est que ça ?

Un timide sourire étire ses lèvres.

— J'ai eu peur. J'ai cru que tu allais m'annoncer que tu m'avais trompée l'été dernier pendant que tu étais chez ta mère !

— Jamais, je ne te ferai ça.

— Chéri, je n'ai rien à te pardonner. Tu as fait une erreur, c'est à toi-même qu'il faut pardonner. Et franchement, je pense que tu t'es déjà assez puni comme ça.

— J'ai foutu nos vies en l'air, maugrée-t-il. On ne pourra jamais rien construire à cause de cette maladie.

— C'est vrai pour le moment, mais pense à l'avenir. Des chercheurs se démènent pour trouver un traitement contre ce maudit virus !

Je lui caresse le front et ramène ses cheveux en arrière.

— Penses-y, qu'est-ce que tu voudrais ? À quoi rêves-tu ?

Il s'échappe de mon étreinte et s'allonge à côté de moi, me prenant au creux de ses bras.

— Aussi dingues que soient mes rêves ?

— Rêves absolus.

Je le sens de nouveau confiant.

— Alors, je me verrais bien passer ma vie à peindre, réussir à en vivre en exposant dans des galeries d'art, dans des musées. Ce serait l'idéal.

— Et d'un point de vue personnel ?

Il resserre la pression autour de moi, tandis que son autre main attrape la mienne pour jouer avec mes doigts.

— J'aimerais que nous vivions ensemble et qu'on se marie.

Je le regarde, incrédule et souris.

— Tu voudrais devenir mon mari ?

— Je rêve de passer ma vie avec toi.

— Et un bébé ? Tu ne voudrais pas que nous ayons un bébé ensemble ?

Jessy reste bouche bée, il me considère un instant avant de retrouver l'usage de la parole :

— C'est ce que tu voudrais ?

J'acquiesce.

— Je n'y avais jamais pensé, mais oui. Une mini Megan... Oui, ça me plairait.

— Ou un Jessy en miniature, dis-je en souriant.

Je vois son regard se faire lointain, se retrouver à des lieues de notre réalité. Ma peur de faire le test de dépistage s'atténue. Quoi qu'il arrive, nous serons deux jusqu'au bout.

Nous nous rendormons ainsi en nous projetant très loin dans le temps, à l'heure où n'existe plus que l'espoir.

Je suis dans un état étrange en me levant le matin, cela est bizarre de se réveiller chez Jessy pour ensuite aller au lycée ensemble, c'est une grande première. Je me brosse les dents lorsque mon petit ami arrive dans la salle de bains. J'admire son reflet dans le miroir, il est torse nu avec juste un pantalon de pyjama gris qui lui tombe à la perfection sur les hanches. Je détaille sa silhouette fine mais musclée dont je raffole.

— Mon t-shirt est beaucoup mieux porté par toi, affirme Jessy.

Je suis simplement vêtu de son vêtement qui m'arrive à mi-cuisses.

— Je l'aime bien, il y a ton odeur dessus.

— J'adore t'avoir avec moi, ici, ajoute-t-il en souriant.

— J'aime être chez toi.

Je me rince la bouche.

— Ce qui t'est arrivé cette nuit, c'est ce qui se passe lorsque tu es seul ?

Jessy baisse les yeux.

— Je suis désolé que tu m'aies vu comme ça.

— Tu n'as pas à l'être, je me retourne vers lui. Chéri, tu n'as pas à être fort tout le temps, tout le monde craque par moments. Si tu ne peux pas te permettre d'être mal devant moi alors face à qui le seras-tu ?

J'ai perdu ma belle assurance lorsque je me rends au laboratoire pour faire le test de dépistage. Je n'en ai parlé à personne, seul Nicolas est au courant. Il est revenu de New York exprès pour m'accompagner, ce dont je lui suis très reconnaissante. De son côté, il a tenu parole en se taisant mais je vois à son allure qu'il a peur du résultat, tout comme moi. La journée a été longue jusqu'à ce que la cloche sonne, me libérant du lycée. Jessy est parti à son cours de dessin. En entrant dans le centre d'analyses, Nick me prend la main, elle tremble légèrement dans la mienne.

Un médecin nous reçoit rapidement, il se montre rassurant lorsque je lui explique la situation. Puis, il me fait une prise de sang et nous demande de revenir le lendemain matin pour connaître le résultat.

— Eh bien, au moins maintenant c'est fait, il n'y a plus qu'à attendre jusqu'à demain, commente mon frère en ressortant.

— Merci d'être venu avec moi.

— C'est normal, petite tête. Tu as peur ?

— Oui, j'avoue. J'ai peur pour plusieurs raisons.

Nicolas s'arrête à hauteur d'un banc, nous nous y asseyons. L'automne est bien entamé apportant avec lui la fraîcheur à laquelle succédera bientôt le froid vif et sec de l'hiver. Distraitement, je regarde les véhicules passer sur la route devant nous.

— Je vois la façon dont Jessy vit sa maladie, ce n'est pas évident tous les jours même s'il essaie de le cacher aux autres. Il a souvent des angoisses...

— Je l'ignorais.

— Il le cache bien. Quand il est avec toi, il préfère déconner mais à moi, qui le vois quotidiennement, il ne peut pas les occulter. Je n'ai pas envie de vivre ça. Je ne lui serai plus d'aucun

soutien si je m'écroule à mon tour. Sans compter que s'il s'avère que son sang m'a contaminée, je ne te raconte même pas dans quel état il sera.

— Tu devrais lui en parler.

— Non, affirmé-je avec force.

— Megan, ne sois pas si têtue. En tant qu'homme, je vais te dire la manière dont je vois les choses. Tu es le soutien sans faille de Jessy, c'est la vérité, tout le monde peut le voir. Mais en agissant ainsi tu le maternes trop. Par moments, en te voyant avec lui, je me demande si tu es sa copine ou sa mère.

Je fixe mon frère avec des yeux ronds de stupeur.

— Je t'assure, reprend-il. Par exemple, il veut sortir acheter de la bouffe et aussitôt tu veux l'accompagner. Quand il fait froid, tu lui dis de rentrer. Ce n'est pas une critique, vous fonctionnez comme ça. Jessy essaie aussi de le faire avec toi mais tu ne lui en laisses pas vraiment la place.

— Mais c'est parce que je m'inquiète pour lui...

— Je sais. Je le comprends mais c'est un homme. Il a besoin de pouvoir te protéger en retour. Et ce n'est pas en lui cachant des choses qu'il y parviendra.

Je baisse la tête, ne sachant plus quoi dire, quoi faire. Pourquoi les choses doivent-elles toujours être si compliquées ?

— J'ai le cerveau qui va exploser ! Jessy ne va pas bien en ce moment. Il fait des cauchemars, à des sueurs nocturnes, des crises d'angoisse. Bref, si je lui rajoute mon test de dépistage en prime, il va disjoncter.

— Au contraire, il a peut-être besoin de cela pour prendre sur lui et être présent pour toi.

Nick passe un bras autour de mes épaules.

— Qu'est-ce que tu souhaites vraiment faire ?

— Honnêtement ce que j'aimerais, c'est passer la nuit chez lui, qu'il puisse me prendre dans ses bras et me rassurer en attendant le résultat de ce test demain.

— Alors tu sais ce qu'il te reste à faire.

Nicolas et moi rentrons à la maison. Mes parents sont installés dans le salon. Nina est chez l'une de ses amies pour la soirée. Ma mère pose le livre qu'elle lit sur ses genoux en nous voyant entrer. En revanche, mon père ne lève pas les yeux de la télévision où un match de football américain retient toute son attention. Nick va s'asseoir à côté de lui sur le canapé, alors que je monte dans ma chambre mettre quelques affaires dans mon sac à dos. En redescendant, je dépose mon sac dans l'entrée, à l'abri des regards, avant de m'avancer dans le salon.

— Maman, papa, je voudrais vous parler.

J'ai le cœur qui bat à tout rompre et mes mains sont moites. Je suis consciente que les prochaines paroles échangées vont changer beaucoup de choses dans nos vies, alors une peur inextricable me tenaille les entrailles. Ma mère et Nicolas relèvent la tête. Mon frère me fait un clin d'œil d'encouragement alors que mon père ne m'accorde pas un regard, trop absorbé par son match. Mais je sais que bientôt je vais avoir beaucoup plus d'attention de sa part que je ne le souhaite.

— J'aimerais dormir chez Jessy ce soir, annoncé-je d'un seul trait.

— Megan, tu es sérieuse ? réplique de son côté ma mère en me regardant avec anxiété.

Je pense que c'est la tonalité de sa voix plus aiguë qu'à l'ordinaire qui fait relever la tête de mon père.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demande-t-il à sa femme.

— Elle a dit qu'elle veut aller passer la nuit chez Jessy, répète-t-elle lentement comme si elle avait besoin de détacher chaque mot pour en saisir l'importance du sens.

Ma mère est comme cela, elle ne hurle pas, ne s'empporte pas. Elle tente de demeurer calme le plus possible avec une voix toujours mesurée, ce qui ne l'empêche pas de dire ce qu'elle pense avec ténacité. Rares sont ses colères mais, d'une certaine façon, elles n'en sont que plus redoutables.

Mon père bondit du sofa.

— Ça ne va pas, non ? T'es malade ou tu es devenue cinglée ? crie-t-il.

Ayant prévu sa réaction, je garde mon calme.

— Je vais très bien, merci.

— Et ne réponds pas ! Tu as dix-sept ans ! Il est hors de question que tu ailles passer la nuit chez ton petit ami !

— Je suis beaucoup plus mûre que mes dix-sept ans, tu ne peux pas prétendre le contraire !

— C'est vrai, admet ma mère.

Aussitôt, mon père la fusille du regard.

— Tu ne peux dire l'inverse, John.

— Là n'est pas la question ! Jessy est séropositif, je te le rappelle !

— Et alors ? intervient doucement Nick en se levant du canapé.

— Et alors ? répète notre père. Il le regarde comme si, lui aussi, était tombé sur la tête. Tu as envie que ta sœur meure ? C'est ça que tu veux ?

— Ne dis pas n'importe quoi...

Mon frère me fait alors signe de me taire.

— Finalement, est-ce que tu connais Jessy ou pas ? Nicolas demeure très calme. Parce que moi, je le connais très bien et je pense que si tu avais fait l'effort de lui parler, de le voir se comporter avec Megan, tu ne te poserais aucune question sur la sécurité de ta fille.

— Je ne veux pas que mon enfant gâche sa vie avec un type qui n'a aucun avenir devant lui !

Je reçois ses paroles en pleine figure, mon père n'aurait pas fait pire s'il m'avait giflée. Les larmes me montent aux yeux. Je surprends le poing de mon frère en train de se contracter, c'est une chose inhabituelle pour lui, surtout devant notre père.

— Tu te rends compte que tu parles d'un homme ? J'ai la chance d'avoir un petit ami génial et toi, tu le rabaises sans arrêt.

— J'aime bien Jessy, se défend mon père en retrouvant un peu de son calme, mais là, Meg, tu atteins des sommets dans la connerie ! Parce que tu ne vas pas me dire que si je te laisse y aller, vous allez passer la nuit à jouer aux billes !

Je sens le regard pesant de notre mère, je sais à quoi elle pense avant même qu'elle me le demande :

— Meg, tu as déjà couché avec lui ?

D'un hochement de tête, j'acquiesce. Ma mère me fixe d'une manière indéchiffrable, nulle émotion n'émane d'elle alors que mon père se prend la tête dans les mains, et se frotte les yeux comme pour chasser mon image de sa vue.

— Ce n'est pas vrai, s'emporte-t-il. Mais t'es cinglée !

— Non, je suis fière de Jessy, et très heureuse de faire l'amour avec lui, affirmé-je en sachant très bien que mon père va hurler de plus belle.

— Tu as couché avec ce jeune con ! s'exclame notre père en se plaçant, menaçant, devant moi.

— Il a des défauts comme tout le monde, mais c'est loin d'être un con ! s'écrie Nicolas en s'interposant entre mon père et moi. Tu parles d'un mec qui est comme mon frère, alors surveille ton langage !

Je reste bouche bée à regarder mon frère tenir tête à notre père pour la première fois de sa vie.

— Ne me parle pas comme ça !

— Jessy est un mec bien ! Il sait exactement ce qu'il fait et Meg aussi ! Votre fille est amoureuse de lui, il serait grand temps que vous l'acceptiez. Vous pouvez l'empêcher d'y aller cette nuit, vous pouvez même lui interdire de le revoir à l'avenir mais vous savez ce qui va se passer ? Elle le verra en cachette s'il le faut, mais elle ne le lâchera pas et je peux vous assurer que lui non plus. Et si vous arrivez à la cloîtrer dans sa chambre et que Jessy meurt dans les prochaines semaines, comment croyez-vous que Meg réagira en sachant que vous lui avez interdit d'être avec lui ? Elle ne vous le pardonnera jamais... et moi non plus. C'est ça que vous voulez ?

Mon frère fait une pause, tel un avocat après son plaidoyer, juste avant de conclure :

— Pour en avoir parlé avec lui à de nombreuses reprises, je peux vous assurer que Megan n'a rien à craindre en faisant l'amour avec Jessy. Ils prennent mille précautions. Ils s'aiment, ils veulent juste être ensemble, vous n'avez pas le droit de les en empêcher, ils ont besoin l'un de l'autre. Ce sont leurs vies, pas les vôtres.

— Tu peux y aller, Megan, dit notre mère en scrutant mon visage que je sens s'enflammer sous le coup de la colère et de mes émotions qui se mélangent.

— Quoi ? s'indigne notre père en fixant sa femme comme si elle avait perdu toute sa raison.

Je regarde mes parents, ne sachant quoi faire.

— Vas-y. Bonne nuit, à demain, confirme ma mère d'un ton qui se veut doux, mais dont je pourrais affirmer qu'il contient une menace.

— Euh... Jessy m'a invité à dîner, donc je l'accompagne, ajoute mon frère. À plus tard.

Notre mère nous fait un signe de tête approbateur. Quelques secondes plus tard, je l'entends élever la voix face à notre père alors que nous franchissons le pas de la porte. Je respire une grande bouffée d'air frais. Tout cela m'a semblé si irréel et intense à la fois que mes mains tremblent toutes seules.

— Oh putain, murmuré-je, paniquée, une fois dans le jardin. Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que tu as fait ?

— Bravo, petite sœur, tu viens d'obtenir ton indépendance, me félicite Nick.

Quelques minutes plus tard, nous arrivons chez Jessy avec un pack de bière.

Nicolas lève les bières et moi mon sac à dos tandis que nous entrons chez Jessy.

— Nous avons une chose à t'apprendre, dis-je avant de l'embrasser.

Et alors que le jour décline, confortablement installés dans le salon, nous lui racontons la scène qui vient d'avoir lieu.

— Eh ben, ça alors, dit Jessy impressionné.

Il y a un mélange de fierté et d'admiration dans sa voix. J'ai souri en me rendant compte que Nicolas a sauté certains propos de notre père à son encontre. Mon frère m'a reproché de trop couvrir Jessy, mais il fait de même à sa façon.

— Vous croyez que c'est gagné ? Ils ne vont pas débarquer au milieu de la nuit pour te récupérer ?

— Rien à craindre, Nick ouvre trois bières. Maintenant que maman a dit oui, papa va suivre. Bien sûr, cela risque de leur prendre un peu de temps pour s'y habituer mais c'est définitif, vous êtes libres !

Triomphant, mon frère lève sa bière, nous l'imitons. Les canettes de bière s'entrechoquent joyeusement tandis que nous trinquons à mon indépendance.

Nous dînons de pizzas en parlant de tout et de rien. Je note que mon frère me demande des nouvelles de Mady comme souvent. Jessy promet de l'inviter le lendemain et Nick semble content. Il est tard lorsque mon frère prend congé.

— Dis-lui, murmure-t-il à mon oreille avant que je referme la porte sur lui.

Une fois seule, la peur me saisit les entrailles. Plus les heures passent et plus je crains le résultat du test. Je veux parler à Jessy, lui dire combien j'ai besoin de lui, cette nuit plus que toute autre mais comment amener la discussion sans le faire culpabiliser davantage ?

— Je n'en reviens pas que tu sois là, dit Jessy en me tendant une main afin que je le rejoigne dans le canapé.

Je me blottis contre lui, respirant son odeur, un mélange de savon et d'after-shave.

— Tu as l'air bizarre ce soir, ça va ?

En silence, j'acquiesce.

— Ne t'en fais pas pour ton père, c'est moi qui lui parlerai lorsqu'il viendra.

— Tu crois qu'il va venir jusqu'ici ? m'étonné-je.

— Oh, j'en suis certain. C'est juste une question de temps... Mais cela se passera bien, tu verras, ses yeux verts scrutent mon visage anxieux.

Je me lève et me mets à marcher sans but dans son appartement. Soudainement, je tombe en arrêt devant un nouveau tableau qu'il peint sur une grande toile. C'est un autoportrait d'un réalisme impressionnant, tout y est, de la profondeur de son regard, à la finesse de ses traits en passant par la coupe de cheveux. La perfection du dessin me laisse sans voix alors que, du bout des doigts, je frôle la toile.

— Mais comment tu fais ça ? lui dis-je, subjuguée.

— C'est un devoir pour mon cours de dessin. Tu aimes ?

— Non... j'adore ! Je pourrais l'avoir ?

— Il n'est pas fini, réplique-t-il en souriant.

— Mais quand il le sera ? S'te plaît, s'te plaît, s'te plaît... et je l'embrasse dans le cou.

Rejetant la tête en arrière en riant, Jessy cède.

— OK, il sera à toi. Quand tu veux quelque chose, tu sais comment l'obtenir.

Je le fixe avant de lui dire :

— Tu sais à quel point je t'aime ?

Il acquiesce.

— Je t'aime aussi.

— J'ai une chose importante à te dire. Une chose que je te cache depuis des semaines, mais là je n'en peux plus parce que j'ai peur et que j'ai horriblement besoin de toi...

Je lui raconte tout. Jessy ne m'interrompt pas, il m'observe alors que je vois dans ses yeux, mille questions lui passer par la tête. Quand je termine, il s'assied en soufflant un grand coup, se malaxe les mains avec angoisse.

— Pourquoi as-tu fait une chose aussi stupide ? questionne-t-il avec une pointe de colère dans la voix. Nous en avons parlé tant de fois !

— Je t'ai vu inconscient sur le sol, je n'ai pas réfléchi, je t'ai serré contre moi.

Il se lève et se met à arpenter la pièce, je comprends que ses grandes enjambées lui évitent de crier.

— Tu n'aurais jamais dû faire cela ! Combien de fois, t'ai-je dit de rester éloigné de moi lorsque je saigne ? Surtout de ne pas me toucher si tu ne portes pas de gants de protection ?

— Que veux-tu que je te réponde ? Je sais ce que tu m'as dit mais si la situation avait été inversée, qu'est-ce que tu aurais fait à ma place ?

Jessy s'arrête de marcher, me fixe, et après quelques secondes, il m'avoue :

— J'aurais fait comme toi... Mais tu imagines si à cause de moi... tu... Je ne pourrais pas vivre en sachant que je t'ai fait ça.

— Tu ne m'as rien fait, ce n'est pas toi.

— Mais c'est en moi ! J'ai comme une arme dans le sang qui est capable de tuer ! Depuis que nous nous connaissons, nous avons toujours pris mille précautions, nous avons toujours été sur nos gardes et voilà qu'aujourd'hui... À cet instant, j'ai une envie folle d'aller buter les mecs qui m'ont tabassé ! Sans eux, on n'en serait pas là !

— Les médecins m'ont dit que le risque que je sois contaminée dans ces circonstances est d'un sur mille, dis-je pour le rassurer.

— C'est toujours une possibilité de trop !

Je m'assieds sur le canapé et ramène mes genoux sous mon menton. Me voyant si inquiète, Jessy se glisse derrière moi et m'attire contre lui comme je l'ai fait lorsqu'il était angoissé la nuit précédente. Il dépose un baiser sur ma tempe et me susurre :

— Ça va aller, je suis sûr que tu n'as rien.

— J'ai tellement besoin de toi, Jessy.

— Je suis là, m'assure-t-il en me serrant plus fort contre lui.

Cette nuit-là, aucun de nous deux ne dort beaucoup. Je ressens juste la nécessité d'être dans les bras de mon amoureux. Il le comprend très bien et ne me lâche pas. Nicolas avait peut-être raison en m'affirmant que Jessy avait besoin de reprendre son rôle d'homme dans notre relation. En tout cas, cette nuit-là, il ne fait aucun cauchemar et ne se laisse submerger par aucune angoisse. Il est juste présent pour moi, me caresse les cheveux et me rassure à l'aide de paroles tendres.

Le lendemain matin, dès l'ouverture du laboratoire d'analyses, nous sommes là. Je m'approche de l'accueil, dis mon nom et la secrétaire me remet une enveloppe en me souhaitant une bonne journée.

Je trouve cela ironique mais m'abstiens de tout commentaire. Je ressors du laboratoire en retournant l'enveloppe dans tous les sens. Comment une si petite chose peut changer toute ma vie ? Jessy m'attend dehors, Nicolas s'est joint à lui pendant que j'étais à l'intérieur. Tous deux sont très pâles. Mon cœur s'emballa et j'ai peur de ne jamais avoir le courage de connaître le résultat.

— Alors ? dit mon petit ami.

— Je n'arrive pas à l'ouvrir. Fais-le, toi.

— Non, j'ai assez eu la poisse quand j'ai ouvert la mienne, je ne tiens pas à te porter malheur encore plus.

— Bon, ça va.

Mon frère me prend l'enveloppe des mains.

Il n'hésite pas et l'ouvre mais je remarque que ses gestes sont incertains, ce qui trahit son appréhension. Il parcourt la feuille avant de la montrer à Jessy. Celui-ci la lit à son tour et rapidement me prend dans ses bras, me soulevant du sol.

— Oh merci, Seigneur ! Tu n'as rien ! s'écrie-t-il avec soulagement.

— C'est négatif ?

Je m'étais tellement préparée à être séropositive que j'ai à peine osé espérer un résultat différent.

— Tu es officiellement séronégative, sourit mon frère.

Jessy me repose au sol avant de me dire le plus sérieusement du monde :

— À l'avenir, je t'interdis de me toucher si je saigne. Même si je suis prêt à mourir, tu me laisses par terre, sans me toucher, c'est clair ?

Je hoche de la tête.

— Promis ? insiste-t-il.

— Promis.

Nous allons boire un café tous les trois pour fêter cela. Bientôt le sujet dévie sur mes parents.

— Maman a piqué une crise à papa après notre départ hier soir, commence Nick. Elle m'a raconté lui avoir dit qu'il est temps de te laisser faire tes propres choix. Comme vous vous en doutez, papa, l'a très mal pris et, ce matin, aucun des deux ne se parlait. L'ambiance est très tendue à la maison.

Jessy et moi échangeons un regard, nous sommes mal à l'aise de savoir que mes parents se disputent à cause de notre relation. Après en avoir discuté avec mon frère, je décide de le suivre jusqu'à la maison tout en promettant à Jessy de revenir le soir chez lui.

— C'est nous, lance Nicolas en ouvrant la porte de la maison.

— Je suis à la cuisine, répond ma mère.

Nous allons la rejoindre. Elle prépare un fondant au chocolat avec Nina.

— Ça va ma puce ? me demande-t-elle comme si de rien n'était.

J'acquiesce.

— Et toi ?

Une ombre balaie son regard.

— On fait aller.

— Nick m'a dit que vous vous êtes disputés à cause de Jessy et moi, nous n'avons jamais voulu ça.

— Je sais, c'est juste que ton père a une façon bien à lui d'envisager le genre de relation que tu devrais entretenir avec les garçons.

Nina lèche la cuillère qui a servi à préparer le gâteau et se retrouve avec le visage barbouillé de chocolat.

— Tu as quel âge ? se moque Nicolas.

— Megan, suis-moi.

J'emboîte le pas à ma mère jusqu'au salon où nous prenons place sur le sofa. Elle a l'air grave, et je redoute ce qu'elle va me dire. Distraitemment, elle remet une mèche de mes cheveux derrière mon oreille en esquissant un timide sourire.

— Es-tu sûre de savoir ce que tu fais ? commence-t-elle. Tu sais que j'aime beaucoup Jessy, mais je ne peux m'empêcher d'avoir peur pour toi.

— Tu n'as pas à avoir de crainte. Je te promets que nous sommes très prudents.

— Malgré ce que tu peux penser, je t'ai toujours soutenue dans ta relation avec lui. Même si je me doutais depuis quelque temps déjà que vous étiez passés à la vitesse supérieure. Vous ne dormez pas chez Nick lorsque vous vous rendez à New York, n'est-ce pas ?

Malgré moi, un petit sourire naît sur mes lèvres, me trahissant.

— Je m'en doutais, mais je n'en ai rien dit à ton père. Tu vois, j'aurais eu tout le loisir de vous empêcher d'être ensemble si je l'avais voulu...

— Merci, maman, dis-je dans un murmure.

— À vrai dire, ton père et moi avons deux opinions différentes sur la façon d'appréhender les choses, mais nous sommes d'accord sur le résultat. Ton père pense qu'il faut t'interdire de voir Jessy jusqu'à ce que tu retrouves ta raison. Alors que moi, je crois qu'il vaut mieux vous laissez vivre comme vous le voulez tout en espérant vraiment que bientôt vous arrêterez de vous voir.

— Hein ? Non ! Il en est hors de question !

— Ne te méprends pas, ton père et moi aimons beaucoup Jessy, mais nous avons surtout très peur pour toi.

— Il me semble que nous avons déjà eu cette conversation quand je l'ai rencontré, lui dis-je de mauvaise humeur.

— C'est vrai, mais depuis, votre relation s'est renforcée, elle est devenue plus intime, insiste ma mère de son habituelle voix douce.

— Oui et alors ? Nous vous avons promis d'être prudents, nous avons tenu parole. Nous faisons toujours très attention.

— Nous le savons mais...

— Il n'y a pas de mais ! J'aime Jessy ! Il me rend heureuse et il est hors de question que je le quitte. J'étais revenue pour essayer d'apaiser les choses, mais finalement je pense que j'aurais mieux fait de rester chez lui. Tu vois, la différence entre lui et vous, c'est que jamais il ne me demandera de ne plus vous parler, et ce, quoi que vous puissiez dire sur lui.

— Tu vas repartir chez lui ? demande ma mère d'un ton las.

— Oui, de toute façon, nous dînons avec Nick et Mady ce soir. Je resterai dormir là-bas, je crois que c'est mieux pour le moment... jusqu'à ce que les choses s'apaisent ici. Cependant, mettez-vous bien dans la tête, papa et toi, que nous n'allons pas rompre et qu'il n'est pas nécessaire de revenir sur

ce sujet.

— Meg...

— La discussion est close !

Je claque la porte derrière moi en ressortant.

Comme prévu, nous passons la soirée avec Nick et Mady à qui je rapporte les paroles de ma mère. J'en ai déjà parlé avec Jessy. Il a accusé le coup en me disant simplement : « Ce sont tes parents, c'est normal qu'ils aient peur mais ils ne savent pas comment on vit cette situation au quotidien, ni les précautions que nous prenons. » Avant de m'embrasser pour me réconforter. Nicolas et Mady me tiennent à peu de chose près le même discours que Jessy.

— Laisse-leur le temps, cela leur passera, me glisse mon frère avant de repartir.

Mais j'en suis moins sûr que lui.

Le lendemain matin, c'est un dimanche, je traîne en pyjama dans l'appartement. Cela fait du bien de se détendre après les événements de la veille. Assise dans le canapé, simplement vêtue d'un short de nuit et du t-shirt noir de Jessy qui accompagne toutes mes nuits chez lui, je regarde les informations à la télévision. Pendant ce temps, mon petit ami s'active en cuisine en préparant des pancakes pour le petit déjeuner. Il a enfilé un jean bleu ciel, un t-shirt noir à manches longues et des baskets, il dépose le plat sur la table basse avant de prendre place à côté de moi.

— Tu veux de la confiture de fraise ?

— Oui, merci.

— Fais comme s'il n'y avait personne, lui dis-je en continuant à l'embrasser.

— J'aimerais, mais je pense savoir qui c'est.

À regret, il me quitte pour aller ouvrir. Pendant ce temps, je m'assieds en tailleur dans le sofa, et ramasse son t-shirt.

Lorsqu'il ouvre la porte, il se retrouve face à mon père. Celui-ci le détaille avant de me jeter un regard. Je comprends qu'il a deviné qu'il arrive au mauvais moment. Mon cœur s'emballe à l'idée de ce qui va se passer.

— Désolé de vous déranger.

— Il n'y a pas de mal. Je vous attendais, monsieur Crawfords.

Jessy se tourne vers moi, je lui lance son t-shirt avec un petit sourire amusé. Mon père fait semblant de ne rien remarquer, se contentant de regarder autour de lui. C'est la première fois qu'il vient chez mon petit ami, il parcourt la pièce des yeux, puis son regard glisse vers le couloir au bout duquel se trouve la chambre. Il grimace en apercevant un morceau du lit et reporte son attention sur nous.

— Apparemment tu ne m'attendais pas ce matin, dit mon père en regardant Jessy se rhabiller. Je ne saurais dire ce qu'il y a de pire, toi torse nu ou avec ce t-shirt.

Le ton de mon père est aimable, à la limite amusé, il pointe du doigt l'inscription couleur argent qui brille sur le devant du vêtement : *Touch me*.

Jessy esquisse un sourire.

— Je crois que nous devons parler, reprend mon père plus sérieusement.

— En effet, admet Jessy.

Il invite mon père à s'asseoir dans un fauteuil tandis qu'il me rejoint sur le canapé et pose une main sur mon genou. Je sais que ce geste est calculé. Mon petit ami veut faire comprendre à mon père que je lui appartiens et qu'il ne nous séparera pas, cette pensée me fait sourire, j'en rajoute en recouvrant sa main de la mienne.

— J'ai longuement réfléchi depuis notre dispute. J'ai conscience que je ne peux pas faire grand-chose pour vous empêcher de vous voir. Même si cela me coûte, je me dois d'accepter votre relation. Mais je vous demande également de comprendre ma position de père. Ce n'est pas facile de voir le bébé d'hier devenir la jeune femme d'aujourd'hui. Je suis fatigué de tout cela, je ne veux plus que nous nous disputions.

— Si tu me laisses venir voir Jessy quand je veux, tout ira bien, j'assume.

— Oui... euh... À ce propos, je voudrais parler avec Jessy seul à seul, balbutie John, visiblement mal à l'aise.

J'échange un regard avec Jessy qui opine de la tête d'un air entendu. Je me rends dans la chambre. J'enrage de ne rien entendre de leur conversation malgré mon oreille collée à la porte. Finalement, je renonce et enfile mon jean et un chemisier, en prenant mon mal en patience. Après de longues minutes, Jessy vient me rejoindre. Ses joues sont en feu, je ne saurais dire si c'est à cause de la colère ou de la gêne. Lorsque je lui pose la question, il met un doigt sur ses lèvres et désigne le living, mon père est toujours là et nous entend. Jessy prend son portefeuille, sa veste en jean, et m'indique que John veut également me parler.

— Je vais faire une course, je reviens.

Il m'embrasse avant de me laisser seule avec mon père.

Je reprends ma place sur le canapé.

— Je vois que Jessy se porte bien. Tu ne l'as pas massacré comme je l'avais craint.

Mon père esquisse un sourire.

— Ce n'est pourtant pas l'envie qui m'en a manqué vendredi soir. Cela fait longtemps que ça dure votre petit manège ?

— Papa, je te rappelle que cela va faire un an demain qu'on sort ensemble. Mais non... Ça ne fait pas longtemps que l'on va plus loin.

Connaissant mon père, je sais que je dois m'abstenir de prononcer certains mots pour ne pas le choquer davantage.

— Dis-moi la vérité, tu ne dormais pas chez Mady comme tu le prétendais ?

— Pas à chaque fois, non. Crois-moi, j'aurais mille fois préféré vous dire la vérité mais je savais comment cela allait se passer si je vous avouais que je venais ici.

— Pourtant tu as fini par tout nous dire...

— Oui, j'en avais assez de vous mentir, marre de ne pas être auprès de Jessy comme je le voulais.

Je scrute le visage de mon père, à ses traits tirés, je vois qu'il n'a pas dû beaucoup dormir depuis notre dispute.

— Mais je suis surtout inquiète de savoir comment les choses vont évoluer maintenant.

— Tu l'aimes tant que ça ?

Mon père scrute le regard de Jessy sur la toile.

— Je l'aime plus que tout au monde.

— C'est bien ce que je pensais. Lui aussi apparemment... Je l'ai réalisé le soir où vous êtes revenus de New York, lorsqu'il y a eu l'accident d'Amy et Chad. Après t'avoir annoncé la mort de ton amie, j'ai voulu venir te serrer dans mes bras et tu t'es détournée de moi pour te blottir dans ceux de Jessy. Cela m'a fait mal au cœur sur le moment, et puis je me suis rendu compte que c'est lui dorénavant l'homme le plus important de ta vie, ce n'est plus moi.

— Je ne m'étais pas aperçue que je t'avais fait de la peine.

Mon père hausse les épaules.

— C'est ce qui arrive à tous les pères, je suppose. Pour en revenir au présent, je suis d'accord pour que tu viennes dormir ici certaines nuits, mais à la condition que tu n'en oublies pas ta famille pour autant.

Je fixe mon père, incrédule.

— Jessy est toujours le bienvenu à la maison quand il veut, comme je lui ai dit tout à l'heure.

— Merci, papa, lui dis-je en le serrant dans mes bras.

— Cela me fait quand même bizarre d'être ici. Il relâche son étreinte et regarde autour de nous. J'ai l'impression que vous vivez comme un vrai couple.

— Nous en sommes un ! Nick dit que nous sommes un couple de vieux !

Mon père esquisse un sourire. Je sais que cette situation lui pèse et qu'il prend sur lui.

— Jessy m'a dit que vous iriez au restaurant demain soir. Je suppose que tu vas rester ici, les nuits prochaines.

Mon petit ami ne m'a pas parlé de dîner dehors mais pour notre premier anniversaire, je n'ai pas l'intention d'être séparée de lui.

— Je rentrerai après-demain.

Je suis debout, un café à la main, en train de contempler le tableau de Jessy lorsque celui-ci revient. Il jette un regard circulaire dans la pièce.

— John est parti ?

— Oui, tu peux respirer !

— Comment ça s'est passé ?

— Mieux que je le pensais. Il était venu pour faire la paix. Et avec toi ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— J'ai eu droit à la discussion la plus gênante de ma vie, dit Jessy en rougissant.

— Raconte...

— Pour faire court, nous avons eu une conversation entre hommes dans laquelle ton père m'a demandé comment je m'y prends pour ne te faire courir aucun risque lorsque nous faisons l'amour.

— Il n'a pas fait ça !

— Oh si ! Je ne savais plus où me mettre ! Ajoute à cela des questions pour savoir si je t'aime vraiment et tu as le résumé de toute notre discussion. Mais je pensais que tu nous écoutais discrètement.

— J'aurais bien aimé, mais ta porte de chambre est trop épaisse pour laisser filtrer quoi que ce soit.

Mon regard se porte sur l'autoportrait de Jessy que j'admire tant.

— Est-ce que tu pourrais faire une peinture sur demande ?

Je pose une main sur son torse, Jessy me lance un regard énigmatique.

— Cela dépend. Tu veux un tableau de mon superbe corps, c'est ça ? plaisante-t-il en m'enserrant la taille.

— Hum... C'est une bonne idée mais je pensais plutôt à une toile de nous deux.

Après m'avoir considérée un instant, Jessy acquiesce.

— Je vais voir ce que je peux faire. Avec la voûte céleste autour de nous ?

— Toi et tes étoiles... Pourquoi les aimes-tu autant ?

— Je ne sais pas trop. Peut-être parce que je leur ressemble. Elles ont une vie éphémère, pourtant elles brillent longtemps, même après leur mort. Moi aussi, je voudrais guider longuement le chemin de ceux que j'aime.

— Tu sais, j'ai bien réfléchi. Bientôt le lycée sera derrière nous, nous allons partir à l'université et devenir vraiment indépendants.

Jessy hoche la tête pour confirmer.

— Il va nous falloir choisir quoi faire de nos vies. Toi, tu as la chance d'avoir la peinture mais moi... Je me suis souvent demandé ce que je ferais dans l'avenir, maintenant je le sais. Je vais faire médecine.

Les yeux verts de Jessy se font plus perçants tandis qu'ils m'observent.

— Vraiment ?

— Tu es la première personne à qui j'en parle...

— Meg, c'est génial mais... si tu veux faire ça pour moi... tu ne me sauveras pas !

— Je veux devenir médecin parce que j'aime m'occuper des autres. J'en ai marre de me sentir impuissante. Et si en prime je peux te sauver... Laisse-moi au moins essayer.

Mon petit ami acquiesce avant de me serrer contre lui, les larmes aux yeux.

Le lendemain soir, Jessy m'invite au restaurant pour fêter les un an de notre couple. Après avoir dîné de rôti de porc au sirop d'érable et à la moutarde, un vrai délice, et de brownies au chocolat en dessert, nous rentrons à l'appartement.

— Tu pensais que j'avais oublié notre anniversaire ? m'interroge Jessy tandis que nous enlevons nos vestes.

— Non, mais je ne m'attendais pas à ce qu'on sorte. Chocolat chaud ?

— Oui, merci.

Jessy s'éloigne vers la chambre.

Rapidement, je prépare deux chocolats que je mets au micro-ondes, ils en ressortent brûlants. Je les dépose sur la table basse devant le canapé.

— Quoi ?

Je souris devant le regard amusé de mon petit ami.

— Rien, c'est juste que... j'aime te voir agir comme si tu te sentais chez toi.

— C'est vrai que les gestes me viennent naturellement comme si j'étais à ma place, exactement là

où je dois être...

— Meg...

Il m'interrompt en sortant une petite boîte de l'une des poches arrière de son jean.

— ... Tiens, c'est pour toi.

Je m'assieds sur le canapé pour l'ouvrir fébrilement.

— On avait dit qu'on ne se ferait pas de cadeau, lui dis-je en ouvrant l'écrin.

À l'intérieur se trouve une clef argentée. Je lève des yeux interrogateurs vers mon amoureux.

— Hier matin, après avoir parlé avec ton père, j'ai été faire un double de la porte d'entrée pour que tu puisses venir quand tu veux, dit-il en souriant. Cela faisait un petit moment que j'y pensais, mais j'attendais de connaître la réaction de tes parents. Maintenant qu'ils sont d'accord pour que tu viennes me voir...

Me relevant du canapé, j'embrasse Jessy le faisant taire instantanément.

Mon petit ami resserre notre étreinte et j'ai toutes les peines du monde à m'en échapper.

— Pas si vite, j'ai moi aussi un petit quelque chose pour toi.

Je sors aussi une petite boîte de mon sac à main.

— Nous avions dit...

— Je sais, mais tu viens bien de m'en faire un...

— Ce n'est pas un cadeau, c'est une clef, corrige-t-il en souriant.

Toutefois, il ouvre mon écriin.

— Tu tiens à me faire pleurer ?

Il relève la tête pour me fixer sans se départir de son sourire.

En passant devant une bijouterie, j'ai remarqué un pendentif rectangulaire en argent sur lequel brille une petite étoile en strass. J'ai aussitôt craqué et lui ai acheté avec la chaîne assortie. J'y ai fait graver l'inscription : *Tu es l'amour de ma vie.*

— Ça te plaît ? J'ai fait mettre mon nom ainsi que la date au dos, comme tu l'as fait sur le mien ; j'attrape le cœur qu'il m'a offert et qui ne me quitte jamais. Jessy ? Dis quelque chose, s'il te plaît.

Soudainement, il s'avance d'un pas et colle son corps au mien en m'embrassant avec passion. D'abord surprise, je me laisse rapidement aller à son étreinte, lorsqu'il s'écarte de moi, je suis déçue. Il pose son front contre le mien et chuchote :

— Merci beaucoup. Nous sommes sur la même longueur d'onde.

Il sourit et me tend une nouvelle boîte en velours bleu marine.

— Mais, Jessy...

— C'était juste une clef. Ça, c'est ton cadeau.

Je détache mon front du sien pour ouvrir la boîte. Reposant au milieu d'un tissu bleu, une bague en argent sur laquelle est gravée : *I LOVE YOU FOREVER*, des mots ont été ajoutés à l'intérieur de l'anneau : *Pour nos 1 an ensemble : Jessy.*

Les larmes aux yeux, je le regarde soudainement submergée par des émotions inconnues. Tout se mélange dans ma tête, les épreuves passées, celles que l'avenir nous réserve encore, l'indéchiffrable peur de le perdre et surtout mon amour pour lui et son amour pour moi, inépuisable, indestructible. Il

m'a dit que j'étais sa force de vivre, mais il est aussi la mienne. En tremblant légèrement, je glisse la bague à mon annulaire droit. Jessy me prend la main.

— Un jour, je te glisserai un anneau à l'autre main, affirme-t-il.

Je passe mes bras autour de son cou et lui susurre à l'oreille :

— Je t'aime, mon amour. Merci.

— Ce n'est qu'une bague...

— Pas seulement pour ce cadeau, mais merci d'être la personne la plus importante de ma vie.

Faufilant les doigts à travers les passants à ceinture de mon jean, Jessy m'attire davantage à lui, collant nos corps l'un à l'autre.

— Où en étions-nous avant que ton père n'arrive hier ?

— Là, je crois, répliqué-je en lui ôtant son t-shirt qui indique : *Sexy man*.

Chapitre 12

Quand l'avenir s'effondre

Bientôt la fin de l'année est là, Élise vient rendre visite à Jessy pour Thanksgiving que tous deux passent avec nous. Il en est de même pour Noël et le jour de l'An, à la différence que Jason, le jeune frère de Jessy, se joint également à nous. Ces festivités sont l'occasion de se retrouver tous ensemble, toutes tensions apaisées. De plus, nous avons la joie de voir Chad rentrer définitivement juste avant les fêtes. Il s'est presque entièrement remis de son accident. Il boite encore légèrement et, par moments, il cherche un peu ses mots mais cela lui revient rapidement.

Depuis mon accord avec mes parents, je passe en moyenne les week-ends et une nuit dans la semaine chez Jessy. Le reste du temps, je dors chez moi. Le sujet du moment, c'est le choix de l'université... Pour ma part, ayant toujours eu de bonnes notes tout au long de ma scolarité, je peux espérer obtenir une bourse pour la plupart des universités qui me plaisent : Harvard, Princeton, Yale et Columbia. Cette dernière a ma préférence, en plus elle est située à New York, ville que j'adore et cela me permettrait d'être proche de Nicolas qui compte rester là-bas une fois ses études terminées. De son côté, Jessy qui a souvent manqué les cours a de moins bonnes notes que moi, mais son talent artistique lui ouvre de nombreuses portes.

— J'ai la tête qui va exploser ! dit-il en laissant tomber ses livres sur la table où j'écris une nouvelle lettre de motivation.

Nous sommes seuls dans la salle à manger familiale.

Je lève un sourcil interrogateur.

— J'ai été convoqué par la conseillère d'orientation. Elle m'a longuement parlé puis m'a fait remplir trois dossiers d'universités qui, selon elle, me voudraient.

— Mais c'est génial !

— Ne te réjouis pas trop vite..., dit-il, l'air dépité. Ce sont de grandes écoles d'art mais elles se trouvent en Europe !

— Quoi ?

Mon stylo me glisse des mains et roule sur la table.

Jessy fait signe que oui.

— Et qu'est-ce que tu en penses ?

— Je ne sais pas trop... Je veux dire, étudier le dessin à Londres, Paris ou Milan me tente mais... Nous nous sommes mis d'accord pour prendre les mêmes universités ou à défaut des collèges voisins donc là...

Il me fixe avant de me demander :

— Si j'étais pris, que ferais-tu ?

Je reste interdite un instant. Je n'avais jamais envisagé cette possibilité. Aller en Europe signifierait quitter ma famille, mes amis, découvrir une nouvelle langue, vivre avec de nouveaux repères.

— Étudier à l'étranger ne me dérangerait pas, affirmé-je.

— Vraiment ? s'étonne Jessy. Mais tu rêves d'aller à Columbia !

— Oui, vraiment. Si tu décroches une place, cela sera une occasion à ne pas manquer. On ne te proposera pas cette opportunité tous les jours, donc si cela fonctionne pour toi, je te suivrai, je ferai mes études là-bas. New York peut m'attendre. Il est hors de question que l'on se sépare. Après tout, je peux obtenir des bourses pour étudier en Europe.

Le visage de Jessy se fend d'un grand sourire.

— OK, on fait comme ça. Et puis c'est le premier de nous deux qui aura une réponse positive intéressante qui emmènera l'autre dans ses valises.

— Exactement.

— Mais je pense qu'il faudrait un miracle pour que l'Europe me réclame.

Je tends une main pour la poser sur la sienne.

— Arrête de te sous-estimer ! Tu es super doué ! Tu dois avoir confiance en toi et en ton talent ! Je t'assure, c'est celle qui te pique tous tes tableaux qui l'affirme !

Jessy baisse la tête puis pince les lèvres.

— Je dois y aller. On m'attend au centre pour une réunion d'information ce soir, mais tu viens toujours dormir à l'appart demain ?

— Bien sûr.

Le lendemain soir, je prépare le repas lorsque Jessy revient de son cours de dessin.

— Hello, me lance-t-il avant de déposer ses affaires dans le coin de la pièce qu'il réserve à ses toiles. Ça sent bon, tu fais quoi ?

— Gratin de macaronis au saumon, mais je ne me prononce pas sur le résultat.

— Ce n'est pas grave, je n'ai pas très faim.

Il vient s'asseoir sur l'un des hauts tabourets du comptoir de sa cuisine. Je scrute les traits de son visage. Il n'a pas l'air en grande forme.

— Tu te sens bien ?

— Oui, je suis juste un peu fatigué. Ça ira mieux demain.

Comme je continue à le dévisager, il ajoute d'un ton impatient :

— Je vais bien, ne t'inquiète pas. Mais j'ai besoin de tendresse. Je pourrais avoir un petit câlin ?

Son sourire me fait fondre.

— Depuis quand juges-tu utile de demander ?

— Depuis que tu es armé, réplique-t-il le sourire aux lèvres en désignant le couteau avec lequel je coupe le saumon en dès.

Je pose l'instrument et fais le tour du comptoir. Jessy descend du tabouret pour me prendre dans ses bras.

— J'ai l'impression de ne pas t'avoir tenue ainsi depuis des jours, souffle-t-il dans mon cou.

— C'est le cas, la dernière fois c'était avant-hier.

— Il faut que je me rattrape alors...

Ses lèvres se posent sur les miennes en un tendre baiser. Mes doigts s'attardent sur les contours de son visage avant que je retourne en cuisine.

Il réprime un bâillement et toussote. Je le regarde, inquiète. Je le connais tellement que je vois tout de suite quand quelque chose ne va pas.

— Pourquoi ne vas-tu pas t'allonger un peu ? Regarde la télé pendant que je finis.

Je m'étais attendue à ce qu'il proteste mais non, son attitude soumise m'angoisse encore plus. Il va s'étendre sur le canapé et choisit une série. Une fois le plat au four, je vais le rejoindre. Il pose sa tête sur mes genoux.

— Ça sera bientôt cuit.

— Je n'ai pas faim.

Délicatement, je mets ma main sur son front. Il est à température ambiante.

— Je n'ai pas de fièvre, râle-t-il en toussant légèrement.

— Je vérifiais, c'est tout. Avec cette épidémie de grippe au lycée, mieux vaut être prudent.

— Je vais bien. Tu sais que cela m'énerve quand tu me dorlotes comme ça !

— Pas tout le temps, je lui fais remarquer avec un petit sourire malicieux.

— C'est vrai, mais garde ça pour des moments plus intimes, dit-il en répondant à mon sourire.

Ce soir-là, il ne touche presque pas à son assiette et nous allons nous coucher de bonne heure. Il s'endort en me serrant contre lui.

Ce sont des toussotements qui me réveillent le lendemain matin. Jessy est assis dans le lit, une main devant la bouche pour étouffer sa toux.

Je m'enquis en me redressant.

— Hé, ça va ?

Il se tourne vers moi et j'ai immédiatement la réponse. Ses paupières sont rosées, des poches sont apparues sous ses yeux qui brillent d'un étrange éclat. Son teint est pâle mais ses joues roses. Je pose ma main sur son front.

— OK, tu as de la fièvre. Prépare-toi, je t'emmène chez ton médecin.

Je me lève vivement.

— Non, ça va.

— Jessy, tu es malade. Alors tu décides, soit c'est le médecin, soit l'hôpital !

Il marmonne des mots que je ne comprends pas, mais dont je devine l'intention sans difficulté.

— Tu dois aller en cours, me rappelle-t-il.

— L'école attendra. Prépare-toi !

Lorsque nous sommes prêts, je le conduis au cabinet médical où il a ses habitudes. Peu de temps après notre arrivée, son médecin nous reçoit. C'est une femme d'une quarantaine d'années, au visage sympathique et aux manières douces. Elle a attaché ses longs cheveux bruns en un catogan d'où s'échappent quelques mèches.

— Ben alors, Jessy, ça ne va pas ? lui demande-t-elle gentiment lorsque nous pénétrons dans son bureau.

— Elle m'a forcé à venir, malgré mon petit ami en me désignant d'un doigt.

— Et c'est ?

— Oh, pardon, je suis Megan...

— Évidemment. Il m'a beaucoup parlé de vous.

Jessy baisse la tête, mal à l'aise, alors que je souris.

— Il a de la fièvre, et au lycée nous avons une épidémie de grippe, alors bien que j'aie dû le traîner jusqu'ici, j'ai préféré vous l'amener.

Le médecin pose à son tour une main sur son front.

— Vous avez bien fait. Allez, Jessy, suis-moi.

J'attends dans le bureau pendant qu'elle l'entraîne dans la salle d'examen. Je les entends parler mais je ne parviens pas à saisir ce qu'ils se disent.

Peu de temps après, ils reviennent dans la pièce.

— Bon, c'est bien la grippe. Température à 38,6. Je vais te prescrire des antibiotiques et de quoi faire baisser la fièvre. Toutefois si, d'ici 48 heures, cela ne va pas mieux, il faudra aller à l'hôpital. Tes poumons sont un peu encombrés, c'est ce qui m'inquiète le plus.

Mon petit ami émet une sorte de grognement de désapprobation.

— Pas de discussion, monsieur Sutter, reprend-elle plus fermement. Il faudrait que quelqu'un surveille comment ça évolue, vous le pouvez ? me demande-t-elle.

— Oui, bien sûr.

— Génial, une nounou, marmonne-t-il de mauvaise humeur.

— Si vous constatez que sa fièvre augmente ou qu'il semble aller plus mal, appelez tout de suite les secours, me recommande-t-elle en l'ignorant.

— Je le ferai, promis.

En rentrant, Jessy va se coucher et je passe la journée à finaliser mes dossiers d'inscription. Lorsque le soir arrive, je téléphone à mes parents qui sont revenus de leur travail pour les informer de la situation. Bien qu'ils ne soient pas heureux d'apprendre que j'ai séché les cours, ils se montrent conciliants. À intervalles réguliers, je vais voir comment se sent Jessy, je lui apporte à boire, à manger et bavarde avec lui quand il ne dort pas.

Je m'enquiers une fois de plus en me rapprochant de lui :

— Ça va ?

— Aussi bien qu'il y a cinq minutes quand tu me l'as demandé, réplique-t-il de mauvaise humeur.

— Bien, si tu t'énerves, c'est que tu te sens mieux.

Il râle encore plus lorsque je le force à ouvrir la bouche pour y mettre le thermomètre.

— Ne discute pas.

D'un regard, il me fusille.

— Tu es sûre de vouloir faire médecine ? Je plains tes futurs patients !

— 38. Bien. La fièvre tombe.

— Je t'ai dit que je me sentais mieux.

— Tu as entendu ton toubib aussi bien que moi – je hausse un sourcil réprobateur –, alors arrête tes commentaires, si tu crois que cela m'amuse. Je préférerais te voir debout, en pleine forme.

— Alors pourquoi restes-tu à t'occuper de moi ?

Son ton est toujours râleur mais son regard essaie vraiment de savoir la vérité.

— Parce que je donnerais tout ce que j'ai pour que tu ailles bien.

Je l'embrasse sur le front. Il me retient par la main.

— Tu restes près de moi ?

J'acquiesce et m'allonge à ma place. Il pose sa tête sur mon t-shirt, je lui caresse les cheveux.

— Je suis désolé d'être désagréable.

— Bah, j'ai l'habitude. À chaque fois que tu es malade, tu me repousses.

— Je ne m'en rends pas compte... Je n'aime pas que tu me voies amoindri.

— Je sais mais peu importe ton état de santé, tu es toi. Je t'aime.

Il passe ses bras autour de ma taille.

— Je t'aime aussi.

Il finit par s'endormir dans cette position. À travers la fenêtre, je vois la nuit se faire de plus en plus épaisse. Je regarde Jessy qui ronfle légèrement en s'accrochant à moi tandis que je suis incapable de fermer les yeux. Une peur inextricable m'assaille faisant fuir mon sommeil. Mon petit ami s'agite tout en dormant. Je pose ma main sur ses cheveux pour le calmer. Ils sont trempés de sueur. J'allume aussitôt la lampe de chevet : il a les joues en feu, son front est brûlant.

— Jessy ?

Je le secoue légèrement pour le réveiller. Lentement, il ouvre les yeux et chuchote à bout de souffle :

— Meg, je ne me sens pas bien.

Je saute du lit et appelle les secours. Après leur avoir indiqué tous les renseignements qu'ils me demandent (son adresse, ses symptômes, ses antécédents), je raccroche et téléphone à Élise. Il doit être dans les 2 heures du matin à San Diego, mais je m'en moque.

— Allô, Élise ? C'est Megan. Jessy est malade, une ambulance va venir l'emmenner à l'hôpital.

— Qu'est-ce qu'il a ? demande-t-elle d'une voix aiguë où pointe l'inquiétude.

— Une grippe. Mais je pense que cela empire.

— J'arrive par le premier vol.

Je raccroche et retourne auprès de lui après avoir ouvert en grand la porte de l'appartement.

— Jessy ? Tu m'entends ? Tiens le coup, les secours arrivent. Ça va aller...

— Ne me laisse pas, Meg, souffle-t-il en ouvrant légèrement les yeux et en touchant la main que je lui tends.

Lui qui d'ordinaire me serre la main sans hésitation parvient à peine à me la presser.

— Je suis là, je ne te quitte pas.

Tout ce qui suit m'apparaît comme dans un brouillard. Les secours arrivent, je leur indique la

chambre. Rapidement, ils l’emmènent dans l’ambulance pour le conduire à l’hôpital. Je monte avec lui, je lui tiens la main, incapable de perdre ce contact. Les ambulanciers s’activent autour de lui dans un jargon médical que je ne comprends pas. Ils branchent des électrodes reliées à des machines qui bipent dans un brouhaha assourdissant. Soudainement, la main de Jessy se crispe sur la mienne et son corps entier est secoué par de violents tremblements. Je n’ai jamais vu cela de ma vie.

— Il convulse ! crie un infirmier.

Un autre homme prépare une seringue qu’il lui enfonce dans le bras. Je regarde la scène en pleurant de peur, incapable de vraiment comprendre ce qui se passe. Doucement le corps de Jessy se détend, reprenant une attitude normale. Je souffle de soulagement en jetant un regard aux infirmiers, en quête de réconfort mais l’angoisse qui se dessine sur leurs visages me terrorise davantage.

— Quoi ? questionné-je au moment où l’un d’eux demande au chauffeur de s’arrêter.

— Il tachycarde ! crie le second homme.

C’est à ce moment que j’entends le son effréné des bips qui résonnent dans le véhicule. Je regarde la machine qui indique son rythme cardiaque et vois que la courbe s’est emballée en notant des chiffres bien trop hauts.

— On va le perdre, panique un homme à côté de moi.

Je reste une main dans celle de Jessy alors que, de l’autre, je me couvre la bouche pour m’empêcher de crier. D’un seul coup, un long bip sonne en même temps que le tracé cardiaque devient plat.

— Il est en arrêt ! s’écrie l’un des hommes.

— Non. Jessy !

L’un des infirmiers me prend par les épaules et m’écarte de leur champ de travail. Je suis contrainte de lâcher sa main et me retrouve assise dans un coin de l’ambulance.

— Ne me quitte pas, je le supplie à voix basse. Pas déjà...

Nous avons fait tant de projets, nous avons tant de rêves à réaliser. Je ne veux pas le perdre, c’est trop tôt.

D’une vision brouillée par les larmes, je vois les infirmiers lui faire un massage cardiaque, tout en lui envoyant de l’air par le biais d’un masque.

— On s’écarte, lance l’un d’eux en posant deux plaques de défibrillation sur son torse.

Le corps de Jessy a un soubresaut sous le choc de la décharge électrique, sa tête part en arrière avant de reprendre sa position initiale. Je me mords le poing pour retenir de nouveaux hurlements.

— C’est bon, on l’a récupéré. On repart, dit un homme au chauffeur.

— Il est costaud, ce petit, murmure un homme d’une cinquantaine d’années en me faisant un sourire réconfortant.

— Il... il va bien ? J’ose à peine demander, tellement je suis toujours terrorisée. Je peux ?

L’homme acquiesce.

— Oui, vous pouvez lui reprendre la main. Nous l’avons stabilisé. Ils vous en diront plus quand on sera à l’hôpital.

Quelques minutes plus tard, le brancard entre en trombe au service des urgences. Jessy a repris connaissance et murmure mon nom pour que je reste avec lui. Je le rassure en courant à côté des

ambulanciers. Mais bientôt, un médecin l’emmène dans une salle d’examen où je n’ai pas le droit de l’accompagner. Je prie pour que son cœur ne le lâche pas une nouvelle fois. Faire une crise cardiaque à dix-neuf ans sans jamais avoir eu de problème de santé avec cet organe, je n’aurais jamais imaginé cela.

Fébrilement, je téléphone à mes parents et leur résume la situation, ils partent de la maison aussitôt. Puis j’appelle Nicolas. Si avec mes parents, je suis parvenue à rester forte, avec mon frère je m’effondre en larmes dès que j’entends sa voix pâteuse décrocher.

— Ça ne va pas de téléphoner à cette heure ?

— Nick, c’est Meg, sangloté-je.

— Qu’est-ce qui se passe ?

D’un seul coup, sa voix me paraît parfaitement réveillée.

— C’est Jessy. Il est à l’hôpital. Nick... Je crois qu’on va le perdre...

Incapable de retenir le flot de larmes qui m’envahit, je me laisse tomber au sol avec le combiné téléphonique.

Mon frère marque un instant de silence avant de répondre :

— Tiens le coup. J’arrive.

Rapidement, mes parents arrivent.

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

Ma mère me prend dans ses bras. Je leur raconte tout, de la visite chez le médecin la veille, à l’arrêt cardiaque dans l’ambulance. Leurs yeux horrifiés me renvoient mon propre regard.

— Et Élise ?

— Je l’ai prévenue après avoir téléphoné au secours. Elle prend le premier avion.

Mon père m’étonne lorsqu’il fonce sur un médecin qui traverse la salle pour lui demander des nouvelles de Jessy.

— Désolé, mais je ne peux donner des renseignements qu’à la famille. Vous êtes ?

Et là, à ma grande stupéfaction, mon père répond :

— Je suis son futur beau-père.

— Vous ne faites pas officiellement partie de ses proches, je ne peux rien vous dire, reprend le médecin avant de s’éloigner.

— Eh merde, enrage mon père en revenant s’asseoir près de ma mère et de moi.

— Merci d’avoir essayé, lui dis-je.

L’attente reprend. Nous ne saurons probablement rien tant qu’Élise ne sera pas arrivée, mais aucun de nous n’a envie de quitter l’établissement. Moins de cinq heures après mon appel, Nicolas arrive en trombe. Je lui saute dans les bras en déversant toutes les larmes que j’ai réussi à contenir jusqu’à présent.

— Comment va-t-il ?

— Les médecins refusent de nous dire quoi que ce soit. Nous ne sommes pas sa famille, résume John.

— C’est ce qu’on va voir !

Nick s'avance jusqu'au bureau d'accueil.

— Je voudrais parler au médecin qui s'occupe de M. Sutter, dit-il très poliment.

— Et vous êtes ? questionne la secrétaire d'un air intrigué.

— Son frère. Je viens d'arriver et sa fiancée m'apprend que vous n'avez rien voulu lui dire de l'état de santé de Jessy ! Je ne trouve pas cela juste !

— J'appelle le docteur tout de suite.

Mes parents et moi sommes restés un peu en retrait, mais nous n'avons pas perdu un mot de la conversation.

— Depuis quand mens-tu si facilement ? questionne mon père avec un regard soupçonneux.

— J'ai dit la vérité, s'offusque mon frère avec un petit sourire. Enfin, à peu de chose près...

Quelques minutes plus tard, un médecin se présente à Nicolas.

— Je suis le docteur Tessan, c'est moi qui ai pris en charge votre frère.

Je m'approche pour entendre leurs propos. Le médecin me lance un regard inquisiteur.

— Vous pouvez tout dire à Megan, c'est la fiancée de mon frère. Comment va Jessy ?

— Nous l'avons transféré dans le service de pneumologie. Il souffre d'une pneumonie à *Pneumocystis jiroveci*.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une pneumonie causée par un champignon qui remplit de liquide les poumons au fur et à mesure que la maladie évolue. Cela crée de graves problèmes respiratoires.

— Mais ça se soigne ? s'enquiert Nicolas.

— Oui, nous l'avons mis sous traitement. Mais il faut que vous sachiez que chez les patients séropositifs les risques de décès sont élevés.

Je porte une main devant ma bouche, mon frère passe son bras autour de mon épaule.

— Et pour son cœur ?

Nicolas me regarde puis reporte son regard sur le médecin. Je n'ai pas eu le temps de lui raconter le transport à l'hôpital.

— La fièvre a créé chez lui de fortes convulsions, son cœur déjà affaibli par l'infection n'a pas tenu le coup mais les services de secours ont réussi à le réanimer. Il est à présent stabilisé. Le traitement que nous lui administrons permet aussi de soulager son cœur. Je ne pense pas que cela se reproduira. Ce qui me préoccupe le plus, c'est sa pneumonie.

— À combien est son taux de T4 ? Je demande.

Le médecin cherche dans son dossier qu'il tient à la main.

— 190 par mm³.

— OK, et sa charge virale ?

Le médecin me lance un regard qui signifie clairement que je l'embête avec mes questions mais tant pis, je veux savoir.

— Elle est assez bonne à 5 000 par millilitre de sang à l'heure actuelle. Toutefois, il y a de forts risques pour qu'elle augmente rapidement.

— OK, Ok, pensé-je à voix haute en me prenant la tête entre les mains, ramenant mes cheveux en

arrière. Docteur, je ne comprends pas, je l'ai emmené voir son médecin hier, elle a diagnostiqué une grippe alors comment cela a pu évoluer si vite ?

— Je pense que son médecin s'est trompé dans son diagnostic. Les symptômes sont quasiment les mêmes pour ces deux maladies, seule une prise de sang permet d'établir la pneumonie avec certitude.

— Quand saura-t-on si le traitement fonctionne ? reprend Nick.

— Il faut attendre minimum quatre jours pour savoir si les médicaments administrés seront efficaces, cela peut prendre jusqu'à une semaine parfois. Passé ce délai, si le traitement lui convient, il aura une chance de se remettre complètement mais, je préfère vous prévenir, cela sera long avant qu'il ne se rétablisse.

— Et si le traitement ne fonctionne pas ?

— Dans ce cas, son état empirera. Le problème est que si nous lui donnons un traitement trop fort dès le début, cela amenuisera davantage son système immunitaire. Nous préférons commencer par un traitement moins abrasif pour lui laisser les meilleures chances.

J'ai envie de hurler. Il y a quelques jours encore, nous passions notre temps à planifier notre avenir et voilà que maintenant, il se trouve dans un lit d'hôpital et personne n'est en mesure de me dire s'il va vivre ou mourir. Je demande :

— Nous pouvons le voir ?

— Seulement la famille.

— Meg fait partie de la famille. Je dois bien pouvoir signer un papier pour l'autoriser à aller voir mon frère, c'est ce qu'il voudrait, cela l'aidera à aller mieux.

Le Dr Tessan nous regarde à tour de rôle.

— Si vous pensez que cela peut aider votre frère alors d'accord. Il est chambre 307.

— Merci, docteur, lance-t-on d'une seule voix.

Une fois le médecin éloigné, nous nous retournons vers nos parents.

— Vous avez entendu ?

Ma mère acquiesce.

— Le pauvre, murmure-t-elle les larmes aux yeux.

Mon père la prend contre lui.

— Meg, c'est quoi ce que tu as demandé au toubib : les T4 et la charge virale ?

— La charge virale calcule la quantité de virus par millilitre de sang. Plus la charge est élevée, plus le virus se multiplie dans son sang. À sa dernière prise de sang, il y a trois mois, sa charge virale était indétectable.

— Et là, il a dit qu'elle est de combien ? questionne ma mère.

— cinq mille.

— C'est beaucoup ?

— Ça va. Cela peut monter jusqu'à un million de copies toujours par millilitre de sang. Mais c'est sûr que plus c'est bas, mieux c'est.

— Et l'autre truc ? interroge mon frère.

— Le taux de T4 ? Ce sont les cellules immunitaires. Pour faire court, plus le taux de T4 est élevé et plus le système immunitaire est apte à faire face à une infection. Le problème est que le VIH détruit

les défenses immunitaires pour ne laisser place qu'au sida. En ce moment, il est à 190 ce qui est bas. En temps normal, il est à plus de 500.

— Comment sais-tu tout ça ?

La voix de mon père est admirative. J'esquisse un petit sourire triste.

— Je me suis renseignée. Je veux tout savoir sur cette maudite maladie qui veut me prendre mon amour.

Nick et moi entrons dans la chambre avec fébrilité. Le lit est sur la droite, Jessy est allongé, le buste légèrement surélevé, son corps relié à diverses machines. Un tube placé sous son nez l'aide à respirer. Une perfusion dans son bras lui injecte son traitement. À notre approche, il cligne des paupières avant d'ouvrir doucement les yeux. Son teint pâle pourrait se confondre avec son oreiller blanc s'il n'avait pas de cernes violacés qui marquent ses traits. En l'espace de deux jours, il a perdu du poids, ses joues se sont creusées faisant ressortir ses pommettes.

— Salut, dit-il faiblement.

D'un même pas, Nicolas et moi nous portons à son chevet. Je m'assieds sur le lit à son côté et lui prends la main alors que mon frère reste debout.

— Ben alors, mon vieux, je te manquais tellement que tu n'as rien trouvé de mieux que cette pneumonie pour me faire revenir rapidement, le taquine-t-il.

Jessy esquisse un sourire.

— Maintenant que tu es là, je peux sortir d'ici.

— Je crois qu'il vaut mieux que tu restes quelques jours de plus. C'est plus prudent.

Mon petit ami acquiesce puis pose son regard sur moi. Je fais un effort surhumain pour ne pas fondre en larmes. Le voir dans cet état de faiblesse est atroce, et savoir que je ne peux rien faire pour soulager la douleur qui le tenaille me donne envie de crier.

— Ça va aller, me murmure-t-il en effleurant ma joue du bout de ses longs doigts fins.

— J'en suis sûre, ma voix est nouée par l'émotion.

— Alors, ne pleure pas.

Je ne m'étais pas rendu compte que deux larmes roulaient sur mes joues.

— Faut dire que tu lui as fait une sacrée peur, reprend mon frère avant de lui raconter l'arrêt cardiaque dans l'ambulance.

Je suis incapable de parler, je ne peux que hocher de la tête comme ces chiens stupides sur les plages arrière des voitures. Jessy nous regarde l'un après l'autre.

— Je suis désolé, chuchote-t-il. Vous ne devriez pas avoir à vivre tout ça...

Je serre davantage sa main.

— Ne dis pas cela, tout ce qu'on veut, c'est que tu ailles mieux ! Tu as mal quelque part ?

— J'ai l'impression qu'un trente-six tonnes m'écrase les poumons. C'est normal d'après le médecin.

— Tu devrais te reposer.

— Bonne idée, reprend Nick, je vais aller dire aux parents comment tu vas et prendre des cafés. Meg, café serré ?

J'acquiesce. Nicolas sorti, je reporte mon attention sur Jessy dont le regard semble me poser mille

questions.

— En arrivant ici, j'ai téléphoné à mes parents, ils sont arrivés rapidement. Ils s'inquiètent pour toi. Mon père a même été jusqu'à dire au médecin que tu es son futur gendre dans l'espoir d'avoir de tes nouvelles.

Jessy lève les yeux au ciel.

— Les miracles existent, murmure-t-il en souriant.

— J'ai appelé ta mère, elle va arriver, pas la peine de protester...

Pendant plusieurs jours, Élise et moi demeurons à l'hôpital, surveillant Jessy vingt-quatre heures sur vingt-quatre. La journée, nous sortons à tour de rôle prendre l'air et la nuit nous dormons dans des fauteuils à l'assise bien trop dure. En temps normal, les heures de visite s'arrêtent à 18 heures mais Élise a tant bataillé que le chef du service de pneumologie a fini par céder et nous supporter. De toute façon, ni elle ni moi n'aurions accepté de bouger de cette chambre. Le personnel est gentil, surtout une infirmière, du nom de Bessie, âgée d'une quarantaine d'années, qui appelle Jessy « mon chéri » à chaque fois qu'elle vient le voir. Elle a toujours un petit mot réconfortant pour lui ainsi que pour nous. La nuit, elle nous apporte des couvertures, et des cafés le matin. J'aime beaucoup cette femme de couleur noire à la corpulence charnue, au visage délicat.

L'état de santé de Jessy demeure inchangé. Il passe beaucoup de temps à dormir et à tousser en se tenant les côtes de douleur, sa fièvre ne fait que vaciller. Finalement après cinq jours, le Dr Tessan se décide à augmenter légèrement les doses de son traitement. Bessie vient lui poser une intraveineuse.

— Ça va aller, me dit-elle alors que je regarde mon petit ami sombrer à nouveau dans le sommeil. Il est solide, il se bat.

— Ouais, je sais, soufflé-je d'une voix lasse.

Et c'est vrai. Ces derniers jours, je l'ai vu s'accrocher à la vie avec une force qui m'épate. Je repense souvent à l'épisode sur le pont, où il était à deux doigts de se jeter dans le vide, tant la vie ne lui apportait aucun espoir. Il est loin, ce Jessy. Aujourd'hui, il serre le drap de toutes ses forces lorsqu'une douleur plus aiguë que les autres lui entrave les poumons.

Bessie m'observe avec attention.

— Je peux vous parler ?

J'acquiesce et nous sortons de la chambre pour ne pas le réveiller. Je jette des coups d'œil réguliers à travers le petit carreau de la porte pour m'assurer que tout va bien, je n'aime pas le laisser seul. Sa mère s'est absentée quelques heures pour aller prendre une douche chez son fils et se reposer un peu.

— J'ai une question à vous poser mais c'est délicat, commence-t-elle.

— Vous savez, vu ce que je vis ces derniers jours, plus rien ne peut me surprendre.

— Jessy était déjà séropositif lorsque vous l'avez rencontré ?

Je me suis trompée, sa question me surprend.

— Je suis désolée, balbutie-t-elle. C'est que j'ai un fils de vingt ans qui vient d'apprendre sa séropositivité et... des larmes lui montent aux yeux, tout ce qu'il veut, c'est mourir. Il ne semble penser qu'à ça... Alors quand je vous vois tous les deux... J'essaie de le convaincre qu'il peut avoir un avenir.

— Je comprends. Je peux vous demander comment votre fils a été contaminé ?

Bessie s'adosse le long du mur du couloir.

— Eddy est un bon petit, mais il a eu de mauvaises fréquentations. Il s'est laissé entraîner par ses copains... Ils se droguaient tous, se passaient la seringue à tour de rôle. L'un d'eux était séropositif sans le savoir... Depuis Eddy a fait une cure de désintoxication, il est *clean* à présent. Il a tout fait pour s'en sortir et voilà le résultat.

— Je suis désolée pour lui et pour vous. Oui, Jessy avait déjà été contaminé...

Je me mets à lui raconter notre rencontre, combien cela a été difficile pour moi au début, de démontrer à mon amoureux qu'il fallait garder espoir. C'est étrange de se confier à une parfaite étrangère qui semble me comprendre mieux que mes parents. D'une certaine façon, nous sommes unis. Prisonnières involontaires de cette maladie.

Ce soir-là, Bessie revient dans la chambre avec une surprise.

— J'ai fini mon service, mais avant de partir, je vous ai apporté ça.

Elle fait entrer un lit d'appoint qu'elle m'aide à installer à côté du lit de mon petit ami.

— Merci beaucoup, Bessie.

— De rien, cela sera mieux que de dormir dans l'un de ces fauteuils. Mme Sutter n'est pas là ? s'étonne-t-elle tant elle a l'habitude de nous voir toutes les deux dans cette chambre.

— Jessy l'a chassée, dis-je en souriant.

— Elle était épuisée. Je l'ai envoyée passer la nuit chez moi. Mais ne te réjouis pas, dit-il en me regardant. Demain ça sera à ton tour de rentrer chez toi.

— Parfait, se félicite l'infirmière avant de quitter la pièce. Demain soir, je serai de garde, je t'aurai rien que pour moi, beau gosse !

— Par moments, elle me fait peur, m'avoue Jessy d'un air incrédule.

— Chéri, il faut que je t'apprenne une chose, lui annoncé-je sans grand enthousiasme. J'ai reçu une réponse positive pour Columbia.

— C'est génial ! affirme-t-il avant d'être pris d'une nouvelle quinte de toux. Tu leur as confirmé ta venue ?

— Pas encore, j'attends que tu ailles mieux.

— Accepte !

Je secoue négativement la tête.

— Tu te souviens ce que nous avons convenu ? Le premier emmène l'autre dans ses valises. Je n'irai pas sans toi.

— Meg, à l'heure actuelle, je ne me vois aller nulle part, et tu le sais aussi bien que moi. Il faut voir les choses en face. Je suis malade comme un chien et j'ai peu de chance de m'en sortir. Tu dois penser à toi, à ton avenir. Accepte ! Si tu m'aimes, accepte d'y aller.

— Les médecins ont dit que tu serais long à te remettre, que cela pourrait prendre des mois. Je confirmerai plus tard et je commencerai un semestre après les autres, mais avec toi.

— Dis leur oui, affirme-t-il avec conviction.

Comment lui faire comprendre que s'il vient à mourir, mes études seront alors le dernier de mes soucis ? Rien que d'y penser l'émotion m'étreint le cœur. Mais d'un autre côté, je ressens le besoin de

lui faire plaisir. Jessy a toujours voulu me rendre heureuse. Finalement, je décide de rester neutre.

— On verra...

Durant les jours qui suivent, Jessy est malade à un tel point que je crois qu'il ne s'en sortira pas. Sa fièvre atteint 40, il vomit et est pris de violentes douleurs qui lui font contracter tous les muscles de son corps comme si des crampes géantes se manifestaient. Élise et moi nous relayons sans cesse et tout comme moi, je la vois parfois sortir en courant de la chambre pour aller pleurer dans le couloir, avant de revenir quelques minutes plus tard comme si de rien n'était. Les rares fois où je rentre chez moi, je reviens à l'hôpital avec une boule à l'estomac qui remonte dans ma gorge au moment d'entrer dans la chambre et de découvrir dans quel état se trouve Jessy. Chaque fois, en tournant la poignée de la porte, j'ai la peur affreuse de le trouver mort comme ce matin où j'arrive en osant à peine regarder vers lui.

— Salut !

Surprise, je relève la tête. Il est assis sur son lit. Des poches noirâtres cernent toujours ses yeux, mais il a meilleure mine.

— Hé, tu es plus en forme aujourd'hui.

Je m'approche de lui.

— Ouais, je crois que le traitement est enfin efficace, je respire mieux et j'ai moins mal.

Il me prend la main et la serre. Il n'a pas encore retrouvé sa force habituelle mais n'a plus la faiblesse des jours passés.

— C'est génial !

— Tu as répondu à Columbia ?

Je hoche la tête.

— Je leur ai dit oui.

Jessy souffle un grand coup.

— Je suis content. Tu ne dois pas laisser passer ton rêve, jamais, tu m'entends ?

— Oui, mais toi ?

— Ça ira. Au pire, je viendrai te rejoindre plus tard.

À cet instant, Bessie entre.

— C'est l'heure de la douche, mon chéri !

Jessy me jette un regard éloquent et, en pouffant de rire, je réponds :

— Je crois qu'aujourd'hui c'est moi qui vais l'aider, si cela te convient ?

Mon petit ami acquiesce aussitôt.

— Comme vous voulez, lance Bessie en ressortant.

J'avais vu que Jessy avait maigri mais, ce jour-là alors qu'il se déshabille, je suis stupéfaite de voir à quel point ses os ressortent sous sa peau fine.

— C'est moche, hein ? J'ai même perdu mes abdos.

Je m'approche et l'embrasse.

— Tu es toujours aussi beau. Et puis maintenant que tu vas mieux, on va te remplumer.

— La bouffe d'ici est dégueulasse.

Pour y avoir goûté maintes fois, je ne peux le contredire.

— J'ai une idée.

Le lendemain, le Dr Tessen vient ausculter Jessy et l'autorise à recevoir les visites. Mes parents sont les premiers à venir le voir, ma mère lui apporte divers gâteaux dont des cookies. Je les ai prévenus qu'il a perdu beaucoup de poids, ils ont donc jugé plus utile de lui faire des biscuits que d'apporter des fleurs. Mady, Nina et Chad viennent également. J'en profite pour prendre ma sœur à part dans le couloir.

— Tu pourrais apporter un hamburger et des frites pour Jessy ? Tu sais comme tu le faisais pour Chad lorsqu'il était ici.

Je n'avais pas vu Bessie passer dans mon dos, jusqu'à ce que j'entende sa voix :

— Si vous lui amenez un milk-shake, pensez à m'en prendre un, dit-elle joyeusement.

Et voilà comment, sans que le médecin ne soit au courant, nous faisons reprendre deux kilos à Jessy avant qu'il ne soit autorisé à sortir de l'hôpital la semaine suivante. Quelques jours après, Élise repart à San Diego où son autre fils ainsi que son travail la réclament. J'ai repris l'école et, chaque jour, à la fin des cours, je passe chez Jessy lui apporter ses devoirs et m'assurer que tout va bien. Il a l'air de se débrouiller et reprend des forces petit à petit. Mais je le trouve changé, c'est difficile à expliquer, il paraît plus morose, comme absent de notre monde, je sens un fossé se creuser entre nous, mais j'arrive presque à me convaincre que j'invente des faits qui n'existent pas.

La remise de diplôme approche, ma place est réservée à Columbia, Jessy est toujours en vie et dans un peu plus de deux mois, je serai majeure. Finalement, après ces jours sombres, le ciel semble s'éclaircir. En revanche, je ne peux en dire autant des peintures que fait Jessy.

Je suis en train d'en scruter une lorsqu'il vient vers moi avec une tasse de café fumant.

— Comment tu trouves ? me demande-t-il.

La toile en question représente une grotte plongée dans l'obscurité avec juste un point lumineux au fond. Le sol, les parois sont d'un noir soutenu.

— Tu n'aimes pas ?

— Je me demande juste ce que cela signifie. D'habitude, tes œuvres sont empreintes de joie de vivre, de légèreté alors que là... Qu'est-ce qui t'arrive ?

Il hausse les épaules et je crains qu'il ne s'énerve mais non, il demeure calme et me répond simplement :

— Je ne sais pas. Je n'arrête pas de penser au moment où je suis mort dans cette ambulance. Je me réveille au milieu de la nuit et je peins ce que je vois dans mes rêves.

Je pose ma main sur son cœur pour en sentir les battements réguliers.

— J'étais là quand tu as failli mourir. J'ai eu la peur de ma vie, je t'ai supplié de revenir.

— Je n'ai pas failli mourir Megan. Je suis mort !

— Et tu es revenu à la vie. Tu es là !

Il ôte ma main et va s'asseoir.

— Si je suis là alors pourquoi je me sens si loin de moi-même ? J'ai l'impression que je me suis perdu en cours de route. Je ne sais plus qui je suis, ni ce que je veux.

Il me dévisage et je comprends où il veut en venir. Mon cœur se met à battre fortement tandis que mes mains deviennent moites.

— Tu ne m'aimes plus ? murmuré-je.

— Si, bien sûr que si, je t'aime toujours. Mes sentiments pour toi n'ont pas changé, seulement...

— Tu ne veux plus être avec moi, j'achève à sa place.

Il baisse la tête d'un air coupable, par ce geste, il avoue ce que je sentais venir depuis des jours.

— Je dois faire ce qui est juste.

Je le questionne bêtement comme si mon esprit refusait la réalité.

— Juste ?

— Depuis que l'on est ensemble, nous nous sommes efforcés de faire des projets d'avenir qui n'ont aucun sens. Tu mérites d'être avec un type qui pourra réaliser tes rêves de mariage, d'enfants. Tout ce que je ne pourrai jamais te donner. Tu vas partir faire tes études. Tu n'as pas besoin d'un mec malade derrière toi...

— Jessy, arrête ! S'il te plaît, tais-toi, nous en avons parlé mille fois !

Devant le silence de Jessy, je sors la clef de son appartement de ma poche, et la dépose devant lui sur la table basse. Il relève les yeux, incrédule.

— Je ne te demande pas de me la rendre.

— Pourquoi la garderais-je ? Apparemment, je n'aurais plus de raison de l'utiliser.

— J'essaie de faire ce qu'il y a de mieux pour toi, répète-t-il d'une petite voix alors que je referme la porte derrière moi.

Je rentre chez moi en courant et m'enferme dans ma chambre pour pleurer. Ma mère n'est pas longue à venir voir ce qui se passe.

— Oh, papa et toi allez être contents, répliqué-je furieusement. C'est fini avec Jessy ! Maintenant laisse-moi !

— Je suis désolée pour toi mais tu es injuste envers nous.

— Oh, si peu, grogné-je avant qu'elle ne referme la porte.

Je reste cloîtrée dans ma chambre jusqu'au lendemain matin. Je refuse même de parler à Nick au téléphone. Je n'ai plus la force de pleurer, de parler, ni même d'esquisser un mouvement. Tout repasse en boucle dans ma tête en un film que je rembobine à l'infini. Tous les mots que nous nous sommes dits, les promesses d'avenir que nous nous sommes faites ! Et il n'en reste plus rien.

La fin de l'année scolaire approche à grands pas avec la remise des diplômes qui doit définitivement la clôturer. Devant tout le monde, je joue à la fille sereine et joyeuse alors qu'intérieurement, je ne cesse de pleurer sur notre histoire achevée. Je mange à peine et dors encore moins. Jessy me manque à chaque seconde. Une semaine avant la fin des cours, il reprend le chemin du lycée. Il a l'air d'avoir récupéré toutes ses forces, son teint est moins pâle que la dernière fois où je l'ai vu.

— Salut, me dit-il alors que je range des affaires dans mon casier. Comment tu vas ?

Mon Dieu, comme le son de sa voix m'a manqué. Pourtant, par fierté, je lui réponds d'un ton dégagé.

— Ça va et toi ?

— Pareil. Tu signes mon album ?

— Bien sûr. Tu signes le mien ?

Nous nous échangeons nos almanachs qui comportent les photos de tous les élèves de dernière année, ainsi que les faits marquants qui se sont déroulés ces derniers mois au sein de l'école. J'hésite sur les mots à lui écrire. Que doit-on noter à son ex-petit ami dont on est encore follement amoureuse ? Finalement, je décide d'être honnête et inscris :

Tu me manques, je t'aime, Meg

— Tu n'es pas revenue me voir, me lance-t-il avec sa franchise habituelle.

— J'ai cru comprendre que tu ne voulais plus de moi dans ta vie ! Je m'entends répliquer plus froidement que je ne l'aurais voulu. D'ailleurs, toi non plus tu n'es pas passé chez moi.

Chacun récupère son album. Jessy pince les lèvres en plantant son regard dans le mien. Je n'ai qu'une envie : lui sauter dans les bras. Mais bien sûr, je ne bouge pas.

— Il faut que j'y aille, à plus tard, finit-il par dire.

— Ouais, à plus.

Je le vois prendre la fuite, une fois encore. J'ouvre mon album et lis son écriture fine :

Je t'aimerai toujours, Jessy.

Le matin de la remise des diplômes, mes parents sont en effervescence. Quant à moi, conforme à ma nouvelle habitude, j'affiche un grand sourire.

Sitôt entrés dans l'enceinte du lycée, où la cérémonie se déroule en plein air à côté du terrain de sport, nous croisons Élise et Jason. Lorsque vient mon tour de monter sur l'estrade pour recevoir mon diplôme, Jessy est, avec ma famille, debout à m'applaudir et j'en fais autant quand c'est son tour. À la fin de la cérémonie, mes parents et Élise discutent ensemble alors que Nick, Nina, Mady, Jessy et moi nous retrouvons un peu gênés.

Nicolas lui fait une accolade comme à son habitude en lui lançant :

— Ça va, vieux frère ? Tu as meilleure mine que la dernière fois que je t'ai vu !

— Je n'en doute pas, réplique-t-il. Je revenais de loin à ce moment-là.

— Tout ce qui compte, c'est que tu ailles mieux. Tu sais que Meg va venir à New York, je suis content, nous pourrons nous voir davantage et, en plus, j'aurais le plaisir d'y revoir également Mady, n'est-ce pas, très chère ? renchérit mon frère.

— Ouais, c'est chouette.

Jessy ne détache pas son regard de moi, cela m'emplit le cœur d'espoir. Nick nous dévisage à tour de rôle et se penche vers mon ex-petit ami.

— Bon, on va vous laisser. Je crois que vous avez des choses à vous dire.

— En fait, je voulais juste te demander si je pouvais passer te voir un peu plus tard dans la journée ?

— Oui, bien sûr.

— Bien, alors à tout à l'heure, il me serre brièvement la main alors qu'il passe à côté de moi avant d'aller rejoindre sa famille.

Mon cœur exulte. Enfin nous allons nous réconcilier...

Mes parents nous invitent au restaurant pour fêter mon diplôme et, pour la première fois depuis des semaines, je parle, je ris vraiment sans avoir à me forcer.

— Je vous invite au cinéma, choisissez le film que vous voulez voir, dit mon père une fois le repas terminé.

— Allez-y sans moi, je vais rentrer. Jessy doit passer me voir.

Mes parents me fixent, je suis à deux doigts de leur dire que ma relation avec lui ne les regarde pas lorsque je les vois sourire.

— Ce n'est pas trop tôt, affirme mon père. Il en aura mis du temps.

— Quoi ? Je balbutie, étonnée.

— Tu sais, Megan, ton père et moi avons bien réfléchi. OK, Jessy te fait courir des risques mais ces dernières semaines où vous étiez séparés, tu avais l'air si malheureuse... Regarde-toi, tu as perdu au moins trois kilos. Nous voulons que tu sois heureuse et si c'est avec lui alors... nous nous y ferons.

Je reste bouche bée de stupeur. Enfin, ils admettent mon amour pour lui.

Toute ma famille part au cinéma tandis que je rentre à la maison.

Impatiente, j'arpente le séjour en tous sens lorsque j'entends une voiture se garer devant la maison. Mon cœur bondit violemment. Un coup d'œil à la fenêtre me confirme l'arrivée de Jessy. Bientôt, il sonne. Tranquillement je vais ouvrir, me retenant de rire devant les efforts que je fais pour paraître impassible. Jessy entre et s'adosse à la porte. Vêtu d'un jean bleu délavé, craqué d'un côté à hauteur du genou et d'un simple t-shirt blanc, je remarque qu'il a repris son poids normal. Il tient un grand paquet dans une main.

— Tu es toute seule ?

— Oui, ils sont tous sortis au ciné.

— Tiens, c'est pour toi, un petit cadeau. Mais attends que je sois parti pour l'ouvrir, cela me gêne un peu, confesse-t-il avec un petit sourire timide.

Je prends ce qui me semble être une toile et la pose le long du mur.

— Merci. Ta mère était fière de te voir diplômé.

— Ouais, comme tes parents.

Il souffle un grand coup en fixant le sol.

— Tu ne veux pas entrer ? dis-je en désignant le salon.

Il esquisse un sourire triste en glissant ses mains dans ses poches.

— Il y en a des souvenirs de nous ici. Ce n'est pas facile... tout ça... entre nous. J'ai lu ce que tu as écrit dans mon album.

— C'est la vérité. J'ai essayé, ces dernières semaines, de vivre sans toi mais je ne peux pas. Jessy, tu me manques atrocement.

Il plonge ses yeux verts dans les miens.

— Toi aussi, tu me manques...

— C'est vrai ?

— Oui, c'est horrible. Ton absence est un vide immense, impossible à combler.

Mon cœur bondit de joie.

— Ça va aller, dis-je doucement en lui caressant la joue. On s'aime, tout va s'arranger.

Il secoue négativement la tête.

— C'est la chose la plus difficile que j'aie eue à faire de toute ma vie, murmure-t-il.

— Quoi ?

— Je t'ai dit l'autre jour que j'ai l'impression de ne plus être moi-même depuis que je suis revenu à la vie. Je n'ai toujours pas compris pourquoi je suis encore vivant, mais je me dis que c'est sûrement parce que j'ai des choses à réaliser avant de mourir.

— Oui, peut-être, je réponds en cherchant à savoir où il veut en venir.

— Meg, je suis accepté dans une école d'art en Angleterre.

Je le regarde, stupéfaite.

— Pas de problème, je pars avec toi.

Jessy fait un signe négatif de la tête.

— Non, souffle-t-il. Je pense toujours ce que je t'ai dit l'autre jour. Tu dois construire ta vie sans moi, sans le sida. Tu mérites d'être heureuse.

— Alors tu veux dire que c'est définitivement fini entre nous ?

— Oui, Meg, je suis venu te dire au revoir.

Mes yeux s'agrandissent alors que des larmes roulent sur mes joues, incontrôlables.

— Pourquoi me fais-tu ça ?

Il me fixe. Je vois sa raison et son cœur se disputer notre avenir. Il finit par ouvrir la porte et se saisit d'un carton rempli de mes affaires que j'avais laissé chez lui, qu'il pose près de moi. J'aperçois notamment son t-shirt avec lequel j'avais l'habitude de dormir lorsque j'étais dans son appartement.

— Est-ce qu'on se reverra ?

J'ai de la peine à articuler.

— Je ne crois pas.

Ses yeux verts s'humidifient.

Il fait un pas vers moi, ses lèvres douces et chaudes effleurent les miennes une dernière fois. Je ferme les yeux en enserrant mes mains autour de sa nuque, ne pouvant croire que je le perds à jamais.

— Je t'aime trop pour continuer à gâcher ta vie, chuchote-t-il en se dégageant de mes bras avant de s'éloigner.

J'entends plus que je ne vois la porte se refermer sur lui. Il me faut quelques minutes pour réaliser ce qui vient de se passer. Soudain un hurlement monte dans ma gorge, je fais un pas en avant, me sens vaciller et c'est le noir total.

Quand je reviens à moi, je m'aperçois que je suis allongée sur le canapé, mes parents, inquiets, sont penchés au-dessus de moi, tandis que Nick et Nina font les cent pas entre la cheminée et le sofa.

— Megan, ça va ? me questionne vivement mon père.

— Le tableau ? demandé-je en me redressant.

Aussitôt, Nicolas m'apporte la toile emballée dans du papier cadeau que Jessy m'a offerte. Je déchire le papier y cherchant une lettre, un billet d'avion, n'importe quoi qui me laisserait un espoir

de le revoir. Mais il n'y a rien, juste une peinture. C'est un portrait de nous deux, celui que je lui avais demandé quelque temps plus tôt, quand tout allait parfaitement bien. Nous sourions, nos têtes appuyées l'une contre l'autre. Du bout des doigts, je parcours les traits de Jessy tandis que les derniers événements me reviennent en mémoire. Son départ est définitif. Soudain, je me mets à pleurer sans pouvoir me contrôler, telle une cascade intarissable.

— Non, papa, ça ne va pas du tout... Ça n'ira jamais plus.

Livre II

Chapitre 13

Ma vie sans lui

— *Quoi ? s'indigne ma fille. Attends, je ne comprends pas là. Il t'aimait ?*

J'acquiesce d'un hochement de tête.

— *Et toi aussi, tu l'aimais ?*

— *Oh oui, plus que ma vie.*

— *Alors pourquoi est-il parti ? s'écrie-t-elle en levant les bras au ciel en signe d'indignation.*

Je regarde mes enfants à tour de rôle. Je suis toujours émue de raconter cette histoire, même des années après.

— *Il voulait le bonheur de maman, affirme mon fils avec philosophie.*

— *Tu es bien un mec, toi, pour sortir des inepties pareilles !*

— *Je crois que ton frère a raison, chérie. Jessy souhaitait que je sois heureuse et il pensait que sa maladie m'empêcherait de l'être. Mais il m'a fallu du temps pour vraiment comprendre cela et encore plus pour m'en faire une raison.*

Orlane soupire.

— *Je ne comprendrai jamais les hommes... Mais dis-moi quel est le rapport avec mon tatouage ?*

— *Laisse maman continuer son histoire.*

Fin août, je fais ma rentrée à Columbia. Je me jette, tête baissée, dans les études, c'est la seule chose qui me permet de me changer les idées. J'ai de bonnes notes, ne jurant que par mes livres, n'ayant aucune envie de sortir. Je mentirais si je disais que la vie d'étudiante ne me plaît pas. J'aime mon université et son immense campus situé dans Manhattan où il fait bon vivre. Je crois que si Jessy avait été présent, mon bonheur aurait été parfait. Heureusement, Mady est venue étudier à Columbia également. Nous partageons un appartement à deux kilomètres du campus. J'adore cet appartement en rez-de-chaussée qui est grand, spacieux et lumineux. Dans ma chambre, j'ai accroché aux murs deux tableaux de Jessy. Mon amie a accepté que j'accroche celui du couple devant le lac, dans le salon. Je n'arrive pas à tourner la page, je suis consciente que je le devrais, mais malgré tous mes efforts, je n'y parviens pas. Il a marqué ma vie à jamais.

— *Jessy ?*

— *Je suis là, souffle-t-il à mon oreille.*

Son souffle chaud sur ma peau me fait frissonner tandis que nos doigts s'entrelacent.

Il se penche et ses lèvres effleurent les miennes...

Je me réveille en sursaut et me redresse brusquement dans mon lit. Je passe mes mains devant mes yeux alors que des larmes roulent sur mon visage. J'attrape le téléphone sur ma table de nuit et compose le numéro de Nicolas. Il répond à la troisième sonnerie.

— Oui, Meg, tu as encore rêvé de lui ? Ou tu as des angoisses ?

Il est tellement habitué à mes appels au milieu de la nuit que cela ne l'ennuie même plus.

Depuis que j'étudie à New York, il ne se passe pas une semaine sans que je lui téléphone au milieu de la nuit, en pleurs.

— Rêve, je sanglote. Et maintenant des angoisses. Il est mort, Nick...

— Non, Meg, je ne pense pas. Je sais que c'est dur, petite sœur, mais Jessy est parti depuis trois ans...

— Deux ans, onze mois et vingt-six jours.

— Mon Dieu, c'est pire que ce que je pensais, soupire mon frère, d'un ton désabusé.

Même lorsque je pleure, il parvient toujours à me faire sourire.

— Je suis désolée, Nicolas, de te réveiller à chaque fois.

— Ce n'est pas grave. Depuis le temps que ça dure, je m'y suis habitué. Je crois que c'est si tu ne m'appelais pas régulièrement au milieu de la nuit, depuis bientôt trois ans, que je m'inquiéteraais.

— Tu sais que tu es le meilleur des frères ? Je t'aime.

— Moi aussi. Tu viens toujours à la plage demain ?

J'acquiesce.

— Allez, rendors-toi.

Je bâille et, lentement, glisse dans le sommeil. Comme d'habitude, Nicolas a réussi à m'apaiser.

Le lendemain après-midi, je retrouve notre petit groupe à la plage de Manhattan Beach. C'est devenu l'un de nos lieux préférés. La plage est dans un quartier résidentiel de New York, dans l'arrondissement de Brooklyn, où de superbes résidences bordent le bord de mer. Nicolas est là avec ses acolytes, Michaël, Steve et Aaron, il y a aussi Mady, et Chad qui nous a rejoints à l'université, un an après que nous ayons fait notre rentrée. Il a redoublé sa terminale à cause du retard pris avec son accident. Nous formons une joyeuse troupe qui se retrouve régulièrement pour passer une journée à la plage, boire un verre ou manger ensemble. J'ai conservé mon attitude positive en affichant un sourire devant tout le monde, comme si tout est parfait dans notre univers. Seuls Nick et Mady savent la tristesse que je cache aux yeux de tous.

C'est une belle journée de la fin juin 1996, il fait déjà chaud, heureusement au bord de l'océan, l'air frais nous parvient en même temps que les vagues.

Assises sur le sable, en maillot de bain deux pièces, nous papotons entre filles, pendant que les garçons s'essaient au surf. Nick sort de l'eau en ruisselant, il secoue ses cheveux en direction de Mady qui pousse un cri. Rien ne change entre eux, ils aiment se taquiner, comme le font deux vieux amis.

— T'es chiant alors ! râle-t-elle sans se départir de son sourire.

Nick la chasse de sa serviette, elle bascule et se retrouve couverte de sable.

— Vous allez me le payer, monsieur Crawfords, et elle se lève pour aller dans l'eau.

Je regarde mon frère avec un petit sourire amusé.

— Quoi ? Je n'ai rien fait, se défend-il en prenant sa place à côté de moi.

— Tu devrais le lui dire... Ce que tu ressens pour elle.

— Arrête, c'est juste une amie.

— Mais bien sûr ! Nick, la vie est courte, ne fais pas comme moi, n'aie aucun regret.

Il tourne son regard vers moi.

— Tu as des regrets ? s'étonne-t-il.

— Oh oui ! Si je pouvais revenir en arrière, je quitterais tout pour partir avec lui, et ce, quoi qu'il en dise.

— Tu n'as jamais pensé partir en Angleterre pour savoir ce qu'il devenait ?

— Pas un jour ne passe sans que je n'aie envie d'acheter un billet d'avion.

— Pourquoi tu ne le fais pas ?

— Au début, je me suis raisonnée, me disant que je ne pouvais pas le forcer à être avec moi s'il n'en ressentait plus l'envie. Maintenant, ce qui me retient, c'est la peur. J'ai la trouille d'arriver là-bas et d'apprendre qu'il a refait sa vie ou au contraire qu'il est décédé. Que ce soit l'un ou l'autre, je ne le supporterai pas.

— Je comprends. En tout cas, si un jour tu veux y aller, dis-le-moi, j'irai avec toi. Et Élise, toujours introuvable ?

— Oui, elle a disparu de la circulation, comme son fils. Mais Nicolas, tu as la chance de la voir souvent, de passer du temps avec elle et, crois-moi, ce sont des moments précieux. N'attends pas qu'il soit trop tard pour réagir, dis-je en désignant mon amie d'un signe du menton.

Mon frère demeure silencieux en fixant Mady qui s'amuse au milieu des garçons, dans l'océan. Soudain, sur notre droite, j'aperçois un garçon aux cheveux châtain, à la carrure fine mais musclée qui marche vers la mer. Mon cœur se serre.

— Ce n'est pas lui, murmure Nicolas en suivant mon regard. Ce n'est pas Jessy.

Je détourne les yeux, les fixant sur le sable chaud qui recouvre mes pieds. Cela fait presque trois ans que je le vois partout. Dès qu'un homme lui ressemble, je suis à deux doigts de lui sauter dans les bras. Cela est un sentiment qui m'étreint le cœur un peu plus à chaque fois car, bien sûr, ce n'est jamais lui.

— Tu es sûre que tu ne veux pas rentrer à Millisky pendant l'été ? me demande-t-il, une fois de plus.

C'est la question qui revient le plus souvent dans nos conversations ces derniers temps. J'ai décidé de rester à Columbia pour suivre la session d'été. Je souffre dans notre petite ville qui est bien trop remplie de souvenirs. Et puis, même si j'adore nos parents, je ne supporte plus leurs regards emplis de pitié à mon égard. Ce petit air qui dit « Il est parti, ne gâche pas ta vie à l'attendre pour rien ».

— Je reste ici. De toute façon, Nina va arriver en septembre. Je n'en reviens toujours pas qu'elle vienne étudier à Columbia, comme moi.

— Comme Chad, corrige mon frère.

— Tu crois qu'elle s'intéresse toujours à lui ? Elle a eu d'autres mecs dans sa vie depuis.

Nick me fait un sourire empreint de sous-entendus.

— La dernière fois que je suis allé voir la famille, au printemps, elle m'a confié être toujours attirée par lui. Mais que, comme elle était trop jeune pour lui jusque-là, elle s'était fait la main sur d'autres garçons.

— Ce n'est pas vrai ? Elle ne t'a pas dit ça ?

Nick acquiesce en souriant avant de reprendre sérieusement :

— Toi aussi, tu devrais recommencer à sortir. À voir des mecs, ajoute-t-il devant mon regard incrédule. Tu es seule depuis bien trop longtemps.

Mes yeux se remplissent à nouveau de larmes.

— Je ne peux pas, Nick.

— Essaie au moins.

Voyant les garçons et Mady revenir vers nous, j'essuie mes yeux à la hâte avant d'afficher mon sourire de façade.

— On fait une partie de beach-volley ? questionne mon frère.

Nous acquiesçons tous. Steve marche à côté de moi jusqu'à un emplacement où nous aurons la place de jouer.

— Je me demandais, tu voudrais que nous allions au restaurant tous les deux ?

Surprise, je relève la tête. Ses cheveux blonds mouillés retombent sur son front, cachant par intermittence ses yeux bleus.

— En amis, rien de plus, ajoute-t-il, sentant que je vais décliner son offre.

— Rien qu'en copain ?

Il acquiesce.

— C'est juste un resto, rien de plus.

Je repense à ce que Nick m'a dit. Après tout, je peux au moins essayer.

— D'accord.

— Chouette ! Ce soir ?

— Euh... si tu veux, dis-je en le regrettant aussitôt.

Nous passons le reste de l'après-midi à nous amuser sur la plage et à nous baigner jusqu'à ce que le soleil se mette à décliner. Là, je retrouve Steve qui m'attend près de nos voitures. J'ai hérité de la vieille bagnole de Nick lorsqu'il s'en est acheté une nouvelle.

— On y va ? me demande le jeune homme.

Avec un entrain forcé, je lui réponds :

— Je te suis.

Nous allons dans un petit établissement du bord de mer qui sert principalement des coquillages. Moi qui ai horreur de cela, ça commence bien. La décoration du lieu est dans le pur style pêcheur. Je me rabats sur un pavé de saumon à l'oseille alors que Steve commande des fruits de mer. C'est stupide mais à chaque fois qu'il parle, qu'il bouge, intérieurement je le compare à Jessy. Pourtant après que nous ayons été servis, tout se passe bien. Nous parlons de nos études, Steve étudie l'architecture, il suit actuellement un stage qui le passionne. Puis le sujet dévie sur mon frère. Il me raconte comment ils se sont rencontrés sur les bancs de la fac lorsqu'ils étaient en première année,

tous deux avaient dragué la même fille. Finalement aucun des deux n'est sorti avec elle, mais leur amitié est née ce jour-là. Cependant, à la fin du repas, lorsque nous payons l'addition que je tiens à partager, et que Steve tend sa main, sur la table, pour toucher la mienne, je la retire précipitamment.

— Je suis désolée, Steve, je ne peux pas faire ça, je m'excuse les larmes aux yeux.

C'est plus fort que moi, j'ai l'impression de tromper Jessy, de trahir les sentiments que je lui porte. Depuis son départ, les seuls hommes qui peuvent me toucher sont mon frère, mon père et Chad parfois lorsqu'il me voit mal et qu'il me prend dans ses bras pour me consoler. Mais avec lui, tout est clair, nous sommes des ex depuis longtemps et une belle amitié nous lie surtout depuis son arrivée à New York. Mais les autres hommes, non, je ne supporte pas le contact de leur peau sur moi.

— Je comprends. Il me fixe. Nicolas aussi me parle souvent de lui...

Je reste interdite car, à ma connaissance, mon frère ne se confie à personne et surtout pas au sujet de mon ancien amoureux.

— Vraiment ? Que te dit-il ?

— Que son petit frère lui manque. Il essaie de comprendre pourquoi il ne lui donne aucune nouvelle.

Bouleversée, je me lève et sors du restaurant. J'ai besoin de prendre l'air, Steve me rejoint quelques secondes plus tard.

— Je m'excuse. Je sais que c'est un sujet délicat.

Relevant la tête, mon regard accroche les étoiles qui scintillent au-dessus de nos têtes. *Les observe-t-il toujours ?*

— J'ai parfaitement conscience que je ne peux pas continuer à vivre comme cela. Mais j'ai besoin de temps pour réussir à tourner la page.

Steve n'insiste pas et me reconduit jusqu'au parking.

— Mady, tu as encore oublié tes clefs !

Je cours derrière elle sur le campus. En quittant l'appartement, le matin, j'ai aperçu le trousseau oublié sur la console de l'entrée.

Je suis la session d'été avec Chad, qui ne veut pas prendre de retard et Mady qui essaie de rattraper le sien. Depuis quelques semaines, elle sort avec un nouveau garçon, Harry, qui est adorable mais a toujours l'air de planer un peu. Quoi qu'il en soit depuis qu'elle est avec lui et qu'elle dort chez lui la plupart du temps, elle oublie sans arrêt de prendre ses clefs. Ce jour-là, le 14 août 1996, je finis par la rattraper entre deux cours.

— Oh, merci, me lance-t-elle. Mais t'es en nage !

— Tu as vu la chaleur qu'il fait ? Je te signale que je vous cours après depuis cinq bonnes minutes ! râlé-je en reprenant mon souffle.

— Désolé, on ne t'a pas entendu, répond Chad.

— Ce n'est pas grave. Vous avez fini vos cours pour aujourd'hui ?

Nous sommes tous trois sur l'un des chemins du campus, à l'ombre des arbres qui n'arrivent pas à apporter un peu de fraîcheur, tant l'air est pesant et humide.

— Moi oui, je retournais à la maison justement, sourit ma colocataire. Je vais dormir chez Harry

ce soir.

— Et moi, j'ai encore un cours à suivre et puis c'est fini !

Chad fait tomber la dizaine de livres qu'il a dans les bras.

Nous nous penchons tous les trois pour les ramasser. Mon pendentif en forme de cœur scintille sous les rayons du soleil et attire l'attention de Mady.

— Tu n'as pas l'intention de l'enlever ? me demande-t-elle pour la centième fois depuis trois ans.

— Non, toujours pas, j'en caresse la surface.

Après des mois d'hésitation, je suis parvenue à ôter la bague en argent que Jessy m'avait offerte, je l'ai rangée précieusement dans ma boîte à bijoux, mais le pendentif, non je ne peux pas. Quelque part il me relie à Jessy, à mon amour pour lui.

— J'ai encore un livre à rendre à la bibliothèque Butler puis je rentre...

Soudain, je me fige. Je ne saurais dire pourquoi mais j'ai la sensation étrange d'être observée. Je jette un coup d'œil aux alentours mais, mis à part des étudiants qui, comme nous, tentent de trouver de la fraîcheur à l'ombre des arbres, il n'y a rien d'inhabituel. Des jeunes sont assis dans l'herbe et discutent joyeusement alors que d'autres se dépêchent de rentrer dans les bâtiments où l'air est plus respirable.

— Qu'est-ce que tu as ? me demande Mady.

— Non rien, ça doit être cette chaleur qui ne me réussit pas...

Je quitte mes amis et, comme prévu, vais rendre mon livre de biologie. Puis, je prends ma voiture pour rentrer chez moi, je n'ai qu'une hâte : retrouver la fraîcheur de l'appartement. Parvenue sur le parking de notre résidence, j'ai à nouveau la sensation d'être observée, mais je mets cela sur le compte de la fatigue qui s'accumule à force de réveils nocturnes.

Avec ma clef, j'entre dans l'appart et en referme la porte.

— Mady ?

Pas de réponse.

Avec un sourire désabusé, je remarque qu'une fois de plus, elle a oublié ses clefs avant de ressortir. Je passe le reste de l'après-midi à relire les notes que j'ai prises pendant la journée et qui portent sur l'étude des molécules. Lorsque je relève la tête, je vois que le jour commence à décliner. Je vais dans la cuisine me servir un verre d'eau. Cette chaleur est insoutenable. Elle me colle à la peau, rendant mon short en jean et mon débardeur noir à fines bretelles moulant. J'ai relevé mes longs cheveux bruns en un chignon retenus par deux crayons mais malgré cela, j'étouffe et, bien sûr, la climatisation est encore en panne.

On sonne à la porte. Mady revient, elle s'est rendu compte de son oubli.

— Entre, c'est ouvert. Je t'assure, je vais finir par te coller ces maudites clefs dans la main si tu continues à les oublier. J'ai de la super-glu, méfie-toi !

Trouvant étrange de ne pas l'entendre me répondre, je me retourne. Mon verre glisse entre mes doigts, se brisant en mille morceaux sur le carrelage beige alors que, sous le choc, j'articule difficilement :

— Je... Jessy ?

Chapitre 14

C'est toi ?

— *Tu es encore en train de rêver ma fille !*

Réalisant que le sol est couvert de débris de verre, je me baisse pour les ramasser, disparaissant derrière le comptoir.

OK, je rêve encore une fois. J'ai dû m'endormir au milieu de mes révisions. Je vais nettoyer ça et quand je me redresserai, il ne sera plus là, comme d'habitude, et je n'aurai plus qu'à appeler Nick, une fois de plus.

Accroupie par terre, je me saisis des morceaux de verre transparents, quand je vois une main se tendre devant moi pour m'aider.

Jessy est là, accroupi devant moi, dans un jean bleu, une chemise blanche à manches courtes et ses éternelles baskets. Le diamant à son oreille étincelle sous les spots de lumière de la pièce. Un sourire illumine son visage alors que son regard ne quitte pas le mien. Je ne sais combien de temps nous restons dans cette position à nous observer. Le temps semble s'être suspendu. Finalement, Jessy se redresse et pose une main sur le plan de travail. Je me retourne vers lui, notant au passage que son poignet est orné du bracelet en cuir noir que je lui avais offert pour ses dix-huit ans.

Je le questionne en le scrutant.

— C'est vraiment toi ? Tu es bien là ?

J'ai tellement attendu, rêvé ce moment que je ne parviens pas à réaliser qu'il est réel.

— Oui, Meg, je suis là.

À côté de moi, je vois la carafe pleine d'eau. Je l'attrape et lui jette le contenu à la figure.

— Ça, c'est pour ne pas m'avoir donné de nouvelles pendant plus de trois ans ! Je te croyais mort, idiot ! Je crie de toutes mes forces.

Jessy essuie les gouttes d'eau qui s'attardent sur son visage alors que son sourire s'agrandit.

— Tu m'as terriblement manqué, me dit-il.

Sans réfléchir davantage, je me jette dans ses bras. Il me serre fortement contre lui. Je respire son odeur qui m'est toujours familière, ce mélange de fleurs et d'after-shave. C'est si bon de le retrouver que tous les mots pouvant décrire ce moment paraissent illusoires. Il est mon évidence, la même qu'au premier jour. Doucement, je relâche mon étreinte et me recule légèrement pour le regarder. Ses traits se sont affirmés, ses yeux verts ont toujours le même éclat. Du bout des doigts, je frôle les contours de son visage.

— J'avais presque oublié à quel point tu es beau, chuchoté-je.

Cela le fait sourire tandis que ses joues rosissent.

— Moi, je n'ai rien oublié de tes traits. Tu es toujours aussi jolie.

C'est à mon tour de prendre des couleurs.

— Désolée pour l'eau.

Je ne peux m'empêcher de pouffer de rire. Je ne l'ai pas raté, ses cheveux, son visage et le haut de sa chemise sont trempés.

— Franchement, je m'attendais à une gifle, donc de l'eau ce n'est pas grand-chose...

— Je vais prendre des serviettes.

Je passe devant lui pour sortir de la cuisine, mon corps frôle le sien au passage, ce qui me trouble.

Lorsque je reviens, Jessy est planté devant son tableau dans le salon.

— Merci, dit-il en prenant la serviette que je lui tends. Tu l'as toujours ?

— Comme tu vois.

— Je pensais que tu l'aurais jeté... de colère.

— Tu te trompais, j'ai tout gardé.

Jessy me regarde avec un mélange d'incrédulité et de joie alors qu'il finit de se sécher. Je l'invite à s'asseoir sur le canapé, et prends place à côté de lui, nous sommes tournés l'un vers l'autre comme par le passé. Je ne peux m'empêcher de l'observer, tant j'ai du mal à réaliser qu'il est vraiment devant moi. Il semble faire la même chose, étudiant chacun de mes traits. Comme lorsque je l'ai rencontré, je me sens à nouveau intimidée par sa présence.

— Jessy, ne le prends pas mal mais...

— Qu'est-ce que je fais là ? me coupe-t-il sans se départir de son sourire.

J'acquiesce d'un hochement de tête.

— Quand je suis parti à Londres, j'étais complètement paumé. Tu te souviens ?

— Comment pourrais-je oublier, dis-je d'un ton sec.

— Désolé. Il baisse les yeux, soudainement mal à l'aise. Cela n'a pas été évident là-bas au début, j'ai eu beaucoup de mal à m'y faire. Pendant un an, j'ai appris, j'ai affiné mon style et puis j'ai rencontré quelqu'un qui recherchait des nouveaux talents. Il a apprécié ce que je faisais. J'ai fait une exposition dans une galerie réputée de Londres et là, tout s'est enchaîné. Cela m'a permis de rencontrer Louis, c'est un Français, qui possède des galeries d'art un peu partout dans le monde. Grâce à lui, j'ai exposé à Paris, Rome, Bruxelles. C'est un homme très bien qui m'a beaucoup aidé, dans tous les domaines. Et il y a quinze jours environ, il m'a proposé de venir exposer ici, à New York, j'ai accepté et je suis arrivé hier soir. Le vernissage est vendredi soir et bien sûr, tu es invitée.

— Alors tu as réussi, je t'admire. Tu as réalisé ton rêve.

— Celui-là oui... C'est vrai que j'ai une petite renommée qui me permet de vivre de mon art maintenant.

— Et ta santé ?

— Rien n'a vraiment changé, je suis toujours séropo. En Europe, j'ai commencé la trithérapie qui consiste à combiner trois traitements qui sont censés bloquer l'avancée du virus. Je ne le suis que depuis quelques mois, mais cela a l'air de bien fonctionner pour l'instant.

— C'est génial !

— Assez parlé de moi. Où en es-tu ?

— Comme tu vois, à Columbia. Je n'ai pas changé d'avis, je fais médecine. Cela me plaît beaucoup.

— Toujours première de la classe ? dit-il en riant.

— Euh... Pas tous les semestres, mais j'essaie de me maintenir dans le peloton de tête.

Une question me brûle la langue, mais j'ai une peur atroce de lui poser. Et s'il a refait sa vie, comment vais-je réagir ?

— Meg, tu m'en as voulu d'être parti ? me demande-t-il sans oser me regarder.

— Énormément.

— Je suis conscient de t'avoir fait beaucoup de mal... À l'époque, je pensais vraiment que c'était ce qu'il y avait de mieux à faire dans ton intérêt.

Émue, je me lève et lui fais face.

— Jessy, tu n'as jamais compris que ce qu'il y avait de mieux pour moi, c'était toi.

Il se lève à son tour et vient me prendre contre lui.

— Je suis tellement désolé de t'avoir fait du mal. Je voulais que tu fasses ta vie, que tu m'oublies, que tu vives heureuse, loin du sida.

— Je sais tout cela, dis-je en posant une main sur son bras pour me dégager de son étreinte.

Il me regarde m'éloigner et pince les lèvres en se rasseyant. Cela me fait sourire, ses petites manies m'ont tellement manqué.

— Réponds-moi franchement, as-tu été heureuse durant ces dernières années ?

Incapable de parler, je secoue négativement la tête.

Il baisse les yeux et contracte ses mâchoires.

— Je suis désolé, répète-t-il.

Je me dirige dans la cuisine, malgré la chaleur j'ai besoin d'un café.

— Je n'ai pas de bière – je souris. Que veux-tu boire ?

— Comme toi.

Quelques minutes plus tard, je reviens avec deux tasses fumantes que je dispose sur la table basse, devant nous.

— Ce jour-là, quand je suis sorti de chez toi, j'avais à peine refermé la porte que déjà je voulais revenir.

— Tu aurais dû... Jessy, pourquoi es-tu revenu aujourd'hui ?

— Tu préférerais que je ne sois pas là ?

— Je n'ai pas dit ça ! Cependant la dernière fois que je t'ai vu, tu m'as fait tes adieux et plus de trois ans après, tu es là... J'aimerais comprendre ce que cela signifie.

Il esquisse un sourire.

— En fait, quand je suis arrivé à New York, je voulais juste te voir de loin. Je voulais m'assurer que tu allais bien, que tu étais heureuse, que j'avais fait ce qu'il fallait. Je savais où te trouver. Alors depuis ce matin, j'ai arpenté le campus en tous sens, j'ai fini par apercevoir Mady et Chad, puis je t'ai vue arriver.

— Alors c'était toi, cette impression que j'avais d'être observée ?

Il rit en levant les mains.

— Je plaide coupable. Ensuite, je t'ai suivie jusqu'ici, il fallait que je sache où tu habites.

— Qu'est-ce qui a changé, pourquoi es-tu finalement venu me voir alors que tu n'en avais pas envie ?

— Tu te trompes, j'en avais envie, mais je ne voulais pas foutre ta vie en l'air si tu avais tourné la page en réapparaissant comme ça, d'un seul coup, dans ta vie.

— Alors pourquoi t'es là ? insisté-je.

— À cause de cela.

Il tire sur la chaîne autour de mon cou et tient le pendentif en forme de cœur.

— Quand je l'ai vu autour de ton cou, j'ai réalisé que tu ne m'avais pas oublié.

— Comment aurais-je pu ? Tu as cessé de penser à moi, toi, pendant ces trois ans ?

— Pas une journée ne s'est passée sans que tu ne sois avec moi, il me montre le pendentif en argent que je lui avais offert, celui où est inscrit : *Tu es l'amour de ma vie*.

— Vraiment ? Tu l'as porté pendant tout ce temps ?

Il acquiesce.

— Meg, je n'ai jamais aimé personne d'autre que toi, souffle-t-il en scrutant mon visage.

Dieu merci !

— Tu ne vas pas me dire que pendant, toutes ces années, tu n'as pas eu de fille dans ta vie ? Tu as toujours eu un charme fou.

Jessy esquisse un sourire.

— Non, personne, je te le jure. J'aurais pu si j'avais voulu mais non... Dès qu'une fille s'approchait de moi, j'avais l'impression de te tromper. Alors j'esquivais. Tu sais combien je suis doué pour prendre la fuite ! ajoute-t-il en riant.

— Ah ça, c'est sûr !

Et pour la première fois depuis trois ans, je ris de bon cœur, sans avoir à me forcer.

— Et toi ? Veut savoir Jessy lorsque nous retrouvons notre calme.

— Je n'ai eu personne non plus. En fait, j'ai passé mon temps libre avec Nick et tous les autres.

Un grand soulagement s'affiche sur son visage et il pose sa main sur la mienne, mais après quelques secondes, je l'ôte pour m'emparer de ma tasse.

— Comment va ton frère ? s'enquiert Jessy comme si d'un coup il réalisait qu'en partant ce n'est pas seulement moi qu'il avait laissée derrière lui.

— Il va bien. Il a fini l'université et travaille maintenant comme trader sur Wall Street. Il s'est trouvé un autre appart, s'est acheté une nouvelle voiture. Quant à ses amours... rien n'a vraiment changé de ce côté, dis-je en souriant.

— Et tes parents ? Et Nina ?

— Tout le monde va bien. Nina va venir étudier à Columbia le mois prochain.

— Déjà ? Je suppose que tes parents ont été soulagés quand je suis parti ?

— Pas vraiment. Le jour de la remise des diplômes, ils m'avaient confié qu'ils espéraient qu'on se remettrait ensemble alors quand tu as disparu dans la nature... ils ont été tristes pour moi.

Jessy lève les sourcils en signe d'incrédulité.

— Comment va ta mère ?

— Elle va bien, elle vit à Los Angeles maintenant. Elle y a emménagé peu de temps après mon départ.

— Ça explique pourquoi son numéro ne répondait plus. J'ai essayé de l'appeler plusieurs fois, pour avoir de tes nouvelles.

— Vraiment ?

— Évidemment. Tu croyais que parce que tu partais, j'allais me désintéresser de ton sort ? Jessy me fixe mais ne répond rien. Mais celui à qui tu as le plus manqué, hormis moi, c'est à Nick. Oh, attends, on va l'appeler...

— Quoi ? Mais il est plus de minuit !

— Ne t'inquiète pas, avec moi, il a l'habitude.

Je vais prendre le téléphone et compose son numéro en activant le haut-parleur, avant de m'asseoir sur le dossier du canapé, à côté de Jessy. Après deux sonneries, Nicolas décroche :

— Deux fois en une semaine, ça faisait au moins un mois que cela ne t'était pas arrivé ! Alors cette fois, tu as rêvé de lui ou tu as des angoisses ?

Jessy me fixe, il ne comprend pas de quoi mon frère parle. D'un geste de la main, je l'incite à parler.

— Nick ?

— Oui, dit une voix incertaine à l'autre bout du fil.

Je comprends que mon frère vérifie le numéro qui s'est affiché sur son téléphone.

— Nick, c'est... c'est Jessy.

Il y a un silence, puis :

— Jess ? C'est vraiment toi ?

— Oui, c'est bien moi.

— Oh putain ! Jessy !

La joie transperce dans la voix de mon frère, m'émouvant aux larmes.

— Ça va, mon pote ? demande Jessy.

Derrière Nicolas, on entend la voix d'une fille qui râle d'être réveillée à cette heure-ci.

— Avec qui es-tu ? demandé-je.

— Megan, tu es là ?

— Oui, on a mis le haut-parleur. Je voulais connaître ta réaction en entendant la voix du revenant !

— Dis-moi, comment a réagi Megan quand tu as débarqué chez elle ? Comment étaient vos retrouvailles ?

— Humides, répond Jessy avec un sourire.

— J'étais sûre que si un jour tu revenais, elle pleurerait comme une madeleine.

— Oh la ferme, Nick ! Je suis soudainement assaillie par l'émotion en songeant au nombre de fois où nous avons parlé de ce retour improbable.

— Non, en fait, je dis humide parce qu'elle m'a balancé une carafe d'eau au visage.

Nicolas éclate de rire.

— Tu l'avais mérité, non ?

— Oui, pleinement.

Jessy fait alors à Nick un résumé de sa vie durant ces dernières années et la raison de sa présence à New York quand Nick l'interrompt.

— Et après cette expo, tu comptes faire quoi ? Tu vas repartir ?

Je me lève du canapé, redoutant la réponse et vais refaire du café.

— Je crois que cela va dépendre de plusieurs choses.

Le regard de Jessy se pose sur moi avec insistance.

— Je te préviens, Jess, je t'adore mais si tu es revenu pour faire souffrir ma sœur à nouveau, tu peux te barrer tout de suite, réplique sèchement Nick.

— Je n'en ai pas l'intention.

— J'espère bien, elle en a assez bavé comme ça pendant trois ans. Enlève le haut-parleur, il faut que je te parle en aparté.

Jessy s'exécute, me privant des mots de mon frère. Je reste derrière le comptoir de la cuisine à l'observer, tentant de deviner ce que Nicolas peut lui raconter.

— Vraiment ? dit Jessy en me regardant.

Après quelques minutes, il raccroche.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Jessy prend un air gêné.

— Des choses que je dois digérer avant de t'en parler, m'avoue-t-il timidement.

Nous passons la nuit à discuter, nous reparlons du temps où nous étions ensemble puis de ses années d'absence. Il me parle des pays où il a été, des villes qu'il a visitées et aussi, pour certaines, de leurs hôpitaux. Il m'apprend avoir été malade au printemps, une bronchite à Paris l'a contraint à un nouveau séjour en centre hospitalier. Il prend des nouvelles de tous ceux qu'il a connus : Mady, Chad, Steve, Michaël et Aaron.

— J'aimerais que tu viennes me voir à la galerie dans la matinée, c'est possible ? me demande-t-il lorsque le jour est déjà levé.

— Oui, bien sûr.

Il note l'adresse de la galerie qui est située en plein cœur de Manhattan ainsi que son numéro de téléphone portable. Il sort son téléphone de la poche de sa chemise et enregistre mon numéro ainsi que celui de mon frère.

— Il faut vraiment que je m'en achète un !

— Louis a absolument tenu à ce que j'ai un portable, comme ça, il peut me joindre facilement s'il a un acheteur intéressé par mes œuvres. Depuis, j'avoue que j'ai un peu de mal à m'en passer, dit-il en souriant. Je vais rentrer à mon hôtel prendre une douche avant d'aller à la galerie.

— Meg, j'ai oublié mes... Oh ce n'est pas vrai ! Jessy ! s'écrie Mady en entrant dans l'appartement.

Aussitôt, celui-ci se lève pour aller la prendre dans ses bras. Je le suis.

— Comment tu vas ? Elle s'écarte pour le regarder.

— Super et toi ?

— Bien. Mais quand es-tu revenu ?

— Je suis à New York depuis avant-hier et chez toi depuis hier soir. Je dois y aller, mais Meg va te raconter. Et je compte sur ta présence vendredi.

— Quoi ?

— Je vais t'expliquer...

Jessy se penche vers moi pour m'embrasser mais, au dernier moment, je lui tends la joue. Il semble surpris mais ne me fait aucune remarque.

— À tout à l'heure ?

J'acquiesce en souriant. Je referme la porte et me retrouve face à Mady qui me fixe bouche bée.

Je passe l'heure suivante à rapporter le plus gros des propos de Jessy sans omettre le coup de fil à Nick et le vernissage auquel il nous attend tous. Mady est très contente.

— Il était temps qu'il revienne, j'en avais assez de t'entendre pleurer presque toutes les nuits, elle me prend dans ses bras. Oh, je file annoncer la nouvelle à Chad !

Et hop, elle ressort de l'appartement telle une tornade.

— Mady, tes clefs !

Mais elle est déjà loin.

Deux heures plus tard, je pousse la porte de la galerie d'art située sur la Neuvième Avenue. J'ai soigné ma tenue : un pantalon en toile noire, des sandales noires à talons et un petit haut blanc.

La galerie d'art est bien plus grande que je ne l'avais imaginé. Elle court sur deux niveaux qui paraissent s'étendre à l'infini. Les murs blancs présentent des peintures de plusieurs artistes, des sculptures accompagnent l'amateur tout le long de sa visite, des lumières électriques renvoient le meilleur éclairage possible sur les œuvres, un escalier en pin blanc mène à l'étage où une rambarde en plexiglas transparent laisse voir les peintures qui s'y trouvent.

— Bonjour, je peux vous aider ? me demande une jeune femme avec un léger accent, alors que je regarde autour de moi.

C'est une jolie fille, aux cheveux bruns, à la peau dorée par le soleil. Ses yeux noirs me fixent avec insistance. Je vois à ses manières raffinées qu'elle a grandi dans une famille aisée. J'ôte mes lunettes de soleil que je glisse dans mon sac à main.

— Oui, peut-être. Je cherche Jessy Sutter.

Elle me dévisage et me répond d'un ton sec :

— Désolée, mais il est occupé pour le moment, revenez demain soir pour le vernissage si vous êtes...

— Meg ! Je suis là, monte, me lance Jessy en souriant depuis la rambarde du premier étage.

— Excusez-moi, dis-je un peu froidement à la jeune fille en passant devant elle.

Rapidement, je gravis l'escalier en me faisant la réflexion que je n'aime pas cette fille. Jessy est en compagnie d'un homme plus jeune à qui il montre où installer un tableau qui représente la tour Eiffel dans le soleil couchant. Je reste un peu à l'écart, l'observant travailler. Cela me fait drôle de le voir donner des ordres, il sait exactement ce qu'il veut. Il suffit de le voir pour comprendre, qu'à présent, il a confiance en lui. Un homme d'une cinquantaine d'années arrive du fond de la galerie et vient le

rejoindre.

— Tu es sûr que c'est dans cet ordre que tu veux les mettre ?

— Tout à fait, affirme Jessy avant de regarder dans ma direction.

Il quitte l'homme et s'approche de moi. Sa main caresse ma joue avant qu'il m'embrasse sur le front.

— Viens que je te présente.

— Je ne veux pas te déranger. On m'a dit que tu es occupé.

Jessy jette un regard dubitatif vers le rez-de-chaussée.

— Ne fais pas attention à Christine. Je suis heureux que tu sois là.

Il me conduit auprès de l'homme qui n'a pas bougé et me regarde étrangement. Il est grand et fin, ses cheveux argentés. Il a plus l'apparence d'un acteur que d'un galeriste.

— Louis, je te présente...

— Megan, son sourire est chaleureux lorsqu'il me tend une main que je serre brièvement. La muse, celle pour qui nous sommes là.

Je lève des yeux incrédules vers Jessy.

— Pardon ?

— Tu ne lui as rien dit ? reprend Louis.

— Je préfère lui montrer, sourit timidement Jessy.

— OK, alors bonne visite.

À la façon d'un capitaine de paquebot, Louis nous salue de deux doigts sur la tempe.

— Jessy, qu'est-ce que tu dois me montrer ?

— Attends deux minutes, tu vas voir.

Je le suis à l'étage inférieur, parvenu dans la salle par laquelle je suis entrée, il se tourne vers moi tout en me guidant vers le fond de la pièce.

— Surtout si cela ne te plaît pas, tu me le dis et je les fais enlever.

— Par pitié, ne me dis pas que tu as fait une peinture de moi à poil, lui chuchoté-je à l'oreille, il éclate de rire.

— Pour que tous les mecs puissent baver devant ? Non, je ne t'aurais pas fait ça. Mais...

Il pointe un doigt vers le mur sur ma gauche.

— Oh mon Dieu, murmuré-je, bouche bée.

Je suis face à une toile qui nous représente tous les deux dans le couloir du lycée, la première fois où nos regards se sont croisés. La perfection du dessin et la technique picturale font penser à une photo prise sur le vif. Je me retourne vers Jessy qui arbore un sourire imprégné de joie et de doute. Il pointe un doigt vers le tableau suivant.

Jessy est suspendu au pont, avec les véhicules qui passent sur l'autoroute en dessous. Il s'est peint, bras écartés, hurlant sa rage tandis que je me couvre la bouche de mes mains derrière lui. J'avance jusqu'à la toile suivante, cette fois je suis dans ses bras alors que l'orage éclate au-dessus de nous et que nous pleurons ensemble. Jessy m'observe tandis que je passe de peinture en peinture. Tous les événements marquants de notre histoire sont là, de notre premier baiser sur la colline à notre

première nuit à l'hôtel. Il nous a dessinés alors que j'ai les mains appuyées sur la baie vitrée et qu'il se glisse derrière moi, enlaçant ma taille tandis qu'il m'embrasse dans le cou. Sur un autre tableau, nous pleurons tous deux à l'annonce de la mort d'Amy, sur le suivant nous sommes allongés, nos doigts jouant ensemble dans la clarté des lumières de la ville. Je reste muette de stupeur en découvrant ce à quoi il a consacré ces dernières années. J'arrive devant une nouvelle toile, nos deux corps allongés dans son lit, la première fois où nous avons fait l'amour.

Jessy à mes côtés, je parcours la suite de la collection qu'il a peinte. La dernière toile heureuse nous représente dans les bras l'un de l'autre. Les suivantes nous montrent dans l'ambulance, puis à l'hôpital. Il y en a aussi une où je dépose la clef de son appartement sur la table basse, devant lui. Et la dernière le montre partant, en pleurant, de chez moi alors que je me tiens debout, les mains devant la bouche et les yeux débordants de larmes. Émue, je me retourne vers lui.

— Jessy, c'est magnifique. Tu étais déjà doué avant mais alors maintenant... C'est d'un réalisme incroyable.

— Alors ? s'enquiert le propriétaire de la galerie en parvenant à notre hauteur.

— C'est superbe. Jessy est un grand artiste.

— Nous sommes bien d'accord, affirme Louis avec un sourire.

— Bien sûr, maintenant qu'il est connu, c'est facile d'être fier de lui, réplique Christine avec dédain.

— Jessy n'a jamais eu besoin d'être célèbre pour que je sois fière de lui !

— Ça, c'est bien vrai. Meg a toujours été ma fan numéro un. Je ne pouvais rien peindre sans qu'elle ne finisse par l'avoir, sourit l'intéressé en passant un bras autour de mes épaules avant de m'embrasser sur le front.

Je jette un coup d'œil vers Christine dont le teint a pâli. Je décide d'enfoncer le clou et me tourne vers Jessy.

— Tu te souviens de la fois où, avec Nick, nous avons débarqué chez toi après que j'ai dit à mon père combien j'étais fière d'être avec toi, et heureuse que nous ayons fait l'amour ?

Jessy éclate de rire.

— Et comment ! Je me souviens aussi quand ton père est arrivé chez moi, deux jours plus tard, alors que nous étions sur le point de...

Louis tousse pour nous rappeler sa présence. Quant à Christine, elle a fui pour ne pas en entendre davantage...

— Megan, si vous avez toujours les tableaux de Jessy, je suis tout à fait disposé à vous les racheter, propose Louis.

— Cela serait trop cher pour vous. Je ne les vendrais pas contre tout l'or du monde.

— Bon, si tout convient à Meg, on en a fini pour aujourd'hui ? questionne Jessy.

Je remarque qu'il n'arrête pas de sourire depuis que je suis arrivée. Cette expo le rend vraiment heureux.

— Oui, mais n'oublie pas le dîner de ce soir avec le collectionneur. Nous avons besoin de son appui.

Jessy fait une petite grimace.

— C'est ça aussi la vie d'artiste ! Megan, j'ai été ravi d'enfin pouvoir vous rencontrer, depuis le

temps que j'entendais parler de vous. Je suppose que nous nous reverrons souvent maintenant ?

— Demain soir.

— Parfait, à demain alors. Jessy, ce soir 18 heures, rappelle-t-il avant de s'éloigner.

— Il est un peu...

— Original, termine Jessy à ma place.

J'acquiesce.

— Mais très sympa.

— Tu as le temps de déjeuner avec moi ? me propose-t-il.

Ses yeux verts sont posés sur moi, me mettant au défi de refuser.

— Oui, avec plaisir. Je n'ai cours qu'à 15 heures.

Son visage se fend d'un grand sourire.

— Attends-moi juste une seconde, je vais prendre mon portefeuille. J'arrive.

Il entre dans une petite pièce à l'arrière de la galerie et en ressort rapidement avec un sac en papier.

Ensemble, nous sortons de la galerie. Dire que 24 heures plus tôt, son absence m'était insupportable et que maintenant il est à côté de moi. Je n'en reviens toujours pas. L'avenue sur laquelle nous marchons est embouteillée comme aux heures de pointe. Les véhicules sont collés pare-chocs contre pare-chocs.

Au restaurant, en attendant qu'on nous serve, je pose la question qui m'opresse :

— Qu'est-ce qui se passe avec Christine ? Tu sors avec elle ?

Je plante mon regard dans le sien.

— Ça ne va pas ! s'exclame-t-il. Jamais de la vie. Pourquoi ?

— Parce que manifestement, elle a une dent contre moi !

Jessy lève les yeux au plafond.

— Elle est jalouse de toi, reprend-il. Et ce, depuis longtemps. Quand elle me voyait arriver avec de nouvelles peintures dans la galerie de Paris, elle râlait en répétant qu'il n'y en avait toujours que pour toi. C'est la fille de Louis... une adolescente ! Si elle t'ennuie encore, dis-le-moi, OK ? Je lui parlerai.

Le serveur revient avec nos plats.

— Tu as l'air fatigué, dis-je à Jessy un instant plus tard alors que nous mangeons.

Jessy me sourit.

— Cela m'a manqué de ne plus t'entendre t'inquiéter pour moi. Mais je te rappelle que j'ai passé une nuit blanche. Tu as pu dormir un peu ce matin ?

— Non, j'ai essayé mais je n'y suis pas parvenue.

— Tu vas quand même aller à l'université, cet après-midi ?

— Oui, j'ai un devoir à rendre. Donc, je n'ai pas le choix mais, ce soir, j'irai me coucher tôt afin d'être en forme pour demain.

Jessy me fait un clin d'œil.

— J'ai un petit cadeau pour toi.

Il me tend le paquet qu'il avait posé à côté de lui.

— Mais pourquoi ?

— Tais-toi et ouvre.

— Tu m'as acheté un téléphone portable ? dis-je, incrédule.

— J'avoue que c'est un cadeau assez égoïste. Nous serons toujours en contact maintenant.

— Attends, je te montre. J'ai mis mon numéro en favori et celui de Nick en second.

Je sens son souffle chaud m'effleurer le visage alors que ses mains se superposent aux miennes tandis qu'il me montre comment me servir du portable noir. Cela me trouble, et le connaissant, je sais qu'il y prend plaisir. Il fait son possible pour me faire craquer et, je dois l'admettre, je n'ai qu'une envie, l'embrasser. Mais sans même comprendre pourquoi, je résiste.

— Merci beaucoup ! Pour la peine, tu me laisses te payer ce resto.

— Ça ne va pas ? Il en est hors de question !

— OK, on partage...

— Meg, t'es malade ? Il pose une main sur mon front. T'as pas de fièvre et pourtant tu déliras, dit-il en riant. Pas de discussion, je t'invite point final !

— Merci, chér... Jessy.

Je retiens à grande peine le chéri dont je l'avais surnommé autrefois. Mais je sais qu'il a très bien compris ce que j'allais dire et son sourire est immense. Le serveur revient prendre nos commandes pour le dessert. Pour moi, un café bien serré pour m'aider à tenir le coup tout au long de l'après-midi, Jessy, lui, prend une mousse au chocolat. Je le regarde en souriant, il y a des choses qui ne changeront jamais !

— Tu as fait une erreur sur l'une de tes toiles, lui dis-je alors. Dans l'ambulance, tu t'es peint à droite et moi à gauche, c'était l'inverse.

— Ah bon ?

— Oh oui, crois-moi, ces images de toi m'ont marqué à vie. Et pas seulement parce que j'ai cru assister à ta mort, mais aussi parce que c'est à cela que je dois ton départ loin de ma vie.

Jessy pose sa main sur la mienne mais je la retire. Il ne me dit rien, mais je vois ses yeux verts me scruter, chercher des réponses que je ne suis pas sûre de posséder moi-même...

Chapitre 15

J'ai peur

Le lendemain pour le cocktail, j'arrive à la galerie en compagnie de Mady. Pour l'occasion, nous sommes en robes de soirée. Celle de mon amie est vert pomme avec des petites plumes incrustées dans le corsage, et la mienne est blanche avec un bustier brodé de minuscules perles multicolores. Nous avons toutes deux des escarpins et des pochettes assorties à nos tenues. De plus, je suis allée chez le coiffeur dans l'après-midi, j'arbore à présent un dégradé à hauteur des épaules avec quelques mèches qui retombent sur mon front. Nous ne tardons pas à repérer Jessy au milieu de la foule qui se presse à l'intérieur du bâtiment. En costume noir, une chemise blanche et cravate noire, il a troqué ses baskets contre des chaussures vernies noires. Une flûte de champagne à la main, il bavarde avec ses convives tout en montrant ses toiles. J'ai parlé à Mady, des tableaux que j'ai eu la chance de voir la veille, et la guide pour qu'elle les découvre à son tour.

— Putain ! Il est doué, s'exclame mon amie à voix haute, faisant se retourner quelques visages sur nous. Ben quoi ? C'est vrai, non ?

Je ris lorsque ces mêmes personnes confirment d'un hochement de tête.

— Oh merci, les filles, vous êtes là, soupire Jessy en passant ses bras autour de nos épaules alors qu'il se glisse entre nous. Je n'aime pas ces soirées. Mon boulot, c'est de peindre, pas d'animer la galerie.

— Comme dirait Louis, cela fait partie de la vie d'artiste !

— Jessy !

La voix du patron de la galerie retentit.

— Oh Seigneur, murmure Jessy à nos oreilles. Vous êtes toutes deux superbes ce soir, encore plus qu'à l'accoutumée. Surtout dès que Nick et Chad arrivent, vous venez me chercher.

— Merci. Promis. Allez, va rejoindre ton public !

Mady et moi faisons le tour des lieux, au passage je lui montre Christine dont je lui ai rapporté les frasques. Celle-ci me jette un regard noir mais se tient à distance.

— C'est une jeune conne, si tu veux mon avis. Ne t'en fais pas pour elle, Jessy n'irait jamais avec une fille comme ça, elle est trop superficielle.

— Ouais, je sais. Ah voilà Nick et Chad !

Aussitôt, je fais signe à Jessy. Mon frère est resté en jean, mais il a mis une chemise blanche et une veste de costume alors que Chad a adopté le même look que notre hôte.

Mady et moi allons les embrasser et Jessy fend la foule pour venir vers nous. Il s'arrête à quelques pas de mon frère, ne sachant plus comment se comporter puis il lui tend une main, que celui-ci serre

avant de prendre Jessy dans ses bras pour leur habituelle accolade.

— Qu'est-ce que tu m'as manqué, petit frère, souffle Nicolas les larmes aux yeux.

— Toi aussi. Ça fait un bien fou de vous revoir tous !

Il se tourne vers Chad à qui il fait également une accolade.

— On pensait ne jamais te revoir, affirme ce dernier avec le sourire.

— Je sais, je suis désolé, vraiment.

— Jessy ! le rappelle Louis.

Jetant un coup d'œil vers le patron de la galerie, Jessy souffle d'exaspération.

— Et celui-là qui ne veut pas me lâcher trente secondes, marmonne-t-il pour n'être entendu que de nous. Est-ce que cela vous dérange de m'attendre le temps que cela se finisse ?

— Vas-y, on t'attend, affirme Nick.

— Merci, servez-vous en champagne et en petits fours, profitez-en, c'est gratuit ! Meg, tu peux venir avec moi ? Certaines personnes voudraient savoir qui a été mon modèle.

— Oh non, Jessy.

— S'il te plaît, ne me laisse pas seul avec eux.

Son regard est implorant alors qu'il tend une main dans ma direction.

— OK. Je décide de l'accompagner tout en ignorant sa main.

Au côté de Louis, des collectionneurs, des marchands d'art et de simples particuliers sont venus admirer le travail de Jessy. Les questions fusent.

— Il a bien fait de vouloir venir faire son expo ici, me dit Louis en aparté.

— Je pensais que c'était vous qui lui aviez proposé ?

— Je lui ai proposé plusieurs villes, c'est lui qui a insisté pour que cela soit New York.

Je reste stupéfaite. Il est donc revenu exprès dans la Grosse Pomme pour me voir ! À ce moment, Jessy revient près de nous.

— C'est une superbe soirée, reprend Louis. Les acheteurs se bousculent devant tes œuvres. J'espère que cela sera pareil lorsqu'on ira en Australie !

Australie ? Le nom de ce pays résonne en moi. Ainsi Jessy est juste revenu dire bonjour avant de repartir pour un autre pays. Qu'est-ce que je croyais ! Ayant soudainement envie de hurler ma colère, je murmure une excuse et m'éloigne rapidement pour aller prendre l'air.

Il est presque 23 heures lorsque les derniers acheteurs potentiels quittent la galerie.

— Enfin ! lâche Jessy en enlevant sa cravate qu'il remise aussitôt dans sa poche.

— Mec, on a vu tes peintures, tu m'épates ! s'exclame Nicolas.

— Merci, c'est sympa. Ça vous dit qu'on se casse d'ici ?

— Je ne sais pas pour vous mais moi j'ai faim, assure Chad.

Nous sommes tous d'accord avec lui.

— À lundi, Louis !

Jessy lui fait un signe de la main avant de refermer la porte.

Dans la rue, nous rencontrons un marchand de hot-dogs qui fait notre bonheur.

— Où va-t-on ?

— J'ai une idée, mon frère arbore un petit sourire entendu. Et si on remontait le temps ?

Nous acquiesçons et prenons tous nos voitures. Je monte seule avec Jessy et commente devant un 4 × 4 rutilant :

— Jolie caisse.

— Je l'ai acheté cet après-midi. Pourquoi es-tu partie si vite, tout à l'heure ?

— Pour rien, j'avais juste un peu chaud parmi tout ce monde.

Parvenus dans l'ancien quartier de Nicolas, nous nous retrouvons tous devant le bar karaoké où nous avons l'habitude d'aller quelques années plus tôt. C'est une découverte pour Chad, qui à l'époque, ne faisait pas partie de notre groupe de New York.

Nous nous installons à la même table. À côté de moi se tient Mady qui fait face à Nick, Chad est au centre de la banquette alors que Jessy se retrouve devant moi. Il a ôté sa veste et ouvert un bouton de sa chemise.

— Qu'est ce que vous buvez ? demande-t-il avant d'aller passer commande au comptoir.

Sans surprise, les garçons optent pour des bières alors que Mady et moi prenons un cocktail sans alcool.

— À nous ! lance mon frère tandis que nous levons nos verres.

Jessy raconte à tous ce qu'il a fait de ces dernières années.

— Megan pensait que tu étais mort, souligne mon frère.

— Je sais, c'est ce qu'elle m'a dit en m'arrosant, ajoute Jessy en souriant.

— J'avais de bonnes raisons de le croire. Mais Nick m'a toujours soutenu que tu étais en vie.

Mon frère et Jessy échangent un regard complice qui n'échappe à personne.

— Je crois que nous avons raté un truc là, commente Mady avant de boire une gorgée de son cocktail.

— Nick savait que j'étais vivant. Il est mon exécuteur testamentaire. S'il m'était arrivé quelque chose, il aurait été prévenu en priorité.

Je regarde les deux hommes, ébahie.

— Quoi ? Depuis quand ?

— Désolée, Meg, j'avais donné ma parole à Jessy de ne rien dire à personne. Tu me l'as demandé quand ?

— En 92, lorsque j'ai reçu l'assurance-vie de mon père. J'avais besoin de quelqu'un de confiance pour veiller à ce que mon testament soit respecté, le jour où je partirais.

— Pourquoi tu ne m'en as jamais parlé, Jessy ?

— Parce que si je t'avais dit que j'avais fait mon testament et que ton frère s'occuperait de tout à ma mort, tu m'aurais engueulé en me reprochant mon manque d'optimisme. Pas vrai ?

Il me fait un clin d'œil accompagné d'un grand sourire innocent.

— C'est vrai. Cependant, maintenant, je me demande ce que vous me cachez encore vous deux ?

— Plus rien. Crois-moi, j'ai failli te le dire cent fois mais tu étais déjà assez triste comme ça. Si je t'avais dit : « Jessy n'est pas mort sinon j'aurais été prévenu », tu aurais passé ton temps à redouter

que je t'annonce son décès. Je ne voulais pas cela, affirme Nicolas.

Soudainement, les premières notes de la chanson : *I'm on Your Side*, résonnent. Je fixe Jessy qui me rend mon regard avant de me tendre la main. Cette fois, je m'en saisis et le suis sur la piste de danse. Là, il passe ses mains autour de ma taille tandis que je pose ma tête sur son épaule. J'ai l'impression de revenir des années en arrière.

— Tu es magnifique, susurre-t-il à mon oreille.

— Merci. Quant à toi, le costume te va toujours aussi bien.

— Je préfère mes jeans. Là, j'ai l'impression d'être déguisé.

— Je n'avais pas entendu cette chanson depuis des années.

— J'ai payé le barman pour qu'il la passe.

Je relève le visage, surprise. Il me sourit.

— C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour te serrer dans mes bras.

— Jessy..., dis-je doucement dans un souffle.

— Non, Meg, laisse-moi parler, s'il te plaît.

J'acquiesce avant de baisser la tête, faisant reposer mon front sur sa chemise alors que mes mains tremblent légèrement sur ses épaules.

— Je ne sais pas à quoi je m'attendais quand je suis venu te voir. J'avais juste la conviction que je devais te revoir et puis quand j'ai aperçu le cœur autour de ton cou, je me suis dit que c'était trop beau pour être vrai. Comment pouvais-tu encore le porter après le mal que je t'avais fait ? Lorsque j'ai longuement parlé avec Nick au téléphone, il m'a raconté comment tu as vécu ces dernières années, tes appels au milieu de la nuit et tout le reste... Je m'en veux encore plus d'être parti, tu ne peux pas imaginer à quel point...

Il a la tête penchée à côté de la mienne et me parle en murmurant. Sa voix tremble légèrement.

— Je sais que tu ne m'aimes plus comme avant, reprend-il, me faisant tressaillir. Je vois bien comment tu es distante avec moi depuis mon retour. Je ne t'en veux pas. C'est ce qui arrive quand on blesse une personne que l'on aime. Mais je voulais te dire que je t'aime, Megan, je t'aime toujours autant, mes sentiments n'ont jamais changé. Hier comme aujourd'hui, tu es toute ma vie. Alors tu peux me détester, je ne cesserai pas de t'aimer et je ne repartirai pas non plus. Je sais que tout à l'heure, au vernissage, tu es sortie lorsque tu as entendu Louis parler de l'Australie. Tu n'as jamais su me mentir. Mais tu es partie avant d'entendre ma réponse. Je lui ai dit qu'il était hors de question que je quitte New York, hors de question que je te laisse. Meg, même si tu ne veux plus de moi, je vais rester parce qu'il est impossible que je passe, ne serait-ce qu'une seule journée, sans te voir. Si c'est ce que tu veux, je me contenterai d'être ton ami, ton confident à qui tu viendras tout raconter sur le nouvel amour de ta vie. Et même si cela me fait mal à en crever, je préfère cela plutôt que de repartir, car j'en mourrais si j'en venais à ne plus te voir à nouveau.

La chanson est terminée. Jessy arrête de nous bercer. Je lève mon visage vers lui.

— Tu n'as rien compris, lui dis-je avant de sortir précipitamment du bar, emportant ma pochette avec moi.

Dehors, j'éclate en sanglots. Lorsque Jessy me rejoint, il semble décontenancé.

— Meg, qu'est-ce que j'ai dit pour que tu te mettes dans cet état ?

Je suis incapable de parler.

— Je veux savoir pourquoi tu pleures. J'ai l'impression que je passe ma vie à te faire pleurer alors que je souhaite tout le contraire. Je veux juste comprendre.

Il parle d'un ton calme mais déterminé.

Ce dernier mot me fait l'effet d'un déclic.

— Comprendre ? Jessy, tu es parti ! Tu m'as abandonnée ! Je t'aimais plus que tout, j'avais une confiance aveugle en toi et toi, tu m'as laissée ! Tu n'étais pas seulement mon amour, tu étais aussi mon meilleur ami. J'avais mis mon existence entière entre tes mains et tu l'as jetée au sol avant de t'enfuir. Tu m'as brisé le cœur et une partie de ma vie ! Et aujourd'hui, tu reviens et tu me dis que je ne t'aime plus. Mais merde ! Tu ne vois donc pas que je t'aime encore, que je t'aimerai toute ma vie, que je t'aime à en crever ! Qu'à chaque instant, je dois lutter contre moi-même pour ne pas céder à l'envie de me blottir dans tes bras, de te toucher, de t'embrasser ! Tu ne réalises pas que ces trois dernières années, j'ai cru mourir à petit feu, en te sachant loin de moi, en te pensant dans d'autres bras que les miens, en t'imaginant mort ! Et aujourd'hui, tu reviens comme si tu étais juste parti passer une semaine de vacances en Europe et tu voudrais que tout soit comme avant ! Je le vois bien à ta manière de te comporter avec moi mais ce n'était pas une semaine, c'était plus de trois ans sans aucun signe de vie ! Mais que se passera-t-il si je remets ma vie entre tes mains et que, demain, tu décides de partir à nouveau ? De m'abandonner comme tu l'as déjà fait ?

— Meg, je suis toujours malade, tôt ou tard...

— Je ne parle pas de ta mort ! Ça, au moins, j'avais eu le temps de m'y préparer. Mais quand tu es parti, tu l'as fait d'un coup. Tu as refermé ma porte et tu as disparu ! Je ne pourrai pas, Jessy, je ne pourrai pas supporter que tu me laisses encore une fois. Si cela devait recommencer, je ne m'en remettrais pas !

Jessy paraît sonné par mes paroles, pourtant, il vient me prendre dans ses bras et me caresse les cheveux pour m'apaiser.

— Je ne repartirai plus. Je te le promets, Meg.

— J'aimerais te croire... Mais j'ai si peur de te perdre encore, chuchoté-je contre son cœur qui bat à un rythme effréné.

— Je vais rester. Tu as ma parole. Que puis-je faire pour que tu me refasses confiance ?

Je hausse les épaules.

— Je n'en sais rien.

— Moi je sais, d'un doigt, il relève mon menton pour me forcer à le regarder droit dans les yeux. Je t'aime, Megan, je ne te quitterai plus. Tu m'entends ?

J'acquiesce.

— Je vais te répéter ces mots chaque jour, jusqu'à ce que tu me croies. Quand le temps passera, tu te rendras compte par toi-même que je tiens ma promesse.

De ses pouces, il essuie mes larmes avant de me reprendre contre lui. Me berçant dans ses bras jusqu'à ce que je me calme.

— Il y a une chose que j'aimerais te montrer, tu veux bien venir avec moi ? me demande-t-il en me tendant une main.

J'acquiesce en la saisissant. Je ne sais pas de quelle manière cela s'est produit, mais j'ai réussi à mettre des mots sur ce qui me ronge depuis son retour. J'ai peur, c'est tout simple finalement. Je me

sens libérée d'un poids tandis que nous marchons vers sa voiture.

— Et les autres ? Ils vont s'inquiéter de ne pas nous voir revenir.

Jessy prend son téléphone.

— Je vais prévenir Nick. Oui, c'est moi. Je voulais juste t'avertir que je kidnappe ta sœur pour le reste de la soirée.

J'esquisse un sourire alors que mon compagnon rit à une remarque de mon frère.

— Attends, répète-lui, je te la passe.

Il me tend le téléphone, aussitôt j'entends Nicolas :

— Ouais, je disais à Jess que j'étais sorti vous voir il y a cinq minutes mais quand j'ai entendu ta voix douce et mélodieuse lui hurler dessus, je suis vite rentré.

Je glousse, gênée. Nick marque un silence avant de reprendre sérieusement :

— Tu as vidé ton sac ? Tu te sens mieux ?

— Oui pour les deux questions.

— Mady demande si tu veux qu'elle t'attende pour rentrer ?

Je lève les yeux vers mon compagnon qui m'observe.

— Non, ce n'est pas la peine. Je pense que Jessy me reconduira.

Celui-ci hoche la tête en signe d'assentiment.

— À demain, Nick.

Je rends le téléphone à Jessy qui le remet dans sa poche avant de m'ouvrir la portière côté passager, qu'il referme derrière moi. J'en profite pour scruter mon reflet dans le miroir de poche du pare-soleil. Je suis affreuse, mon maquillage a coulé, laissant des sillons bleus et noirs sur mes joues. À l'aide d'un mouchoir en papier, sorti de ma pochette, j'entreprends de nettoyer les dégâts.

— Alors où m'emmènes-tu ?

— C'est une petite surprise. D'ailleurs, ne rechigne pas, mais (il sort sa cravate de sa poche et la place sur mes yeux, camouflant ma vue) je préfère que tu ne voies pas où on va.

Nous roulons pendant une demi-heure environ avant qu'il se gare. Jessy sort de la voiture et vient m'ouvrir la portière.

— Je peux l'enlever maintenant ? dis-je en indiquant la cravate qui me masque toujours la vue.

— Pas encore, attends quelques minutes. Viens, attention, c'est haut, il m'aide à sortir de la voiture.

Je sens son corps contre le mien tandis qu'il me tient le long du véhicule, il me prend la main et me guide sur quelques pas. Bientôt le revêtement du sol change, puis une sensation de vertige s'insinue en moi lorsque je comprends que nous sommes dans un ascenseur.

— Rassure-moi, tu n'as pas l'intention de me jeter du haut de l'Empire State Building ?

Jessy rit en me répondant :

— Je ne pourrais pas... il est fermé à cette heure-ci !

Je parviens à lui donner une petite tape, ce qui le fait rire de plus belle. Un tintement, et l'ascenseur s'arrête. Nous nous remettons à marcher sur quelques mètres, une porte s'ouvre et Jessy me fait avancer devant lui.

— On y est, glisse-t-il à mon oreille en ôtant sa cravate de mes yeux.

Doucement, j'ouvre les paupières. Il me faut quelques secondes pour que ma vue s'habitue à la lumière du lieu. Mais lorsque ma vision devient nette, je reste ébahie.

— Oh ben ça alors !

Nous sommes dans notre chambre d'hôtel, celle où nous n'avions pas remis les pieds depuis des années !

— Je loge ici pour le moment. Je n'ai fait que tourner en rond dans le quartier depuis tout à l'heure pour ne pas que tu te doutes de notre destination.

J'enlève mes escarpins pour éviter de me tordre les chevilles sur la moquette épaisse et je m'avance vers les baies vitrées, déposant ma pochette sur le lit au passage. Délicatement, je pose mes doigts sur le verre.

— J'ai rêvé de cette chambre il y a quelques mois. Je me tenais exactement comme ça et puis tu arrivais, je le sens se glisser derrière moi, tu posais tes mains sur les miennes, ce qu'il fait, et je me retournais vers toi.

Je joins le geste à la parole.

— Et après ?

— Je te disais combien tu me manquais, je parcours le contour de son visage. Ce à quoi tu répondais que tu serais toujours avec moi.

— C'est le cas, Meg.

— Pourquoi m'as-tu amené ici ?

— Je voulais que tu voies par toi-même que je n'ai rien oublié de notre histoire. Je suis toujours le même Megan. Je me suis perdu pendant un temps, je me suis trompé de route mais j'ai su retrouver mon chemin. Si je pouvais revenir en arrière, je le ferais sans hésiter, malheureusement je ne peux pas effacer ces années d'absence.

Jessy baisse la tête en signe d'impuissance.

— Depuis que tu es parti, je crois que pas une journée ne s'est passée sans que je n'aie envie d'acheter un billet d'avion pour venir te rejoindre, lui dis-je tristement.

— J'ai espéré que tu le ferais. J'avais même laissé mes nouvelles coordonnées à l'école d'art de Londres quand je suis allé habiter en France, juste au cas où tu aurais envie de me retrouver.

— Si j'avais su...

— Je sais que je me suis comporté comme le roi des cons en partant. Mais je te promets que je vais tout faire pour que tu me pardonnes. Je ne veux plus te perdre, Meg. Plus jamais.

Il plante son regard dans le mien, j'y lis toute la sincérité dont mon cœur a besoin pour recommencer à aimer ouvertement, sans crainte. Ne pouvant maintenir davantage ce fossé entre nous, je passe mes bras autour de son cou. Il m'attire à lui et ses lèvres prennent possession des miennes avec avidité. Sa langue caresse la mienne alors qu'il aspire mon souffle. Si le bonheur ressenti par un baiser pouvait tuer alors je m'écroulerais sur-le-champ. Morte mais heureuse. Lorsque nos bouches se séparent, je reste alanguie, je connais une plénitude absolue dans ses bras.

— Je t'aime, Megan, murmure-t-il en me fixant.

— Je t'aime aussi.

— Reste avec moi cette nuit. J'aimerais juste pouvoir dormir tout contre toi.

J'hésite pendant quelques secondes, avant de lui demander :

— As-tu un t-shirt à me prêter ?

Il me reprend dans ses bras et m'embrasse à nouveau avant d'aller ouvrir le placard du couloir. Un instant plus tard, il me lance un vêtement gris. Un grand sourire illumine son visage. Comme par le passé, je me retire dans la salle de bains pour y prendre une douche et me changer. Quand j'en ressors, Jessy avale des comprimés. Je remarque que ma présence ne le dérange plus, contrairement à autrefois. Il a enfilé un pantalon de pyjama gris et un débardeur blanc et est assis de son côté du lit. Je me glisse entre les draps. Sitôt allongé sur le dos, il m'attire à lui, entourant ma taille de ses bras alors que son visage repose dans mon cou. Je respire à nouveau son odeur. À cet instant, je suis la plus heureuse du monde. Je l'ai retrouvé. Comme son souffle contre ma peau m'a manqué ainsi que la pression de son corps autour du mien. J'ai retrouvé ma place dans le monde.

— Regarde, il y a des éclairs, chuchote-t-il à mon oreille.

Le ciel s'illumine à nouveau tandis que le grondement du tonnerre retentit.

Je pose ma main sur son bras, remontant vers son cou.

— Tu as pris du muscle.

Il a les épaules plus carrées que dans mes souvenirs.

— C'est à force de porter les tableaux, dit-il en souriant. Comment tu te sens ? Cela ne te paraît pas trop étrange d'être là, avec moi, après toutes ces années ?

Je me serre un peu plus contre lui.

— Je suis de retour à la maison, affirmé-je avec un sourire.

— Je sais, tu as toujours aimé cette chambre...

— Non, enfin oui, mais ce n'est pas ce que je veux dire. Quand je suis avec toi, je suis chez moi.

— Je ressens la même chose, m'assure-t-il avant de m'embrasser langoureusement dans le cou.

Comme mes bras ont pu être vides sans lui ! Il se redresse et m'observe, replace une mèche de mes cheveux sur le côté de mon visage. Je noue mes mains sur sa nuque et l'attire à moi. J'ai besoin de sentir ses lèvres sur ma bouche, sur ma peau et de le noyer de baisers à mon tour. Un feu me consume que seul Jessy peut apaiser. Je sens sa main remonter mon t-shirt jusqu'à ma taille avant qu'il ne s'arrête brusquement.

— Je suis désolé, on ne peut pas aller plus loin.

Il se laisse retomber à côté de moi.

Je reste interdite, ne comprenant plus rien.

— Je pensais que tu ne voulais plus de moi. Du coup, je n'ai pas prévu de préservatifs, souffle-t-il.

J'éclate de rire, ce qui le surprend. À tâtons, je cherche ma pochette sur le lit et en sors une boîte contenant dix préservatifs.

— Tu crois qu'il y en aura assez ?

— Ça risque d'être juste, nous avons trois ans et demi à rattraper, dit-il en riant.

— Oh purée, ce n'est pas vrai, maugrée Jessy le matin suivant en se réveillant.

Nous sommes endormis, serrés l'un contre l'autre lorsque son téléphone sonne.

— Oui, Louis, qu'est-ce qu'il y a ? L'irritation perce dans la voix de Jessy alors qu'il se lève.

Je regarde vers la baie vitrée. Le soleil est haut dans le ciel, la matinée doit déjà être bien avancée. L'orage de la nuit a laissé place à un temps superbe.

— Non, je n'ai pas vu. Je dormais.

Jessy me regarde et étouffe un soupir, ce qui me fait rire.

— Non, je ne vais pas venir aujourd'hui. Et non, je ne suis pas seul.

Il y a un nouveau silence.

— Oui, OK, je vais lire ça. Merci de m'avoir prévenu.

Louis parle à nouveau.

— OK, je transmets. À lundi.

Il raccroche et se fend d'un grand sourire.

— Louis te donne le bonjour.

Il se laisse retomber assis sur le lit.

— Comment a-t-il su que c'était moi ?

— Qui d'autre cela pourrait être ? Je ne lui parle que de toi depuis que je le connais.

Je passe mes bras autour de son cou et pose mon menton sur son épaule.

— Il t'appelait pour quoi ?

— Je vais te montrer.

Il décroche le téléphone fixe de la chambre et commande le petit déjeuner ainsi que le *New York Post*. Quelques minutes plus tard, un groom arrive. Jessy prend le journal et son visage s'illumine.

— Tiens, lis, il m'indique un article.

Un nouveau peintre est arrivé en ville, nous faisant la démonstration de son talent hier soir lors d'un vernissage à la galerie Clermet. Malgré son jeune âge, l'artiste a réussi à décrire dans ses toiles, des situations qui parlent à chacun d'entre nous, nous renvoyant tous à nos propres souvenirs. Les tracés sont délicats, les courbes finement étudiées. M. Jessy Sutter est un artiste de talent, à suivre. Nous ressortons de cette galerie en ayant qu'une envie : y revenir très vite pour découvrir d'autres œuvres de cet artiste. Et comme l'a dit une jeune femme, présente hier soir, en découvrant ses peintures : Putain, il est doué !

On en redemande !

Je pousse un cri de joie en lui sautant dans les bras.

— Félicitations ! Tu le mérites tellement !

Réussir à obtenir une critique dans ce journal est déjà un exploit mais qu'elle y soit si positive relève tout simplement du miracle.

— C'est à toi que je le dois, c'est toi qui m'as encouragé dès le début.

Il me caresse la joue.

— Non, toute la réussite te revient. Toi seul as réalisé tout cela.

Il regarde le journal avec incrédulité.

— Tu n'es pas heureux ?

— Oh si, c'est juste que... peindre est ce que j'ai toujours voulu faire de ma vie mais aujourd'hui, je me rends compte que cela ne valait pas les sacrifices que je nous ai imposés. Je t'aime, Meg, je ne

repartirai plus.

— Je vais finir par te croire.

— J'espère bien, acquiesce-t-il avec le sourire en nous faisant basculer sur le lit.

— C'est Mady, la fille dont le critique parle, c'est elle qui a lancé cette phrase hier soir.

— Il va falloir lui acheter un journal alors.

— Tu rigoles ? Je vais en acheter tout un tas pour les distribuer à tous ceux que nous connaissons.

Oh, je vais en mettre un de côté spécialement pour mes parents !

— Oh purée, je les avais oubliés ! Comment crois-tu qu'ils vont réagir ?

— Très bien en apprenant que je sors avec un artiste. Peut-être moins bien en se rendant compte que c'est toi. Mais ne t'inquiète pas pour ça. Au fait, j'ai quelque chose à te montrer, moi aussi.

Jessy s'écarte. Je reste allongée mais remonte mon t-shirt jusqu'à mon ventre, dévoilant un dessin au niveau de ma hanche gauche.

— Qu'est-ce que...

Il se tait en réalisant que je me suis fait tatouer un J majuscule à l'intérieur d'un cœur où de chaque côté les ailes d'un ange semblent prendre leur envol.

— Quand je suis arrivée à New York, un peu plus de trois mois après ton départ, j'étais dévastée. Tu me manquais atrocement. Je marchais sans but dans les rues, c'était juste une façon d'essayer de me vider la tête, et puis je suis passée devant une boutique de tatouage. Je me suis souvenue de la fois où tu m'avais fait un suçon dans le cou, j'avais aimé avoir ta marque sur moi. Alors je suis entrée dans la boutique et, depuis ce jour, je t'emmène partout avec moi.

Jessy caresse le dessin du bout des doigts. Lorsqu'il relève la tête, je vois que ses yeux sont humides.

— Je ne te raconte pas la tête de mon père lorsqu'il l'a vu !

Je ris pour lui redonner le sourire. Il éclate de rire.

— J'imagine ! Laisse-moi deviner, il t'a dit que tu étais cinglée, que c'était n'importe quoi d'être autant attachée à un mec qui s'est fait la malle et qui, de surcroît, est séropositif.

— À peu de chose près, c'était ça. Il a ajouté que mon prochain mec devrait avoir un nom qui commencerait par un J, sinon je serais mal barrée.

— Eh bien, au moins, sur ce sujet, il pourra être rassuré, dit-il avant de venir m'embrasser.

— Tu aimes ?

— Je trouve cela hyper sexy. Et puis on peut affirmer sans l'ombre d'un doute que tu m'as dans la peau.

— Oui, pour toujours, mes mains encadrent son visage aux traits délicats. Tu dors chez moi ce soir ?

Dans l'après-midi, nous allons à mon appartement. Mady est sortie. Je prends une douche et me change tandis que Jessy découvre ma chambre. Le soir venu, nous nous rendons chez Nick. Nous avons besoin de nous retrouver tous les trois, comme avant. Mon frère habite un joli deux-pièces au troisième étage d'un immeuble, dans l'arrondissement de Hudson Street. Lorsque nous arrivons, Nicolas nous regarde à tour de rôle. Nous avons décidé d'un commun accord de le faire marcher un

peu en ne lui apprenant pas de suite que nous nous sommes remis ensemble.

— Pizzas, comme d'hab ? demande Nicolas en prenant son téléphone pour passer commande.

Nous confirmons. Il s'éloigne pour appeler depuis la cuisine ouverte et en revient rapidement avec trois bières. Jessy lui tend l'exemplaire du *New York Post* que nous avons acheté.

— C'est grandiose ! affirme Nick après avoir parcouru l'article. Je suis content pour toi, vieux frère !

Les joues de mon petit ami rosissent. Il a beaucoup de mal à se faire aux compliments.

— Trinquons à ta réussite !

Nous levons nos canettes de bière.

— Et maintenant tu comptes faire quoi ? Tu vas repartir ?

Jessy prend un air gêné. Il est coincé, ne voulant mentir à mon frère mais essayant de lui cacher notre relation.

— Ça va, rit Nicolas. Vous pouvez arrêter votre cinéma ! Je sais que vous vous êtes remis ensemble !

Chapitre 16

Los Angeles

Durant la semaine qui suit, Jessy et moi sommes plus proches que nous ne l'avons jamais été. En le retrouvant, je me sens à nouveau moi-même, entière, à ma place dans ce monde. Pendant que je suis à l'université, Jessy va peindre dans un petit local derrière la galerie d'art et sitôt mes cours terminés, nous nous rejoignons tantôt à l'hôtel, tantôt chez moi pour passer le reste de la journée et la nuit ensemble. Même dans mes rêves les plus fous, je n'avais jamais espéré vivre un tel bonheur.

— *Qu'est-ce que tu fais ?*

Depuis un demi-sommeil, j'ai entendu du bruit provenant de ma chambre. La lumière est allumée, Jessy est habillé et remet dans son sac de voyage les affaires qu'il a amenées chez moi.

— *Qu'est-ce que...*

Sous le choc, je m'interromps.

— *Je suis désolé, Megan, j'ai essayé mais je ne peux pas rester. Il faut que je m'éloigne de toi.*

Il attrape son sac et sort sans me jeter un regard, claquant la porte de ma chambre derrière lui.

Je me réveille en sursaut. Je regarde à côté de moi et je réalise que je suis seule. Il est reparti. J'éclate en sanglots et me saisis du téléphone sur ma table de nuit pour appeler Nick, une fois de plus.

Soudain la porte de ma chambre s'ouvre.

— *Qu'est-ce que tu as, bébé ?*

Je lève mes yeux pleins de larmes. Jessy est là, en pyjama, il s'avance vers moi.

— *Je t'ai vu faire tes bagages et partir, dis-je en pleurant.*

Il s'assied sur le lit et me prend au creux de ses bras.

— *Chut, c'était un cauchemar. Regarde, je suis là. J'étais juste dans la cuisine à boire un verre d'eau.*

Il s'allonge, me gardant blottie contre lui.

— *Je te l'ai promis, mon cœur, je ne partirai plus.*

Ma main dans la sienne, il se met à jouer avec mes doigts en esquissant un sourire.

— *Qu'est-ce qui te fait rire ?*

— *Le simple fait que les rôles soient inversés. Avant, c'était toi qui me rassurais quand je me réveillais, au milieu de la nuit, angoissé. Tu te souviens de ce que tu me disais ? « Regarde l'avenir, quels sont tes rêves ? » Tu parvenais toujours à m'apaiser.*

— *Et cela a été constructif, il n'y a qu'à voir où en est ta carrière à présent.*

— *C'est vrai. Et tu te souviens, nous rêvions de nous marier, d'avoir des enfants... De vivre*

heureux à jamais, en oubliant le sida. Tu rêverais de quoi aujourd'hui ?

— Je crois que je garderais les mêmes rêves qu'à l'époque.

— C'était quoi ces pleurs cette nuit ? me demande Mady le lendemain matin tandis qu'elle s'efforce d'éplucher une orange à la peau résistante.

— Désolée. Je t'ai réveillée ? J'ai fait une sorte de crise d'angoisse.

— Pas grave mais je pensais que cela t'était passé depuis que Jess est revenu.

— Ouais, moi aussi. Avant je me réveillais en pleurant parce qu'il n'était pas là et maintenant c'est parce que je le vois repartir. J'ai vraiment l'esprit dérangé, dis-je en levant les yeux au ciel.

Assise sur l'un des tabourets de bar, je bois une nouvelle gorgée de café. Jessy arrive à cet instant, il est au téléphone.

— Oui, maman, je te tiens au courant. Bisous.

Il raccroche.

— Ça va, Mady ?

— Oui, c'est juste cette satanée orange qui me prend la tête !

Jessy lui prend le fruit des mains et finit de le lui éplucher.

— Et voilà.

— C'est quand même bien d'avoir un mec à la maison.

Et elle sourit.

— À ce propos, je voulais te demander si cela ne te dérange pas trop de me voir ici presque tous les jours ?

— Tu as emménagé avec nous, non ? Elle le taquine. Non, je rigole. Tu peux venir autant que tu veux, cela ne m'ennuie pas. J'avoue que si c'était un autre mec, cela pourrait me gonfler, mais toi... On se connaît depuis assez longtemps pour que je connaisse déjà tes défauts.

Et puis, mon amie prend un petit air coquin.

— Si tu veux te balader à poil, ne te gêne pas pour moi !

Mady et moi éclatons de rire.

— Tu as parlé à Élise ?

— Oui, elle voudrait que j'aille la voir à Los Angeles.

— Quand ça ?

— Quand tu seras libre pour venir avec moi. Cela te va la semaine prochaine ?

— Tu lui as dit pour nous ?

— Non, elle sait juste que je suis à New York mais ignore que nous nous sommes revus et tout le reste.

Il sourit alors que ses doigts entrelacent les miens.

— OK, je viens. J'ai toujours aimé ta mère. Cela sera un plaisir de la revoir et puis ça nous fera une répétition avant que tu ne te retrouves face à mes parents !

— Oh my God ! soupire Jessy avec un sourire forcé.

S'il faisait chaud à New York, ce n'est rien à côté de la canicule que nous avons trouvée en Californie. En revanche, tout au long du chemin qui nous conduit au domicile d'Élise, je m'extasie devant les palmiers géants, les superbes villas et l'immensité de Los Angeles qui ne ressemble à aucune autre ville. Le taxi nous dépose devant une jolie villa aux murs ocre. Nous montons les trois marches du perron, je me mets sur le côté, adossée au mur, laissant à Jessy le soin de sonner.

— Bonjour, maman.

— Mon chéri !

Je vois Jessy s'avancer de deux pas lorsque sa mère le prend dans ses bras.

— Viens, entre.

— Euh... En fait, maman, je ne suis pas venu seul.

— Ah bon ? Tu as rencontré quelqu'un ? s'étonne Mme Sutter.

— On peut dire ça. Je sais que tu appréciais beaucoup Megan...

— Oui, c'est vrai, le coupe-t-elle avec une pointe de regret dans la voix qui me fait chaud au cœur.

Jessy tend une main vers moi dont je m'empare.

— Cependant, j'espère que tu accueilleras bien...

Je me glisse à côté de Jessy et lance joyeusement :

— Coucou !

Mme Sutter reste bouche bée quelques secondes avant de me prendre dans ses bras.

— Oh, Meg !

— J'ai dit, je ne sais combien de fois à Jessy, qu'il n'aurait jamais dû partir. Mais ne restez pas dehors, venez, entrez.

Nous posons nos valises dans l'entrée avant qu'elle nous guide vers le séjour. L'intérieur de la maison confirme ma première impression, la décoration est de style mexicain avec des couleurs chaudes et colorées. Les meubles sont en bois teinté et une moquette beige s'étale sous nos pieds. Une jolie arche sépare le côté salon du reste du séjour qui donne sur une cuisine ouverte.

Mme Sutter nous observe, un sourire radieux aux lèvres.

— Bon alors, dites-moi, vous deux, vous êtes quoi à présent ? Simples amis ou vous êtes de nouveau ensemble ?

Levant les mains, en signe d'innocence, je laisse le soin à Jessy de répondre, après tout c'est sa mère. Celui-ci passe ses bras autour de ma taille et m'attire devant lui.

— On s'est retrouvés... comme avant, répond-il avant de déposer un baiser sur mon épaule dénudée.

Le sourire d'Élise s'élargit.

Nous passons le reste de la journée à lui raconter nos retrouvailles. Je lui parle également de mes études et Jessy lui donne un exemplaire du *New York Post*. Elle est tellement fière de son fils qu'elle en a les larmes aux yeux et décide que, dès le lendemain, elle achètera un cadre pour mettre en valeur cette critique. Elle me demande des nouvelles de mes proches, se rappelant leur gentillesse. Elle rit en repensant à Nick l'appelant maman à l'hôpital. À l'heure du dîner, Jason arrive. Il se jette dans les bras de son frère avant de me saluer chaleureusement. Il a grandi et sa carrure m'impressionne pour son jeune âge. Il a les cheveux bruns et a dû hériter de son père ses yeux marron qui n'ont rien de

commun avec ceux d'Élise, ni ceux de mon petit ami. Mais je note qu'il a des expressions semblables à Jessy, il pince les lèvres de la même manière et rougit facilement. Après le repas, les deux frères sortent jouer au basket-ball dans l'allée du garage tandis que je reste avec Mme Sutter à remettre de l'ordre dans la cuisine.

— Je suis si contente de vous voir ensemble à nouveau, me confie-t-elle. Tu ne peux pas t'imaginer à quel point tu lui as manqué. Je ne sais pas si Jessy te l'a dit mais il était très malheureux sans toi.

— Il est resté assez vague, me disant juste que cela avait été dur pour lui quand il est parti.

— Oui, c'est vrai. Il t'a parlé de ma visite à Londres ?

— Pas vraiment.

— J'y suis allée parce qu'il était tombé malade. Il était seul à l'hôpital dans un pays inconnu. Tu me connais, j'étais morte d'inquiétude, ajoute-t-elle tristement. Ce n'était, heureusement, pas aussi grave que je l'avais craint. Ce n'était pas une autre pneumonie, juste un gros rhume qui l'a cloué au lit pendant huit jours avec de la température. J'étais auprès de lui quand sa fièvre le faisait délirer mais ce n'était pas moi qu'il réclamait, c'était toi.

De stupeur, je reste figée sur place.

— Il ne m'a rien dit. Vous auriez dû m'appeler, je serais venue aussitôt.

— Je voulais te téléphoner mais il refusait. Il me disait qu'il ne voulait plus t'imposer cela. Que lui comme moi devions sortir de ta vie pour que tu puisses avoir une belle existence.

— Ce qu'il peut être têtu, soupiré-je. Je n'ai jamais voulu cela.

— C'est ce que je lui répétais, en vain. Quand il est retombé malade à Paris, j'étais en contact avec Louis. Et il m'a confirmé ce que je savais déjà, ce n'était toujours pas moi qu'il réclamait auprès de lui. La vérité, c'est que Jessy n'a jamais été aussi heureux que lorsque vous étiez ensemble. Tu es la seule à avoir ce pouvoir-là sur lui, c'est toi la femme de sa vie.

Je scrute son visage qui s'est teinté de tristesse.

— Je te demande juste une chose, Megan, quoi qu'il se passe entre vous dans le futur, n'oublie jamais ce que je viens de te confier même lorsqu'il...

Elle se tait, trop émue pour terminer sa phrase. Mais je sais qu'elle veut dire : lorsqu'il mourra. Toujours cette fin inéluctable qui est présente dans nos vies.

Nous passons le reste de notre séjour à visiter L.A. Nous allons sur la colline de Hollywood, nous marchons sur le Walk of Fame, nous visitons les quartiers de Melrose et de Beverly Hills et courons dans les vagues de la plage de Malibu. Élise et Jason qui nous accompagnent sont surpris en découvrant mon tatouage lorsque je me retrouve en maillot de bain.

— Elle est à moi, il y a mon nom inscrit dessus, plaisante Jessy en pointant le dessin de son index.

— Ne te réjouis pas trop, grand frère, il n'y a que la première lettre, cela pourrait être pour moi, renchérit son frère, nous faisant tous rire.

De retour à New York, nous passons les deux semaines suivantes à visiter des appartements. Jessy, qui gagne bien sa vie, souhaite acheter. Il prend toujours rendez-vous avec l'agent immobilier, une fois mes cours terminés car il tient absolument à ce que je l'accompagne. Après de nombreuses visites, nous avons enfin le coup de cœur. C'est un sublime appartement de quatre-vingt-dix mètres carrés, au troisième étage d'un immeuble ancien mais très bien entretenu, de la 70 th st, situé entre

Central Park et l'Hudson River, entre Columbia et la galerie d'art Clermet. La porte s'ouvre sur une petite entrée, laquelle donne sur une grande pièce à vivre avec cheminée. D'un côté, une cuisine ouverte au bar dans les tons chinés, à l'autre extrémité de la pièce, un couloir conduit à deux chambres et à une salle de bains. Un parquet au sol, des poutres apparentes au plafond et des murs blancs. Jessy juge la lumière excellente dans l'une des chambres qu'il pourrait convertir en atelier. Nous sommes emballés jusqu'à ce que ma mâchoire ne se décroche en apprenant le prix de ce petit bijou. Jessy demande un temps de réflexion à l'agent immobilier et propose une contre-visite le lendemain pour rendre sa réponse.

— Il est génial ! s'exclame-t-il alors que nous ressortons de l'immeuble.

— Oui, mais le prix aussi.

— Il ne te plaît pas ?

— Si, énormément mais t'as entendu combien ils en demandent ?

— Ouais, mais tu as vu le quartier ? C'est hyper bien situé, proche de ton université et de la galerie de Louis.

— Jessy, tu ne vas pas l'acheter ?

Ma voix laisse filtrer un mélange d'incrédulité et de joie incertaine.

— Je vais réfléchir et nous allons revenir demain. Je déciderai à ce moment-là.

Il passe un bras autour de mon cou et m'entraîne dans la foule des rues.

Le lendemain, mercredi 18 septembre 1996, alors qu'il fait toujours très chaud, nous retournons à l'appartement. Nous refaisons le tour des lieux, Jessy pose des questions sur l'électricité qui a été refaite, la plomberie qui est bonne, le coût de l'entretien de l'immeuble qui n'est pas excessif.

— Alors ? demande l'agent immobilier au bout d'un moment.

Mon petit ami se tourne vers moi :

— Tu l'aimes toujours ?

Il faudrait être difficile pour dire non.

— Oui, mais c'est toi qui dois décider, pas moi.

Jessy se retourne vers l'homme qui attend toujours, dossier en main.

— C'est bon, je le prends !

Tandis que Jessy discute de la marche à suivre avec l'agent immobilier, je m'approche d'une des grandes fenêtres. Dans la rue, des gens marchent rapidement alors que d'autres flânent. L'appartement a des murs épais qui conservent bien la fraîcheur. Dans mon jean et mon petit haut blanc en crochet, je ne ressens pas la chaleur extérieure.

— Ce fut un plaisir de vous aider, dit l'agent immobilier.

Je me fais la réflexion que vu le prix de la commission qu'il va toucher, cela ne m'étonne pas du tout.

Il nous serre la main avant de sortir. Jessy se tourne vers moi, tout heureux, les clefs en main. Son chéquier repose sur le comptoir à côté des papiers qu'il a apporté.

— Tu es fou !

— Ça s'arrose ! Tu m'attends, je vais chercher une bouteille de champagne.

— Et des verres !

Je le regarde sortir avec la sensation d'être entièrement rassurée. C'est bête mais le fait qu'il achète un bien me confirme qu'il compte vraiment rester vivre à New York. Ma confiance en lui repasse d'un coup à cent pour cent.

Il revient quelques minutes plus tard avec la bouteille, deux flûtes encore emballées et une rose rouge qu'il me tend.

— Juste parce que je t'aime, me dit-il avant de m'embrasser.

Tandis qu'il déballe et passe les verres à l'eau, je l'observe. Il a changé pendant ces années loin de moi. Il a mûri, il sait ce qu'il veut. Il n'est plus seulement un jeune homme angoissé, il a dépassé ses peurs pour vivre pleinement. Je m'approche du bar alors qu'il ouvre le champagne. Le bouchon lui échappe des mains et va rebondir plus loin, dans le séjour. Il remplit les deux flûtes mais au lieu de porter un toast, il contourne le comptoir et vient se placer face à moi. Là, il prend mes mains dans les siennes en me disant :

— Je n'ai pas seulement acheté cet appart pour moi. Je l'ai acheté pour nous deux. J'aimerais que tu viennes y vivre avec moi.

Ses beaux yeux verts scrutent les miens, attendant une réponse. Je reste bouche bée pendant une fraction de seconde.

— Oui, je suis d'accord. Je veux habiter avec toi.

Je lui saute au cou. Nous avons été séparés trop longtemps pour que je refuse de passer un jour de plus loin de lui. Il me serre contre lui avec force.

— Tu sais à quel point je t'aime ? chuchote-t-il sérieusement à mon oreille.

— Moi aussi, je t'aime. Et j'ai confiance en toi.

Il m'écarte doucement de lui et de ses pouces, me caresse les tempes.

Il reprend ma main dans la sienne, l'air grave.

— Tu te souviens de ce que je t'ai dit le soir où je t'ai offert la bague pour nos un an ensemble ? Qu'un jour, je passerai un anneau à l'autre main.

Tout en parlant, il sort une petite boîte de la poche de sa chemise. Il l'ouvre. À l'intérieur de l'écrin, il y a une bague de fiançailles en argent, deux pierres turquoise entourent un diamant rose, taillé en forme de cœur. Sous le choc, je porte une main devant ma bouche.

— Je ne vais pas mettre un genou au sol, je sais que tu trouvais cela ringard, dit-il nerveusement. Megan, j'aimerais que tu deviennes ma femme. Épouse-moi, Meg.

— Oh oui, Jessy !

Je lui saute dans les bras sans prendre la moindre seconde pour réfléchir. Il me soulève du sol, me tient contre lui, mes jambes ensèrent sa taille.

— Oui ? Tu es sûre ?

— Je n'ai jamais été aussi certaine de quelque chose de toute ma vie. Bien sûr que je veux devenir ta femme !

Nous nous embrassons éperdument avant qu'il me repose sur le parquet et glisse la bague à mon annulaire gauche.

Passé le choc, je lui caresse la joue en ajoutant :

— Nous allons nous marier, mais j’y mets une condition.

Dans son regard, je vois la peur remplacer l’euphorie des dernières minutes.

— Promets-moi de tout faire pour rester avec moi le plus longtemps possible. Donne-moi le temps de finir mes études...

— Tu ne me sauveras pas, Meg, souffle-t-il en devinant où je veux en venir.

— Laisse-moi une chance d’essayer. Je te demande juste de t’accrocher à la vie le plus que tu peux, pour me laisser un espoir de trouver une solution pour te sauver, s’il te plaît.

— Je te promets de faire mon maximum, reprend-il alors que de nouvelles larmes ruissellent sur son visage.

— Moi aussi, je vais faire mon maximum, j’affirme en essuyant ses pleurs.

Il pince les lèvres et acquiesce avant qu’un sourire n’apparaisse.

— Quand veux-tu que nous nous mariions ?

Je repasse les bras autour de son cou, alors qu’il enlace ma taille.

— Cette année ! Oh, il faut le dire à Nick et à Mady... Comment va-t-elle faire sans moi, à l’appart ?

— Vous allez trouver une solution... Par contre, je te laisse annoncer la nouvelle à ton père ! s’esclaffe-t-il.

— Oh merde ! Faudra penser à appeler les urgences avant, il va faire une crise cardiaque !

J’éclate de rire, pleinement heureuse dans les bras de l’homme de ma vie.

— Mais avant cela, j’ai promis la primeur de cette nouvelle à ma mère. Il se saisit de son téléphone. Quand nous sommes allés la voir, je lui ai dit que je comptais faire ma demande, ajoute-t-il en me faisant un clin d’œil.

Deux minutes plus tard, j’entends Élise exulter à l’autre bout du téléphone. Jessy me passe l’appareil.

— Oh que je suis heureuse pour vous deux. J’étais sûre que tu accepterais mais il avait une peur bleue de te le demander, dit-elle en riant.

— Comme si je pouvais dire non, dis-je en pinçant la joue de mon fiancé.

Celui-ci se penche et m’embrasse dans le cou, cela me chatouille. Je glousse tandis que je remercie Élise qui vient de me proposer son aide pour organiser le mariage. Jessy me prend dans ses bras, me soulève du sol pour m’asseoir sur le bar. Je bafouille une excuse avant de raccrocher.

— T’es dingue ! Tu sais ce que ta mère doit penser à présent ?

Il m’ôte mon haut en le passant au-dessus de ma tête et m’embrasse le ventre avant de répondre :

— Oui... Que je suis heureux.

Plus tard, ce soir-là, je suis assise sur l’un des canapés, chez moi. Jessy est allongé, la tête sur mes genoux. Mady est absente malgré l’heure tardive. Elle doit passer la nuit chez Harry, une fois de plus.

— Il va falloir acheter des meubles maintenant.

— Au moins, on ne manquera pas de tableaux à accrocher aux murs, je réplique en riant.

— Et encore tu n’as pas tout vu, je dois avoir une vingtaine de toiles dans la réserve de la galerie.

Tu as cours demain ?

— Oui, mais que le matin.

— Parfait, on va aller faire les magasins demain après-midi.

— C'est vrai que ton appart est très beau mais vide.

— Bébé, ce n'est pas mon appart, c'est le nôtre, me rappelle-t-il. Nous allons le meubler petit à petit. Par contre, j'ai pensé à une chose. Il se redresse et s'assied à côté de moi. Si demain soir, nous invitons les copains à venir le voir et que nous leur annonçons la nouvelle en même temps ?

J'acquiesce.

— Jessy, j'ai une question à te poser, mais ne t'énerve pas... Est-ce que tu m'as demandé de t'épouser pour me rassurer ? Ou pour te racheter d'être parti ?

— C'est ce que tu penses ? Que je t'ai demandé en mariage pour une mauvaise raison ?

— C'est ce que je te demande. Et je veux la vérité.

— Très bien. Quand j'ai eu cette pneumonie alors que nous étions encore ensemble, je me souviens parfaitement de toi à mon chevet vingt-quatre heures sur vingt-quatre, tu me tenais la main comme pour me forcer à rester vivant. Tu me ramenaes les cheveux en arrière lorsque j'étais au plus mal, tu me touchais le torse pour m'apaiser lorsque les quintes de toux se succédaient. Je me rappelle lorsque tu dormais à l'hôpital, près de moi, juste pour ne pas me laisser et, même là, tu me tenais la main dans ton sommeil. Parfois, la nuit, je me réveillais et je te regardais. Je me disais alors que j'avais une chance incroyable de t'avoir à mes côtés. Mais cela n'était pas juste pour toi. Tu avais 17 ans, j'avais l'impression de te faire vivre un enfer. C'est pour cette raison que je me suis éloigné de toi. Lorsque je suis parti de Millisky, j'étais dévasté. Je savais le mal que j'étais en train de te faire, je m'en faisais autant. Mais je me consolais en me disant que tu m'oublieras vite.

Il se lève pour me faire face et croise les bras.

— Arrivé en Angleterre, j'étais au bout du rouleau. Tu n'étais plus auprès de moi et franchement je n'avais plus de raison de vivre. Tu sais comme j'ai toujours aimé marcher pendant des heures pour me vider la tête, eh bien je peux te dire que j'ai erré dans Londres au point d'en connaître toutes les rues... C'est à cette période que j'ai commencé à te dessiner, c'était ma manière de te retrouver. J'ai commencé par faire la toile de notre premier regard échangé. C'est d'ailleurs cette peinture qui a attiré l'attention de Louis. Ensemble, nous avons longuement parlé de toi, de notre histoire. Il m'a incité à poursuivre mes dessins sur notre relation. Et à chaque toile que je peignais, j'avais l'impression que tu étais près de moi. Sitôt un tableau terminé, il fallait que j'enchaîne en en faisant un autre, pour ne pas te perdre totalement. C'est ainsi qu'est née toute la collection que tu as vue.

Il glisse les mains dans les poches de son jean et poursuit :

— J'ai voulu te téléphoner mille fois, juste pour entendre le son de ta voix cependant, te connaissant, je savais que tu te douterais que c'était moi. Je voulais revenir mais, mis à part la maladie, je me disais que je n'avais rien à t'offrir. Ensuite mes œuvres ont commencé à bien se vendre et assez cher et quand, avec Louis, il a fallu décider du prochain lieu de mon expo, j'ai insisté pour que ce soit New York. J'avais réalisé l'un de mes rêves, j'étais prêt à revenir. Je voulais que tu saches que j'ai réussi, grâce à toi mais j'avais toujours peur de ne pouvoir être qu'un boulet dans ta vie, jusqu'à ce que je voie le cœur autour de ton cou.

Il ôte les mains de ses poches et vient s'accroupir devant moi, je lui caresse le visage.

— C'est ton amour qui m'a porté pendant ces années. Sans toi, je ne serais plus là depuis

longtemps. Alors non, je ne veux pas que tu sois ma femme pour me faire pardonner. Ni pour te rassurer, pour cela, j'ai juste à te prendre dans mes bras pour sentir aussitôt que tu reprends confiance. Je veux que tu m'épouses tout simplement parce que je t'aime plus que tout au monde et que je ne veux pas passer une autre journée sans t'appartenir.

— Je veux être à toi, moi aussi. Mais Jessy, même si tu étais revenu sans être un peintre reconnu, je t'aurais aimé tout autant. Je n'ai jamais eu besoin de ton talent, ni de ton argent pour être amoureuse de toi.

Le lendemain midi, je retrouve Jessy à la sortie de mes cours, il m'attend dans sa voiture sur le parking de l'université. Nous allons déjeuner chez moi, avant d'aller repérer les meubles et accessoires qu'il nous faut. Nous avons la chance d'avoir à peu près les mêmes goûts, ce qui nous facilite les choses. À chaque achat, Jessy insiste pour payer, je râle jusqu'à ce qu'il plaisante en me disant que nous allons nous marier et que, par conséquent, c'est mon futur argent qu'il dépense !

Nous avons tous deux l'impression d'être sur un petit nuage tandis que le soir, nous attendons nos amis et mon frère dans notre nouveau chez-nous.

— C'est quoi cet endroit ? demande Nick lorsqu'il arrive.

Nous lui avons demandé de venir un peu en avance sur les autres.

— Qu'est-ce que tu en penses ? questionne à son tour Jessy.

— C'est un bel appart.

— Jessy l'a acheté hier, l'informé-je.

Les yeux noisette de mon frère s'agrandissent.

— Waouh ! C'est grandiose et ce n'est pas très loin de chez moi en plus !

— Exact mais ce n'est pas tout... Megan va venir y vivre avec moi, dit mon fiancé en se plaçant derrière moi et en m'enserrant la taille, ses mains recouvrent les miennes.

— OK, bon là je dois admettre que je m'en doutais, c'était juste une question de temps avant que cela arrive.

Nicolas regarde autour de lui comme pour retenir chaque détail de notre nouveau logement alors que Jessy et moi sourions bêtement.

— Il y a encore une chose. J'essaie d'attirer l'attention de Nick.

— Oui, quoi ? Il faudrait un écran de télé géant dans ce coin de la pièce.

— En fait, vieux frère, reprend Jessy. Je me demandais si tu accepterais d'être mon témoin ?

— Ouais, tout ce que tu veux... Quoi ?

Mon frère se retourne brusquement vers nous, l'air ébahi. J'agite la main pour lui montrer ma bague de fiançailles, que bien sûr, il n'avait pas encore remarquée.

— Vous allez... vraiment ?

Nous acquiesçons d'un même mouvement.

— Oh, purée !

Il se précipite sur nous, bras grands ouverts.

— Alors là, je ne m'y attendais pas ! C'est trop top ! Vous avez décidé ça quand ?

— J'ai fait ma demande hier en fin d'après-midi.

Une note de fierté pointe dans la voix de mon fiancé.

— Toutes mes félicitations ! Ah, je suis trop content pour vous !

Il donne une nouvelle accolade à Jessy puis me prend dans ses bras.

— Je t'aime, petite sœur, chuchote-t-il dans mon cou.

— Moi aussi, Nick.

— Alors pour être mon témoin, es-tu d'accord ?

— Oui bien sûr, cela sera un grand honneur !

Puis Nick marmonne en se détournant :

— Ce n'est pas vrai, merde, je ne vais quand même pas pleurer.

Une sonnerie retentit, mon fiancé va à l'interphone.

— Je te conseille de te ressaisir, voilà les autres. Ils ne savent pas encore.

Nick m'étonne, tandis que Jessy leur ouvre la porte, il revient me prendre dans ses bras, les yeux humides.

— Je ne vais pas te dire d'être heureuse, car je sais que dorénavant tu le seras, me murmure-t-il. Et tu sais que je serai toujours là pour toi.

Je le serre encore plus fort contre moi.

— Merci, Nick. Sans toi, je n'aurais jamais tenu le coup ces dernières années. Je te dois tellement...

— Tu ne me dois rien. Tu es ma petite sœur.

Il renifle un grand coup, ce qui nous fait rire. Nous n'avons pas remarqué que Mady et Chad sont entrés et nous observent. Lorsqu'il se redresse, se libérant de mon étreinte, ses yeux débordent de larmes, je le vois regarder Mady. Celle-ci semble à deux doigts d'aller le consoler.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demande Chad.

— Allez-y, dites-leur sans refaire tout votre speech sinon je ne vais pas tenir le coup, se plaint mon frère en s'éloignant vers la fenêtre la plus proche.

— Jessy a acheté cet appart hier et nous allons y vivre ensemble, dis-je d'une seule traite.

— Et c'est pour cela que tu pleurais ? se moque gentiment Mady.

Nick se retourne vers elle, avec un petit sourire en coin.

— Non, ça, ce n'est rien, attends la suite.

En réponse à leurs regards interrogateurs, je lève ma main pour leur faire admirer ma bague.

Chad semble abasourdi, alors que Mady se couvre la bouche de ses mains. Nick, de son côté, renifle à nouveau.

Après un instant de flottement, ils viennent tous deux nous féliciter. Je remarque que mon amie a les larmes aux yeux. Je rouspète en regardant Mady et mon frère :

— Eh, mais ça va, tous les deux, vous arrêtez de chialer, oui !

— Tiens, tu te moques moins de moi d'un coup, lui lance Nick l'air malicieux.

— Oh, tais-toi ! répond-elle en lui tapant l'épaule.

Je regarde la scène du coin de l'œil tout en discutant avec Chad. Je vois mon frère lui saisir le poignet et l'attirer à lui. J'entends :

— Et puis merde.

Et il l'embrasse ! Mady reste interdite entre ses bras, trop surprise pour réagir. Lorsqu'il la relâche, elle semble complètement perdue. Puis, elle s'avance vers lui et l'embrasse à son tour. Je donne un coup de coude à Jessy pour attirer son attention. Chad et lui suivent mon regard.

— Quand même ! murmure notre ami avec un sourire. Au fait, Meg, quand doit arriver Nina ?
J'esquisse un sourire.

— Demain soir.

Nick et Mady reviennent près de nous en se tenant par la main. Tous deux rayonnent.

— Mady, j'ai peut-être une solution pour notre appartement...

Je la prends à part pour lui expliquer mon idée à laquelle elle adhère totalement. J'en profite pour lui parler de mon frère.

— J'ai cru que tu allais le gifler, dis-je avec un sourire.

— Franchement, j'ai hésité ! Ses deux fossettes se creusent dans ses joues tandis qu'elle rit. Mais je me dois d'être honnête avec moi-même, j'attendais qu'il se bouge depuis longtemps. Tout ce que j'espère, c'est ne pas être une conquête de plus à son tableau de chasse.

— Je ne pense pas. Cela fait des mois, voire des années que j'ai remarqué qu'entre vous il se passe un truc. Je lui avais dit de te parler mais il flippait, ne lui répète pas surtout, sinon il me tuera.

— Je n'ai plus qu'à rompre avec Harry maintenant, ça tombe bien, il commençait à me gonfler !

Elle éclate de rire à nouveau. Nous rejoignons les garçons qui bavardent autour du comptoir de la cuisine tout en sirotant une bière.

— Quand est-ce que vous allez parler de tout ça aux parents ? nous demande Nick.

— Ils viennent demain soir aider Nina à emménager dans sa chambre d'étudiante. Je vais les inviter au restaurant et là Jessy va venir nous y rejoindre. Peut-être que dans un lieu public, papa hurlera moins.

— Ils savent que tu es revenu ? questionne Chad.

— Pas encore.

— Eh bien, ça promet. Je vais venir avec vous, ajoute Nick.

Chapitre 17

Les retrouvailles

Le lendemain matin, je suis songeuse en prenant mon petit déjeuner. J'appréhende beaucoup le repas du soir avec ma famille. Je sais que je pourrai compter sur le soutien de mon frère et sûrement sur celui de Nina. Mais, il n'en demeure pas moins que je suis certaine que ces retrouvailles vont être houleuses. Je soupire alors que des coups résonnent sur la porte d'entrée. J'ouvre et reste figée sur place en voyant ma petite sœur sur le perron. Aussitôt, elle me saute dans les bras avec un grand sourire. Elle a encore grandi, me dépassant légèrement. Ses longs cheveux châains se balancent dans son dos tandis qu'elle sautille de joie.

— Je suis trop contente d'être là ! Tu m'as beaucoup manqué, tu sais !

— Toi aussi. Mais je croyais que tu n'arrivais que ce soir ?

Je suis contente de la voir, toutefois je sais aussi ce que cela signifie. Nina n'est pas venue seule. Je vois mes parents arriver. Je mets brusquement mes mains dans mon dos pour retirer ma bague de fiançailles que je glisse dans la poche arrière de mon pantalon.

— Bonjour, Megan ! lance mon père en entrant chez moi.

Je lui donne une accolade tandis que mon rythme cardiaque s'accélère.

— Ça va, ma puce ? me questionne ma mère que je prends aussi dans mes bras.

Mes parents ont beau être un peu vieux jeu, je les aime et cela me manque de les voir aussi peu.

— Je vais très bien !

— Oui, tu en as l'air, dit mon père en me détaillant.

Il a les cheveux poivre et sel à présent, il plaisante souvent sur le fait qu'il me les doit, tant il s'est fait du souci pour moi.

— Je dirais même que tu rayannes, renchérit ma mère, ses yeux bleus semblent me passer aux rayons X. Tu ne m'es pas apparue si heureuse depuis...

— Depuis Jessy, complété-je. Tu peux dire son nom, ce n'est pas une insulte.

— Ce n'est pas ça mais...

— Dites-moi plutôt ce que vous faites déjà là, je ne vous attendais pas avant ce soir.

— Ils ont décidé de prendre une journée de congé pour venir m'accompagner dès ce matin. Nous sommes partis de bonne heure de la maison pour te faire la surprise, me répond Nina.

— C'est réussi, dis-je en affectant de sourire.

Tout en parlant, je me suis reculée jusqu'au bar pour y cacher la troisième tasse qui était sortie. Une fois fait, je reviens dans la partie salon, me tenant près du comptoir.

— On dîne toujours ensemble, ce soir ?

— Oh toi, je sens que tu as une chose à nous annoncer, dit mon père avec un grand sourire tout en prenant place dans un fauteuil.

Ma mère l’imite tout en me disant :

— C’est vrai que tu as un drôle d’air. Tu as rencontré quelqu’un, c’est ça ? C’est pour cela que tu sembles si épanouie ?

Nina près de moi m’observe étrangement, mais garde le silence.

— En tout cas, il me plaît déjà ce garçon. Il t’a rendu le sourire.

— N’oublie pas ce que tu viens dire, papa. En effet oui, j’ai quelqu’un dans ma vie et...

— Bébé, tu n’as pas vu mon... – Jessy entre dans la pièce, il s’arrête brusquement et contemple mes proches, tout en terminant sa phrase –... téléphone.

Son visage devient pâle d’un seul coup. Mes parents le détaillent des pieds à la tête, balayant ses baskets, son jean bleu ciel et son t-shirt noir d’un regard incrédule.

— Jessy ! s’écrie ma sœur en lui sautant dans les bras.

Il lui rend son accolade avec une joie non feinte.

— Qu’est-ce que tu as grandi ! Mais tu es toujours aussi jolie. Je suis heureux de te revoir.

— Moi aussi, sourit-elle. Tu m’as manqué.

Cela en fait au moins une de contente, c’est déjà ça ! Mes parents échangent des regards interloqués. Soudain mon père bondit de son siège et fonce droit sur mon fiancé, l’air menaçant, aussitôt je me glisse devant Jessy.

— Ne le touche pas !

— John, crie ma mère pour le retenir.

Il s’arrête devant nous, nous scrutant à tour de rôle, le visage incertain.

— Oh toi, dit-il à Jessy en tendant un index sous son nez. Tu te souviens ce que j’avais dit que je te ferais si tu brisais le cœur de ma fille ?

Jessy acquiesce. Mon père reprend :

— Je ne sais pas si j’ai envie de te refaire le portrait pour le mal que tu lui as fait, ou si je dois être content de te revoir.

— Je préférerais la seconde solution, souffle mon fiancé, l’air penaud, ce qui nous fait rire.

Ma mère s’approche.

— Je pensais ne jamais te revoir, affirme-t-elle.

— Vous m’avez cru mort ?

Mes parents hochent la tête.

— Il n’y a pas de mal, Meg aussi.

— Mais enfin, où étais-tu ? Quand es-tu revenu ? l’interroge mon père en retournant s’asseoir.

Jessy leur fait un résumé de sa vie durant ces dernières années.

— Et ta santé ? questionne John lorsqu’il a terminé.

— Rien n’a changé, je suis toujours séropo.

Mes parents échangent un nouveau regard qui n’augure rien de bon.

— Je sais que vous n’êtes pas franchement ravis de me revoir, reprend Jessy. Je comprends très bien pourquoi. Cependant, je voudrais vous montrer ma nouvelle vie. Meg a cours ce matin, mais si vous êtes d’accord, j’aimerais que l’on se retrouve cet après-midi. Vous serez libre de juger par vous-mêmes.

— Tu es toujours aussi franc, à ce que je vois, réplique sèchement mon père. Mais très bien, je pense que nous pouvons faire cela pour Meg.

Jessy pince les lèvres en contractant les mâchoires.

— Parfait ! Je suis désolé, mais je dois y aller. À tout à l’heure, alors.

Il se dirige vers la porte.

— Oh, attends !

Je prends son téléphone sur le comptoir et vais lui donner. Il m’embrasse du bout des lèvres avant de sortir. Je me retourne vers ma famille qui nous a observés.

— Alors non seulement il est revenu mais en plus tu t’es remise avec lui ! s’écrie mon père.

— Tu pensais qu’il était ici à 7 h 45 du mat pour boire un café ?

— C’est ce que j’espérais, oui ! Mais enfin, Megan, il suffit qu’il réapparaisse pour que tu oublies le mal qu’il t’a fait et que tu retombes dans ses bras sitôt le seuil de ta porte franchi !

— Je n’ai rien oublié. Nous en avons longuement parlé, il regrette d’être parti. Et je ne me suis pas jetée dans ses bras dès qu’il est réapparu.

Ma mère lève des sourcils soupçonneux. Elle a toujours parfaitement su l’effet que Jessy a sur moi, et ce, depuis la première fois qu’elle l’a vu.

— C’est vrai. Cela a pris deux jours. Je souris malgré moi.

Je me rends compte que, pour tout le monde, cela est court alors que pour moi, ces deux jours ont paru une éternité.

— Oh Seigneur ! Dis-lui, toi, qu’elle est irresponsable ! Moi j’abandonne, s’insurge mon père en s’adressant à sa femme.

— Meg, Jessy est toujours...

— Séropositif, je sais.

— Oui, mais ce n’est pas ce que j’allais dire. Je voulais dire toujours amoureux de toi ?

— Rien n’a changé. Nous nous sommes retrouvés comme avant son départ, lorsque tout allait si bien entre nous. Je pense même que nous nous aimons davantage aujourd’hui.

— OK, et du point de vue de sa maladie, là non plus rien n’a bougé ?

— Non, c’est toujours pareil.

— Alors, comprends que nous nous faisons du souci de te savoir de nouveau avec lui. Nous aurions préféré que tu rencontres un autre garçon pour construire ta vie. Tu sais que tu n’as aucun avenir avec lui ? Qu’il est toujours en sursis ?

— Bon, ça suffit ! Je suis majeure, je fréquente qui je veux et vous n’avez plus rien à m’interdire. J’aime Jessy, cela a toujours été lui et ça le sera jusqu’à ma mort. Que vous le compreniez ou pas, je m’en tape !

Mes parents me regardent, atterrés. Jamais encore je ne leur avais parlé sur ce ton.

— Nina, pendant qu’on y est, quel est ton avis sur la question ? lancé-je, énervée, à ma sœur.

Comme cela tout le monde aura donné son opinion !

— Moi je suis contente que Jessy soit revenu et que tout soit comme avant. Avec lui, tu es heureuse.

— Merci, ma puce, je dépose un baiser sur sa joue. Maintenant, excusez-moi mais la biologie m'attend. On se voit plus tard. Claquez la porte en partant.

Après m'être saisie de mes affaires de cours, je sors précipitamment de chez moi. Rapidement, je reçois un message sur mon portable :

J'espère que tout se passe bien ?

Je réponds à Jessy :

J'ai quitté l'appart. Ils me saoulaient déjà !

Je n'ai pas encore fait démarrer ma voiture que mon téléphone sonne.

— J'ai peur, Meg, sa voix n'est plus qu'un murmure.

— Peur de quoi ?

— De te perdre.

Sa déclaration inattendue me chavire le cœur mais me fait aussi extrêmement plaisir. Je ressens toute l'inquiétude dans sa voix et, en cet instant, j'ai la certitude que rien ne pourra jamais nous séparer.

— Je te promets que tu ne vas pas me perdre. Rien de ce que mes parents pourront dire ne me fera renoncer à toi. Tu me crois ? Tu me fais confiance ?

— Tu sais bien que j'ai une confiance absolue en toi, bébé.

Pendant l'heure de cours, je dois faire un effort pour être attentive, alors que d'habitude je le suis sans aucune difficulté.

J'ai peur... de te perdre..., la voix de Jessy ne me lâche pas.

Mais qu'est ce que je fous en cours alors qu'il a besoin de moi ?

Finalement, je renonce à rester à Columbia, c'est inutile, je n'arriverais à rien.

— Allô, chéri ?

J'entends des voix derrière lui lorsque mon fiancé décroche.

— Ça va, bébé ?

Il s'inquiète vraiment.

— Oui, je vais bien. Je te dérange ? Il y a du monde à la galerie ?

— Non, c'est la télé, je suis à mon hôtel. Je n'arrivais pas à bosser.

— Je peux venir te rejoindre ?

— Évidemment. Tu n'as pas à me le demander.

— J'arrive.

Plusieurs minutes plus tard, je frappe à sa porte. Il m'ouvre aussitôt. Jessy a baissé les stores plongeant la chambre dans la pénombre pour éviter que le soleil ne se reflète sur le documentaire qui passe à la télévision.

— Tout va bien ?

Son regard est angoissé, son visage fermé.

— Oui, j'ai juste besoin d'être avec toi.

Je referme la porte et prends son visage entre mes mains avant de l'embrasser.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont dit quand je suis parti ? s'enquit Jessy en enlaçant ma taille.

— À ton avis ? murmuré-je dans son cou. Toujours les mêmes conneries.

— Ouais, je m'en doutais. Ça va aller ? Tu as l'air fatigué.

— Ne t'en fais pas, ça ira. Nous savions que cela se passerait comme ça.

J'enlève mes chaussures et nous prenons place sur le lit, adossés contre les coussins.

— Qu'est-ce qui t'arrive, chéri ? Pourquoi as-tu peur de me perdre tout à coup ?

Jessy passe ses bras autour de ma taille et pose sa tête sur ma poitrine, se serrant très fort contre moi.

— Je crois que le fait de revoir tes parents me replonge dans des questions qu'ils doivent se poser sur ton avenir. Meg, avant d'accepter de m'épouser, as-tu réalisé que je ne pourrais jamais te faire d'enfant ?

Il a chuchoté sa question sans lever les yeux vers moi.

— Chéri, regarde-moi. Je lui soulève le visage. Je me fous de ne pas avoir d'enfant tant que tu es auprès de moi.

Il se redresse et reprend sa place à mon côté.

— Tu dis cela maintenant mais, dans quelques années, si je suis toujours là, tu penseras autrement...

— Jessy, j'ai une dizaine d'années d'études devant moi. Je n'ai pas du tout envie de gérer un gosse en prime.

Les yeux posés sur les siens, je vois le fil de ses pensées se dérouler devant moi.

D'ici 10 ans, je ne serai plus là. Elle sera libre de se remarier et d'avoir des enfants. Tout ira bien, elle sera heureuse avec un autre homme et fondera la famille que je ne peux pas lui donner.

— Arrête ça tout de suite !

— Quoi ? Je n'ai rien dit !

— Pas besoin. Je te connais, je sais exactement à quoi tu penses ! Un autre homme et des gamins !

Il me regarde, interloqué.

— Tu es doué, commente-t-il en se penchant vers moi avec un petit sourire.

— Je suis en colère, ce n'est pas la peine d'essayer de me faire les yeux doux pour me calmer. J'ai horreur que tu dises ce genre de chose.

— Je n'ai rien dit, répète-t-il dans mon cou alors que sa main remonte à l'intérieur de ma cuisse.

— Tu l'as pensé tellement fort que c'était inutile ! Arrête, Jess !

Je repousse sa main.

— Jess ? Oh purée, tu es vraiment en rogne. Je crois que c'est la première fois que tu m'appelles comme ça depuis qu'on se connaît. Son sourire s'agrandit.

— Évidemment que je suis en colère. J'ai l'impression que tout le monde me prend pour une gamine inconsciente. Venant de mes parents j'ai l'habitude, mais de ta part...

— Je n'ai jamais pensé que tu es irréflechie. Je veux juste être certain que tu as songé à toutes les conséquences avant de t'engager avec moi. Renoncer à avoir des enfants est un acte lourd.

Contrairement à moi, Jessy est calme, sa voix est réconfortante.

— Tant que tu es avec moi, je ne regretterai jamais rien. Je veux que tu comprennes une bonne fois pour toutes que tu es ma vie. Je me fous d’être avec un autre mec, je me moque qu’un autre puisse me faire des gosses. Le seul enfant que je rêve d’avoir un jour est un mini-Jessy, tu te souviens ? Tant pis si cela est impossible, ce que je veux avant tout, c’est être avec toi !

— Bébé, tu sais aussi bien que moi que tes parents ne voient pas les choses...

— Je sais ce que je veux et ceux qui ne sont pas d’accord avec mes choix, je les emmerde !

Jessy me considère un instant, surpris, puis éclate de rire.

— Tu emmerdes tes parents ?

— S’ils sont contre nous, oui, complètement. Alors t’as compris cette fois ?

Je suis toujours énervée. À nouveau, sa main remonte lentement vers mon entrejambe, alors qu’il me susurre :

— Oui, j’ai compris. Toi et moi, le plus longtemps possible ensemble. On se fout des autres et de leurs opinions. Tu es encore plus sexy lorsque tu es énervée.

J’étouffe un gémissement alors que toute tension me quitte sous sa caresse.

— Exactement, mon amour.

Jessy retire sa main. Alors que je m’apprête à protester, il défait les boutons de mon pantalon et glisse ses doigts à l’intérieur de ma culotte. Le contact de sa main est exquis.

— Comment veux-tu que je reste en colère contre toi lorsque tu me fais ça ?

Ma voix n’est plus qu’un murmure plaintif.

— Je ne veux pas que tu sois fâchée contre moi, je veux juste que tu m’aimes.

Il s’allonge sur moi et m’embrasse dans le cou, descendant lentement vers mon décolleté. Tandis que sa main continue de me caresser avec douceur.

Il gémit mon nom alors que j’embrasse son torse nu.

Avec fébrilité, il se redresse. En quelques secondes, mon pantalon, mon pull blanc et mes sous-vêtements sont éparpillés sur le sol et Jessy s’empare de tout mon corps qui succombe sous ses caresses. Lorsque ses lèvres se posent sur mon sexe, je rejette la tête en arrière dans un total abandon. Il prend son temps, me laissant dériver sous sa langue et sa bouche qui savourent chaque millimètre de ma peau. Mon corps entier est un brasier.

— Oh Jessy... mon amour, dis-je en suffoquant devant tant de plaisir.

Mon fiancé revient lentement à ma hauteur en embrassant ma peau jusqu’à mon cou.

— Ça t’a plu ? Son petit sourire satisfait connaît déjà la réponse.

— Comme toujours... À ton tour.

Je me penche au-dessus de l’homme de ma vie et embrasse son torse tout en défaisant les boutons de son jean. Il suffit que ma main frôle son sexe pour que sa respiration s’accélère. Je lui enlève son pantalon et son caleçon. Je l’embrasse à la base de son pénis qui est déjà en érection avant d’ouvrir le tiroir de la table de nuit. Je prends un préservatif parfumé à la menthe que je mets en place. C’est au tour de Jessy de succomber alors que ma bouche s’empare de son membre et que ma main se referme dans un mouvement de va-et-vient. Je sais que cela le rend dingue, je le sens à sa manière de gémir mon prénom alors que j’enroule ma langue, en exerçant une pression, autour de son pénis. Malgré le

préservatif, je veux lui procurer le plus de plaisir possible.

— Bébé... si tu continues comme ça... je ne vais plus tenir longtemps, balbutie-t-il.

Je veux davantage que cela, aussi je m'interromps et lui enlève le préservatif avant d'en mettre un autre lubrifié pour ce qui va suivre. À peine est-il en place, que Jessy me fait rouler sur le lit et me pénètre avec passion. Comme chaque fois où nous faisons l'amour, sida ou pas, Jessy est à moi avant tout. Le VIH est la mort mais je suis celle qui le retient à la vie. Je m'accroche à son corps, le caressant, le pressant contre le mien. Pour rien au monde je ne voudrais le lâcher.

Il grogne à mon oreille lorsque je ne peux me retenir de crier son nom en jouissant. Après un dernier coup de reins et il se retire avant d'éjaculer mais reste allongé sur moi. Sa respiration est aussi saccadée que la mienne. Je suis incapable de parler, je peux juste sourire et lui caresser les cheveux en attendant d'avoir repris mon souffle. Jessy relève lentement la tête, il est dans le même état que moi. Lorsque son cœur reprend un rythme normal, il m'embrasse avant de se lever pour aller jeter le préservatif dans la salle de bains. Quand il revient quelques minutes plus tard, je me suis glissée dans le lit.

— J'avoue que cela me donne envie de sécher l'université plus souvent, lui dis-je en souriant.

— Quand tu veux, bébé, ajoute-t-il en me rendant mon sourire.

Nous restons à l'hôtel jusqu'au début de l'après-midi. En chemin pour la galerie d'art, je téléphone à mon père et les invite tous à venir nous y rejoindre. Le plus dur reste à faire.

Nous sommes dans la première salle de la galerie. L'angoisse de ce que nous avons à leur annoncer est palpable. Louis passe à côté de nous.

— Vous en faites une tête tous les deux, s'exclame-t-il. Je vais les dérider, moi, tes vieux !

Nous éclatons de rire. L'ambiance est moins tendue chez Clermet depuis que Christine est repartie en France gérer l'exposition d'un nouvel artiste.

— Vous voyez cela fonctionne déjà avec vous. Oh, je crois que ce sont eux, non ?

En effet, mes parents et Nina poussent la porte d'entrée. Aussitôt, Louis se porte à leur rencontre. Nous le suivons.

— Merci d'être venu, commence Jessy.

Il n'a pas le temps d'en dire davantage que déjà le patron de la galerie guide mes parents vers les œuvres de mon fiancé en leur commentant son travail. Il leur parle du vernissage et de la critique dans le journal. Jessy, Nina et moi marchons à quelques pas derrière eux. Mes parents semblent impressionnés par ses toiles. Les joues de mon père deviennent cramoisies lorsqu'il voit les peintures de nos moments plus intimes.

— Il ne changera jamais, commente mon fiancé avec un sourire amusé.

— Ne t'en fais pas, chuchote ma sœur. À moi aussi, il rend la vie impossible dès que je rencontre un mec.

J'oublie souvent que ma sœur n'est plus une gamine, mais une jeune femme de dix-huit ans.

Une heure plus tard, nous retrouvons Nick et Mady devant le restaurant où Jessy et moi étions allés déjeuner lors de ma première visite à la galerie. Après les salutations d'usage, nous entrons. Mes parents sont heureux de savoir que mon frère et mon amie sont dorénavant ensemble, même si tous

deux souhaitent laisser le temps construire ou non leur relation. On nous installe à une grande table ronde que deux banquettes en demi-cercle entourent. Le dîner se déroule dans une atmosphère agréable.

Au moment où le serveur apporte le dessert de toute la tablée, un fraisier décoré avec de la crème chantilly, mon frère se penche vers moi et me chuchote à l'oreille :

— Vous leur avez dit quoi jusqu'à présent ?

— Reste plus que le mariage.

— Quand allez-vous leur en parler ?

Je sens la main de Jessy prendre la mienne sous la table.

— Nous voudrions vous dire encore une chose, commence-t-il.

— C'est maintenant ! dis-je à l'oreille de Nick.

Celui-ci me fait un clin d'œil d'encouragement, alors que je remets enfin ma bague de fiançailles à mon doigt. Jessy me regarde pour savoir qui de nous deux doit poursuivre.

— Nous nous doutons que cela va vous faire un choc, dis-je en prenant le relais. Jessy et moi allons nous marier !

Je vois mon père prendre une grande bouffée d'air en rejetant la tête en arrière. Ma mère pose son menton sur ses mains jointes. Seule Nina affiche un grand sourire.

— Tu es devenue cinglée ! s'écrie mon père, puis sentant les regards des autres clients du restaurant se retourner vers lui, il baisse d'un ton pour poursuivre : réflexion faite, vous êtes cinglés tous les deux ! Mais enfin vous vous rendez compte de ce qu'un mariage implique ?

— Nous le savons parfaitement, dis-je froidement.

— Jessy, tu sais très bien que tu ne peux pas l'entraîner là-dedans.

— Papa, ça suffit, grogne Nicolas que je sens s'énerver à côté de moi.

— Non, Nick, laisse, dit mon fiancé d'une voix étonnamment déterminée. Je sais que je ne pourrai pas rendre Megan heureuse toute sa vie, nous en avons tous deux parfaitement conscience, mais je vais la rendre heureuse tant que je serai en vie. J'ai toujours ce maudit virus en moi, mais ce n'est pas pour cela que nous ne pouvons pas vivre comme tout le monde.

Les deux mains appuyées sur le bord de la table, il parle calmement en fixant mon père. Il ose tenir tête à mes parents, je ne l'ai jamais vu aussi serein et fort à la fois !

— Vous savez parfaitement que j'aime Meg et qu'elle m'aime aussi. Nous ne savons pas combien de temps nous pourrions être ensemble mais ce qui est sûr, c'est que nous allons être heureux, et ce, que ce soit pendant un, dix ou vingt ans.

— Nous allons nous marier, dis-je avec détermination. La vraie question est : serez-vous auprès de nous ce jour-là ou souhaitez-vous sortir de nos vies ? C'est nous deux ou rien.

Sous la table, Jessy me serre fortement la main pour me donner du courage. Mes parents nous observent un grand moment en gardant le silence, avant de se tourner l'un vers l'autre. Mon père fait un geste évasif de la main et ma mère hoche la tête dans un signe d'assentiment.

— Serveur, appelle mon père en levant la main. Une bouteille de champagne, s'il vous plaît.

Puis il pose ses yeux noisette sur notre couple, a un petit sourire avant de déclarer :

— Puisque nous n'avons pas trop le choix, autant arroser cela ! Vous prévoyez les noces où et

quand ?

De retour dans ma chambre, ce soir-là, Jessy laisse échapper son soulagement.

— Cela aurait pu être pire, lance-t-il en ôtant sa chemise.

Je lève un sourcil interrogateur.

— Ton père voulait me casser la gueule ce matin et finalement il accepte notre mariage, sourit-il. Je trouve qu'il y a du progrès.

— Il va falloir que l'on décide d'une date à présent... et d'un lieu.

Derrière Jessy, accroché au mur, se trouve l'autoportrait qu'il avait peint des années plus tôt, son visage se superpose à la peinture et à son fond étoilé.

— Oh, j'ai une idée de génie !

Jessy lève des sourcils interrogateurs.

— Avant de t'en parler, laisse-moi vérifier si c'est réalisable.

Je lui adresse un grand sourire innocent en laissant ma main descendre dans son dos.

— Très bien. Tu n'es pas fatigué ?

Il se met à jouer avec l'une de mes mèches égarées sur mon front. Je noue mes mains sur sa nuque.

— Pas du tout. Je t'aime.

— Je t'aime aussi, mon amour, me susurre-t-il avant de tendre la main vers le tiroir de la table de nuit.

Le reste du séjour de mes parents se déroule bien. En partant, mon père nous a même donné un chèque. « Pour meubler votre appartement », nous a-t-il dit. J'ai montré à ma sœur le lieu que je souhaitais pour mon mariage. Elle était enthousiaste.

Dès le lendemain, j'entraîne Jessy au planétarium. Comme je l'avais prévu, Jessy reste bouche bée, le regard perdu dans le dôme où scintillent des milliers d'étoiles.

— C'est grandiose, murmure-t-il. Mais qu'est-ce qu'on fait ici ?

— J'étais sûre que cela te plairait. Toi et tes étoiles... Si je te dis que la salle est disponible le 21 décembre et que nous pouvons nous y marier, tu me réponds quoi ?

Jessy me regarde, incrédule, avant qu'un grand sourire illumine son visage. Il me prend dans ses bras et me soulève légèrement du sol.

Nous passons les semaines qui suivent à meubler l'appartement et surtout à organiser notre mariage. Il y a tellement de choses à faire, bien plus que je ne l'avais d'abord imaginé : nos tenues, les alliances, le pasteur, le repas, la décoration. À chaque fois que nous pouvons rayer un mot sur la liste, un autre vient s'y ajouter aussitôt. Je comprends mieux pourquoi certains couples s'entre-déchirent pendant ces préparatifs. Heureusement, ce n'est pas notre cas. Nous habitons désormais l'appartement. Jessy a installé son atelier dans la chambre ayant la meilleure luminosité, nous réservant l'autre. Pour fêter Thanksgiving, mes parents reviennent à New York, maintenant que leurs trois enfants y vivent, c'est le plus pratique. Le repas se passe chez nous et nous passons une très bonne journée. C'est tellement agréable de voir tout le monde bien s'entendre ! Les hommes

regardent un match de football américain en s'exclamant régulièrement tandis que je montre à ma mère, ma sœur et Mady, ma robe de mariée. Je l'ai commandée quelques semaines plus tôt et viens d'aller la chercher. C'est une longue robe blanche en organza. Le bustier sans manches est entièrement brodé de perles couleur champagne. La partie supérieure de la jupe est retenue par des fleurs en tulle et la seconde moitié touche le sol en un retombé sobre mais élégant. Dans le dos, une traîne de taille moyenne, également retenue par des fleurs en tulle, accompagne chacun de mes pas. Nina et Mady, qui étaient avec moi lorsque je l'ai choisie, la trouvent toujours aussi belle alors que ma mère est émue aux larmes. Elle demande aux filles d'aller chercher John pour qu'il puisse m'admirer tout en interdisant à Jessy de me voir avant le grand jour. Quelques minutes plus tard, mon père arrive en râlant parce qu'on lui fait rater un très beau match, mais lorsqu'il me voit, il reste bouche bée.

— Tu es ravissante, confirme-t-il, soudainement saisi par l'émotion.

Je me retourne vers le miroir pour observer mon reflet.

— Merci. Je ne me marierai qu'une fois, autant que je sois canon !

Surprenant un regard échangé entre mes parents, je me retourne vers eux.

— Je sais ce que vous pensez. Vous croyez que j'épouse Jessy pour mieux l'enterrer demain. Mais c'est faux. Je vais vous confier une chose, même si je sais que vous allez me traiter de folle, je ne vous demande pas de me croire, juste de mettre cela dans un coin de vos têtes. Je ferai tout pour le guérir, pour le sauver.

— Megan..., souffle mon père.

Je lève un doigt pour le faire taire.

— Je souhaite que tu y parviennes, finit-il par dire.

Je ne sais pas à quoi cela est dû mais c'est exactement ce que je ressens depuis son retour. Comme si Dieu me l'avait fait rencontrer puis me l'avait renvoyé, rien que pour cette raison. Je me dois de le sauver, rien d'autre ne compte, c'est ma conviction, mon but ultime.

— Je voulais aussi vous remercier d'avoir tous fait des efforts pour bien vous entendre, cela est important pour moi et pour lui. Il a souvent tendance à faire comme si votre avis lui était égal, mais ce n'est pas le cas. Lorsqu'il est revenu, il ne voulait surtout pas créer de nouveaux problèmes entre nous.

— Il nous l'a dit. Nous l'avons toujours apprécié, malgré ce que tu penses, malgré nos divergences, assure ma mère.

Silencieusement, j'acquiesce.

— Bon, il vaut mieux que je l'enlève avant qu'il ne résiste pas à vouloir voir ma robe.

— Oh, mon match !

Mon père sort précipitamment de la chambre.

Chapitre 18

Nouvelle vie

Le 21 décembre 1996 arrive, je suis stressée au plus haut point mais je suis aussi extraordinairement sûre de mon choix. La salle du planétarium est plongée dans l'obscurité, seuls des milliers d'étoiles brillent au-dessus de nos têtes, se reflétant dans une lueur bleu azur, lorsque je fais mon entrée. J'ai laissé mes cheveux retomber sur mes épaules, mon pendentif en forme de cœur orne mon cou et un fin bracelet en ruban blanc orne mon poignet. La mâchoire de Jessy semble se décrocher tandis que je m'avance au bras de mon père pour le rejoindre. Son costume noir laisse entrevoir un gilet blanc. Une rose rouge décore sa boutonnière, rappelant le bouquet que je tiens. Jessy me prend la main lorsque j'arrive à sa hauteur. À côté de mon futur mari se tient mon frère, très droit, l'air sérieux. Ma sœur est à ma gauche, resplendissante dans sa robe noire finement brodée de motifs blancs. Les lumières bleutées jouent au-dessus de nos têtes lorsque le pasteur prend la parole. Des constellations apparaissent sur les murs de la salle. Une rumeur d'étonnement parcourt l'assistance. Le pasteur nous invite à lire, à tour de rôle, nos vœux. Jessy commence, l'émotion perce dans sa voix :

— Megan, la première fois que nos regards se sont croisés, je suis tombé amoureux de toi. Notre chemin n'a pas toujours été facile, nous avons affronté beaucoup d'épreuves, mais nous sommes toujours là, ensemble. Aujourd'hui, je te promets de rester auprès de toi le plus longtemps que je le pourrai, je te promets de tout faire pour te rendre aussi heureuse que possible. Sans toi, je ne suis rien. Tu es ma femme, tu es ma famille, tu es l'amour de ma vie.

D'un geste tendre, il écrase deux larmes qui roulent sur mes joues. Le pasteur m'invite à réciter à mon tour mes vœux. Tenant toujours la main de Jessy, je me lance, oubliant tout ce qui n'est pas lui :

— Jessy, lorsque tu es arrivé à Millisky, tu as bouleversé ma vie, changé ma destinée. Tu m'es vite devenu indispensable ; sans toi, je ne suis pas tout à fait moi. Nous avons été très proches et puis moins, mais nous n'avons jamais cessé de penser l'un à l'autre. Malgré le temps et la distance, nos sentiments sont restés les mêmes, invariablement. Te dire que je t'aime est un euphémisme, tu es toute ma vie. Je promets de ne jamais lâcher ta main, d'être présente à chaque instant de ta vie, et si, un jour, il ne doit rester qu'une seule personne auprès de toi, je serai celle-là.

— Très bien, reprend le pasteur. Jessy, répétez après moi.

Ce qu'il fait :

— Megan, je te choisis pour être ma femme à partir de ce jour et jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Mon frère lui donne une alliance en argent qu'il glisse à mon doigt tremblant.

Puis, je me retourne vers ma sœur, lui donne mon bouquet de roses et m'empare de l'alliance que

je lui avais confiée avant de dire :

— Jessy, je te choisis pour être mon mari à partir de ce jour et jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Je lui glisse à mon tour l'anneau d'argent à son annulaire, avant de l'embrasser. Des larmes de bonheur roulent sur nos joues.

— J'allais vous dire que vous pouviez vous embrasser, mais vous avez déjà pris de l'avance. Le pasteur a un sourire amusé, ce qui fait rire l'assistance. Je vous présente M. et Mme Sutter, dit-il tandis que nous nous tournons vers nos proches.

Tout le monde nous applaudit. Jessy se penche vers moi et essuie mes larmes.

— Arrête de pleurer.

— Toi aussi arrête. Remarque nous ne sommes pas les seuls.

En effet, mes parents, Élise et même Nicolas s'essuient les yeux. Puis tout le monde vient nous féliciter alors que le ciel étoilé s'éclaircit en prévision du repas qui va suivre dans la pièce voisine. Lorsque nous entrons dans la salle de réception, nos convives sont étonnés de découvrir une décoration de plumes blanches qui semble voler dans l'espace. Au-dessus de nos têtes, la lune a fait son apparition et de temps à autre une étoile filante vient se perdre au fond du lieu. Pour le repas, nous avons opté pour un buffet mélangeant les plats chauds et froids où chacun peut se servir comme il le veut. Avant l'arrivée de la pièce montée, Jessy et moi ouvrons le bal sur notre chanson : *I'm on Your Side*. Nous nous tenons au centre de la piste de danse, autour de nous, nous ne voyons que la voûte céleste qui nous donne l'impression de danser dans l'immensité de l'univers. J'en oublie la présence des invités. Seul compte Jessy qui me tient contre lui. Il commence par poser sa main sur ma hanche en me tenant la main mais, après quelques secondes, je glisse mes bras autour de son cou tandis qu'il enlace ma taille, comme nous avons l'habitude de le faire.

— C'est mieux comme cela, je lui chuchote. Tu étais trop loin de moi.

— Et comme ça ?

Il colle son corps au mien. J'éclate de rire en rejetant la tête en arrière.

— Tu as vu, nous sommes dans les étoiles, dis-je dans un souffle.

— Encore l'un de mes rêves qui est devenu réalité grâce à toi.

— Je vais tout faire pour les réaliser tous.

— Eh bien justement, je me demandais si tu allais garder cette robe pendant toute la soirée ? interroge-t-il avec un regard coquin qui me fait rire à nouveau.

— Non, j'ai prévu tout autre chose pour après. Et autant te prévenir, cette nuit tu m'appartiens entièrement.

— Juste cette nuit ?

Posant mes coudes sur ses épaules, j'attrape son visage entre mes deux mains. Le petit diamant à son oreille glisse entre mes doigts.

— Non, à jamais.

Son visage plonge dans mon cou.

— Je t'aime plus que tout, Meg.

— Je t'aime encore plus, mon amour.

Lorsque la musique change de rythme, nous relevons la tête et alors seulement nous réalisons que

nous n'avons pas été seuls sur la piste. Nick se déchaîne à présent, au son d'un rock en tenant la main de Mady qui semble à deux doigts de s'envoler. Tous deux rient à gorge déployée. Un peu plus loin, ma sœur, Jason et Chad discutent alors que mes parents et Élise parlent avec Louis. La fête se poursuit jusque tard dans la nuit.

Lorsque nous rentrons à l'appartement, Jessy insiste pour me porter en franchissant le seuil, comme le veut la tradition.

— J'ai déjà cédé en envoyant balader le genou à terre pour la demande en mariage, mais là tu ne vas pas y échapper, me lance-t-il en me soulevant dans ses bras. Mon Dieu, elle pèse combien cette robe ?

J'éclate de rire.

— Un peu plus de deux kilos, je crois.

— Comment tu as pu faire pour la garder toute la soirée ?

Il me dépose sur le canapé et se laisse tomber à côté de moi en défaisant son nœud papillon.

— Ne t'inquiète pas, je vais aller l'enlever. Tu es fatigué ?

— Tu rigoles !

Je m'éloigne vers la chambre avant de revenir sur mes pas.

— Chéri ?

Il lève le visage vers moi.

— Tu me rejoins dans cinq minutes ? Il y a du champagne dans le frigo, les flûtes sont sur le comptoir et euh... garde ton costume, j'ajoute avec un sourire enjôleur.

Exactement cinq minutes plus tard, il entre dans la chambre avec tout ce que je lui ai demandé.

— Où es-tu, bébé ?

— Installe-toi, j'arrive !

Lorsque je sors de la salle de bains, j'ai revêtu un déshabillé rouge en satin et dentelle qui m'arrive à mi-cuisses. Je m'appuie le long du chambranle de la porte. Jessy, assis sur le lit, remplit les flûtes de champagne. J'attends qu'il ait fini avant de tousoter pour lui faire remarquer ma présence.

— Oh Seigneur ! s'exclame-t-il. Alors là, j'avoue que c'est encore mieux que la robe de mariée !

J'éclate de rire et viens m'asseoir sur ses genoux en passant mes bras autour de son cou. Il est si beau avec ses fins cheveux soyeux, ses yeux d'un vert intense bordés de longs cils, sa bouche au sourire rieur, et il n'est qu'à moi. Il me tend un verre de champagne.

— À nous !

Nous trinquons avant de nous embrasser.

— Je ne sais pas si je peux, dis-je malicieusement en lui ôtant sa veste de costume. Je suis une femme mariée maintenant, je ne sais pas si mon mari sera d'accord.

— Ton mari n'attend que cela, confirme-t-il alors qu'une de ses mains remonte le long de ma jambe.

Sans me précipiter, je lui enlève son gilet, puis sa chemise avant d'embrasser son torse nu.

— Oh, Meg, souffle-t-il en se laissant tomber, allongé, sur le lit.

Je m'assieds à califourchon sur lui et lui ôte son pantalon tandis que ses mains se glissent sous mon déshabillé. Reprenant ma flûte de champagne, je verse quelques gouttes du liquide sur son torse et me mets à le lécher langoureusement. Jessy émet un gémissement avant de me renverser sur les oreillers, se tenant en appui au-dessus de moi. Nous nous fixons avec un désir impossible à dissimuler, nous avons trop envie l'un de l'autre pour faire durer les préliminaires plus longtemps. Il prend un préservatif dans la table de nuit, le met en place et s'allonge sur moi, je lui murmure :

— Cette nuit, tu restes jusqu'au bout.

Il me scrute, incrédule.

— Bébé, non.

— C'est notre nuit de noces, je te veux rien qu'à moi, je lui enserre le dos, le poussant à venir en moi.

Il succombe et me pénètre avec un mélange de force et de douceur. Son rythme, d'abord lent, nous fait gémir et cela augmente lorsqu'il se fait plus percutant. Nos hanches s'accordent en des mouvements parfaits. Nos corps sont faits pour être ensemble, autant que nos âmes. Parvenu au moment où habituellement il se retire, j'agrippe plus fermement mon corps au sien, le forçant à demeurer en moi.

— Non, mon amour, non, souffle-t-il avec la volonté d'un homme au bord de l'extase.

Je ne l'écoute pas et poursuis le rythme qu'il nous a donné. Il est prisonnier de mon corps. Ainsi l'ai-je voulu pour cette nuit. Depuis que nous faisons l'amour ensemble, nous nous sommes toujours montrés très prudents, il se retire à chaque fois pour éviter tous risques. Mais cette nuit entre toutes, il n'appartient plus au sida, seulement à moi, sa femme. Malgré lui, il suit ma cadence, gémissant avec moi, un peu plus à chaque mouvement pour finalement jouir en moi pour la première fois.

— Nous n'aurions pas dû, dit-il en se retirant quelques instants plus tard.

Le préservatif a tenu bon, comme je m'en doutais.

Il se lève, va le jeter et revient auprès de moi.

— Jessy, ta charge virale est au plus bas. Nous ne risquons rien à faire l'amour, qui plus est avec une capote.

Je caresse son torse. Il n'est pas fâché, juste un peu inquiet à l'idée de ce qui aurait pu se produire si le préservatif avait lâché.

— Tu crois ? finit-il par me demander.

— Oui, j'étudie la médecine, je suis toutes les avancées sur ta maladie depuis des années maintenant. Fais-moi confiance. Tu sais très bien que je ne t'aurais pas incité sinon.

— Oui, c'est vrai, admet-il.

— Et puis, avoue que c'était grandiose.

Je souris en l'embrassant dans le cou. Il rejette la tête en arrière, savourant ces baisers.

— Le mot est faible.

— Il faut que tu apprennes à vivre normalement, murmuré-je en laissant ma bouche descendre sur son torse. Cette nuit oublie le VIH, les prochaines heures n'appartiennent qu'à nous deux.

Dire que le mariage change quelque chose à nos vies serait exagéré. Nous sommes seulement plus

proches que nous ne l'avons jamais été. Plus les mois et les années passent et plus nous sommes amoureux. J'avais cru aimer follement Jessy lors de notre rencontre en 1991 mais dix ans plus tard, cet amour est mille fois plus fort qu'il ne l'a jamais été. J'ai réussi tous mes examens et j'ai reçu mon titre de docteur en médecine, l'année précédente. Je continue d'étudier à l'hôpital Bellevue. Un sentiment étrange m'a traversée lorsque je suis entrée pour la première fois dans cet hôpital en tant qu'élève, alors que c'est en ce lieu que Jessy avait été soigné quelques années plus tôt, lors de son agression. J'adore être en contact avec les patients, c'est tellement plus enrichissant que d'apprendre dans les livres auxquels je continue pourtant d'accorder une grande importance surtout que j'ai encore des examens à passer. Mon mari, de son côté, continue à peindre et à remporter un beau succès. De plus, mis à part, quelques rhumes ou gripes d'intensité moyenne, il n'a pas eu de gros soucis de santé depuis son retour. Ma petite sœur suit des études pour devenir psychologue et s'amuse à tous nous mettre mal à l'aise lorsqu'elle décide d'étudier nos moindres travers au cours de nos soirées en groupe. Nicolas vit à présent avec Mady qui s'est reconvertie dans le prêt-à-porter pour un grand magasin de Manhattan, c'est très pratique lorsque j'ai besoin d'une tenue, elle me la trouve en deux minutes. Ils paraissent heureux et je suis contente de voir mon grand frère enfin rangé, après toutes ses frasques. Chad a pratiquement terminé ses études d'avocat, Nick le fait enrager en le traitant de requin aux dents longues. Notre petite troupe s'entend toujours bien et c'est tous ensemble que le soir du 10 septembre 2001, nous nous rendons au Madison Square Garden pour assister au concert en hommage aux trente ans de carrière de Michael Jackson. Le public vit en délire pendant la première partie où des artistes de tous âges montent sur scène pour reprendre ses chansons et cela est pire lors de la seconde partie de la soirée quand Michael Jackson et ses frères viennent chanter à leur tour avant que l'immense performeur ne reste seul sur scène pour y interpréter ses plus grands succès et son dernier tube. C'est une soirée grandiose de laquelle nous ressortons avec une joie de vivre communicative. Nous sommes alors à mille lieues d'imaginer que le lendemain la vie de tous les Américains sera bouleversée et celle des New-Yorkais plus que tout autre.

Je suis à l'hôpital Bellevue depuis environ deux heures lorsque nous apprenons qu'un avion s'est écrasé contre l'une des tours du World Trade Center. Nous sommes sous le choc mais lorsque, quelques minutes plus tard, un deuxième avion heurte la seconde tour, c'est la panique qui s'installe. Comme tout un chacun, je pense à mes proches. Aussitôt, je téléphone à Jessy mais les réseaux sont déjà saturés, impossible de joindre qui que ce soit. Je songe à Nick qui travaille sur Wall Street, très proche des lieux et mon cœur se met à battre à tout rompre. Je n'ai aucune nouvelle de personne. Je sais que Mady ainsi que Nina et Chad se trouvent en sécurité dans des rues éloignées du lieu du drame et je m'inquiète moins pour eux. À l'hôpital, les premiers blessés arrivent. Je suis autorisée, avec d'autres étudiantes, à pratiquer les soins d'urgence tandis qu'un de nos supérieurs nous supervise. Dans l'angoisse, les minutes ressemblent à des heures. Je fais équipe avec Monica et Sarah. Je m'entends à merveille avec cette dernière, en revanche, je n'ai pas beaucoup de points communs avec Monica que je trouve superficielle. Elle passe beaucoup de temps à recoiffer ses longs cheveux noirs et à remaquiller ses yeux sombres et elle semble plus intéressée par le prestige de sa tenue que par les soins qu'elle administre. De nombreux blessés arrivent, souvent pour des plaies légères et nous passons notre temps à courir de tous côtés pour essayer d'aider les médecins le plus possible. Au milieu d'un couloir, je me fige en voyant arriver Jessy qui court pour me rejoindre.

— Dieu, merci, tu n'as rien.

Il est trempé de sueur.

— J'ai couru jusqu'ici lorsque j'ai vu que je n'arrivais pas à te joindre. C'est la bousculade dehors,

la plupart des rues sont fermées pour laisser les services de secours circuler au plus vite. Je ne voulais pas que tu t'inquiètes pour moi toute la journée.

— Tu es un amour. Je souris avant de l'embrasser fugacement. Tu as des nouvelles de Nick ?

Jessy prend un air soucieux.

— Aucune. Je n'arrive pas à le joindre. Je vais aller le chercher.

Il s'éloigne déjà.

— Chéri, sois prudent !

Il se retourne et me fait un sourire.

— Je te ramène ton frère.

Il ressort de l'hôpital tandis que je me ronge les ongles pour Nicolas.

— Pas mal, lance la voix de Monica dans mon dos.

Je me retourne pour la fusiller du regard.

— C'est mon mari !

— Miss Parfaite est mariée en plus, je ne savais pas.

— Nous ne sommes pas amies, pourquoi te l'aurais-je dit ? lui dis-je froidement.

Je porte constamment ma bague de fiançailles et mon alliance, mon mariage n'est pas un secret pour qui regarde ma main.

— Jessy va bien ? me demande Sarah en arrivant à son tour. Je l'ai vu repartir.

— Oui, il est parti à la recherche de Nicolas.

— Ne t'en fais pas, je suis sûre qu'il est en sécurité.

Sarah m'adresse un sourire réconfortant. J'ai invité ma nouvelle amie à se joindre à nous quelquefois, lors de nos soirées. Elle s'est bien entendue avec tout le monde. Elle sait la séropositivité de Jessy. Elle n'a eu aucune réaction particulière, dans notre profession, le sida n'est plus un inconnu. Nous nous remettons au travail. Il me faut attendre plus de deux heures pour voir mon mari revenir à l'hôpital avec mon frère. Tous deux se portent très bien mais comme le monde entier, ils sont sous le choc des événements.

Et puis vient la douleur quand la catastrophe se mesure en nombre de vies perdues, la colère face à ces terroristes, les pleurs lorsque nous assistons impuissants aux mises en terre de nos compatriotes. Quand enfin le temps fait son œuvre, nous comprenons que l'Amérique ne s'est pas laissé abattre et que ces êtres ignobles ne viendront pas à bout de notre pays. New York se relève de ses cendres, bien sûr, la Grosse Pomme n'aura plus jamais la même forme mais elle est toujours là, plus forte que jamais.

En 2002, j'obtiens ma licence. J'enchaîne en devenant résidente pour obtenir ma spécialité en maladie infectieuse. J'étudie énormément. Jessy plaisante souvent en me disant que je ressemble à une encyclopédie médicale lorsqu'il me fait réviser mes cours. Il y a certains jours où, je l'avoue, la fatigue prend le dessus. Entre les heures de garde à l'hôpital et les révisions, je crains plus d'une fois que mon cerveau finisse par disjoncter. Dans ces moments-là, je me pose deux minutes, j'observe mon mari, et le courage revient. Si je ne suis pas capable de le faire pour lui, alors je ne le ferai pour personne. Dans l'ensemble, sa santé reste bonne, mis à part une grippe qui m'a fait peur mais de laquelle, finalement, il s'est remis sans devoir être hospitalisé.

Nous sommes à la fin de l'année 2006, nous venons de fêter Thanksgiving avec nos deux familles, lorsque l'on se met à parler de Noël qui approche à grands pas.

— Tu te rends compte, cela va bientôt faire dix ans que nous sommes mariés, dis-je à Jessy.

Nous sommes installés sur le sofa, devant la cheminée. Jessy a plié son genou droit contre lequel je suis adossée. Nous enlaçons nos doigts dans un sens puis dans l'autre, comme nous avons tant l'habitude de le faire.

— J'ai l'impression que c'était hier.

Son regard rêveur se pose sur moi avant qu'il ne m'embrasse sur le front.

— L'année prochaine, j'aurai enfin terminé mes études.

— Et je suis toujours là.

— Oui et en bonne santé.

— Quand tu penses qu'avant je râlais lorsque tu t'occupais de moi et que maintenant, tu es à même de surveiller mes traitements. Que de chemin parcouru ! ajoute-t-il en riant.

— C'est clair que tu n'as pas toujours été sympa. Tu te souviens lorsque tu m'as dit que tu plaignais mes futurs patients ? Je ne t'ai rien répondu mais, intérieurement, j'étais à deux doigts de t'étrangler ce soir-là !

— La fièvre me faisait délirer, réplique-t-il avec un sourire en coin.

— Bien voyons. Je lui tapote la joue. Mais je ne regrette pas une seule seconde de t'avoir laissé la vie sauve.

Il passe ses bras autour de mes épaules.

— Je t'aime. Je ne pensais pas que cela serait possible mais je t'aime encore plus aujourd'hui que lorsque nous nous sommes mariés.

Je me laisse aller contre son torse.

— C'est pareil pour moi. J'ai l'impression que plus les jours passent et plus mon amour pour toi grandit. On ne va pas se remettre à pleurer ?

Jessy esquisse un sourire.

— Non, pas ce soir. Parlons cadeaux plutôt. Tu sais ce que tu voudrais pour Noël ?

— Oh oui et toi ?

— Je pensais que nous pourrions peut-être faire un voyage. Après tout, nous ne sommes jamais partis en voyage de noces.

— Je sais, avec mes études, ce n'était pas possible.

— Tu avais la même idée que moi ?

— Non, je me redresse. Je ne pensais pas à un voyage. C'est autre chose que je voudrais.

Je scrute son visage, soudainement nerveuse.

— Tu m'intrigues. Qu'est-ce que c'est ?

— Je veux que nous ayons un bébé, dis-je d'une traite.

Mon mari reste interloqué un long moment.

— Qu... Quoi ? finit-il par balbutier.

— Jessy, je vais bientôt avoir terminé mes études, cela serait le bon moment pour faire un enfant.

— Mon petit doigt me dit que tu y penses depuis longtemps.

— En effet.

— Bébé, tu sais bien qu'on ne peut pas... Je suis séropo au cas où tu l'aurais oublié.

— Si on peut.

— T'es folle !

Il me regarde d'une telle façon que je pense qu'il se pose réellement des questions sur ma santé mentale.

— Laisse-moi t'expliquer...

Je l'informe des nouvelles technologies qui, depuis quelques années déjà, permettent aux personnes qui sont dans la même situation que nous d'avoir des enfants. Je lui explique comment son sperme peut être nettoyé de tout virus pour que ses spermatozoïdes me soient ensuite inséminés. Je lui parle des centaines d'enfants qui sont déjà nés grâce à cette solution sans aucun problème de santé ni pour eux ni pour leurs mères, et j'affirme pour finir mon discours :

— C'est un moyen sûr.

— T'es folle, répète-t-il doucement.

Mais cette fois, son regard a changé. Il a compris que je ne dis pas des choses insensées mais que je vois là un moyen de concrétiser un autre de nos rêves.

— J'ai besoin d'y réfléchir, finit-il par reprendre avant d'ajouter devant mon haussement de sourcils. Il y a encore cinq minutes, je pensais qu'on ne pourrait jamais avoir d'enfant, je ne peux pas te dire oui ou non sur un coup de tête.

— Je comprends. Prends tout le temps qui te sera nécessaire pour y penser.

C'est à son tour de hausser les sourcils de surprise.

— Quoi ?

— Je ne sais pas... D'habitude tu m'aurais harcelé jusqu'à ce que je craque.

— Comme je le fais avec tes tableaux, lui dis-je en souriant.

Lorsque Jessy peint une nouvelle toile, j'ai toujours cette tendance à la vouloir même si j'essaie de me raisonner. Mais quand il s'agit d'une toile qui me plaît particulièrement, je le supplie en l'embrassant jusqu'à ce qu'il cède à ma requête. Cela fait beaucoup râler Louis qui voit ainsi de belles peintures lui échapper.

— Exactement.

— Eh bien non, là si cela doit se faire, je veux que ça vienne de toi. C'est trop important pour que je te force la main.

— Depuis quand es-tu devenue si raisonnable ?

— Ne te moque pas.

Il repousse une mèche de mes cheveux en me fixant.

— Si je dis « oui » et que je meurs dans les prochains mois, comment feras-tu ?

Je lève les yeux au plafond, des larmes me brouillent la vue. Je n'aime pas imaginer mon avenir sans lui, c'est toujours un sujet insoutenable pour moi. Il glisse sa main sur ma joue, je reporte mon regard sur lui.

— Tu sais aussi bien que moi que si nous avons un enfant, il y a de très fortes probabilités pour que tu l'élèves toute seule. Je ne serai pas là jusqu'à ce qu'il soit adulte.

J'acquiesce.

— J'y ai songé. (Je me force à maîtriser ma voix pour qu'elle ne tremble pas.) Si cela devait arriver alors je ferais mon possible pour prendre soin de cette part de toi qui restera avec moi. Je pose mes mains sur ses épaules, frôlant le bas de son visage de mes doigts. Je lui dirais combien son père est un homme génial et combien je l'aime.

— Est-ce que tu m'aimeras toujours autant si je dis « non » ?

— Je continuerai de t'aimer quelle que soit ta réponse. Cela fait quinze ans que l'on se connaît, dix ans que nous vivons seulement toi et moi. Si tu refuses, nous poursuivrons notre vie comme nous l'avons fait jusqu'à présent.

— Mais tu serais déçue ?

— Oui, un peu mais lorsque nous nous sommes mariés, avoir des enfants était un rêve inaccessible, nous avons fait une croix dessus. Donc, si maintenant tu as peur, je le comprendrai tout à fait. Je ne t'en voudrai pas.

— Tu es sûre, Meg ?

— Certaine. Tant que tu es auprès de moi, je suis heureuse, je me laisse aller à nouveau contre lui.

Je mesure la chance que j'ai de l'avoir toujours dans ma vie après toutes ces années. Lorsque nous nous sommes rencontrés, nous le pensions tous deux condamné à avoir une vie courte et finalement, sa santé s'est stabilisée avec une charge virale indétectable et un taux de T4 à cinq cents. S'il n'était pas porteur du VIH, je dirais de lui qu'à trente-deux ans, il est rayonnant de santé. Je ne lui parle jamais des patients atteints du sida dont je m'occupe à l'hôpital, ni du nombre de ceux que j'ai vus mourir. Je suis dans le service des maladies infectieuses depuis quelques mois, finalisant ma spécialité auprès de ma nouvelle supérieure, le Dr Treward. C'est une femme autoritaire, qui ne nous laisse rien passer mais qui est reconnue dans sa profession comme étant l'une des meilleures aux États-Unis. C'est un privilège de travailler sous sa responsabilité, elle m'apprend beaucoup.

Environ deux semaines plus tard, je suis à Bellevue en train d'accompagner ma supérieure et mes deux collègues pour la visite des malades. Chaque matin, nous faisons le tour du service, analysant leurs derniers résultats et nous présentant aux patients qui viennent d'arriver. Nous entrons dans la chambre d'un jeune homme âgé d'une vingtaine d'années, séropositif, qui a contracté un zona avec une forte fièvre. Je suis chargée d'examiner la zone infectée, ce que je fais sans aucune gêne alors que Monica doit répondre à des questions sur la charge virale du patient. C'est un jeune sympathique et comme à chaque fois où je suis confrontée à ce genre de malade, je fais invariablement le rapprochement avec Jessy. C'est encore plus le cas lorsque je vois une jeune fille entrer dans la chambre. Elle est indubitablement inquiète pour lui. Un flash surgit du passé. Combien de fois suis-je, moi aussi, entrée dans une chambre d'hôpital, morte d'inquiétude ? Leur histoire me renvoie à la mienne et avant de ressortir, je ne peux m'empêcher de m'attarder quelques instants pour la rassurer, comme j'aurais tant aimé qu'on le fasse pour moi. La jeune fille me considère avec reconnaissance. Lorsque je ressors, ma supérieure et mes collègues m'attendent dans le couloir.

— Tu n'en as pas marre de nous faire attendre ? rêle Monica.

— Désolée, dis-je en m'adressant principalement au Dr Treward, puis me tournant vers ma

collègue, ma voix se fait plus dure pour lui lancer: tu n'as pas remarqué que cette fille est morte de peur pour son petit ami ?

— Nous ne sommes pas là pour être les nounous de nos patients, rétorque-t-elle. De toute façon, quelle idée de sortir avec un mec qui est séropositif !

Je suis à deux doigts de la gifler mais prenant sur moi, je lui dis juste avec rage :

— Mon mari est séropo, cela te pose un problème ?

Monica reste estomaquée, ne trouvant rien à répondre. Sarah vient poser sa main sur mon bras qui tremble de colère alors que les yeux bleus de ma supérieure se sont posés sur moi avec insistance. Mis à part Sarah, personne à l'hôpital n'est au courant pour Jessy. Son médecin le reçoit dans un autre hôpital de New York, il a préféré cela pour m'éviter trop de questions de la part du personnel soignant.

— Megan, vous viendrez me voir dans mon bureau à la fin de votre garde, ordonne le Dr Treward.

D'un signe de tête, j'acquiesce, sous le regard vengeur de Monica.

En fin de journée, je me présente devant la porte du bureau de ma supérieure. J'ai les mains moites et mon cœur bat à tout rompre. Je sais que je vais sûrement avoir droit à un sermon et, vu son air austère, cela n'a rien d'un agréable moment à passer. Prenant mon courage à deux mains, je frappe. L'ordre d'entrer m'est aussitôt donné.

— Ah bien, Megan, je vous attendais, me dit-elle en me toisant.

D'un geste, elle m'invite à m'asseoir sur une chaise de l'autre côté du bureau où elle est installée. Elle remet ses courts cheveux châtain derrière ses oreilles, j'ignore son âge mais lui donne environ cinquante ans.

— Je voulais vous voir pour vous parler à l'écart de vos collègues.

Elle se lève de son fauteuil, fait le tour du bureau et vient se placer derrière moi. Je pivote pour lui faire face.

— J'ignorais que votre mari était malade, le ton de sa voix s'est radouci. Je comprends mieux maintenant pourquoi vous êtes si attentive à nos patients. Vous voulez devenir médecin dans mon service à cause de lui ? Il est votre principale motivation ?

J'acquiesce.

Elle prend place sur le siège à côté de moi et pose une main sur la mienne.

— Je vous aime bien, Megan, vous êtes douée et à l'écoute des malades. Je peux vous demander de me raconter l'histoire de votre mari ?

Le Dr Treward est une spécialiste du VIH, c'est pour cette raison que je suis tellement contente de travailler sous sa direction. J'accepte sa demande et lui relate la vie de Jessy.

— Il n'a plus eu de gros problèmes depuis qu'il suit la trithérapie ?

— Non, mais il respecte des règles de vie très strictes. Il prend ses médicaments à heures fixes, mange équilibré, il fait tout ce qu'il faut pour rester en bonne santé.

— Pas d'effets secondaires ?

— Des maux d'estomac parfois et des nausées de temps à autre, rien à part cela.

— Des rapports non protégés ?

— Non, nous sommes très prudents.

— Par qui est-il suivi ?

— Le Dr Teed, au Mont-Sinaï.

— C'est un bon médecin mais je suis meilleure, sourit-elle avec franchise. J'aimerais le rencontrer, vous pensez qu'il accepterait ?

— Je peux toujours le lui demander.

— Oui, posez-lui la question. Dites-lui que j'aimerais l'avoir comme patient.

Je reste ébahie. Pourquoi d'un seul coup s'intéresse-t-elle à Jessy ?

— Je vous en dirai plus à tous deux, s'il veut bien venir me voir, répond-elle à mon regard inquisiteur.

Lorsque je rentre à l'appartement après cet entretien, il est près de 21 heures. Jessy a préparé le repas, comme à chaque fois que je suis de garde et que je rentre tard.

— Tu es en retard, commente-t-il en me voyant entrer.

— Je sais, désolée. Ça sent bon. Qu'est-ce que tu as fait ?

— Steaks, salade et crudités. Son regard se pose sur moi tandis que je m'approche du bar. Journée difficile ?

J'acquiesce.

— J'ai besoin d'un câlin.

Je tends les bras vers lui. Il pose les couverts à salade et vient me prendre contre son cœur.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Décès d'un patient ?

— Non, pas aujourd'hui. C'est cette idiote de Monica, elle m'a poussée à bout et j'ai craqué.

Jessy s'écarte légèrement de moi pour scruter mes traits. Il sait parfaitement que je ne m'entends pas avec cette fille.

— Tu l'as massacré ? sourit-il.

Je me blottis à nouveau dans ses bras avant de répondre.

— Non, nous avons eu un patient et sa petite amie aujourd'hui qui m'ont beaucoup fait penser à nous et lorsqu'en ressortant de la chambre, Monica a fait une réflexion qui m'a énervée, je lui ai balancé pour toi.

Mon mari me frotte le dos.

— Ce n'est pas grave. Tu t'en fous de cette fille.

— Ce n'est pas ça le pire... Ma chef était là quand je lui ai dit. Elle m'a convoquée dans son bureau, c'est pour cela que je suis en retard.

— Ouille ! Des ennuis ?

Je lui rapporte les paroles du Dr Teward tandis qu'il retourne derrière le comptoir pour faire cuire les steaks.

— Tu penses que je devrais la rencontrer ?

— C'est toi qui vois.

— C'est la réponse de ma femme ou de mon second médecin ?

— Plutôt de ta femme. En tant que toubib, je te dirais d'y aller. Elle est vraiment douée et

apparemment elle te veut comme patient, cela ne pourrait être que positif pour toi.

Jessy pose ses yeux verts sur moi et pince les lèvres.

— OK, prends-nous un rendez-vous. Je veux que tu entendes ce qu'elle me dira.

Le lendemain, je donne la réponse de Jessy à ma supérieure qui en est enchantée. Elle propose de nous rencontrer l'après-midi même. Je suis toujours de garde lorsque Jessy arrive à l'hôpital. Il est rare qu'il vienne me voir sur mon lieu de travail mais chaque fois qu'il le fait, je vois la fierté briller dans ses yeux lorsqu'il me voit habillée en médecin. Je lui prends la main et le guide jusqu'au bureau du Dr Teward où nous entrons tous les deux. Ma supérieure s'avance pour venir lui serrer la main avec un sourire d'une grande humanité. Je comprends à ce moment qu'elle réserve son attitude austère à nous autres étudiants, alors qu'elle traite ses patients avec gentillesse. Nous prenons place face à son bureau.

— Merci d'avoir accepté de me rencontrer. Megan a bien voulu répondre à quelques-unes de mes questions, et votre cas m'intéresse. Je ne vais pas y aller par quatre chemins, j'aimerais pouvoir assurer votre suivi médical.

Jessy me regarde avec stupéfaction. Cette femme est aussi franche que lui.

— Et dire que l'on me trouve trop direct, souligne-t-il avec un sourire auquel répond ma supérieure.

— Je fais actuellement une étude sur les personnes séropositives depuis plusieurs années ayant vu leur vie prolongée par les trithérapies.

Je sens mon mari se renfrogner, ses mains posées sur ses genoux se crispent légèrement sur son jean.

— Je ne suis pas sûr d'avoir envie de faire partie de vos statistiques.

— Pour vous, cela ne changerait rien, monsieur Sutter. Vous aurez exactement les mêmes examens à passer et aux mêmes rythmes, la seule différence, c'est que je pourrais me servir de ces données lors de prochaines conventions sur le sida pour essayer de faire progresser la recherche.

Jessy me lance un regard interrogateur. Je sais qu'il souhaite que je lui donne mon opinion.

— C'est à toi de voir.

— OK, réponse de ma femme ou de mon second médecin ?

C'est devenu sa phrase clef lorsque je lui donne une réponse neutre.

J'esquisse un sourire.

— Les deux.

Mon bipueur retentit, m'avertissant qu'un de mes patients réclame mon attention.

Je les laisse seuls. Lorsque j'arrive auprès de mon patient, je vois la jeune fille de la veille pleurer. Son petit ami a moins de fièvre mais la douleur due au zona le fait beaucoup souffrir. J'ordonne qu'on lui donne un peu de morphine pour le soulager avant de rassurer son amie.

Une demi-heure plus tard, Jessy ressort du bureau de ma chef tandis que ma garde se termine.

— Tu en as mis du temps. J'attrape sa main.

— Tu avais raison. Elle a l'air douée. Nous avons longuement discuté et j'ai accepté sa proposition. Cela ne te dérange pas que dorénavant je me fasse suivre sur ton lieu de travail ?

— Dans quelques mois, j’aurai fini, je ne sais pas encore où j’irai bosser ensuite, donc ça ne me gêne pas du tout, lui dis-je alors que nous entrons au parking pour reprendre nos voitures. À tout de suite.

Chacun prend sa voiture et alors que nous nous retrouvons dans le hall de notre immeuble quelques minutes plus tard, une surprise nous attend sur notre palier. Mon frère, assis sur le parquet devant notre porte.

— Nick mais... Qu’est-ce que tu fais là ?

— Salut, lance-t-il sans aucune joie. Désolé de vous déranger...

— Arrête, tu ne nous déranges jamais, coupe Jessy. Viens, entre.

Il se jette directement sur le canapé. Mon mari et moi échangeons un regard interloqué.

— Ça ne va pas ? Où est Mady ?

— Elle m’a quitté, soupire-t-il alors que ses yeux se remplissent de larmes.

— Quoi ?

Jessy et moi nous exclamons d’une même voix. Nicolas nous regarde tristement.

— Vous êtes impossibles tous les deux. Même pour parler, vous êtes inséparables. Vous auriez une bière ? Ou un truc plus fort ?

Jessy lui apporte une bière, m’en tend une et garde la dernière pour lui.

— Dis-nous ce qui s’est passé.

— Mady veut qu’on se marie.

— Normal après un peu plus de dix ans ensemble.

— Meg, tu sais bien que je suis contre le mariage.

— Tu as pleuré au nôtre.

— Ouais mais vous, c’était spécial, vieux frère. Tu entrais dans la famille et puis il y avait eu votre séparation et tout... vous reveniez de loin. Alors que Mady et moi, c’était clair dès le début. Mais maintenant elle veut davantage.

Instinctivement, je regarde mon téléphone portable. Pas de message de ma meilleure amie.

— Nick, est-ce que tu l’aimes ?

Mon frère me regarde étrangement, comme si cela lui faisait bizarre de se confier à sa petite sœur sur ses sentiments.

— C’est gênant comme question !

— Oh, je t’en prie ! Combien de fois m’as-tu demandé des détails sur notre relation ?

— Oui, c’est vrai ! Nick prend une grande inspiration avant de se lancer : oui, je l’aime.

— Eh ben, ce n’était pas si dur ! Tu lui as dit ?

— Bien sûr, Meg, mais c’est trop tard...

— Tant qu’il y a de l’amour, cela peut s’arranger.

— Non, pas dans ce cas... Je l’ai trompée, avoue mon frère.

Il prend un coussin du canapé pour se cacher le visage dedans.

— Quoi ? Faisons-nous d’une même voix.

— Nick, tu n’as pas fait ça ?

Je me mets à faire les cent pas devant le sofa. Mon frère relève lentement la tête et acquiesce, l'air désespéré.

— Putain, mais ce n'est pas vrai ! Qu'est-ce qui t'a pris de faire ça à Mady ! s'écrie Jessy.

— Je n'en sais rien ! Depuis quelque temps, nous nous éloignons à cause de cette maudite envie de mariage et il y avait cette fille au bureau qui me faisait du rentre-dedans, j'ai fini par craquer.

— Mady est au courant ?

— Je me sentais tellement mal que je lui ai dit. C'est pour ça qu'elle est partie.

— Partie ?

— C'est vraiment agaçant votre numéro de duettiste qui dit tout en chœur, rôle Nick alors que Jessy et moi venons à nouveau de parler d'une même voix. Oui, elle m'a quitté. Elle est partie chez l'une de ses collègues de boulot pendant quelques jours pour y voir plus clair, d'après ce qu'elle m'a dit.

— Tu t'es excusé ? questionne mon mari.

— Oh oui, plusieurs fois, je me suis rabaissé comme une merde.

— Eh bien, si tu veux qu'elle revienne, tu n'as pas fini d'en baver ! lancé-je à mon frère.

Nous passons la soirée à tenter de remonter le moral de Nick. Je suis la première à dire qu'il a été idiot d'agir de la sorte mais en le voyant si mal, je ne peux m'empêcher d'avoir pitié de lui. Et puis, c'est mon grand frère, celui qui m'a toujours soutenue, aidée, portée à bout de bras quand plus rien n'avait de sens dans ma vie. Il reste manger, regarde un match de football avec nous avant de rentrer chez lui. Il est prêt à tout faire pour tenter de récupérer Mady, et j'espère du fond du cœur qu'il y parvienne.

— Pauvre Nick, commente Jessy alors que nous allons nous coucher.

— Et pauvre Mady.

Nous nous allongeons, nous tournant l'un vers l'autre. Je reprends :

— Ils me font de la peine tous les deux.

— Tu pourrais me pardonner si je venais à te tromper ?

Je pose des yeux accusateurs sur mon mari.

— Je ne pense pas. Je crois que je t'aimerais toujours... par contre, je n'aurais plus du tout confiance, et ce, définitivement. Et toi ?

— Je ne crois pas non plus. Il se glisse jusqu'à moi. Mais rassure-moi, tu ne comptes pas avoir une liaison ?

Un sourire étire ses lèvres mais ses yeux sont étrangement sérieux.

— Cela ne m'est jamais venu à l'esprit. Mais je te signale que tu m'as posé la question en premier. Tu as une maîtresse cachée quelque part ?

— Ça ne va pas ! dit-il en éclatant de rire. Il n'y a qu'avec toi que j'ai envie de faire l'amour. Je ne désire personne d'autre, murmure mon mari en se penchant au-dessus de moi.

— Je t'aime, mon cœur.

Je prends son visage d'ange entre mes doigts.

— Moi aussi, je t'aime...

Il plonge son regard dans le mien en me déclarant :

— Je veux que nous fassions un bébé.

Je reste interdite. *Il vient vraiment de me dire ce que je crois qu'il m'a dit ?* Il me faut plusieurs secondes pour réaliser.

— Tu as changé d'avis ?

Sortant de ma torpeur, je me mets à l'embrasser sur les lèvres, les joues, le front, tous les endroits que je peux atteindre en lui répétant :

— Je suis trop contente !

Jessy rit et se laisse retomber à côté de moi, alors qu'à mon tour je me penche au-dessus de lui.

— Qu'est-ce qui t'a décidé ?

— Ta supérieure ! Je lui ai posé des tonnes de questions cet après-midi, elle a répondu à tout et m'a assuré que si nous allions au bout de notre désir d'enfant, elle assurerait le suivi pour que tout se passe bien, sans risque. C'est pour cette raison que j'ai accepté qu'elle soit mon médecin dorénavant.

— Attends, tu lui as dit que je voulais un bébé ?

— Que nous le voulions mais que j'avais peur pour toi, corrige-t-il en caressant ma joue. Depuis la première fois où nous en avons parlé ensemble, l'idée d'avoir un bébé avec toi est toujours restée dans un coin de ma tête, mais j'étais mort de trouille à la pensée de pouvoir te contaminer. À présent, je suis totalement rassuré. Le Dr Treward va me faire passer des tests, après je crains que cela ne soit à ton tour et puis le processus se mettra en marche, d'après ce qu'elle m'a dit.

— On va finalement l'avoir notre Jessy en miniature.

Je souris.

— Ou notre mini-Megan.

— Tu sais à quel point je t'aime ?

— Plus que tout au monde ?

— Oui et encore plus que ça !

— Megan ! s'écrie le Dr Treward dans le couloir principal du service des maladies infectieuses, en me faisant signe de venir la voir.

Mes deux collègues me regardent, surprises.

— Je voulais juste savoir si votre mari était déjà allé passer les examens que je lui ai recommandés hier ?

— Oui, ce matin.

— Parfait. Il serait bien que vous alliez vous faire examiner par l'un de vos collègues en gynéco. Il me faudrait également une prise de sang et un test de dépistage.

J'acquiesce. Cela est étrange de parler de ce sujet avec ma supérieure.

— Lorsque cela sera fait, apportez-moi les résultats et nous verrons ce que cela donne.

Elle me fait un petit sourire avant de repartir dans son bureau. Je rejoins Monica et Sarah.

— Alors Miss Parfaite, on se fait taper sur les doigts ?

Monica a un air réjoui.

— Pas du tout et, pour la millième fois, arrête de m'appeler comme ça !

— Qu'est-ce qu'elle te voulait ? s'inquiète mon amie Sarah.

Mais comme la peste de Monica est toujours là, je ne peux lui répondre franchement.

— Rien, c'est personnel.

Un peu plus tard, lorsque je me retrouve seule avec Sarah, j'en profite pour tout lui raconter et lui demander de me faire une prise de sang, comprenant un test de dépistage VIH.

— C'est pour ça que le vieux dragon te prend sans cesse à l'écart ces derniers jours ?

— Oui, elle est devenue le médecin de Jessy. Mais tu sais, elle est très sympa quand on la connaît un peu mieux.

— En tout cas, si vous pouviez avoir un bébé, je serais contente pour vous.

Plus tard, je me rends au service gynécologie pour me faire examiner, ainsi tout est fait. Il n'y a plus qu'à attendre tous les résultats pour savoir si une insémination sera possible.

Le soir du réveillon de Noël, tout l'appartement est décoré de blanc, rouge et vert en parfait accord avec le sapin. La table est dressée dans des tons blancs et argent.

— J'y vais, lance Jessy alors que l'on sonne à la porte. Hello ! Tu es toute seule ?

Nina fait son entrée. Elle est radieuse dans son long manteau rouge et son écharpe blanche parsemée d'étoiles dorées. Égale à elle-même, elle saute aussitôt dans les bras de mon mari puis dans les miens. Elle a beau être une adulte, elle a gardé cette spontanéité qui la rend tellement unique.

— Oh, je suis trop contente de vous revoir tous les deux ! dit-elle joyeusement en me tenant les mains.

— Tu nous as manqué à Thanksgiving.

— Et vous encore plus ! Bob m'avait invitée dans sa famille, un vrai cauchemar ! J'ai pensé à vous tout le long de cette journée !

— Où est Bob ?

Nina ôte son écharpe et son manteau que Jessy va ranger dans le vestibule.

— Voilà pourquoi tu es mon beau-frère préféré ! sourit-elle.

— Je suis ton seul beau-frère !

— Tu es quand même mon préféré ! Bob ? Je n'en sais rien, sûrement dans les jupons de sa mère. Nous avons rompu après Thanksgiving.

Cette rupture n'a pas l'air d'avoir traumatisé du tout ma sœur, qui rit de bon cœur. Je souffle de soulagement, je n'aimais pas ce type.

— Génial, lance franchement mon mari. Une bonne raison supplémentaire de faire la fête !

Nina éclate de rire alors que l'on sonne de nouveau à la porte. Jessy se dirige pour ouvrir alors que je crie d'entrer. Il se retourne vers moi, surpris.

— Tu ne vas pas faire le portier toute la soirée. Tout le monde est assez grand pour savoir tourner une poignée.

— Maman ! Jason !

Il va les prendre dans ses bras.

Élise a pris quelques rides avec les années, mais elle est toujours égale à elle-même, douce,

gentille, franche. Jason a enfin arrêté de grandir, il était temps car avec son un mètre quatre-vingt-dix passé, je me sens minuscule lorsqu'il se tient à côté de moi. Il a une belle carrière de joueur de baseball à son actif et a décidé de se reconvertir en commentateur télé lorsqu'il prendra sa retraite sportive. Tous deux habitent toujours la côte ouest et, hormis pour les fêtes, nous ne nous voyons guère. Ils viennent nous embrasser, alors que la sonnette retentit une fois de plus. Chad entre en tenant une bouteille de champagne.

— Hello, tout le monde, salue-t-il avant que son regard se pose exclusivement sur ma sœur.

Ses yeux brillent. Nina avance vers lui et le prend par le cou avant de l'embrasser sur les lèvres. Nous restons tous estomaqués. Chad lui rend son baiser comme si c'était tout à fait normal.

— Bon et bien, ça, c'est fait, murmure Jessy, souriant, en passant à côté d'eux.

— Euh... Au cas où vous vous poserez la question, nous nous sommes beaucoup parlé ces derniers temps, sourit Chad en attrapant la main de ma sœur.

— Ah bon ? Tu appelles cela comme ça, toi ? remarque mon mari.

Le trouble de Chad s'accroît, faisant rosir ses joues, tandis que nous rions tous. Nina nous raconte comment, après sa rupture avec Bob, elle a téléphoné à Chad pour qu'il lui remonte le moral. Et ce qui ne devait être qu'une conversation banale s'est transformée en des appels quotidiens jusqu'à ce que Chad lui avoue ce qu'il ressent depuis très longtemps. Nina lui a répondu que lorsqu'elle le reverrait, elle saurait si ce qu'elle avait éprouvé à une époque était toujours présent ou pas. À en croire leur baiser échangé, ils ont tous deux la réponse. La sonnette de la porte résonne trois fois.

— Je sais qui c'est ! Entrez !

Mes parents font irruption dans le séjour. Comme pour Élise, les traits de leurs visages sont davantage marqués, les cheveux de mon père sont à présent argentés alors que ceux de ma mère sont coupés plus court. Je vais les prendre dans mes bras pour les saluer. Ils habitent toujours à Millisky, ce qui nous permet de nous voir plusieurs fois dans l'année. Bien qu'elle les voie plus souvent que nous, ma sœur se jette dans leurs bras. Puis ils saluent Élise, Jason et Chad.

— Jessy ! Mon père lui fait une accolade. Comment vas-tu ?

— Pas encore mort ! dit mon mari en riant.

— À chaque fois que vous vous voyez tous les deux, vous faites la même remarque et ce n'est toujours pas drôle, dis-je en maugréant.

Jessy fait la bise à ma mère avant de venir passer un bras autour de ma taille en un geste d'excuses.

Un nouveau coup de sonnette nous informe de l'arrivée de mon frère. Intérieurement, je supplie le ciel qu'il ne soit pas seul. Nous n'avons eu aucune nouvelle d'eux depuis l'autre soir et cela m'inquiète beaucoup.

— Ah vous voilà, lance Nina. Nous n'attendions plus que vous !

Je me retourne et les découvre tous les deux qui entrent dans l'appartement, en se comportant comme le couple uni et solide que nous avons toujours connu.

— Ça va ? dis-je en un murmure à l'oreille de mon frère lorsqu'il vient m'embrasser.

— Très bien, merci.

Il me fait un clin d'œil complice qui finit de me rassurer.

— Tout va bien, confirme Mady.

Nous prenons l'apéritif en nous racontant nos vies. Quand c'est l'heure de passer à table, le

champagne me fait légèrement tourner la tête et, au moment du dessert, je peux dire, sans l'ombre d'un doute, que j'ai bu un verre de trop mais je ne suis pas la seule. C'est l'une des rares soirées dans l'année où nous savourons le bonheur d'être tous ensemble.

Nicolas se lève et tapote son verre avec une petite cuillère pour obtenir l'attention de tout le monde.

— J'ai quelque chose à vous demander ! Qu'est-ce que vous faites le 14 février prochain ?

— Qu'est-ce que tu nous mijotes encore ? s'exclame Chad alors que tous les autres restent silencieux en attendant la suite.

— Mady et moi nous disions que si vous n'avez rien de mieux à faire, vous pourriez toujours venir à notre mariage !

Des cris de surprise et de joie retentissent dans toute la pièce. Nos voix se mélangent les unes aux autres dans un joyeux capharnaüm pour féliciter les fiancés.

— Je suis trop contente, dis-je en passant les bras autour du cou de mon frère.

— Merci, petite tête.

— Désolée si j'ai été dure avec toi ces derniers jours. Je t'aime, Nick.

— Ne t'en fais pas pour cela. Moi aussi, je t'aime, ma petite sœur.

Le lendemain midi, pour Noël, tout le monde revient déjeuner chez nous.

— Allez, on ouvre les cadeaux, propose mon père en se tapant dans les mains, signe de son impatience.

Il s'ensuit un grand remue-ménage au pied du sapin où des papiers aux multiples couleurs volent dans tous les sens. Ma mère et Élise, Mady, Nina et moi recevant du parfum, cadeau de mon père alors que les hommes ont chacun droit à un livre sur un sujet qui les intéresse. Mon mari en reçoit un sur les meilleurs joueurs de foot.

— Papa, tu as dû avoir des réductions pour les achats en gros, non ? se moque Nicolas.

Mon père se renfrogne jusqu'à ce que Jessy et moi lui offrions notre présent.

— Un nouveau tableau ? dit-il en souriant alors que nous lui tendons une enveloppe rectangulaire.

L'année précédente, mon mari avait peint un portrait de mes parents, cela les avait beaucoup touchés, depuis, sa peinture trône au milieu de leur salon.

— Pas cette fois.

John décachette l'enveloppe. Nous lui avons pris un abonnement à l'année pour aller assister à tous les matchs de foot dans le stade le plus proche de Millisky.

— C'est une idée de Jessy.

Je tiens à le souligner devant son air incrédule.

— Et voilà précisément pourquoi il est mon gendre préféré ! s'exclame mon père en lui faisant une accolade.

— S'il y a quinze ans, on m'avait dit qu'un jour vous diriez cela, je ne l'aurais jamais cru !

— Oh toi et ta foutue franchise ! dit John. Merci, les enfants.

Puis Jessy offre le tableau sur lequel il a travaillé ces derniers jours à mon frère et Mady. C'est une toile les représentant ensemble, souriant, heureux. Ils en sont très touchés. De leur part, nous recevons une nouvelle cafetière expresso pour tenir le coup lorsque je vais avoir des nuits de garde et mon

mari des envies de peindre nocturnes. Élise et Jason nous offrent des billets d'avion afin que nous allions les voir quand on peut. En retour, ma belle-mère reçoit un collier en perle et mon beau-frère un assortiment de DVD des acteurs qu'il admire. Lorsque tout le monde a ouvert ses cadeaux, nous passons à table. Comme nous en avons l'habitude, Jessy et moi échangerons nos présents le soir, lorsque nous serons seuls. À la fin de la journée, tout le monde se donne rendez-vous une semaine plus tard, pour le réveillon du Nouvel An.

— J'ai une mauvaise nouvelle, chéri. Je suis de garde à l'hosto demain pendant vingt-quatre heures.

Je suis assise en tailleur sur notre lit en train de lire le message de ma chef. Jessy entre en grimaçant.

— On dirait que nous allons pouvoir inaugurer notre nouvelle cafetière.

Je sais que lorsque je ne suis pas à l'appartement la nuit, mon mari peint jusqu'aux premières lueurs du jour s'il est inspiré. Sinon je le retrouve régulièrement endormi sur le canapé devant la télé qui marche dans le vide. Nous avons tous deux beaucoup de mal à trouver le sommeil lorsque nous ne sommes pas ensemble ! Il vient s'asseoir à côté de moi et me tend une petite boîte.

— Joyeux Noël ! J'ai tout de suite pensé à toi lorsque je les ai vus.

Je l'ouvre. C'est une paire de boucles d'oreilles en argent où des étoiles pendent au bout d'une petite chaîne.

— J'adore. Merci, mon cœur. Je l'embrasse. J'ai, moi aussi, quelque chose pour toi.

Je me penche pour prendre sous le lit le cadeau que j'avais caché. Il défait le ruban et soulève le couvercle.

— Monet ? s'étonne-t-il.

J'acquiesce.

— Louis m'a aidé à trouver cette lettre de Claude Monet que j'ai fait encadrer. C'est un original. Je sais à quel point tu aimes son travail.

Jessy repose le cadre sur la table de nuit avant de se glisser dans le lit pour me prendre dans ses bras.

— Merci, mon amour.

Je sens son souffle chaud sur ma bouche avant que ses lèvres ne s'en emparent.

— Chéri, j'ai une mauvaise nouvelle, lui dis-je le lendemain dans la soirée en l'appelant depuis l'hôpital.

— Ouille, deux fois en deux jours, je crains le pire.

— Je suis désolée mais je ne vais pas pouvoir rentrer à la maison demain matin, je suis de garde vingt-quatre heures de plus que prévu.

— OK, je suppose que tu n'as pas le choix, soupire-t-il.

— Si je l'avais, tu sais très bien où je serais en cet instant.

— Oui, je sais. Travaille bien et essaie de te reposer un peu. Je t'embrasse

— Moi aussi, mon cœur.

Je parcours le service, répondant aux questions de certains malades ou de leurs familles. Je

regagne le bureau pour consulter les dossiers lorsque je trouve un message de Jessy sur mon portable.

Tu me manques.

J'esquisse un sourire en lui répondant :

Toi aussi, tu me manques. Je t'aime.

— Comme c'est mignon. La voix de Monica s'élève derrière moi.

Je sursaute en me retournant. Je pensais qu'elle se moquait de moi mais non, elle a l'air sincère, ce qui est une première. Il faut dire que nous sommes les seules encore présentes dans le service, à part le Dr Teward qui reçoit ses derniers patients dans son bureau.

— Dis-moi, Miss Parfaite, cela fait combien de temps que tu es mariée pour que ce soit toujours l'amour fou ?

— Dix ans.

Elle paraît réellement étonnée.

— Je n'arrive pas à garder un mec plus de six mois, me confie-t-elle.

— C'est parce que tu n'as pas encore rencontré celui qui te convient. Jessy et...

— On parle de moi ? me coupe mon mari en arrivant dans le service.

Je reste ébahie un instant.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Je me lève pour aller l'embrasser.

— Je suis le soutien moral. J'ai apporté des beignets, dit-il en indiquant la grosse boîte rose qu'il tient.

— Tu es fou ! Je souris. Oh, que je te présente ! Jessy, voici Monica.

— La fameuse collègue dont tu m'as tant parlé ! Celle qui prend plaisir à t'ennuyer, son ton est sans réplique alors que son regard se fait plus dur.

Celle-ci le regarde, visiblement mal à l'aise.

— Je crains que cela soit bien moi, murmure-t-elle en serrant la main qu'il lui tend.

— Beignet ?

Il ouvre la boîte afin qu'elle se serve. Elle en prend un, le remercie avant de s'éloigner sans demander son reste.

— C'est la première fois que je la vois déguerpier aussi vite, je souligne, amusée.

Des infirmiers et des aides-soignants, qui passent dans le couloir où nous sommes, se servent également en le remerciant et certains l'invitent à revenir quand il veut.

— Ils sont tous sympas ici, remarque-t-il.

— Oui, c'est vrai. Il y a une bonne ambiance. Tu es venu pour t'assurer qu'aucun beau mec ne me tourne autour ? lui dis-je en me moquant gentiment.

— Exactement. Et puis tu me manquais.

Je l'embrasse tendrement lorsque je vois ma chef arriver vers nous.

— On m'a dit qu'il y avait des beignets ici ?

Aussitôt Jessy lui ouvre la boîte.

— Ça tombe bien que vous soyez là tous les deux. J'allais vous téléphoner demain, j'ai reçu tous vos résultats.

Mon mari et moi la suivons dans son bureau. J'ai le cœur qui bat à tout rompre et les mains moites d'appréhension. Nous allons enfin savoir si nous pouvons concevoir un bébé ou si cela restera à jamais un rêve inaccessible. Le Dr Teward s'empare du dossier de Jessy, l'examine puis regarde mes résultats.

— Très bien. M. Sutter, votre charge virale est indétectable et le spermogramme a montré que tout va bien. Quant à vous Meg, le test VIH est négatif et vous n'avez aucun problème d'infertilité. Donc, si vous le voulez toujours, vous pouvez concevoir des enfants sans aucun souci.

Jessy et moi nous regardons, soulagés et heureux.

— Comme je vous l'ai expliqué l'autre jour, il y a plusieurs méthodes qui vont de la façon naturelle...

— Trop risquée, coupe mon mari.

— Au vu de vos résultats, je dirais que le risque de contaminer votre femme s'élève à environ cinq pour cent.

— C'est encore trop.

— Dans ce cas, il reste l'insémination. Megan, on va vous prélever un ovule dans lequel sera introduit un spermatozoïde de votre mari avant de le réimplanter.

— Oui, je sais. C'est cette méthode que nous avons convenu. Je connaissais déjà la réponse de Jessy concernant la manière classique. Je souris.

— Parfait, le Dr Teward regarde ses notes avant de nous annoncer : si vous le souhaitez, je peux prendre rendez-vous pour vous auprès du centre qui s'en occupe ?

Nous la remercions et quittons son bureau. Parvenus dans le couloir, nous laissons éclater notre joie. Mon mari me prend dans ses bras et m'embrasse avec tant de volupté que je reste pantoise.

— Viens avec moi.

Je lui prends la main et je le guide jusqu'à l'autre bout du service, dans les petites chambres mises à disposition du personnel, pour qu'il puisse se reposer pendant les longues gardes. Nous entrons dans la pièce après que j'ai vérifié qu'elle était libre et je referme la porte à clef derrière nous. L'endroit n'est pas plus grand qu'une cellule de prisonnier, avec un lit et une table de nuit pour seuls mobiliers, pas de fenêtre, rien qui rappelle que le monde extérieur existe.

— Je suis trop contente ! dis-je en passant mes bras autour de son cou.

— Et moi donc ! Tu te rends compte ? On peut faire un bébé ! Si on m'avait dit ça à l'époque où nous imaginions nos rêves les plus fous, je ne l'aurais jamais cru.

— J'étais sûr que tu dirais non à la manière naturelle de concevoir ce bébé, c'est pour cela que je ne t'en ai pas parlé.

— Cinq pour cent, c'est trop de risque pour toi. Je veux un enfant, mais pas si je dois te contaminer.

— Cela sera plus long, mais nous l'aurons, notre bébé !

— De combien de temps disposons-nous ? me demande-t-il avec un sourire coquin.

J'ôte le bipeur retenu à ma ceinture et le pose sur la table de chevet.

— Jusqu'à ce qu'il sonne. Tu as...

Jessy me montre le préservatif qu'il vient de sortir de sa poche.

— Parfois, on est tellement synchrones que cela en devient flippant, sourit-il.

Les fêtes du jour de l'An se passent tout aussi joyeusement que Noël. À la mi-janvier, nous avons rendez-vous au centre de procréation assistée pour y faire ma première insémination. Je ne peux pas dire que c'est un moment agréable à passer mais en ressortant, nous sommes contents et pleins d'espoir.

Au début février, je suis en congé et nous partons pour l'Arizona. C'est le cadeau que nous nous sommes fait pour notre dixième anniversaire de mariage. Une semaine sans nous quitter ! Une semaine sans travail. C'est une semaine formidable où nous visitons le grand canyon, Monument Valley, le lac Powell et le Navajo National Monument. Nous empruntons la mondialement connue Route 66. Nous séjournons dans des hôtels et même dans un ranch. Nous avons l'impression d'être deux gosses insoucians tant nous oublions notre vie quotidienne pour profiter pleinement de ces instants qui n'appartiennent qu'à nous. Jessy est fou de joie lorsque nous allons à Ganado, au site historique du comptoir commercial Hubbell où nous rencontrons des Amérindiens avec qui nous parlons longuement. Puis, avant de repartir pour New York, nous allons au musée des tribus indiennes du fleuve Colorado et à Paza, la ville fantôme. Dire que nous sommes ravis de notre séjour serait en dessous de la vérité. Les gens sont charmants et partout où nous nous rendons, nous sommes toujours accueillis chaleureusement. En rentrant à la maison, nous enchaînons avec le mariage de Nicolas et Mady. C'est une petite cérémonie intime et très chaleureuse. Pendant le repas, Nick et Mady ont annoncé le prochain événement important : la naissance de leur enfant. Jessy et moi étions déjà au courant, car ils voulaient être certains de ne pas nous blesser. Nous leur avons alors fait part de nos espoirs. L'ambiance de la soirée du mariage est décontractée. Nick et Mady sont tout à leur bonheur, Nina et Chad inséparables, mes parents joyeux, Jessy et moi toujours aussi complices. Nous nous sommes vraiment retrouvés pendant ce séjour en Arizona mais je sais pertinemment qu'avec mes derniers examens à passer, je vais de nouveau le délaisser durant les prochains mois.

— Alors cela en est où ? me questionne Mady lorsque nous nous retrouvons aux toilettes.

— Négatif, pas de bébé pour cette fois.

— Ça viendra, me répond-elle avec enthousiasme.

— Oui, quand cela sera le bon moment.

C'est aussi ce que nous nous disons avec Jessy mais cela est moins évident à vivre. À la fin juin, je décroche mon titre de spécialiste. Il ne me reste plus qu'à trouver un hôpital pour y exercer. C'est en désirant me parler de cela, que le Dr Treward me convoque dans son bureau.

— Je vous ai demandé de venir me voir pour vous proposer de rester travailler avec moi, annonce-t-elle directement.

— Comme vous le savez sûrement, Sarah va partir travailler à Atlanta. Mais j'aimerais vous garder, Monica et vous.

Je grimace légèrement en entendant le nom de ma collègue.

— Oui je sais, reprend ma chef, vous n'êtes pas les meilleures amies du monde mais tant que chacune respecte le travail de l'autre, il n'y a pas de soucis pour moi. J'en ai déjà parlé avec elle et nous sommes tombées d'accord pour admettre que vous faites du bon boulot ensemble alors pourquoi ne pas continuer ?

— Il est vrai que Monica est devenue un très bon médecin.

Je ne peux prétendre le contraire. Elle s'est beaucoup améliorée, traite les patients et leurs proches avec sympathie et est toujours efficace dans les traitements qu'elle indique.

— Est-ce que je peux y réfléchir avant de vous rendre une réponse ?

— Bien sûr. Prenez le temps d'en parler avec votre mari.

Le soir venu, je discute avec Jessy de la suite de ma carrière.

— C'est comme tu veux, me dit-il en restant neutre.

— Réponse de mon mari ou de l'artiste ?

— Des deux, tu sais que je peux travailler partout dans le monde tant que j'ai de la place pour y poser mes toiles. Et en tant que mari, je te dis que si tu veux quitter New York je te suis, si tu veux rester ici, cela me va très bien aussi. Il hausse les épaules.

— OK... Alors je pense dire « oui » à ce poste. Ici, nous avons notre vie, nos amis, notre famille. Oh purée, Nick en serait malade si on partait. Je ris en imaginant la tête que ferait mon frère.

— Tu vas réussir à supporter Monica ?

Je blottis ma tête contre le torse de mon mari.

— C'est ce qui m'angoisse le plus, dis-je en lâchant un soupir.

Chapitre 19

À l'épreuve du temps

Décision prise, je demeure à l'hôpital Bellevue. Finalement, mis à part deux ou trois piques de temps à autre, Monica et moi parvenons à bien nous entendre. Nous sommes toujours d'accord sur les traitements à administrer et, lors de nos gardes, si l'une est fatiguée, la seconde prend le relais.

Le 15 août 2007, notre neveu Andrew vient au monde. Nicolas et Mady sont totalement sous son charme. Il a hérité des traits de mon frère qui parie déjà sur les ravages qu'il fera plus tard. Il est si mignon qu'il fait craquer tout le monde, Jessy et moi les premiers. Nous le gardons de temps en temps, lorsque ses parents désirent sortir en amoureux.

En janvier 2009, je me sens épuisée par cette attente d'enfant qui semble ne jamais finir. Je déprime, je n'arrive plus à sourire comme avant. Cela me ronge intérieurement. Je me culpabilise de ne pouvoir donner ce bébé à Jessy qui l'a rêvé autant que moi et ce poids pèse également sur notre couple. Alors que nous étions si proches avant, j'ai à présent du mal à me comporter avec lui comme si tout allait bien. Jessy ne me fait jamais aucun reproche, au contraire, il est toujours là pour me consoler mais je suis tellement triste que je me persuade qu'intérieurement, il doit m'en vouloir. Et je suis sûre que la dernière insémination que nous avons faite trois semaines plus tôt ne marchera pas plus que les précédentes.

— Dure journée ? me demande mon mari.

Je reviens du travail en cette fin janvier avec un cafard monstrueux.

— Oui, j'ai perdu une patiente aujourd'hui.

— Viens là. (Il me prend dans ses bras et dépose un baiser sur mon front.) Ça va aller ?

— Oui, je suis juste fatiguée, je me dégage de son étreinte. Et toi, ta journée ?

Il me regarde étrangement.

— J'ai commencé une nouvelle toile. Tu vas adorer !

Je le suis dans son atelier.

— Tu te souviens ? C'était en Arizona, le feu de camp dans le ranch, sourit-il.

— C'est très beau.

Il nous a représentés derrière les flammes : je suis assise devant lui, je lui caresse le visage, il enserre ma taille alors qu'un ciel étincelant d'étoiles semble nous protéger.

— Meg ? Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiète-t-il.

Je le regarde sans comprendre.

— Rien, tout va très bien. Ton tableau est magnifique.

— J'en ai marre ! lance-t-il en quittant subitement la pièce.

Je le suis, il attrape sa veste avant de sortir furieux, en claquant la porte derrière lui.

— Et merde, murmuré-je.

Comme d'habitude lorsqu'on se dispute, je sais qu'il est parti chez mon frère. C'est devenu son refuge, ces derniers temps.

J'attrape mon téléphone.

— Oui, Nick, Jessy va arriver chez vous.

— Vous vous êtes encore engueulés ? Je ne sais pas ce qui vous arrive depuis quelques semaines mais vous devriez en discuter calmement.

— Merci de tes conseils. Il est parti sans prendre ses médocs donc si tu pouvais le renvoyer à la maison de bonne heure. Il ne doit pas merder dans son traitement à cause de moi.

— OK. Ça va, Meg ?

— Essaie de le calmer, s'il te plaît. Bonne soirée.

Ma déprime s'amplifie. Non seulement je suis incapable de tomber enceinte mais en plus, je fous mon couple en l'air. Ce soir-là, je vais me coucher sans manger. J'entends Jessy rentrer vers 22 heures, cependant je fais semblant de dormir lorsqu'il vient me voir. Plus tard, il vient se mettre au lit, il passe un bras autour de ma taille, j'attends qu'il s'endorme pour poser ma main sur la sienne.

Le lendemain matin, lorsque j'ouvre les yeux, je tombe nez à nez avec mon mari qui m'observe.

— Est-ce que tu me trompes ? me demande-t-il sans préambule.

— Oh, s'il te plaît, pas de grandes discussions dès le réveil, dis-je dans un souffle en frottant mon visage.

— C'est juste une question et je veux une réponse franche.

— Non. Non, je ne te trompe pas, et toi ?

— Ce n'est pas moi qui suis bizarre. Mais non, moi non plus.

— Très bien.

Il se met sur le dos, fixant le plafond, ses pensées se perdent loin de notre chambre.

— Il faut qu'on arrête, Meg, finit-il par dire. Nous ne pouvons pas continuer comme ça.

— C'est vrai.

— Alors si tu n'as personne d'autre, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je n'ai personne d'autre, je peux te l'affirmer. Jessy, je t'aime trop pour te tromper un jour.

Il esquisse un sourire.

— Tu m'aimes toujours ?

— Évidemment.

— Eh bien non, ces derniers temps justement, ce n'est plus une évidence pour moi.

— Je suis désolée. Écoute, là je dois aller bosser mais je te propose que nous en parlions tranquillement quand je sors de l'hosto.

— OK, je serai certainement à la galerie.

— Je viendrai t'y rejoindre.

Avant de me lever, je me penche au-dessus de lui et l'embrasse.

— Je t'aime, murmuré-je.

— Tu me manques.

Il plante son regard dans le mien.

— Je suis là.

Jessy fait une petite grimace qui reflète son incertitude.

Je passe ma journée de travail, perdue dans mes pensées, à accumuler les maladresses. Je revois sans cesse son regard du matin lorsqu'il m'a dit que je lui manquais. Il avait l'air si triste, si égaré et tout cela par ma faute, je m'en veux tellement.

— Et merde !

Je fais tomber mon stéthoscope pour la troisième fois de la journée.

— Alors, Miss Parfaite, c'est une journée sans ? Tu ne fais que des conneries depuis que tu es arrivée ce matin, constate Monica avec un sourire moqueur.

— Ouais. Je les collectionne aujourd'hui.

— Tu as des rendez-vous avec des patients ?

— Non, je viens de terminer le dernier.

— OK, c'est plutôt calme cet après-midi. Si tu veux, rentre chez toi, je prends le relais.

Je reste estomaquée.

— Tu es sûre ?

— Oui, tu me remplaceras la semaine prochaine et on sera quitte.

Pour le coup, je me retiens de la serrer dans mes bras.

— Merci, c'est sympa.

Sans demander mon reste, j'enlève ma blouse et me précipite hors du bâtiment. Jessy va être content, nous allons pouvoir passer la fin de l'après-midi ensemble à parler de nos problèmes et, j'espère, à les régler. Je me rends directement à la galerie. Louis est dans la première salle lorsque j'entre.

— Hello, Megan, ça va ?

Je lui fais la bise.

— Oui. Jessy est là ?

— Dans la pièce du fond. Il range ses toiles.

Je le remercie avant de m'y rendre. Arrivée dans l'embrasement de la porte entrouverte, j'entends des voix provenant de l'intérieur.

— Allez, détends-toi, tu es tellement stressé, dit une voix féminine que je reconnais tout de suite comme étant celle de Christine. Laisse-moi prendre soin de toi.

Je pousse doucement la porte pour découvrir Jessy assis sur un tabouret, Christine debout dans son dos, lui masse les épaules.

— Ça va ? Je ne vous dérange pas ? Je lance énervée.

— Meg ?

Mon mari est surpris. Christine cesse son massage mais garde les mains sur ses épaules en me

fixant avec un petit sourire.

— Toi, la pétasse, dégage tes pattes de mon mari ! Je crie.

Elle m'obéit dans la seconde, tout en prenant une expression outrée. Je jette un regard furieux à Jessy, celui-ci m'observe avec une étrange expression de satisfaction sur le visage. Ne pouvant en supporter davantage, je ressors précipitamment de la galerie, passant devant Louis sans répondre à ses appels. Ce n'est vraiment pas ma journée. Je n'ai aucune envie de rentrer chez moi, aussi vais-je là où je peux trouver un peu de réconfort.

— Entre, Meg. Tu as mauvaise mine, commente Mady en m'ouvrant la porte.

— Il y a de quoi.

Je soupire en laissant tomber mon sac à main sur l'un des fauteuils.

L'appartement de mon frère et de Mady est très vaste. Nick a toujours aimé les grands espaces et à présent qu'il gagne bien sa vie, il laisse parler ses envies. Les murs sont en pierres apparentes et le sol constitué de larges lames de parquet à l'ancienne, ce qui contraste avec le mobilier moderne. Mady est devenue une parfaite femme d'intérieur depuis qu'elle a arrêté de travailler pour s'occuper à temps plein de leur fils.

— Qu'est-ce qui se passe encore ? interroge Nicolas depuis la cuisine.

Il a Andrew dans les bras.

— Tu viens avec tata, bébé ?

Mon frère me laisse prendre son fils. Celui-ci du haut de ses dix-sept mois me fait un grand sourire en essayant de m'attraper le nez.

— J'ai surpris ton pote en train de se faire tripoter par Christine !

Nick et Mady me dévisagent, interloqués.

— C'est juste pas possible, dit mon frère. Jessy serait incapable de faire ça.

Je reporte mon attention sur mon neveu, seul être capable de me calmer en cet instant.

— Ben écoute, apparemment il est tellement stressé en ce moment que cette pouf avait besoin de lui faire un massage. Hein... oui ? Cette méchante pouf, je répète à Andrew qui se met à rire.

— Attends, rassure-moi, il était habillé ? questionne Mady.

J'acquiesce.

— Ouf, tu nous as fait peur ! souffle Nicolas. Mais écoute, ce n'est rien. Tu sais très bien comment est cette fille, elle lui tourne autour depuis des lustres, elle tente tout pour réussir à l'avoir.

— Eh bien, on dirait qu'elle a fini par y arriver. Oui, oui, oui, tata est très en colère contre tonton.

Mon neveu éclate de rire à nouveau. Je passe une main dans ses fins cheveux bruns alors que ses yeux dorés me dévisagent.

— Pouf, s'exclame-t-il.

— Arrête, Jessy ne te tromperait jamais.

— Excuse-moi, mais il ne ressemblait pas vraiment à une victime de harcèlement sexuel !

— Comment as-tu réagi ? intervient ma belle-sœur.

— Je l'ai traité de pétasse !

— Bon, ça suffit, lance Nicolas en reprenant son fils qu'il donne à sa femme. Arrête de mettre des

mots comme ça dans les oreilles de mon fils. Tu vas rentrer chez toi et je vais t'accompagner.

— Nick, je soupire.

— Il n'y a pas de Nick, ni de supplications qui tiennent. On y va !

Contrainte, je quitte l'appartement de mon frère, monte dans sa voiture, une grosse berline noire, il se met en route.

— Mais enfin qu'est-ce qui vous arrive en ce moment ?

Je hausse les épaules.

— Avant, vous étiez comme des siamois, même un pied-de-biche n'aurait pu vous séparer. Vous parliez en même temps pour dire exactement la même chose et maintenant, presque tous les soirs, Jessy est fourré chez moi parce que vous vous engueulez.

Il s'arrête à un feu rouge et en profite pour me scruter. Des larmes roulent sur mes joues.

— Tu détestais quand nous étions si proches.

— Non, en fait, j'étais un peu jaloux de votre complicité. Megan, je suis ton frère. Je serai toujours là pour toi, mais il faut que tu me parles si tu veux que je puisse t'aider. (Nick prend une profonde inspiration avant de me lancer d'un trait.) Ton mari croit dur comme fer que tu as une aventure. C'est vrai ?

— Quoi ? Mais non, bien sûr que non !

— Ne t'en prends pas à moi. Je lui ai dit que tu serais incapable de lui faire cela, mais il te trouve... bizarre. Et franchement, je ne peux pas lui donner tort. J'ai moi-même du mal à te reconnaître, ces derniers temps. Qu'est-ce qui t'arrive ?

J'éclate en sanglots.

— Je suis... incapable de... lui faire un... bébé, je balbutie.

— C'est ça qui te rend malade ?

J'acquiesce.

— Mais, Meg, ce n'est pas grave, cela viendra.

— Arrête ! Cela fait deux ans qu'on essaie et rien. Tu as vu comment il se comporte avec Andy ? Il rêve d'avoir un enfant à lui et je ne suis même pas capable de le lui donner.

— Ces choses arrivent quand elles doivent se produire. Cela n'a rien à voir avec toi, ni avec lui d'ailleurs. C'est comme ça, c'est tout.

Je fais un effort pour ravalier mes larmes.

— Nick, si Jessy me trompait, tu me le dirais ?

— Il ne te ferait jamais cela... et s'il le faisait, je n'aurais pas besoin de te le dire, je lui casserais la gueule directe. Tu le verrais revenir avec le visage amoché, ainsi tu comprendrais tout de suite.

J'esquisse un sourire. Il n'y a que mon frère pour réussir à me faire rire même lorsque je me sens si mal.

— Allez, essuie tes larmes, on arrive.

Nous montons jusqu'à mon appartement.

— Enfin te voilà ! (Jessy vient à ma rencontre lorsque nous entrons.) Meg, ce n'est pas ce que tu crois !

Nicolas se met entre nous deux et nous regarde à tour de rôle avant d'intervenir avec le plus grand sérieux.

— Bon maintenant ça suffit vous deux ! (Il dirige un doigt inquisiteur vers mon mari.) Toi, tu vas lui dire combien elle est bizarre, incompréhensible, et qu'elle te manque. Au passage, je suis d'accord avec Meg, Christine est une pétasse ! (Son doigt pointe droit sur moi.) Et toi, tu vas lui dire combien tu te sens coupable de ne pas réussir à faire ce bébé ! À présent, vous parlez tranquillement, ensemble, vous mettez tout à plat et surtout vous arrêtez de vous disputer pour rien ! Vous savez à quel point je vous adore tous les deux, mais là vous me faites chier !

Nick tourne les talons et repart en claquant la porte derrière lui.

Jessy et moi échangeons un regard amusé avant d'esquisser un sourire. Il s'avance vers moi et me prend dans ses bras. Je lui rends son étreinte.

— Je suis désolé. Il ne se passe rien avec Christine. Elle est juste trop collante avec moi.

— Tu me le promets ?

Je fixe son regard.

— Je te le jure.

— Alors pourquoi tu paraissais content quand je vous ai surpris tout à l'heure ?

Le visage de Jessy se fend d'un grand sourire.

— Parce que j'adore lorsque tu es jalouse ! Je croyais que tu n'en avais plus rien à faire de moi et, d'un seul coup, t'entendre crier sur cette fille... Mon Dieu que cela m'a fait plaisir !

Je glisse ma tête dans son cou alors que j'enlace davantage son corps.

— Comment as-tu pu penser cela ? Tu sais bien que je t'aime plus que tout.

— Eh bien, non, justement. Ces derniers temps, tu m'as plutôt prouvé le contraire.

Il recule et va s'asseoir sur le divan. Je reste debout, face à lui. L'heure des explications a sonné.

— Je sais que c'est ma faute si nous en sommes là. Je suis désolée.

— Je n'ai pas été très compréhensif non plus. C'est quoi cette histoire de bébé qu'a raconté Nick ?

Des larmes recommencent à rouler sur mes joues.

— Cela me rend malade de ne pas réussir à tomber enceinte. Et je sais que tu m'en veux de ne pas te donner cet enfant dont nous avons tellement rêvé.

— Qu... quoi ? Meg, stop. Je ne t'en veux pas, je ne t'en ai jamais voulu. Où es-tu allée chercher une idée aussi idiote ?

Je hausse les épaules.

— Je n'en sais rien. Je crois que je suis tellement fatiguée de tout cela que je n'y vois plus très clair.

— Il serait temps qu'on fasse une pause. Louis m'a proposé d'aller à Paris pour une semaine, pour une nouvelle exposition.

— Tu vas y aller ?

Je suis soudainement inquiète, en allant prendre place dans un fauteuil.

— Tu voudrais que je m'éloigne un peu, pour que nous puissions respirer tranquillement chacun de notre côté ?

— Non ! Dois-je te rappeler que la dernière fois que tu as été en Europe, tu y es resté plus de trois

ans.

Mon mari esquisse un sourire.

— J’espérais que tu refuserais, c’est pour cela que j’ai dit non à Louis.

— Oh, Dieu merci. (Je me relève pour me pendre à son cou.) Je t’aime, Jessy. Tu es l’amour de ma vie, dis-je en caressant son visage.

— Moi aussi, je t’aime tellement.

Le lendemain, je me sens le cœur un peu plus léger pour aller travailler. Nous n’avons pas réglé tous nos problèmes de couple mais cela semble s’arranger. Cela fait trois semaines que j’ai fait ma dernière insémination et, comme d’habitude à cette date, je fais une prise de sang mais je ne me fais plus aucune illusion, cela sera négatif. Mais ce qui m’importe le plus à cet instant, c’est de remettre mon mariage sur les rails. Je ne veux perdre Jessy à aucun prix.

— Megan ! m’appelle ma supérieure alors que je vérifie un dossier sur l’ordinateur.

Je lève la tête, elle me considère un moment, avant de me dire :

— Vous paraissez fatiguée. Rentrez chez vous !

— Com... comment ? balbutié-je, étonnée.

— Je veux des médecins qui soient en forme pour donner le meilleur d’eux-mêmes aux patients et ces derniers temps vous me semblez avoir besoin de repos. Allez ouste, rentrez chez vous !

Trop contente de pouvoir retrouver mon mari, je lâche tout et me dépêche de quitter l’hôpital avant qu’une urgence ne se présente. En ce dernier jour de janvier, il fait un froid glacial. Un vent venu du nord a apporté avec lui de la neige qui est tombée pendant la nuit recouvrant tout en blanc.

— Chéri ? Tu ne vas pas croire ce que m’a dit le Dr Treward. Tu es là ?

— Dans la chambre, me répond-il.

D’un pas joyeux, j’entre dans notre chambre à coucher et m’arrête brusquement. Un sac de voyage sur le lit, deux valises par terre, Jessy fait ses bagages. Il suspend son geste en tenant un pull au-dessus du sac, le considère un instant avant de le plier et de le glisser à l’intérieur.

— Qu’est-ce que tu fais ? je l’interroge. Tu t’en vas ?

Ma bonne humeur s’évanouit aussitôt.

Je me revois des années plus tôt lorsque j’étais rongée par les angoisses à l’idée de le voir repartir. Aussitôt une peur panique s’insinue en moi : il me quitte. Je me sens devenir livide alors que mes jambes ont du mal à me soutenir.

— Oui, sourit-il mal à l’aise. Il se trouve que je suis allé voir Louis ce matin et j’ai changé d’avis pour le vernissage à Paris. Et tu viens avec moi, ajoute-t-il avec un clin d’œil.

— Quoi ? Mais je ne peux pas, je dois travailler...

Mon mari fait un signe négatif.

— Je suis allé voir ta supérieure, tu es en congé pendant deux semaines.

— Tu as fait quoi ? Mais enfin ça ne va pas ? Tu ne peux pas intervenir comme cela dans mon boulot !

Ma peur est remplacée par un mélange de soulagement et de colère. Moi je ne m’immisce jamais dans son travail, jamais je n’oserais. Le sourire que Jessy affichait jusque-là disparaît aussitôt.

— Cette fois, Meg, j'en ai ras le bol ! Ma femme me manque, bordel ! Tu es capable de comprendre ça ? J'en ai marre de serrer une ombre dans mes bras tout cela à cause d'un gosse inexistant ! s'écrie-t-il.

— Je croyais que tu le voulais aussi, je réplique calmement.

— C'est le cas ! Je t'assure ! Mais pas au péril de te perdre ! Je veux retrouver ma femme !

Il soulève le sac de voyage du lit et le jette violemment plus loin sur le parquet.

— Alors maintenant, tu choisis ! Soit tu te décides à redevenir ma femme, soit je pars à Paris sans toi ! Parce que là, je te jure, j'en peux plus ! enrage-t-il.

Il sort de la chambre à grandes enjambées. Malgré moi, j'esquisse un sourire à le voir se comporter ainsi, ses emportements de jeunesse me manquaient.

Je vais le rejoindre. Il est derrière le comptoir de la cuisine en train de se servir un verre.

— Depuis quand tu bois du whisky ?

Il boit une gorgée du liquide ambre, fait une grimace de dégoût, qui me fait éclater de rire, avant de jeter le reste de son verre dans l'évier.

— Je comprends pourquoi je n'en avais jamais bu avant.

Il s'est calmé. Il me jette un regard interrogateur auquel je réponds :

— On part quand ?

Il sort de derrière le bar et vient me prendre dans ses bras.

— L'avion décolle demain matin. Et heureusement que tu viens, car j'ai déjà fait tes valises. Excuse-moi d'avoir crié, chuchote-t-il à mon oreille.

— Ne sois pas désolé. Cela faisait longtemps que tu ne m'avais pas montré une telle colère, d'habitude tu prends la porte à la place de crier.

— Je n'aime pas quand on se dispute.

— Moi non plus. Mais là en te voyant balancer ce sac, j'ai revu le Jessy de dix-sept ans qui était en guerre contre le monde entier. C'est de ce Jessy dont je suis d'abord tombée amoureuse.

— Moi qui pensais que tu aimais que je sois calme.

— J'aime toutes tes facettes. (Je m'accroche à son corps comme si ma vie en dépendait.) Je ne veux pas te perdre.

— Je veux retrouver ma femme. (Il me fixe alors que ses yeux deviennent humides.) Elle me manque.

Je passe mes mains derrière sa nuque et attire son visage à moi. Dans mon ventre, des milliers de papillons prennent leur envol.

— Je suis là, mon amour, je suis là.

Tôt le lendemain, nous sommes dans un avion qui survole l'Atlantique. Par le hublot, nous admirons le lever du soleil, c'est une splendeur à couper le souffle.

— Je dois t'avouer quelque chose, me dit Jessy en ôtant l'un de mes écouteurs.

J'arrête le film que j'étais en train de regarder pour lui accorder toute mon attention.

— Christine sera à Paris. C'est elle qui va se charger de mon vernissage. Elle y est partie hier avec

mes toiles.

Rien qu'à entendre prononcer ce prénom, je fais une grimace de dégoût.

— J'ai bien fait de venir alors !

Jessy me fait un grand sourire.

— En fait, je t'ai menti hier. Si tu n'étais pas venu avec moi, je n'aurais jamais pris cet avion. Je voulais juste que tu comprennes que je suis là et que j'ai besoin de toi.

Ma main caresse sa joue avant que je l'embrasse.

— J'ai réfléchi de mon côté. Je pense que j'ai exagéré ces derniers temps avec cette histoire de bébé.

Mon mari lève des sourcils incrédules.

— Ah bon, tu crois ? se moque-t-il.

— Ce n'est pas drôle. Je reprends en esquissant toutefois un sourire : je me rends compte que je t'ai fait passer au second plan et je ne veux plus jamais que cela se reproduise. Donc, si tu es d'accord, j'aimerais que nous arrêtions les inséminations pendant quelques mois, le temps de nous retrouver.

Le sourire de Jessy s'élargit, illuminant son visage.

— J'espérais tellement que tu me dises cela.

Il pose sa main sur la mienne. Nos doigts s'entrelacent. Tant pis si nous ne devons jamais avoir d'enfant ensemble, je ne veux pas le perdre. Je suis décidée à ce qu'il redevienne la priorité absolue de ma vie.

En arrivant à l'aéroport Paris-Charles-de-Gaulle, nous prenons un taxi qui nous conduit jusqu'à notre hôtel dans le VIII^e arrondissement, près de la galerie où les œuvres de Jessy seront exposées. J'ouvre de grands yeux tout le long du trajet, cette ville est tellement différente de New York. Ici le passé est présent à chaque rue. Les États-Unis n'ont pas ce passé pittoresque derrière eux. Jessy est aux anges, du doigt, il me montre des monuments dont il se rappelle le nom et essaie de se souvenir des mots français qu'il avait appris lorsqu'il a vécu ici pendant près de deux ans. Notre hôtel est luxueux. Louis a réservé pour nous ; en entrant dans notre suite, je remarque immédiatement que tout est raffiné : un lit à baldaquin bordé de grandes tentures bleues, un papier peint bleu ciel, une moquette nacre et des meubles style renaissance. Nous avons un balcon qui donne sur la rue et duquel nous pouvons voir la tour Eiffel. Je m'y trouve lorsque mon mari se glisse derrière moi.

— Je suis tellement content que tu sois là.

Ses mains se referment sur ma taille, je me laisse aller contre lui, savourant la chaleur de ses bras. Nous sommes le 1^{er} février et il ne fait pas plus chaud en France qu'à New York : toutefois, ici il ne neige pas. Le ciel est gris, menaçant dans la journée qui s'achève alors que les lumières de la ville commencent à s'allumer partout autour de nous, comme dans un jeu de domino sans fin.

— Et moi donc. C'est un peu notre second voyage de noces. Mais Jessy, il fait froid, tu devrais rentrer.

Il est sorti en simple chemise bleue à manches longues alors que les températures avoisinent le zéro. Il ne répond rien en retournant dans la suite, je le suis et demande devant son sourire :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu recommences à te préoccuper de moi. Je te signale que la semaine dernière, je suis parti chez

ton frère, simplement habillé d'un t-shirt et tu ne l'as même pas remarqué.

— Vraiment ?

Je m'avance vers lui et passe mes bras autour de son cou.

— Tu me pardonnes ?

— Tu sais très bien que je ne peux pas t'en vouloir longtemps.

Il se penche pour m'embrasser.

— Et puis, reprend-il, cela a eu aussi des bons côtés.

— Je ne vois pas lesquels.

— Pétasse, dégage tes pattes de mon mari ! m'imites-t-il en prenant une voix plus aiguë.

Nous éclatons de rire.

— Je me suis retenue, quand je vous ai vus, j'avais une envie folle de la frapper !

— Cela fait des années que vous vous détestez toutes les deux.

— Plains-toi, deux femmes qui se battent pour toi !

— Je me fous complètement de Christine. Elle peut me tourner autour autant qu'elle le souhaite, c'est à peine si je remarque sa présence.

— J'espère que, cette fois, elle aura compris que tu n'es qu'à moi, dis-je en caressant ses cheveux qui retombent légèrement sur sa nuque.

Ses yeux verts se posent sur moi avec une joie que je n'ai plus vue briller depuis bien trop longtemps.

Il se penche pour m'embrasser, resserrant notre étreinte.

— Tu dois être crevé avec le décalage horaire ?

Soudain, il me soulève dans ses bras et me porte jusqu'à notre lit.

— À ton avis ? sourit-il.

Le lendemain matin, je m'éveille avec une sensation de lourdeur dans tout le corps tant je suis fatiguée. Jessy est en train de passer un sweat-shirt épais.

— Tu t'en vas déjà ?

Il appuie ses mains au milieu du matelas pour m'embrasser.

— Oui, on m'attend à la galerie. Tu vas bien ? Tu es toute pâle.

— Je suis épuisée. Foutu décalage horaire !

— Zut, pendant une fraction de seconde, j'ai cru que c'était à cause de ce que nous avons fait cette nuit, réplique-t-il avec un clin d'œil.

— Ça aussi, je lève une main pour frôler sa joue. Cela t'ennuie si je te rejoins plus tard ? Je voudrais traîner un peu au lit.

— Reste là, je n'en ai pas pour longtemps, je vais juste m'assurer que mes peintures ont bien voyagé et je reviens. Après, je t'emmène visiter Paris.

— Génial ! Chéri ? N'oublie pas de mettre ton manteau.

Il esquisse un sourire avant de s'en emparer et de sortir.

Je reste un moment allongée, n'ayant pas le courage de me lever. Je regarde vers la rue où les bruits de la circulation me parviennent en sourdine, il fait beau mais la buée sur les vitres m'indique qu'il fait froid. Je me saisis du téléphone sur la table de chevet et commande le petit déjeuner purement français avec croissants, jus de fruits et café. J'espère que la combinaison de caféine et de vitamine m'aidera à finir de me réveiller. Puis je prends mon portable, j'appelle Nick et lui demande :

— Devine où je suis ?

— Où je ne sais pas, mais j'ose espérer que tu es avec ton mari.

— Oui, enfin pas en ce moment, mais nous sommes dans un superbe endroit ensemble.

— Je suis content. Je te signale que vous ne m'avez donné aucune nouvelle depuis que je t'ai ramenée l'autre soir !

— Excuse-moi. C'est vrai, on aurait dû te tenir au courant. Alors, disons que nous sommes en train de régler nos problèmes... Mais assez papoté, devine d'où je t'appelle !

— OK, alors je dirais que vu votre goût commun pour les lieux qui ont marqué vos vies, vous êtes dans l'hôtel que je vous réservais lorsque vous veniez me voir ?

— Raté ! Cela dit, nous sommes bien dans un hôtel, mais à Paris, en France !

— Sans blague ? Mais et ton boulot ?

— Je suis en vacances ! Je veux juste être avec Jessy. Il est là pour un nouveau vernissage. On rentre le week-end prochain.

— C'est top ! À bientôt, petite sœur. Bises à vous deux.

— À bientôt, embrasse toute la petite famille pour nous. Merci pour ton aide... encore ! Je t'aime !

— Moi aussi !

Cette conversation avec mon frère m'a redonné de l'énergie, je suis à présent en pleine forme. Mon petit déjeuner avalé, je vais me préparer. Mon mari revient pendant ce temps-là. Je le trouve installé à la petite table du salon en train de manger un croissant en prenant ses médicaments.

— Tu te sens mieux ? s'enquiert-il.

— Oui, j'ai juste un peu de mal à me faire à ce changement d'horaire. Tu as fait vite, cela a été ?

— Les toiles sont en bon état. Christine était là. Elle m'a questionné à ton propos. Elle pensait que tu m'avais viré de notre appartement.

Je lève un sourcil incrédule.

— Rien que ça ? Eh bien, elle ne doute de rien, celle-là !

Jessy me fait un large sourire avant de reprendre :

— Tu aurais dû voir sa tête lorsque je lui ai dit que tu étais à Paris avec moi !

— Elle a dû être ravie ?

— Je lui ai mis une fois de plus les points sur les i.

— Elle m'agace !

Mon mari me tend une main que j'attrape.

— Je sais. Mais ne la laissons pas gâcher notre séjour, elle est insignifiante.

Je presse sa main plus fort.

— J'ai téléphoné à Nick. Il nous remercie de ne pas lui avoir donné de nouvelles depuis l'autre

soir !

— Ouille avec tout ça, j'ai oublié.

— Ouais, moi aussi. Il était déçu que nous ne soyons pas à la maison pour ton anniversaire. Et m'a chargé de t'embrasser.

— Alors qu'est-ce que tu attends ? dit malicieusement Jessy.

Je m'approche et l'embrasse sur la joue.

— C'est de la part de mon frère, je te rappelle.

Mon mari émet un grognement et m'attrape les poignets, me faisant basculer, je me retrouve assise sur ses genoux. Je passe mes mains derrière sa nuque pour l'attirer à moi. J'ai l'impression que cela fait des années que je ne me suis pas retrouvée assise ainsi, tout contre lui. Son baiser me laisse alanguie dans ses bras. Cela m'a tellement manqué de ne plus le sentir aussi proche de moi. C'est comme si je le redécouvrais après une longue absence, sauf que cette fois, il n'est allé nulle part. C'est moi qui me suis éloignée de lui sans le vouloir, ni même comprendre comment. Mais je suis de retour !

— Je t'aime, mon cœur, je susurre contre sa bouche.

— Ne t'éloigne plus de moi. C'est trop dur à vivre.

— Plus jamais. Je suis tellement désolée...

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase que ses lèvres ont repris possession des miennes.

Nous passons les deux jours suivants à visiter Paris. Jessy me montre où il a habité, les endroits qu'il a fréquentés à l'époque où il passait son temps à nous dessiner. Bien sûr, nous nous rendons dans les plus grands musées, à commencer par le Louvre. À la tour Eiffel, nous nous prenons des dizaines de fois en photos que nous envoyons à Nicolas et Mady pour les faire enrager un peu, ce qui fonctionne. Je me sens l'âme d'une Esméralda lorsque nous allons à Notre-Dame de Paris. Au marché aux puces, Jessy passe une matinée entière à se rendre d'antiquaires en amateurs de peinture pour trouver des tableaux qu'il pourra ramener avec lui, en souvenir de ce séjour. Nous sommes plus heureux et complices que jamais, passant des journées merveilleuses et des nuits passionnées. Nos conflits sont à présent loin derrière nous et le bonheur nous tend à nouveau les bras. J'avais tendance à le considérer comme acquis. Je me disais que Jessy serait toujours présent pour moi. La routine et la déception avaient pris le dessus sur mes sentiments, emportant avec elles mes vœux de mariage. Heureusement, je me suis réveillée à temps. J'aurais pu le perdre, tout perdre. Jessy est ma moitié, sans lui, je ne suis plus complète, je ne suis plus moi-même.

Le 4 février en fin de journée, alors que mon mari est retourné à la galerie d'art pour s'assurer de l'ordre dans lequel ses toiles doivent être placées, je prends mon téléphone pour passer un coup de fil que je redoute.

— Allô ? me dit une voix familière.

— Salut, Monica, c'est Megan.

— Oh, Miss Parfaite ! Qu'est-ce qui me vaut d'avoir de tes nouvelles ?

— Je voulais savoir si tu pouvais me rendre un service ?

— Cela a un rapport avec les patients ?

— Pas vraiment. (Je me mords la lèvre, ce coup de fil me coûte beaucoup.) C'est pour moi.

— Dis toujours.

— J'ai fait une prise de sang avant de partir en vacances. Est-ce que tu pourrais m'envoyer le résultat par mail, s'il te plaît ?

— Hum... OK, je te scanne cela dès que possible.

— Merci ! Merci beaucoup !

— À charge de revanche ! *Bye !*

Puis, avant que mon mari ne revienne, je sors pour lui acheter son cadeau d'anniversaire. Il y a dans la rue de notre hôtel, un marchand d'art qui propose une toile représentant la voie lactée parsemée d'étoiles. Lorsque nous sommes passés devant, la veille, Jessy est resté scotché devant la vitrine mais la boutique était déjà fermée. Il s'est promis d'y retourner aujourd'hui pour aller l'acheter. Aussi je me presse avant qu'il ne s'y arrête en revenant de la galerie.

Quelques minutes plus tard, je suis de retour avec le grand tableau sous le bras, que je cache sous notre lit. Seul endroit où je suis sûre qu'il n'ira pas chercher.

Quand il revient une heure plus tard, il est déçu.

— La toile que je voulais a été vendue, soupire-t-il en se laissant tomber sur une chaise.

Je feins l'indifférence.

— Ce n'est pas grave. Tu en peindras une et je suis sûre qu'elle sera encore plus belle.

Il pince ses lèvres, contrarié. La surprise ne sera que plus belle !

— À propos de tableau, j'entoure son cou de mes bras, avant de poser mon menton sur son épaule. Cette peinture que tu fais de nous en ce moment, celle devant le feu de camp en Arizona. Je pourrais l'avoir ?

Un sourire revient éclairer son visage d'ange.

— Je trouvais cela bizarre que tu ne me l'aies pas encore réclamée.

Je le contourne pour venir m'asseoir sur ses genoux.

— Alors c'est oui ?

— Tu la veux vraiment ?

— Oui, s'il te plaît, s'te plaît...

Comme par le passé, je l'embrasse sur le visage et dans le cou pour le faire céder.

— Le problème c'est qu'elle est déjà réservée, répond-il sérieusement.

Je relève la tête, totalement incrédule.

— Par qui ?

— Je la peins pour... ma femme.

Il sourit de nouveau. Très contente, je l'embrasse de plus belle en riant.

— Tu m'as fait peur. J'ai cru que ma technique pour te faire céder ne fonctionnait plus.

— Tu comprends pourquoi je suis parti en claquant la porte l'autre jour devant ton manque de réaction ? J'étais tellement énervé que j'ai hésité à la jeter.

— Tu es fou ! Je t'ai dit qu'elle est très belle.

— Oui, et d'habitude qu'est-ce que tu me dis ?

Je me mords la lèvre inférieure.

— Je te supplie tout de suite pour l’obtenir. J’étais complètement à côté de la plaque ce jour-là mais tu as vu, je ne l’ai pas oubliée pour autant.

Le lendemain matin, Jessy repart à la galerie d’art. Son vernissage aura lieu le jour suivant et je compte bien être présente auprès de lui. Pendant son absence, je regarde mes messages sur l’ordinateur portable. J’ai prévu une journée spéciale avec mon mari. Pour l’occasion, j’ai opté pour un pantalon noir et un chemisier en vichy blanc et magenta, agrémentés de chaussures noires avec petits talons. Il y a de nombreuses publicités sur l’écran, ainsi qu’un mail de Nicolas et Mady pour souhaiter l’anniversaire de mon mari qu’ils ont envoyé à minuit pile des États-Unis. Un autre mail envoyé par Jason pour son frère. Et un message de Monica, portant pour titre : Résultat test de grossesse. Sans aucun espoir, je l’ouvre. Je suis décidée à rester positive, c’est un jour spécial pour Jessy qui fête ses trente-quatre ans, rien ne viendra gâcher cette journée, surtout pas ma mauvaise humeur.

Je lis le mail une dizaine de fois avant de parvenir à en assimiler le contenu :

« Salut, Miss Parfaite, voici le résultat de ton test de grossesse. Félicitations ! »

S’ensuit le résultat sanguin prouvant que je suis enceinte, avec à la fin le commentaire de l’analyste : « Test de grossesse positif. »

Je suis complètement ébahie, j’ose à peine y croire. Il doit y avoir une erreur quelque part. Depuis le temps qu’on essaie, c’est impossible qu’au milieu de nos disputes et réconciliations, l’insémination ait enfin marché.

Vu l’heure à laquelle le mail a été envoyé, je devine que ma collègue est de garde pendant la nuit et donc toujours en service. Je lui téléphone.

— Je viens d’ouvrir ton message, merci.

— Je ne savais pas que tu voulais avoir un gosse, dit-elle d’un ton neutre.

— Monica, tu es sûre que c’est bien mon test ? Il n’y a pas eu une inversion avec une autre patiente ?

— Aucune et cela, je peux te le garantir, car je leur ai demandé de vérifier.

— Merci beaucoup, je souffle, soulagée.

— Insémination ?

J’acquiesce.

— Et je suppose que c’est pour cela que tu étais à l’ouest, ces derniers temps ?

— Ouais, je suis désolée.

— Tant que les patients n’en ont pas subi les conséquences, ce n’est pas grave. Bon, je dois filer, il y a des gens qui bossent pendant que d’autres se la coulent douce à la plage.

— Je ne suis pas à la mer mais à Paris, en France.

— Je te hais !

J’éclate de rire avant de raccrocher.

Ainsi c’est enfin arrivé, au moment où j’avais perdu tout espoir, où j’avais décidé qu’un enfant ne serait pas essentiel à notre couple. Il est là.

— Tu en as mis du temps, murmuré-je en m’adressant à l’embryon.

J'imprime le mail de Monica et le mets sous enveloppe avec le tableau sous notre lit. Puis j'attrape mon sac à main, mon manteau noir en feutrine avant de sortir pour aller retrouver Jessy à la galerie.

Le bâtiment est plus petit que celui de New York pourtant la même ambiance y règne. On s'y sent tout de suite très à l'aise, il ne manque que Louis pour y mettre sa bonne humeur. Lorsque j'arrive, je repère immédiatement Christine en grande conversation avec mon mari. Une vague de jalousie me submerge aussitôt. Je parviens à leur hauteur au moment où elle pose une main sur le bras de Jessy.

— Tu n'as toujours pas compris à ce que je vois ! lui dis-je vivement.

— Oh, tu es venue pour me présenter des excuses, j'espère ?

La voix hautaine de Christine m'énerve encore plus.

— Oui, c'est ça. Retiens ta respiration jusqu'à ce que je me décide.

Le pire, c'est que je la pense assez bête pour m'obéir. Jessy esquisse un sourire, je me tourne vers lui.

— Je venais voir si tu avais terminé pour aujourd'hui ? J'aimerais te kidnapper pour le reste de la journée, dis-je en lui tendant la main.

Il s'en empare aussitôt.

— Je suis tout à toi.

— Mais Jessy..., intervient Christine comme s'il était inconcevable qu'il parte avec sa femme en la laissant.

— Quoi ? On a fini. À demain.

Il fait deux pas mais voyant que je ne le suis pas, il s'arrête pour m'attendre.

— Christine, je vais être très claire avec toi. (J'emploie un ton menaçant, qui se veut sans réplique, en me mesurant à elle.) Cela fait des années que tu tournes autour de Jessy, ne prends pas cet air ahuri, ça ne fonctionne pas avec moi. J'ai pris sur moi pendant tout ce temps, mais maintenant c'est terminé. Alors pose encore ne serait-ce qu'un ongle sur mon mari et je te jure que je te refais le portrait !

Elle porte une main à son cœur alors que son teint devient pâle.

— Mais... (Elle tourne son regard implorant vers Jessy.) Et toi, tu vas la laisser me parler ainsi sans rien faire ?

— Peut-être que comme ça, tu comprendras enfin que je suis amoureux de ma femme, répond-il. Mais tu as raison, je vais faire quelque chose.

Il se tourne vers moi et m'embrasse à pleine bouche. Quand le baiser s'achève, Christine a disparu.

Pour midi, je l'emmène déjeuner sur un bateau-mouche naviguant sur la Seine. Il fait très froid mais le soleil brille, se reflétant sur les vitres du bateau blanc. Le repas est agréable, accompagné par un petit orchestre qui joue de la variété française et internationale dans un coin de la grande salle.

— Merci beaucoup, dit Jessy en français alors que le serveur dépose nos desserts devant nous.

— J'adore quand tu parles français, c'est trop sexy !

— Je vais m'en souvenir pour ce soir, dit-il avec un clin d'œil.

— Tu ne vas pas avoir de problème, à cause de moi, à la galerie ?

J'ai parlé à Christine sous le coup de l'émotion mais, à présent, je m'inquiète des conséquences que mes paroles pourraient avoir sur sa carrière.

— Ne t'en fais pas. Je travaille avec Louis, pas avec elle. Et puis j'en ai déjà parlé avec lui, il était le

premier à dire qu'elle devait me foutre la paix. Je pense qu'à présent cela sera le cas. Je me suis retenu de rire quand je t'ai entendue la menacer, je ne te connaissais pas si virulente !

— Je me suis étonnée moi-même !

Jessy replonge la cuillère dans sa mousse au chocolat alors que mon regard se perd sur les quais que nous longeons. *Je suis enceinte, j'ai encore un mal fou à réaliser.*

— Qu'est-ce que tu me caches ? me demande mon mari, me sortant de mes pensées.

— Rien du tout.

— Megan, tu n'as jamais su me mentir. Tu souris aux anges depuis que tu es venue me rejoindre. Tu as eu des nouvelles de ton amant ?

Son ton se veut désinvolte mais son regard est perçant.

— Chéri, c'est ton anniversaire. Si je ne te cache pas quelque chose aujourd'hui, quand le pourrais-je ?

Nous passons l'après-midi au château de Versailles. Là, au milieu de la galerie des Glaces, j'ai l'impression d'être une princesse. C'est l'une des qualités de la France, l'Histoire toujours présente dans ses nombreux monuments. Mon mari, en artiste peintre, se concentre surtout sur les œuvres et reste fasciné devant la minutie du travail.

Il fait nuit lorsque nous rentrons à notre hôtel, épuisés mais heureux.

— Tu as aimé ta journée d'anniversaire jusqu'à présent ?

Nous ôtons nos épais manteaux, écharpes et gants.

— C'était super, j'ai adoré.

— Ce n'est pas fini. J'espère que tu n'auras rien contre mais, ce matin, j'ai commandé un dîner dans notre suite. Ils ne devraient pas tarder à...

L'on frappe à la porte.

— J'y vais, lance-t-il.

Pendant ce temps, je vais vérifier que la femme de ménage a bien laissé les cadeaux sous le lit. Je le lui ai signalé, quand je l'ai croisée dans le couloir en sortant dans la matinée, elle a tenu parole, tout est à sa place. Lorsque je reviens dans le salon, Jessy contemple le repas d'un œil ravi. J'ai choisi le menu le plus luxueux : un homard en entrée, un canard farci aux cèpes avec sa variété de légumes en plat de résistance, un assortiment de fromage et une forêt noire en dessert sur laquelle est inscrit : *Joyeux Anniversaire !* Il n'y aura plus qu'à allumer les bougies le moment venu. Je me glisse derrière mon mari et lui enserme la taille.

— *Happy Birthday*, mon amour.

Nous nous installons autour d'une petite table ronde, depuis laquelle nous apercevons la tour Eiffel. La vaisselle est en porcelaine, les verres en cristal, les couverts en argent et la nappe d'un joli ton doré. J'attends que nous en soyons au dessert pour lui offrir son cadeau et lui apprendre que nous avons réussi, que je suis enceinte. Comme l'a souligné mon mari, je ne sais pas lui mentir, et il me tarde que nous ayons fini de dîner pour enfin tout lui avouer. J'ai un mal fou à me retenir de sourire et plus d'une fois, je le vois me dévisager à la recherche de réponse.

— Ferme tes yeux et ne triche pas !

Puis j'allume les bougies et les deux chandelles magiques que le pâtissier a rajoutées.

— Tu peux ouvrir les yeux.

Un mini-feu d'artifice s'offre à lui alors que je lui chante « Joyeux anniversaire ». Il fait un vœu puis souffle ses bougies. Je me lève, et je donne enfin le tableau. Je n'ai pas pu l'emballer mais ai disposé un gros ruban bleu avec une rosace dans l'un des coins. Je m'exclame en lui montrant :

— Surprise !

— Tu n'as pas fait ça ? (Son regard se perd sur les étoiles de la peinture alors qu'il se lève pour venir le prendre.) Dire que j'étais triste hier de l'avoir raté.

— Je sais. Cependant, c'était pour la bonne cause, je voulais te faire la surprise.

Il pose la peinture sur le canapé et revient vers moi.

— Tu es incroyable, ses yeux verts rencontrent les miens et s'y attardent. Pas de doute, je t'ai retrouvée.

Je le prends dans mes bras.

— Je t'aime, mon ange.

— Et moi, encore plus, sourit-il avant de m'embrasser.

Quelques instants plus tard, chacun reprend sa place. Jessy ouvre la bouteille de champagne et m'en sert une coupe.

— À ton anniversaire !

— À nous !

J'humidifie brièvement mes lèvres. Mon cœur se met à battre plus vite tandis que je cherche mes mots pour enfin lui révéler mon secret. Finalement, je me décide à faire simple.

— J'ai encore un petit cadeau pour toi.

Je glisse l'enveloppe sur la nappe jusqu'à lui.

— Laisse-moi deviner... Un autre voyage ?

Je sens mes joues devenir brûlantes sous le coup de l'émotion.

— Ouvre, tu verras !

Jessy s'en saisit et la décachette. Mon cœur s'emballe de plus en plus tandis que mes mains deviennent moites. Me jetant des coups d'œil sceptiques, il déplie lentement la feuille. Son regard se met à fixer les mots alors qu'il reste bouche bée à lire et relire le papier, comme je l'ai fait moi-même le matin. Lorsqu'il me regarde à nouveau, je vois des larmes couler sur son visage, faisant venir les miennes. Il se lève, je l'imites et nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre.

— Dis-moi que je ne rêve pas, murmure-t-il dans mon cou.

— C'est bien réel. Cela a fini par marcher. On a réussi, chéri.

Je prends son visage dans mes mains pour qu'il me regarde. Il prend une grande inspiration tel un homme en train de se noyer qui remonte subitement à la surface pour respirer. De ses pouces, il essuie mes larmes avant de m'embrasser. Mes mains glissent jusqu'à sa nuque et je l'attire plus près de moi, renforçant notre baiser.

— Inutile que je te demande si tu es content.

J'ôte une larme qui s'accroche à ses cils.

— Je ne suis pas content. Je suis super heureux. (Il pince ses lèvres, s'efforçant de s'arrêter de pleurer.) C'est donc cela que tu m'as caché toute la journée ?

— Oui, c'était un vrai supplice. (Je ris alors que je conserve mes bras autour de son cou.) J'ai failli craquer et te le dire cent fois ! Je ne sais pas te mentir mais je parviens à tenir ma langue !

— Je n'en suis pas si sûr, dit-il malicieusement avant que sa bouche n'explore la mienne avec passion.

Il me soulève du sol, je passe mes jambes autour de sa taille tandis que nous nous dirigeons vers notre lit. Délicatement, il nous y allonge.

— Tu crois que nous pouvons ?

— Bien sûr. Il était déjà là hier et avant-hier et les nuits d'avant.

Je souris en défaisant les boutons de sa chemise.

Nous sommes profondément endormis lorsqu'un son aigu nous réveille en sursaut. Jessy sort rapidement du lit pour aller répondre à son téléphone, resté dans le salon, tandis que j'allume les lampes de chevet.

— Merci, maman, dit-il en revenant dans la chambre. Non, en fait, nous dormions.

Il étouffe un bâillement.

— Nous sommes en France.

À l'autre bout du monde, Élise parle.

— Oui, un super anniversaire. Je n'aurais pas pu rêver mieux...

Je fais un signe à mon mari afin de l'inciter au silence. Il me regarde, surpris mais se tait.

— Le vernissage a lieu vendredi soir. On rentre samedi.

Sa mère parle à nouveau.

— OK, je lui dirai. Merci d'avoir appelé. Je t'embrasse.

Il raccroche et, posant son téléphone sur la table de nuit, revient se coucher à mon côté.

— J'ai oublié de l'appeler pour l'informer de ce voyage. Elle nous pensait à New York. Elle t'embrasse. (Il pose son regard sur moi.) Pourquoi tu n'as pas voulu que je lui dise pour le bébé ? Elle aurait été très heureuse.

— Je sais, mais je ne suis enceinte que de quatre semaines, c'est un peu tôt pour en parler. Je préférerais que nous attendions un peu avant de l'annoncer à nos proches.

— Tu as peur ?

Je hoche la tête.

— Nous avons mis tellement de temps avant que cela fonctionne que je ne veux pas qu'on se porte la poisse avant d'être sûrs que tout va bien.

— Tu crois qu'il y a un problème ? Tu ne te sens pas bien ? s'inquiète aussitôt mon mari.

— Non, je vais très bien et je suis sûre que, lui aussi, mais avant trois mois de grossesse, c'est toujours risqué, donc j'aimerais qu'on attende d'avoir passé ce délai avant de l'apprendre à nos familles.

Rassuré, mon mari m'attire dans ses bras.

— Cela va être dur de garder le secret pendant si longtemps. Comment allons-nous faire avec ton frère ? Il nous connaît mieux que n'importe qui, il va voir tout de suite qu'il y a un truc qui cloche.

— Ouais, ce n'est pas gagné, dis-je dans un souffle avant de me rendormir.

Le lendemain soir, j'accompagne mon mari pour son vernissage. La galerie est pleine à craquer, certains convives sortent même sur le trottoir pour respirer de l'air frais tant la salle devient étouffante. Christine reste loin de moi, et j'en fais autant, elle se contente de me jeter des regards en biais par intermittence. Jessy est très à l'aise, il a pris l'habitude de parler de ses œuvres et ne ressent plus la gêne de ses débuts même si cela ne l'amuse toujours pas. Ne connaissant personne, je reste près de lui toute la soirée, esquissant des sourires, serrant des mains. Quand le vernissage s'achève, je ne rêve que de rentrer à l'hôtel pour ôter mes escarpins. Le lendemain, nous reprenons l'avion pour rentrer à New York. Je suis à la fois triste et heureuse de quitter la France. Nous y avons passé une semaine incroyable, mais j'ai aussi hâte de me retrouver chez moi. Il me reste quelques jours de congé avant de reprendre le travail et je compte profiter de ce temps pour prouver à mon mari que notre couple est à nouveau sur la bonne route.

Chapitre 20

Le rêve devient réalité

Dans les jours qui suivent notre retour aux États-Unis, Nicolas, Mady et Andrew viennent dîner chez nous. Comme à chaque fois où nous les voyons, je me précipite pour prendre mon neveu dans mes bras.

— Il a encore grandi, non ?

— Oui, il tient cela de son père, sourit ma belle-sœur.

Elle comme moi ne sommes pas très grandes alors que Nick nous dépasse largement.

— Bon, comment ça va vous deux ? interroge mon frère, à peine a-t-il franchi le seuil de notre appartement.

— Très bien, répondons-nous en chœur.

Nick esquisse un sourire mais se garde de tous commentaires.

Tandis que je parle avec Andy qui tente de m'expliquer quelque chose en pointant un petit doigt sur le cœur autour de mon cou, Jessy sert à boire alors que Nicolas et Mady s'asseyent au salon.

— C'était comment Paris ? Vous auriez pu nous prévenir que vous partiez ! nous reproche une nouvelle fois mon frère.

— Désolé, mais on a pensé à vous. Nous vous avons rapporté un petit souvenir.

Mon mari part dans son atelier, il en revient quelques instants plus tard avec un tableau de l'Arc de Triomphe illuminé dans le soleil couchant.

— Inutile de demander qui a eu l'idée de ce cadeau, sourit Mady. Merci beaucoup, il est très beau.

Je pose Andy sur le parquet, il se met à courir vers mon mari, lui tend les bras afin qu'il le porte. Jessy et moi échangeons un regard amusé avant qu'il le soulève du sol.

— Nous avons dû payer des frais de supplément de bagages à cause de toutes les toiles que nous avons rapportées !

— Tonton, dit soudainement Andy en posant une main sur le visage de mon mari.

Celui-ci lui fait un grand sourire avant de l'embrasser sur le front.

Nous passons la soirée à leur raconter notre séjour parisien. Et miracle, aucun de nous deux ne fait de gaffe à propos de ma grossesse.

Il en est de même pendant les deux mois qui suivent. Lors du troisième mois, je pose une journée de congé pour passer ma première échographie. Jessy, à mes côtés, a du mal à retenir ses larmes en entendant le cœur du bébé battre à grande vitesse et, encore plus, lorsque l'on en voit les premières images. Nous ressortons du service de gynécologie avec des photos et la certitude que tout va bien.

Compte tenu de la séropositivité de mon mari, je suis davantage suivie que pour une grossesse dite classique. Le Dr Teward m'a refait passer un test de dépistage du sida lorsque j'ai repris le travail, cependant il est toujours négatif. Tout se déroule à merveille pour notre plus grand bonheur.

— Alors, à qui l'annonçons-nous en premier ? questionne Jessy en regardant l'échographie.

Nous sommes installés sur le canapé, scrutant ce petit être dont le profil s'affiche en noir et blanc sous nos regards ébahis.

— Ta mère ?

— Ton frère ?

— Et si tu téléphonais à ta mère pendant que j'appelle Nick et Mady pour qu'ils viennent nous voir ?

— Et tes parents ?

— C'est l'anniversaire de mon père la semaine prochaine. J'ai pensé que nous pourrions le leur dire quand nous serons à Millisky. Qu'en penses-tu ?

Jessy acquiesce et prend son téléphone avant de s'éloigner pour me permettre d'appeler mon frère. Quelques minutes plus tard, mon mari me tend le téléphone. Élise est en pleurs à l'autre bout du pays. Nous ne lui avons jamais parlé de notre projet et cela est pour elle un moment d'autant plus fort qu'elle n'avait jamais imaginé pouvoir devenir grand-mère. Je lui fais promettre de garder le secret vis-à-vis de mes parents avec qui elle est en contact régulier. Nous parlons pendant un long moment. Je la laisse lorsque j'entends mon frère et ma belle-sœur arriver. Andrew s'est endormi, Nick va le déposer délicatement dans notre chambre.

— Alors ? dit mon frère en nous scrutant. Qu'est-ce qu'il y a de si important pour que nous ayons été priés de venir dans la minute ?

Jessy passe un bras autour de ma taille alors que nous sourions tous les deux. Mady m'observe, bientôt un sourire naît sur ses lèvres.

— Non ? C'est ça ? demande-t-elle en se couvrant la bouche de ses mains.

Nicolas se tourne vers sa femme alors que j'acquiesce à l'aide de virulents hochements de tête.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je t'ai connu plus perspicace, vieux frère, réplique Jessy.

— Ah, c'est génial !

Mady se précipite sur nous et nous prend dans ses bras alors que Nick semble avoir du mal à comprendre.

— Mais quoi enfin ? râle-t-il.

Je vais me planter devant lui, l'échographie dans la main.

— Félicitations, tonton Nick.

Je ris en la lui montrant.

La mâchoire inférieure de mon frère semble se décrocher d'un coup.

— Tu es vraiment... ? articule-t-il doucement.

— Eh oui !

Nicolas veut me prendre dans ses bras, puis se ravise, se contentant de m'embrasser sur le front.

— Oh, je t'en prie ! (Je me jette dans ses bras.) Je suis enceinte, pas en sucre.

— Puisque tu le dis !

Il me décolle du sol comme lorsque j'étais une enfant et que je me pendais à son cou d'adolescent.

— Je suis très content pour vous, murmure-t-il à mon oreille avant de me reposer sur le parquet.

Il va prendre mon mari dans ses bras. Alors que Mady vient me bombarder de questions :

— Vous le savez depuis quand ? Tu en es à combien de mois ? La naissance est prévue pour quel mois ? Tu sais déjà si c'est un garçon ou une fille ?

— Tu vois ce que je subis quand elle veut quelque chose, plaisante mon frère. Allez, racontez-nous tout !

Nous prenons place au salon où nous attend une bouteille de pétillant aux pommes sans alcool.

— Alors dans l'ordre : nous l'avons appris quand nous étions à Paris.

— Le jour de mon anniversaire !

— Et vous avez gardé cela pour vous pendant tout ce temps ? s'exclame mon frère.

— Laisse-les parler, intervient Mady en lui donnant une petite tape sur le genou. Tu es enceinte de combien ?

— Trois mois. On attendait de passer ce cap pour en parler.

Ma belle-sœur me fait un signe de tête entendu, alors que mon frère lève les yeux au ciel devant ces absurdités de femmes superstitieuses.

— Il devrait être là fin septembre, dit Jessy en passant une main sur mon ventre. Et nous n'avons pas encore pu voir à l'échographie quel sera son sexe, c'est encore un peu tôt.

— Quand même, je suis ton frère ! Et toi je suis ton meilleur pote, non ? Vous auriez pu me le dire, rôle Nick.

— Vous êtes dans les premiers à être au courant, reprend mon mari.

— Ah, parce qu'en plus on n'est pas les premiers !

— Non, Élise a été prévenue juste avant que vous arriviez.

— Laisse-moi deviner, elle a pleuré, affirme Mady.

Mon mari la dévisage.

— Oui, comment tu le sais ?

— Alors ça, c'est facile, tu es aussi sensible que ta mère, réplique mon frère avec un clin d'œil. D'ailleurs, je suis sûr que tu as fondu en larmes en l'apprenant, et toi pareil.

Il pointe son doigt successivement sur mon mari et moi.

— J'avoue, oui !

— Pas moi ! Je n'ai pas pleuré en lisant le mail de Monica ; par contre, j'ai versé des larmes en voyant sa réaction lorsque je lui ai appris.

Mon frère lève son verre pour porter un toast.

— Félicitations ! C'est fade ton truc, grimace-t-il après avoir bu une gorgée.

— Désolé, mais c'est sans alcool pour que Megan puisse en boire.

— Tu peux te prendre une bière si tu veux, cela ne me dérange pas.

Il se lève et ramène deux bières du réfrigérateur, dont une qu'il tend à mon mari.

— Par contre, je compte sur vous pour ne rien dire aux parents ni à Nina et Chad. Nous allons leur

apprendre lors de l'anniversaire de papa, la semaine prochaine. Vous allez à Millisky aussi ?

Mady acquiesce. Ma sœur est retournée habiter dans notre ville natale pour vivre avec Chad. Ils semblent filer le parfait amour.

La semaine suivante, nous prenons tous la route pour aller passer le week-end chez mes parents. Nous arrivons dans l'après-midi. Nick, Mady et Andrew occuperont le studio au-dessus du garage tandis que Jessy et moi dormirons dans mon ancienne chambre. Le printemps est arrivé, les arbres font de nouvelles feuilles et les fleurs sortent de terre offrant à la ville de multiples couleurs. Les lieux n'ont pas changé, comme à chacune de nos visites, nous avons l'impression de revenir à l'époque de notre adolescence lorsque nous rêvions notre avenir commun. Et aujourd'hui presque dix-sept ans après notre première rencontre, ces projets sont devenus réalité.

Comme à l'accoutumée, mon père sort de la maison pour nous accueillir alors que ma mère nous attend à l'intérieur. Il se précipite d'abord sur Andrew avant de venir nous embrasser à tour de rôle. J'ai mis un jean bleu et une tunique blanche, à manches courtes, assez amples pour éviter que mes parents ne se doutent de quoi que ce soit avant que nous ayons pu leur annoncer. Je trouve que j'ai grossi mais Jessy, en mari parfait, m'assure du contraire, même si je sais pertinemment qu'il prétend cela pour ne pas me vexer. Lui non plus ne sait pas mentir.

— Salut, Jessy, comment ça va ? lance mon père.

Je m'éloigne avant d'entendre mon mari faire sa réponse qui n'est toujours pas drôle :

— Pas encore mort !

Cela les fait rire tous les deux tandis que je souffle d'exaspération.

— Tu vas bien maman ?

Je lui fais la bise.

— Oui, toi aussi ? Tu n'aurais pas pris un kilo ou deux ? Cela te va bien. J'avais peur qu'avec ton travail, tu ne reperdes du poids. Comment va Jessy ? me demande-t-elle plus bas.

— Il va très bien. Toujours statu quo.

— Tant mieux.

Elle le regarde s'approcher alors qu'il plaisante avec mon père en tenant des tableaux.

Nous entrons tous dans la maison. Nina et Chad sont là, ils viennent nous embrasser et nous serrer dans leurs bras. Nous ne les avons pas vus depuis plusieurs mois, mais ils semblent toujours parfaitement heureux ensemble. Mady couche Andy pour sa sieste dans l'ancienne chambre de Nina puis, tous réunis au salon, nous souhaitons un bon anniversaire à mon père.

— Cinquante-huit ans, ça se fête !

Nick sert tout le monde en champagne, je lui jette un coup d'œil, il comprend mon dilemme. Heureusement Mady vole à mon secours.

— Après cette route, je préférerais boire un jus de fruits. Quelqu'un d'autre en veut ?

Je saute sur l'occasion pour lever la main. Quelques minutes plus tard, elle revient de la cuisine avec un verre de jus d'orange qu'elle me tend avec un grand sourire innocent.

— Depuis quand tu ne bois plus de champagne, toi ? m'interroge mon père en se laissant tomber dans le canapé.

Jessy, qui est assis sur l'accoudoir du fauteuil où j'ai pris place, nous regarde à tour de rôle.

— John, vous ne voulez pas ouvrir vos cadeaux ?

Mon père détourne son attention de moi pour la reporter sur les deux tableaux que nous lui avons amenés.

— Celui-ci vient de Paris. C'est un petit souvenir.

Jessy lui donne la toile qui montre la tour Eiffel.

— Je n'arrive pas à croire que vous y êtes allés, admire ma mère avec des yeux rêveurs.

— Paris doit être une ville tellement romantique, souligne ma sœur.

Nous ne pouvons que confirmer que ce séjour restera inoubliable.

— Et l'autre tableau ?

Mon père désigne une toile emballée dans du papier cadeau.

— Celui-là, je l'ai fait spécialement pour vous et Ashley, sourit Jessy.

— Je pense que cela va vous plaire, renchérit Nicolas tandis que Jessy se rapproche de moi pour me prendre la main.

Mon père défait l'emballage, contemple un instant la toile avant de la montrer à ma mère. Jessy a peint un nouveau-né qui tient, entre ses mains, mes doigts et ceux de mon mari, juste reconnaissables à nos alliances.

— C'est Andrew quand il était petit ? interroge Ashley d'un air incrédule.

Jessy et moi secouons la tête d'un même mouvement.

— Alors qui... Oh, Seigneur ! dit mon père en se levant d'un bond du sofa.

Son expression est figée entre l'étonnement et la joie.

— Vous deux ?

Nous acquiesçons en souriant. Ma mère se lève à son tour et vient nous prendre dans ses bras, alors que mon père semble ne plus savoir où il se trouve. Et avant que nous puissions esquisser un geste, Nina vient littéralement nous sauter dessus.

— Je suis trop trop contente ! déclare-t-elle en sautillant sur place.

Chad, plus sobre, vient également nous féliciter. Puis c'est mon père qui s'approche enfin, il fixe mon mari d'un air menaçant qui surprend toute l'assemblée. Mais avant que nous n'ayons pu esquisser un geste, il donne un coup de poing sur la pommette gauche de Jessy dont la tête tourne sous le choc.

Nous restons tous ébahis. Nick est le premier à réagir, il attrape notre père par les épaules pour le faire reculer.

— Non, mais ça ne va pas ! Tu es devenu cinglé ou quoi ! (Je hurle tandis que je me penche sur mon mari.) Ça va, chéri ?

J'examine sa joue. Sa pommette est rouge à l'endroit où John l'a frappé. Il y a fort à parier qu'un bel hématome prendra bientôt le relais.

— Oui, ça va. Toi aussi, pas trop de frayeur ?

— Je suis surtout furieuse. (Je me retourne vers mon père.) Non mais, qu'est-ce qui t'a pris ? !

— Tiens, Jess, dit Chad en revenant de la cuisine avec un sac de petits pois surgelés pour qu'il

l'applique sur la marque.

Jessy regarde mon père sans comprendre mais avec une pointe de colère dans les yeux.

— Tu m'as toujours dit que je pouvais te faire confiance avec la sécurité de ma fille mais, à ce que je sache, les bébés ne se font pas sans risque pour elle ! Comment as-tu pu lui faire ça ? s'écrie mon père.

— Papa, tu vas te sentir très mal dans quelques minutes, marmonne Nicolas en s'efforçant de le maintenir.

J'interviens.

— Laisse Jessy tranquille. Il n'a rien fait.

Mon père me jette un regard d'incompréhension.

— Ah, il n'est pas de lui ? lance-t-il en se détendant d'un seul coup.

— Bien sûr que si ! Mais nous avons utilisé une autre méthode...

Nous leur racontons toute l'histoire depuis le début, sans omettre les problèmes que notre couple a rencontrés. Quand nous terminons, mon père, tête baissée, n'ose plus croiser le regard de mon mari tant il se sent penaud.

— Je t'avais dit que tu allais avoir l'air con, soupire Nick en s'écartant.

— Je te demande pardon, Jessy, je suis désolé de m'être emporté tout à l'heure. Je n'aurais pas dû te frapper.

— Ah bon ? Tu crois ?

Je fulmine de colère. Jessy pose sa main sur la mienne pour me calmer.

— On va dire que depuis le temps que vous aviez envie de me mettre cette droite, vous vous êtes fait plaisir pour votre anniversaire. Cependant, bien que je vous aime beaucoup John, si jamais il vous prenait l'idée de me frapper à nouveau un jour, je vous rendrai les coups sans culpabiliser.

— Je suis vraiment désolé, répète mon père confus.

— Ça va, on met ça de côté. Mais franchement, John, je pensais qu'après toutes ces années vous me connaissiez assez pour avoir confiance en moi. Je n'ai jamais pris de risques inconsidérés avec Megan, ce n'est pas maintenant que je vais commencer, surtout pas en mettant également la vie d'un bébé en danger.

Mon père acquiesce, l'air vraiment mal à l'aise, en réitérant ses excuses.

— C'est un peu tard, mais félicitations à tous les deux, dit-il avec un petit sourire gêné.

— Pour une annonce réussie, nous pouvons affirmer que nous ne l'oublierons jamais, affirme mon mari en souriant, lorsque nous nous retrouvons seuls dans ma chambre, le soir.

— Tu parles d'un idiot. Il aurait pu poser des questions avant de te frapper !

Je m'approche de Jessy pour regarder sa pommette qui a pris une couleur qui oscille entre le violet et le bleu.

— Eh, ce n'est pas grave. J'ai vécu pire.

— Je sais, mais quand même.

— J'ai surtout eu peur des répercussions sur le bébé, dit-il en posant une main sur ma hanche.

— Oh, regarde ! (Je soulève ma tunique pour lui montrer mon ventre qui s'est arrondi.) Ça commence à se voir !

Je souris de plaisir.

Durant les mois qui suivent, nous passons notre temps libre à organiser la venue de notre futur bébé. Jessy veut que nous déménagions pour prendre une maison avec un petit jardin où nous aurions davantage de place. De ce fait, nous en visitons un bon nombre jusqu'à ce que nous trouvions une maison de ville avec un petit carré d'herbe, non loin de notre appartement actuel. Le prix d'achat est élevé mais dorénavant nous pouvons aussi compter sur mon salaire. À regret, nous mettons notre appartement en vente. La journée, mon mari fait du rangement dans nos affaires pendant que je suis à Bellevue. Le soir venu, je l'aide un peu, puis nous nous installons dans le canapé pour réfléchir à des prénoms.

— Jessy, si c'est un garçon ! (Mon mari à l'air dubitatif.) Quoi ? Je le veux mon Jessy en miniature !

Celui-ci se tape le front avec sa main tandis que je souris.

— Et si c'est une fille ?

— Pas Megan !

Mon mari grimace légèrement.

— OK et pourquoi pas un nom qui sonne européen. Après tout, nous étions à Paris lorsqu'on a appris qu'elle était là.

— Tu crois que c'est une fille ?

Jessy fait un grand sourire en passant une main sur mon ventre. Il prend plaisir à parler au bébé chaque jour.

— Ouais, je pense. Mais fille ou garçon, cela m'est égal, tant que c'est un enfant en bonne santé.

Lorsque j'en suis à mon sixième mois de grossesse, je repasse une échographie. Le bébé va très bien, nous apprenons son sexe et nous en informons Nick et Mady le soir même :

— C'est une fille ! lançons-nous en chœur.

— Génial ! s'exclament-ils ensemble, ce qui nous fait sourire.

— Vous allez finir par nous ressembler, à dire la même chose au même moment, dit Jessy.

— Arrête de te moquer ! rétorque Nick en souriant. Vous avez déjà choisi le prénom ?

— Comme c'est une fille, c'est Jessy qui gagne ! C'est lui qui aura le dernier mot concernant son nom.

— J'ai quelques idées, reprend celui-ci alors qu'un sourire illumine son visage. Vous saurez tout à la naissance !

Pendant les trois mois qui nous restent avant son arrivée, nous déménageons. Notre appartement a rapidement trouvé un acheteur, mais c'est le cœur lourd que nous remettons les clés à son nouveau propriétaire. Nous y avons passé tant de bons moments, nous nous y sommes fiancés, y avons commencé notre vie à deux, y avons passé tant de bonnes soirées avec notre famille et nos amis. Ce lieu va énormément me manquer. Heureusement que nous restons dans le même quartier, car nous

vivons pendant des semaines au milieu des cartons. Notre nouvelle maison est très agréable, composée de trois niveaux. Au rez-de-chaussée, il y a un vaste hall d'entrée avec un bureau sur la gauche, sur la droite il y a le salon auquel succèdent la salle à manger et la cuisine ouverte au fond à gauche et, au bout du couloir, une salle de bains. Un escalier en bois nous mène à l'étage où il y a quatre chambres et deux salles d'eau. Le dernier étage est un grenier, que mon mari réquisitionne aussitôt pour y faire son nouvel atelier, tant la lumière y est bonne. Toutes les peintures ont été refaites à neuf dans des tons clairs avant que nous l'achetions. Mon mari décide de repeindre les murs de la chambre d'enfant dans des tons pastel allant du rose au mauve, en y ajoutant quelques animaux. Ensuite nous achetons un petit lit, une table à langer, une armoire, le tout en bois blanc. Nous rajoutons un fauteuil dans un coin de la pièce qui nous permettra de bercer notre enfant. Depuis des mois, Jessy et moi achetons régulièrement des vêtements de bébé, il suffit que l'on passe devant une boutique pour craquer instantanément, aussi notre fille ne manquera de rien ! Sans oublier que notre famille la gâte déjà énormément. Nicolas vient régulièrement nous voir en jouant au Père Noël, les bras chargés de cadeaux que lui-même et Mady ont achetés. Élise nous envoie souvent des colis contenant des affaires de bébé ainsi que des gâteaux pour son fils et moi afin que nous ne nous sentions pas exclus. Nina vient nous voir davantage depuis qu'elle a appris ma grossesse, elle veut devenir une tante dévouée pour sa nièce. Il est vrai qu'elle a manqué beaucoup de moments avec Andy, bien qu'elle l'adore. Chad qui est un avocat très sérieux et dont le tempérament ressemble de plus en plus à son métier l'accompagne souvent. Ainsi notre bébé, avant même sa naissance, se retrouve équipé en double pour des tapis de jeux et en triple exemplaire en mobile à suspendre au-dessus du berceau !

— Je n'en peux plus, murmuré-je avant de m'écrouler dans notre lit.

La naissance est prévue dans une semaine et, ce n'est pas seulement une impression, je suis aussi grosse qu'une baleine ! Je n'ai pas seulement grossi au niveau du ventre mais tout mon corps a gonflé tel un ballon baudruche. Je suis en congé maternité depuis un mois et heureusement, car les derniers temps à mon travail, je peinais à rester debout pendant des heures. Mes parents ainsi qu'Élise sont arrivés dans la journée dans le but de ne surtout pas rater la naissance, nous avons passé l'après-midi à trier et ranger ce qu'ils ont, une fois de plus, apporté.

— La journée a été longue.

Jessy se glisse dans le lit.

— Ça va toi ?

Je me tourne vers lui pour l'observer. Tu as les traits tirés. D'instinct, je pose une main sur son front.

— Je ne suis pas malade. Je suis juste crevé. Ma mère n'aurait pas pu arriver plus tard, non il a fallu que son avion atterrisse à 5 heures du mat.

— Elle avait juste hâte d'arriver.

Bâillant pour la troisième fois en moins d'une minute, j'embrasse mon mari avant de m'endormir. J'ai l'impression de me réveiller au bout d'une minute alors qu'une douleur me saisit les entrailles. Je regarde le radio-réveil, j'ai dormi deux heures. Sans faire de bruit, je me lève, attrape des vêtements avant de descendre à la cuisine pour y boire un verre d'eau. J'en profite pour me rhabiller, m'attendant à partir dans les prochaines heures. Bientôt les douleurs se multiplient, j'en arrive à me tenir au bar alors que les contractions deviennent plus fortes. Lorsque je perds les eaux, j'ai

confirmation que le travail est bien commencé. En tant que médecin, je sais qu'il ne sert à rien de me rendre à l'hôpital dès les premières douleurs, j'ai assez accouché de femmes pendant mes études pour connaître la théorie. En revanche, dans la pratique, je découvre tout et cela a une forte tendance à me stresser. J'attrape mon téléphone pour appeler mon mari.

— Bébé, où es-tu ? questionne-t-il d'une voix pâteuse.

— Dans la cuisine, tu peux descendre ma valise. C'est le moment d'aller à l'hosto.

Je l'entends étouffer un juron. Rapidement, il s'habille et me rejoint. Des poches sous ses yeux confirment sa fatigue. J'ai attendu jusqu'au dernier moment pour le réveiller, le laissant dormir trois heures de plus pendant que je commençais le travail.

— Pourquoi tu ne m'as pas réveillé plus tôt ? râle-t-il.

— À quoi cela aurait servi ? Tu aurais attendu jusqu'à maintenant. Il valait mieux que tu en profites pour dormir.

J'enfile une veste pendant que mon mari met ses chaussures et lui demande, ne me sentant pas de remonter l'escalier :

— Tu peux réveiller nos parents ?

Il attrape un manteau léger et hurle du bas des marches :

— Debout tout le monde ! C'est le moment !

Levant les yeux au ciel, je lui souffle :

— Non mais ça, j'aurais pu le faire !

— Ton père m'a déjà frappé, je ne tiens pas à ouvrir sa porte au milieu de la nuit et qu'il me tombe dessus.

Justement John atteint le palier.

— Qu'est-ce qui se passe ? marmonne-t-il.

— Le bébé arrive, répond Jessy tandis que j'ouvre la porte d'entrée.

— On descend, attendez-nous.

— Non. Rejoignez-nous directement à Bellevue.

Mon père acquiesce.

Le temps que mon époux mette la valise dans le coffre, je me suis installée dans la voiture alors qu'une nouvelle contraction me fait crisper les mains sur mon siège.

— Tu aurais dû me prévenir plus tôt, me reproche à nouveau Jessy, il me fixe tout en mettant le contact.

— Ça va, contractions toutes les cinq minutes, nous avons le temps d'arriver à l'hôpital.

— Mais quand même !

— Chéri, tu tiens vraiment à se qu'on se dispute maintenant ?

— Non. Tu as mal ?

J'acquiesce.

— Maintenant, je comprends pourquoi certaines patientes que j'accouchais détestaient leurs maris avant la naissance.

— Si cela peut t'aider, tu peux me haïr autant que tu veux, sourit-il.

— Tu sais très bien que j'en suis incapable.

Je pose ma main sur la sienne alors que, quelques secondes plus tard, une nouvelle douleur très aiguë me fait serrer très fort sa main. Du coin de l'œil, je vois mon mari pincer ses lèvres.

— Désolée, murmuré-je lorsque le calme revient.

— Pas de soucis, tu peux me serrer la main autant que tu veux, mais évite de me griffer jusqu'au sang.

Les rues sont calmes sans être désertes mais l'on y roule bien. Bientôt, l'établissement hospitalier apparaît devant nous. Rapidement, nous entrons à l'accueil du service maternité où je suis emmenée dans une chambre pour être examinée. Les contractions se sont encore rapprochées, devenant de plus en plus intenses. Allongée dans un lit d'hôpital, je grimace en serrant les mâchoires.

— OK, vous êtes presque à sept. Péridurale ?

J'acquiesce alors qu'une nouvelle douleur me fait serrer la main de mon mari très fortement. La sage-femme va chercher l'anesthésiste.

— Je ne savais pas que tu avais autant de force, chuchote Jessy dont les doigts ont viré au blanc.

— Je suis désolée.

Il se penche au-dessus de moi et m'embrasse sur le front.

— Cela est étrange de te voir dans un lit d'hôpital.

— Ne t'inquiète pas, je ne compte pas m'y éterniser.

— Nous y sommes, Meg, depuis le temps qu'on en parle. Notre fille va enfin arriver.

— Ah non, ne commence pas à pleurer ou...

Une nouvelle contraction me fait taire alors que l'anesthésiste entre accompagné de la sage-femme. Celle-ci regarde le tracé qui note chacune de mes douleurs.

— Elle était forte celle-là. Vous pouvez sortir pendant quelques minutes ? demande-t-elle à mon mari.

Il s'exécute. Le spécialiste me met le cathéter salvateur et après plusieurs minutes, j'ai l'agréable sensation d'avoir le bas du corps engourdi. Je ressens des pointes de douleur, mais au lieu de la sensation d'un poignard qui s'enfonce dans mon ventre, c'est devenu un pincement supportable.

— Dieu bénit la médecine, dis-je lorsque Jessy revient auprès de moi.

— Tes parents, ma mère, Nick et Mady sont là. Et Nina est en route. Tu veux les voir ?

— Est-ce que tu vas me trouver horrible si je dis non ? J'ai juste envie de vivre ce moment avec toi.

Il se penche, ses lèvres effleurent les miennes.

— Bien sûr que non. Pour une fois, ils peuvent patienter. Cela fait seize ans qu'on en rêve de ce bébé, c'est normal que nous souhaitions juste être tous les deux.

Je lève une main pour caresser son visage, et lui murmure :

— Je t'aime plus que tout, et rien, ni personne ne changera cela.

Collant son front au mien, nos regards se fixent, il me répond :

— Je t'aime autant qu'il y a d'étoiles dans le ciel.

Pendant près de deux heures, mon mari reste auprès de moi, me tenant la main sans relâche.

— Nous sommes toujours d'accord pour le prénom ? questionne-t-il alors que je ressens de vifs

élanements.

J'acquiesce d'un hochement de tête.

La sage-femme revient m'ausculter.

— C'est bon, on y va ! dit-elle avant d'appeler son interne et une infirmière.

Tout le temps où j'accouche, Jessy me tient la main, me transmettant sa force. Après quelques minutes à pousser, notre petite fille vient au monde en pleurant sa rage d'être ainsi arrachée à la chaleur de mon corps. La sage-femme me la tend immédiatement, puis elle appelle Jessy pour couper le cordon ombilical. Je me demande comment il peut y arriver tant il pleure de joie. Notre fille est magnifique avec ses fins cheveux châtain et son visage de poupon. L'infirmière la prend pour lui prodiguer les premiers soins, invitant l'heureux papa à l'accompagner. D'un signe de la main, je l'encourage à y aller avant d'essuyer mes yeux larmoyants.

Quelques instants plus tard, je suis allongée dans le lit avec ma fille dans les bras. Jessy et moi ne nous lassons pas de l'observer, d'étudier chacun de ses traits, chacune de ses attitudes. Nous échangeons des regards emplis de joie et de larmes incontrôlables.

— Je trouve qu'elle te ressemble, dis-je.

Mon mari se lève du fauteuil pour la voir de plus près.

— Difficile à dire pour l'instant...

L'on frappe à la porte.

— Entrez !

— Je veux être le premier à la voir, proclame Nicolas en entrant.

Il est suivi de tous nos proches. Bien que la chambre soit assez grande, nous nous retrouvons bientôt à l'étroit autour du lit.

— Qu'elle est jolie, chuchote mon frère en l'admirant.

Avant que son regard se pose sur nous.

— Si on m'avait dit cela lorsque nous nous sommes rencontrés, je ne l'aurais jamais cru.

Ses yeux se brouillent. Mady passe un bras autour de son cou et l'entraîne un peu à l'écart laissant la place à Élise et mes parents.

— Qui veut la porter ?

Nos parents se regardent et se mettent d'accord pour que sa grand-mère paternelle soit la première. Ma belle-mère la prend délicatement en lui parlant doucement tandis que des larmes roulent sur ses joues. Puis elle la tend à ma mère dont la vision se brouille et à mon père. Je suis surprise de voir mon père s'essuyer les yeux tout en souriant.

— Elle mesure 49 centimètres, pèse 3 kilos 110 et est née précisément à 6 h 47 aujourd'hui, donc le 21 septembre 2008, indique Jessy avec fierté.

— Nick ?

Mon frère et Mady nous tournent le dos, ils bavardent en observant la matinée qui commence par la fenêtre. Il se retourne vers moi, un grand sourire illumine son visage fatigué.

— Ta nièce t'attend.

Aussitôt, je me fais la réflexion que j'aurais mieux fait de me taire, car les yeux de mon frère se remplissent de larmes à nouveau.

— Tu es dans un état encore pire que lorsque nous t’avons annoncé notre mariage, sourit Jessy.

— Tu veux que je te rappelle qui a pleuré à la naissance d’Andrew ?

— Toi !

— Oui, nous étions tous en larmes comme aujourd’hui, réplique Nicolas en souriant. Une vraie famille de pleureurs. Non, mais c’est vrai, il n’y en a pas un dans cette pièce qui ait les yeux secs !

De nouveaux coups résonnent sur la porte. Nina et Chad entrent.

— Qu’est-ce qu’on a raté ? questionne ma sœur avec son entrain habituel.

Elle pose les yeux sur notre bébé et se couvre la bouche avant de chuchoter à son compagnon :

— Tu vois, je t’avais dit que nous arriverions trop tard.

— Au fait, vous avez opté pour quel prénom ?

Jessy et moi échangeons un sourire.

— À toi l’honneur. C’est ton idée.

Mon mari pince ses lèvres et acquiesce :

— Maintenant que tout le monde est là, nous pouvons le dire. Elle s’appelle Orlane, Élise, Ashley Sutter.

— Orlane ? C’est original, commente mon père. Cela lui va bien.

— C’est un prénom d’origine germanique. Cela signifie : la gloire du pays, indique Jessy.

— C’est tout un programme, sourit ma mère.

Pendant ce temps, Nina râle après notre frère qui ne veut pas lui laisser notre fille. Finalement, il cède et la lui remet à contrecœur tout en lui disant :

— Fais attention de ne pas la faire tomber.

Notre sœur lève les yeux au plafond.

— Je t’en prie, je sais tenir un bébé.

Chad et elle admirent chacun de ses traits.

— Je trouve qu’elle te ressemble Jess, commente Nina.

— Ah, tu vois, je te l’ai dit aussi, je renchéris.

Mon mari en est très heureux.

— Pendant que nous sommes tous réunis et que nous avons tous pleuré...

— Pas nous, intervient Chad, nous faisant rire.

— Nous allons enfoncer le clou, je reprends. Désolée pour toi, Nick mais attends...

Je prends un mouchoir en papier sur la table de chevet et lui tends.

— Tiens, tu risques d’en avoir besoin. Jessy et moi, nous aimerions que Nicolas et Nina soient les parrains et marraines d’Orlane.

Comme je l’avais prévu, mon frère se retourne vers Mady pour nous cacher ses larmes alors que ma sœur passe notre fille à Chad pour venir me prendre dans ses bras, les yeux humides avant d’embrasser Jessy.

— Avec un grand plaisir, marmonne-t-elle.

— Nick ? appelle Jessy.

Mon frère lève une main.

— Juste une minute.

Nous le voyons s'essuyer les yeux avec le mouchoir avant de nous refaire face. Son attitude fait rire tout le monde.

— Voilà, c'est bon. Bien sûr que j'accepte, c'est un grand honneur.

— Vous nous avez fait le même honneur pour Andy.

En effet, mon mari et moi sommes les parrains et marraines de notre neveu. Nicolas et Mady nous ont également désignés comme ses tuteurs, s'il leur arrivait quoi que ce soit, et nous comptons bien en faire de même avec eux.

— La nuit a été longue, commente mon père. Nous devrions laisser Megan se reposer et aller dormir un peu aussi.

Tous acquiescent et sortent à tour de rôle, me laissant seule avec mon époux. Orlande dort dans son berceau à côté de mon lit. Jessy, penché au-dessus, lui effleure la joue.

— Tu devrais rentrer prendre tes médicaments et dormir, dis-je devant ses traits tirés.

— OK, je reviendrai dans l'après-midi.

Il se penche pour m'embrasser.

— Merci, chuchote-t-il.

Je le regarde, intriguée.

— Oui, merci de me rendre si heureux. Je t'aime.

En milieu de journée, Jessy revient nous voir, m'apportant un énorme bouquet de fleurs dans un vase en cristal, des chocolats et une peluche pour Orlande.

— Au départ je voulais juste une rose, sourit-il. Je me suis laissé emporter par mon élan. Elle va bien ?

Il se penche et dépose un baiser sur le front de notre fille.

— Merci, chéri. Oui, elle a pris son biberon il y a une heure, je l'ai changée et elle s'est vite rendormie. Tu t'es reposé ?

— Un peu. J'ai du mal quand tu n'es pas là.

— Viens.

Il s'assied sur le lit à côté de moi avant de s'y allonger, son bras entoure ma taille.

— Je ne parviens pas à réaliser que le bébé auquel je parlais encore dans ton ventre hier est vraiment là.

— Tu crois qu'il est possible d'être plus heureux que cela ?

— J'en doute. Je ne sais pas si tu ressens la même chose, mais j'ai l'impression d'être submergé d'amour par ce petit être.

— Oui, cela me fait pareil. Dès que je l'ai vu, tenu, un sentiment incroyable s'est instauré dans mon cœur comme s'il s'était agrandi d'un coup. À présent, vous êtes tous deux les personnes que j'aime plus que tout au monde.

Je souris et caresse la joue de mon mari.

— C'est exactement ce que je ressens.

Je laisse ma tête reposer dans son cou avant de m'endormir. Lorsque je m'éveille, j'ai la vision de mon époux, sa main enserrant toujours ma taille, dormant à côté de moi. Soudain la porte de ma chambre s'ouvre lentement, laissant apparaître un ballon rose en forme de nounours, sur lequel est inscrit : *C'est une fille !* Nicolas passe sa tête. Je lui fais signe d'entrer.

— Il dort ? chuchote-t-il.

— Ouais, il était fatigué.

Nick accroche le ballon sur le côté du berceau avant d'embrasser sa nièce.

— L'émotion est passée ? lui dis-je en me moquant.

Mon frère s'installe dans l'un des fauteuils près de mon lit, pour que nous puissions parler tout bas.

— Quand je repense à toutes ces années que nous avons partagées tous les trois, je n'en reviens toujours pas. Je veux dire, lorsque tu m'as présenté Jess, je ne t'ai rien dit, mais j'étais convaincu que tu ne resterais pas longtemps avec lui.

Je lève des sourcils intrigués.

— Pas parce que tu aurais rompu, mais parce que je pensais vraiment qu'il ne vivrait pas vieux. Il était maigre la première fois que je l'ai vu. Puis quand il a eu cette pneumonie et que tu m'as appelé au milieu de la nuit, j'ai vraiment cru que c'était la fin.

— Tu n'étais pas le seul. J'étais au bout de ma vie ce jour-là quand je l'ai vu mourir. Je ne pourrais jamais oublier les hurlements que j'ai étouffés. Franchement, si les ambulanciers n'avaient pas réussi à le réanimer, je crois que je ne m'en serais jamais remise.

Je jette un coup d'œil vers mon époux.

— De même que s'il n'était jamais revenu d'Europe, je me demande où tu en serais aujourd'hui ? Est-ce que tu aurais pu tenir le coup encore longtemps ? Qu'est-ce que j'ai pu m'inquiéter pour toi lorsqu'il était parti ! Je ne te l'ai jamais avoué, mais j'avais peur que tu ne fasses une dépression nerveuse. Ce n'était pas toi d'être ainsi angoissée, de pleurer, de le voir partout. Je redoutais qu'un jour tu ne craques complètement.

— Je me faisais peur aussi à cette période.

— Tu te souviens quelque temps avant qu'il ne revienne, nous avons discuté du fait d'aller le voir en Angleterre ?

D'un hochement de tête, j'acquiesce.

— En fait, j'attendais les vacances de Thanksgiving pour aller seul à Londres. Je voulais en avoir le cœur net. Savoir ce qu'il devenait, ce qu'il ressentait toujours ou pas pour toi et si possible te le ramener. Je ne pouvais plus te voir dans cet état. Mais heureusement, il est revenu avant, sourit Nick en le regardant.

— Tu ne m'en as jamais beaucoup parlé mais je sais qu'à cette époque, toi aussi tu pleurais son départ.

— Qui t'a dit ça ?

— J'ai mes sources, dis-je énigmatique. Je sais même que tu disais que ton petit frère te manquait. Tu n'es pas le seul à avoir des secrets. Moi non plus, je ne t'en avais jamais encore parlé. C'est pour cette raison que lorsqu'il est revenu, nous t'avons téléphoné au milieu de la nuit. Je savais à quel point il te manquait, même si tu faisais tout pour me le cacher.

— Je me devais d’être là pour toi.

Je pose une main sur celles de mon frère.

— Jessy a toujours fait partie de notre famille.

— Oui et des années après, vous voir toujours ensemble, mariés et maintenant avec une petite fille, c’est... Vous revenez de tellement loin.

— Nous avons eu la chance aussi de t’avoir près de nous pendant tout ce temps. Combien de fois nous as-tu aidés ? (Je souris.) Bon, je reconnais que certaines fois, je t’aurais bien étranglé comme lorsque tu nous as fait coucher dans le même lit la première fois, ou quand tu t’amuses à nous balancer nos vérités au milieu d’une pièce avant de t’éclipser, nous laissant nous débrouiller avec nos problèmes.

Orlane émet des petits cris, aussitôt Nicolas se lève pour aller la prendre. Il me la donne avant de sortir demander un biberon à une infirmière.

— Tu peux ouvrir les yeux. (Je chuchote à l’oreille de mon mari.) Il est sorti.

Jessy me fait un sourire et ouvre les paupières.

— Comment tu savais que j’étais réveillé ?

— Je t’ai senti frémir lorsque Nick m’a expliqué qu’au départ il pensait que nous ne resterions pas longtemps ensemble.

— Je savais que si j’ouvrais les yeux, il s’arrêterait de parler. C’est si rare qu’il te parle ainsi que je ne voulais pas vous interrompre, dit-il avec un petit sourire en coin en caressant la joue de notre fille.

— Et puis tu voulais tout savoir, affirmé-je en souriant.

— Ouais aussi, dit-il avec un clin d’œil. Avec Nick, nous parlons beaucoup mais de choses de mecs, pas trop de sentiments.

Mon époux se lève du lit et s’étire tandis que la porte de la chambre s’ouvre à nouveau.

— Ça y est, tu es réveillé, la marmotte ! s’exclame mon frère avant de me tendre un biberon.

— Oui, à l’instant.

— Tu sais quoi ? Je pense que c’est à ton tour.

Je lui donne Orlane.

— Tu es sûre ?

J’acquiesce.

— Jessy a été le premier à lui donner, puis cela a été moi, elle veut son tonton maintenant.

Nicolas s’exécute alors que Jessy sort son téléphone portable pour le prendre en photo. Bientôt, on frappe de nouveau à la porte et lorsqu’elle s’ouvre, surprise, c’est Monica.

— Hello, Miss Parfaite, lance-t-elle en agitant une girafe en peluche devant elle.

— Salut ! Arrête de m’appeler comme ça, dis-je en la grondant gentiment.

Toutefois, je remarque qu’elle a pâli en apercevant les deux hommes dans la pièce.

— On m’a dit que tu étais là. Le Dr Treward m’a chargée de te dire qu’elle passera te voir demain matin.

Monica s’avance dans la chambre.

— Alors voilà la petite merveille ?

— C'est gentil, je m'appelle Nicolas, répond mon frère, nous faisant rire.

— Qu'il est bête ! s'exclame Jessy.

— Oh oui ! Monica, je te présente mon frère et la petite qu'il tient, c'est Orlane.

Mon frère se lève, la lui met dans les bras avant de lancer :

— Allez, mon pote, ce soir je t'embarque avec moi ! On va aller fêter cette naissance entre pères !

— Oh, mon Dieu, soupire mon époux. Je m'attends au pire !

— À demain ! (Nick se penche pour m'embrasser sur le front.) Je t'aime, petite sœur.

— Moi aussi, grand frère. Mais je te préviens. (Je souris.) N'entraîne pas mon mari dans tes délires !

— Enfin, je suis marié !

Nicolas prend un visage innocent.

— Bon, eh bien puisque je n'ai pas le choix, abdique Jessy en posant sa bouche sur la mienne en un tendre baiser. Je reviens demain matin.

— Chéri ? N'oublie pas de prendre tes médocs avant d'aller faire la fiesta.

Mon époux acquiesce, puis embrasse notre fille avant de quitter la chambre avec mon frère. Monica prend place dans le fauteuil.

— Il est canon, ton frère ! Vous avez l'air très proches.

— Ouais, je ne devrais peut-être pas le dire par rapport à mon père mais Nick est le second homme de ma vie, juste derrière mon mari. Devant le regard envieux de ma collègue, j'ajoute qu'il est marié.

— Tu t'entends bien avec ta belle-sœur ?

— Il a épousé ma meilleure amie et ils ont un petit garçon.

Monica fait une petite grimace.

— Tant pis.

— Nous nous connaissons tous depuis longtemps.

— C'est lui qui t'a présenté ton mari ?

— Non, c'est l'inverse. J'ai rencontré Jessy, je lui ai présenté ma famille, notamment mon frère. Comme tu as pu le voir, ils sont devenus inséparables ces deux-là. Quand nous étions jeunes, nous passions beaucoup de temps tous les trois, puis Nick a rencontré mon amie Mady et notre trio est maintenant devenu quatuor.

Elle reporte son attention sur ma fille.

— C'est gentil de passer nous voir, lui dis-je.

Je ne m'étais pas attendue à ce qu'elle monte deux étages pour venir me visiter. Nous travaillons ensemble, mais on ne peut pas dire que nous sommes proches.

— Je lui ai apporté ça.

Elle me tend la girafe en peluche.

— Merci, c'est sympa.

— Elle est jolie, elle ressemble à ton mari.

— Moi aussi, je trouve qu'elle a ses traits, je suis contente. Nous l'avons tellement voulu cette enfant.

— Tu vas sûrement penser que je suis idiote mais... tu as pensé aux conséquences, si demain ton mari...

— Oui, je souffle. Nous en avons longuement parlé. Tu sais, depuis que je l'ai rencontré, nous vivons avec une épée de Damoclès au-dessus de nos têtes. Pour moi, le fait qu'il soit encore en vie après toutes ces années tient du miracle. S'il venait à partir (je sens mes yeux s'humidifier), j'élèverais notre fille comme nous l'avons décidé ensemble, dans le respect des autres et elle saura à quel point son père est un homme merveilleux. Je lui raconterai tout de notre histoire.

— Ce n'est pas un miracle, ce sont les traitements qui ont bien progressé. D'ailleurs, j'ai un ami qui travaille à l'hôpital de Boston avec qui j'ai parlé il y a peu. J'ai pensé à toi, car il m'a parlé d'un cas très encourageant. Les médecins du monde entier l'appellent le patient de Berlin parce qu'il s'est fait soigner là-bas. Ce séropositif depuis des années a subi une greffe de moelle osseuse et depuis le virus semble avoir disparu de son organisme.

Je reste bouche bée de stupeur.

— Tu en es certaine ?

— C'est ce que m'a dit cet ami et vu les spécialistes avec qui il travaille, je lui fais confiance. Nous devrions bientôt en entendre parler de manière officielle.

Monica me met Orlane dans les bras.

— Mais comment est-ce possible ?

— Je n'en sais rien encore. Je me suis juste dit que cela devrait t'intéresser.

— Oui, merci beaucoup.

D'un geste évasif de la main, ma collègue balaie mes remerciements.

— Allez, je te laisse récupérer. À plus tard.

— Merci d'être venue. Bonne nuit.

Demeurée seule avec ma fille contre moi, je la regarde en songeant à ce que m'a appris Monica, me posant mille questions. Je me promets d'aller voir s'il y a des infos sur Internet dès que je rentrerai à la maison le lendemain. Je n'ai jamais perdu mon objectif de vue et je ne vais pas commencer maintenant. Le sida est mon ennemi depuis trop longtemps pour que je le laisse gagner sa guerre contre mon mari.

Chapitre 21

Allons de l'avant

Le lendemain matin, j'ai la surprise de voir entrer dans ma chambre plusieurs membres de l'équipe soignante du service des maladies infectieuses qui, ayant appris la naissance d'Orlane, sont venus la voir et me féliciter. Nous recevons également la visite de Louis qui est venu admirer, je cite : « La dernière création de Jessy et sûrement la plus belle. » Christine est restée vivre en France depuis notre altercation, ce dont je suis ravie. Au lendemain de mon accouchement, je me sens très bien. Je m'étais attendue à être épuisée, voire courbaturée mais pas du tout. Je n'ai qu'une hâte : rentrer chez moi avec notre bébé.

En fin de matinée, je commence à m'inquiéter en ne voyant pas Jessy arriver. Lorsque la porte s'ouvre, c'est ma mère et Nina.

— Coucou, on ne te dérange pas ? demande timidement ma sœur.

— Pas du tout.

Je suis occupée à ranger mes affaires et celles de ma fille dans la valise. Nous allons sortir dans l'après-midi. La chambre est encombrée de ballons, de fleurs et de peluches.

— Tu as eu des visites ?

Ma mère parcourt la pièce des yeux.

— Presque tout mon service est venu me saluer. Par contre, vous avez vu Jessy ? Il m'avait dit qu'il viendrait ce matin... Je commence à m'inquiéter.

— Oh, ne t'en fais pas, nous les avons vus, reprend ma mère en s'emparant de ma fille. Il se trouve qu'hier soir ton frère a entraîné ton mari, le mien et Chad dans une virée en ville. Ils sont tous rentrés au milieu de la nuit et dans un état qui se passe de commentaire.

— À ce point-là ? Je sais que mon mari a du mal à tenir l'alcool.

— Papa, Chad et Jessy chantaient l'hymne national dans le salon à 4 heures du mat, sourit Nina. Tu aurais dû les voir ! Ils nous ont réveillés tellement ils chantaient fort et faux mais, en même temps, c'était hilarant. J'ai attrapé l'un de mes plus grands fous rires. Ils étaient tous endormis lorsqu'on a quitté la maison pour venir te voir. Et le plus beau dans l'histoire, c'est que j'ai tout filmé, se réjouit Nina en exhibant son téléphone. Je leur montrerai cela lorsqu'ils auront récupéré !

De nouveaux coups résonnent à la porte.

— Entrez !

— Bonjour, Megan, vous allez l'air en forme ? me salue le Dr Treward.

— Ça va très bien. Docteur, voici ma mère, Ashley Crawfords, et ma sœur, Nina. Et voici le médecin de Jessy qui est également le chef de mon service.

Les trois femmes se serrent la main.

— Vous savez pourquoi je suis là ? questionne Treward.

J'acquiesce en remontant la manche droite de ma tunique mauve. Ma supérieure me fait une prise de sang, note mon nom sur le flacon avant de se tourner vers ma mère qui tient toujours Orlane dans ses bras.

— Elle aussi ? demande ma mère d'un ton de réprobation.

— Simple vérification.

Le Dr Treward prend ma fille qui dort et l'allonge sur la table à langer.

J'échange un coup d'œil avec elle avant de lever les yeux au ciel.

Précautionneusement, le médecin enfonce l'aiguille dans le bras d'Orlane.

— Voilà, c'est fini. Tu es très courageuse, petite demoiselle.

Ma chef frotte le ventre de ma fille qui n'a même pas pleuré. Je la reprends dans mes bras en caressant ses fins cheveux châains.

— Elle est en pleine forme, cette petite. Je vais demander qu'on me communique les résultats le plus vite possible. Vous pouvez passer à mon bureau avant de sortir tout à l'heure ?

J'acquiesce d'un hochement de tête avant de la remercier.

— Tiens, voilà papa ! Ton papa a la tête dans le brouillard. Il a bien arrosé ta naissance.

Vêtu d'un jean et d'un simple t-shirt blanc, mon mari a la tête des gens qui n'ont pas beaucoup dormi.

— Ça, tu peux le dire !

Il vient m'embrasser avant de déposer un baiser sur le front de notre fille dont je finis de changer la couche.

— Vous allez bien toutes les deux ?

— Mieux que toi apparemment. Alors on chante l'hymne américain en famille ?

— Oh, Seigneur, tu parles d'une nuit, sourit-il.

— Tu t'es bien amusé ?

— C'était top. J'ai été bluffé par ton père, il était déchaîné ! Pire que Nick !

Je lève des yeux incrédules vers lui.

— Je t'assure. (Jessy se frotte le visage dans les mains.) Je n'aurais jamais pensé le voir un jour se comporter comme ça.

— Tu as dormi quand même ?

— Ne t'inquiète pas, ça va très bien. Vous êtes prêtes à rentrer à la maison ?

— Avec joie, j'en ai marre d'être enfermée ici. Par contre, nous devons passer par le bureau de Treward y prendre des résultats d'analyses.

— Il y a un problème ?

— Simples tests de dépistage.

— À Orlane aussi ?

J'acquiesce.

— Je suis sûre que tout va bien, lui dis-je en lui caressant la joue.

Jessy emporte la valise et les affaires de bébé dans la voiture avant que nous nous retrouvions dans le service des maladies infectieuses. Ma mère et Nina ont déjà emporté les fleurs et les ballons en repartant un peu plus tôt. Lorsque nous pénétrons tous les trois dans le bureau de ma chef, elle est assise dans son fauteuil en train d'examiner le dossier d'un patient. En nous voyant prendre place, elle se saisit des résultats d'analyses avant de nous dire :

— Tout va bien. Négatif pour toutes les deux comme nous nous en doutions.

Jessy souffle un grand coup en regardant Orlane qu'il a dans les bras.

— Alors l'heureux papa, on a eu peur ? sourit-elle. Je vous rassure, vous avez une jolie petite fille en parfaite santé.

— Il est toujours trop anxieux.

— Il n'y a vraiment pas de quoi s'inquiéter. Par contre, je vous trouve fatigué aujourd'hui.

Elle scrute les traits tirés de mon époux.

— J'ai fêté l'arrivée de notre fille avec les hommes de la famille, avoue celui-ci avec un petit sourire en coin.

— Je comprends. Allez, rentrez vous reposer.

Nous sommes sur le point de quitter la pièce, lorsque je me retourne :

— Oh, docteur, avant de partir, je voulais vous demander si vous aviez entendu parler du patient de Berlin ?

Depuis que Monica m'en a parlé la veille, je n'arrête pas d'y penser. Il me faut trouver des réponses à mes questions.

— Oui, vaguement. Il n'y a pas beaucoup d'informations qui ont filtré pour le moment. Mais dans quelques mois, au prochain congrès sur le sida, nous devrions tous en apprendre davantage. Je suppose que si j'ai des infos à ce sujet, vous serez intéressée ?

J'acquiesce vivement de la tête.

— Je l'aurais parié. Quand j'en saurai plus, je vous en parlerai. En attendant, je vous conseillerai de profiter de votre congé maternité pour prendre soin de votre fille et de votre mari. Nous nous reverrons bien assez vite.

J'esquisse un sourire.

— Merci, Docteur.

Je referme la porte.

— C'est quoi ça ? Le patient de Berlin ?

— Je te raconterai quand nous serons seuls... et que tu auras moins la gueule de bois.

Je souris.

Arrivée à la maison, Orlane fait le tour de tous les bras présents. Il en est également de même les jours suivants ce qui me soulage, car si je m'étais sentie bien sitôt l'accouchement, j'éprouve une grande fatigue. Il me semble que depuis leur soirée de beuverie, mon père, Chad et mon époux sont devenus encore plus proches. Ils passent beaucoup de temps tous les trois à discuter et à rire. De notre côté, nous, les femmes, nous occupons de la maison en bavardant. Jessy est dès le début un père très

présent, il se lève autant que moi la nuit pour donner le biberon et changer les couches. Dans la journée, il a souvent sa fille dans les bras et lui donne régulièrement son bain. Nous nous partageons les tâches naturellement. Lorsque le dimanche après-midi arrive et que toute notre famille repart à Millisky et à Los Angeles pour Élise, je souffle de soulagement. Je les adore tous mais après plus d'une semaine passée à huit, je ressens le besoin de me retrouver un peu au calme chez moi avec juste mon mari et notre fille.

— Que cela fait du bien, un peu de tranquillité, lance Jessy en revenant de l'aéroport après y avoir déposé sa mère.

— Ouf, je ne suis pas la seule à être soulagée de leur départ.

Je suis assise dans le canapé avec l'ordinateur portable sur les genoux. Je recherche des infos sur le patient de Berlin, en vain.

— La petite dort ?

Je lui montre le babyphone.

— Je suis allée la voir il y a cinq minutes.

En dix jours, Orlane a déjà changé. Elle a pris un peu de poids et des millimètres. Elle garde les traits de Jessy ainsi que la couleur de ses cheveux, mais elle conserve mes yeux bleus, ce qui peut encore changer.

— C'est qui ce mec ? Je vais finir par être jaloux. Tous les jours, je te vois chercher des renseignements sur lui, dit mon époux en reportant son attention sur l'écran du PC.

Je ferme l'ordinateur avant de me tourner vers lui, m'asseyant en tailleur sur le canapé.

— Lui, c'est mon grand espoir, affirmé-je avant de lui raconter ma conversation avec Monica.

— Et il serait guéri ?

— En rémission plutôt.

— Du sida ?

J'acquiesce en souriant devant le visage incrédule de mon mari.

— Il ne faut pas faire de plans sur la comète, j'en suis consciente. Il est le seul homme à qui cela arrive pour le moment, mais avoue que si tout cela se vérifie, ça apporte un énorme espoir pour l'avenir. Cela serait une grande avancée dans la recherche.

— Oui mais... Ne t'emballe pas trop, OK ?

Il pose une main sur la mienne et la presse tendrement.

— Je sais. Cependant tu as tenu ta promesse depuis toutes ces années, je ferai tout pour tenir la mienne également.

Nos doigts s'entrelacent.

— Tu sais ce qui me ferait plaisir ?

Je me lève. Jessy fait signe que non.

— Je voudrais un câlin.

Aussitôt, il se met debout pour me prendre dans ses bras.

— Avec tout ce monde à la maison ces derniers jours, j'ai l'impression de ne pas t'avoir tenue contre moi depuis des semaines, admet-il.

— Moi aussi. Tu me manquais.

Je laisse ma tête reposer contre son épaule.

— Je t'aime, Megan.

Des pleurs résonnent dans le babyphone.

— J'y vais, lance Jessy.

Durant les semaines qui suivent, nous vivons au rythme de notre fille, dormant quand elle ne pleure pas, nous éveillant au milieu de la nuit pour les biberons et pour la changer. Nous nous émerveillons en voyant ses premiers regards qui nous suivent, ses premiers sourires qui ne sont adressés qu'à nous. Pour Halloween, nous la déguisons en petite citrouille, elle est tellement mignonne que nous passons notre temps à la prendre en photo.

— Jessy, viens voir !

Je me trouve dans notre chambre avec Orlane, je l'ai allongée au centre de notre lit devant moi tandis que je lui parle.

— Quoi ?

— Elle gazouille.

Je ris face à notre fille qui agite ses bras et ses jambes en souriant. Elle a maintenant sept semaines et sa croissance est parfaite d'après son pédiatre. En voyant son père approcher, Orlane lui fait un nouveau sourire. Jessy vient s'asseoir à côté de moi pour l'admirer. Nous pourrions rester des heures à l'observer. Je prends un mouchoir en papier pour essuyer son visage.

— Tu peins avec le front maintenant ?

Mon mari tend un doigt que notre fille attrape, s'y accrochant de toute la force de sa petite main.

— J'ai beau essayer de la dessiner, je n'arrive pas à la rendre aussi parfaite qu'en vrai.

— Elle est parfaite parce que c'est la nôtre.

Jessy se penche vers moi et m'embrasse tendrement. Orlane commence à pleurer.

— Il est tard, elle est fatiguée. Je vais la mettre au lit.

Quelques minutes plus tard, après avoir été fermé la porte de son atelier, mon époux me rejoint dans sa chambre. Un mobile d'une dizaine de papillons tourne au-dessus de la tête de notre bébé en jouant une douce musique pour l'endormir. Je me tiens devant le berceau, à la regarder, Jessy se glisse derrière moi, enserrant ma taille. Je pose mes mains sur les siennes.

— Parfois, j'ai encore du mal à réaliser qu'elle est vraiment là.

— Je suis vraiment très fier d'avoir une jolie petite fille qui a une aussi belle maman, souffle mon mari avant de m'embrasser dans le cou, me laissant alanguie contre son corps.

Nous descendons dîner. Après le repas, Jessy va s'installer dans le canapé devant la télévision tandis que je range la cuisine, comme chaque soir. Je scrute son profil. Depuis la naissance d'Orlane, nous sommes encore plus proches émotionnellement que par le passé, mais davantage distants physiquement. Puis je vais prendre une douche, examinant mon corps qui a changé avec ma grossesse. Je n'ai pas encore reperdu tout mon poids mais les kilos qui me restent sont bien situés, me donnant des formes plus pulpeuses qu'avant. J'enfile une petite nuisette que je recouvre d'une robe de chambre avant d'aller vérifier que tout va bien dans la chambre de notre fille. Elle dort à poings fermés. En redescendant l'escalier, je vois que mon époux n'a pas bougé, il est absorbé par un film d'action. Je m'approche, me saisis de la télécommande et éteins la télé.

— Hé ! lance-t-il surpris.

Je défais ma robe de chambre qui tombe au sol et m'assieds à cheval sur ses genoux. Son regard est posé sur moi, m'embrasant d'un feu qui couve depuis trop longtemps. Je prends son visage entre mes mains.

— Depuis l'arrivée d'Orlane, tu es principalement devenu son père. Mais tu n'es pas que cela, tu es mon amoureux. (Je dépose un baiser léger sur ses lèvres.) Mon meilleur ami. (Je l'embrasse dans le cou.) Mon mari. (Je défais un bouton de sa chemise pour poser mes lèvres sur sa peau.) Mon amant.

Je déboutonne entièrement le reste du vêtement pour embrasser son torse nu.

Il rejette la tête en arrière, savourant ce moment.

— Je ne voulais pas passer pour un obsédé en te sautant dessus, j'attendais que tu te sois remise de l'accouchement. J'espérais que tu ferais le premier pas, dit-il avant de s'emparer de ma bouche tandis que ses mains remontent ma fine chemise de nuit sur mes cuisses. On monte dans notre chambre ?

— Nous sommes très bien ici, j'affirme alors que sa bouche glisse de mon cou à mon décolleté.

Jessy s'arrête en déglutissant.

— Je n'ai pas de...

Je lui montre le préservatif que j'ai pris soin d'apporter.

— Oh, toi alors, souffle-t-il avant de reprendre possession de ma bouche tandis que je défais la ceinture de son jean.

D'un geste rapide, il envoie ma nuisette au sol avant que son pantalon et son caleçon n'aillent la rejoindre.

— Tu m'as manqué, mon amour, glisse-t-il à mon oreille tandis que je mets le préservatif en place.

Je le prends en moi en lui répondant :

— Toi aussi. Jusqu'au bout ?

Il acquiesce d'un hochement de tête.

Plusieurs minutes plus tard, nous retombons ensemble sur le canapé, essoufflés et heureux.

— Je reviens.

Il s'éloigne vers la salle d'eau. Je ramasse ma nuisette et ma robe de chambre alors que des pleurs se font entendre à travers le babyphone.

— Bébé ?

— Je suis là.

Jessy, en pyjama, vient me rejoindre dans la chambre de notre fille qui vient de terminer son biberon.

— Dire que je reprends le boulot la semaine prochaine, dis-je avec une pointe de regret.

— Elle va te manquer ?

— Vous allez me manquer tous les deux. J'ai pris l'habitude de vous avoir près de moi à longueur de journée. Tu as de la chance de pouvoir travailler ici.

— Je sais que je suis très chanceux pour tout un tas de raisons.

Lorsqu'Orlane a digéré et qu'elle commence à se rendormir, je la remets au lit avant de rejoindre le mien. Aussitôt, Jessy me prend dans ses bras.

— Tout à l'heure c'était..., commence-t-il avec un grand sourire.

— Génial ! Tu m'as tuée.

Je ris.

— Tu n'étais pas en reste non plus. Pour tout t'avouer, je crois que ce soir, j'aurais été incapable de m'arrêter à temps.

Je passe mes bras autour de son cou.

— Orlane est devenue notre priorité à tous deux.

Mon mari acquiesce.

— Mais nous ne devons pas en oublier notre couple pour autant.

— Je suis d'accord. Je ne veux pas que nous ressemblions à ces parents qui ne jurent plus que par leurs gosses au détriment de leur mariage.

— Pour le moment, je trouve qu'on s'en sort plutôt pas mal comme parents. C'est sûr que nous ferons des erreurs, c'est normal, on apprend. Cela sera plus facile avec les suivants.

Jessy me considère un instant avec un sourire amusé :

— Les suivants ? Tu en voudrais combien au juste ?

— Au moins un autre, peut-être deux. Tu ne veux pas ?

— Bébé, tu sais que... (Il se pince les lèvres et je comprends aussitôt où il veut en venir.) Tu t'en sortiras seule avec deux enfants ?

— Tu n'iras nulle part, j'affirme en caressant ses cheveux.

— Meg...

— OK, je sais ce que tu veux dire. Mais justement lorsque je vois ma relation avec Nick... J'aimerais que notre fille ait la chance d'avoir quelqu'un aussi proche d'elle. J'ai toujours pu compter sur mon frère, sans lui je ne sais pas où je serais à cette heure-ci. Je crois que si nous avions été jumeaux, nous n'aurions pas pu être plus complices que nous le sommes depuis ma naissance. Je veux qu'Orlane ait quelqu'un comme ça près d'elle, je n'aimerais pas qu'elle se sente seule un jour.

— Elle ne sera jamais seule, tu seras là pour elle.

À cet instant, je me mets à imaginer à quoi ressemblerait ma vie si Jessy venait à mourir. Serais-je assez forte pour rester en vie ? Pour continuer à vivre sans lui ? J'en doute sérieusement. À la pensée de le perdre, mes yeux s'emplissent de larmes.

— Ne pleure pas, souffle-t-il en essuyant mes joues. C'est étrange quand même, depuis le temps, j'aurais pensé que tu t'en serais fait une raison.

— Je déteste penser à ce que serait ma vie sans toi. Le temps n'y changera rien. Je t'aime plus que tout.

— Plus que notre fille ? s'étonne-t-il.

— Je vous aime autant l'un que l'autre ! Je veux penser au futur, comme nous l'avons toujours fait jusqu'à présent. Toi et moi faisant des projets d'avenir pour nous faire avancer, pour te garder avec nous.

Jessy acquiesce d'un signe de tête.

— Sers-moi fort. J'ai tellement besoin de toi dans ma vie.

— Je suis là, mon amour, je suis là, chuchote-t-il en me reprenant dans ses bras.

Trois jours plus tard, alors que je surfe sur Internet, je pousse un cri aigu en tombant sur un communiqué officiel.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiète mon frère.

Jessy et lui sont assis dans le salon à boire une bière. Mady a emmené Andy dans les grands magasins pour lui acheter de nouveaux vêtements tant il grandit en ce moment.

— Ça y est ! Ils en parlent !

J'exulte avec un grand sourire.

— Tu peux parler notre langue, petite tête, j'ai du mal à te comprendre, réplique Nick.

Je répète.

— Chéri, ils en parlent !

Les deux hommes viennent me rejoindre au comptoir de la cuisine. Mon mari parcourt l'article d'un œil intéressé mais empreint de retenue. Tandis que mon frère m'observe comme si j'étais devenue folle.

— Tu penses que c'est définitif ? questionne Jessy en levant la tête de l'écran.

— Je n'en sais rien, c'est un peu tôt pour le dire, mais c'est bien parti.

— Mais de quoi elle cause ?

— Oh, tu n'es pas au courant de la dernière lubie de ta sœur ? plaisante mon mari. Tiens lis !

Mon frère lit à son tour le communiqué officiel de l'hôpital de Berlin qui indique qu'un homme séropositif ayant subi une greffe de moelle osseuse visant à guérir une leucémie dont il était atteint est redevenu séronégatif depuis l'opération qui date à présent de vingt mois.

— Attends, le sida a disparu de son organisme ?

Nicolas est incrédule. Avec un grand sourire, j'acquiesce.

— C'est incroyable...

Il reporte son regard sur mon mari et je le vois imaginer, tout comme moi, ce que cela pourrait signifier pour lui.

— Ce n'est pas vrai, maugrée Jessy. Ne me dis pas que tu partages ses pensées hyper optimistes ?

— Écoute, vieux frère, je suis d'accord que c'est juste un début et qu'il faut être prudent. Mais purée ! Si cela permet à plus long terme de te sauver alors si, je partage ses ondes positives avec grand plaisir !

— Génial, souffle mon époux. Telle sœur, tel frère !

Celui-ci regarde son ami d'un air ébahi.

— Nick, je te présente mon mari, l'éternel pessimiste. Si je l'avais écouté, il ne serait plus là depuis des lustres.

— Je suis mort il y a longtemps, s'indigne Jessy en esquissant toutefois un sourire.

— Oui et tu es revenu ! (Je le lui rappelle avant de reporter mon attention sur mon frère.) Tu comprends pourquoi je préfère effectuer moi-même ces recherches ?

— Sauver par le bébé, sourit mon mari avant d'emprunter l'escalier pour aller chercher Orlane qui pleure.

— J'ai l'impression que ta fille a hérité du côté larmoyant de la famille Sutter. Je ne le connaissais pas sous cet aspect, il est toujours négatif comme ça ?

— Avec sa santé ? Souvent. Depuis que nous nous connaissons, il a dû me répéter mille fois au minimum que rien ne le sauvera.

— Comment fais-tu pour supporter cela depuis toutes ces années ? Moi j'aurais pété un câble à ta place.

— Je l'aime. Et puis, quand il commence à parler de mort, je le fais rêver en lui faisant faire des projets d'avenir. Vous ne parlez jamais du sida ensemble ?

— Rarement. Quelques fois, il me glisse un ou deux trucs, mais le plus souvent on parle de choses plus joyeuses comme de nos femmes.

Mon frère me fait un clin d'œil.

— Il ne comprend pas que je suis prête à tout pour qu'il reste avec nous.

— Meg...

— Ah non, ne t'y mets pas non plus.

— Non, mais tu te dois de garder à l'esprit que même si la science progresse, le virus est toujours là.

— Crois-moi, même si je le voulais, je ne pourrais pas l'oublier. Je sais bien que ce patient est juste un cas exceptionnel cependant cela redonne espoir, non ? Tout ce que je veux, c'est que mon mari reste en vie le plus longtemps possible afin que la médecine fasse encore plus de progrès.

Jessy redescend avec notre bébé dans les bras.

— Voilà la petite merveille.

Nick tend les mains pour s'en saisir. Aussitôt Orlane lui fait un sourire. Cela me paraît toujours étrange de voir mon frère s'occuper de mon enfant. Il est un papa poule avec Andrew et est devenu un tonton gâteau pour sa nièce.

— Oh, tu me fais des risettes hein, ma jolie ?

— Ton oncle est complètement gaga, s'exclame Jessy.

— Tu es bien placé pour dire ça, tu es encore pire que moi !

— Je propose que nous fassions Thanksgiving ici, cette année. Cela sera plus pratique avec la petite, si Mady et toi êtes d'accord ?

— Justement Mady va arriver pour t'en parler.

— Vous restez dîner avec nous ?

— Si vous voulez.

— Chouette, une soirée entre adultes, cela va nous changer des pleurs de cette demoiselle ! J'embrasse la main de ma fille.

J'ai repris le travail. Cela a été un vrai déchirement, le premier jour, lorsque j'ai refermé la porte de la maison sur mon mari et ma fille. Jessy m'envoie souvent des photos de notre fille sur mon téléphone lorsque je suis à Bellevue, cela me permet de me sentir plus proche d'eux et dès que je suis à la maison, je me déconnecte du travail pour partager exclusivement notre vie de famille. J'ai la sensation d'avoir ainsi trouvé mon équilibre. Les rares fois que Jessy a un rendez-vous avec de riches

collectionneurs où il ne peut amener Orlane, je l'amène à l'hôpital avec moi, et la dépose à la crèche. Entre deux patients, je peux alors aller la voir et passer quelques minutes avec elle.

Le samedi précédent ses un an, nous faisons une petite fête avec toute la famille. Orlane, vêtue d'une petite robe blanche, est magnifique. Les traits de son visage se sont un peu affinés, la faisant ressembler davantage à son père, elle a le même nez, le même menton et front que lui ainsi que la même forme du visage, ses cheveux châtain ont poussé et elle a à présent deux dents. Physiquement, la seule chose qu'elle tient de moi est la couleur bleue de ses yeux, mais elle a aussi, d'après mon mari, mon caractère qui la fait boudier lorsque nous lui refusons une chose qu'elle désire !

Le lundi suivant, Jessy a rendez-vous à l'hôpital.

— Tiens, voilà l'amour de ma vie, dis-je en le voyant approcher.

Il dépose un baiser fugace sur mes lèvres avant de saluer ma collègue.

— Ben alors et mes beignets ? râle-t-elle.

— Désolé mais aujourd'hui, je viens en consultation.

— Un souci ?

— Non, juste les résultats d'analyses et le renouvellement de mon traitement.

— Tu as laissé Orlane à la crèche ?

Mon mari acquiesce.

— Je la reprends en partant. Bon, ce n'est pas que je m'ennuie mais mon médecin m'attend. (Il s'éloigne vers le bureau du Dr Teward.) Au revoir, les filles !

— À ce soir ! Je souris.

Je sens le regard de ma collègue peser sur moi.

— Quoi ?

— Je sais que nous ne sommes pas très proches, mais je peux te confier quelque chose ?

Je fais signe que oui.

— Avant, j'avais du mal à comprendre les sentiments qui vous lient tous les deux mais cela a changé. (Elle tend sa main droite devant moi, me faisant admirer un diamant qui orne son annulaire.) Je me suis fiancée hier soir !

— C'est génial ! Félicitations !

Je l'embrasse. Je suis sincèrement contente pour elle. Même si nos rapports sont plus professionnels qu'amicaux, je ne lui ai jamais souhaité que le meilleur. En confiance, elle me livre des détails sur son futur mari, il travaille dans une banque, est grand, brun aux yeux marron, très gentil et a d'autres qualités dont elle pourrait me parler pendant des heures si des patients ne nous réclamaient pas. C'est la première fois que nous avons une conversation entre filles, comme deux copines. Cela fait du bien même si sitôt la discussion terminée, j'ai l'impression qu'elle se referme à nouveau et nous redevenons juste des collègues de travail.

— C'est moi ! Je lance en rentrant chez moi ce soir-là.

Orlane vient à ma rencontre en se tenant aux mains de son père.

J'enlève ma veste et l'accroche à la patère de l'entrée avant de m'accroupir pour lui tendre les bras. Nous surprenant tous les deux, elle lâche Jessy pour faire trois pas toute seule avant de venir se blottir contre moi. Mon mari et moi nous regardons bouche bée, n'en revenant pas.

— Oh ! elle marche toute seule, sourit-il.

Je dépose un bisou sur son front avant de me relever en la soulevant.

— Merci de m’ avoir attendu pour faire tes premiers pas de grande.

Ma fille passe ses bras autour de mon cou. Je vais embrasser mon mari.

— Elle a mangé, je t’ attendais pour la mettre au lit.

— Je m’ en occupe.

Je la monte dans sa chambre. J’ aime ces instants que je vis pleinement. Je lui fais un câlin, respirant son odeur de bébé avant de la mettre dans son berceau.

— Je t’ aime, ma puce. À demain, fais un gros dodo.

Je sors en laissant la porte entrouverte comme chaque soir.

Je retrouve mon époux dans la cuisine où il réchauffe notre repas.

— Orlane s’ est endormie ?

— Elle fermait les yeux lorsque je l’ ai laissée. Tes analyses sont bonnes ?

— Rien n’ a changé.

— Je ne t’ ai pas vu ressortir du bureau de ma chef, je me suis inquiétée.

— J’ ai bavardé avec elle un petit moment. Tu savais qu’ elle avait eu un fils qui est mort du sida ?

Je reste ébahie. Le Dr Teward ne parle jamais de sa vie privée, je ne sais même pas si elle est mariée ou si elle vit seule.

— Non, je l’ ignorais.

— Il avait attrapé le virus à la suite d’ une transfusion, il y a une vingtaine d’ années de cela. Il était très jeune lorsqu’ il est décédé apparemment.

— La pauvre ! Si l’ on perdait Orlane, je ne m’ en remettrais pas.

J’ observe le profil de mon mari, imaginant ce que ma supérieure a dû ressentir en perdant son enfant.

— C’ est prêt. (Il éteint la plaque de cuisson avant de reporter son attention sur moi.) Oh toi, tu es triste.

J’ acquiesce.

— Putain de virus, je chuchote avec rage.

— Tu prêches un convaincu. Viens là.

Jessy me prend dans ses bras, comme à chaque fois où je sens l’ ombre de sa disparition planer sur nous, je m’ accroche à son corps, le serrant aussi fort que je le peux jusqu’ à ce que je me sente mieux.

Avant d’ aller nous coucher, nous passons toujours nous assurer qu’ Orlane va bien.

— Elle était fatiguée, ce soir.

— Normal, vu comment elle a joué avec son trotteur, sourit Jessy en écartant la couette pour me rejoindre au lit.

— Heureusement que tu m’ envoies des photos et des vidéos de tous ces instants, sinon je raterais beaucoup de choses avec elle. Je m’ en veux de ne pas être plus présente pour vous deux !

Prenant appui sur les mains, mon mari se penche au-dessus de moi.

— Hé, nous t'aimons. Tu es une super maman, tu le sais ?

J'attrape son visage, le diamant à son oreille glisse entre mes doigts.

— Moi aussi, je vous aime tellement.

Les lèvres de Jessy prennent possession des miennes avant de glisser dans mon cou en un baiser brûlant, dans le même temps, il s'allonge sur moi. Se redressant légèrement, en appui sur les coudes, il plante son regard dans le mien.

— Je voudrais un autre bébé, m'annonce-t-il avec sa franchise habituelle.

Depuis que nous en avons parlé, il y a maintenant quelques mois, nous n'avions plus réabordé le sujet. Aussi je reste la bouche ouverte de surprise un instant avant de sourire.

— Qu'est-ce qui t'a décidé ?

— Plusieurs choses. J'ai pensé à ce que tu m'as dit à propos de Nick et toi. Tu as raison, notre fille mérite d'avoir une telle relation avec un frère ou une sœur. La seconde chose, poursuit-il en souriant, c'est que j'ai eu ma mini-Megan mais il te manque ton petit Jessy...

J'éclate de rire.

— J'ai la chance qu'Orlane te ressemble ! Il y a autre chose qui t'a convaincu ?

— Oui... (Il me caresse les cheveux.) Notre amour. Nous tenons tellement l'un à l'autre que je me dis que cela serait dommage de s'arrêter à un seul enfant. Quant à l'avenir... ma foi... On verra bien ce qui se passera, mais j'ai confiance en toi. Qu'importe de quoi demain sera fait, je sais que tu y feras face parce que tu es la personne la plus forte que je connaisse.

J'aimerais avoir la même assurance que lui, mais je sais pertinemment que s'il venait à partir, je deviendrais la pire des loques que cette Terre ait pu porter. Cependant, j'ai également conscience qu'en tant que mère, je n'aurai pas le choix, je devrai prendre sur moi.

— Plus les jours passent et plus je t'aime, je chuchote en le fixant.

— Ça veut dire que tu es toujours d'accord pour un second bébé ?

— À ton avis ?

Je noue mes mains sur sa nuque.

— Cela tombe bien, car j'en ai parlé au Dr Teward cet après-midi et tu dois refaire un test de dépistage demain. J'ai aussi rendez-vous pour un spermogramme dans l'après-midi, avant que nous allions au centre de procréation assistée la semaine prochaine.

Je reste sous le choc.

— Eh bien, lorsque tu te lances dans un projet, c'est à fond !

— La dernière fois, nous avons mis deux ans avant que cela ne fonctionne, alors je me suis dit que le mieux était de commencer rapidement.

Il dépose un baiser sur mon nez. J'attire son visage à moi, l'embrassant avec toute la passion que je ressens.

— Même s'il ne sera pas créé de façon naturelle, rien ne nous empêche de nous entraîner à le faire ce bébé, susurre mon époux contre ma gorge.

— Profitons-en, je te rappelle que l'un des mauvais côtés de l'insémination, c'est que la semaine prochaine, ceinture !

— Oups ! J'avais oublié ce détail. Faut prendre de l'avance alors !

Chapitre 22

Une vie normale

Comme je le pensais, mon nouveau test de dépistage se révèle négatif une fois de plus. En fin d'après-midi, en attendant que Jessy ressorte du centre de procréation assistée, Orlane et moi retrouvons Mady et Andrew dans un café de Manhattan. Le temps est chaud et humide en ce mois de septembre 2009, beaucoup de New-Yorkais, mais également de touristes s'attardent en centre-ville. Installées en terrasse à l'ombre des parasols, ma belle-sœur et moi sirotons un jus de fruits bien frais tandis qu'Andy boit une menthe à l'eau.

— Tu en veux chérie ? dis-je à ma fille qui, assise dans sa poussette, me regarde avec envie.

Je lui approche mon verre afin qu'elle puisse se désaltérer.

— C'est incroyable ce qu'elle ressemble à son père, constate Mady en souriant.

Je n'ai jamais caché que je désirais un enfant qui ressemblerait à Jessy et je suis plus que fière de l'avoir obtenu.

— C'est vrai. Remarque, Andy n'est pas en reste, c'est tout le portrait de Nick. À ce propos, qu'as-tu fait de mon frère ? Il n'a pas encore fini de bosser à cette heure-ci ?

— Il m'a envoyé un message, il va arriver. Et le tien ? Encore en train de créer ?

— Dans un certain sens. (J'esquisse un sourire amusé.) Regarde, les voilà justement. Tu n'as jamais remarqué combien ils sont doués pour toujours arriver ensemble ?

— À mon avis, ils se téléphonent en se donnant rendez-vous, ce n'est pas possible autrement, renchérit Mady dont les deux petites fossettes se creusent.

Nos deux maris sont en grande conversation.

— Non, tu as tort, rétorque mon frère tandis qu'ils viennent nous rejoindre.

Tous deux nous embrassent.

— De quoi parlez-vous ? s'enquiert Mady tandis que Nick prend place à côté d'elle.

— Du futur Super Bowl.

Ma belle-sœur et moi échangeons un regard entendu avant de lever les yeux au ciel.

— Ça va, ma puce ?

Jessy se baisse sur le côté de la poussette pour embrasser notre fille.

— Papa, répond celle-ci.

Mon mari lève la tête vers moi, les yeux écarquillés.

— Tu as entendu ?

J'acquiesce vivement.

— Quoi ? interroge Nick.

— Orlane vient de dire son premier vrai mot, pas un babillage, mais papa !

Jessy la sort de sa poussette et s'assied à côté de moi en la mettant sur ses genoux. Peu après, un serveur vient prendre les commandes des deux hommes qui sans surprise demandent une bière.

— Tu dis tonton ? répète mon frère pour la troisième fois en se penchant au-dessus de la petite table ronde.

— Ah non, j'espère que son second mot sera maman. N'est-ce pas, mon bébé ?

Orlane s'amuse à secouer en tous sens la girafe que Monica lui a offerte à sa naissance, lorsqu'elle la fait tomber je lui ramasse.

— Tiens, ma puce.

— Mama, réplique-t-elle joyeusement nous faisant tous rire.

— Maman ?

Orlane tend les bras pour que je la prenne en réitérant :

— Mama.

Je l'embrasse sur le front avant qu'elle se mette debout, face à moi, et passe ses petits bras autour de mon cou.

— Vous pouvez surveiller votre langage maintenant. Quand ils commencent à parler, ils répètent tout ce que vous dites. C'est très c-h-i-a-n-t, intervient Mady en détachant chaque lettre pour éviter qu'Andrew ne comprenne.

J'assieds Orlane sur mes genoux.

— Au fait, autant vous en parler maintenant pour éviter que vous râliez parce qu'on ne vous a rien dit, lance Jessy toujours aussi direct. Meg et moi avons décidé d'avoir un second bébé.

— Déjà ? Enfin, je veux dire, Orlane vient d'avoir un an, articule péniblement mon frère tant il est surpris.

— Ah bon ? J'avais oublié l'âge de notre fille, dis-je à mon frère sur un ton moqueur.

— Moi je trouve ça génial ! se réjouit Mady, ils n'auront pas trop d'écart comme cela.

— Nous avons mis deux ans pour avoir Orlane, alors nous ne voulons pas perdre de temps. Cela dit, si ça venait à marcher du premier coup, ça serait top !

— Ouais, vous avez raison, concède Nick avant de lever sa bière pour porter un toast : au futur petit Sutter !

À ce moment, un homme qui marche sur le trottoir en t-shirt, bermuda et casquette s'arrête à côté de Jessy et le dévisage.

— Jessy ?

Mon mari lève la tête vers l'inconnu et reste bouche bée. Aussitôt, je remarque que ses épaules et sa mâchoire se contractent tandis qu'il pince les lèvres. Avec raideur, il quitte son siège. L'inconnu recule de deux pas, ne sachant pas comment se comporter. Autour de la table, nous observons la scène sans savoir quoi en penser. Du coin de l'œil, je vois mon frère m'interroger du regard, je hausse les épaules en signe d'incompréhension.

— Jeff, articule sèchement mon époux.

L'homme fait un signe de tête dans notre direction.

— Voici Megan, ma femme, et Orlane, notre fille. Ainsi que Nick et Mady, mon beau-frère et ma belle-sœur et leur fils Andrew. Et voilà Jeff, le père de Jason.

Je reste bouche bée à mon tour, ainsi c'est lui, l'ex-beau-père de Jessy, celui qui l'a rejeté lorsqu'il a appris sa séropositivité. Celui qui l'a traité comme un paria. Il n'est pas aussi grand que l'image que je m'étais faite de lui ; par contre, il a bien les cheveux bruns et les yeux marron comme je l'avais soupçonné en regardant Jason. Nick me jette un coup d'œil furieux, tandis que son poing se serre sur la table. Lui aussi repense aux paroles de rejet que mon mari a dû supporter dans sa jeunesse.

— Je ne savais pas que tu avais une famille.

— Le contraire m'eût étonné, réplique froidement Jessy.

— Je suppose qu'elles sont comme toi ?

Jeff nous désigne, Orlane et moi, d'un mouvement du menton. C'est au tour du poing de Jessy de se contracter dangereusement.

— Elles n'ont rien. Comme quoi on peut vivre avec moi sans que je ne tue personne.

Jeff pose un regard méprisant sur mon mari.

— Je suis étonné de te voir.

— Tu devais penser que j'étais mort depuis longtemps.

— En effet. Tu as des nouvelles de ton frère ? Cela fait des années qu'il ne veut plus me voir, ni me parler.

— Il va très bien, réplique toujours sèchement Jessy.

— On se demande bien pourquoi Jason préfère vous éviter, commente Nick.

Mon mari se tourne vers lui en esquissant un sourire.

— Vous le connaissez ? s'étonne Jeff.

— Très bien et depuis très longtemps, confirme mon frère.

— Alors vous devez savoir que c'est sa salope de mère qui...

Jeff n'a pas le temps de terminer sa phrase qu'il se retrouve au sol. Sa casquette a sauté de sa tête pour retomber un peu plus loin. Jessy lui a décoché un coup de poing dans l'œil gauche. Notre fille se met à pleurer, j'essaie de la consoler, en vain. Je suis abasourdie, jamais encore je n'avais vu Jessy agresser quelqu'un comme cela. Jeff se relève en se tenant le côté du visage, puis s'avance vers mon époux, l'air menaçant.

— T'as raison, fais-moi plaisir, viens en chercher un deuxième. (Jessy se prépare à le cogner une nouvelle fois.) Cela fait tellement longtemps que je te hais que je crois que je pourrais te frapper pendant des heures.

Nicolas se lève, prêt à en découdre également. Autour de nous, des gens les observent en chuchotant mais personne n'ose intervenir. Je me lève et donne Orlane à Mady par-dessus la table. Elle tente à son tour de la consoler sans avoir plus de succès que moi.

Jeff recule, ramasse sa casquette avant de s'éloigner rapidement en se fondant dans la foule. Jessy se retourne vers nous, puis voyant que les clients le dévisagent, il se justifie en esquissant un sourire :

— Désolé, mais personne n'insulte ma mère.

Des gens acquiescent avant de reprendre leur conversation comme s'il ne s'était rien passé. Je m'élançais vers lui et lui prends la main droite qu'il secoue pour en chasser la douleur.

— Purée, il a la tête dure, ce con, maugrée-t-il.

— Tu peux bouger tes doigts ?

Il les tend avant de les plier. J’ausculte sa main dans les moindres détails.

— Ça va, tu n’as rien de cassé apparemment, mais je pense que tu vas avoir un bel hématome.

— Ce n’est pas grave. Depuis le temps qu’il me démangeait celui-là ! Cela fait un bien fou ! sourit-il. Tu n’es pas fâché ? murmure-t-il à mon oreille pour que moi seule l’entende.

Je lui réponds de la même façon avant de l’embrasser.

— Pas du tout. Je t’ai trouvé hyper sexy.

Nous retournons nous asseoir alors que Nick revient avec une poche de glace. Je ne m’étais même pas aperçue qu’il était entré dans le bar pour en demander une. Jessy le remercie avant de l’appliquer sur sa main pour limiter les dégâts. Je reprends Orlane qui pleure toujours.

— Ce n’est rien, ma puce, regarde, papa va bien. Elle a eu peur lorsque tu as tapé cet idiot.

Déposant la poche sur la table, Jessy tend les bras à sa fille qui va aussitôt s’y réfugier. Il lui chuchote des paroles réconfortantes, réussissant là où Mady et moi avons échoué. En moins d’une minute, Orlane s’arrête de pleurer sous nos regards ébahis.

— La prochaine fois qu’Andy piquera une crise, je te téléphone, promet mon frère.

— Si tu veux, sourit mon mari. Désolé que vous ayez dû assister à ça.

— Franchement, Jess... tu as une belle droite !

Nick rit.

— Ouais, tu es toujours aussi impulsif sous tes airs tranquilles, renchérit Mady en souriant.

— De plus, je crois que si tu ne l’avais pas frappé, c’est moi qui l’aurais fait, reprend Nicolas. Cela fait des années qu’il mérite que quelqu’un lui explose la gueule, ce gros con.

— Gros con, répète Andy depuis sa chaise à côté de sa mère.

Nick lève les yeux au ciel en signe d’exaspération mais aussi avec un amusement certain.

— J’avais envie de le faire depuis que j’ai seize ans. Cela a mis du temps, mais j’avoue que c’était très jouissif.

Le soir, dans notre chambre, je ne résiste pas à l’envie d’interroger mon mari.

— Qu’as-tu ressenti en lui cassant la gueule ?

Il pose sa main sur ma cuisse et la caresse délicatement.

— Un bien-être immense. C’est comme si je m’étais libéré d’un poids qui me pesait depuis des années.

— Remarque, vu ce qu’il a dit sur Élise...

Le sourire de Jessy s’élargit.

— Ma mère a été la bonne excuse. En fait, dès que je l’ai vu, je me suis dit qu’il ne repartirait pas indemne.

— Je m’en suis doutée, dis-je en riant tout en glissant mes mains sur son ventre.

— Que veux-tu, des années de frustration sont ressorties, dit-il en souriant.

— Tu ne m’en as jamais vraiment parlé.

— C'est parce qu'il n'y a pas grand-chose à en dire... Le jour où Jeff a appris que j'étais séropositif, il m'a traité comme le pire des criminels ! Du jour au lendemain, je me suis retrouvé à devoir manger à part dans la cuisine avec ma mère pour me tenir compagnie. Je n'avais pratiquement plus le droit de parler à Jason et de le toucher encore moins. Il aurait aimé qu'il en soit de même avec ma mère, mais elle a toujours tenu bon et est restée près de moi. Il m'avait offert une télévision pour que je la mette dans ma chambre et qu'ainsi je ne sois plus dans la même pièce que lui, le soir. Tous les jours, je les entendais ma mère et lui qui se disputaient à cause de moi... Il me traitait de tous les noms et...

Des larmes longtemps enfouies s'échappent des yeux de Jessy. Ne pouvant en entendre davantage, je me penche vers lui en caressant son visage, pour le sortir de ses souvenirs et le ramener à sa vie actuelle. Il pose ses yeux verts sur moi en pinçant les lèvres.

— J'allais finir en disant que lorsque ma mère a décidé de déménager pour me soustraire à cette ambiance et qu'elle a trouvé ce travail à Millisky, elle a changé ma vie puisque je t'y ai rencontrée, sourit-il.

— Je comprends mieux pourquoi tu étais si révolté quand tu es arrivé. Cette situation a duré combien de temps ?

— Environ un an.

Je demande en me redressant :

— Mais en dehors de ta mère, tu avais du soutien ?

— Jason contournait les règles imposées par son père pour venir me consoler lorsque je craquais. D'ailleurs il continue, c'est à cause de moi qu'il ne veut plus le voir depuis des années, il était jeune mais se souvient très bien de ce que son père m'a fait. En dehors de lui et ma mère, non je ne pouvais compter sur personne. Lorsque j'ai appris que j'avais ce virus, j'en ai parlé à mes meilleurs potes. La plupart m'ont tourné le dos dans les jours qui ont suivi, il n'en est resté que deux, mais leurs parents sont intervenus pour les éloigner. Tu te rappelles comment c'était au lycée lorsque tout le monde a su ?

J'acquiesce alors qu'il replonge dans son passé.

— Eh bien, à Allentown, c'était cent fois pire que cela. Tout le monde me connaissait et savait. Des pétitions circulaient pour me faire virer. Au réfectoire j'étais tenu de manger seul, au cas où je me serais coupé, je n'avais plus le droit de faire du sport avec les autres, car je pouvais me blesser. Crois-moi, le temps est long lorsque tu es mis au ban de la société.

Du bout des doigts, j'essuie de nouvelles larmes qui roulent au coin de ses yeux.

— Et avant que tu ne sois séropo, Jeff se comportait comment avec toi ?

— Ça allait à peu près. Nous n'avons jamais été proches. Je n'étais pas son fils, Dieu merci, et chaque jour il me le faisait sentir en m'ignorant mais cela me convenait. Je faisais ma vie sans avoir de compte à lui rendre. Je sortais beaucoup avec des copains, je buvais de la bière, je draguais... C'était avant de te connaître, ajoute Jessy devant mon regard noir. J'avais quinze, seize ans, j'étais complètement insouciant et m'amusais. Jusqu'à ce que mon chemin croise celui d'Haley...

— Ce n'est pas normal, je murmure. Tout ce que tu as dû endurer, ce n'est vraiment pas juste.

Jessy me caresse la joue.

— Tout s'est bien terminé puisque tu es arrivée dans ma vie, toi la petite tornade qui a envoyé balader tout mon passé.

— Tu es seule ? s'étonne Mady en entrant dans le salon.

D'un doigt, je désigne Orlane qui s'amuse avec ses jouets dans son parc.

— Oui enfin, je veux dire, Jessy n'est pas là ?

Je referme mon ordinateur portable.

— Non, il a rendez-vous pour un déjeuner avec Louis et un collectionneur.

— Cela doit l'enchanter, sourit ma belle-sœur. Dommage, je voulais lui demander un truc sur Nick.

Ça va toi ? Tu es toute pâle.

— Ça va, je grimace. J'ai juste mangé un truc qui ne me réussit pas. Oh, excuse-moi !

Je quitte la pièce en courant pour aller vomir une fois de plus. C'est la troisième fois depuis que je me suis levée. Je reviens quelques minutes plus tard. Mady a ma fille dans les bras et lui parle d'une poupée de chiffon qu'elle tient.

— Tu te sens mieux ?

— Oui, merci. Où est Andy ?

Mady grimace un petit sourire.

— Figure-toi que mes parents ont débarqué de Philadelphie sans prévenir. Heureusement que j'avais prévu de venir te voir, j'ai pu leur échapper, mais ils ont retenu Andrew en otage.

Je sais que mon amie entretient des rapports houleux avec ses parents depuis très longtemps, les fuyant le plus possible.

— Tu en veux toujours une ? dis-je en désignant Orlane.

— J'aimerais... Faut juste que j'arrive à décider ton frère. Ce n'est pas gagné, sourit-elle en remettant ma fille dans son parc. Comment est-ce que tu parviens à convaincre Jessy ?

— Café ? (Elle acquiesce.) En fait, le truc c'est de ne pas trop faire pression. Je lui en parle puis je le laisse se décider seul, mais ça, c'est avec mon mari. Avec le tien, c'est peut-être différent... Nick a toujours eu besoin qu'on le pousse un peu... mais pas trop non plus sinon il se braque.

J'étouffe une nouvelle remontée gastrique. Mady m'observe avec un petit sourire entendu.

— Tu ne serais pas enceinte ?

Je la regarde, interloquée en secouant négativement la tête.

— J'ai fait l'insémination il y a quinze jours seulement. De plus, je n'ai jamais eu de nausées pour Orlane. Je pencherais plutôt pour le gâteau au chocolat que Jessy a fait et dont je me suis goinfrée hier soir.

— Si tu le dis, sourit Mady en haussant les épaules.

Cependant dans les jours qui suivent, je continue à être mal fichue.

La semaine suivante, je vais faire mon test de grossesse par prise de sang. Puis je cours aux toilettes de l'hôpital pour y vomir.

— Tu ne serais pas enceinte ? me questionne Monica tandis que je ressors.

— Je n'en sais rien encore, mais si quelqu'un me pose encore une fois cette question, je crois que je vais disjoncter.

— Hum... Saute d'humeur en plus ! Elle esquisse un sourire avant de s'éloigner.

Mille idées me traversent la tête tandis qu'un espoir naît dans mon cœur.

— Hello, c'est moi, je lance en rentrant à la maison le soir même.

Orlane marche jusqu'à l'entrée du salon et tend les bras.

— Mama.

Je la soulève du sol.

— Salut, ma puce. Ça va ? Il est où papa ?

Ma fille tend un doigt vers le fond de la pièce. En effet, mon mari est dans la cuisine en train de préparer une salade de riz et de thon.

— Tu rentres tôt, dit-il en m'embrassant.

— J'ai fini mes consultations de bonne heure, vous me manquiez.

— Pour une fois en pleine semaine, nous allons pouvoir manger tous les trois ensemble, se réjouit-il.

À la fin du repas, je monte coucher Orlane. C'est mon petit rituel du soir. Jessy s'en occupe la plupart du temps la journée tandis que le dodo m'est réservé même s'il vient l'embrasser avant qu'elle ne s'endorme. Nous avons changé le mobile de son lit, remplaçant les papillons par des étoiles qui se projettent au plafond. C'est amusant de la voir les contempler et je me fais la réflexion qu'elle a hérité de la passion de son père. Je lui lis une histoire avant qu'elle ne sombre dans ses rêves.

— Zut, elle dort déjà ? murmure-t-il en pénétrant dans la chambre.

J'acquiesce. Il s'approche doucement du petit lit à barreaux et se penche pour l'embrasser avant que nous ne ressortions.

— J'ai une toile à finir. (Il prend la direction du grenier.) Je n'en ai pas pour très longtemps.

Je redescends au rez-de-chaussée pour y prendre une boîte dans mon sac ainsi qu'une enveloppe, que je glisse dans la poche arrière de mon pantalon, avant d'aller rejoindre mon mari dans son atelier. Il se tient debout, il regarde la peinture sur laquelle il travaille. Le grenier est vaste, de grosses poutres traversières soutiennent la toiture de tuile. De grands velux offrent une excellente luminosité dans la journée tandis que les lumières de la ville se reflètent sur le parquet à la nuit tombée. Un parc de jeu est installé dans un coin de la pièce, à côté d'un vieux canapé, pour les fois où Orlane monte jouer ici pendant que son père peint. Un peu plus loin, le chevalet de mon mari fait face à la porte, à côté d'une petite table où il a l'habitude de déposer son café et ses tubes de couleur. Derrière lui, un meuble à plusieurs étagères contient tout son matériel d'artiste peintre. Les manches de son t-shirt noir sont remontées sur ses coudes et son jean bleu est taché de traces de peinture tandis que la lumière des plafonniers vient éclairer ses cheveux. Je reste un instant à l'observer, essayant de retenir chacun des traits de son visage.

— Qu'est-ce qu'il y a ? finit-il par me demander sans détacher ses yeux de la toile.

Je m'approche pour voir sur quoi il travaille, mes doigts frôlent sa joue.

— Rien, je t'admire. Je crois que tu es le plus beau mec que j'aie jamais vu, lui dis-je malicieusement.

— Tu dis ça parce que tu me vois avec amour, se moque-t-il en déposant un baiser sur mon front,

mais je remarque que ses joues ont rosé.

— Orlane est magnifique sur cette peinture. Je ne comprendrais jamais comment tu peux dessiner avec un tel réalisme. (Je désigne le portrait de notre fille qu'il a pratiquement terminé.) À elle aussi, tu mets la tête dans les étoiles ?

Il a peint la voûte céleste tout autour de la tête de notre enfant. Ce tableau ressemble beaucoup à l'autoportrait que Jessy a fait lorsqu'il était plus jeune, et qui est aujourd'hui accroché dans mon bureau au rez-de-chaussée.

— Elle aime bien. Tu as vu comment elle est en adoration devant son nouveau mobile ?

Prise d'un léger étourdissement, je m'assieds sur son tabouret derrière lui.

— Ça ne va pas ? Tu es toujours malade ?

— Non, ça va mieux, mais... il faut que je te parle, dis-je le plus sérieusement du monde.

— Je n'aime pas quand on me dit ça. (Il pince ses lèvres en posant son pinceau sur la table puis, me faisant face, croise les bras.) Mes dernières analyses sont mauvaises ?

— Non, tout va très bien. (Je lui touche le coude.) J'ai juste un petit cadeau pour toi.

Je me lève et lui tends la boîte qui est entourée d'un ruban blanc.

— Ouf, tu m'as fait peur, sourit-il en défaisant le nœud.

Il soulève le couvercle et regarde la paire de petites baskets pour bébé que j'ai achetée.

— C'est mignon, mais je crois qu'Orlane est trop grande pour les mettre maintenant.

Je plante mon regard dans le sien avant de lui dire :

— Ce n'est pas pour elle... Jessy, je suis enceinte.

Bouche bée, il laisse tomber les chaussures sur le parquet avant de me soulever du sol pour me prendre dans ses bras. J'enroule mes jambes autour de son bassin alors que mes mains se nouent sur sa nuque.

— Nous pensions que cela allait prendre du temps et puis finalement... Tu es content quand même ?

Il lève son visage vers moi. Je ne suis pas surprise de voir ses yeux brouillés de larmes, faisant venir les miennes, alors qu'un immense sourire illumine ses traits.

— Je suis très heureux, confirme-t-il avant de m'embrasser. Mais tu es certaine ? Tu as fait un test ?

Je relâche doucement mon étreinte pour regagner le sol, puis sors le résultat d'analyses de ma poche. Rapidement, il le parcourt.

— C'était donc pour cela que tu étais nauséuse, ces derniers jours ?

— Oui et c'est très bizarre car, pour Orlane, je n'ai jamais eu de symptômes alors que là au bout de quinze jours, j'étais déjà malade.

— Mais tout va bien ? s'inquiète-t-il aussitôt.

— Oui, chaque grossesse est différente, c'est tout.

Soufflant de soulagement, il passe ses mains autour de ma taille pour m'attirer à lui.

— Profites-en, bientôt je vais redevenir énorme, je souris. Tu ne pourras même plus...

Un baiser passionné met fin à la conversation.

Le lendemain soir, Nicolas, Mady et Andrew se joignent à nous pour le dîner. Nous faisons manger

les enfants afin de pouvoir ensuite passer la soirée entre adultes. Après les avoir mis tous les deux aux lits dans la chambre d'Orlane, nous passons à table.

— Il va falloir que nous achetions un nouveau lit pour Andy lorsqu'il vient dormir ici, le pliant commence à être trop petit. Il tient de toi, Nick, il pousse à une vitesse, dis-je à mon frère.

— Je n'y peux rien si je suis grand, beau et musclé !

— Et que tu as aussi les chevilles et la tête qui enflent !

— Il faut que nous changions le lit d'Orlane aussi, rajoute Jessy.

— Tu crois ? À mon avis, elle est encore trop petite pour passer à la taille au-dessus.

— Je suis d'accord avec Mady. Elle est encore trop petite. On va devoir en acheter un second, je reprends.

Mon mari et moi nous regardons en souriant, attendant que nos invités réagissent, ce que Nick fait aussitôt.

— Comment ça, un second ?

— Avant que tu ne nous reproches d'être le dernier informé, nous voulions vous dire que Meg est enceinte ! annonce Jessy.

— J'en étais sûre ! s'écrie ma belle-sœur en se levant de sa chaise pour venir nous féliciter. Tu vois, je te l'ai dit la semaine dernière ! lance-t-elle à mon frère sur un ton de reproche.

Celui-ci se lève et prend Jessy dans ses bras. Puis il vient vers moi et me murmure :

— Je peux te voir seule une minute ?

J'acquiesce avant de l'entraîner dans mon bureau.

— Je sens venir les reproches !

— Pas de reproche, juste des questions, surtout une. Est-ce que tu es sûre que tu pourras faire face avec deux enfants si Jessy vient à partir ?

— Il n'ira nulle part, j'affirme.

— Megan...

— Nick ! Mon mari peut encore vivre pendant des années, peut-être même des décennies sans rien avoir. Mais si tu tiens vraiment à le savoir, oui nous en avons parlé et oui je saurai faire face. Il le faudra bien ! Je n'aurai pas le choix. Mais il ne lui arrivera rien. Il ne mourra pas.

Sans réelle raison, mon énervement laisse place à des pleurs que je ne peux retenir.

— Ne pleure pas, petite tête. Je veux juste que tu sois heureuse, que vous soyez heureux. Et puis tu sais bien que Mady et moi nous serons toujours là pour vous tous.

Mon frère passe une main sur mon ventre qui ne laisse encore rien présager de la vie qui s'y développe.

— Hé toi, là-dedans, ton tonton Nick t'aimera beaucoup et sera toujours là pour prendre soin de toi, affirme-t-il, faisant redoubler mes larmes. Mais arrête ! Pourquoi tu pleures ?

Ne sachant plus comment me calmer, il rouvre la porte du bureau.

— Jess, nous avons besoin de ta magie par ici.

Rapidement, mon mari vient me prendre dans ses bras tout en jetant un regard réprobateur à mon frère.

— Qu'est-ce que tu lui as dit pour la mettre dans cet état ?

Honnêtement, Nicolas répète ses paroles.

J'ai enfoui ma tête au creux du torse de Jessy, ne pouvant m'arrêter de pleurer. J'ai l'impression d'être devenue une cascade intarissable. Mon mari penche son visage à côté du mien, me caresse les cheveux tout en me chuchotant :

— Je suis là, mon amour. Je ne compte pas m'en aller et même si un jour, nous sommes séparés, je serai toujours avec toi et les enfants. Respire, ça va passer, respire. Tu sais à quel point je t'aime ?

— Autant qu'il y a d'étoiles dans le ciel, je murmure en retrouvant peu à peu mon calme.

— Exactement. Nick regrette ce qu'il t'a dit.

— Ce n'est pas ça. Je ne sais pas ce qui m'a pris, d'un coup les larmes sont montées, j'ai été incapable de les retenir. Désolée, grand frère, je ne voulais pas te faire peur.

— Ce sont les hormones, nous informe Mady. J'étais pareille pour Andrew, je pleurais tout le temps au début, sans raison. C'est surprenant mais cela passe quand la grossesse avance.

— Je préfère cela, souffle Nicolas visiblement soulagé. Vu le regard que m'a lancé Jess, j'ai cru qu'il allait m'en coller une.

— Personne ne doit blesser ma femme ! affirme celui-ci sérieusement mais en y ajoutant toutefois un petit sourire. Même pas toi.

— Je suis désolée, tout le monde.

Je quitte les bras de mon mari pour étreindre mon frère.

— Ce n'est rien. Et puis maintenant nous sommes sûrs que tu portes bien un petit Sutter, vu le déluge de larmes.

— Oh toi ! Jessy s'élanche derrière Nick dans toute la maison jusqu'à ce qu'il parvienne à le coincer dans la cuisine. Là, il lui jette une bouteille d'eau au visage pour, je cite : *le baptiser Sutter !*

— De vrais gamins ces deux-là, commente Mady alors que nous rions devant leurs bêtises.

— Qu'est-ce qui se passe ? Je questionne Monica en arrivant précipitamment dans le service des maladies infectieuses en ce jour de Thanksgiving.

— On a un patient qui va nous lâcher. Il a de la fièvre depuis hier et impossible de la faire redescendre, malgré tous les médocs, elle continue à augmenter. Sa femme est hystérique, c'est pour cela que je t'ai demandé de venir. Tiens, voilà son dossier. Il est séropositif, ajoute-t-elle en me fixant.

J'enfile ma blouse avant de suivre ma collègue jusqu'à la chambre du patient. Je parle longuement à sa femme, calmement, essayant de la rassurer du mieux que je le peux. Son mari a la même pneumonie que Jessy a eue dans sa jeunesse, je lui explique combien je la comprends mais que, à part attendre que le traitement agisse, nous ne pouvons rien faire de plus pour le moment. Son époux a besoin de repos ainsi que de calme pour se battre contre cette maladie.

— Merci, me dit Monica alors que nous ressortons de la chambre. Je savais que tu parviendrais à l'apaiser.

— Je sais ce qu'elle vit, j'affirme avant de courir aux toilettes avec une nouvelle nausée.

— J'en ai marre, lui dis-je en regagnant le couloir principal quelques minutes plus tard. Toute ma famille a débarqué chez moi hier pour venir fêter Thanksgiving et rien que de sentir la dinde en train

de cuire, j'ai envie de vomir.

— Tu ne leur as pas dit pour le nouveau bébé ?

— Pas encore.

J'appuie mes mains contre le mur.

— Ça ne va pas ?

Ma collègue se penche pour m'observer alors que tout s'est mis à tourner autour de moi. Je ferme les yeux un instant afin de tenter de stabiliser ma vision, en vain. D'un seul coup, c'est le trou noir.

Une lumière aveuglante est la première chose que je vois en rouvrant les paupières. Je suis allongée dans un lit d'hôpital, cependant les couleurs douces de la chambre m'indiquent que je suis dans le service obstétrique. Ma gynécologue est debout près de moi. Je la connais depuis des années, j'aime sa gentillesse qui se lit sur chacun des traits de son visage que des cheveux bruns, coupés en dégradé, encadrent.

— Comment te sens-tu, Megan ?

— Qu'est-ce que je fais là ?

— Tu as perdu connaissance.

— Mon bébé ? demandé-je avec inquiétude.

— Ne t'inquiète pas, tout va bien.

À ce moment, Jessy entre, suivi de Monica, son teint pâle trahit la peur que je lui ai faite.

— Chéri, mais qu'est-ce que tu fais là ? Je m'enquis, surprise, en tentant de me redresser.

Il pose une main sur mon front, caressant avec douceur mes cheveux, pour m'éviter de bouger.

— Monica m'a appelé pour me prévenir que tu t'étais évanouie, je suis venu tout de suite. Tu vas bien ?

Je lance un regard dubitatif à ma collègue.

— Je me suis dit que si cela avait été moi, j'aurais aimé que tu préviennes mon homme. (Elle esquisse un sourire.) Il va falloir lever un peu le pied Miss Parfaite. Allez, je retourne auprès de nos patients.

— Merci, Monica, dis-je en même temps que mon mari.

Jessy dépose un baiser sur mon front avant de me répéter sa question :

— Tu vas bien ? Et le bébé ?

J'acquiesce.

— Tout va bien apparemment. Mais si c'est le cas, pourquoi j'ai une perf dans le bras ?

Je viens de m'apercevoir que je suis sous perfusion. Je n'aime pas cette sensation d'être rattachée à un tube.

— Tu étais déshydratée, m'informe ma gynécologue. C'est pour cela que tu as perdu connaissance.

— Pas étonnant, je n'arrête pas de vomir.

— OK, je vais te faire une ordonnance pour essayer de calmer tes nausées et te prescrire des vitamines. Mais en attendant, si on profitait du fait que le futur papa soit là pour faire une échographie ?

Jessy et moi hochons la tête avec joie.

Une heure plus tard, je suis autorisée à quitter l'hôpital. Mon malaise n'est pas grave mais, comme l'a souligné Monica, je dois ralentir un peu mon rythme de travail. Jessy a insisté pour que je rentre en voiture avec lui, jugeant cela plus prudent. Il gare le 4 × 4 devant notre maison lorsqu'il m'informe que toute notre famille était présente au moment où Monica lui a téléphoné pour le prévenir que je m'étais évanouie.

— Génial. (Je suis dépitée.) Combien on parie que ma mère va encore tenter de te mettre cela sur le dos ?

Je sens des larmes envahir mes yeux.

— Maudites hormones ! Je râle.

Jessy esquisse un sourire avant de se pencher vers moi.

— Ne te préoccupe pas d'Ashley ! J'aime bien tes parents, mais si nous les avons écoutés, nous aurions raté nos vies. Ce qui compte le plus, c'est Orlane, toi, moi et ce petit bébé, il pose une main protectrice sur mon ventre. Le reste, c'est secondaire.

Je lève mes doigts pour lui caresser la joue.

— Tu as raison.

— Et puis tes hormones en ébullition ont aussi des bons côtés, souligne-t-il avec un sourire coquin.

Mes larmes sont remplacées par un rire.

— Je suis sûr qu'ils sont tous derrière les vitres à nous attendre. Tu es d'attaque ? On va les rejoindre ? propose mon mari.

— Juste un bisou avant.

Avec tendresse, il m'embrasse. Lorsque je sors de la voiture, Nick nous attend sur le palier, visiblement inquiet.

— Tout va bien, je le rassure d'emblée, suivant son regard sur mon ventre, j'ajoute : lui aussi.

— Tant mieux, il me serre brièvement dans ses bras avant que nous n'entrions.

Aussitôt, tout le monde vient à notre rencontre, posant dix questions en même temps.

— Ça va, tout va bien, suis-je obligée de répéter en boucle pendant deux minutes.

Dans ce brouhaha général, j'invite toute notre famille à aller s'asseoir dans la salle à manger. Il est tard, les enfants sont couchés, le repas nous attend sur la table de fête. Lorsque tout le monde est assis, Jessy, debout à mes côtés, je prends la parole dans le silence :

— En ce jour de remerciements, j'aimerais en formuler quelques-uns. Tout d'abord, merci à tous d'être là, surtout à Élise et Jason qui font à chaque fête un si long voyage pour être auprès de nous. Je pense pouvoir dire au nom de tous que cela nous touche beaucoup.

Mes parents, frère et sœur et leurs conjoints acquiescent.

— Merci également à chacun d'entre vous d'être si important dans ma vie. (Je me tourne vers mon mari dont j'enlace la taille.) Merci surtout à toi, mon amour d'être ma vie depuis tant d'années. Je ne sais pas si je dois remercier Dieu, le ciel ou le destin de m'avoir permis de te rencontrer, mais ce jour-là, j'ai eu énormément de chance. Nous étions encore deux ados que déjà tu faisais partie de ma famille et aujourd'hui nous avons vraiment la nôtre. Je n'aurais pas pu espérer avoir une meilleure vie qu'avec toi.

— Merci à toi pour cette famille à laquelle tu m’as toujours intégré, renchérit Jessy. Merci de m’avoir fait imaginer mon avenir pendant toutes ces années, car tu as réalisé chacun de mes rêves bien au-delà de ce que j’aurais pu espérer. Merci pour notre fille. (Il relève la tête pour s’adresser à toute la tablée.) Merci à chacun d’entre vous de répondre toujours présent et tout particulièrement à Nick et Mady qui, pour moi, sont bien plus que ma belle-famille, termine-t-il en levant son verre de jus de fruits dans leur direction.

Chacun prend ainsi la parole pour remercier qui de droit. Le discours de mon frère fait son petit effet.

— OK, à mon tour. Alors, merci à papa et maman de m’avoir fait si parfait ! Tout le monde éclate de rire. Non sérieusement, merci à ma femme et à mon fils qui parviennent à me supporter alors que j’ai moi-même parfois du mal. Merci à la vie de m’avoir donné deux sœurs que j’aime mais aussi un petit frère que j’adore, il adresse un clin d’œil à Jessy. Merci au ciel d’avoir débarrassé Élise de Jeff que j’ai eu le déplaisir de rencontrer il y a peu, et merci également pour le fait que Jason soit si différent de son père !

Tout le monde se met à rire de plus belle.

— J’ai oublié cela dans mes remerciements, reprend Jessy. Merci, Seigneur, de m’avoir permis de casser la gueule à ce misérable, depuis le temps que j’en rêvais !

Les rires redoublent. Nous racontons à mes parents notre rencontre fortuite avec l’ex-beau-père de mon mari et la manière dont cela s’est terminé.

— J’aurais aimé voir ça ! s’exclame Jason, le visage rayonnant ce qui choque John.

— C’est quand même ton père.

— Pas pour moi. La vraie famille, c’est celle que l’on se crée, pas celle du sang, réplique-t-il avec franchise.

— Tu es aussi direct que ton frère.

— En parlant d’honnêteté, dis-je en reprenant la parole, Jessy et moi avons quelque chose à vous dire. Mais avant, viens là, chéri ; par mesure de sécurité, je place mon mari derrière moi ; Jessy et moi allons avoir un autre enfant. Je suis enceinte !

Mon père se lève d’un bond de sa chaise et s’avance vers nous. J’échange un regard inquiet avec mon frère qui déjà s’est levé, prêt à intervenir.

— Félicitations à vous deux ! (Mon père vient nous serrer dans ses bras.) Je voulais être le premier cette fois.

— C’est pour ça que tu t’es évanouie tout à l’heure ? questionne ma mère.

— Oui. J’étais juste déshydratée. Rien de grave.

J’ai beau la rassurer, je vois aussitôt son regard se poser sur mon mari, une once de réprobation brille dans ses yeux.

— Tu parles d’une journée !

Il est plus de minuit, tout le monde dort depuis un bon moment. Jessy et moi sommes restés en bas, à tout ranger pour éviter d’avoir à le faire le matin suivant.

— Tu te sens bien, bébé ?

Il se tourne vers moi dans notre lit.

— Oui, ne t'en fais pas. Tu vas rire, mais lorsque ma mère t'a jeté ce regard qui signifiait clairement que je m'étais évanouie par ta faute, je ne sais pas si ce sont les hormones mais, pendant une fraction de seconde, j'ai eu une forte envie de la baffer.

Jessy éclate de rire.

— Là, c'est sûr, elle aurait dit que c'était à cause de moi !

— Mady était très contente après que tu as parlé à Nick. Qu'est-ce que tu lui as dit pour le faire changer d'avis ?

Mon mari se remet sur le dos et croise ses bras sous sa nuque.

— Simplement la vérité. Que les nausées et les sautes d'humeur sont les côtés négatifs de la grossesse, mais qu'il ne faut pas oublier le point positif.

— Qui est ?

Je me penche au-dessus de lui pour l'embrasser. Il affiche un grand sourire en attrapant mon visage.

— Ton envie accrue de faire l'amour, susurre-t-il contre ma bouche.

Ma grossesse n'est pas de tout repos. Je passe d'un état euphorique aux larmes facilement. Mes nausées se calment un peu sans toutefois cesser avant d'avoir atteint le sixième mois. Mon corps aussi est très différent, alors que pour Orlane j'avais grossi de partout, là c'est surtout mon ventre qui s'arrondit, me faisant ressembler à une femme qui vient d'avaler tout rond une énorme pastèque. Jessy m'accompagne à chaque échographie et, ensemble, nous préparons la chambre de notre futur bébé avec joie et empressement. Nick et Mady nous questionnent sans cesse pour connaître le sexe du bébé, mais seuls Jessy et moi sommes au courant. Nous réservons la surprise à toute notre famille, ils connaissent la date de l'accouchement et comme ils l'avaient fait pour la naissance de notre fille, tout le monde arrive quelques jours avant pour être présent le jour J. C'est à l'hôpital où j'accompagnais Jessy pour le renouvellement de son traitement que je perds les eaux.

— Nous ne rentrons pas à la maison, dis-je simplement à Jessy.

Mon époux reste bouche bée, son visage se dispute entre bonheur et inquiétude.

— Tu veux dire que... ?

J'acquiesce.

L'accouchement ressemble beaucoup à la naissance d'Orlane, Jessy reste à mes côtés tout le long et enfin à 23 h 52 naît notre fils. Nos larmes de joie se mêlent aux pleurs de notre bébé.

Il est très tard, lorsque notre famille entre dans ma chambre pour les présentations. Seule manque à l'appel Mady qui est restée s'occuper d'Andrew et d'Orlane à la maison.

— Alors fille ou garçon ? questionne aussitôt mon frère en s'approchant pour découvrir le bébé que je tiens dans mes bras.

— Garçon ! annonce fièrement mon mari.

— J'en étais sûr ! affirme mon père dont le visage rayonne.

Je tends le nouveau-né à Nicolas.

— À toi l'honneur !

— Tu crois ?

— Oh oui !

Lorsque tout le monde est rassemblé autour de mon lit, Jessy s'éclaircit légèrement la voix.

— Nous savons que vous vous posez tous la question du prénom, sourit-il. Cette fois, c'est Megan qui a choisi le premier avant que nous ne nous mettions d'accord sur les suivants.

— En effet, je poursuis, cela a été très facile finalement, notre fils se nomme : Jessy, Nicolas, John Sutter. Nicky, pour les intimes, cela sera plus simple pour éviter de confondre avec vous.

Tout le monde approuve, mais je guette surtout la réaction de mon grand frère. Il nous fixe avec incrédulité un long moment avant de mettre le bébé dans les bras de ma mère.

— Pourquoi ? me chuchote-t-il à l'oreille alors que ses joues ruissellent de larmes.

— Je t'expliquerai plus tard.

Il acquiesce d'un mouvement de tête avant d'aller prendre mon mari dans ses bras. Comme pour notre fille, Nicky passe de bras en bras, chacun voulant porter ce petit être si beau et fragile. Il a un fin duvet châtain en guise de cheveux et ressemble beaucoup à Orlane lors de sa venue au monde, ce qui me ravit, moi qui rêve d'avoir des enfants qui ressemblent à leur père. Lorsque toute la famille prend congé, Nick s'attarde en attente d'une réponse, comme je m'en étais doutée. Il prend place dans le fauteuil à côté de mon lit alors que Jessy s'assied à côté de moi. Nicky dort paisiblement dans son berceau.

— Bon maintenant que nous sommes seuls, je réitère ma question : pourquoi ? Enfin je veux dire, je suis très heureux de votre choix de prénom mais, franchement, je m'attendais au nom de papa et de ton père, Jess, ou quelque chose dans ce genre-là.

— Notre fils s'appelle Jessy, parce que cela fait des années que je rêve d'avoir un petit garçon qui se nommerait comme son père. Je me l'étais promis il y a longtemps.

— Jusque-là, je te suis.

— Son second prénom est le tien parce qu'après mon mari, tu es l'homme que j'aime le plus en ce monde.

Mon frère me jette un regard surpris.

— Eh oui, quant à son dernier prénom, c'est le troisième homme le plus important de ma vie. Avec Jessy, nous sommes tombés d'accord très vite.

Mon époux s'apprête à protester aussi j'ajoute en souriant :

— Sauf pour Jessy, là j'ai dû insister un peu. Mais pour toi, c'était une évidence pour chacun d'entre nous.

Mon mari acquiesce. Mon frère nous dévisage longuement.

— Le fait que Jess me préfère à notre père ne me surprend pas mais toi, je ne pensais pas que tu m'aimais plus que papa, finit-il par avouer.

— Et pourtant. Nick, tu as toujours été là pour moi, pour nous, alors que beaucoup voulaient nous séparer. Nicky a de la chance de t'avoir comme oncle et nous espérons qu'il aura aussi le bonheur de t'avoir pour parrain ?

Je me saisis de sa main.

— En fait, tous les deux, vous vous êtes mis d'accord pour me faire pleurer le plus possible cette nuit, c'est ça hein ? plaisante-t-il en se levant et en nous tournant le dos pour nous cacher ses larmes.

— Tu es aussi un Sutter, réplique Jessy avec malice, tu as le droit de chialer autant que tu veux !

— C'est vrai, affirme-t-il en nous faisant face, son visage noyé de larmes. C'est avec un grand plaisir que j'accepte cet immense honneur.

Restée seule dans ma chambre d'hôpital, la tête de mon bébé reposant le long de ma joue, je savoure chaque seconde de ce nouveau bonheur. Je l'ai mon Jessy en miniature, comme j'aime à l'appeler. Mes deux enfants et mon mari représentent toute ma vie.

Le matin suivant, Jessy arrive avec Orlane, elle m'a tant manqué depuis vingt-quatre heures. À l'aide de mots simples, nous lui expliquons que dorénavant elle a un petit frère sur qui veiller et qu'il lui faudra être très gentille avec lui. Puis le Dr Teward vient me faire une prise de sang pour effectuer un nouveau test de dépistage avant de faire de même avec Nicky. Je vois mon mari détourner le regard au moment où l'aiguille s'enfonce dans le petit bras de son fils, celui-ci se met à pleurer.

— Il est comme moi. (Il sourit en venant le prendre dans ses bras.) Il n'aime pas ça.

Ma supérieure nous laisse en famille en nous précisant qu'elle recevra les résultats dans l'après-midi.

— Maman...

Ma fille me tend les bras. Cependant, je n'ai pas assez récupéré pour me permettre de la soulever.

— Ma puce, tu vas rentrer à la maison avec papa. Ton frère et moi, on revient demain, d'accord ?

Elle acquiesce d'un hochement de tête.

— Je passerai voir Teward en revenant tout à l'heure, m'indique mon mari en pinçant ses lèvres.

— Arrête de t'inquiéter. (Je lui caresse la joue.) Tout ira bien.

— J'ai toujours peur lorsque cela te touche toi ou les enfants.

— Je sais, mais regarde-nous. Nous avons une belle famille et je suis sûre que cela va continuer.

Mon mari esquisse un sourire en me mettant notre bébé dans les bras.

— Tu sais combien je t'aime ?

— Plus que tout au monde.

— Et même plus que cela et rien ne pourra changer ça.

Toute la journée, j'ai droit à des visites de ma famille et de mes collègues. Monica vient me voir en apportant un petit éléphant en peluche. Lorsque Jessy revient, son visage affiche un grand sourire de soulagement.

— Tu vois, je te l'avais dit, dis-je directement avant même qu'il ne m'annonce les résultats des tests.

— J'ai toujours la trouille de ces foutues analyses, soupire-t-il en venant m'embrasser.

— De même que j'ai, à chaque fois, peur du résultat des tiennes. Tu vas faire la fête avec Nick, ce soir ?

Jessy prend notre fils dans ses bras avant de l'embrasser sur le front.

— Non, j'ai été trop mal la dernière fois, dit-il en riant.

Le lendemain après-midi, Nicky et moi sommes de retour chez nous. Nina et Chad doivent repartir dans les jours qui suivent, leur travail les réclame tandis que nos parents et Élise restent jusqu'à la fin

de la semaine. Si ma grossesse n'a pas été évidente à gérer, notre fils se montre dès le début un bébé très calme, ne pleurant pratiquement pas. Il n'a que deux mois lorsqu'il fait ses nuits complètes. Plus ses traits s'affinent et plus il ressemble à mon mari pour mon plus grand bonheur. Lorsque je reprends le travail, je suis triste de laisser ma famille à la maison mais aussi pleinement heureuse de mon existence. La vie suit son cours et rien ne semble pouvoir arrêter nos joies. Jessy et moi sommes toujours aussi proches, savourant chaque moment passé à deux ou à quatre. Nos enfants grandissent en pleine santé, Orlane, qui a fêté ses deux ans, nous surprend chaque jour en parlant de mieux en mieux ainsi qu'en nous faisant découvrir son petit caractère comme ce jour où nous préparons Halloween. Jessy, installé sur la table de la salle à manger, sculpte des citrouilles avec elle à son côté, lui montrant comment faire. Nicky dort paisiblement dans sa chambre à l'étage. Le babyphone est sur la table, à côté de moi qui observe mon mari se débattre avec un couteau et une cuillère pour parvenir à creuser des yeux de fantôme dans le visage du légume.

— Je préfère peindre, lance-t-il avant de pincer ses lèvres. C'est moins compliqué que ce truc.

— Parle pour toi !

— Louis m'a téléphoné tout à l'heure. Une galerie de Los Angeles voudrait exposer mes toiles.

— C'est génial ! Quand ça ?

— En début d'année. Il faudrait que j'aie y passer une semaine. Tu serais partante ?

— Jessy... mon travail.

Il relève la tête et me fixe.

— On ne se quitte pas. Soit les enfants et toi venez avec moi, soit je refuse.

Sa détermination me fait sourire.

— OK, je vais poser des vacances. (Je caresse les cheveux châtain de notre fille.) Tu es contente, Orlane ? On va partir en vacances l'année prochaine. Nous irons voir mamie Élise.

— Je veux voir mamie maintenant ! martèle-t-elle.

— Non, pas aujourd'hui, je réponds calmement. Dans quelques mois.

Notre fille me regarde, avant d'éclater en sanglots.

— Je veux mamie !

Je m'accroupis devant elle pour la consoler.

— Bientôt, chérie.

— Non !

D'un seul coup, elle tape du pied sur le sol et, pleurant toujours, quitte la pièce en marchant aussi vite que ses petites jambes le lui permettent. Jessy et moi échangeons un regard étonné avant d'éclater de rire.

— Elle a mon impulsivité ! constate mon mari.

— Elle a aussi hérité de ton talent pour fuir, dis-je en riant.

— Je vais lui parler.

— C'est ta fille !

Je lève les mains en signe d'innocence.

C'est bien la fille de son père, quelques minutes plus tard, elle vient me demander pardon d'avoir été méchante avant de me faire un bisou.

— Qu'est-ce que tu fais ? Je chuchote en me faufilant dans la chambre de Nicky au milieu de la nuit.

— Je n'arrivais plus à dormir.

J'enserme la taille de mon mari. Il est à côté du berceau, admirant son fils qui n'a eu aucun problème à trouver le sommeil. Il pose ses mains sur les miennes tandis que j'embrasse son épaule.

— Retournons-nous coucher.

Me prenant la main, nous regagnons notre chambre.

— Je me suis inquiétée quand je ne t'ai pas vu en me réveillant. J'ai cru que tu étais malade.

— Non, ça va. J'ai juste fait un cauchemar, m'avoue-t-il en se glissant sous la couette. Alors je me suis levé pour aller voir les enfants.

— Cela fait longtemps que ça ne t'était pas arrivé. Tu as rêvé de quoi ?

— Viens là.

Il m'attire dans ses bras.

— Oh toi, ça ne va pas.

Je cale ma tête contre son torse.

— J'ai juste besoin de te sentir près de moi.

Comme je le fais lorsque j'ai peur de le perdre, j'enserme son corps aussi fort que possible jusqu'à ce que cette horrible sensation passe.

— J'ai rêvé que j'étais seul dans une pièce très sombre. Je vous cherchais toi et les enfants, mais vous n'étiez nulle part. Je tapais sur les murs pour sortir de cet endroit, mais ce n'était plus une pièce... C'était un cercueil et je ne parvenais pas à en sortir.

Malgré moi, je frissonne en relevant le visage pour contempler le sien.

Mon mari se passe une main devant les yeux comme pour chasser les images de son mauvais rêve.

— Cela semblait si réel.

— Ça ne l'est pas. Regarde-moi !

Ses yeux verts se posent sur les miens.

— Tu vois, je suis là. Les enfants dorment paisiblement à côté et toi, tu es dans mes bras. Je ne te lâcherai pas, jamais.

Il resserre davantage son étreinte.

— Je t'aime tellement, Meg.

— Moi aussi, mon amour.

Nous nous endormons blottis l'un contre l'autre, nous rassurant mutuellement.

Un mois plus tard, je finis de m'habiller dans notre chambre. Thanksgiving est passé depuis une semaine et, ce lundi matin, j'ai une sortie de prévue entre filles.

— Tu es sûr que cela ne te dérange pas de garder les enfants ?

Jessy, en face de moi, enfile un pull noir par-dessus son t-shirt. En ce début décembre, les températures sont froides à New York, les premières gelées sont apparues faisant scintiller de l'eau

cristallisée sur les feuilles des arbres de Central Park, comme nous avons pu le constater la veille lors d'une promenade en famille.

— Certain. Tu vas juste prendre le petit déjeuner avec Mady, ce n'est pas comme si tu partais pendant des jours.

— Je sais, mais d'habitude je suis là pour celui d'Orlane.

Je chausse mes bottes noires.

— Je saurai m'en sortir.

Je scrute le visage de mon époux, il a les traits tirés. Me rapprochant de lui, je pose une main sur son front.

— Je vais bien.

Il me l'ôte.

— Tu n'as pas de fièvre, mais je te trouve le teint pâle aujourd'hui. Je devrais peut-être rester avec toi.

— Stop ! Je vais bien. Tu n'as pratiquement plus l'occasion de passer du temps seule avec Mady, donc tu vas partir avec elle lorsqu'elle va arriver ! Ici tout se passera bien. OK ?

J'acquiesce avant de l'embrasser.

— Je t'ai déjà dit combien j'ai de la chance d'avoir un mari aussi merveilleux que toi ?

— Pas depuis au moins deux jours, sourit-il.

Contournant le lit, je me saisis des oreillers pour les regonfler. Au rez-de-chaussée, la porte d'entrée s'ouvre.

— Meg, je suis là ! crie ma belle-sœur.

— Je suis en haut, j'arrive !

Puis je m'empare de la couette pour la remettre en place.

— Attends, je vais t'aider, cela va aller plus vite.

Jessy s'empare du tissu de l'autre côté du lit. D'un même mouvement, nous soulevons la couette blanche à motifs noirs avant qu'elle retombe doucement sur le lit, se mettant parfaitement en place. Je relève mon regard vers mon époux, mais il a disparu.

— Jessy ?

Brusquement, je vois le corps inerte de mon mari allongé sur le sol. Je me rue vers lui aussi vite que possible.

— Jessy ! dis-je en hurlant.

Chapitre 23

L'angoisse

— Jessy ! Jessy ! Jessy !

Je répète son nom comme une litanie en m'accroupissant à côté de lui.

Son pouls est régulier. Cependant il est toujours inconscient, je le mets de côté, en position de sécurité. Mady apparaît sur le seuil de notre chambre, elle nous fixe, blanche comme un linge.

— Qu'est-ce que...

— Appelle les secours !

Mon mari remue, retenant toute notre attention.

— Jessy, tu m'entends ?

Doucement, il rouvre les paupières en clignant des yeux plusieurs fois.

— Pourquoi as-tu l'air si affolé ? (Sa main caresse ma joue.) Et qu'est-ce que je fais par terre ?

— Tu t'es évanoui. Comment tu te sens ?

— Bien... je crois.

— Mady, appelle une ambulance.

Ma belle-sœur acquiesce. Soudain, je réalise qu'Orlane se tient à côté d'elle et nous regarde avec frayeur. Mon mari suit mon regard.

— Pas d'ambulance, ça va. Ne leur téléphone pas.

Il se redresse, je l'aide à s'asseoir sur le lit. Mady nous observe, ne sachant quoi faire.

— Chéri, il faut qu'ils viennent. Tu dois aller à l'hôpital.

— Je me sens bien, c'est passé.

Il reporte son attention vers notre fille qui est à deux doigts d'éclater en sanglots.

— Ne fais pas venir les secours devant elle, me chuchote-t-il avant de reprendre la parole normalement. Papa va bien, ma puce. Je faisais joujou avec maman, tout va bien. Viens me faire un câlin.

— Il faut que tu ailles à l'hôpital, je murmure.

— Si tu veux. Tu vas m'y conduire, d'accord ?

Il assied Orlane sur ses genoux et l'embrasse sur le front.

— Je téléphone au Dr Treward pour la prévenir que nous arrivons. Tu ne bouges pas ! N'essaie pas de te lever !

Sortant de la pièce, j'entraîne Mady avec moi au rez-de-chaussée.

— Tu peux prendre les enfants avec toi et les déposer à la garderie ?

— Pas besoin. Je vais rester ici avec eux jusqu'à ce que vous reveniez.

— Merci beaucoup.

Je la serre brièvement dans mes bras.

— Meg, qu'est-ce qu'il a ?

À son expression, je vois qu'elle est réellement très inquiète.

— C'est ce que nous allons découvrir.

— Comment tu te sens ?

— Meg, je vais bien. Arrête de me poser cette question !

— Désolée. J'ai eu si peur en te voyant inanimé par terre.

— Ça va, mais si tu veux que cela continue, tu devrais ralentir. Tu vas finir par nous tuer en roulant si vite !

Dans ma tête, je passe en revue tous les scénarios possibles qui ont pu conduire à sa perte de connaissance, et j'ai peur.

— Excuse-moi.

— Tu as si peur que cela ?

Il pose une main sur mon genou.

— J'ai juste hâte qu'on arrive et que l'on sache la raison pour laquelle tu t'es évanoui.

— À ton avis, c'est quoi ?

— Cela peut être mille choses allant de la déshydratation à une anémie.

— Ou un truc plus grave ?

— Oui aussi. Mais tu es en bonne santé depuis très longtemps, ce n'est sûrement rien.

En parvenant dans mon service, nous voyons aussitôt le Dr Teward qui nous attend dans le couloir principal. Elle a l'air préoccupée.

— Comment vous sentez-vous ? questionne-t-elle.

— Je vais bien, répond Jessy en haussant les épaules d'un geste qui signifie clairement que nous en faisons trop à son goût.

— OK, je vous ai fait préparer une salle d'examen...

— Vous n'allez pas me garder ?

— Nous allons vous faire passer des examens. Vous sortirez ensuite.

Il pénètre dans la salle que ma chef lui indique, tandis que je m'attarde auprès d'elle.

— Vous pensez à quoi ?

— Il est trop tôt pour le dire. Comment était-il avant de s'évanouir ?

— Il avait les traits tirés, pas de fièvre. J'ai cru qu'il avait mal dormi.

— Est-il fatigué ces temps derniers ?

— Oui, il fait des cauchemars qui le réveillent régulièrement.

— Très bien. (Elle prend des notes.) Monica, vous vous occupez de M. Sutter.

Ma collègue acquiesce avant que je la suive dans la pièce.

— Salut, c'est moi qui vais t'ausculter, annonce-t-elle. Est-ce que tu te sens fatigué ces derniers temps ?

— Je dors mal, des cauchemars.

— Sueurs nocturnes ?

Jessy fait signe que oui.

— Perte de poids ?

— Pas vraiment, un kilo c'est tout.

— Des douleurs ?

Nouvelle négation.

— Baisse de la libido ?

Je me sens rougir avant même que Jessy ne réponde en riant :

— Je n'ai pas reçu de plainte !

Monica sourit franchement.

— Megan, désolée, mais je vais devoir tripoter ton homme.

— Je vous laisse, je sors voir le Dr Treward.

— Alors comment ça se passe ? me demande celle-ci.

— Je suis en colère ! Contre lui, contre moi. J'ai remarqué qu'il avait des sueurs nocturnes, j'ai mis cela sur le compte de ses mauvais rêves et là, il vient de dire qu'il a perdu du poids. Je n'ai rien remarqué.

— Plus nous sommes proches des gens et moins nous nous en apercevons quand quelque chose cloche.

Elle pose une main sur mon bras alors que je me ronge les ongles.

— Ce n'est peut-être rien. Restez confiante.

— Demain, je dois travailler mais je ne veux pas le laisser seul tant...

— Je vais vous faire remplacer le temps qu'il faudra.

— Merci.

Quelques minutes plus tard, Monica ressort avec un tube contenant le sang de mon époux. Je le rejoins.

Le Dr Treward nous a autorisés à rentrer chez nous pour y attendre les résultats. Soudain, Monica arrive vers nous à grandes enjambées, l'air soucieux.

— Désolée, mais j'ai besoin de te faire d'autres examens. Tu dois rester, Jessy.

Je capte le regard inquiet qu'elle échange avec ma supérieure.

— OK, vous pouvez retourner dans la pièce ? J'arrive, dit celle-ci en se saisissant des résultats d'analyses.

Nous nous exécutons. À travers la vitre, j'observe ma collègue qui discute avec notre patronne, l'inquiétude que je lis sur leurs visages n'a rien de rassurant.

— Cela n'augure rien de bon, dit Jessy qui suit mon regard.

— Ne t'en fais pas, ça va aller.

— Meg, tu n’as jamais su me mentir.

Je laisse ma tête reposer sur son épaule.

Peu de temps après, le Dr Treward vient nous rejoindre, nous faisant face, elle tient le dossier médical de mon mari.

— Qu’est-ce qui se passe ? demande-t-il. Qu’est-ce que j’ai ?

— Vos T4 ont baissé, vous êtes à 450/mm³. (Les yeux de Treward se plantent dans les miens.) Elle ajoute : votre taux de globules blancs est élevé, et de plus, Monica pense avoir senti un ganglion qui serait enflé.

Je sens mon visage se décomposer peu à peu.

— Oui et alors ? questionne Jessy.

Je demande à mon tour.

— À quoi pensez-vous ?

— À la même chose que vous, réplique-t-elle.

Je porte une main devant ma bouche alors que je sens le regard de mon époux peser sur moi.

— Monsieur Sutter...

D’une main, il la fait taire.

— Ne vous vexez pas, mais si c’est une mauvaise nouvelle, comme cela a l’air d’être le cas, je préfère que ce soit ma femme qui me le dise.

Ravalant les larmes qui me montent aux yeux, je me tourne vers lui et me saisis de sa main.

— Chéri... tes résultats laissent à penser que... tu pourrais avoir... un lymphome.

Il scrute mon visage, y lisant mon désarroi.

— Qu’est-ce que c’est au juste ?

— C’est un cancer du système lymphatique. Un cancer des ganglions pour faire plus simple.

Il pince ses lèvres, contracte ses mâchoires et ses épaules avant de baisser le visage. Les mèches de ses cheveux qui encadrent son front retombent devant ses yeux qui fixent le linoléum bleu ciel. Je serre plus fort sa main, nos doigts s’entrelacent.

— Ce n’est pas sûr, ajoute aussitôt le Dr Treward. Je dois vous faire d’autres examens avant de pouvoir poser un diagnostic définitif.

— Et si c’est ça, est-ce que cela se soigne ? demande-t-il en gardant la tête baissée.

— Cela dépend de beaucoup de facteurs, mais oui, cela se soigne même en étant séropositif.

D’un mouvement de tête, Jessy acquiesce.

— Je vais vous ausculter à nouveau, après il faudra que je procède à un prélèvement et enfin vous allez avoir droit à une radio complète de votre squelette ainsi qu’à une échographie pour savoir si d’autres organes sont atteints.

— Je pourrai rentrer chez moi après tout ça ?

— Oui, je ne vous garderai pas.

— Alors, finissons-en.

Il ôte son pull.

Le Dr Treward baisse les stores qui donnent sur le couloir principal du service avant de mettre des

gants et de venir lui palper le cou.

— C'est légèrement enflé d'un côté.

Puis elle lui palpe les aisselles et l'abdomen.

— J'ai besoin que vous enleviez votre pantalon.

— Pardon ?

— C'est pour toucher les ganglions que tu as à l'aine.

Je ne peux réprimer un sourire devant son air ébahi.

— Meg ne peut pas s'en charger ? Désolé, mais me faire tripoter à certains endroits, par une autre que ma femme, me dérange.

— Elle n'a pas le droit.

— Qui le saura ? Nous ne sommes que trois dans cette pièce. Ce n'est pas moi qui dirai quelque chose.

Mon mari et ma patronne s'affrontent quelques secondes du regard.

— Très bien.

Elle sort de la salle d'examen.

Je l'informe lorsqu'elle revient après que j'ai fini de l'examiner.

— Il n'y a rien d'anormal.

— Bien. Jessy, je vais vous faire une ponction du ganglion qui me paraît enflé, indique-t-elle en s'emparant d'une seringue.

Je vois le regard de mon mari s'agrandir lorsqu'il se pose sur l'aiguille.

— Vous comptez me planter ça dans le cou ?

Elle acquiesce.

— Vous allez dire que j'exagère, mais...

Le Dr Treward se tourne vers moi et me donne la seringue.

— Depuis combien de temps êtes-vous ensemble ?

— Nous nous connaissons depuis dix-neuf ans et, le mois prochain, nous fêterons nos quatorze ans de mariage, dis-je en souriant.

— Mon Dieu ! Comment faites-vous pour le supporter ? maugrée-t-elle à voix basse.

J'enfile des gants stériles tandis que, dans notre dos, Jessy sourit :

— J'ai tout entendu !

— Je t'ai toujours dit que tu es pénible comme malade, tu vois que j'ai raison ! Allonge-toi et relève la tête, cela sera plus simple.

Il m'obéit, je désinfecte la peau.

— Ne t'inquiète pas, ce n'est pas agréable, mais cela ne fait pas mal.

J'insère l'aiguille dans le ganglion que je pince entre deux doigts.

— C'est fini.

Le Dr Treward me prend la seringue des mains.

— Je vais faire envoyer cela au laboratoire en leur demandant de rechercher des cellules de Reed

Sternberg. Jessy, quand je reviens, nous partons à la radiologie.

Nous acquiesçons d'un signe de tête. Mon mari se rhabille.

— Je ne suis pas autorisée à t'accompagner pour les radios. Je vais téléphoner à la maison pendant ce temps, savoir si Mady s'en sort avec les enfants et je te rejoins pour l'échographie, OK ?

Je le prends dans mes bras.

— Dis-moi la vérité, ce truc-là... Lymphome, c'est grave ?

Je relève la tête, ses yeux verts se plantent dans les miens.

— Cela peut l'être, oui. Ça dépend du genre de lymphome et du stade. Mais regarde-moi bien, Jessy, toi qui sais voir quand je mens. Tu ne vas pas mourir !

— Je te crois, confirme-t-il en me reprenant contre lui.

Quelques minutes plus tard, ma chef vient le chercher et, ensemble, ils partent en radiologie. J'en profite pour téléphoner à Mady.

— Cela se passe bien ?

— Oui, ne t'en fais pas. Nicky dort et Orlane joue. Comment va Jessy ?

Incapable de répondre, je sens les larmes affluer, étouffant ma voix.

— Le sida est déclaré ? reprend Mady interprétant mon silence.

— Non. Il est parti passer des radios mais...

J'éclate en sanglots.

— Meg, qu'est-ce qu'il a ?

Il me faut plusieurs secondes pour réussir à me calmer.

— Ce n'est pas sûr, mais on s'oriente vers un cancer.

— Mon Dieu ! souffle Mady si bas que je comprends qu'elle s'est couvert la bouche d'une main. Je vais prévenir Nick... Il va me tuer si je ne lui dis pas.

— Si tu veux mais dis-lui bien que ce n'est pas certain, nous n'aurons les résultats que demain. Jessy doit encore passer une échographie de la rate et du foie, ensuite nous rentrerons. S'il te plaît, ne craque pas devant lui.

— Tu y parviens, toi ?

— Pour le moment, oui. Je vais le rejoindre. À tout à l'heure.

— Plus que l'écho et on se casse d'ici, marmonne mon mari lorsque je le retrouve quelques minutes plus tard. Comment cela se passe à la maison ?

— Tout va bien.

Le Dr Treward sort à son tour de la pièce avec les clichés en main.

— Il n'y a rien sur les radios

— Merci, mon Dieu.

Je passe mes bras autour du cou de mon époux.

— C'est bon signe ? s'enquit celui-ci. Excusez-moi mais, par moments, j'ai l'impression que, toutes les deux, vous parlez une langue étrangère.

J'acquiesce vivement de la tête.

Pendant l'échographie, je scrute l'écran des yeux, à la recherche d'un organe qui aurait une taille

anormale ou qui présenterait une anomalie mais je ne vois rien ; en croisant le regard de ma chef, je comprends qu'elle non plus ne visualise rien d'inquiétant.

— Tout est normal, finit-elle par dire.

— Et maintenant, il se passe quoi ? questionne Jessy.

— Nous nous revoyons demain pour le résultat de la biopsie du ganglion, si cela confirme ce que je pense, je vous ferai sûrement une ponction de la moelle osseuse pour en savoir plus. En attendant, vous rentrez à la maison, vous vous reposez le reste de la journée et vous gardez le moral... Tous les deux, compris ?

En même temps, nous répondons par l'affirmatif.

— Je suis content de rentrer, dit mon époux alors que je gare la voiture devant chez nous.

— Oui, moi aussi. Mais tu as entendu Teward ? Il faut que tu te reposes, OK ? Ne commence pas à jouer avec Orlane en courant partout dans la maison.

— Promis.

— On est rentrés !

On pénètre dans le hall. Aussitôt, notre fille court jusqu'à nous, en tendant les bras. Je la porte tandis que nous entrons dans le living. Il est bientôt midi.

— Papa, appelle-t-elle en levant les bras vers mon mari.

— Ça va aller.

— Jessy...

— Juste deux minutes.

Je cède et lui remets Orlane.

Mady et Nick sont assis au comptoir de la cuisine. En nous voyant, mon frère affiche un sourire de façade.

— Face à moi, tu es aussi mauvais menteur que ta sœur, c'est affligeant, commente Jessy avec un petit sourire. À ce que je vois, vous êtes au courant.

Tenant parole, il repose notre fille sur le carrelage.

Nick s'approche et lui fait une accolade en lui chuchotant quelque chose que je ne comprends pas.

— Ça va. Apparemment même si c'est... c'est quoi le nom déjà ?

— Un lymphome.

— Oui, c'est ça. Ce n'est pas si grave que cela puisqu'aucun de mes organes n'est atteint.

Je confirme d'un hochement de tête avant que nous leur racontions ce que Teward nous a dit.

— Et puis ce n'est pas certain que cela soit ça, termine Jessy.

— Meg, qu'est-ce que cela pourrait être d'autre ? questionne Mady.

— Beaucoup de choses. Pour le moment, tout ce que nous savons avec certitude, c'est qu'il y a une infection quelque part et comme l'a dit Jessy, cela ne vient pas d'un organe. D'ailleurs, toi, tu as un lit qui t'attend à l'étage ainsi que du sommeil à rattraper.

— OK, docteur, concède-t-il avec mauvaise grâce.

Il dit au revoir et monte faire une sieste.

— Maintenant qu'il n'est plus là, dis-nous, tu crois qu'il a un cancer ?

De nouveau, des larmes roulent sur mes joues, alors que j'acquiesce d'un signe de tête.

— Putain de merde ! enrage Nick.

Une fois mon frère et ma belle-sœur repartis, je fais réchauffer le plat que Mady a eu la gentillesse de préparer, un poulet au citron avec des légumes variés. Je fais manger Orlane, donne un biberon à Nicky avant d'aller apporter un plateau à mon mari.

— Tu ne dors pas ?

— Non, je pensais. Où sont les enfants ?

— À la sieste, chacun dans leur chambre. Mady a dû jouer avec Orlane toute la matinée, elle s'est endormie sitôt allongée. Quant à Nicky, je lui ai fait tourner le mobile des étoiles, il a fermé les yeux rapidement.

— Tu n'étais pas obligée de monter le repas, je suis encore capable de descendre manger avec toi.

— Je sais, mais je ne tiens pas à ce que tu retombes.

— OK, mais tu déjeunes avec moi.

— D'accord, je vais chercher une assiette.

Je remonte également mon ordinateur portable.

— Ah non, ne me dis pas que tu vas bosser !

— Pas du tout. (Je souris.) Nous allons nous mater un film.

Jessy opte pour le second volet de *Terminator*. Au moins pendant que nous regardons le robot sauver le petit garçon, nous ne pensons plus à rien. Il finit par s'endormir. Je rejoins le rez-de-chaussée en lui laissant le portable s'il veut regarder d'autres films en se réveillant. Je passe le reste de la journée à m'occuper de la maison, des enfants et à aller voir régulièrement mon mari.

Le soir venu, je veux lui amener Orlane et Nicky afin qu'il puisse leur dire bonne nuit, mais il est déjà debout à les attendre.

— J'en ai ras le bol d'être au lit. Ce sont mes enfants, je veux être présent pour eux.

J'acquiesce avant de lui mettre notre fils dans les bras.

— Allez, ma puce, allons mettre ton frère au dodo ! dit-il à Orlane qui court aussitôt vers la chambre de l'autre côté du couloir.

Je leur fais un bisou avant d'aller prendre une douche. Lorsque je reviens dans notre chambre, vêtu d'un t-shirt bleu de Jessy, il est reparti s'allonger.

— Pourquoi est-ce que tous mes t-shirts te vont mieux qu'à moi ?

Je lui réponds en l'embrassant :

— Parce que j'ai été créée dans le seul but d'être ta femme.

— À toi de choisir le film ! Qu'est-ce que tu veux voir ?

Je réfléchis un instant avant de dire :

— Un film d'horreur ! J'aimerais regarder *It*, tu sais ce clown tueur.

Jessy acquiesce et tandis qu'il recherche le film sur Internet, je nous fais un grand saladier de popcorn.

— Salé ou sucré ?

— Salé, tu n'aimes pas l'autre. Tu as trouvé ?

— Oui, je t'attendais pour le lancer.

C'est ainsi qu'allongés côte à côte, nous passons la soirée à regarder un clown tuer des enfants tout en renversant régulièrement du pop-corn sur le lit lorsque je sursaute. À la fin du film, j'ai trouvé refuge dans les bras de mon mari.

— C'est officiel. (Je proclame.) Je n'aime pas les clowns. Arrête de te moquer !

Jessy rit aux éclats de me voir ainsi terrifiée par un film.

— Désolé, mais regarde, tu as renversé du maïs soufflé partout sur la couette à sursauter comme ça !

D'un geste, je la secoue, faisant tout tomber sur le sol. J'ai d'autres soucis que la propreté de la maison dans l'immédiat.

— Je passerai l'aspirateur demain. Bonne nuit, chéri.

Je l'embrasse avant de reprendre ma place en éteignant la lumière. Bientôt les bras de Jessy enlacent ma taille tandis qu'il se colle à moi. Je pose mes mains sur les siennes. Il se redresse pour m'embrasser langoureusement avant que sa bouche ne descende dans mon cou.

Je souffle :

— Jessy, tu dois te reposer.

— Je suis resté couché tout l'après-midi. Je me sens bien.

Je susurre contre ses lèvres :

— Cela ne serait pas raisonnable.

Il suspend ses baisers et rallume ma lampe de chevet. Son regard est planté sur le mien.

— Ne fais pas ça, Meg ! Ne me repousse pas !

— Ce n'est pas ce que je...

— Ne me traite pas comme un mec malade qui ne peut plus rien faire de sa vie ! Parce que si mon avenir doit être comme ça, je préfère me tirer une balle dans la tête tout de suite !

Je me mords la lèvre.

— Tu n'as pas d'arme.

Il esquisse un sourire.

— Tu sais ce que je veux dire.

Je passe mes bras autour de son cou et caresse ses fins cheveux.

— Si j'ai vraiment cette merde, les prochains mois vont être très compliqués. Je sais que je ne pourrai certainement plus faire grand-chose alors laisse-moi être ton mari pendant que je le peux encore.

Tendant une main vers la lampe, j'éteins avant de lui murmurer :

— Embrasse-moi, mon amour...

Le lendemain matin, nous sommes de retour à l'hôpital. Le Dr Teward m'a appelée tôt dans la matinée pour nous convoquer dans son bureau. Elle n'a rien voulu me dire au téléphone. Nous déposons les enfants à la garderie avant de nous rendre dans mon service. Nous arpentons le long

couloir aux murs ternes. Je jette des regards furtifs à Jessy, il est aussi tendu que moi.

— Tu te souviens de la première fois où nous sommes revenus de New York ? On pensait que Nick nous avait trahis.

Mon mari acquiesce, je poursuis :

— Ce soir-là, j'étais morte de peur. Tu m'as rassurée en me disant de te donner la main et que quoi qu'il se passe, je ne devais pas la lâcher, que nous ferions face ensemble.

Je lui tends ma main dont il s'empare aussitôt et la serre fortement.

— C'est pareil aujourd'hui.

Nous arrivons devant la porte du bureau. Jessy souffle un grand coup avant de frapper. La voix du Dr Treward s'élève, nous invitant à entrer. Elle n'est pas seule, un homme d'une soixantaine d'années, aux traits réguliers et anguleux, avec de fins cheveux grisonnants coiffés en arrière qui renforcent davantage son air sévère, est appuyé le long du meuble.

— Je vous présente le Dr Brany. Il est hémato-oncologue.

Je serre encore plus fort la main de mon époux. Je sais déjà ce que cela signifie. Le médecin se redresse, il est très grand et d'une corpulence fine qui semble lui rajouter des centimètres. Aucun sourire n'apparaît sur son visage tandis qu'il nous serre brièvement la main. Vêtu d'un pantalon en tergal noir, d'une chemise grise et d'une cravate noire, il contourne le bureau pour se placer à côté de Treward. Ma chef nous invite à nous asseoir face à eux.

— J'ai eu les résultats de la biopsie du ganglion. C'est positif. Monsieur Sutter, cela montre que vous êtes atteint d'un lymphome hodgkinien.

À mon côté, Jessy pince ses lèvres alors que ses doigts entrelacent les miens.

— Ce n'est pas vraiment une surprise, depuis hier on s'en doutait, dit-il doucement. Et maintenant, que se passe-t-il ?

— J'ai demandé que vous passiez d'autres examens, poursuit le Dr Brany. J'ai besoin d'une biopsie de la moelle osseuse, ainsi que d'une I.R.M. et si elle n'est pas concluante, il faudra rajouter une scintigraphie. Le Dr Treward s'est proposé de s'en charger. Je vous laisse donc avec elle. Lorsque j'aurai les résultats de ces tests, nous nous reverrons tous, afin que je mette en place votre traitement en combinaison avec vos antirétroviraux.

— Cela a l'air si simple à vous écouter, commente mon mari.

— J'aimerais que cela le soit, réplique Brany en quittant la pièce.

Je commence :

— Il est très...

—... froid ? conclut Treward. Il l'est, mais c'est le meilleur de cet hôpital. C'est pour cela que je lui ai demandé de s'occuper de vous. Il a soigné beaucoup de mes patients. Jessy, vous devez me suivre pour passer une I.R.M.

Il acquiesce en se levant.

— Attends, laisse-moi tes bijoux. Je ne peux pas venir avec toi et eux non plus. Je vais aller voir les enfants pendant ce temps.

Il défait la chaîne à son cou, celle qui proclame toujours qu'il est l'amour de ma vie, ôte son alliance, le diamant qui orne toujours son oreille, et un bracelet en lanière de cuir que je lui ai offert à son précédent anniversaire pour remplacer le vieux qui s'était coupé en deux avec les années. Je mets

le tout en sécurité dans mon sac alors qu'il sort avec ma chef. Restée seule, je souffle un grand coup avant d'envoyer un SMS à mon frère ainsi qu'à Élise, les invitant à se connecter sur Internet pour un chat vidéo. Je dois leur dire la vérité et je me connais assez pour savoir que je serai incapable de répéter plusieurs fois cette nouvelle. Puis je me rends dans mon bureau. C'est une grande pièce d'un gris pâle, divisée en deux parties, que je partage avec Monica. Nous y avons chacune notre bureau, une simple cloison en plexiglas assure la séparation de nos espaces. Là, j'allume l'ordinateur. Nick et ma belle-mère ne tardent pas à apparaître sur l'écran. Jessy n'a rien voulu dire à sa mère des derniers événements, préférant attendre d'en savoir plus, mais là, je n'ai plus le choix, elle doit être informée. En quelques mots, je lui résume la journée précédente. Nicolas garde le silence, observant mes traits et ceux d'Élise avec attention.

J'annonce franchement :

— Le diagnostic vient d'être confirmé.

Devant mes yeux, je vois Élise fondre en larmes en criant de désespoir.

— Putain, ce n'est pas vrai ! s'emporte Nick en tapant du poing sur sa table de travail.

J'éclate en sanglots à mon tour. Je me suis efforcée à rester forte devant Jessy mais, en cet instant, je me sens profondément abattue.

— Meg, quelles sont ses chances ? balbutie ma belle-mère.

— Je ne sais pas. Cela va dépendre du stade de la maladie, mais je pense qu'il en est au début, donc ses chances sont bonnes. Toutefois, on en saura plus après la ponction de la moelle. Je vais le rejoindre, je veux être avec lui lorsque Teward va la lui faire. Nick, tu peux prévenir le reste de la famille ? Et Élise, vous pouvez mettre Jason au courant ? Je suis désolée de vous demander cela, mais je n'aurais pas le courage de tout expliquer à nouveau sans craquer complètement et ça, je ne peux pas me le permettre. Jessy compte sur moi, je dois demeurer forte pour le soutenir au mieux.

— Meg, dis à mon fils que je l'aime et que je vais venir le plus vite possible.

J'acquiesce avant de refermer mon ordinateur. J'essuie mes yeux avant de rajuster mon maquillage afin qu'il ne se doute pas de mes larmes. Ne trouvant mon mari nulle part, je comprends qu'il est toujours à l'I.R.M., j'en profite pour aller voir nos enfants. Orlane semble comprendre ma peine, car elle vient se blottir dans mes bras un long moment. Après les avoir embrassés, je remonte dans mon service. Ma chef et Jessy marchent face à moi. Je m'enquiers aussitôt :

— Ça a été ?

— Les ganglions profonds ne sont pas touchés, répond le docteur.

Je soupire de soulagement.

J'entre avec eux dans une salle d'examen. Bientôt une infirmière vient nous y rejoindre afin d'assister le médecin.

— Jessy, vous allez vous déshabiller et vous allonger sur le ventre. Je vais vous faire une anesthésie locale avant de prélever de la moelle dans votre bassin.

— Meg ? Tu ne pourrais pas...

Livide, je secoue négativement la tête.

— Non, chéri, ne me demande pas de te la faire, s'il te plaît. Je ne peux pas.

Je l'implore, les larmes aux yeux.

— OK, ne pleure pas.

Il me prend dans ses bras avant de suivre les instructions de ma patronne. Une fois étendu sur le ventre, je prends un tabouret et me place face à lui, à sa hauteur. Je vois ma patronne endormir la zone et attendre pendant plusieurs minutes avant de se saisir d'un trocart. Elle discute avec l'infirmière, une nouvelle, de la marche à suivre.

— Oh, putain de merde, s'écrie Jessy tandis que l'instrument s'enfonce dans la chair.

— Ne vous raidissez pas.

— Si vous croyez que c'est facile, réplique-t-il vivement alors que des larmes de douleur roulent sur ses joues faisant venir les miennes.

L'infirmière se place à côté du docteur et maintient le bassin pour l'empêcher de bouger.

— Jessy, tu sais quoi ? (J'essuie son visage.) Lorsque tu seras guéri, on devrait partir en week-end tous les deux. On laisserait les enfants à Nick et Mady. Je rêve de louer un chalet dans les bois au bord d'un lac. Qu'en penses-tu ?

— Tu savais que j'allais avoir mal ? C'est pour cela que tu n'as pas voulu t'en charger ?

— Je suis incapable de te faire souffrir.

Ses mains sont crispées sur les miennes, mes jointures ont pâli sous la force de la pression, mais je m'en moque, il peut les serrer autant qu'il le veut. Puisque ma diversion n'a pas fonctionné, je tente autre chose :

— J'ai prévenu Nick et ta mère.

— Oh bordel ! malgré-t-il en contractant les mâchoires si bien que je ne sais si son injure est due à la souffrance ou à mes paroles. Pourquoi as-tu fait ça ?

— Parce qu'elle a le droit de savoir !

— Comment a-t-elle réagi ?

— Elle m'a demandé de te dire qu'elle t'aime. (Je remets en place les mèches qui sont tombées devant ses yeux.) Elle va venir rapidement.

— Tout ce que je voulais éviter ! râle-t-il avant de pincer les lèvres.

— Jessy, c'est ta mère !

— Oui, je sais !

Cette fois, il est vraiment en colère. Je jette un regard vers ma patronne qui me fait un signe de tête approbateur. Ma tactique de diversion fonctionne à merveille.

— Je t'ai déjà toi qui me dorlotes comme si j'allais claquer dans la seconde, je n'ai pas besoin d'avoir ma mère en plus sur le dos. Et en parlant de dos, ça va vous, derrière, vous vous éclatez ?

Malgré moi, j'explose de rire aussitôt suivie par l'infirmière. Le Dr Treward maîtrise son hilarité pour empêcher ses mains de trembler. Elle ne répond rien.

— Et ça te fait rire ? malgré de plus belle Jessy.

— Excuse-moi, c'est nerveux.

Je fais un effort pour recouvrer mon calme.

— Ta mère et moi avons toujours dû batailler contre toi afin que tu ne nous repousses pas dès que tu as un souci de santé, et tu sais quoi ? Cela devient vraiment pesant avec le temps. Je pensais que cela t'était passé, mais non.

— On peut toujours divorcer si cela te dérange tant que cela !

Choquée, je scrute son visage. C'est bien la première fois qu'il prononce le mot divorce depuis que l'on se connaît. Cela me fait mal au cœur, toutefois je mets cela de côté pour continuer à occuper son esprit.

— Si je partais, tu viendrais me rechercher dans l'heure !

Jessy émet un grognement mais ne répond pas. Je reprends plus calmement :

— Élise va prévenir Jason.

— Tu sais quoi ? Je te propose de faire paraître un article dans le journal, cela ira beaucoup plus vite !

Sa colère ne retombe pas mais, pendant ce temps, il pense moins à la douleur. Je remarque malgré tout, que bien qu'il soit furieux contre moi, il garde mes mains serrées dans les siennes.

— Mais c'est ton frère !

— Ah bon ? Je l'ignorais ! Tu comptes me faire me souvenir de tous les membres de ma famille comme ça ? J'ai un cancer, pas Alzheimer !

— J'y suis presque, marmonne Teward en étouffant un nouveau rire.

Mon mari va me maudire, mais j'en rajoute une couche :

— J'ai demandé à Nick de prévenir mes parents.

— Oh Seigneur ! (Il grimace de douleur.) Alors là, c'est le pompon !

D'un geste sûr, le Dr Teward ressort le trocart avec la carotte.

— C'est fini, prévient-elle après avoir placé un pansement sur le point de ponction. Megan, vous voulez bien me remplacer ? Elena, veuillez apporter l'échantillon au laboratoire. Dites-leur que c'est très urgent !

L'infirmière sort tandis qu'après avoir enfilé des gants, je prends la place du Dr Teward en assurant un point de compression sur la plaie afin de stopper le léger saignement.

— Je dois aller voir un patient. Passez me voir avant de partir, dit ma chef en sortant de la salle.

Entre nous, un long silence s'installe. J'attends encore deux minutes pour être sûre avant de faire un pansement permanent.

— Tu peux te relever et te rhabiller.

J'ôte le champ stérile pour le mettre à la poubelle tout en jetant des coups d'œil inquiets à mon mari.

— Ça va ?

Il me jette un regard noir.

— Tu vas m'en vouloir pendant combien de temps ?

— Je n'ai pas encore décidé.

Je le laisse remettre ses vêtements. Lorsqu'il veut mettre ses baskets, il grimace, je m'approche.

— Je peux le faire !

— Comme tu veux.

Je recule, mains en l'air. Quand il est énervé, mieux vaut le laisser se calmer seul. Je m'assieds sur le bord de la table d'examen, attendant qu'il admette sa reddition. Au bout de quelques instants, il capitule.

— Cela me fait mal quand je veux me pencher pour faire mes lacets.

Je ne dis rien et les noue pour lui.

— Tu boudes ? questionne-t-il.

— Non, j’attends juste que tu ne sois plus en colère.

Il souffle un grand coup avant de faire un sourire innocent.

— C’est bon, c’est passé... Je suis d’accord, pour le week-end en amoureux lorsque je me serai sorti de cette merde.

Je souris avant de reprendre sérieusement :

— Je devais le dire à Élise.

— Ouais, je sais, soupire-t-il. Seulement, j’imagine le mal que cela doit lui faire. Je l’ai déjà en partie détruite avec le sida, alors là un cancer en prime... Elle risque de ne pas tenir le coup.

— Elle est forte, elle s’en sortira. Nous devrions aller au bureau de Treward, elle va te prescrire un antidouleur et nous pourrions rentrer à la maison.

— Elle aurait pu y penser avant de me torturer, sourit-il.

Nous sortons de la salle.

— Tu as une ossature solide, c’est pour cela que tu as eu plus mal que d’autres personnes.

— C’est censé me rassurer ?

— Ah, vous voilà ! lance Treward dans notre dos. Ça y est, on est calmé ?

— Oui, désolé pour tout à l’heure.

— Ne me refaites jamais rire comme cela pendant que je pratique. (Le docteur agite son index sous le nez de mon mari en souriant malicieusement.) Cela fut l’un des pires fous rires de ma vie.

Elle lui tend une feuille :

— Je vous ai prescrit du paracétamol à prendre en cas de douleur et, Megan, si vous remarquez quoi que ce soit d’anormal...

—... je vous le ramène direct.

— Rentrez vous reposer. Je vous recommande de rester allongé le reste de la journée. Nous nous revoyons demain pour parler du traitement.

Jessy acquiesce. Nous commençons à nous éloigner lorsque ma supérieure lui lance :

— Monsieur Sutter, vous avez une femme et une mère qui se soucient de vous, cela n’est pas donné à tout le monde !

— Tu crois qu’un jour j’arrêterai de venir à l’hôpital aussi souvent que d’autres vont à l’épicerie du coin ?

Nous arpentons le couloir de mon service une fois de plus pour un nouveau rendez-vous avec ma supérieure et le Dr Brany.

— J’en suis sûre... sauf pour venir me voir pendant mes gardes.

Rapidement, nous nous retrouvons devant le bureau de Treward qui nous invite à entrer et à nous installer, comme la veille, devant notre collègue et elle-même.

— Nous en savons plus. Monsieur Sutter, vous êtes atteint d’un lymphome de Hodgkin stade 2. Ce

qui signifie que le cancer s'est propagé au système lymphatique mais sans franchir le diaphragme. Actuellement, vous avez deux ganglions atteints, celui du cou et celui de l'aisselle du côté gauche, indique l'hémato-oncologue. Avec le Dr Treward, nous avons mis au point un protocole afin de combiner vos deux traitements, celui pour le VIH et celui du lymphome. Voici ce qui est prévu : vous allez commencer par suivre une chimiothérapie, au vu de votre cas, je préférerais qu'elle vous soit administrée par intraveineuse, cela se fera ici en hospitalisation de jour. Vous serez libre de repartir chez vous une fois la séance de chimio réalisée, ajoute-t-il alors que mon mari allait protester au mot hospitalisation. Lorsque la procédure de chimiothérapie aura pris fin, nous vous ferons des rayons afin de brûler les cellules cancéreuses qui pourraient rester. Avez-vous des questions ?

— Oui. Sur combien de temps va s'étaler ce traitement ?

— Cela va dépendre de la façon dont votre corps va réagir mais je dirais que si tout va bien, dans six mois, nous en aurons fini. Toutefois, je me dois de vous prévenir des effets secondaires liés à la chimio. Vous êtes un homme jeune, je vous recommande de penser à faire stocker votre sperme, car il y a de hauts risques de stérilité. L'effet le plus connu est la perte des cheveux. Vous pouvez également souffrir de nausées, vomissements, constipation ou au contraire de diarrhée, vous serez fatigué et comme vous avez le VIH, votre système immunitaire peut être affaibli plus que d'autres patients.

— Cela va être une vraie sinécure, ça donne envie, réplique Jessy en pinçant les lèvres.

— C'est un combat, monsieur Sutter, et vous vous devez de le gagner.

— Je suis habitué à me battre. Cela va faire vingt ans que je lutte contre ma séropositivité.

— Je sais, c'est pour cette raison que je vous ai accepté comme patient lorsque le Dr Treward m'a parlé de votre cas. Je vais vous demander de refaire une prise de sang et si tout est toujours correct, je peux vous programmer la première chimio après-demain. Vous seriez d'accord pour que l'on vous mette un cathéter ?

— Non. Je me moque de me faire charcuter le bras à chaque séance mais non, pas de cathéter. J'ai deux enfants, dont une petite fille de deux ans. Je veux pouvoir continuer à m'en occuper, à jouer avec elle, sans aucune crainte.

— Jessy, les risques pour qu'Orlane parvienne à le faire bouger sont minimes, intervient pour la première fois le Dr Treward.

— C'est un risque de trop qu'elle soit en contact avec mon sang. Il en est hors de question.

— Megan...

— C'est Jessy qui décide. Je me range à son avis !

— Très bien. Je vais le notifier, reprend Brany. Je vous laisse faire un bilan sanguin. Le Dr Treward vous confirmera dans l'après-midi le rendez-vous de votre première chimio.

Nous remercions le Dr Brany avant qu'il sorte.

— Je vous conseille de faire congeler votre sperme également. C'est facilement réalisable.

— Ma femme et moi pouvons en parler tranquillement pendant deux minutes ?

— Bien sûr. Je vais chercher de quoi pratiquer la prise de sang.

— Merci.

Une fois Treward sortie, je regarde mon mari, stupéfaite.

— Tu viens de mettre ma patronne à la porte de son propre bureau.

Je souris.

Il hausse les épaules comme pour dire que cela n'a pas d'importance.

— Qu'est-ce que tu penses de tout ça ?

— Eh bien, Brany à l'air de savoir ce qu'il fait. Je ne suis pas oncologue mais ce qu'il a annoncé m'a paru sensé. Je pense que ma chef va te changer un ou deux médocs pour ne pas faire d'interaction avec la chimio et tout devrait bien se passer.

— Réponse de ma femme ou d'un médecin ?

— Plutôt médecin.

— OK et pour cette histoire de stockage ? Que faisons-nous ?

— Je ne sais pas. La stérilité n'est jamais sûre à cent pour cent, elle ne peut être que passagère. Nous avons deux enfants, tu en voudrais davantage ?

— Pour le moment, je trouve que nous sommes très bien à quatre mais si, dans cinq ans, nous changeons d'avis ?

J'acquiesce.

— Fais-le. Au pire, on ne s'en servira pas, mais nous saurons qu'au cas où, nous pourrions toujours y avoir recours.

Ma chef ouvre lentement la porte.

— Vous vous êtes mis d'accord ?

— Oui, je vais le faire.

— Sage décision.

Elle se saisit du téléphone pour appeler le centre de procréation assistée qui nous a permis d'avoir nos enfants.

— Vous avez rendez-vous demain matin à 9 heures. Heureusement que j'ai quelques relations, sourit-elle. Allez, une petite aiguille dans le bras et je vous laisse tranquille pour aujourd'hui.

Jessy remonte sa manche et tend son bras gauche.

— Vous n'avez pas eu trop mal au dos depuis hier ?

— Un peu. J'ai pris du paracétamol en fin d'après-midi, cela a calmé la douleur.

— Jessy, je sais à quel point tout cela est difficile à vivre, mais vous avez de très bonnes chances de rémission, puis de guérison. Alors, gardez le moral, ne vous enfermez pas dans le cancer. Prenez du temps pour vous, pour vivre normalement en organisant des sorties tous les deux ou en famille, par exemple. Faites tout ce qui vous fait plaisir. Il est important que vous ayez un bon moral, cela renforce l'esprit et le corps, conclut-elle en étiquetant le nom de Jessy sur le flacon de sang. Je vous appelle dans l'après-midi.

Après l'avoir remercié, nous prenons congé.

— Allô, maman ? dit Jessy alors que nous montons en voiture, dans le garage souterrain de l'hôpital. Oui, Megan m'a dit qu'elle t'avait prévenue.

— Non, ça va mieux aujourd'hui. On sort du bureau de mon médecin...

Il lui résume les dernières nouvelles.

— Quand ça ? (Il y a un silence avant qu'il ne reprenne.) OK, bien sûr que tu es la bienvenue. Je viendrai te chercher à l'aéroport... Non, attends, Meg me fait signe que c'est elle qui viendra

t'accueillir.

Mon mari me fusille du regard après avoir raccroché.

— Je suis encore capable d'aller jusqu'à l'aéroport, souligne-t-il.

— Elle arrive quand ?

— Après-demain dans la soirée.

— Jessy, tu auras eu ta première chimio. Prendre le volant après n'est pas vraiment recommandé.

Il souffle avec exaspération.

— Il y a quand même une bonne nouvelle dans l'histoire. Elle a loué un studio près de chez nous.

Elle m'a assuré que c'était mieux, qu'avec tout cela nous avons déjà assez de choses à gérer.

Il fait un grand sourire.

— Tu n'es pas sympa avec ta mère.

— Je l'adore, vraiment. Mais je n'ai pas besoin de l'avoir derrière moi sans arrêt.

— Je sais, tu m'as moi, cela te suffit, je lance avec mauvaise humeur au souvenir de sa colère de la veille.

— Exactement. Si quelqu'un doit veiller sur moi, je veux que ce soit toi, je n'ai besoin de personne d'autre, il se penche vers moi.

— Bien rattrapé !

Je lui fais un grand sourire avant de l'embrasser.

Deux jours plus tard, j'accompagne Jessy faire sa première chimiothérapie. Mon rôle consiste surtout à essayer de l'occuper pendant les trois heures que cela dure. Nous discutons beaucoup, conformément à mon habitude, je l'encourage à faire des projets d'avenir, seul moyen de lui maintenir la tête hors de l'eau. Nous parlons aussi avec d'autres patients qui souffrent du même mal. Le soir, Nick vient nous rendre visite.

— Comme si tu n'étais pas venu pour me surveiller, lance Jessy. J'ai passé l'âge d'avoir un baby-sitter !

— Je ne suis pas venu m'occuper de toi mais des enfants, réplique mon frère. Qu'est-ce qu'ils feraient seuls, si tu t'évanouis pendant que Meg n'est pas là, gros malin ?

Mon mari ne répond rien. Je laisse les deux hommes se débrouiller alors que je vais à l'aéroport chercher Élise. Je suis contente de la voir arriver. Nous nous sommes toujours bien entendues et je dois reconnaître que j'ai besoin de soutien aussi bien moralement que dans l'organisation de la maison. Comme l'a indiqué Nicolas, je ne peux pas reprendre le travail en laissant les enfants seuls avec Jessy, du moins pas avant de savoir s'il aura des effets secondaires, et de quelle nature.

— Je suis contente de te voir, Megan, me murmure Élise lorsque je la retrouve dans le hall de l'aéroport.

Elle me serre dans ses bras.

— Et moi encore plus.

Je la guide jusqu'au parking où j'ai garé la voiture.

— Il y a du monde ce soir, je commente alors que nous sommes coincés dans les embouteillages.

— Tant mieux. Cela va nous laisser le temps de discuter. Tu dois te douter que je suis morte de

peur.

Je scrute son regard si semblable à celui de mon époux. D'un hochement de tête, j'acquiesce.

— Comment va-t-il ?

— Vous le connaissez, il fait le fort mais il pleure... beaucoup. Il pense que je ne suis pas au courant. Mais je l'entends lorsqu'il est seul, ainsi que la nuit. Depuis que nous avons appris sa maladie, il se lève toutes les nuits pour aller voir les enfants. Il se contente de les regarder dormir, je l'entends renifler et je le vois revenir avec les yeux rougis. Je le rassure du mieux que je peux. Je lui parle de l'avenir afin qu'il s'accroche et c'est ce qu'il fait, il va se battre. Il sera plus fort que cette merde.

Les larmes aux yeux, ma belle-mère me dévisage.

— Et toi, comment tu vas ?

À quelques mètres de nous, le petit parking d'un café accueille les automobilistes qui désirent faire une pause. Je sors de l'autoroute et y stationne la voiture.

— Je suis comme vous : morte de peur. (Je serre le volant de toutes mes forces.) Cela fait des années que je cherche une solution pour le guérir du sida. Personne n'est au courant, mais pas un jour ne s'est passé depuis que je suis devenue médecin, sans que je me renseigne partout pour trouver les dernières avancées sur ce virus. Un moyen de sauver Jessy. Et là...

J'éclate en sanglots.

— C'est un cancer qu'il faut combattre. Je me sens tellement démunie... Putain de maladie, je donne de grands coups de poing sur le volant du véhicule.

Élise défait sa ceinture de sécurité et me prend dans ses bras. Je pleure.

— Je ne veux pas perdre mon mari. Je ne supporterai pas de le perdre...

Mes larmes se mêlent à celles de ma belle-mère. Je ne sais combien de temps nous restons ainsi sur le bord de la route à pleurer notre désarroi.

— Regarde-nous, finit par sourire Élise en reprenant sa place. Si Jessy nous voyait, il ne croirait plus en nos encouragements.

— Tu as raison... pardon, vous avez raison.

— Megan, combien de fois t'ai-je dit de me tutoyer ? Laisse tomber le vous, surtout en ce moment.

— D'accord. Je suis vraiment contente que tu sois là, dis-je en lui serrant la main. Je vais téléphoner à la maison pour leur dire que nous sommes coincées sur l'autoroute.

— Jessy est avec les enfants ?

— Et avec Nick.

Après avoir prévenu que nous rentrerions en retard, nous reprenons la route.

— Et entre vous cela se passe comment ?

— C'est assez paradoxal en fait. D'un côté, nous sommes encore plus proches, nous avons une nouvelle habitude : nous regardons des films ensemble l'après-midi et le soir dans notre lit pendant que les enfants dorment. Cependant d'un autre côté, j'ai du mal à trouver ma place. Il me dispute si je suis trop aux petits soins et si je n'y suis pas, j'ai peur qu'il pense que je le laisse tomber. Je n'arrive pas encore à faire la part entre mon métier qui me pousse à m'inquiéter pour lui sans arrêt, à tout surveiller et mon rôle d'épouse qui doit être dans le soutien.

— Tu y arriveras. Tu travailles malgré...

— Ma chef m'a fait remplacer pour l'instant.

— Tu devrais reprendre. Tu vas disjoncter... et lui aussi, si vous restez toute la journée ensemble à attendre que le cancer disparaisse. Je suis là, je resterai avec lui et les enfants pendant que tu seras à l'hôpital.

Je réfléchis un instant avant de trouver un compromis.

— Je vais demander à travailler à mi-temps. Je pourrai bosser le matin. Je veux passer du temps avec ma famille.

— Parfait, on se relayera.

Durant la semaine qui suit, nous trouvons un nouveau rythme de vie. Élise passe ses matinées à la maison pour s'occuper de ses petits-enfants, pendant que Jessy s'est remis à peindre. Il est encore nauséeux par moments ainsi qu'un peu fatigué, mais les effets secondaires se limitent à cela. Je reviens à la maison en début d'après-midi, ma belle-mère me passe le relais. Nous mangeons, puis je force tout le monde à se reposer. Même s'il ne dort pas à chaque fois, mon mari se détend, allongé dans notre lit à regarder un film ou une série avec moi. Ensuite, nous sortons tous nous balader avant de rentrer dîner. Un temps froid et sec s'est installé sur la ville, l'hiver arrive à grands pas tandis que les fêtes de fin d'année approchent.

Toutefois, avant cela, le destin me fait une drôle de surprise. Une matinée où je suis à l'hôpital, je remarque un nom sur la fiche des nouveaux infirmiers. Je demande à Monica si elle a vu cette personne, elle me répond par l'affirmative avant de m'indiquer la salle où elle se trouve actuellement.

— Pourquoi ? C'est quelqu'un que tu connais ?

— Si c'est la personne que je crois, je l'ai connue.

Je me dirige vers le petit couloir de droite.

Là, je tombe en arrêt devant une femme noire, à la corpulence charnue qui regarde son planning en sortant de la salle d'information. Elle a vieilli, ses cheveux noirs se teintent à présent de mèches blanches par endroits tandis que de petites rides se sont installées autour de ses yeux sombres, mais je l'aurais reconnue n'importe où. Aussitôt un sourire se dessine sur mes lèvres. La femme relève la tête, m'observe. Elle semble chercher d'où elle me connaît. Soudain, elle sourit à son tour.

— Ce n'est pas vrai ! Megan ? C'est ça ?

— Oui, Bessie, c'est moi. Je savais bien que j'avais reconnu votre nom.

C'est bien elle, la même infirmière que dans mes souvenirs. Celle qui s'est occupée de Jessy lorsqu'il a fait sa pneumonie à Millisky, celle qui l'appelait mon chéri. Elle vient me donner une courte accolade.

— Eh bien, ça alors ! Mais qu'est-ce que vous faites là ?

— Je travaille ici depuis la fin de mes études. Et vous ?

— Je viens d'être embauchée. Cela me fait plaisir de vous revoir après toutes ces années.

— Moi aussi. Comment va votre fils ?

— Eddy nous a quittés il y a deux ans. Il a fini par sombrer à nouveau dans la drogue. Il a fait une overdose. C'est pour cela que j'ai quitté Millisky. J'y avais trop de souvenirs douloureux.

Du coin de l'œil, je la vois regarder ma bague de fiançailles et mon alliance à mon annulaire.

— Et vous, où en êtes-vous ?

— Comme vous le voyez, je suis médecin ici. Je suis mariée et j'ai deux enfants.

Bessie a un visage triste alors que mon téléphone sonne. Je m'excuse avant de répondre.

— Oui, chéri, où es-tu ?

Jessy est venu faire un nouveau bilan sanguin.

— Tourne à droite, je suis là.

Je raccroche.

— Désolée, c'était mon mari. Il arrive.

— Je suis désolée aussi... pour votre petit ami de l'époque. Je l'aimais bien.

Il me faut quelques secondes pour comprendre qu'elle pense que Jessy est décédé et que j'ai construit ma vie avec un autre homme. Alors que je vais la détromper, mon époux arrive.

— Cette fois, c'est officiel : je déteste les aiguilles, dit-il en s'approchant.

Je vois le regard de Bessie s'éclairer d'un seul coup alors qu'elle reste bouche bée. Jessy la regarde, il la reconnaît aussitôt.

— J'ai eu peur ! Je croyais que vous étiez mort ! s'exclame-t-elle. J'étais triste pour vous.

— Je n'en reviens pas de vous revoir ! sourit Jessy.

— Alors tous les deux ?

Elle pointe un doigt sur nous.

— Eh oui, toujours ensemble. Nous sommes mariés et avons deux enfants, répète mon mari.

— Oh ben, ça alors !

— Je dois filer à la galerie avant de rentrer mais vous êtes libres, ce soir ?

Elle acquiesce.

— Bien, venez dîner à la maison. Nous pourrons parler plus longuement.

— Avec plaisir.

— Parfait, à ce soir alors.

Jessy m'embrasse avant de s'éclipser.

— Il a l'air en forme, commente-t-elle avec un sourire béat.

— Pas vraiment...

Je lui raconte pour le lymphome et ses conséquences avant de lui inscrire nos coordonnées dans le répertoire de son téléphone. Je la laisse en ayant hâte de la revoir le soir même.

Au cours du repas, nous nous racontons nos vies pendant toutes ces années. Elle fait la connaissance d'Orlane et de Nicky, qu'elle trouve adorables et assure qu'ils ressemblent à leur père. Cela fait du bien de la revoir après tout ce temps. Nous rions beaucoup et versons quelques larmes lorsqu'elle nous parle de son fils. Ces retrouvailles nous ont remis du baume au cœur, le temps d'une soirée, nous avons tous oublié nos soucis.

La semaine suivante, au jour quinze comme dit le Dr Brany, Jessy va faire sa seconde séance de chimio. Comme pour la précédente, je l'accompagne pour lui tenir compagnie pendant les heures que

cela dure.

— J'ai apporté quelque chose pour mon patient préféré, lance Bessie en arrivant dans la grande salle réservée aux patients en cours de traitement.

Elle sort de derrière son dos un panier en osier rempli de cupcakes qu'elle pose sur les genoux de mon mari.

— Merci, c'est très gentil.

— Comment ça va, mon chéri ?

— Bien pour le moment. C'est ce soir que j'appréhende. La dernière fois, j'ai été malade.

— Le Dr Teward t'a prescrit un médoc contre les vomissements, cela devrait mieux se passer cette fois.

— Courage, je repars bosser.

Elle nous salue d'un geste de la main avant de refermer la porte.

— C'est bizarre, à elle tu ne lui dis rien quand elle se montre familière avec moi. Tu n'es plus jalouse ?

— Bien sûr que si. C'est juste que je sais qu'elle t'appelle mon chéri parce que tu as à peu près le même âge que son fils. Ce n'est pas comme lorsque Christine te tripotait.

— Je suis content qu'elle soit restée vivre en France. J'ai parlé à Louis de mon lymphome.

Je sais qu'il devait lui avouer sa maladie depuis quinze jours mais, à chaque fois, il reculait l'échéance.

— Ça a été ?

— Oui, il m'a assuré de son soutien. Je lui ai demandé de reporter l'expo de Los Angeles jusqu'à ce que je sois en rémission, m'informe-t-il en pinçant ses lèvres.

Je lui prends la main.

— Tu as bien fait. Dans quelques mois, tu feras ce vernissage et nous t'accompagnerons.

À la suite de cette chimiothérapie, Jessy est encore malade même s'il vomit moins. Mais deux jours plus tard dans l'après-midi, je le trouve assis sur notre lit, les genoux, qu'il enserme de ses bras, ramenés contre son torse, la tête baissée.

Je m'approche, m'assieds sur le bord du lit et je m'enquiers, inquiète :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il relève le visage, ses yeux sont secs mais ses paupières rouges attestent des larmes qu'il a versées.

— Jessy, tu me fais peur, parle-moi.

— Va voir dans la salle de bains.

Je m'y rends et comprends aussitôt. Des cheveux traînent autour du lavabo... Je reviens vers lui. Doucement, je lui caresse le visage.

— Ce n'est que temporaire, ils repousseront.

— À quoi je vais ressembler sans mes cheveux, ni mes poils ?

— Tu seras toujours toi.

— Mais tu adores mes cheveux !

Il pince ses lèvres. Son air contrarié me donne envie de pouffer de rire.

— Zut, je suis démasquée. Après toutes ces années, tu as enfin compris pourquoi j’ai accepté de sortir avec toi puis de t’épouser !

— Ouais, c’est ridicule, concède-t-il.

— Jessy, c’est de toi dont je suis amoureuse. Je me moque que tu perdes tes cheveux, tant que tu es près de moi.

— Tu sais ce que j’ai envie de faire, là, maintenant ? me demande-t-il avec malice.

— Je le devine.

— Tu serais partante ?

— Tu as ce qu’il faut ?

— Je reviens dans cinq minutes.

Il m’écarte doucement de lui. C’est ainsi que je me retrouve dans la salle de bains à raser le crâne de mon mari. Sitôt fait, il se couvre la tête avec un bonnet noir.

— Je ne veux pas que les enfants aient peur de moi en me voyant chauve.

Tandis qu’il se regarde dans le miroir, je passe mes bras autour de son cou.

— Tu es toujours aussi beau, lui dis-je avec sincérité.

Quelques jours plus tard, toute la famille a rendez-vous chez Nick pour le réveillon de Noël. Tout le monde est déjà rassemblé dans le séjour lorsque nous arrivons avec les enfants et Bessie, que nous avons conviée pour éviter qu’elle passe les fêtes seule. Comme je l’avais craint, tous les regards se tournent aussitôt vers Jessy. Celui-ci grimace un sourire avant de me jeter un regard qui en dit long.

— OK, nous allons jouer franc jeu. (Il scrute chaque visage familial.) Vous savez tous que j’ai un lymphome alors inutile de faire des cachotteries derrière mon dos. Ce n’est pas parce que je suis malade que je suis différent, alors traitez-moi comme vous l’avez toujours fait. Cela sera le plus beau cadeau que vous pourrez me faire !

Mon père est le premier à s’avancer vers nous en hochant la tête.

— Salut, Jessy, comment tu vas ?

— Pas encore mort ! répond mon mari avec un sourire avant de lui donner une accolade.

Au cours des semaines et des mois qui suivent, la vie de Jessy est rythmée par les séances de chimiothérapie. Lorsque celle-ci prend fin, elle est remplacée par les séances de radiothérapie.

Un jour, je retrouve mon mari dans la salle de bains, il est face au miroir. Il a ôté son bonnet.

— Tu as vu, cela a bien repoussé.

Il effleure ses deux centimètres de cheveux.

— Je crois que tu n’as plus besoin de ça.

— Ouais, tu as raison.

D’un geste, il pousse le bonnet plus loin de lui. Je passe mes mains autour de sa taille tandis que je pose mon menton sur son épaule, fixant son regard dans le miroir.

— Tu as peur pour demain ?

— Oui, j’appréhende énormément.

— Si tu veux, on peut demander à t’endormir complètement, tu ne sentiras rien.

— Et je ressortirais quand de l’hosto ?

— Dès que tu seras remis. Demain dans l’après-midi, je pense.

— Je n’ai pas envie de rester là-bas plus longtemps que nécessaire. Tant pis si je dois déguster. Tu resteras avec moi ?

— Bien sûr. J’ai posé ma matinée pour être avec toi.

Le lendemain matin, je sens la main de Jessy trembler légèrement dans la mienne alors que nous nous dirigeons vers la salle d’examen numéro six. À l’intérieur, ma chef nous attend avec une infirmière. Mon mari jette un regard anxieux vers la table.

— Prêt ? questionne le Dr Treward.

— Pas vraiment mais puisqu’il le faut.

Il déglutit avant de se déshabiller. Pendant ce temps, je vais parler avec ma supérieure.

— Vous avez eu ses derniers résultats d’analyses sanguines ?

— Oui, elles sont meilleures que lorsque nous avons posé le diagnostic. Les rayons étant terminés, nous avons besoin de savoir comment se comportent les cellules de la moelle.

— Je le sais et lui aussi.

Une fois qu’il est allongé sur le ventre, ma patronne lui fait une anesthésie locale tandis que je m’installe face à lui, comme la dernière fois.

Quand, après plusieurs minutes, je la vois prendre le trocart, je commence à lui parler pour le distraire. Bientôt ses mains se crispent sur les miennes alors que des larmes de douleur roulent sur ses joues.

— Accroche-toi, chéri. Ton traitement est terminé, c’est la dernière étape.

Il grimace mais acquiesce. Pendant environ quinze minutes, nous discutons des enfants qui grandissent, notre fils va bientôt avoir un an. D’Élise qui va repartir à Los Angeles dans les prochains jours et de Mady qui ne parvient pas à être enceinte après des mois d’essai.

Quand, enfin, cela est fini, soulagé, Jessy souffle un grand coup. La veille, je lui avais fait une ponction du ganglion gauche de son cou ainsi qu’une nouvelle prise de sang. Il ne nous reste plus qu’à attendre les résultats de tous ces examens pour savoir où en est le cancer.

— Et si le lymphome a progressé ? me demande-t-il le lendemain alors que nous nous rendons dans le bureau de ma patronne.

Nous marchons main dans la main dans le couloir, je m’arrête pour le dévisager. L’inquiétude que je lis sur ses traits traduit celle que je ressens sans la lui montrer.

— Alors nous ferons face ensemble, une fois de plus. Même si cela a empiré, il reste encore des solutions, des traitements plus forts, plus agressifs qui feront que la prochaine fois, tu le vaincras.

Il acquiesce d’un signe de tête.

— Qu’est-ce que je ferais sans toi ?

— Tu n’auras jamais à le savoir.

Je souris.

Il a le teint très pâle lorsque le Dr Teward nous invite à entrer et à nous asseoir. Le Dr Brany est dans son bureau, il tient entre ses mains les papiers contenant l'avenir de Jessy. Nous le regardons intensément, essayant de deviner ce qui nous attend sur son visage, en vain.

— Est-ce que les résultats sont si mauvais que je doive m'asseoir ? Ou bien est-ce que je peux rester debout ? Excusez-moi mais je suis stressé et rester assis m'angoisse encore plus, interroge mon mari en dédaignant la chaise.

Je reste près de lui, ne lâchant pas sa main qui est devenue moite.

— Vous pouvez rester debout, dit le Dr Brany avec un petit sourire.

Jessy reste bouche bée, son regard passe de moi aux deux médecins, sans réellement comprendre. Je me sens comme lui, déboussolée. Je demande :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Monsieur Sutter, vous êtes entré en phase de rémission, sourit ma chef.

— C'est sûr ? questionne Jessy sans y croire.

— Certain. Félicitations !

Je me tourne vers mon époux avant de me jeter dans ses bras.

— Tu l'as fait, lui dis-je à l'oreille.

— Nous l'avons fait.

— Non, cela est ta victoire.

Il m'embrasse tendrement. Alors seulement, je réalise que nous ne sommes pas seuls.

— Désolée, dis-je en rosissant.

— Il n'y a pas de mal, sourit Brany.

— Et maintenant, que va-t-il se passer ? s'enquiert mon mari.

— Nous allons vous faire des contrôles réguliers, tous les trois mois, pour vérifier que tout continue à bien se passer.

— Sans oublier les analyses de sang pour le VIH, rappelle Teward.

— Hormis cela, vous pouvez vivre normalement.

— Merci, merci à tous les deux.

Jessy leur serre la main.

Nous ressortons de l'hôpital sous un soleil éclatant de cette mi-juin, les températures commencent à être vraiment chaudes pour la saison. Ce jour-là, nous ne rentrons pas directement à la maison, nous demandons à Élise de nous rejoindre à Central Park avec les enfants. En chemin, nous achetons de quoi faire un pique-nique et c'est assis tous ensemble à l'ombre d'un chêne que ma belle-mère laisse éclater sa joie en apprenant le résultat. Le soir, nous invitons Mady, Nick et Andrew. Pendant que notre neveu et notre fille jouent ensemble, Jessy qui a Nicky assis sur ses genoux annonce la nouvelle avec un bonheur non feint. Nous levons nos verres en trinquant à l'avenir.

Chapitre 24

Lorsque les hommes font des projets...

Un mois et demi plus tard, pour mon anniversaire, Jessy insiste pour conduire les enfants chez mon frère pour le week-end. Orlane est contente d'aller passer quelques jours chez son tonton adoré, quant à Nicky, qui a fait ses premiers pas quelques jours plus tôt, il est égal à lui-même, se contentant de tous nous observer avec la sérénité qui le caractérise. Nous les déposons tôt le matin en ce vendredi 29 juillet 2011. C'est la première fois que nous les laissons pendant si longtemps, trois jours ressemblent à une éternité. Je leur fais mille bisous avant que Nick me claque la porte de son appartement au nez, m'obligeant à partir.

— Ne sois pas triste, dit Jessy lorsque nous reprenons place dans la voiture. Tout va bien se passer.

— J'ai confiance en Nick et Mady. Cependant tu es bien cachottier depuis quelques jours. Tu m'as demandé de faire ma valise sans rien vouloir me dire de notre destination.

— Je te kidnappe !

Il démarre, bientôt nous chantons à tue-tête en même temps que le groupe Queen. Nous sortons de New York et prenons la direction du nord. J'observe d'un œil distrait les paysages qui défilent, souvent des forêts entrecoupées de prairies de temps à autre. Les panneaux annonçant les sorties d'autoroute se succèdent. C'est seulement après avoir roulé pendant environ quatre heures, que nous entrons dans la jolie ville d'Ithaca dans l'État de New York. Là, Jessy emprunte des routes secondaires puis finalement un chemin de terre qui s'enfonce dans les bois. Il se gare devant la seule maison des alentours. C'est plutôt un chalet en fait, construit entièrement avec de gros rondins de bois. Une petite terrasse borde l'habitation, laquelle est accessible après avoir gravi un bref escalier en bois également. J'ouvre de grands yeux ébahis, ce qui fait rire mon mari.

— Pas mal non ? On va voir l'intérieur ?

Avec enthousiasme, j'acquiesce.

— Le proprio a dû me laisser la clef... (Jessy cherche dans l'un des pots de fleurs qui ornent la balustrade de la terrasse.) Ici !

Lorsqu'il ouvre la porte, je reste étonnée par la décoration du lieu. C'est magnifique. Les rondins de bois sont aussi visibles à l'intérieur, un escalier conduit à l'étage où se trouvent deux chambres et une salle de bains. Au rez-de-chaussée, une cuisine ouverte donne sur un salon spacieux où de grandes baies vitrées offrent une vue splendide sur un lac.

— Tu n'avais pas oublié ?

— Que tu rêvais d'un chalet au milieu des bois et d'un lac ? Eh bien non, tu vois.

Il me prend par la main, il ouvre la porte-fenêtre et nous traversons une grande étendue d'herbe avant de nous retrouver sur un ponton qui surplombe l'eau calme. Tout autour de nous, ce n'est

qu'arbres et eau à perte de vue. Exactement l'endroit serein dont je rêvais depuis que nous avons appris le cancer de Jessy, et dont nous allons enfin pouvoir en profiter ensemble maintenant qu'il est en rémission.

— Alors qu'en penses-tu ? me demande-t-il.

Je me tourne vers lui, pose mes mains sur ses hanches.

— C'est parfait.

Je dépose un bref baiser sur ses lèvres.

— Il y a quand même deux bémols. Le premier, les portables ne passent pas ici, mais il y a un téléphone fixe à l'intérieur, j'ai déjà donné le numéro à Nick en cas de besoin. Et le second, les placards sont vides, il va falloir sortir faire des courses si on veut manger pendant ces trois jours.

C'est une superbe journée, le soleil brille mais la température est chaude sans être étouffante comme à New York. Habillée d'un short en jean et d'un petit haut blanc en crochet, je m'assieds au bout de l'embarcadère, les pieds dans l'eau, à l'ombre d'un saule pleureur, un léger vent soulève mes cheveux de mes épaules par intermittence. Bientôt, Jessy vient s'asseoir derrière moi, enserrant ma taille tandis que je me laisse aller contre lui.

— Je ne pensais pas qu'un jour, je serais à nouveau serein à ce point, sourit-il.

— Ces derniers mois n'ont pas été évidents, cependant ils sont derrière nous maintenant. Il faut regarder vers l'avenir, comme toujours.

Je porte mon regard sur l'eau du lac qui étincelle sous les rayons du soleil, brillant comme un immense diamant.

— Justement, en parlant du futur, je me demandais si tu pouvais poser une semaine de vacances en septembre ?

Depuis que Jessy a été malade, j'ai réalisé encore plus que ma famille devait vraiment avoir la priorité sur mon travail. Je suis toute disposée à faire des progrès pour passer davantage de temps avec elle.

— Oui sûrement. Pourquoi ?

— Mon vernissage à Los Angeles, sourit-il. Je suis prêt à y aller.

De ma main, je frotte son genou.

— Génial !

— Et ce n'est pas tout, j'ai encore d'autres projets... à commencer par celui-ci !

D'un geste, il me pousse dans le lac avant de venir m'y rejoindre. Remontant à la surface, je le regarde bouche bée avant de me mettre à lui envoyer de l'eau au visage en guise de représailles. Soudain, il disparaît dans les profondeurs du lac. Je commence à m'inquiéter en ne le voyant pas réapparaître, me tournant en tous sens, je scrute la surface de l'eau. C'est alors qu'il surgit juste devant moi, aussitôt je passe mes bras autour de son cou, me collant à lui, et lui reproche gentiment :

— T'es bête, j'ai eu peur !

Ses lèvres sur les miennes me font perdre le fil de mes pensées.

Dans l'après-midi, nous allons nous promener dans les environs, découvrant les magnifiques cascades des alentours. Nous avons l'impression d'être redevenus deux gosses insoucians qui ne songent qu'à profiter de l'instant présent en oubliant tout ce qui n'est pas agréable dans ce monde.

Lorsque la nuit commence à tomber, Jessy allume un feu de camp dans le coin réservé spécialement pour cela dans le jardin. En effet, le propriétaire du logement a installé de grosses pierres en cercle avec un tas de bois au centre. Assis dans l'herbe, nous faisons griller des saucisses et des merguez puis des marshmallows en guise de dessert.

— Regarde !

Je pointe un doigt vers le ciel.

Mon mari vient se placer derrière moi, comme plus tôt sur le ponton, je me laisse aller contre son corps tandis, qu'ensemble, nous observons la voûte céleste.

— Je crois que ce sont les étoiles qui me manquent le plus à New York. J'ai beau les chercher, avec les lumières de la ville, je ne les vois jamais.

— Nous pouvons toujours déménager, si tu veux.

— Tu serais prête à quitter ton boulot ? Tes patients ?

Je hausse les épaules.

— Je peux travailler dans un autre hôpital. Tout ce que je souhaite, c'est que les enfants et toi soyez heureux, le reste n'est finalement que secondaire dans nos vies.

— Tu adores Bellevue.

— C'est vrai. (Je me tourne vers lui.) Mais j'aime ma famille plus encore.

— Mon amour, épouse-moi à nouveau, susurre-t-il dans mon cou.

— Quoi ?

Je sursaute en m'écartant doucement.

— Quand nous irons à Los Angeles, faisons un détour par Las Vegas et renouvelons nos vœux. J'aimerais me remarier avec toi, en espérant que nous serons repartis pour quatorze autres années de bonheur. Tu acceptes de m'épouser encore une fois ?

— Bien sûr que je le veux, dis-je affirmative et émue.

Il me reprend contre lui et m'embrasse.

— C'était l'un des projets que tu as sous-entendu tout à l'heure ?

— Oui, un parmi d'autres.

Je lève les yeux vers lui, attendant la suite.

— Je rêve d'amener les enfants en Europe lorsqu'ils seront un peu plus grands, de leur montrer Londres et Paris. Et puis, j'ai réalisé une chose. Tu as eu ce que tu voulais, Orlane et Nicky me ressemblent, mais j'aimerais aussi avoir un autre enfant qui serait ton portrait.

Je me redresse et le dévisage, réellement étonnée.

— Tu es sérieux ?

Il acquiesce.

— Eh bien, heureusement que je suis assise !

Il éclate de rire.

— Pas tout de suite mais dans quelques années, une fois que je serais passé du stade de rémission à celui de guérison. Oui, je voudrais que nous ayons un autre bébé.

— Tu me réserves encore d'autres surprises comme celles-là ?

— Non, je crois que c'est tout pour ce soir.

— Je te laisse éteindre le feu avant de venir me rejoindre dans notre chambre. Moi aussi, j'ai un petit truc pour toi... enfin pour nous.

Je retourne dans le chalet afin de me préparer pour la nuit. Sachant que nous serions seuls, j'ai apporté l'un de mes déshabillés en dentelle que mon mari aime tant. J'allume de petites lumières dissimulées un peu partout dans la chambre, ce qui offre au lieu un charme très romantique. Entendant mon époux monter l'escalier pour venir me rejoindre, je m'allonge à plat ventre sur le lit. Je vois son regard s'allumer de désir en me découvrant dans ce vêtement blanc qui ne couvre pas beaucoup ma peau.

— Je pense que la nuit risque d'être incandescente mais je préférerais que cela vienne de nous. Tu crois que c'est une bonne idée toutes ces bougies dans une maison en bois ?

— Ce sont des fausses, elles fonctionnent avec des piles, dis-je en me redressant sur les genoux pour lui ôter son t-shirt avant de détacher les boutons de son jean.

Il m'embrasse langoureusement alors que nous basculons allongés sur le lit. Sa bouche quitte la mienne pour descendre vers mon déshabillé qu'il fait doucement glisser sur ma peau.

— Tu es toute à moi.

Il m'embrasse le ventre.

Je le renverse sur le lit pour lui enlever son pantalon et son caleçon, et lui susurre en déposant des baisers sur son torse :

— Je t'aime, mon cœur.

— Attends, bébé !

Il attrape son jean pour prendre un préservatif dans la poche.

D'un geste, je stoppe son mouvement.

— On n'en a pas besoin.

— Meg, c'est hors de question !

— Ce n'est pas ce que tu crois. (J'affirme en l'embrassant dans le cou, pour ne pas faire retomber l'ambiance sensuelle qui s'est installée.) J'ai mis un préservatif féminin. J'en ai pris quelques-uns à l'hôpital pour que nous essayions.

Il m'observe, pas vraiment convaincu.

— Fais-moi confiance, j'insiste. Est-ce que tu me crois assez irresponsable pour prendre un risque maintenant, après ce que nous venons de traverser ?

Le reste de notre séjour se déroule merveilleusement bien. Nous avons laissé cette part, qui fait de nous des parents, dans un coin de nos têtes pour nous recentrer pleinement sur notre couple. Cela nous fait le plus grand bien, lorsque nous rentrons à New York le dimanche en fin d'après-midi, nous sommes impatients de retrouver nos enfants. C'est le jour de mon anniversaire. Nick et Mady ont fait faire des dessins à Orlane et Nicky pour qu'ils me les offrent, celui de mon fils ressemble plus à un gribouillage, mais cela me touche beaucoup.

— En septembre, nous allons à Los Angeles, annonce Jessy alors que nous sommes chez mon frère, assis autour de la table. Cela nous ferait plaisir que vous veniez avec nous.

Orlane se hisse sur les genoux de son père pour lui montrer la nouvelle poupée que tata Mady lui a offerte. Nicky assit sur la table devant moi, s'amuse à me toucher le visage, il rit lorsque je ferme les

yeux et les rouvre soudainement.

Mon frère et sa femme échangent un regard.

— Nous devrions pouvoir nous arranger.

— Parfait. Nous allons également faire un tour à Las Vegas.

— Tu comptes décrocher le jackpot ? se moque Nick.

— Non, je l'ai déjà eu. (Mon mari me jette un regard en biais.) Megan et moi allons renouveler nos vœux de mariage.

— C'est une super idée ! s'exclame Mady avant de jeter un regard réprobateur à son époux. Ce n'est pas toi qui aurais des idées comme celle-là !

Nicolas nous dévisage d'une manière qui signifie clairement que nous le mettons dans l'embarras.

— Et si nous faisons une double cérémonie ?

Ma belle-sœur se jette dans ses bras tandis que Jessy et moi restons bouche bée.

C'est ainsi que la seconde semaine de septembre, nous nous envolons tous ensemble pour Los Angeles. Le vernissage de Jessy rencontre un grand succès, il reçoit de très bonnes critiques de la presse et des admirateurs d'art. Louis est aux anges et tandis qu'il s'occupe de gérer les ventes relatives à l'exposition, nous reprenons l'avion pour Las Vegas. Mady et moi sommes allées faire du shopping ensemble avant de quitter New York, nous avons acheté chacune une petite robe blanche toute simple mais jolie. Les hommes ont opté pour un costume sobre et classique. Notre plaisir a été d'habiller les enfants, Orlane est très belle dans sa robe de princesse blanche avec un ruban pourpre qui lui entoure la taille. Andrew et Nicky sont vêtus comme leurs pères, ce qui nous fait beaucoup rire. La cérémonie en elle-même est courte mais joyeuse au milieu des blagues de mon frère dans la petite chapelle blanche. Nous sommes les témoins de leur renouvellement de vœux et eux les nôtres. Le soir venu, nous allons nous changer avant de laisser les enfants au service de garde de l'hôtel dans lequel nous sommes descendus, puis tous les quatre nous nous rendons dans l'un des lieux obligatoires pour toute personne venant à Vegas : le casino.

Nous en ressortons avec les poches vides, mais nous avons tellement ri que cela en valait la peine. Le lendemain, nous retournons à Los Angeles où nous passons le reste de la semaine chez Élise. Celle-ci est heureuse de nous avoir tous chez elle, c'est une première pour Nick et Mady. Jason vient le week-end pour passer un peu de temps avec nous. Nous formons tous une grande et belle famille. Cependant ces vacances passent trop vite et, dès le dimanche en fin d'après-midi, nous repartons pour New York avec la certitude de tous nous revoir pour les fêtes de fin d'année.

— C'est qui le bébé à sa maman ? C'est toi ! dis-je à mon fils.

Je suis assise à la table de la salle à manger, Nicky debout sur mes genoux me regarde en souriant. Ses yeux verts si semblables à ceux de Jessy scrutent mon visage tandis qu'il me fait régulièrement des bisous en passant ses petits bras autour de mon cou.

— Tu es mon petit garçon à moi. (Je lui passe une main dans ses cheveux châtons.) Mon mini-Jessy, mon petit Nick.

Nous sommes au début décembre. Un froid polaire a envahi la côte est américaine, gelant tout sur place, même les aéroports sont paralysés. La neige est annoncée dans les prochaines heures, ce qui

aura pour effet d'adoucir les températures. Orlane joue avec ses poupées dans un coin de la pièce.

Jessy arrive derrière moi, aussitôt notre fils lui tend les bras. Mon mari dépose un baiser sur son front mais le laisse sur moi, chose qui est inhabituelle. Je remarque que son visage est livide alors que sa main tremble légèrement. Notant que je l'observe, il me dit :

— Meg, j'ai senti un truc dans mon cou. Je crois que cela recommence.

Je me sens devenir aussi pâle que lui, reportant mon attention sur notre fils devant qui je ne veux rien laisser transparaître, je fais de mon mieux pour contrôler ma voix.

— Tu peux aller dans mon bureau ? Je vais venir t'examiner.

Il acquiesce.

Je me lève, dépose Nicky dans son parc avant d'aller rejoindre mon mari. Je laisse la porte entrouverte pour garder un œil sur les enfants dans la pièce d'en face.

— Qu'est-ce que tu as senti ?

— Une boule.

— Fais voir.

Délicatement, j'examine son cou avant de lui demander de se déshabiller pour palper les autres ganglions de son corps. Je lance lorsque j'ai terminé :

— OK, je téléphone à Treward, on part à l'hosto.

— C'est reparti ?

— Je le crains, oui.

— Putain de merde, soupire-t-il.

Je pose ma main sur la sienne.

— Prépare-toi. Je vais habiller les enfants.

Refermant la porte sur lui, je lève les yeux au plafond en ravalant mes larmes. Je n'aime pas du tout ce que j'ai senti. Je téléphone au Dr Treward puis à Mady pour lui demander de garder les enfants, il est tard et la garderie de l'hôpital va bientôt fermer.

— Reste au volant, je me dépêche, dis-je à Jessy en sortant Orlane et Nicky de la voiture qui est stationnée en double file.

— Meg, qu'est-ce qui se passe ? questionne mon frère sitôt que j'ai franchi leur seuil.

— C'est Jessy. Je pense que le cancer revient.

— Ce n'est pas vrai, merde !

Nick se prend la tête à deux mains alors que Mady se couvre la bouche.

— J'y vais, il m'attend.

De retour dans la voiture, je le laisse conduire jusqu'à l'hôpital.

— Dis-moi tout ! Je sais que tu me caches quelque chose, je le vois à ta tête. Je préfère que cela soit toi qui me le dises. Je suis foutu ?

Je m'exclame, vivement :

— Non, bien sûr que non ! Il existe beaucoup de traitements. Tu vas t'en sortir, tu m'entends ?

Il pince ses lèvres et acquiesce en garant la voiture dans le sous-sol de l'établissement hospitalier.

— Jessy, il faut que je te dise... J'ai touché trois ganglions qui me semblent enflés dont un sous le diaphragme.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Si cela se vérifie par les examens que tu vas à nouveau subir, cela veut dire que le stade du lymphome a augmenté passant de deux à trois.

Mon mari écarquille les yeux en soufflant, accusant le coup.

— Hé, cela veut juste dire que la dose de chimio sera plus forte, le traitement sûrement plus long mais tout ira bien, OK ?

Je tourne son visage vers moi.

— Tu vas surmonter tout ça, tu me crois ?

— Oui, soupire-t-il avant de m'embrasser.

Dans les heures qui suivent, Jessy subit à nouveau toute une série d'examens, dont une nouvelle ponction de moelle osseuse. Ma patronne l'ausculte également et confirme les trois ganglions que j'ai sentis.

— Comment est-ce possible ? questionne mon époux.

— Les rechutes arrivent Jessy, restez confiant. Je vais contacter le Dr Brany, nous allons tout faire pour vous tirer de ce mauvais pas.

Le Dr Teward nous autorise à quitter l'hôpital alors que la nuit est tombée. Ce soir-là, nous restons dîner chez mon frère, mais aucun de nous n'a le cœur à rire.

Le lendemain, le verdict tombe : lymphome hodgkinien stade trois.

Un nouveau protocole de chimiothérapie ABVD, un peu plus lourd que le précédent, est mis en place. Jessy supporte les séances de son mieux, essayant de prendre sur lui, surtout devant nos enfants. Je reprends un emploi du temps allégé pour rester auprès de lui le plus possible, tandis qu'Élise est de retour à New York.

— Comment tu te sens ?

Il est agenouillé sur le sol de la salle de bains. Il vient de vomir pour la troisième fois depuis son retour de l'hosto. Ses cheveux sont retombés, le bonnet est réapparu sur sa tête.

— J'en ai marre, Meg. À quoi ça sert tout ça ?

— C'est pour te permettre d'aller mieux.

— Cela va bientôt faire trois mois que ça dure, et je me sens de plus en plus mal.

— C'est la chimio qui te donne cette impression.

Je m'assieds par terre et l'attire contre moi.

— Ce n'est pas le traitement qui me fait ça, c'est le cancer. J'ai beau me battre, je suis en train de perdre.

— Non, Jessy, non...

— Tu verras demain en lisant les résultats de mes dernières analyses, j'en suis sûr.

— Alors tu vas te battre plus fort. Tu l'auras ce putain de lymphome, je te l'assure, dis-je avec détermination.

Il pose ses yeux verts sur les miens avant de murmurer :

— Ce n'est pas une question d'envie, c'est juste que mon corps me lâche. Je suis si fatigué...

Je le serre plus fort alors qu'il s'endort ainsi sur le carrelage. Les larmes que j'ai retenues depuis l'annonce de ce nouveau cancer ruissellent sur mes joues sans que je ne puisse les contrôler.

Le lendemain matin, le Dr Brany confirme le diagnostic de Jessy. Non seulement la chimio n'a pas fait reculer le lymphome, mais pire, il s'est maintenant propagé aux ganglions profonds.

— Pourquoi Dr Brany, ne changez-vous pas le protocole de chimio ?

— L'ABVD a fait ses preuves. Je sais ce que je fais ! Nous allons faire une autogreffe de cellules souches, annonce le médecin. Cela donne de bons résultats.

Mon mari se tourne vers moi, comme d'habitude, il veut mon aval sur le sujet. D'un signe de tête, je l'encourage à accepter.

— Très bien, s'il le faut.

— Parfait. Nous allons faire le prélèvement d'ici à deux semaines pour vous laisser le temps de récupérer un peu de ce cycle de chimiothérapie. Ensuite, vous serez placé en chambre d'isolement afin de prévenir tous risques d'infection pendant que l'on vous fera une chimio et une radiothérapie plus forte que ce que vous avez eu jusqu'à présent, cela prendra environ une semaine. À la suite de cela, nous vous réinjecterons les cellules qui, entre-temps, auront été nettoyées en laboratoire. Ensuite, il n'y aura plus qu'à attendre et à surveiller pour voir comment réagit votre corps.

— Je vais devoir rester ici pendant combien de temps ?

— Ce sera un séjour assez long, nous partons sur la base de quatre semaines.

Jessy baisse la tête et souffle.

— Meg...

Je me saisis de sa main, la pressant fortement.

— Tu y arriveras.

— Je n'ai pas d'autres alternatives ?

— Je crains que non.

Il me fixe intensément. Je le supplie du regard.

— OK, j'accepte.

Nous sommes en juin 2012, un an plus tôt, nous fêtons sa rémission et cette année nous sommes tous désespérés. Il a subi une nouvelle ponction de la moelle osseuse, sous anesthésie générale, cette fois, pour prélever les cellules souches. Je sens la vie de mon époux glisser entre mes doigts tels des grains de sable que je ne parviens pas à retenir malgré tous mes efforts. Je m'efforce de le faire rêver, l'oblige à faire des projets d'avenir auxquels il semble croire pendant quelques heures avant que la fatigue reprenne le dessus sur son moral. Début juillet commence son hospitalisation. Durant une semaine, il reçoit de la chimio puis des rayons à hautes doses. Je n'ai le droit de le voir que derrière une vitre, c'est atroce de le voir souffrir sans rien pouvoir faire. Pendant cette période, ma mère vient habiter à la maison pour aider Élise à s'occuper des enfants et nous soutenir. Nick, Mady, ma belle-mère et moi, nous relayons auprès de la chambre stérile de mon mari pour qu'il se sente seul le moins possible. Parfois, Bessie vient discuter avec lui. J'ignore comment Jessy peut tenir le coup pendant cette semaine, j'admire son courage tandis que seule le soir dans notre chambre, je pleure toutes les larmes que je retiens durant la journée. Trois jours après la fin du traitement intensif,

Jessy reçoit les cellules souches sous forme de perfusion dans le bras. Puis la longue attente commence. Deux semaines à patienter pendant lesquelles ses cellules reprennent leurs places dans son organisme, se battent contre celles, cancéreuses, qui restent. Et toujours cette foutue vitre entre lui et moi qui m'empêche de le toucher, de l'embrasser, de le serrer dans mes bras. Je peux juste le regarder, lui parler, lui répéter chaque jour combien je l'aime. Il nous faut patienter encore une semaine supplémentaire avant que le Dr Brany n'ait les premiers résultats de ses analyses de sang.

Je vois le médecin entrer dans la chambre pour parler à mon mari. J'attends dans le couloir, n'ayant aucune idée de ce qui se dit à l'intérieur, lorsque soudainement je vois Jessy sortir de cette maudite pièce. Aussitôt, je me précipite dans ses bras, je respire son odeur, caresse sa peau qui m'a tellement manqué.

— Joyeux anniversaire !

Avec tout cela, j'ai complètement oublié la date à laquelle nous sommes.

— Tu m'excuseras mais je n'ai pas encore eu le temps de t'acheter un cadeau.

— C'est toi mon plus beau cadeau. Comment tu te sens ?

— Je veux sortir d'ici ! affirme mon mari.

— Avant cela, allons dans mon bureau, indique Brany en souriant.

Voir un sourire apparaître sur ce visage austère a toujours quelque chose d'étrange. Il nous conduit dans une grande pièce tout de blanc, avec de larges fauteuils noirs qui font face à un bureau en verre.

— Alors, monsieur Sutter, vos derniers résultats montrent que le cancer a disparu de votre organisme. Par rapport à la semaine dernière où ils étaient à 420, vos T4 sont remontés à 510/mm³ de sang. C'est ce que j'attendais pour vous permettre de quitter notre établissement.

— Et maintenant, j'en suis où ? En rémission ?

— Oui, en effet. L'autogreffe a parfaitement fonctionné. Nous allons continuer à vous surveiller très régulièrement mais vos analyses sont bonnes pour le moment, donc oui, vous êtes en rémission.

— Tant mieux, car il est hors de question que je repasse un jour par ce que vous m'avez fait endurer. J'ai cru mourir à chaque minute.

— Je sais, nous vous avons mis la dose, mais avouez que cela en valait la peine.

Sa main dans la mienne, Jessy me considère avec un grand sourire.

— Je suis d'accord avec vous, ça valait le coup.

— Et s'ils m'ont oublié pendant ce mois d'absence ? s'inquiète mon mari alors que nous roulons vers chez mon frère pour y reprendre les enfants.

— Ne dis pas de bêtise. Ils t'aiment et t'attendent.

— Comment cela s'est passé pour toi pendant que j'étais à l'hosto ?

— Je te l'ai dit : tout s'est bien déroulé.

— Meg, tu n'as jamais su me mentir, sourit-il.

— OK, mais parlons-en ce soir, pas maintenant. Pour le moment, je veux juste profiter de ma famille bientôt réunie, j'en ai tellement rêvé.

— Moi aussi, mais j'ai peur de leurs réactions.

Je gare la voiture devant l'immeuble de mon frère. Je remarque que mon mari est réellement mal à

l'aise. Je m'étonne, amusée :

— Mais tu as vraiment peur de revoir tes enfants ?

Fébrilement, il hoche la tête.

— Laisse-moi te raconter nos soirées sans toi. Tous les jours, lorsque j'allais les coucher, je leur montrais ta photo et ils te faisaient un bisou en te souhaitant une bonne nuit. Tu étais parti depuis peut-être quatre jours lorsqu'un matin, Orlane m'a dit qu'elle ne t'avait pas dit bonjour, elle a pris ta photo, l'a embrassée en disant : « Je t'aime, papa. » Quand Nicky a vu cela, il t'a fait un baiser à son tour. C'est devenu leur rituel du lever et du coucher. Alors, tu vois, tu n'as aucune raison de t'inquiéter.

Des larmes roulent sur les joues de mon époux. Du bout de l'index, j'efface celles qui s'attardent aux coins de ses yeux et je souris en sentant l'émotion m'êtreindre.

— Arrête, tu vas me faire pleurer.

Il s'essuie le visage.

— Tu es prêt ?

Il acquiesce.

Je n'ai prévenu personne qu'il sortait aujourd'hui, l'ignorant moi-même. Je sonne à la porte de Nick, j'entends une voix masculine à l'intérieur qui dit :

— C'est maman !

Jessy à côté de moi a du mal à tenir en place tant il est nerveux.

La porte s'ouvre sur Nicolas qui reste stupéfait alors qu'Orlane s'élançe en criant :

— Papa !

Elle se jette dans les bras de mon mari qui se baisse pour la serrer contre lui.

— Tu m'as manqué, ma puce, je t'aime tellement.

Il la soulève du sol, elle blottit sa tête dans le cou de son père tandis qu'il dépose des bisous sur sa joue.

— Je t'aime encore plus, affirme-t-elle.

— Tu es bien la fille de ta mère, sourit-il.

— Papa ! crie une petite voix en s'accrochant aux jambes de Jessy.

Mon mari me tend Orlane avant de soulever Nicky dans ses bras.

— Qu'est-ce que tu as grandi, mon bébé ! Je t'aime, mon trésor.

Notre fils lui fait un gros bisou sonore sur la joue.

— Pourquoi vous restez dans l'entrée ? questionne Mady en arrivant. Oh, Jessy !

Sans l'ombre d'une hésitation, elle vient lui faire une accolade alors que mon frère est toujours figé, à tenir la porte.

— Hé, frérot, tu comptes rester planté là pendant combien de temps ? se moque mon époux.

Délicatement, Nick donne notre fils à sa femme avant de prendre Jessy dans ses bras.

— Oh, Jess ! Je suis trop content que tu sois là !

Des larmes de joie embuent les yeux noisette de mon frère alors, qu'une fois de plus, j'ai du mal à ravalier les miennes.

— Ne pleure pas, maman.

Orlane essuie mes yeux.

— Maman est contente, chérie, c'est pour cela que je pleure.

— Papa va venir à la maison avec nous ?

— Oui, ma puce.

— Je t'aime.

— Moi, encore plus.

Pendant les trois mois qui suivent, nous pensons que ce long cauchemar est enfin derrière nous. Aussi lorsque le Dr Brany nous convoque dans son bureau après avoir réalisé les analyses de contrôle de Jessy, nous sommes confiants. Mon mari n'a ressenti aucun symptôme.

— Monsieur Sutter, je dois vous informer qu'un nouveau combat s'annonce. Les ganglions profonds montrent que le cancer est revenu.

Nos visages deviennent livides au même moment.

— Quoi ? Mais ce n'est pas possible ! Je me sens bien !

— Je sais. Pourtant il n'y a pas de doute, tous les examens le démontrent. Croyez-moi, j'aurais préféré me tromper.

En concordance avec le Dr Teward, il programme à nouveau un protocole de chimiothérapie pour un lymphome de stade 3.

Dire que nous faisons face avec force serait un mensonge. Jessy est décidé à se battre même s'il perd courage. Moralement, comment résister à trois cancers en deux ans ? De mon côté, je suis partagée entre le découragement de le voir batailler sans cesse et un espoir insensé, dont j'ignore l'origine, qui me dit que tout se passera bien, tout simplement parce que perdre mon mari est inacceptable pour moi.

Ces nouvelles séances de chimio, plus fortes que les précédentes, mettent Jessy sur les rotules. Il est très fatigué en même temps que son taux de T4 baisse. Aussi pour lui éviter de monter l'escalier tous les jours, je demande à Nick et à mon père pendant un week-end, s'ils veulent bien m'aider à descendre notre lit dans mon bureau au rez-de-chaussée tandis que notre chambre deviendra mon lieu de travail. Jessy fait la tête lorsqu'il s'en rend compte en revenant de la galerie avec sa mère, mais tant pis, j'aime mieux cela plutôt que risquer de le voir tomber dans l'escalier.

— Les résultats de demain seront bons.

Jessy suit son protocole depuis bientôt six mois, toute la matinée, il a passé des examens. Il est rentré fatigué aussi me suis-je allongée à côté de lui pendant que je laisse ma mère, qui a souhaité revenir s'occuper des enfants avec Élise, gérer la vie quotidienne de la maison.

— Je ne crois pas, souffle-t-il.

Son regard fixe le plafond, une grande fragilité se lit sur ses traits. Je m'appuie sur un coude pour le considérer. Il a maigri et de nouveau perdu ses cheveux au cours de ces derniers mois.

— Bien sûr que si. Jessy, il faut que tu restes confiant.

— Meg...

Je m'écrie en me relevant.

— Non ! Tu ne vas pas mourir ! Tu m'entends ! Je t'interdis de me faire ça !

Les larmes aux yeux, je sors de notre nouvelle chambre en claquant la porte.

— Megan ?

Mon frère apparaît devant moi dans le couloir de l'entrée.

— Où est maman ?

— Chez Élise avec les enfants, elles doivent les emmener au parc. Qu'est-ce qui se passe ?

Pointant mon index vers le salon, je l'invite à y entrer pour éviter que mon époux n'entende notre conversation.

— Oh, Nick ! (Je m'écroule en larmes entre ses bras.) Je n'en peux plus.

— Viens, petite tête.

Je prends place à côté de lui sur le canapé.

— Raconte tout à ton grand frère.

— Jessy est pessimiste à l'extrême.

— Meg...

— Ah non, ne t'y mets pas non plus ! Je t'assure que si quelqu'un d'autre me dit qu'il va mourir, je vais hurler !

Je me relève d'un bond.

La veille déjà, ma mère m'a dit que je devrais commencer à me préparer au pire.

— Allons calme-toi, viens.

Il me tend une main que je saisis avant de reprendre ma place.

— Pleure, il faut que ça sorte, dit-il en m'attirant à lui.

Je pose ma tête sur ses genoux tandis qu'il me caresse les cheveux. Je répète en sanglotant :

— J'en peux plus, Nick. Jessy est fataliste, je passe mon temps à tenter de lui remonter le moral, en vain. À côté de cela, je n'ai même plus l'envie de m'occuper des tâches quotidiennes. Même lorsque je suis au boulot, mon esprit est ici, avec lui. Et comme maman, je suis en dessous de tout. Ma propre mère passe plus de temps avec mes enfants que moi.

— Pour l'instant ta priorité, c'est ton mari, et crois-moi, nous le comprenons tous. Depuis combien de temps n'as-tu pas dormi une nuit complète ?

— Des mois.

— Essaie de te reposer un peu. Je suis là, Megan.

Je ferme les yeux mais ne parviens pas à m'endormir, trop angoissée à l'idée de connaître les résultats des analyses de Jessy le lendemain. Je ne sais combien de temps passe, avant que je n'entende la porte de mon ancien bureau s'ouvrir. D'un pas incertain, mon mari vient dans le salon, je reste immobile, le visage tourné vers le dossier du sofa.

— Tu devrais être couché, lui lance mon frère.

— J'en ai marre d'être allongé. Elle s'est endormie ?

Je l'entends s'asseoir dans le fauteuil près de nous.

— Ouais, elle en avait besoin.

— Je sais. Ta sœur veut tout gérer mais elle s'épuise. Elle est tellement têtue.

— Jess, Meg t'aime, affirme Nick.

— Je le sais bien. Mais son amour pour moi la rend aveugle. Elle ne voit pas que chaque jour, ma santé décline. (J'ouvre les yeux mais n'esquisse aucun mouvement.) Je ne parviens même plus à marcher normalement, je me traîne telle une épave qui va bientôt sombrer.

— Mec, tu n'en sais rien.

— Oh si, je le sais et toi aussi d'ailleurs. Nick, regarde-moi. Je vais crever, tout le monde le sait. Il n'y a que Meg qui ne veut pas l'admettre.

— Jess...

— Tu prendras soin d'elle et des enfants, hein ? Quand je ne serai plus là. Elle va être anéantie, elle t'enverra sûrement promener un nombre incalculable de fois, mais tu ne la lâcheras pas, n'est-ce pas ? Promets-le-moi.

— Je te le promets, petit frère. Je prendrai soin de ta famille tout comme je sais que tu t'occuperais de la mienne si la situation était inversée.

— Je suis tellement fatigué de me battre contre ma femme pour lui faire entendre raison. J'espère juste... J'aimerais que le moment venu, elle soit assez forte pour me laisser partir en paix.

— Tu parais tellement serein par rapport à tout cela.

— J'ai passé la plus grande partie de ma vie à lutter contre le virus du sida et, finalement, c'est un cancer qui va avoir ma peau, je trouve cela assez ironique.

— Moi, je trouve ça dégueulasse, malgré mon frère.

— J'aime Megan et les enfants par-dessus tout, mais je sais que tout ira bien pour eux lorsque je ne serai plus là. (J'entends des sanglots dans la voix de mon mari.) Cela sera difficile au début, et puis le temps atténuera sa peine, elle finira par refaire sa vie et être heureuse à nouveau.

Je veux me redresser mais la main de Nicolas, posée sur mes cheveux, m'oblige à rester immobile.

— Elle n'aimera jamais un autre homme de la même façon qu'elle t'aime, toi. Quant à moi, je n'aurai pas d'autre frère.

Le cuir du fauteuil grince, mon époux se relève.

— Cela va être si dur de vous quitter, assure Jessy en s'éloignant vers notre chambre.

Restée seule avec mon frère, je me redresse. Mes larmes ont trempé son pantalon à l'endroit où ma tête a reposé. Je fixe Nick, qui ne dit rien mais me prend dans ses bras. Nos deux visages ruissellent d'eau salée.

Lorsque, après de longues minutes, mes yeux sont secs, j'abandonne mon frère pour rejoindre mon mari. Je m'allonge près de son corps que je pense endormi et l'enlace.

— Je t'aime, Jessy.

Il esquisse un sourire.

— Moi aussi, je t'aime.

Chapitre 25

... Dieu s'en moque

Le lendemain matin, ma mère, Jessy et moi sommes assis devant le bureau du Dr Treward. Elle se tient debout, très droite, les talons bien plantés dans le sol, à son côté le Dr Brany est figé dans une attitude sévère. Mon mari me tient la main qui n'arrête pas de trembler sous l'appréhension. Je le vois étudier les visages des deux médecins.

— Je sais ce que vous allez me dire, annonce-t-il.

— Je suis tellement désolée, Jessy, répond Treward.

— Vous n'êtes pas la seule, renchérit Brany. Le cancer a atteint le stade 4. La chimiothérapie reste impuissante.

— Pourquoi ne pas tenter une autre chimio ?

Ma voix est ferme.

— Si l'ABVD reste inefficace, les autres n'auront pas davantage de succès, réplique froidement Brany. Croyez-moi, depuis le temps que j'exerce mon métier, je sais ce que je fais.

Je me lève et me dirige vers la fenêtre la plus proche sur ma droite, ne supportant plus de rester assise à les écouter démolir nos vies.

— Nous pourrions tenter de refaire une autogreffe mais vu le résultat avec la précédente, je doute fort que celle-ci soit plus efficace.

Figée devant la fenêtre, je regarde la rue animée en bas. Tous ces gens qui marchent sur le trottoir où vont-ils ? Dans quel but illusoire pendant que nos existences s'écroulent ?

— Je ne veux pas d'une autre greffe, ça suffit, dit Jessy.

Je tape mon front à intervalles réguliers sur le carreau tandis que je retiens mes larmes. Fermant les yeux le plus fort possible, j'entends mon mari demander :

— Combien de temps me reste-t-il ?

— Difficile à dire... six mois... peut-être plus... peut-être moins.

Je prie le ciel de me réveiller de ce cauchemar. Soudain, une main m'entoure la taille, tandis qu'une autre appuie sur le haut de mon visage, faisant obstacle entre le verre et moi.

— Je veux passer le peu de temps que j'ai devant moi avec ma famille. Ne m'en veuillez pas mais les examens et tout le toutime, c'est terminé pour moi, affirme mon mari derrière moi.

— Je suis désolé, Jessy, dit Brany, un brin de colère filtre dans sa voix.

— Pas tant que moi, répond mon époux.

Je me dégage de son étreinte en lançant :

— Il faut que je retourne bosser. Maman ?

— Je ramène, Jessy, ne t'en fais pas.

— Merci.

Je m'éloigne vers la porte.

— Bébé ?

— Pas maintenant, chéri. (Je réponds en lui tournant délibérément le dos.) Nous parlerons à la maison, pas ici.

Je me saisis de la poignée, prête à sortir.

— Je t'aime, murmure-t-il.

Rejetant la tête en arrière, je ravale davantage mes larmes. Je fais demi-tour, incapable de le regarder, je passe un bras autour de son cou, avant de lui chuchoter :

— Je t'aime encore plus.

Je m'éloigne rapidement. Tandis que je suis dans le couloir, je l'entends dire avec dépit :

— Elle est en colère contre moi.

Je m'apprête à revenir sur mes pas pour le détromper mais ma mère intervient :

— Non, Jessy, ne crois pas cela. Elle est juste dévastée.

Parvenant devant l'ordinateur, je m'empare du premier dossier qui me tombe sous la main. Je veux être occupée, m'éviter de penser, continuer à espérer. Je suis dans la chambre d'un patient lorsque je vois mon mari et ma mère passer dans le couloir. Elle a posé une main sur son épaule et lui parle. Pendant une heure, je donne le change, discutant, souriant avec mes collègues et patients, tentant d'enfouir dans ma mémoire ce qui a été dit. De loin, je vois Monica arriver avec un vieillard en fauteuil roulant, cet homme doit être proche de fêter son siècle, il tremble, bave et pourtant il est encore en vie, à son âge. Cela me révolte. Je réalise que, pour la première fois, depuis des années, je viens d'envisager la mort de Jessy.

— Voici, Megan, dit ma collègue au vieillard.

Mon époux n'atteindra jamais l'âge de cet homme, cela me remplit d'une colère incontrôlable. Brusquement, sentant mes larmes arriver, je me mets à courir, fuyant ce pauvre vieil homme qui n'y est pour rien mais sur qui se concentre toute ma rage. Je vais me réfugier dans mon bureau, là je me jette dans le petit canapé à trois places pour y déverser toutes mes larmes. Quelques minutes plus tard, Monica arrive, l'air furibond.

— Non mais ça ne va pas ! Qu'est-ce qui t'a pris ? s'écrie-t-elle en se plantant devant moi.

Appuyée sur l'accoudoir, je relève lentement la tête. Elle voit mes yeux noyés de pleurs et se radoucit aussitôt.

— Ben alors, Miss Parfaite, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Arrête de m'appeler comme ça ! Surtout aujourd'hui, ne me cherche pas, ce n'est vraiment pas le jour.

Elle vient s'asseoir à côté de moi, me considère un moment avant de me demander :

— C'est Jessy ?

Incapable de prononcer un mot, j'acquiesce d'un signe de tête. Elle pose une main sur mon épaule, je me tourne vers elle et éclate à nouveau en sanglots.

Je balbutie avant de me couvrir la bouche de mes mains réalisant l'horreur que je viens de prononcer :

— Mon mari va mourir.

Ma collègue me prend dans ses bras et me berce doucement telle une enfant que l'on essaie de calmer. Elle écarte mes cheveux de mon visage.

— Raconte-moi.

Je lui rapporte les propos tenus dans le bureau de Treward.

— Ceux-là et leur tact, proteste Monica lorsque j'ai fini. Meg, si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas.

— C'est gentil, merci mais la seule chose que je voudrais...

— Ouais, je sais, coupe-t-elle.

— C'est l'heure de la pause ? interroge sèchement Treward en faisant irruption dans la pièce. Monica, un patient vous réclame.

Ma collègue se précipite aussitôt.

— Megan, reprend le Dr Treward en s'asseyant à côté de moi. Je sais à quel point tout cela est difficile. Je vous mets en congé à durée indéterminée, vous n'êtes pas apte à travailler dans de telles circonstances.

— Merci.

— Rentrez chez vous, passez le plus de temps possible avec lui. Il est très courageux, la manière dont il réagit à tout cela...

Je jette un regard furieux à ma chef.

— Ce n'est pas parce que Jessy accepte son sort, que je vais en faire autant !

— Megan...

— Vous ne pouvez pas sauver mon mari ? Vous n'êtes pas les seuls médecins dans le monde ! D'autres y parviendront !

— Il n'y a plus rien à faire.

Je crie en me levant subitement :

— Je ne laisserai pas Jessy mourir !

Mon désespoir s'est transformé en colère. Je me saisis de mon sac à main et de ma veste. Et j'affirme avec véhémence avant de sortir de la pièce :

— Je refuse de le laisser partir !

— Tu arrives tôt, dit ma mère lorsque je pénètre dans le living.

— Ouais, je suis en arrêt. Où est Jessy ?

— Il dort.

J'ouvre doucement la porte de la chambre, il ronfle légèrement.

— Élise et les enfants ?

— Elle est rentrée dans son studio, elle ne pouvait retenir ses larmes devant son fils, il s'est énervé alors elle a préféré s'éloigner un peu.

Malgré moi, j’esquisse un sourire. Si mon mari se met en colère, c’est qu’il a encore des ressources.

— Orlane et Nicky sont là.

J’entre dans le salon où ils jouent ensemble sur le tapis dans un coin de la pièce. Je vais les embrasser et passe quelques minutes avec eux.

— Je sais que je t’en demande beaucoup mais est-ce que tu pourrais encore les surveiller ? J’aimerais travailler un peu depuis l’étage.

— Vas-y.

Je fonce dans notre ancienne chambre, qui a été aménagée en bureau. Là, j’allume l’ordinateur avant de me saisir de mon téléphone. Pendant les heures qui suivent, je recherche sur Internet, tous les nouveaux traitements expérimentaux sur le lymphome de Hodgkin. Puis je passe des appels à toutes les personnes qui sont impliquées dans ces traitements, je leur explique le cas de Jessy. Je téléphone aussi à tous les médecins que je connais à travers le pays, leur demandant conseil et aide. Beaucoup me disent qu’ils vont se renseigner et me recontacter. Je cherche un espoir même infime de garder mon époux en vie. Je pense à nos enfants, à la façon dont leur père leur a manqué lorsqu’il a été hospitalisé pendant un mois, qu’est-ce que cela serait s’il venait à disparaître définitivement ? Ils sont ma bouée de sauvetage, seule j’aurais peut-être pu renoncer mais pour eux, je me dois de continuer à me battre et tant pis si je suis seule contre tous. Quand j’ai fait le tour de mon carnet d’adresses, j’examine mes mails en quête d’une réponse. J’ai dû en envoyer une bonne centaine aussi bien aux États-Unis qu’à travers le monde. En Europe, de grands progrès ont été réalisés au cours de ces derniers mois sur ce type de lymphome. Relevant la tête de mon écran, je vois ma mère se tenir dans l’embrasure de la porte.

— Je ne veux pas te déranger. Je viens de mettre les enfants à la sieste, je vais aller m’allonger un peu aussi. Mais il est 14 heures et tu n’as rien mangé depuis hier, tu n’as pas faim ?

— Non, vraiment pas.

— Cela fait des heures que tu es là. Tu as bientôt fini ?

— Oui, ça y est.

— Comment tu te sens ?

Ma mère s’avance dans la pièce, prend une chaise et vient s’asseoir à côté de moi.

— Fatiguée, j’avoue.

— Cela fait des semaines que tu vis avec nous, est-ce que papa te manque ?

— Bien sûr. Mais en ce moment, c’est toi qui as le plus besoin de moi.

Elle pose une main sur la mienne.

— Je t’assure, Megan, un amour comme celui que tu lui portes, ce n’est pas normal. Laisse-moi finir, ajoute-t-elle alors que j’allais protester. J’ai longtemps cru que tu aimais Jessy, bien plus que lui ne t’aime. J’ai changé d’avis le jour de Thanksgiving où tu t’es évanouie, lorsque tu étais enceinte de Nicky. Ton père et moi discussions avec lui quand il a reçu cet appel de ta consœur pour le prévenir. En une fraction de seconde, je l’ai vu pâlir, perdre toute contenance. Il était complètement sonné, comme perdu au milieu de notre famille. Nous nous inquiétions pour toi, il nous a rassurés avant de murmurer : « Mon Dieu, faites qu’il ne lui arrive rien, je ne pourrais pas vivre sans elle. » À partir de ce jour, j’ai compris que votre relation dépasse l’entendement. Vous êtes tellement fusionnels, beaucoup trop. Lorsque je dis qu’elle est toxique, c’est parce qu’elle est capable de vous porter quand

tout va bien mais lorsque ça va mal, comme en ce moment, elle vous entraîne dans un gouffre de noirceur. Vous êtes comparables à un couple d'oiseaux, les inséparables, lorsque l'un meurt, l'autre se laisse mourir pour le rejoindre au plus vite. J'ai peur Meg, que vas-tu devenir sans lui ?

— Je n'en sais rien, maman, mais moi aussi j'ai peur. Toutefois, il est hors de question que je reste plantée là à regarder mon mari nous quitter sans rien tenter.

— Megan, tu as entendu les médecins ce matin.

— Oh oui, je les ai entendus cependant ils ne connaissent pas Jessy aussi bien que moi. Et quand bien même il n'a plus la force de se battre, ce n'est pas grave, je bataillerai pour lui. Il doit bien y avoir une solution.

Je me prends la tête entre les mains, ramenant mes cheveux en arrière.

— Meg...

— Stop !

— Ce que tu dis est insensé. Tu ne crois pas que s'il existait un moyen de le sauver, les médecins t'en auraient parlé ? Il faut que tu ouvres les yeux, que tu acceptes la vérité.

— Jamais !

— Tu perds pied, Megan. (Ma mère s'éloigne.) Tu as deux enfants, pense-y. Sois raisonnable.

Suite à cette conversation, je descends au rez-de-chaussée.

— Je ne t'avais pas entendu arriver, dis-je en embrassant mon frère.

— Meg, je suis monté te voir il y a environ deux heures, tu étais au téléphone, tu m'as fait signe que tu allais descendre.

Je le regarde, stupéfaite, je n'en ai aucun souvenir.

— Oh toi, tu commences sérieusement à déconner, souligne-t-il, inquiet.

— Désolée. Maman t'a raconté ?

— Jessy m'a dit. Il m'a téléphoné en sortant de l'hosto. Il était angoissé pour toi. Comment tu vas ?

— C'est la meilleure. (Je soupire.) On annonce à mon mari qu'il va mourir et il s'inquiète de la manière dont je réagis. Maman a peut-être raison, notre amour est insensé.

— Depuis quand écoutes-tu ce que nos parents peuvent dire ? s'étonne Nick.

Je fais un petit sourire en me laissant tomber sur le canapé.

— Je suis fatiguée.

— Sérieusement, petite sœur, comment tu te sens ?

— Comme quelqu'un qui va se battre jusqu'au bout pour sauver l'homme qu'elle aime.

— Meg, tu sais que...

— La ferme, Nick ! Je ne veux rien entendre. Tu vas me dire que je suis irraisonnable, que c'est foutu d'avance mais je m'en fous ! Il y a longtemps, je lui ai promis que je ferai tout pour le sauver, ce n'est pas maintenant que je vais baisser les bras. Et ceux qui me prennent pour une folle, je les emmerde !

Rageuse, j'abandonne mon frère sur le canapé et vais rejoindre mon mari. Les enfants sont à la sieste, je ne rêve que de m'allonger également.

— Ah, te voilà, sourit-il en me voyant entrer.

Je me glisse sous la couette.

— J'ai besoin d'un câlin.

Aussitôt, il me prend dans ses bras, je me blottis au plus près de lui.

— Je t'ai entendue crier.

— Ouais, sur Nicolas.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit pour te mettre en colère ?

— Si je te le dis, je vais m'engueuler avec toi aussi.

Il me fait un sourire innocent.

— Je te promets de rester calme.

— Je sais que tu seras calme mais tu vas tenter de me raisonner.

— OK, donc je devine que j'en suis le sujet.

J'acquiesce.

— Et je suppose que rien de ce que je pourrais te dire ne te fera changer d'avis ?

— Rien du tout.

— Alors si tu veux vraiment m'empêcher de partir, serre-moi plus fort.

Je m'agrippe à lui de toutes mes fortes.

— Je ne te lâcherai pas, Jessy. Tu vas vivre, je ne sais pas encore comment, mais je vais trouver un moyen, je te le promets. Je te demande juste de me réitérer ta promesse, accroche-toi le plus longtemps que tu peux, s'il te plaît.

Il pince ses lèvres et soupire.

— Si je peux te rendre heureuse une dernière fois en te le promettant, alors oui, je te promets de résister aussi longtemps que je le pourrai.

— Merci, mon amour.

Je l'embrasse.

— J'ai eu une conversation très bizarre avec ta mère.

— Je sais, j'ai eu la même. Je plains mon père... Elle ne l'aime pas vraiment.

Je cale ma tête dans son cou et enserre son corps si frêle, tout en lui chuchotant :

— Jessy, je suis épuisée. Tu veux bien que nous dormions un peu, comme ça, blottis l'un contre l'autre ?

— Dors, mon cœur, dors.

Lorsque je m'éveille, la pénombre a envahi la pièce, tout juste éclairée par les néons de la rue. Je décide de laisser Jessy dormir et rejoins le living silencieusement.

— T'es encore là ?

Je m'étonne en voyant mon frère installé à table devant son ordinateur.

— Cache ta joie ! Je n'allais pas partir alors que tu as besoin de soutien.

— Je suis ici.

Depuis la cuisine, Mady agite un bras.

— Oh, excuse-moi, je ne t'avais pas vue.

— J'avais remarqué !

Ses fossettes creusent ses joues quand elle sourit. Je vais lui faire la bise.

— Où est ton fils ?

— À l'étage avec ta mère et tes enfants. Nous ne voulions pas qu'ils vous réveillent. J'ai préparé à manger. Tu as faim ?

Je fais une grimace.

— Il faut que tu manges. Tu ne tiendras pas le coup sinon, plus bas, elle ajoute : Nick m'a parlé de votre discussion.

— Mady, pas toi, s'il te plaît.

— Je suis de ton côté, affirme-t-elle, ses yeux bleu ciel se plantent dans les miens. Si tu crois que tu peux trouver un nouveau traitement qui puisse sauver ton mari alors tente le tout pour le tout !

Mon frère dévisage sa femme avec ahurissement.

— Quoi ? Si tu étais à la place de Jessy, je ferais tout pour tenter de te sauver !

— Merci beaucoup.

Je la serre dans mes bras.

— Tant qu'il lui restera un souffle de vie, je n'abandonnerai pas !

— Ton mari en a ras le bol de tout ça ! Quand le comprendras-tu ? Il aimerait juste pouvoir finir sa vie sans avoir à lutter contre toi ! Mais non, tu es incapable de respecter ses dernières volontés ! crie mon frère.

— Je t'interdis de parler au nom de Jessy, je m'écrie. C'est mon mari !

— C'est mon frère !

— Non justement !

Nick recule sous le choc de mes paroles. Je me radoucis sans lâcher prise pour autant.

— Si Jessy est ton meilleur ami, comme je le crois, pourquoi es-tu si pressé de le voir mourir ?

— Je ne veux pas qu'il meure ! Je comprends juste qu'il est épuisé de se battre contre cette putain de maladie et contre toi. Il use ses dernières forces là-dedans alors qu'il devrait juste pouvoir profiter de ses derniers mois en paix, avec sa famille. Ce n'est pas juste, ni pour lui ni pour toi !

Ma mère et les enfants redescendent, me faisant taire. Mon neveu, toujours aussi mignon, malgré son caractère débordant d'énergie, vient me sauter dans les bras, bientôt imité par Orlane puis Nicky.

— J'ai fait simple, omelette aux pommes de terre et salade. Jessy va venir manger avec nous ? demande Mady pour changer de sujet.

— Oui, j'irai le chercher quand tout sera prêt ; pour l'instant, il dort à poings fermés.

La sonnette retentit.

Orlane et Andrew me suivent dans le couloir alors que j'ouvre la porte.

— Monica ?

— Excuse-moi de passer à l'improviste.

— Ce n'est rien. Viens, entre. Tu te souviens de ma fille ?

— Bien sûr. Elle a drôlement grandi.

— Et ce petit bout est mon neveu Andy.

— T'es qui, toi ? lance vivement Orlane.

— Chut, chérie. Papa fait dodo, ne parle pas si fort. Et on dit : qui êtes-vous. OK ?

D'un hochement de tête, elle acquiesce.

— Désolée, viens, suis-moi. Jessy dort juste là. Je désigne la porte fermée.

Une fois entrée dans le living, je fais les présentations alors que Nicky se réfugie dans mes bras.

— Lui aussi a bien poussé.

— Oui, il est assez timide.

Je souris.

— Je peux te parler ? questionne ma collègue en jetant un regard circulaire sur ma famille.

— Bien sûr, assieds-toi.

— Merci, elle ôte sa veste qu'elle place sur le dossier de la chaise avant de prendre place. Voilà, suite à ce que tu m'as raconté ce matin, j'ai passé quelques appels pour toi, pour essayer de trouver un essai clinique.

Je m'assieds à côté d'elle, mon fils sur mes genoux.

— Nous avons eu la même idée.

Je souris en fixant mon frère. Celui-ci, de l'autre côté de la table, lève les yeux au ciel.

— Tu te souviens de mon ami, Rick, de Boston dont je t'ai parlé il y a quelques années ? Celui qui bosse avec des grands spécialistes du VIH ?

— Oui, très bien. C'est lui qui t'avait annoncé pour le patient de Berlin.

— Exactement. J'espère que tu ne m'en voudras pas, mais je lui ai téléphoné après ton départ ce matin. Je lui ai expliqué la situation de Jessy. Il m'a rappelé il y a une heure. Il a parlé de ton mari à l'un de ces spécialistes, le Dr Downen. Celui-ci recherche des personnes séropositives pour tenter de reproduire ce qui a été fait avec le fameux patient de Berlin.

Je porte mes mains devant ma bouche.

— Ne t'emballe pas, me prévient Monica. Rien n'est fait, mais il aimerait te rencontrer pour que tu lui parles du dossier de ton mari. Il accepte de te recevoir demain entre deux rendez-vous, autant te dire que tu n'auras que cinq minutes pour le convaincre de choisir Jessy. Cependant si tu es d'accord pour tenter le coup, j'appelle Rick tout de suite pour lui confirmer ta venue.

Mon frère, debout de l'autre côté de la table, est figé dans une attitude de surprise ainsi que Mady et ma mère. Tous ont écouté ce que Monica vient de me dire. Je les regarde à tour de rôle.

— Maman, tu pourrais...

— Je m'occuperai des enfants.

— Je vais réserver tes billets d'avion, affirme Nick en allant se remettre derrière son ordinateur.

— Je prends ça pour un oui, sourit ma collègue.

— Bien sûr ! Mon Dieu, comment pourrai-je un jour te remercier ?

— Attends, c'est loin d'être gagné.

— Je sais mais tu viens de me redonner espoir.

— C'est normal. Tiens, j'ai fait des photocopies en douce du dossier de ton mari, tu en auras besoin demain.

Elle me tend un épais fichier sorti de son sac à main.

— Je me suis toujours demandé pourquoi ton sac était si grand, je comprends mieux maintenant. Merci... encore.

Elle s'éloigne vers la cuisine pour appeler son ami bostonien. Pendant ce temps, Mady vient se placer derrière moi et enserre mon cou en me balançant légèrement de droite à gauche.

— Je compte sur toi pour convaincre ce toubib demain.

— Je vais faire de mon mieux. Mais pas un mot à Jessy. Tant que rien n'est sûr, nous ne lui disons rien. Compris tout le monde ?

Tous acquiescent

— Qu'est-ce que tu vas lui dire pour demain ?

— Je vais trouver une excuse, une réunion à l'hosto fera l'affaire.

— Voilà c'est fait, sois sur place à 11 h 30.

Je me lève, dépose mon fils sur le carrelage avant de serrer ma collègue contre mon cœur.

— Je ne te remercierai jamais assez pour ce que tu as fait aujourd'hui afin de nous aider.

— Tu en aurais fait autant pour moi, souligne-t-elle avec justesse.

— Tu restes manger avec nous ?

Elle jette un coup d'œil vers mes proches qui lui sourient.

— Pourquoi pas !

Jessy est étonné de trouver Monica à notre table lorsqu'il se lève. Cependant, conformément à ce que nous avons convenu, nous lui cachons la vraie raison de sa présence. Officiellement, elle est passée pour que nous parlions de nos patients. La présence de ma collègue nous fait beaucoup de bien, Nick lui lance quelques blagues auxquelles elle répond sur le même ton, ce qui fait rire toute la tablée.

Le lendemain matin, tout le monde dort encore lorsque je quitte la maison. Je prends un taxi jusqu'à l'aéroport avant de m'envoler pour Boston dans l'État du Massachusetts. Le vol dure à peine une heure, mais je veux être certaine de ne pas rater ce rendez-vous dont vont dépendre nos vies. J'arrive devant l'hôpital Brigham and Women's avec plus de deux heures d'avance. En attendant, je me promène dans le quartier. C'est la première fois que je viens à Boston, cette ville me plaît aussitôt, je lui trouve un charme particulier avec ses immeubles anciens et récents qui se côtoient, ses espaces verts qui me font repenser à notre séjour au bord du lac. Passant devant une boutique de jouets, j'achète trois peluches d'animaux pour mes enfants et mon neveu, puis je m'assieds à la terrasse d'un café pour boire un cappuccino. Il fait plus froid ici qu'à New York, mais je suis tellement nerveuse que je ne supporte pas d'être enfermée. Je relis le dossier de mon mari, mémorisant chaque petit détail qui pourrait avoir de l'importance. Je vais disposer de peu de temps pour défendre le cas de Jessy, une pression énorme pèse sur mes épaules. De ce rendez-vous risque de dépendre son futur. Depuis mon téléphone, je lis mes courriels. J'ai reçu des réponses à mes demandes, dont deux provenant d'Europe qui me demandent des renseignements supplémentaires sur le lymphome de Jessy. Cela me rassure, au moins si je me rate aujourd'hui, j'ai d'autres pistes pour tenter de le sauver.

Mon appareil vibre dans mes mains, je décroche.

— C'est moi, dit mon frère. Comment tu vas ?

— Je flippe.

— Je voulais m'excuser pour hier, j'ai été trop loin.

— Tu peux le dire.

— Meg, si tu crois pouvoir sauver Jessy alors vas-y, fonce.

— Je vais faire ce que je peux avec ce toubib.

— Actuellement, je suis au bureau mais, cet après-midi, je passerai chez toi. Tu me raconteras quand tu reviendras.

Je soupire.

— J'ai peur de tout foirer, Nick.

— Concentre-toi sur ton mari et tout se passera bien.

— J'espère.

— Bonne chance.

Je regarde ma montre, il est temps de me rendre à l'hôpital. Le cœur battant à tout rompre, je demande mon chemin à l'accueil avant de me diriger vers l'ascenseur. Parvenu au cinquième étage, le service des maladies infectieuses s'ouvre devant moi. Cet hôpital est différent de Bellevue, les couloirs sont peints dans des tons clairs, les sols sont de carrelage blanc. Tout le personnel que je croise me salue comme s'il me connaissait depuis toujours, cela me rassure un peu. Il est 11 h 15 lorsque je prends place sur une chaise, dans une petite salle d'attente, à côté du bureau du Dr Downen. Je souffle à plusieurs reprises pour essayer, en vain, de me détresser. J'ai misé sur une tenue stricte pour cette rencontre, un ensemble pantalon tailleur noir avec un chemisier blanc, mon long manteau noir également, est ouvert pour me permettre d'être plus à l'aise, je veux que le médecin soit assuré au premier regard de mon sérieux. À l'heure prévue, la porte du bureau s'ouvre. Je me lève d'un bond, mon cœur tambourine dans ma poitrine. Un homme d'environ quarante ans, grand, de carrure classique, aux cheveux bruns, aux yeux bleus me dévisage.

— Vous êtes madame Sutter ?

— Oui. Dr Downen ?

— En effet. Je dois aller voir un patient, cela vous dérange de m'accompagner ? Nous parlerons en chemin.

— Très bien.

Je suis coutumière de ce procédé que j'applique régulièrement avec les familles de mes patients. Tremblante, je resserre le dossier de Jessy contre moi.

— Mon assistant m'a parlé de votre mari. De quel genre de cancer souffre-t-il ?

— D'un lymphome B de type hodgkinien stade 4.

— Chimio ?

— Protocole ABVD avec radiothérapie. Il a également subi une autogreffe, le cancer est réapparu dans les semaines qui ont suivi.

— Taux de T4 ?

— Actuellement 460/mm³.

— Pas mal, admet-il en me regardant.

— Le Dr Treward fait tout pour le maintenir à un bon niveau.

— Organes atteints ?

— La rate.

Dowen grimace légèrement.

— D'après ce que j'ai compris, vous êtes venue me voir afin que j'intègre votre époux à mon essai clinique.

— En effet.

— Jouons franc jeu. (Il s'arrête de marcher.) Pour le moment, rien de ce que vous m'avez dit ne m'a convaincu ne serait-ce que d'y réfléchir.

Je le fixe.

— OK, soyons directs. Hier, on a appris à mon mari qu'il allait mourir. Vous savez quelle a été sa réaction ? Il s'est inquiété pour moi. Nous avons deux enfants qui comptent plus que tout pour lui, si vous le choisissez, je peux vous garantir qu'il ira au bout de votre essai. Il ne baissera pas les bras tout simplement parce que nous sommes ce qu'il a de plus cher au monde et qu'il fera tout pour ne pas nous quitter.

Le Dr Dowen me dévisage avant de reprendre son chemin.

— Vous habitez New York, mes patients doivent vivre à Boston.

— Un oui de votre part et nous déménageons !

— Vous seriez prête à quitter votre travail, votre famille, vos amis ?

— Que les choses soient claires, pour sauver mon mari, je suis capable de tout, dis-je avec force.

Le médecin me fixe à nouveau.

— Quelque chose me dit que vous ne me lâcherez pas tant que je n'aurais pas accepté de lire son dossier.

— Vous avez raison. Je peux vous harceler durant des heures.

— J'aime votre franchise.

J'esquisse un sourire.

— Jessy est deux fois plus direct que moi. Écoutez, mon entourage me prend pour une folle parce que je répète depuis des années que je ferai tout pour que mon mari vive. S'il faut que vous me preniez aussi pour une cinglée, je m'en moque, je veux juste que vous acceptiez de consulter son dossier médical.

Pour la première fois, Dowen me fait un petit sourire.

— Je n'ai pas envie que vous me tourmentiez pendant des heures, alors je vais lire son dossier et je vous appelle dans la journée pour vous dire si son cas m'intéresse ou non.

Je lui remets l'épaisse pochette contenant tout le passé et présent médical de mon époux.

— Merci.

Je commence à m'éloigner lorsqu'il me rappelle :

— Vous ne lâcherez rien ?

— Jamais !

Je souffle un grand coup en ressortant de l'établissement hospitalier. Je lève la tête pour profiter des rayons du soleil sur mon visage, j'ai réussi à lui donner les documents que je souhaitais. Maintenant notre avenir est entre ses mains. J'achète un sandwich avant d'aller m'asseoir dans un parc tout proche. Puis je refais une balade en ville jusqu'à ce que je reprenne un taxi en milieu d'après-midi direction l'aéroport. Je suis sur le point d'embarquer lorsque mon téléphone sonne, laissant ma place aux passagers derrière moi, je m'écarte pour répondre.

— J'ai lu le dossier, dit une voix masculine sans se présenter. J'aimerais rencontrer votre mari avant de me décider.

— Quand ?

— Demain. J'ai un rendez-vous qui s'est annulé à 10 heures. Vous pourriez venir ?

J'affirme sans prendre le temps de réfléchir :

— Nous serons là.

— Très bien, à demain.

Je raccroche et esquisse un sourire.

Une fois dans l'avion, j'envoie un SMS à Monica :

Il veut voir Jessy.

Quelques minutes plus tard, elle me répond :

Bien joué.

Je rentre chez moi satisfaite mais aussi angoissée. Je vais devoir m'expliquer face à mon mari qui, depuis la veille, rejette toute médication.

— Alors ? s'enquiert Élise mains jointes, à peine ai-je franchi le seuil. Ta mère m'a raconté.

— C'est moyen. Il faut que je voie Jessy, il est dans la chambre ?

J'accroche mon sac ainsi que mon manteau à la patère.

— Non, il est en haut avec Nicolas.

J'écarquille les yeux mais m'abstiens de tous commentaires.

— Et les petits ?

— Dans la chambre d'Orlane avec Ashley. Je t'attendais pour aller les rejoindre.

— Élise, je sais que cela est aussi dur pour toi que pour moi mais, à l'heure actuelle, je ne sais rien de plus. Le médecin veut voir Jessy, mais il va falloir que je parvienne à le convaincre.

Je soupire tout en montant les escaliers.

— Bonjour, mes trésors.

J'entre dans la chambre de ma fille.

— Maman ! s'écrient-ils en chœur avant de s'élaner dans mes bras.

— Aujourd'hui, j'ai pris l'avion pour aller dans une autre ville. Je vous ai rapporté un petit souvenir. Je leur donne à chacun la peluche de tigre blanc et de dauphin. J'en ai pris un troisième pour Andrew.

Ma mère acquiesce avant de me questionner du regard. D'un geste de la main, je lui fais comprendre que c'est moyen.

— Et papa, il est où ?

— Dans son atelier, répond Orlane en câlinant son tigre.

— Quoi ? Mais Nick est cinglé de l'avoir laissé monter là-haut.

Je râle en me dirigeant vers le grenier.

— J'entends la charmante voix de ma sœur, réplique mon frère du haut de l'escalier.

— C'était à prévoir, s'amuse mon mari.

— Oh toi ! (Je pointe un index furieux sous le nez de Nicolas, avant de me tourner vers mon mari.)

Et toi aussi ! Et après ça, c'est moi qu'on traite de folle.

Les deux hommes échangent un regard entendu.

— Nous pensions être redescendus avant ton retour, avoue Nick.

Je souffle d'exaspération, mais j'ai une autre préoccupation plus urgente. Jessy est assis sur son tabouret devant son chevalet. Une toile qu'il n'a pas eu la force de finir, trône sous son regard mélancolique.

— Pourquoi es-tu monté ? Les marches sont trop raides, c'est un coup à tomber.

Je me penche pour l'embrasser.

— Je voulais revoir mon atelier une dernière fois avant d'être totalement incapable de venir jusqu'ici.

— La peinture te manque ?

— Énormément, reconnaît-il.

— Nous pouvons descendre ton matériel ainsi que tes toiles au rez-de-chaussée, si tu veux ?

— Je m'en charge, réplique aussitôt mon frère en se saisissant de toiles vierges.

Jessy se lève et lui montre quoi emmener, mon frère passe à côté de moi en me chuchotant :

— Alors ?

Je lui fais le même signe de la main qu'à notre mère.

— Chéri, il faut que je te parle.

— Mon Dieu que je déteste lorsque tu me dis ça.

Jessy se laisse tomber dans le vieux canapé, à côté de la porte. Avant de sortir, mon frère se retourne vers moi, son regard me pose mille questions auxquelles je ne peux pas encore répondre.

— Laisse-moi deviner, tu vas me dire où tu étais réellement aujourd'hui ?

Je hausse les sourcils de surprise.

— Comment sais-tu... Je ne sais pas te mentir.

Mon époux esquisse un sourire.

— Et vu que tu tiens à avoir une conversation, j'imagine également que ce que tu as fait de ta journée ne va pas me plaire.

Je baisse les yeux, l'air coupable.

— Je reviens de Boston. J'y avais rendez-vous avec un grand spécialiste du sida.

— Ouais, je me doutais que c'était un truc dans ce genre, soupire-t-il. Soit c'était cela, soit tu avais pris un amant.

Je décide d'ignorer sa remarque.

— Nous avons parlé de toi. Je lui ai donné ton dossier médical, il l'a lu et m'a téléphoné tout à l'heure pour me dire qu'il veut te rencontrer.

Se passant les mains devant les yeux, Jessy lance :

— Je crois que j'aurais préféré l'amant.

— Ce n'est pas tout.

Mon mari me jette un regard incrédule.

— Ce spécialiste voudrait reproduire ce qui a été fait sur M. Timothy Brown, le patient de Berlin, avec d'autres patients. Je t'ai porté volontaire.

— Megan ! Purée, mais... (Son regard furieux se pose sur moi.) Je suis tellement sur le cul que je ne sais pas quoi te dire !

Je souffle :

— Dis-moi que tu acceptes de le rencontrer. Cela ne t'engage à rien.

— Mais putain ! Qu'est-ce que je dois faire pour avoir le droit de crever en paix ! Tu ne veux pas comprendre que j'en ai marre de cet acharnement thérapeutique qui dure depuis des mois ! Marre de tout !

— Et toi tu ne comprends pas que je fais tout pour te sauver ! Merde, Jess, nous avons deux enfants, si tu ne veux pas rester en vie pour moi, pense à eux !

— Celle-là, j'étais sûr que tu me la sortirais avant même que tu ne sois enceinte d'Orlane ! J'y pense à mes enfants justement ! Tu crois que c'est une vie pour eux d'avoir un père qui se traîne de pièce en pièce, qui est tout le temps fatigué, qui n'arrive même plus à jouer avec eux, qui peut à peine les porter ! Ils seront bien plus heureux lorsque je ne serai plus là, quand tout cela sera fini !

— C'est ce que tu penses ? dis-je étonnée. Tu veux que j'aille chercher ta fille pour lui demander si elle veut que tu vives ? On pourrait demander son avis à Nicky aussi, il n'a que deux ans, mais qui sait, il est peut-être plus sensé que son père !

— Purée ! On vous entend vous engueuler depuis le rez-de-chaussée.

Nick revient dans le grenier.

— Elle ne veut pas entendre raison, malgré mon mari. Dis-lui qu'elle déraile !

— Le médecin veut le rencontrer et Monsieur s'y refuse.

Mon frère me considère un instant. Je suis prête à l'étrangler pour l'empêcher de se mettre du côté de son meilleur ami.

— Meg a raison, Jess.

Mon époux lève des yeux stupéfaits sur Nicolas, tandis que je souffle de soulagement.

— Moi aussi, je croyais qu'elle devenait cinglée, souligne-t-il. Mais j'ai entendu ce que Monica lui a dit hier. Elles sont toutes deux médecins, elles savent de quoi elles parlent.

— Parce que Monica est aussi dans le coup ?

— C'est elle qui m'a obtenu ce rendez-vous.

— Génial ! Je penserai à la remercier la prochaine fois que je la verrai !

— Tu devrais justement ! Mais merde à la fin ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Avant tu avais tendance à perdre courage, mais tu ne t'es jamais avoué vaincu, tu faisais toujours face, alors que là... À part

attendre que la mort vienne te chercher, tu n'as plus aucun objectif.

Je souffle un grand coup. Prenant sur moi pour me calmer, je m'assieds à côté de lui et pose ma main sur la sienne. Et je poursuis doucement :

— Je ne veux plus qu'on se dispute. Souviens-toi de ce que tu m'as promis hier. Ce médecin détient peut-être la solution qui te sauvera. Si son essai fonctionne, cela signifie plus de cancer, plus de sida. Le Dr Downen demande juste à te rencontrer, à te parler. Penses-y, s'il te plaît, mais réfléchis vite, il nous attend demain matin.

Je m'empare du matériel de peinture et descends au rez-de-chaussée de la maison rejoindre le reste de la famille.

— On vous a entendus crier, signale ma mère avec un petit sourire. Je ne pensais pas que vous vous disputiez.

— Nous sommes comme tout le monde, cela nous arrive, pas souvent, mais ça se produit.

— Je n'en reviens pas que tu hurles sur Jessy, admire-t-elle sous le regard choqué d'Élise.

— Si vous étiez à ma place, vous hurleriez aussi...

Je leur raconte mon rendez-vous avec le Dr Downen et les propos que mon mari vient de me tenir.

— Il baisse les bras, commente ma mère.

— Ouais et bien, je vais lui faire relever, moi, les bras ! Il est impossible que je renonce maintenant, même si je dois l'assommer pour le traîner jusqu'à Boston demain matin, je vous assure qu'il ira !

— Je vais lui parler, dit ma belle-mère.

D'une main, je la stoppe.

— Je crois qu'il vaudrait mieux éviter. Désolée de te dire cela, Élise, mais Jessy ne t'écoute jamais. Il suffit que tu lui dises une chose pour qu'il fasse le contraire. Et puis, je l'ai laissé avec Nick, j'espère qu'une fois calmé, il se rangera à notre avis. Je vais réserver les places d'avion.

— Mais s'il ne veut pas y aller ?

— Même si je dois le ligoter, il montera dans cet avion !

— Tu n'auras pas à le faire, dit mon mari depuis la porte du living. Il faut être à Boston pour quelle heure ?

Souriante, je me lève pour aller le prendre dans mes bras.

— Qu'est-ce que je ne ferais pas pour toi, glisse mon mari alors que nous sommes dans le taxi qui nous conduit à l'hôpital de Boston le lendemain matin.

— Tu le fais pour toi aussi.

Il secoue négativement la tête.

— Non, moi je n'ai plus aucun espoir. Si j'accepte tout cela, c'est juste pour que tu ne te sentes pas coupable. Le jour où je partirai, tu pourras te dire avec certitude que tu as tout tenté pour me sauver. Tu n'auras pas à culpabiliser.

— Ton optimisme fait toujours plaisir à entendre. (Je soupire.) Heureusement que j'ai assez d'espoir pour nous deux. Tu as pourtant l'air d'aller mieux aujourd'hui que ces derniers jours.

— Oui c'est vrai, j'ai moins l'impression de me traîner

— Ton corps commence à récupérer de ton dernier cycle de chimio.

— Ouais et puis je suis content de sortir de la maison. Boston est une jolie ville, il regarde autour de nous tandis que le taxi se fraye un passage dans les rues du centre-ville.

— Je trouve aussi. Nous sommes arrivés.

Jessy paie le taxi et contemple l'immense immeuble aux façades de verre auquel nous faisons face.

— Tu es prêt ?

— Tu es sûr qu'il le faut ?

— Certaine.

Je lui prends la main et le guide à l'intérieur du bâtiment. Parvenus au cinquième étage, nous nous asseyons dans la petite salle d'attente adjacente au bureau du médecin.

— Il est comment ? questionne Jessy.

— Jeune, un peu imbu de lui-même, il aime la franchise.

— Il va être servi !

Je suis morte de peur à l'idée de ce que mon mari va dire au médecin. Je l'ai forcé à venir contre sa volonté, le connaissant, je me doute qu'il va faire la tête. Tenant toujours sa main, je me tourne vers lui.

— S'il te plaît, chéri, écoute déjà ce qu'il a à dire avant de répondre « non » d'office. Si ce médecin peut te sauver et que tu l'envoies balader, je te jure que je ne te le pardonnerai pas.

Incrédule, il me fixe. Il s'apprête à répliquer lorsque la porte du bureau s'ouvre laissant l'assistant du docteur apparaître.

— Vous devez être Megan et Jessy ?

Nous acquiesçons.

— Je suis Rick, l'ami de Monica.

Je me lève pour le remercier de son aide. Jessy lui donne une poignée de main amicale.

— Le Dr Downen va vous recevoir, indique-t-il avant de s'éloigner.

Je murmure à mon époux :

— Sois sympa.

— Comme toujours.

Il me fait un grand sourire innocent qui est loin de me rassurer.

— Madame Sutter et, je suppose, votre mari. (Le médecin vient nous serrer la main.) Prenez place, je vous en prie. J'attends juste... Ah le voilà, entre ! Voici le Dr Stowy, je lui ai demandé de se joindre à nous. Il est hémato-oncologue.

L'homme âgé d'environ trente-cinq ans, blond aux yeux bleus, vêtu d'une blouse blanche de médecin se joint à nous. Il a un visage sympathique qui m'inspire confiance immédiatement. Après nous avoir salués, il s'installe à côté de mon mari tandis qu'il parcourt des pages que je reconnais comme appartenant au dossier de Jessy.

— Tu avais raison, c'est hallucinant, lance-t-il à son confrère sans relever le visage des feuilles.

— Quand je te dis que mon cas est désespéré, maugrée Jessy.

— Non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, reprend Stowy.

— Qu'en penses -tu ? questionne Downen.

Enfin le Dr Stowy relève la tête en refermant le dossier.

— Pour moi, c'est faisable.

Je regarde les deux hommes, cherchant à comprendre où ils veulent en venir.

— OK ! Monsieur Sutter, reprend Downen, avec mon collègue, nous avons relevé des faits très intéressants dans votre dossier. Il semblerait que le Dr Treward ait bien fait son boulot puisque vos T4 ne sont pas si bas que nous pouvions l'escompter vu le type de cancer que vous présentez, par contre pour le Dr Brany, c'est une autre histoire.

— Il s'est acharné à vous faire suivre le protocole ABVD alors que ce dernier, de toute évidence, ne vous convenait pas. Il existe pourtant d'autres chimiothérapies qui fonctionneraient.

— Vous voulez dire que...

— Oui, madame Sutter, si j'avais soigné votre mari dès le début, je ne pense pas qu'il en serait à ce stade à présent. Bien sûr, tout est possible, mais j'ai eu les mêmes cas, j'ai modifié les traitements et mes patients sont toujours en vie, conclut Stowy.

Du coin de l'œil, je vois le regard de Jessy se faire perçant, comme si ces paroles réveillaient une chose... un espoir ? En lui.

— Ce n'est pas vrai. (Je râle.) Combien de fois ai-je demandé à Brany de changer ton protocole ? À chaque fois, il m'a envoyée balader en me répétant qu'il savait ce qu'il faisait !

— Oui, mais maintenant il est trop tard, soupire-t-il.

— C'est ce que ce Brany vous a dit ?

Mon mari acquiesce.

— Laissez-moi deviner, il a un certain âge ?

D'un hochement de tête, Jessy confirme.

— Monsieur Sutter, vous en êtes au stade 4 si je me fie à vos dernières analyses. J'ai eu des patients qui étaient à ce niveau et qui sont toujours en vie aujourd'hui, des mois, voire des années après. Cependant, tout dépend de ce que le Dr Downen va décider, mais, pour ma part, j'aimerais vous avoir pour patient.

Mon époux le regarde avec incrédulité, ce qui n'échappe pas au jeune médecin.

— Dans le pire des cas, avec les protocoles de chimio que je projette de vous faire, vous y gagnez six mois de vie supplémentaires, de quoi pouvoir tenir peut-être jusqu'à l'allogreffe. Dans le meilleur des cas, je parviendrai à vous conduire en rémission, puis en guérison. Et toi, ton avis ?

Les deux hommes se scrutent.

— J'aimerais parler seul à M. Sutter, indique Downen.

Aussitôt, je me lève pour suivre le Dr Stowy dans la salle d'attente, j'ai beaucoup de questions à lui poser sur les traitements qu'il préconise. Nous parlons des protocoles pendant plusieurs minutes avant que la porte du bureau se rouvre, nous invitant à revenir dans la pièce. Je jette un regard à mon mari qui paraît satisfait.

— Bien, reprend Downen. Vous aviez raison, madame Sutter, votre mari est très direct. J'aime ça ! Alors, poursuivons dans la franchise, l'essai clinique que je mets en place vise à reproduire ce qui a été fait en Allemagne en 2008. Jusqu'à présent, d'autres patients atteints d'un cancer ont testé la greffe

de moelle osseuse, avec de bons résultats même s'il est encore trop tôt pour pouvoir se prononcer sur l'efficacité du programme envers le sida. Mon but est de trouver un patient qui soit compatible avec un donneur aux cellules immunitaires mutantes, c'est-à-dire quelqu'un qui est immunisé contre le VIH, comme cela a été le cas en 2008. Comme vous le savez, dit-il en s'adressant à moi, ce genre de mutation du gène CCR5 est rare. Cependant, nous avons trouvé quelques personnes et nous continuons d'en chercher. Ce qui m'intéresse dans votre situation, c'est votre résistance au VIH pendant toutes ces années, mis à part ce cancer, vous n'avez plus eu de gros problèmes de santé depuis que vous prenez des antirétroviraux. Donc si mon collègue ici présent pense que Jessy... Je peux vous appeler par votre prénom ?

Mon mari acquiesce.

— Donc si Jessy peut faire un bon candidat ?

Le Dr Stowy confirme.

— Je suis d'accord pour vous intégrer à mon essai.

Mon époux fixe le médecin, l'air incertain, avant d'éclater de rire.

— Je n'ai pas tout compris, reconnaît-il, nous faisant tous rire à notre tour. Désolé, mais vous êtes trois médecins et moi un simple mortel.

— Pour faire simple, disons que si nous parvenons à trouver un donneur de moelle osseuse qui ait des cellules résistantes au sida et qui soit compatible avec vous, nous pourrions peut-être faire disparaître définitivement le virus de votre organisme. Mais attention, cela ne va pas sans danger. Cette greffe sera très risquée, il vous faudra de la chimio à très haute dose qui ne sera donc faite qu'en dernier recours.

— OK, mais excusez-moi de vous le rappeler, pour le moment, c'est un lymphome qui est mon principal problème.

— C'est là que j'entre en jeu, répond le Dr Stowy. Mon but est de vous maintenir en vie jusqu'à ce que tout soit mis en place pour l'allogreffe.

— Qu'en penses-tu ? me demande Jessy en se tournant vers moi.

— Est-il utile que tu me poses la question ? (Je souris.) Tu sais bien que je suis partante depuis le début.

— Si j'accepte, je pourrai te demander une faveur en retour ?

— Tout ce que tu voudras.

— Alors OK, je suis d'accord.

— Parfait, se félicite le Dr Downen. La chimio débuterait quand ?

— D'ici trois à quatre semaines, le temps que votre corps récupère de la précédente session.

— Ils ne vous restent plus qu'à faire vos cartons.

— Attendez ! Nous devons venir vivre ici ? s'étonne mon mari.

Je me tasse sur ma chaise.

— Oui, chéri, j'avais oublié ce détail.

— Mais et ton boulot ?

— Entre mon travail et toi, le choix est vite fait. Et puis ce ne sont pas les hôpitaux qui manquent ici, je retrouverai un emploi.

— Vous êtes spécialisée en quoi ? m'interroge Downen.

— Maladies infectieuses, comme vous.

Je souris.

— Ce qui explique vos contacts qui vous ont conduits à moi.

J'acquiesce.

— Le but ultime de la vie de ma femme est de me sauver, réplique Jessy en me fixant.

— Eh bien, maintenant nous sommes deux de plus à partager ce souhait, reprend Downen.

Pour la première fois de ma vie, je me sens complètement soulagée. Je ne suis plus la folle de service qui fait des projets irréalisables. D'autres personnes partagent mes objectifs, mes rêves. Cela me fait chaud au cœur de me sentir ainsi comprise.

— J'ai besoin de votre signature sur ces documents pour me permettre d'avoir l'original de votre dossier médical. Il faudrait que vous fassiez une prise de sang avant de quitter l'hôpital, ainsi nous commencerons à rechercher des donneurs compatibles avec vous. Avez-vous des frères et sœurs ?

— Oui deux... euh non, un seul. J'avais compté Nick, m'indique-t-il avec un sourire après avoir signé.

— OK, serait-il possible de le faire venir pour que nous voyions ensemble s'il pourrait convenir ?

— Je pense, oui.

— Très bien, s'il ne l'est pas, nous élargirons la demande à tous vos proches.

Les médecins se lèvent. Nous les saluons.

— Allez en salle d'examen numéro un, je vais prévenir l'infirmière pour la prise de sang. À bientôt. Downen nous ouvre la porte.

— Merci infiniment, lui dis-je en un murmure alors que Jessy s'éloigne déjà dans le couloir.

Dix minutes plus tard, nous ressortons de l'hôpital sous le soleil, mais aussi sous un vent glacial.

— Tu es contente ?

— Très et toi ?

Mon mari hausse les épaules.

— Cela me semble trop beau pour être vrai. Je suis assez sceptique.

— Même si la greffe ne se fait pas, tant qu'ils peuvent te libérer de ce foutu cancer, je suis satisfaite. Qu'est-ce que t'a dit Downen pendant que vous étiez seuls ?

— Il m'a surtout interrogé sur mon état d'esprit. Je lui ai dit la vérité, à savoir que j'en ai marre de ces chimiothérapies qui ne servent à rien. Il m'a alors demandé comment je réagirais s'il m'en proposait une dernière et qu'après tout serait fini, il l'espère, définitivement. J'ai répondu que vu l'entêtement de ma femme, je n'aurais pas d'autres choix que de me lancer à fond dedans, sourit-il.

— Merci. Je sais que tu es venu à contrecœur, cependant cela s'est bien passé. Merci d'avoir accepté leur proposition.

— Tu oublies ma requête.

— Je t'écoute.

Il se tourne vers moi et prend mes mains glacées entre les siennes.

— Je voudrais rester ici jusqu'à demain.

Je le regarde, surprise.

— Mais... les enfants ? Tes médocs ?

— J'ai pris mon traitement avec moi, les enfants sont avec nos mères, ils ne craignent rien. Et puis c'est juste pour une nuit. Je ne veux pas rentrer m'enfermer dans cette maison.

Je sors le téléphone de mon sac en souriant.

— Tu as pensé à tout. Qu'est-ce que je leur donne comme excuse ?

Je prétexte que les médecins souhaitent faire passer un examen à mon mari le lendemain matin, nous rentrerons dans l'après-midi. Ma mère m'assure que tout se passe bien à la maison.

— Allons nous trouver un hôtel, dit Jessy lorsque je raccroche.

— Il va nous falloir faire des courses aussi, nous n'avons même pas pris une brosse à dents.

— Et on va devoir trouver une nouvelle maison où habiter.

Le soir, nous sommes dans une chambre d'hôtel à la décoration défraîchie mais qui possède tout ce dont nous avons besoin : un lit, deux chaises, une table, une commode, une télévision, une petite salle de bains ainsi qu'un coin où l'on peut faire un peu de cuisine.

— Tu veux manger au resto ?

— Cela ne me dit rien. (Allongé sur le lit à regarder la télé, Jessy se redresse en souriant.) Tu sais de quoi j'ai envie ? D'une grande pizza et d'un énorme paquet de chips.

— OK, je vais faire les courses.

— Laisse, j'y vais.

— Si tu veux.

— Tu n'essaies pas de m'en dissuader ? s'étonne-t-il.

— Tu te sens bien, non ?

Il confirme d'un signe de tête.

— Alors pourquoi je t'empêcherais de sortir ?

Il vient m'embrasser avant de quitter la chambre. Pendant son absence, je prends une douche et enfile le pyjama que nous avons acheté au cours de l'après-midi. Nous avons également consulté les petites annonces de la ville et téléphoné à plusieurs propriétaires de maison à louer que nous irons visiter le lendemain avant de repartir pour New York.

— J'ai pris une bouteille de cola aussi, dit mon époux en revenant.

Il pose le carton de la pizza ainsi que le sac en papier, contenant les achats, sur la table avant de le vider.

— Tu es bien confiant.

Je souris en voyant la boîte de préservatifs qu'il vient d'acheter.

Il me rend mon sourire, mais ne répond rien. Cependant je remarque qu'il semble plus en forme, plus heureux ici que chez nous. Je mets cela sur le compte de ce que les médecins nous ont dit le matin.

Nous nous installons sur le lit pour dîner tout en bavardant.

— Je suis contente. (Je l’observe une fois le repas avalé.) Tu as retrouvé l’appétit.

— Cela fait des jours que je rêvais de cette pizza.

Il s’allonge, sa tête repose sur les oreillers, je me blottis contre lui.

— Pourquoi tu ne l’as pas dit ? On en aurait commandé une.

— Je l’ai dit. Mais ta mère a refusé, ce n’est pas de la nourriture d’après elle.

— Et tu as cédé ?

Mon époux hausse les épaules.

— Jessy, qu’est-ce qui se passe ? Je t’assure, il y a des moments où je ne te reconnais plus. Comme ce que tu m’as dit hier soir, cela ne te ressemble pas. Jusqu’à présent tu as déjà eu des passages à vide, mais là, tu sembles abattu. Je ne veux pas que nous nous disputions, juste que tu m’expliques ce que tu ressens.

— Je ne sais pas. (Il pince ses lèvres.) C’est comme si toute envie de vivre m’avait quitté.

— Pourquoi ?

— Meg, depuis que j’ai fait cette nouvelle rechute, je passe ma vie enfermée dans notre maison. Les seuls moments où je sors, c’est pour me rendre à l’hosto. Tu crois que c’est vivre ça ? Tout ce que je vois, c’est notre lit, le fauteuil du salon, l’hosto et retour à notre lit. Je ne veux pas vivre si c’est pour être inutile, si je dois seulement me reposer, à quoi ça sert ? Dès que je m’approche de mes enfants, on me dit de ne pas me fatiguer...

— Stop, stop, stop ! Qui te dit cela ?

Je me redresse, choquée.

— Ma mère et la tienne. Lorsque tu travaillais, je ne pouvais rien faire dans la maison sans les avoir derrière moi à me surveiller. Au début, je les envoyais balader et puis la chimio avançant, j’ai laissé tomber. Je n’ai plus la force de me battre contre elles deux. Je t’assure, je ne peux même pas aller me chercher un truc à grignoter dans la cuisine sans les voir se précipiter devant moi. Je me sens en dessous de tout.

Je reste stupéfaite, devant moi nos mères n’osent rien dire à mon mari, sûrement parce qu’elles savent comment je réagis.

— Et moi, je t’en rajoute une couche.

Je me sens coupable.

— Oui, mais toi, tu es médecin. Si tu me dis de me reposer, c’est parce que tu vois que je ne suis pas au top ou, comme hier, parce que tu as peur que je tombe. Mais tu ne m’as jamais dit de ne pas passer de temps avec Orlane et Nicky.

— Jessy, ce sont tes enfants, tu es libre de passer autant de temps avec eux que tu le souhaites. Oh attends que nous rentrions, il va y avoir une sérieuse explication de famille ! Tu aurais dû m’en parler plus tôt, cela t’aurait évité de déprimer.

— Je voulais te protéger. Tu crois que je ne me rends pas compte que tu fais tout ce que tu peux pour m’aider ? Je te vois te relever au milieu de la nuit pour faire des recherches sur ton ordinateur. Ce n’est pas une vie, je ne veux pas être une charge pour toi.

— Tu es l’amour de ma vie, tu ne seras jamais un poids. (Je lui caresse son visage.) Tu as eu une bonne idée de nous faire rester ici cette nuit.

— J'avais besoin de sortir de cette maison, j'en arrive à la détester. Et surtout j'avais besoin de m'éloigner de ta mère, de la mienne, de Nick aussi. À ce propos, ton frère travaille encore ? J'ai l'impression qu'il est chez nous à longueur de journée.

— Il bosse sur son ordinateur portable et son téléphone depuis le living. Ne me dis pas que lui aussi te surveille ?

— Moins que les mères, mais je ne peux pas esquiver un geste sans qu'il anticipe mes envies. J'ai vraiment l'impression d'être un bon à rien.

Délicatement, je tourne son visage vers moi.

— Ne pense pas cela. Il est normal que tu te sois senti affaibli par les séances de chimio et de rayons, mais cela est en train de passer. Tu vas aller mieux et ces nouveaux médecins vont t'aider. J'ai confiance en eux. Tu vas vivre, Jessy. Tu vas rester avec les enfants et moi.

— Tu les as entendus ? Rien n'est gagné, dit-il doucement toutefois je remarque que ses yeux s'embuent.

— Tu vas retrouver le goût de vivre ainsi que la volonté de te battre.

— Bébé, je t'ai menti. Je ne veux pas te quitter, sanglote-t-il subitement en se tournant vers moi. Je ne veux pas vous laisser Nicky, Orlane et toi.

Je le serre dans mes bras et le berce.

— Tu vas rester. Tu vas reprendre des forces avant de te battre à nouveau contre cette saloperie.

— J'ai fait celui qui se moque de mourir, je croyais que cela faciliterait les choses pour vous, mais c'est faux, je veux vivre encore. Je veux rester avec ma famille, pleure-t-il de plus belle.

— Je sais, mon amour, je sais. Tu ne vas pas nous perdre. Je prends son visage entre mes mains, essuie ses larmes de mes pouces et l'oblige à me regarder : je t'aime tellement.

— Je t'aime, susurre-t-il contre ma bouche.

Le lendemain en fin de journée, nous sommes de retour chez nous.

Après les questions d'usage, nous prenons tous place autour de la table du séjour.

— Jessy a téléphoné à Nick et Mady, ils vont arriver. Nous allons les attendre avant de tout vous raconter.

Notre fils vient tendre les bras à son père afin de monter sur ses genoux, je vois ma mère esquiver un geste comme pour retenir Nicky alors que Jessy le soulève du sol pour le mettre debout sur ses genoux. Celui-ci me jette un regard entendu. Les bras autour du cou de son père, notre fils l'observe attentivement. Il y a dans ses yeux une profondeur d'âme que je n'ai jamais remarquée chez un autre enfant, comme si un adulte se cache dans ce petit corps. Quelques minutes plus tard, la tornade Andrew fait irruption dans la maison, suivi de ses parents.

— Alors comment cela s'est passé ? questionne aussitôt mon frère.

— Vous allez tout savoir, répond mon époux. Réunion de famille ! Nous avons des choses à vous dire !

Le couple prend place à côté de moi. Posant Nicky sur le sol pour qu'il puisse aller jouer avec son cousin et sa sœur dans un coin de la pièce, mon mari serre ma main sur la table.

— Megan et moi avons longuement parlé cette nuit. Beaucoup de choses vont changer dorénavant.

Mais avant de commencer, j'ai soif.

Jessy me fait un clin d'œil.

Aussitôt, je vois Élise, Ashley et Nicolas se lever d'un même mouvement pour se rendre à la cuisine. Je crie :

— Stop ! Chéri, va te prendre à boire.

Les autres, étonnés, reviennent s'asseoir. Peu de temps après mon mari revient avec une canette de soda.

— Tu devrais plutôt boire de l'eau, c'est meilleur pour toi, suggère ma mère.

— OK, je vois ce que tu veux dire, dis-je à mon époux avant de m'adresser à toute la tablée. Je sais que vous avez tous de bonnes intentions, mais vous devez arrêter de vous comporter comme ça avec Jessy ! Il n'est pas en sucre et, à moins qu'il vous le demande, il peut faire les choses par lui-même.

— Mais on veut t'aider.

— Cela ne m'aide pas, affirme-t-il. Lorsque tout le monde se précipite ainsi devant moi, je me sens comme un moins que rien.

Élise et Ashley baissent la tête, n'osant plus affronter nos regards.

— Nous ne sommes pas des ingrats, nous savons tous les deux de quoi nous vous sommes redevables, mais vous devez tous arrêter de me traiter comme si j'étais inutile. Lorsque je vous vois agir ainsi, je n'ai plus aucune envie de vivre, car je me sens comme un poids mort dans vos vies qui vous emmerde plutôt qu'autre chose, termine mon mari.

— Tous piquent du nez.

— Très bien. N'en parlons plus. Nous avons un autre sujet à aborder avec vous...

Mon époux raconte notre rendez-vous avec les Drs Dowen et Stowy.

— Et donc vous allez partir vivre à Boston ? interroge mon frère, vraiment horrifié.

— Oui, si nous voulons que Jessy ait une chance, nous le devons. Nick, ne fais pas cette tête, Boston n'est qu'à quatre heures de voiture et une heure d'avion.

Je comprends leur désarroi. Depuis des années, nous vivons dans le même quartier, nous nous voyons presque chaque jour. Nous sommes les quatre inséparables de Manhattan, nos enfants grandissent ensemble. Depuis seize ans, nous ne nous sommes pas quittés.

— Nous avons visité plusieurs maisons avant de reprendre l'avion. Vu le peu de temps dont nous disposons avant d'emménager, nous préférons louer et prendre notre temps pour en acheter une lorsque nous serons installés. Nous en avons trouvé une dans un quartier calme en périphérie de la ville. Elle est sublime, grande, pas très loin de l'hôpital, avec un immense jardin et une balançoire. Les enfants vont adorer.

— Vous partez quand ? questionne ma mère.

— Dans deux semaines.

Le lendemain matin, à la première heure, je fonce à l'hôpital. Je suis très remontée contre le Dr Brany. Lorsque je le croise au détour d'un couloir de son service, je laisse éclater ma colère. Il ne me répond pas beaucoup, et baisse la tête, l'air penaud.

— Il est dommage que vous pensiez tout cela, dit-il lorsque je lui reproche de ne pas m'avoir

écoutée dans le changement de chimio. Mais pour moi, votre mari est en fin de vie. Vous vous acharnez inutilement.

— Si cela vous fait plaisir de le croire !

Je lance furieuse avant de m'éloigner pour m'éviter de le gifler.

Ensuite, je me rends dans mon service. Assise dans le bureau du Dr Teward, je la remercie pour les soins qu'elle a prodigués à mon mari avant de lui remettre ma démission. Elle reste bouche bée un instant. Je lui en explique les raisons ainsi que mon altercation récente avec l'onco-hématologue.

— Je ne peux vous en vouloir de tout tenter, m'assure-t-elle. Cependant, vous allez nous manquer, Megan. Vous avez déjà retrouvé un emploi à Boston ?

— Non pas encore. Pour le moment, je me suis surtout occupée de Jessy.

— Vous devez travailler pour avoir une bonne assurance, sinon vous allez vous ruiner en frais médicaux. Je vais passer quelques coups de fil pour vous.

— Merci beaucoup.

Je rentre chez moi, soulagée, mais aussi un peu triste de quitter cet établissement dans lequel je suis devenue médecin. Mes collègues me manqueront, à commencer par Monica, pourtant si l'on m'avait dit cela quelques années plus tôt, je ne l'aurais jamais cru. En fin de journée, je reçois l'appel d'un hôpital de Boston qui désire me rencontrer sur les recommandations de mon ancienne chef. Je reçois trois autres appels pour passer des entretiens d'embauche au cours des deux semaines suivantes.

Depuis que nous avons eu cette explication avec la famille, tout se passe beaucoup mieux à la maison.

Afin de ne pas avoir à tout gérer, nous avons engagé des déménageurs qui se chargent de tout à notre place. Il est convenu que Jessy, les enfants et Nicolas voyagent par avion jusqu'à Boston tandis que Mady prend l'une de nos deux voitures avec ma mère pendant que je conduis l'autre aux côtés d'Élise. Je quitte notre maison avec un mélange de joie et de regret, nous y avons passé de bons moments, cela a été la première demeure de nos enfants, là où ils ont fait leurs premiers pas, mais, d'un autre côté, ses murs respirent les traitements que mon mari a dû endurer ces dernières années. Lui est soulagé de quitter cet endroit qu'il ne parvient plus à supporter. Lorsque nous arrivons dans notre nouvelle maison située sur Gurney St. à Cambridge, toute la famille reste en admiration. Cette demeure en bois, peinte d'un joli bleu aux rambardes blanches, a vraiment du cachet. S'étalant sur trois étages, elle comprend six chambres, cinq salles d'eau, deux bureaux, un immense séjour avec cheminée qui s'ouvre sur une cuisine et sur une terrasse. Tous les murs intérieurs sont peints dans des tons blancs ou crème qui agrandissent encore l'espace. Derrière la maison, clôturé par des panneaux en bois, un grand jardin avec plusieurs arbres et un espace de jeux pour les enfants promettent de bons moments en plein air. Nous avons voulu une maison spacieuse afin d'y accueillir toute la famille qui ne manquera pas de venir nous voir. Jason est attendu le soir même et mon père le lendemain pour nous aider à finir de tout installer. À moins de vingt minutes de l'hôpital où Jessy sera désormais soigné, cette demeure possède toutes les caractéristiques de la maison de nos rêves.

Quelques jours plus tard, Jason a regagné la Californie après avoir fait un test pour connaître sa compatibilité avec mon mari. Nina et Chad qui nous ont fait la surprise de venir nous voir pendant le week-end sont repartis à Millisky. Nick et Mady ont dû rentrer à New York, à regret. Seuls mes parents et Élise sont restés avec nous. Ils s'occupent de nos enfants tandis que Jessy et moi nous rendons à un nouveau rendez-vous avec les médecins.

— Votre frère n'est pas compatible, annonce franchement le Dr Downen. Mais ce n'est pas grave, nous allons élargir la recherche. Vos proches seraient prêts à passer le test ?

Pour en avoir discuté avec eux, nous connaissons déjà la réponse de chacun.

— Ils sont tous d'accord pour le faire, confirme Jessy.

— Bien, nous allons mettre cela en place.

— Pour ma part, j'ai besoin de vous faire passer de nouveaux examens afin de voir où vous en êtes avant d'attaquer la chimio. Je projette le protocole BEACOPP, ajoute le Dr Stowy devant mon regard inquisiteur.

— Cela consiste en quoi ?

— Vous aurez de la chimiothérapie sous perfusion qui sera renforcée par la prise de chimio orale, à prendre chez vous. Nous allons essayer de contenir la maladie jusqu'à ce qu'un donneur soit trouvé.

— Et si aucun ne se présente ?

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Sutter, nous trouverons, assure Downen.

Quelques jours plus tard, les examens réalisés sont concluants, Jessy commence un nouveau cycle de chimio qui doit durer huit mois. Mais cette fois, il n'est pas découragé. Toute l'équipe médicale est derrière lui ainsi que notre famille, cela l'aide beaucoup à résister. Dans le même temps, je décroche un emploi dans un autre hôpital de la ville. J'ai demandé à travailler à temps partiel jusqu'à ce que la santé de mon mari s'améliore, ma requête ayant été acceptée, j'ai repris mon rythme matinal. Le nouveau personnel qui m'entoure est très gentil, les patients sont au centre de leur préoccupation. Je me sens bien dans cette nouvelle ville.

— Meg, je viens d'avoir un appel bizarre. Tu peux venir avec moi à l'hôpital où est soigné Jessy ? me demande mon frère un samedi matin, plusieurs semaines plus tard.

Mady, Andrew et lui sont arrivés depuis la veille au soir, comme tous les week-ends depuis notre emménagement. Depuis deux mois, tous les membres de notre famille ainsi que nos amis, Monica la première, ont passé les tests pour le don de cellules souches. Nous avons tous reçu nos résultats, aucun d'entre nous n'est compatible. Cela m'attriste, j'aurais aimé être celle qui l'aide, mais mon organisme en a décidé autrement.

Je m'enquiers, subitement inquiète.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

— Apparemment, il y a un problème avec mes analyses de sang. Je dois voir le Dr Downen, il m'attend. Je commence à flipper. J'espère qu'ils ne m'ont pas trouvé un truc mauvais.

Je regarde Nicolas qui est devenu livide.

— Cela me rassurerait si tu venais. S'il utilise des termes médicaux, je ne comprendrai rien.

— Je viens avec toi, bien sûr.

Nous prévenons Jessy et Mady avant de sortir de la maison. Nous allons monter en voiture lorsque Chad vient nous rejoindre.

— Ta femme m'a dit, je viens avec vous.

Nous acquiesçons d'un hochement de tête. Derrière la vitre du séjour, Mady nous regarde partir en se rongant les ongles. Je comprends si bien son angoisse, nous avons déjà Jessy de malade, si Nick a

également un problème, comment gérons-nous cette situation ?

Une fois à l'hôpital, je guide mon frère et Chad jusqu'au bureau que je connais bien à présent.

— Monsieur Crawfords ?

Le Dr Downen tend une main vers Chad.

— Non, c'est moi, indique mon frère qui est encore plus pâle que précédemment.

— Ravi, sourit le toubib. Et vous êtes ?

— Le beau-frère, sourit Chad. Je viens en renfort moral.

— Entrez.

Nous pénétrons dans la pièce et prenons place en face du médecin.

— Je vous ai demandé de venir parce que j'ai reçu les derniers résultats de vos tests de compatibilité. (Le médecin adresse un grand sourire à mon frère.) Non seulement vous êtes compatible, mais, en plus, vous possédez les cellules immunitaires mutantes que nous recherchions.

Mon frère se tourne vers moi, l'air interrogatif.

Je demande, totalement déconcertée.

— Vous êtes certain ?

— Oh oui ! Cela est assez rare pour que je sois sûr de moi. Nos laboratoires ont étudié les différents tests que nous leur avons fournis en matière de typage des antigènes d'histocompatibilité, vous avez votre beau-frère et vous une correspondance de 6/6. En plus de posséder les fameuses cellules tant convoitées.

Je résume à Nick, abasourdie par le choc de cette nouvelle :

— Tu es le donneur parfait pour Jessy.

Mon frère se lève d'un bond, se prend la tête dans les mains avant de crier un : yes ! de joie qui résonne dans le bureau pendant plusieurs secondes.

— Quand je dis que Jess est mon frère, tu vois que j'ai raison !

— Oui, il y a toutefois un souci, reprend le médecin. Votre moelle serait parfaite pour tenter l'expérience, mais je ne crois pas que M. Sutter fasse un bon receveur.

— Quoi ?

Nos trois voix s'élèvent en chœur.

— Votre mari n'en est qu'au début de sa nouvelle chimio. Il n'est pas prêt à subir cette allogreffe. Nous devons déjà voir comment évolue le cancer avant de pouvoir savoir si elle est réalisable ou pas.

— Oui, mais lorsque les cycles seront terminés, il pourra la subir ?

— Cela dépendra de son état à ce moment-là.

— Je ne vois pas où est le souci, intervient Nick. Nous attendons qu'il ait fini sa chimio et je lui passe ma moelle.

— C'est ce que nous envisageons, s'il n'est pas trop faible pour la supporter le moment venu.

— Et pourquoi ne pas la faire maintenant ?

— Monsieur Crawfords, à l'heure actuelle, votre beau-frère a la rate d'atteinte, le Dr Stowy pense, à juste titre d'après moi, qu'il aura de meilleures chances de survie si nous parvenons à réduire le cancer, afin qu'il ne touche plus aucun organe.

— OK, dis-je, alors que proposez-vous ?

— Nous tentons une allogreffe avec votre moelle, mais sur un autre receveur compatible avec vous, en attendant de savoir ce que nous pouvons faire avec M. Sutter.

— Hors de question ! réplique vivement Nick. Soit vous faites cet essai avec Jessy, soit ma moelle et moi on se casse d'ici !

Le Dr Downen le considère un long moment.

— Très bien. Je n'ai pas vraiment le choix, je l'admets, j'ai besoin de vous. Cependant si je fais passer votre beau-frère en premier, est-ce que vous me permettrez de vous faire plusieurs prélèvements de moelle par la suite pour d'autres patients ?

— Si Jessy subit cette allogreffe, je vous donnerai toutes les cellules que vous désirez, affirme Nicolas.

— Marché conclu.

Le Dr Downen se lève pour lui serrer la main qui scelle leur accord.

— Pas si vite, intervient Chad. Vous seriez prêt à signer des documents officiels vous engageant à respecter cet accord ?

Le médecin et mon frère acquiescent

— Parfait, je suis avocat. Je vais établir les papiers et vous les faire parvenir dans la journée.

En revenant à la maison, vers midi, nous sommes tous trois sur un petit nuage. Mady vient à notre rencontre en courant. Elle observe son mari qui sourit avant de lui sauter dans les bras.

— Pas de problème ?

— Aucun, au contraire. Viens, nous allons tout vous raconter.

Nick la prend par la main et la guide à l'intérieur.

Rapidement, je parcours les grandes pièces du rez-de-chaussée à la recherche de mon mari. Je croise mes parents dans le petit salon.

— Réunion de famille ! Merci d'aller rejoindre Nick et les autres. Vous avez vu Jessy ?

— Il est monté dessiner avec les enfants.

Je me rends au premier étage où, installé à même le sol, mon mari donne un cours de dessin aux trois enfants.

— Ça a été ? demande-t-il en me voyant entrer.

— Très bien.

Je l'embrasse et en profite pour regarder ce qu'il dessine.

— Des personnages de dessins animés ?

Je souris.

— Il n'y a que cela qui les intéresse.

— Tu peux descendre pour que nous vous racontions ?

Pinçant légèrement ses lèvres, il se relève. Les enfants nous emboîtent le pas pour aller jouer dans le jardin. Nous rejoignons le reste de la famille sur la terrasse. C'est une magnifique journée de juillet, aucun nuage ne voile le soleil qui brille de mille feux. Dans ce quartier calme, il n'est pas rare

de voir la fumée d'un barbecue s'élever des maisons voisines par beau temps. En voyant arriver mon époux, Nick ne peut s'empêcher de sourire. Jessy prend place à côté de moi, autour de la grande table ovale en teck.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ?

— Chéri, l'hôpital t'a trouvé un donneur. Il est non seulement compatible, mais il correspond à ce que Downen recherchait.

Mon mari me regarde bouche bée.

— Vraiment ?

J'acquiesce vivement de la tête.

— C'est génial ! s'exclament Mady et Nina d'une même voix.

— Quelle bonne nouvelle ! se réjouit mon père.

— Nous savons qui sait ?

— Combien de fois t'ai-je dit que tu es mon petit frère ? questionne Nicolas avec un sourire béat.

— Trop pour que je m'en souviene, répond évasivement Jessy avant de planter sérieusement son regard dans celui de mon frère. Ne me dis pas que c'est...

De plusieurs hochements de tête frénétiques, Nick approuve.

— Quoi ?

Ma mère est interloquée.

— Exactement. C'est moi ! Depuis le temps que je m'évertue à répéter que je suis exceptionnel, les analyses ont confirmé mes propos, affirme-t-il avec fierté.

— Nick, ne te crois surtout pas obligé d'accepter pour moi. Je respecterai ta décision, quelle qu'elle soit, et je ne t'en voudrai nullement.

— Arrête de dire n'importe quoi ! Je n'ai même pas à réfléchir. Tu es mon frère, Jess, même les examens le montrent. Je te donnerai mes cellules tout comme je les offrirais sans discuter à Meg ou Nina. Mais d'après ce que j'ai compris, tu vas en baver pour que cela fonctionne.

— Ouais je sais, souffle mon mari, trop ému pour parler davantage.

Chapitre 26

Ne pars pas

Jessy suit son nouveau protocole de chimiothérapie depuis un peu plus de quatre mois lorsque l'on est convoqués par les médecins pour faire le point tous ensemble. Nous sommes en novembre 2013, à quelques jours de Thanksgiving. Seule Élise habite désormais avec nous, mes parents sont repartis lorsqu'ils ont constaté que nous parvenons à gérer la situation plus facilement qu'à New York. Mon mari tient le coup, son moral est bon, et même si la chimio est plus lourde que la précédente, il essaie de vivre le plus normalement possible. Nick, Mady et leur fils viennent passer presque chaque week-end avec nous, je sais que nous leur manquons beaucoup. Même Monica nous rend visite de temps à autre, mais je pense qu'elle vient surtout voir Rick, l'assistant du Dr Downen. Elle a rompu récemment avec son fiancé qui reculait sans cesse la date de leur mariage.

— Je ne peux pas rester avec un mec qui ne veut pas s'engager avec moi, me répète-t-elle chaque fois que je lui demande si elle tient encore à lui.

Lorsque nous entrons dans le bureau du Dr Downen, nous voyons que le Dr Stowy, William, comme il nous a demandé de l'appeler, est déjà arrivé. Comme d'habitude, nous prenons place avant que Downen ne s'empare du dossier médical.

— Comment vous sentez-vous ?

— Plutôt bien si je fais abstraction des vomissements qui ne cessent toujours pas.

— Je peux vous prescrire un autre médicament pour contrer cela.

— Vous savez, d'après ce que m'avait dit le Dr Brany, je devrais être mort à l'heure actuelle et, grâce à vous, je suis toujours là, donc je ne vais pas me plaindre.

— C'est bien, vous avez le moral.

Jessy acquiesce.

— Nous avons eu les résultats de vos derniers examens, ils montrent un léger recul du lymphome. Ce n'est pas aussi prometteur que nous aurions pu l'escompter, mais il y a un progrès encourageant. La question que nous nous posons est de savoir quand nous allons vous faire l'allogreffe. Je serais d'avis d'attendre la fin totale de la chimiothérapie, soit encore quatre mois plus un repos avant de la tenter. Cependant mon confrère n'a pas la même opinion.

Le Dr Downen adresse un geste de la main au Dr Stowy, pour l'inviter à parler.

— En effet, je pense qu'à la fin de la chimio complète Jessy risque d'être trop fatigué pour réussir à la supporter pour, qui plus est, le peu de résultats que nous avons actuellement. Qu'en pensez-vous ?

Mon mari réfléchit un instant.

— Quand voudriez-vous me faire cette greffe ?

— Dans un mois. Cela laissera le temps à votre corps de suffisamment récupérer.

— Non, pas le mois prochain, affirme Jessy. Ce seront peut-être les dernières fêtes de fin d'année que je pourrai passer avec ma famille, je ne veux pas les rater parce que je serais enfermé dans une chambre stérile.

— D'accord. Actuellement, votre rate est moins atteinte qu'elle ne l'était il y a encore quelques mois, c'est ce que je souhaitais. Si vous le voulez, je pourrai vous faire une chimio par voie orale qui stabiliserait la situation en état, ce qui nous permettrait de réaliser l'essai en janvier.

— Et si je refusais cette greffe pour me contenter de la chimio, quelles seraient mes chances ?

Soudainement, mon cœur se met à tambouriner dans ma poitrine. Jessy ne va tout de même pas renoncer maintenant ? Pas après tout ce que nous avons tous fait pour lui offrir cet espoir ? Du coin de l'œil, je vois Downen déglutir avec difficulté. Il songe à la même chose que moi.

— Difficile à dire. Je pense que vu les résultats, il faudra de toute manière envisager la greffe de cellules souches tôt ou tard. Sans cela, en arrêtant tout traitement, je vous donne entre six mois et un an d'espérance de vie, dans le meilleur des cas.

— La dernière n'a pas fonctionné longtemps.

— Celle-ci sera très différente. La première était une greffe réalisée avec vos propres cellules qui contenaient toujours le virus du sida. Celle-là sera faite à partir de la moelle de votre beau-frère, avec des cellules saines et en plus résistantes au virus. Et puis, j'ai lu dans votre dossier que le traitement qui avait précédé votre autogreffe était modéré, cette fois il sera élevé. Le cancer devrait complètement disparaître. À la suite de cela, il ne nous restera plus qu'à vous remettre sur pied.

— Oui, mais cela engendre aussi plus de risques, je ne peux m'empêcher de dire.

— En effet, reconnaît William. Cependant la compatibilité est parfaite, ce qui réduit déjà considérablement les risques de rejet. Vous aurez également un traitement à suivre visant encore plus à éviter cela.

— Je resterai hospitalisé pendant combien de temps ?

— Là encore, il est difficile de se prononcer. Cela dépendra en grande partie de la manière dont votre organisme va réagir. Nous ne vous laisserons pas rentrer chez vous tant que nous ne serons pas certains que vous avez récupéré assez de force. Mais une fois que vous pourrez sortir, nous devons vous prévenir que vous serez soumis à des analyses très régulièrement afin que nous puissions suivre l'efficacité ou non de l'essai, indique le Dr Downen.

— Comme pour l'autogreffe, je serai en chambre stérile ?

— Oui, avec des mesures encore plus renforcées. La première semaine, vous allez endurer de très hautes doses de chimio avant d'avoir de la radiothérapie à fréquence élevée. Vous allez vous retrouver sans aucune défense immunitaire, en aplasie totale, un simple rhume pourrait avoir raison de vous à ce moment-là. Cela ne durera pas indéfiniment ; après le transfert, il vous faudra patienter plusieurs jours pendant lesquels, nous l'espérons, les cellules de M. Crawfords se grefferont avec succès, reprend William. (Il adresse un sourire encourageant à mon époux.) Vous serez au sein de mon service d'hématologie, dans la partie réservée aux greffés. Je passerai vous voir chaque jour, vous aurez également du personnel qui vous surveillera de près. Par contre, les visites à l'intérieur de la chambre seront interdites, vous verrez du monde, mais derrière une vitre. Vous pourrez disposer d'un ordinateur, d'un téléphone portable et de tous les objets que vous désirerez emporter avec vous.

— À combien vous évaluez mes chances de survie ?

— soixante-dix, quatre-vingts pour cent avec la greffe. Sans, à long terme, elles sont proches de zéro.

Jessy se tourne vers moi, il est très pâle.

— Quel est ton avis ?

J'affirme en lui serrant la main :

— Je veux que tu restes en vie et que tu sois en bonne santé,

— OK, ça, c'est l'avis de ma femme, et l'opinion du toubib ?

— Je pense que ces deux médecins savent ce qu'ils font. Nous voulons tous que cet essai fonctionne.

— Foutu pour foutu, autant essayer. Je suis partant pour janvier.

Un large sourire s'affiche sur les visages des médecins ainsi que sur le mien. Seul mon mari reste stoïque, profondément angoissé par ce qui l'attend.

En rentrant, nous téléphonons à Nicolas pour l'avertir. Il partage ma joie, mais aussi la peur que nous ressentons. Je suis contente que Jessy ait accepté, mais je panique à l'idée de le perdre. Je connais tous les risques liés de près ou de loin à ce genre de procédé. Cependant, ce que je redoute le plus, ce sont les hautes doses de chimiothérapie et d'irradiation. La première fois, mon mari a eu du mal à tenir le coup, comment s'en sortira-t-il alors que cela va être encore plus fort ?

Le soir venu, une fois les enfants et sa mère couchés, lorsque nous nous retrouvons seuls à regarder la télévision dans le grand salon, j'ose lui poser la question qui me tourmente depuis que nous avons quitté l'hôpital.

— Tu as peur ?

— Je suis mort de trouille.

Il se laisse aller contre moi. J'enserme ses épaules tandis qu'il blottit sa tête dans mon cou.

Mon Dieu que j'ai peur, moi aussi ! Pourtant, je lui affirme en chuchotant :

— Tout ira bien.

— Tu n'en sais rien.

— Si, je le sais. Je te connais, Jessy, le moment venu, tu ne te laisseras pas abattre, tu lutteras et tu gagneras.

— J'aimerais avoir ton assurance, soupire-t-il en me serrant plus fort.

Nous passons Thanksgiving puis les fêtes de fin d'année en essayant de mettre de côté ce qui nous attend à partir de l'entrée de Jessy en chambre stérile, prévue le 3 janvier. Il passe le plus de temps possible avec les enfants et moi, voulant profiter de chaque seconde en notre compagnie. De temps à autre, je le vois nous fixer et je comprends qu'il tente de graver nos visages dans sa mémoire pour les emporter avec lui, où qu'il aille. Après le jour de l'An, aucun de nos proches ne repart, tous veulent rester jusqu'à ce que la greffe ait lieu.

Le 2 janvier 2014, la nuit est tombée depuis longtemps. Dehors, il règne un froid sec qui promet des gelées pour le matin suivant. Jessy a fait ses valises, tout est prêt à être stérilisé le lendemain. En cachette, je lui rajoute des cadeaux que nos enfants lui ont fabriqués avec mon aide : les empreintes de leurs mains dans du plâtre ainsi qu'une carte signée par toute la famille pour lui dire combien nous

sommes, par le cœur et la pensée, avec lui.

Je m'enquiers en rejoignant le rez-de-chaussée :

— Où est Jessy ?

Mady range la vaisselle, elle donne à mon frère les plats qui se placent dans les éléments supérieurs qu'elle ne peut atteindre.

— Cette maison a été construite pour des géants, maugrée-t-elle.

— Il ne fallait pas être si petite ! dit mon frère en riant. Jess est dehors.

— Avec ce froid ?

Je m'étonne.

— Oui, je lui en ai fait la remarque aussi, mais il avait besoin d'être un peu seul. Meg, tu crois qu'il va revenir de l'hôpital ? me demande soudainement Nick, l'air grave.

— Je l'espère.

Mon petit sourire ne convainc personne, surtout pas moi. J'attrape mon manteau ainsi qu'une couverture et sors de la maison. Mon mari est assis dans une chaise longue. Je remarque qu'il a mis un épais manteau, une écharpe, son bonnet et des gants.

Je lui lance en m'avançant vers lui.

— Eh, beau gosse, qu'est-ce que tu fais là tout seul ?

Il esquisse un sourire.

— Je voulais les voir une dernière fois.

De son index, il désigne le ciel sombre.

Je m'assieds derrière lui, contre le dossier, et l'attire à moi en étendant la couverture sur nous. Bientôt sa tête repose à côté de la mienne alors qu'il ne quitte pas du regard la voûte céleste.

— Toi et tes étoiles. (Je souris.) Dès la première fois où nous nous sommes parlé, j'ai su que tu étais un rêveur. Déjà, ce soir-là, tu observais tes copines là-haut.

Voyant qu'il ne répond pas, je passe mes bras autour de son torse.

— Dans quelques semaines, tu les reverras.

Il pince ses lèvres.

— Ce n'est pas sûr... Il y a des choses que je voudrais te dire avant de partir.

— Jessy...

— Non, bébé, s'il te plaît, laisse-moi parler.

Redoutant ce qu'il va me dire, je pose mon menton sur son épaule.

— Je t'écoute.

Il déglutit avant de commencer.

— Nous savons tous les deux que je suis loin d'être assuré de revenir à la maison... Je veux que tu saches à quel point je te suis reconnaissant, non seulement pour ce que tu as fait pour moi au cours de ces derniers mois, mais aussi et surtout pour toutes ces années où tu m'as rendu tellement heureux. Si je meurs, je veux que tu dises à Orlane et Nicky à quel point je les aime. Promets-moi de leur répéter souvent.

Émue, je murmure :

— Je te le promets.

— Tu leur raconteras le nombre de fois où je me suis levé la nuit juste pour les regarder dormir, tu leur parleras des moments où ils me rendaient dingue en courant dans tous les sens à travers la maison, mais surtout dis-leur combien je suis fier d'être leur père. Ils sont mes merveilles, les miracles de ma vie. Il faudra que tu leur relates notre histoire, mais parle-leur du sida uniquement quand ils seront assez grands pour comprendre. J'ai trop été rejeté pour que je laisse mes enfants se faire traiter de fille et fils de sidaïque. Tu ne les laisseras pas m'oublier, n'est-ce pas ?

Je chuchote alors que des larmes inondent mes yeux :

— Bien sûr que non !

Il pose une main sur mon genou avant de reprendre :

— Il faudra que tu sois forte, Meg. Pour eux, il faudra que tu tiennes le coup. Ils sont une partie de moi. J'ai parfois été confronté à la mort, et il y a une chose que j'ai apprise : lorsque la mort arrive, ceux qui restent en vie doivent déjà commencer par respirer. C'est stupide de dire cela ainsi, mais c'est pourtant la vérité, il faut penser à respirer, une inspiration après l'autre, doucement. Il faudra que tu t'en souviennes le moment venu. Dis-toi que même si je pars, je ne serai jamais loin de toi. Tu es la personne que j'ai le plus aimée dans ma vie. Je ne sais pas ce que j'ai fait pour avoir la chance de te connaître, ni même comment je ferai dans un autre monde sans toi, tout ce dont j'ai la certitude c'est mon amour sans faille pour toi.

— Je t'aime aussi.

— Ne pleure pas. (Son regard se pose sur moi.) Je ne veux pas que tu sois triste.

— Alors, reste en vie, je resserre mon étreinte autour de son torse.

— Je vais faire mon possible. (Il esquisse un sourire et pose ses mains sur mes bras.) Si je perds ce combat, est-ce que tu m'en voudras ?

Je le regarde, interloquée.

— Depuis toujours, tu t'accroches à moi pour m'empêcher de partir. J'ai besoin de savoir que si je meurs, tu ne seras pas en colère contre moi. Est-ce que tu accepteras de me laisser m'en aller ? En auras-tu la force ?

— Je l'ignore, chéri, je l'ignore totalement. (Je sanglote et baisse la tête.) Si tu fais ton possible pour rester en vie et que, malgré tout, ton corps te lâche, alors non, je ne t'en voudrai pas. Quant à te laisser partir loin de moi, je ne sais pas si j'en serai capable.

— Chut, bébé. (Il me caresse la joue.) Ne pleure plus.

Doucement bercé par ses paroles, je me calme. Puis je fixe mon regard dans le sien pour lui affirmer :

— Je t'aime plus que tout au monde.

— À égalité avec les enfants ? sourit-il.

— Exactement.

— Tu veux que nous rentrions ?

— On est bien là, dis-je en le tenant toujours serré contre moi.

— Très bien. Allez, fais-toi plaisir, fais-moi rêver. Parle-moi du futur.

— Comment tu sais ?

— Je te connais. Tu fais partie de moi.

— OK, alors je pensais que, maintenant que l'on a vendu la maison de New York, lorsque tu seras ressorti de l'hôpital, nous pourrions voir avec le propriétaire s'il serait d'accord pour nous vendre celle-ci.

— C'est vrai qu'elle est bien.

— Tu pourrais installer ton atelier au dernier étage, il y a beaucoup de place...

Je passe le reste de la soirée à lui parler de notre avenir, à faire mille projets pour le forcer à se battre, le motiver à rester auprès de nous, comme je l'ai toujours fait depuis notre rencontre.

Cela est plus difficile le matin suivant lorsqu'il dit au revoir à toute la famille. Chacun y va de son petit mot pour le réconforter, l'encourager. Avant de partir, il me prend à part, dans le petit salon, avec nos enfants. Il s'accroupit devant eux, pour être à leur hauteur.

— Vous vous souvenez ce que nous vous avons expliqué ?

Orlane et Nicky acquiescent. Depuis plusieurs jours, nous leur répétons que leur père va devoir s'absenter pendant plusieurs semaines, mais que cela ne change rien à l'amour qu'il a pour eux.

— Très bien. C'est maintenant que je dois y aller. Nous nous verrons bientôt sur l'écran d'ordinateur.

— Pourquoi tu dois partir, papa ? questionne Orlane.

C'est si dur d'entendre notre fille de cinq ans s'inquiéter pour son père.

— J'ai un bobo, alors je dois aller voir des docteurs qui vont me soigner. Toi quand tu tombes, maman te met un pansement ? Eh bien, là, c'est pareil, les docteurs vont me guérir pour que je puisse revenir et ne plus avoir mal. Vous comprenez tous les deux ?

D'un hochement de tête, ils affirment que oui.

— Vous allez être sage avec votre mère et mamie pendant mon absence. Je compte sur vous pour faire des câlins à maman lorsqu'elle sera triste.

Les larmes aux yeux, je me détourne, je regarde vers l'extérieur pour cacher mon émotion aux enfants. Dire que c'est peut-être la dernière fois qu'il peut les voir, les toucher. Cela me rend tellement furieuse contre la vie, que j'ai envie de hurler. Dans le reflet de la vitre, je le vois prendre Orlane dans ses bras.

— Je t'aime, ma puce.

— Moi, je t'aime encore plus.

Jessy esquisse un sourire.

— Ce n'est pas possible, trésor. C'est moi qui t'aime le plus.

Puis il prend Nicky.

— Je t'aime, mon bébé.

— Je suis plus un bébé, rouspète-t-il.

— Alors tu es mon grand garçon.

Notre fils passe les bras autour du cou de son père et appuie sa tête sur son épaule.

— Je t'aime, papa.

— Moi aussi, mon cœur. (Lentement, il le repose sur le sol.) Vous allez me manquer mes amours. À bientôt.

Lorsque nous sortons de la maison, nos deux enfants, les visages appuyés sur le verre de la baie vitrée, nous regardent partir en pleurant.

— Bon sang que c'est dur, marmonne Jessy en s'essuyant les yeux.

— Ne t'en fais pas, vieux frère, tu vas les revoir, affirme Nicolas.

Il a tenu à nous accompagner à l'hôpital, j'en suis contente. Il s'est glissé derrière le volant, devinant qu'aucun de nous deux ne conduirait l'esprit tranquille.

— Cela doit être génétique l'optimiste dans votre famille, souligne mon mari en regardant mon frère puis moi, assise sur la banquette arrière.

— Ouais et comme bientôt tu vas avoir mes cellules, tu vas le devenir aussi. Cela ne te fera pas de mal !

Nous arrivons à l'hôpital, mon cœur se serre. Le moment de l'au revoir approche, mes mains tremblent d'appréhension. Un infirmier nous guide jusque devant la chambre où il va séjourner durant ces prochaines semaines. Ses affaires vont être stérilisées avant de lui être rendues une fois à l'intérieur.

Mon époux se tourne vers Nick et le prend dans ses bras. Je me tiens un peu en retrait et les observe avec émotion.

— Merci pour ce que tu fais. Mais surtout, si cela ne fonctionne pas, ne culpabilise jamais. Nous aurons tout tenté. Cela ne sera pas ta faute.

— Mes cellules ne combattront pas les tiennes, j'en suis sûr. Tu as toujours été comme mon petit frère, cela continuera quoi qu'il se passe. Dès ce soir, nous serons voisins, je dors à l'hôpital cette nuit, le prélèvement a lieu demain matin. Je t'aime, mon pote.

— Moi aussi, Nick. Prends soin de ma famille.

— Promis.

Il relâche son étreinte pour se diriger vers moi, en souriant. Il attrape mes mains et enlace nos doigts dans un sens puis dans l'autre.

— Arrête de pleurer.

— Je ne pleure pas.

— Et ça, c'est quoi ?

Il écrase une larme sur ma joue.

— Je n'ai pas envie de te quitter. Tu vas tellement me manquer, mon amour.

Je me blottis contre lui et le serre au plus près.

— Ma Megan, tu es toute ma vie. N'oublie jamais à quel point je t'aime.

— Je t'aime encore plus. Pas une seule seconde de ma vie, je n'ai regretté d'être amoureuse de toi. Tu es celui qui m'était destiné, celui sans qui je ne saurais être heureuse.

Je m'agrippe à son corps, consciente que c'est peut-être la dernière fois que je le tiens contre moi, que je peux le toucher, l'embrasser. Je colle mon front au sien, tandis que mes mains encadrent son visage, je fixe ses yeux verts.

— Tu t'accroches, Jessy. Tu ne lâches rien et tu ressorts vivant de cette pièce. Même si c'est dans six mois, je m'en fous, mais tu reviens à la maison, OK ?

— Je te promets de faire mon maximum.

Nous échangeons un long baiser.

— Je dois y aller. (Il m'indique l'infirmier qui l'attend.) Je t'aime.

— Moi aussi.

Il me redonne un doux baiser avant de suivre l'infirmier dans une salle tandis que restée seule avec mon frère au milieu du couloir, je suis désemparée.

— Tout ira bien. Il est plus costaud qu'il en a l'air, il s'en sortira, affirme Nicolas en me prenant contre lui. Allez, viens, allons boire un verre à la cafétéria, nous remonterons lorsqu'il sera installé.

Une heure plus tard, nous sommes de retour devant la chambre où nous pouvons le voir à travers une grande vitre et communiquer par le biais d'un interphone. Nous passons un moment à discuter, avant que l'équipe médicale vienne lui rendre visite à l'intérieur. Alors seulement nous retournons à la maison avant de nous relayer pour lui rendre visite. Le soir même, nous sommes de retour à l'hôpital pour y déposer Nicolas, contrairement à mon mari, il sera de nouveau chez nous le lendemain soir.

Le prélèvement de moelle osseuse se déroule parfaitement bien sous anesthésie générale. Mon frère a juste un peu mal en se réveillant ainsi que durant les jours qui suivent, mais il est tellement fier et heureux d'avoir été donneur que cela éclipse tout le reste. Pendant ce temps, Jessy a entamé la phase de chimiothérapie intensive. Il est fatigué, son teint est blafard comme le remarque mon père lorsqu'il vient avec moi lui rendre visite.

— Salut, comment tu vas ? lui demande John par le biais de l'interphone.

— Pas encore mort, répond mon mari en esquissant un petit sourire.

— Tu sais quoi ? Meg a raison, ta réplique n'est pas si drôle, il faudra que nous en trouvions une autre.

— Regarde ce que nous t'avons apporté. (Je colle sur la vitre deux dessins de nos enfants.) Ils m'ont fait promettre que tu les verrais.

— Remercie-les pour moi. Comment ça se passe à la maison ?

J'appose ma main et mon front sur le verre, Jessy en fait autant de l'autre côté.

— On tient le coup. Nick se déplace à nouveau sans douleur. Tout le monde t'embrasse. Et pour toi ?

— J'en ai terminé avec la chimio. Ils me font attaquer la radiothérapie demain, j'espère que je la supporterai mieux.

— Tu es fort, Jess, tout ira bien, assure mon père. De plus, tu n'as pas intérêt à me faire faux bond, j'ai l'intention de réserver des places pour le Super Bowl de l'année prochaine. Nous irons tous en famille.

D'un hochement de tête incertain, mon époux acquiesce. Devant sa fatigue, nous le laissons se reposer.

Dans les jours qui suivent, je le vois quotidiennement. Il vient de finir l'irradiation le jour même. Je lui trouve une mauvaise mine lorsque je lui rends visite dans l'après-midi. Je lui apporte un objet qu'il faut déjà faire stériliser. Le soir, chez moi, je n'arrive pas à ôter son visage fatigué de mon

esprit.

— Je retourne voir Jessy. (J'annonce alors que la nuit est déjà tombée et les enfants couchés.) Je suis trop inquiète, je veux voir comment il va.

— Je viens avec toi.

Mon frère se lève aussitôt du canapé.

J'ai un mauvais pressentiment qui me tenaille les entrailles, je ne sais dire pourquoi, mais j'ai la certitude que mon mari a besoin de moi.

En arrivant devant sa chambre, je croise l'infirmier qui s'occupe de lui. Aussitôt celui-ci me confirme ma sensation.

— J'allais vous téléphoner. Il ne va pas fort ce soir et vous réclamait.

En regardant par la vitre, je vois Jessy allongé dans son lit, le visage tourné vers nous, ses yeux ont un étrange reflet comme s'il se trouvait à mille lieues de cette chambre stérile. C'est cet éclat que je ne lui ai jamais vu qui me fait le plus peur. À mon côté, Nick le fixe avec effarement. Il a beau avoir son regard braqué sur nous, il ne semble pas nous voir. Je tape sur le verre pour tenter de le faire réagir. Doucement, il lève une main dans ma direction avant qu'elle ne retombe mollement sur les draps blancs.

J'affirme avec force :

— Il faut que j'aille le voir !

L'infirmier devient livide.

— Je n'ai pas le droit de vous laisser entrer.

— Alors, appelez ses médecins ! Je vais leur parler !

Quelques minutes plus tard alors que je me ronge les sangs à le voir ainsi sans rien pouvoir faire, le Dr Downen arrive.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Voyez par vous-même ! Il ne va pas bien, il faut que j'aille le voir !

— Vous ne pouvez pas.

— Je ne resterai pas ici à regarder mon mari mourir derrière cette vitre.

Je tape du poing sur le verre.

— Je vous avais prévenu que cela risquait d'arriver. Il n'était pas assez fort pour supporter tout ça !

— Jessy est solide, assure mon frère.

— Ouvrez-moi cette putain de porte !

Je martèle en tapant cette fois sur la porte qui conduit au sas de désinfection.

— Calmez-vous !

Au milieu de ces cris, le Dr Stowy nous rejoint à son tour.

— Vous ne pouvez pas entrer.

— Pourquoi ? Votre personnel entre bien, lui !

— Il y a des mesures très strictes à respecter.

— Parce que vous pensez peut-être que j'ai obtenu mes diplômes de médecine par hasard ? Je connais ces mesures, c'est pourquoi je vous demande de m'ouvrir ce satané sas !

Les deux médecins échangent un regard. Je fais un effort pour apaiser ma voix :

— Écoutez, nous sommes tous du même côté dans cette histoire. Vous voulez que votre essai fonctionne et, moi, je veux que mon mari reste en vie. Il est en train de lâcher. S'il vous plaît, ne me demandez pas de le laisser partir sans rien faire ! Ouvrez-moi ça où, je vous préviens, je vais la défoncer !

Un nouveau coup de poing atterrit en plein centre de la porte.

— Très bien, souffle William sous le regard incrédule de son collègue. Allez-y. S'il meurt, on aura tout perdu, ajoute-t-il pour le Dr Downen.

L'infirmier m'ouvre le sas, m'aide à me désinfecter avant de me donner des survêtements et des accessoires de protection stérile.

— Cela a été stérilisé ?

Du doigt, j'indique l'objet que j'ai apporté dans l'après-midi.

— Oui, vous pouvez lui amener.

Il ouvre la porte de la chambre, entre avec moi et tandis qu'il prend sa tension ainsi que sa température, je m'approche de Jessy. J'ai entièrement revêtu la tenue nécessaire, seuls mes yeux et une petite partie de mon front ne sont pas couverts.

— Hé, comment tu vas ?

Je prends place sur une chaise, à côté du lit, avant de lui prendre la main à travers les gants.

— Je savais bien que j'avais entendu hurler, murmure-t-il si bas que je dois me pencher vers lui pour bien l'entendre.

— Tension à 8.6, pas de fièvre, m'indique l'infirmier avant de ressortir de la pièce.

— Je t'ai apporté quelque chose qui va te plaire.

Je pose le globe en verre sur sa table de chevet et éteins la petite lampe qui était toujours allumée au-dessus de son lit, avant d'appuyer sur l'interrupteur de l'objet. Soudainement des centaines d'étoiles apparaissent dans toute la chambre, se projetant au plafond ainsi que sur les murs alors que s'élève de la sphère notre chanson *I'm on Your Side*. J'avais espéré que cela ferait réagir mon époux, mais non, il regarde les étoiles avec lassitude et me murmure :

— Je n'en peux plus, Meg.

— Tu es presque au bout, chéri, accroche-toi encore un peu, s'il te plaît. Tiens bon.

— Je suis si fatigué.

Mes larmes roulent sur mes joues alors que je serre sa main plus fort. Je me penche vers lui pour dire une chose que jamais je ne m'étais cru capable de prononcer :

— Jessy, si vraiment tu n'as plus de force, si tu souffres trop, alors tu peux aller rejoindre les étoiles, je ne t'en voudrai pas, mon amour.

Il me fixe intensément.

— Bébé, je suis épuisé.

Je passe une main sur son front.

— Tu peux dormir, je suis là, je ne te quitte pas.

J'ai déjà passé des nuits qui me donnent l'impression de ne jamais vouloir se terminer, mais celle-ci est la plus longue de toute ma vie. Je reste à son chevet, lui tiens la main, et scrute ses traits,

surveillant sa respiration pendant des heures. La peur de le perdre ne me quitte pas. Je me dis qu'il suffit d'un instant d'inattention pour qu'il s'en aille, aussi je garde les yeux grands ouverts à l'observer.

Mon Dieu, je ne veux pas le perdre !

Je me répète en boucle cette phrase toute la nuit.

Lorsque la lumière du jour commence à pénétrer dans la pièce, je remarque que son visage est plus détendu et moins pâle que la veille. Lorsqu'il ouvre les yeux, il me considère un moment, comme s'il revenait d'un long voyage où le décalage horaire a embrumé ses pensées.

— Salut, toi !

Il esquisse un sourire et mon cœur bondit de joie.

— Eh, comment tu te sens ?

— Fatigué. J'ai l'impression d'être passé sous un train. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il parle à nouveau normalement, comme si la veille n'avait jamais existé. Rapidement, l'équipe médicale, comprenant les Drs Downen et Stowy, entre dans la pièce.

— Nous avons cru que nous allions vous perdre cette nuit.

— Je me souviens vaguement... les étoiles.

D'un signe de tête, je désigne le globe de verre toujours posé sur le chevet.

— Heureusement que vous êtes résistant.

— Et que votre femme est têtue, ajoute William. Elle n'a pas fermé l'œil une seconde, de même que votre beau-frère dans le couloir.

De l'autre côté de la vitre, j'aperçois Nick, assis, qui nous observe.

— Madame Sutter...

— Oui, je sais. Je vais y aller.

Je me penche vers Jessy pour lui chuchoter :

— Tu continues à te battre, OK ?

— Je croyais que je pouvais partir, sourit-il.

— Évite cela autant que tu peux. Je dois retourner derrière ce foutu verre. Je t'aime.

— Bisou ?

— Non, c'est interdit. Mais lorsque tu sortiras d'ici, je te promets de t'embrasser autant que tu le voudras.

— Voilà une bonne motivation, commente Downen avec un sourire. Madame Sutter, il faut que je vous parle.

À contrecœur, je quitte la chambre pour rejoindre mon frère dans le couloir.

— Comment il va ?

— Mieux. Ce n'est pas la grande forme, mais je pense que cela ira.

— Je vais te ramener te reposer.

— Non, attends. Downen veut me parler. Je vais me prendre une engueulade pour avoir voulu défoncer la porte hier soir, dis-je avec une grimace.

— J'avoue que tu m'as fait peur, je ne t'avais jamais vu réagir comme ça.

Je ris devant l'étonnement de Nick.

— Jessy est toute ma vie.

Je souris devant cette évidence qui ne m'a jamais quittée.

Je devrais être désolée d'avoir crié après les médecins, d'avoir frappé le matériel, mais je n'y parviens pas.

Quelques minutes plus tard, l'équipe médicale ressort à son tour.

— La greffe est maintenue pour après-demain, affirme Stowy. Il va mieux aujourd'hui.

Nous soufflons de soulagement.

— Nous lui avons dit de se reposer totalement, donc pas de visite pendant cette journée, c'est mieux pour lui. Par ailleurs, madame Sutter... Je ne vous savais pas si tenace. Vous m'aviez pourtant prévenu que vous ne lâcheriez rien, mais de là à vouloir entrer à tout prix dans cette chambre.

— Je sais, j'ai peut-être été trop loin, mais je devais entrer. J'espère que vous comprenez ?

— Oui, très bien. C'est pourquoi j'aimerais vous proposer de venir travailler avec moi. J'ai besoin de collègue comme vous, qui n'abandonnez pas un patient.

Je regarde le médecin bouche bée.

— Je vous laisse y réfléchir ?

J'acquiesce en le remerciant. Restée seule avec Nicolas, nous faisons un signe de la main à Jessy avant de quitter l'hôpital.

L'allogreffe a lieu le jour prévu. Les médecins restent avec Jessy pendant tout le long de la transfusion, surveillant et notant ses réactions. Puis l'attente reprend pour savoir comment réagit son organisme à ces nouvelles cellules. Chaque jour qui s'écoule sans problème renforce notre optimisme. Mon mari va de mieux en mieux, au fur et à mesure que les semaines s'écoulent. Il n'a pas de fièvre ni aucun problème de rejet.

À la maison, la semaine, nous ne sommes plus qu'Élise et moi avec les enfants. Nicolas, Mady et Andrew viennent chaque week-end et notre famille prend des nouvelles presque quotidiennement de Jessy. Son absence est pesante même si les enfants peuvent le voir par le biais de la webcam, cela ne remplace pas sa présence physique parmi nous. Les médecins lui font de nombreux examens dont ils ne nous disent que peu de choses. Dans le même temps, Jessy continue à prendre des antirétroviraux. À la mi-mars, soit huit semaines après l'allogreffe, il est enfin autorisé à sortir de la chambre stérile. Nicolas et Mady sont présents à mon côté lorsque la porte s'ouvre, laissant apparaître un Jessy heureux de quitter cet endroit. Aussitôt, je le prends dans mes bras avant de l'embrasser, je passe une main dans ses cheveux qui ont commencé à repousser.

— Tu me dois plein de baisers, me chuchote-t-il avec un sourire.

— Je n'oublie pas. Autant que tu voudras.

Puis il fait une accolade à mon frère.

— Tu as l'air en forme.

— Tout ça, c'est grâce à toi. Merci, frérot.

Avant que ma belle-sœur ne le prenne contre son cœur.

— Tu nous as manqué.

— Vous aussi.

Le Dr Downen nous demande de le suivre dans son bureau où nous attend déjà William. Lorsque nous sommes tous assis, il sort une feuille du dossier médical de Jessy et me la tend. Alors que mes yeux parcourent le papier, je reste incrédule en découvrant les résultats.

— Vraiment ? dis-je le plus sérieusement du monde.

Downen acquiesce, son air grave fait peur à ma famille.

— Quoi ? Cela n'a pas marché, c'est ça ? questionne Jessy, complètement désemparé.

— Regardez.

Downen me donne les résultats de tous les examens qu'il a faits à mon mari depuis le début de l'allogreffe.

Cela y montre une évolution constante de son état de santé. Je fixe mon mari avec admiration.

— Chéri, il n'y a plus aucune trace du lymphome !

— Oh putain, tu m'as fait peur, dit-il avec un sourire en portant une main à son cœur.

— Ah non, pas de ça, il ne manquerait plus que vous nous fassiez une crise cardiaque, plaisante Stowy.

— Alors mes cellules ont bien fonctionné ? s'enquiert Nick.

— Totalement puisqu'à l'heure actuelle, il n'y a plus aucune trace du VIH dans votre organisme non plus, sourit le Dr Downen.

— C'est vrai ?

— Oui chéri, plus aucune.

— Bien sûr, il va falloir voir avec le temps si le sida repaît ou non, mais ces premières analyses sont très encourageantes. Vous allez être suivi de très près, monsieur Sutter.

— Je m'en fiche. Je suis toujours là alors vous pouvez me faire tous les examens que vous désirez aussi souvent que vous le souhaitez. Cela sera ma contribution à votre essai.

— Nous allons nous voir très souvent et pendant très longtemps, sourit-il.

— Quant au lymphome, reprend William. Il va en être de même, je vais vous surveiller plus régulièrement que d'autres patients. Cependant vous n'aurez pas récupéré toutes vos forces avant plusieurs mois, donc ne faites pas d'efforts, prenez soin de vous.

Les larmes aux yeux, Jessy me prend la main et acquiesce.

— Par ailleurs, monsieur Crawfords, j'aurais besoin d'autres cellules, c'est possible ?

— Vous avez sauvé la vie de Jessy, vous pouvez en prendre autant que vous le voulez.

Mon frère ouvre les bras comme pour les inviter à venir se servir.

— Et vous, madame Sutter, aurons-nous le plaisir de vous avoir avec nous ?

J'ai attendu la fin du traitement de mon mari avant de rendre ma réponse. S'il ne s'en était pas sorti, j'aurais été incapable de venir travailler tous les jours sur le lieu de son décès.

— Je suis avec vous.

— Champagne ! s'écrie Nicolas alors que nous franchissons le seuil de notre maison.

Élise et les enfants arrivent en courant. Et tandis que Jessy prend Orlane et Nicky contre son cœur,

sa mère pleure de joie en apprenant les résultats.

— Je t'aime tellement, mon chéri, lui murmure-t-elle en l'embrassant.

— Moi aussi, maman.

Un peu plus tard, assis autour de la table du living, un enfant sur chaque genou, mon mari savoure le bonheur de retrouver son univers.

— Nous avons aussi une nouvelle à vous annoncer, dit mon frère. Voilà, on en a assez de faire sans cesse des allers-retours entre New York et Boston, aussi Mady et moi avons trouvé une maison à acheter ici. Nous allons emménager à deux maisons de la vôtre.

— Génial ! lance-t-on Jessy et moi d'une même voix.

— Mais pour ton travail ?

— Depuis que j'ai changé de poste, je peux travailler de mon domicile. J'aurai juste à repartir une fois de temps à autre sur New York pour des réunions, répond Nicolas.

Il hausse les épaules d'un air désinvolte.

— J'ai cru que vous alliez nous annoncer que Mady était enceinte, sourit Jessy avant de boire une gorgée de champagne.

— Non, en fait, sourit ma belle-sœur. Pour dire la vérité, depuis que tu étais malade, Jessy, nous avons mis ce projet en veille. Nous attendions que tu ailles mieux avant de pouvoir réessayer.

Mon mari en reste estomaqué.

— Vous n'auriez jamais dû mettre vos rêves de côté à cause de moi.

— Nous avons peur de ne pas tenir le coup avec un nouveau bébé, s'il t'était arrivé quelque chose. Nous étions d'accord tous les deux, affirme Nick.

Jessy me scrute.

— Ne me regarde pas comme cela, je n'en savais rien non plus.

Ces dernières années, je me suis surtout concentrée sur le fait de sauver Jessy, je ne me suis guère souciée de la vie des autres, je l'avoue.

— Vous emménagez quand ? questionne Élise pour détendre l'atmosphère.

— Mon Dieu comme cela fait du bien de te retrouver, dis-je à Jessy, allongée dans ses bras.

— Je ne sais pas lequel de nous deux est le plus heureux.

— J'ai tellement eu peur de te perdre.

— Tu sais ce soir-là, où j'étais si mal, j'ai vu mon père. Je ne sais pas si c'est dû à la fatigue, si j'ai rêvé, mais je l'ai vu dans cette chambre. Il était beau, habillé tout en blanc, on aurait dit un ange. Il m'a demandé si je souhaitais partir avec lui. J'allais accepter et puis je t'ai vu dans le couloir en train de piquer une crise, je me sentais loin de mon corps à ce moment-là, mais j'étais conscient que tu te battais pour venir me rejoindre. Je me suis dit que je ne pouvais pas lâcher, pas vous laisser les enfants et toi. Mon père a disparu lorsque tu es entrée dans la pièce. Je savais qu'en t'ayant à côté de moi, tu allais me transmettre la force qui me manquait pour parvenir à m'accrocher. Que je pouvais dormir tranquille, tu veillais sur moi et je pense que cette apparition, ou je ne sais quoi, de mon père le savait aussi.

— Cela a été la pire nuit de ma vie. Mais je t'avais promis que, si à la fin, il ne devait y avoir

qu'une personne auprès de toi, je serais celle-là.

Jessy resserre son étreinte autour de ma taille et m'embrasse.

— On ne se quitte plus maintenant.

— Plus jamais.

Je caresse sa joue.

— Bisou ?

Je l'embrasse.

— Encore...

Moins de deux mois plus tard, nos nouveaux voisins sont arrivés. Leur nouvelle maison ressemble beaucoup à la nôtre, les pièces sont disposées de la même façon, seule la décoration est différente. Alors que chez nous, tout y est peint dans des couleurs claires, chez Nick des pierres de taille habillent la plupart des murs. Quelle joie d'avoir mon frère et sa famille si près de nous ! De plus, cela facilite les prélèvements de moelle osseuse que les médecins lui demandent avant de geler ses cellules.

La vie a repris un cours normal. Jessy passe des examens régulièrement et a arrêté de prendre des antirétroviraux. Le sida ainsi que le lymphome sont toujours aux abonnés absents. Dans le même temps, il reprend des forces, s'est remis à peindre et s'occupe à merveille de nos enfants. Le propriétaire de la maison a donné son accord pour que nous la rachetions. Je passe mes journées de travail à l'hôpital. J'ai eu un doute sur le fait de m'entendre avec le Dr Downen, mais finalement nos caractères différents parviennent à coexister pour le bien-être des patients. Élise s'est trouvé un appartement dans le centre-ville de Cambridge. Elle souhaite rester à proximité de nous et, après toutes ces années passées ensemble, nous la comprenons. De son côté, Chad a fait une quatrième demande en mariage à ma petite sœur qui, cette fois, l'a acceptée. Ils vivent toujours à Millisky, non loin de chez mes parents. Ceux-ci viennent nous voir régulièrement. Quant à Jason, il poursuit sa carrière de joueur de base-ball, se déplaçant au gré des clubs qui l'embauchent. Il me fait penser à Nick lorsqu'il était jeune ; comme lui, il passe de fille en fille sans vouloir s'engager. Nous avons parfois des nouvelles de Bessie qui continue à travailler à Bellevue.

Trois ans après l'allogreffe, Jessy est convoqué pour un bilan.

— Vos résultats sont toujours parfaits, commente le Dr Downen non sans fierté. Aucune trace du sida. Nous ne pouvons exclure qu'il en reste des parties microscopiques dans vos organes, mais tellement infimes qu'elles sont indétectables lors des analyses.

— Et si mon sang venait à entrer en contact avec le sang de quelqu'un d'autre, est-ce que je pourrais le contaminer ?

— Non. Même s'il reste des particules du sida, ce dont nous ne sommes pas sûrs, cela ne serait pas suffisant pour contaminer une autre personne. Vous êtes, depuis cette greffe, séronégatif.

Je demande, les joues en feu :

— Idem pour les rapports intimes ?

— Exactement pareil. Tant que nous ne vous dirons pas le contraire, vous n'avez plus le virus du sida, sourit Downen.

Je lui demande lorsque nous nous retrouvons seuls dans notre chambre, le soir.

— Cela te fait quoi de savoir que tu n'es plus séropositif ?

Jessy sort de la salle de bains en pyjama, et a un petit sourire en ramenant ses cheveux en arrière.

— C'est une sensation étrange. Tu te rends compte que j'ai vécu vingt-quatre ans avec ce virus. La plus grande partie de ma vie en fait.

— Oui et il est encore plus bizarre de se dire que, grâce à un cancer, tu as pu être soigné pour tout.

Je m'allonge.

Jessy se glisse dans le lit à son tour.

— C'est vrai, pourtant il a bien failli m'avoir ce foutu lymphome. Il faudra que je pense à envoyer une carte de remerciement au Dr Brany pour me rappeler à son bon souvenir.

— Monica m'a dit qu'il a pris sa retraite.

— Ce n'est pas du luxe. Comment va-t-elle ?

— Bien. Elle devrait bientôt venir travailler avec moi dans l'équipe de Downen. Rick en a marre de vivre séparé d'elle. Quand il m'en a parlé, j'ai soutenu sa demande auprès du chef. Apparemment il a accepté de l'embaucher, j'espère juste qu'elle restera mariée avec Rick sinon cela sera compliqué dans le service !

— Il n'y a pas de raison. Regarde-nous. (Jessy se place au-dessus de moi, en appui sur les mains.) Vingt ans de mariage et toujours aussi amoureux, non ?

— Non, encore plus amoureux aujourd'hui qu'à l'époque.

E l'embrasse.

— C'est vrai, admet-il en m'enlevant son t-shirt.

D'un geste habituel, je lui ôte son débardeur. Je le vois tendre la main vers le tiroir de la table de nuit où il se saisit d'un préservatif. Je m'en empare, le jette au loin et lui susurre contre sa bouche :

— Nous n'en avons plus besoin.

— Tu es sûre ?

— Certaine. Embrasse-moi...

Plusieurs semaines plus tard, nous sommes réunis chez Nicolas et Mady pour un repas comme nous en avons l'habitude. Il pleut des cordes ce jour-là, aussi nous déjeunons dans leur grande salle à manger. Comme à l'accoutumée, nous passons le repas à plaisanter, à rire tandis que les enfants discutent entre eux à une petite table voisine. Nous sommes très heureux de les voir si bien s'entendre, ils sont tous trois aussi proches que peuvent l'être des frères et sœurs.

— Nous avons une chose à vous dire.

Jessy pose une main sur mon ventre et poursuit :

— Le troisième est en route !

Nick et Mady restent bouche bée un instant avant de se réjouir pour nous.

— Vous ne nous aviez pas dit que vous alliez faire une nouvelle insémination, nous reproche mon frère.

— On n'en a pas fait. Cette grossesse est cent pour cent naturelle. Franchement nous ne nous y

attendions pas, avec la chimio de Jessy nous pensions que nous n'avions rien à craindre, qu'il était devenu stérile. Et voilà le résultat, dis-je en riant.

— Finalement, heureusement que tu as été séropositif pendant des années, sinon à ce rythme, vous auriez une vingtaine de gosses maintenant, plaisante Nick, nous faisant tous rire.

— Tu es enceinte de combien ? interroge Mady.

— De douze semaines.

— Chouette, nos enfants n'auront pas beaucoup d'écart.

C'est à notre tour de rester stupéfaits.

— Tu veux dire que...

— Oui, mais de quatre semaines seulement. Nous voulions attendre un peu avant de vous en parler, mais, vu les circonstances, autant vous le dire.

Tandis que ma belle-sœur et moi plaisantons sur le fait que nos enfants n'auront que deux mois d'écart, nos maris se congratulent fièrement.

Je lance, amusée.

— Regarde-les, ces deux-là, à jouer les machos.

— Les hommes devraient accoucher à notre place, ils seraient nettement moins fiers !

Compte tenu du passé de Jessy et de mon âge, quarante-deux ans, ma grossesse est très suivie par les médecins, mais je ne connais aucun problème. Stella, notre bébé miracle comme nous la surnommons a un teint de pêche, un petit nez retroussé, de beaux yeux bleus en amande et des cheveux bruns. Jessy est ravi, notre fille me ressemble davantage que nos deux précédents enfants.

— Stella signifie Étoile en latin, indique Jessy en mettant notre nouveau-née dans les bras de mon père.

— Inutile de demander qui a choisi ce prénom, s'exclame celui-ci en souriant.

— Eh bien étrangement, c'est Megan qui a voulu que nous l'appelions ainsi.

J'acquiesce.

— C'est vrai. Nous avons une bonne étoile au-dessus de nous. Je tenais à la remercier.

Le jour de Noël, nous demandons à Jason et Monica d'être les parrains et marraines, ce qu'ils acceptent avec joie.

Le jour de l'An se déroule tout aussi bien que Noël, nous rions tant que Nicolas panique à l'idée que Mady puisse accoucher en avance. Eux aussi attendent une petite fille prévue pour le 14 février, jour de la Saint-Valentin.

— Hello, tout le monde, où êtes-vous ?

— Dans la cuisine, Nick !

Orlane et Nicky sont assis autour de la table à réviser leurs leçons du soir tandis que je prépare à dîner. Jessy assis au comptoir devant moi, un verre de vin à la main me parle de sa dernière création : un portrait de f amille.

— Le précédent que j'avais fait ne comprenait que nous quatre ; cette fois, il y aura Stella en plus, me dit-il avec un grand sourire.

Nos enfants se lèvent pour aller embrasser leur oncle lorsqu'il entre dans la pièce.

— Tout le monde va bien ? s'enquiert-il.

— Très bien et chez toi ?

— Ça va. Mes beaux-parents viennent d'arriver pour nous aider avant la naissance de notre fille, mais j'ai peur que ma femme ne disjoncte avec eux. Mady a hâte que le bébé soit là et franchement moi aussi. Cependant cela me stresse et encore plus en sachant que je pars demain pour New York. J'ai une réunion demain après-midi, je reviens le 16. Je voulais vous demander de garder un œil sur ma femme pendant mon absence.

— Tu as peur qu'elle accouche pendant que tu seras là-bas ? demande Jessy.

— Oh oui ! Et avec ses parents qui risquent de lui taper sur le système, je pars doublement inquiet.

— Ne t'en fais pas, on sera là pour veiller sur elle jusqu'à ton retour.

— Merci.

— Tu prends un verre avec nous ?

— OK, mais juste un. Je pars tôt demain matin.

Je lui sers du vin tandis que mon mari va s'occuper de Stella qui s'est mise à pleurer. Mon frère l'observe d'un œil pensif.

— Je suis si heureux qu'il soit toujours là, souffle-t-il lorsqu'il se rend compte que je suis son regard.

— Et moi donc ! Rien n'aurait été possible sans toi, grand frère. Je te dois tellement. Depuis que je connais Jessy, tu as toujours été là pour nous soutenir, nous aider de ton mieux. Tu as été jusqu'à accepter cette greffe qui lui a sauvé la vie.

— Arrête les éloges. (Ému, il balaie mes paroles d'un geste de la main.) Je n'ai rien fait de plus que ce que tout le monde, à ma place, aurait fait.

— Tu es le meilleur des frères. (Je le prends dans mes bras.) Je t'aime tellement.

— Moi aussi, petite tête, je t'aime.

Il me rend mon étreinte.

— Je te dois ma vie. Comment pourrai-je un jour suffisamment te remercier ?

— Facile. Jessy et toi prenez soin de ma famille pendant mon déplacement, et nous serons quittes.

— Tu t'absentes moins de quarante-huit heures, ce n'est rien par rapport à tout ce bonheur que je te dois !

— Allez, je file !

Je raccompagne Nicolas à la porte d'entrée.

— J'ai oublié de te dire, nous avons trouvé le prénom de notre future fille ! Un immense sourire illumine son visage.

— C'est quoi ?

— Nous allons l'appeler Megan !

Mes yeux s'embuent tandis que je fixe mon frère. Incapable de parler, je me pends à son cou.

— J'avais prévenu Mady que tu pleureras en l'apprenant, s'esclaffe-t-il.

— Comme toi pour Nicky, je souligne en le libérant de mes bras.

— Prends soin de toi, petite sœur. À mardi.

— Toi aussi, Nick, je t'aime.

— Je t'aime aussi.

Il m'adresse un signe de la main avant de s'éloigner dans la pénombre de ce dimanche soir.

— Tu as l'air de mieux t'entendre avec tes parents !

Mady, assise dans l'un des fauteuils de son salon, moi dans un autre. Elle me regarde et esquisse un bref sourire.

— Disons que nous faisons tous des efforts. Ils n'ont toujours pas digéré le fait que j'aie laissé tomber mes études. Pour eux, j'aurais dû faire quelque chose de grand dans ma vie alors que moi, tout ce que je voulais c'était être avec ton frère !

— Je m'en souviens bien. Et pourtant il vous en fallut du temps pour réussir à être ensemble.

— Oui, il était très coureur de jupons à cette...

Le carillon de la porte résonne et nous interrompt.

— Laisse, Mady, je vais ouvrir ! lance Jessy.

— C'est sûrement Nick qui a encore oublié ses clefs, soupire ma belle-sœur.

Brusquement en levant la tête, je vois mon mari entrer dans la pièce, il est livide, son corps entier tremble. Il est littéralement en train de se décomposer sur place. Je me lève d'un bond pour aller le rejoindre.

— Qu'est-ce que tu as ?

Il pose ses yeux verts bordés de longs cils sur moi, ouvre la bouche, mais aucun son ne parvient à sortir. Derrière lui entrent deux policiers en uniforme. Je comprends immédiatement qu'il s'est passé quelque chose de grave tandis que mon regard passe de Jessy à eux. Portant les mains devant ma bouche avec appréhension, j'attends qu'ils parlent. Mady aussi les observe, l'air interrogateur, incapable d'esquisser un mouvement. Les agents échangent un regard affolé en découvrant le ventre rond de mon amie.

— Madame Crawfords ? commence l'un des policiers.

— Oui.

Mady a une petite voix qui trahit son angoisse.

— Madame, votre mari a eu un accident de la circulation. Un homme ivre, au volant d'une Chevrolet, ne s'est pas arrêté au feu tricolore et est venu emboutir la voiture de votre époux du côté conducteur.

— Mais Nick va bien ?

Le policier se tourne vers moi.

— Vous êtes ?

— Nicolas est mon frère. Il va bien ? Je répète alors que la panique m'envahit.

L'autre policier s'avance jusqu'à prendre la main de Mady en jetant un regard circulaire sur nous tous.

— Il va vous falloir être courageuse, madame, votre mari est décédé sur le coup.

Ma belle-sœur émet un cri déchirant en se rejetant en arrière dans le fauteuil. Jessy me tient contre lui tandis que je hurle de douleur. Mes jambes me lâchent, je me laisse tomber sur le sol, mon mari accompagne mon mouvement. Blottie contre lui, je répète inlassablement :

— Pas Nick, pas Nick, mon Dieu, pas Nick.

Tandis que des larmes inondent mon visage. Jessy me serre contre son cœur, il pleure autant que moi.

— Respire, me dit-il, respire...

ÉPILOGUE

— La mort de mon frère tant aimé a été un choc terrible, dis-je à mes enfants alors que des larmes coulent sur mes joues. J'aime Nicolas de tout mon cœur et il ne se passe pas un jour sans que je ne pense à lui. Cela a été difficile pour nous tous, de continuer à vivre sans lui et, certains jours, ça l'est encore. Je crois qu'il en sera ainsi toute notre vie.

Mes deux aînés m'écoutent tandis que leurs visages sont empreints d'émotion.

— Alors oui, je sais que vous pensez que je passe trop de temps à l'hôpital, mais les médecins avec lesquels je travaille ainsi que votre oncle ont sauvé la vie de votre père. Aujourd'hui, lorsqu'un patient arrive, entouré de sa famille qui est morte d'inquiétude, je sais exactement ce qu'ils ressentent. Personne ne devrait avoir à vivre cela. Il est important que je les aide et j'espère que dorénavant vous comprendrez les raisons qui me poussent à parfois rester éloignée de vous pendant de nombreuses heures lorsque nous effectuons de nouveaux essais cliniques.

Mes enfants acquiescent d'un hochement de tête.

— C'est nous ! lance une voix masculine depuis l'entrée de la maison.

Aussitôt Orlane et Nicky se précipitent sur leur père. Du grand salon, je peux les voir se pendre à son cou et lui déposer de grosses bises sur les joues.

— Eh bien, quel accueil ! dit Jessy en riant.

— Maman vient de nous raconter votre vie, avoue Orlane. Nous n'aurions jamais deviné que tu avais vécu tout cela.

Pinçant ses lèvres, mon mari jette un coup d'œil dans ma direction.

— Comment va votre mère ?

— Elle pleure, répond notre fils.

Tout à coup, deux fillettes se précipitent sur moi pour me faire un câlin. Elles sont inséparables, comme mon frère et moi quand nous étions enfants. Je m'empresse d'essuyer mes yeux.

— C'était bien le cours de danse ?

Toutes deux acquiescent. En grandissant, ma fille a conservé certains de mes traits, ainsi que mes yeux bleus et mes cheveux bruns, elle ressemble beaucoup à l'enfant que j'étais.

— Parfait. Stella va ranger tes affaires. Meggy, je te reconduis chez toi dans quelques minutes, OK ?

Ma nièce aux cheveux bruns, aux yeux noisette, identiques à ceux de son père me fait signe que oui de la tête.

— Tatie Meg, demain c'est mon anniversaire, je vais avoir huit ans, dit-elle fièrement.

— Je sais, ma puce. Je tenais la main de ta maman lorsque tu es née.

Elle passe ses bras autour de ma taille, se colle à moi un bref instant avant de partir en courant derrière sa cousine.

Demeurée seule devant la cheminée, je regarde la photo de mon frère. Son visage y est gravé à jamais avec un beau sourire.

— Tu me manques, Nick, dis-je en ravalant mes larmes.

— Il me manque aussi.

Jessy pose sa joue contre la mienne tandis que ses mains entourent ma taille.

Je me retourne et le serre dans mes bras.

— Cela fait huit ans aujourd'hui qu'il est parti.

— Je sais. Pas un jour ne passe sans que je pense à lui.

J'affirme :

— Il serait heureux de nous voir toujours ensemble, toujours aussi amoureux.

— Oui, et de savoir que l'on a tenu notre promesse. Nous nous occuperons toujours de sa famille.

Orlane passe à toute vitesse devant nous.

— Où vas-tu ?

— Téléphoner à Alexandra. Si un jour je dois avoir un tatouage, ce sera pour une bonne raison. Je veux attendre de rencontrer mon Jessy avant.

Reportant mon attention sur mon mari, nous esquissons un sourire. Je lui caresse la joue.

— Je t'aime plus que tout.

— Je t'aime autant qu'il y a d'étoiles dans le ciel, bébé, affirme-t-il avant de m'embrasser. Reste ici, je vais ramener Meggy chez Mady.

— Je vais venir avec toi, je veux être avec elle et les enfants. Tu crois qu'un jour elle refera sa vie ?

— Je l'ignore, mais une chose est certaine : personne ne remplacera jamais Nicolas, il sera toujours mon frère.

Je confirme d'un signe de tête. Jessy s'éloigne pour aller chercher Meggy.

— Maman. (Mon fils vient me rejoindre.) Je suis fier de vous avoir comme parents, papa et toi.

Il s'approche davantage et je le serre contre moi.

— Je t'aime, maman.

— Je t'aime aussi, Nick.

Note de l'auteur

À la date de fin d'écriture de ce livre, le 24 novembre 2014, le virus du sida est toujours présent, causant chaque année encore trop de décès.

À ce jour, seul M. Timothy Brown, surnommé le patient de Berlin, a pu bénéficier avec succès de l'allogreffe.

Les avancées de la recherche médicale dans ce domaine progressent, et chaque jour ouvre la voie à de nouveaux espoirs.

Chaque jour ouvre la voie à de nouveaux espoirs.

Remerciements

En premier, je souhaiterais remercier toutes les personnes de mon entourage qui m'ont supporté pendant les mois que j'ai passés à écrire la vie de Megan et Jessy.

Un merci particulier à ma mère et à mes amis qui ne m'en ont jamais tenu rigueur.

Vous avez tous eu une patience d'ange avec moi alors que je vous écoutais à peine lorsque vous me parliez, tellement j'étais plongée dans mon histoire et je sais combien je suis pénible à vivre dans ces moments-là.

Un grand merci à M. Jean-Laurent Poitevin qui a mis toute son énergie pour réussir à m'entraîner dans la réalisation du livre que vous tenez entre les mains. Merci mille fois.

Merci aussi à la formidable équipe qui a réalisé un travail admirable avec toujours une immense gentillesse sur ce roman.

Merci à tous ceux qui, à travers leurs témoignages bouleversants, m'ont permis d'appréhender la maladie sous un autre jour.

Merci à C. d'avoir été ma source d'inspiration, tu seras toujours Jessy à mes yeux.

Merci à mon grand-père, à Daniel et à Paul qui veillent sur moi.

Et enfin, un immense merci à tous ceux et à toutes celles qui ont pu parcourir quelques pages de ce livre avant les autres et qui m'ont envoyé des messages tous plus beaux les uns que les autres. Je ne saurais dire combien vous m'avez aidée quand j'avais du mal à me faire confiance. MERCI, mille fois.

Merci aux lecteurs qui ont plébiscité cette ouvrage me permettant ainsi d'être lauréate. Je vous dois cette grande chance et vous en remercie du fond du coeur.

Ce livre est dédié à tous (toutes) les Jessy du monde...

Au péril de te perdre

Angélique Daniel

Quand deux âmes sœurs se rencontrent, rien ni personne ne peut se mettre en travers de leur amour !

« Je m'appelle Mégane Crawfords, en 1991 j'avais 16 ans et menais une vie parfaite, réussissant dans mes études et sortant enfin avec le seul garçon dont je pensais être amoureuse depuis toujours, le beau et populaire Chad. Mais ma destinée n'était pas là. Je le compris en croisant le regard de Jessy, un nouvel élève du lycée. Il me fallut du temps pour parvenir à m'approcher de lui tant il semblait fuir le monde entier alors que mon cœur battait de plus en plus fort pour lui. Finalement un soir, je craquais et me décidais à l'embrasser. Aussitôt, il me rendit mon baiser avant de me repousser avec force... »

Un roman splendide plébiscité par un comité de lecture grand public.*

« Un gros coup de cœur pour ce roman qui m'a transportée et énormément bouleversée ! » **Cindy, 26 ans (Finistère).**

« Ce livre est un tourbillon de sensations ! On rit, on pleure, on vibre, on se révolte ! » **Béatrice, 54 ans (Vaucluse).**

« J'ai pris énormément de plaisir à lire ce livre, il s'en dégage beaucoup de passions ! » **Maeva, 27 ans (Île-de-France).**

*Comité composé de lectrices et lecteurs indépendants. Toutes les notes sur www.lesnouveauxauteurs.com

Le roman émotion du Prix Femme Actuelle 2016.



Angélique Daniel

36 ans, habite dans les Pyrénées-Atlantiques où elle travaille comme assistante de vie auprès des personnes âgées. Ses passions sont nombreuses et ont toutes en commun un besoin d'évasion.